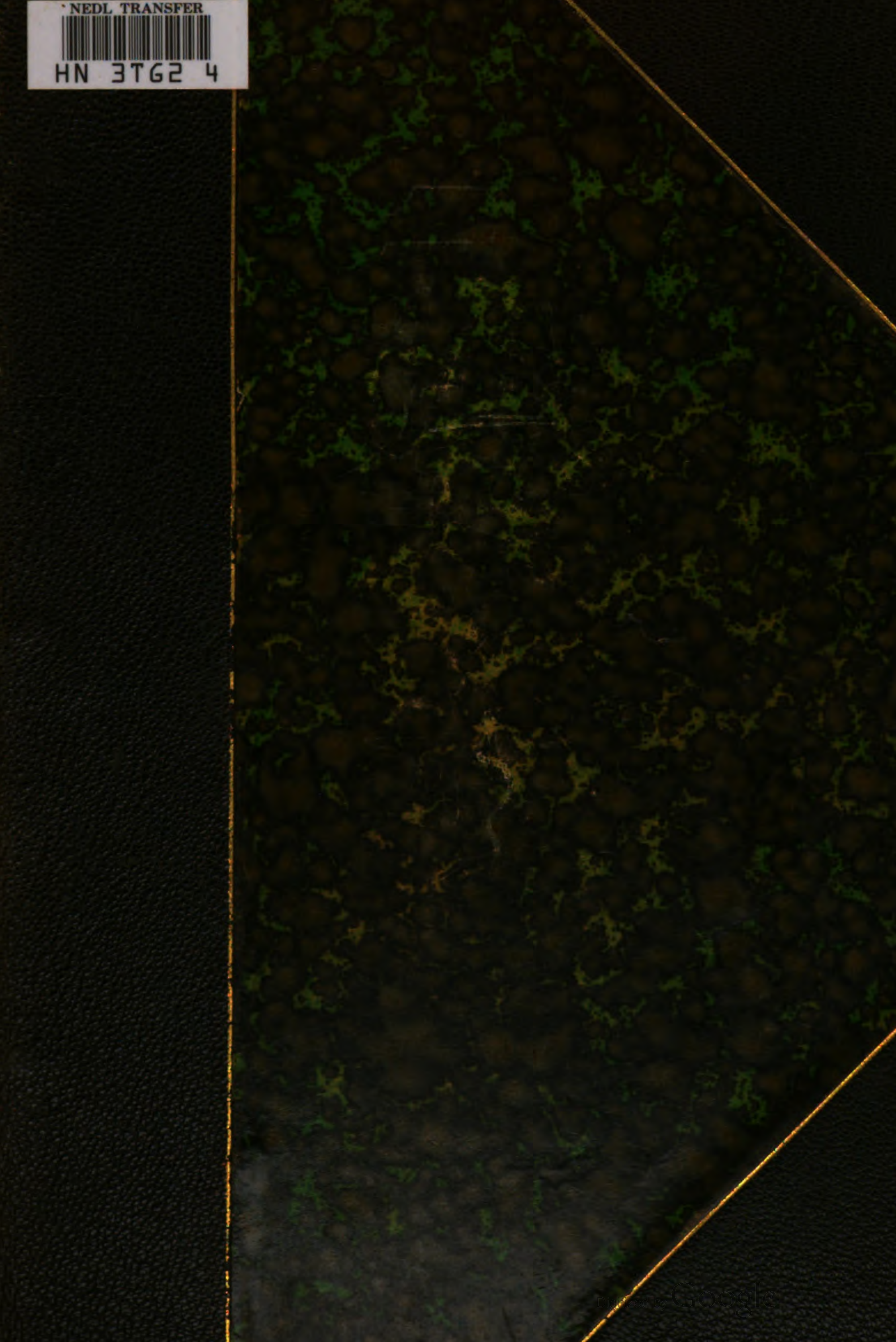

NEDL TRANSFER
HN 3TG2 4


KPE1633
Mgr Baunard
Digitized by Google


Digitized by Google

ERNEST LELIÈVRE

Propriété de :

Poussielgue



«On vous a dit, Monsieur, que ce portrait est parlant; si cela se trouve vrai je sais bien ce qu'il vous dira : il quêtera. Il répètera comme un Suisse de paroisse. Pour les pauvres! Pour les pauvres vieux d'Angleterre et d'Écosse et d'Irlande. Dieu vous le rende.»

[illegible]rdin — Londres 2[illegible] Janvier 187[illegible]

Mgr BAUNARD

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

ERNEST LELIÈVRE

ET LES FONDATIONS

DES PETITES SŒURS DES PAUVRES

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

1826-1889

PARIS

LIBRAIRIE Vve CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 5

1905


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAR 3 1959

PRÉFACE

A la fin d'un chapitre de mon dernier ouvrage *l'Évangile du pauvre*, en étant venu à ceux qui volontairement se font pauvres pour le pauvre, je me rappelai l'un d'eux, et, sans le nommer, je disais :

« Il en est un avec lequel il m'est donné présentement de vivre dans un commerce de pensée et d'affection que je considère comme un rayon de grâce qui échauffe et éclaire le couchant de ma vie. Cet homme n'a pas fait de livres, il n'a pas disserté sur la question sociale; mais trois mille lettres de lui, ouvertes devant moi, m'ont révélé une âme et une existence si absolument données aux pauvres, à la vieillesse pauvre, que je me demande s'ils eurent jamais plus grand ami que lui?

« Il était riche, riche à million; il était jeune, il était beau, il était distingué, instruit; il était docteur en droit, il parlait bien, écrivait bien, savait les langues. Il plaisait beaucoup, il était aimé parce qu'il était aimable; avec un beau caractère, de la noblesse d'âme, l'entourage d'une grande famille, de belles amitiés, tout ce qu'il faut pour parvenir au faîte de la fortune, des honneurs, de la gloire peut-être.

« Il avait cela, il était cela, quand un jour, à vingt-six ans, on le vit soudain partir pour Rome, entrer à l'Académie ecclésiastique des nobles, s'y donner à Dieu, recevoir les ordres sacrés, devenir un saint, faire l'admiration des saints, faire l'édification et le charme d'un cénacle d'élite d'où sont sortis plus de dix princes de l'Église. Mais lui, cette fois encore, quitte tout cela, laisse tout cela, rentre en France, y reçoit obscurément l'onction sacerdotale; et, le lendemain, tombant aux genoux de son père très aimé, et lui demandant pardon de s'arracher de ses bras, il lui déclare, de par Dieu, que son emploi sera désormais, et pour la vie, l'humble service des petites servantes de Jésus-Christ dans le pauvre.

« Pendant trente-cinq ans entiers, on vit donc un prêtre misérablement vêtu, non moins pauvrement nourri, se faire mendiant pour le pauvre, afin de donner au pauvre du pain, un foyer, un abri; et avec quel oubli de soi, mais en même temps avec quelle bonne grâce d'esprit et quelle confiance joyeuse! C'était le millionnaire d'autrefois; il avait lui-même tout donné : « Oh! disait-il un jour, on voudrait pou« voir se ruiner deux fois, mais n'a pas deux fortunes qui « veut! » Il est en France, il est en Angleterre, en Écosse, en Irlande; il est en Amérique, en Algérie, en Espagne, en Italie, et partout sous ses pas se lèvent des asiles pour la vieillesse indigente : « On se vendrait soi-même pour une telle « charité! » s'écrie-t-il dans une lettre. Et de vrai, il est lié; la chaîne qu'il traînera à perpétuité est la chaîne des dettes; mais avec elle il porte une confiance en Dieu qui lui donne des ailes. *Scio cui credidi*, aimait-il à redire. Dieu ne lui fit jamais défaut; et c'est toujours au moment où il n'a plus rien qu'il entre dans la puissance créatrice et rédemptrice de Celui qui a fait tout de rien.

« Je ne dirai pas combien d'asiles de vieillards lui doivent leur établissement. Je dis seulement ceci : « L'œuvre « hospitalière qu'il servit comptait une trentaine de maisons « quand il s'y associa; quand il mourut, elle en comptait « deux cent soixante, et il avait été sans conteste le principal « ouvrier de cette merveille dans les deux mondes. » A ce travail, il s'usa; à ces courses de jour et de nuit, il se tua. Il s'en rendait compte, et il disait : « Ce serait à recom- « mencer, que je me tuerais encore davantage! »

« Ces choses, qui les dira? Qui racontera ses hardiesses, ses luttes, ses angoisses, ses détresses, ses heures de désespérance humaine qui deviennent aussitôt les heures de l'assistance divine? Puis, qui rendra le sentiment de surhumaine compassion qui l'attachait à ces pauvres et à ces pauvresses dont les histoires sont les joyaux de ses lettres? Il leur est ami, il leur est frère, il leur est fils. Mais par-dessus tout il est prêtre. Il voit Jésus-Christ dans le pauvre, il donne Jésus-Christ aux pauvres. Sous les cendres de ces vieux cœurs que l'âge a glacés, il cherche, il retrouve, il ravive de son souffle l'étincelle du feu sacré, et il y rallume le flambeau d'une foi et d'une espérance qui, dans la main de ces infortunés, va illuminer l'entrée dans l'éternel bonheur.

« Ce prêtre, un de ceux assurément qui ont honoré le plus l'Église de France, en ce siècle, repose maintenant sous une pierre d'un petit cimetière, dans une campagne de la Bretagne. Son nom y est populaire. Ailleurs il est inconnu ou il est oublié, comme il a voulu l'être. Il faudra bien qu'un jour quelqu'un nous le fasse connaître... »

Voilà ce que j'écrivais, ce que j'espérais, ce que je promettais presque. Mais j'avais peu connu personnellement l'abbé Lelièvre. Je ne l'ai vu qu'une fois, à Orléans, chez moi, une heure, en passant : et c'est à peine alors, — oh,

que je le regrette! — à peine si je savais combien précieux était l'honneur que m'apportait cette visite! A Lille, il est vrai, je pouvais voir sa grande et chrétienne famille, fidèle à sa mémoire, toujours fidèle à ses œuvres; mais, depuis sa prêtrise et son enrôlement religieux chez les Petites Sœurs, le perpétuel marcheur n'y avait guère fait que des apparitions. C'est ailleurs, c'est dans ses lettres que je devais apprendre à connaître cet homme rare. Mais là, grâce à leur nombre, à leur suite ininterrompue, à leur caractère d'intimité, en même temps qu'à leur richesse d'expansion sur toutes choses, je devais le trouver lui-même partout et tout entier.

Les lettres de Lelièvre, celles que nous possédons, sont au nombre compté de 2.740, plutôt plus que moins. Elles procèdent de deux sources principales et presque uniques : Lettres à sa famille d'abord, qu'il n'oublia jamais, et de laquelle il n'eut garde de se laisser oublier. Le recueillement et classement en furent faits par les mains de M. le général Allard, alors gouverneur de la place de Lille, son beau-frère, de qui nous en reçûmes communication. C'est lui qui, continuant à l'abbé Lelièvre, après sa mort, l'affectueuse vénération et religieuse admiration qu'il avait vouées au frère vivant, eut certainement la plus grande part d'initiative, d'impulsion et d'information dans l'entreprise que nous avons faite de cette histoire. Qu'il daigne en agréer notre reconnaissance!

La seconde source, et la plus abondante de beaucoup, dans la proportion des neuf dixièmes environ, est la vaste correspondance de Lelièvre avec M. Louis Marest, d'Amiens. Cet ami en fit le legs à la Maison Mère des Petites Sœurs des pauvres, à la Tour, où nous le reçûmes de la main obligeante et vénérée de la Bonne Mère générale, comme un trésor de grand prix. C'en est un.

Elle s'ouvre, dès l'année 1857, pour se continuer, toujours grandissante, jusqu'aux derniers jours de Lelièvre, mai 1889. Durant ces trente-deux ans, il y a peu de semaines qui ne viennent l'enrichir d'une ou plusieurs lettres : — Lettres du missionnaire lointain au bienfaiteur, à l'auxiliaire dont la serviable charité veut être informée des progrès comme des besoins de l'œuvre dont il s'est fait le trésorier général dans la France du Nord et au delà. — Lettres de l'ami et du prêtre au grand chrétien, le frère, l'*homo unanimis*, le cœur dont tous les battements répondent à ses propres élans vers Jésus-Christ, l'Église, les malheureux, le ciel. A ces lettres de Lelièvre ajoutons quelques centaines de lettres de cet ami, qui y font écho ou lui donnent la réplique sur tout le cours de ces trente années; et cet entretien fraternel nous fournira l'histoire complète de l'apôtre, celle de son œuvre, comme celle de son âme et de sa vie.

Ajouterai-je que cette correspondance de Lelièvre est pleine d'agrément, et que c'est une plume excellemment française que la sienne? Non certes que, cette plume, il prenne le souci de la tailler : ce n'est pas d'un écrivain, c'est d'un missionnaire que je parle. Qu'il est bien au-dessus de cela! Mais cet esprit, cette finesse, cette délicatesse, cette grâce, cette flamme, cette poésie, cette éloquence qui coule de l'abondance du cœur, c'est encore une partie de lui-même, et c'est encore à son œuvre qu'il la donne comme le reste. Elle fait ici partie de sa reconnaissance envers ceux qu'il savait ainsi solliciter et remercier; elle fait partie de sa charité envers ceux dont il voulait faire sourire la tristesse. Le charme familier s'en répand sur toutes les pages; et si, dans le récit uniforme de fondations très nombreuses qui se suivent et se ressemblent beaucoup, quelque chose est capable

de semer la variété et d'en rendre la lecture supportable, agréable même, c'est bien le sursaut de ces vives manières de dire qui rajeunissent tout.

Le présent livre est fait de ces lettres; il n'est fait que d'elles seules. C'est donc Lelièvre que nous entendrons partout dans cet ouvrage. Qui songera à s'en plaindre? D'autres témoignages eussent-ils eu l'autorité du sien? Ils eussent apporté les mêmes faits. Mais ici c'est l'âme même des faits qui a passé dans la parole de celui qui le premier les a connus, les a vécus. C'est bien autrement vrai!

Il suit de là que, nous bornant à la vie de Lelièvre, à l'action de Lelièvre celle qui se trouve dans ses lettres, ce n'est pas l'histoire entière de la Famille des Petites Sœurs que nous présentons dans ce livre. Sous ce titre, un autre que moi en a tracé le tableau dans ses principales lignes; et je veux dire ici combien j'ai d'obligation à cet ouvrage, écrit, pour ainsi dire *de visu*, par M. l'abbé Leroy, aumônier à la Maison Mère. L'Académie l'a couronné, les plus hautes approbations l'ont encouragé; et des traductions en langues étrangères contribuent à le propager, continuant ainsi le ministère apostolique que l'auteur a exercé, à côté de Lelièvre et après lui, au foyer même de « la Petite Famille ».

Au lieu de ces titres personnels je n'ai pour m'accréditer auprès du lecteur que mon admiration, celle de toute mon âme et de toute ma vie, pour l'œuvre des Petites Sœurs. Mais qui n'en peut dire autant? J'ai aussi un cher souvenir : celui de deux années où, à côté de mon ministère normal d'enseignement, j'eus la joie d'en prêter un autre aux vieillards des Petites Sœurs de ma ville d'Orléans, dans leur misérable maison des commencements, où arrivant d'assez loin, dans leur voiture légendaire, — j'allais dire cellulaire, — je leur apportais le service de ma première heure de

chaque jour. C'est là que j'appris à connaître l'œuvre et les ouvrières. Et que de fois alors je me suis dit à moi-même : « Que j'aurais de satisfaction à écrire ce que je vois! » Cette satisfaction m'est donnée.

Ce que l'on voit, ce qui jaillit pour ainsi dire aux yeux, dans cette histoire, dans ces lettres, c'est l'apparition indéniable du divin. D'Édimbourg Lelièvre écrivait, le 2 février 1865 : « Il y a dix ans que je suis honoré de ce ministère. J'ai vu bien des choses dans nos maisons ; et plus je vais, plus je suis convaincu que l'œuvre et l'histoire des Sœurs est toute surnaturelle... C'est le miracle à l'état d'institution. » Enfin, sept ans plus tard, il écrit d'Amérique, sous cette forme originale qui est le relief de sa plus intime conviction : « Ma théologie, la voici : quand je retournerai en Europe, je compte soutenir une thèse. Et la proposition que j'afficherai et que je prouverai par toute l'histoire des Petites Sœurs des Pauvres est celle-ci : *Il faut croire en Dieu le Père tout-puissant*. Qu'il est puissant et qu'il est père ! »

C'est aussi la démonstration qui, j'espère, sortira de ce livre.

Aussi bien, il est opportun, il est bon, qu'en face de l'École négative qui ne veut plus de la Providence dans le gouvernement du monde et de l'humanité, se dresse sous nos yeux le fait positif et expérimental d'une charité universelle qui, pour nourrir des milliers et milliers de vieillards répartis sur tout le globe, n'a pour tout bien que cette Providence, et qui toujours et partout la trouve exactement fidèle.

Il est bon qu'à l'encontre d'un gouvernement de mensonge, qui voudrait faire du clergé l'ennemi-né des classes populaires, se lève une fois de plus dans ce siècle la figure d'un prêtre qui, riche de tous les dons, renonce à tout ce

qu'il a et à tout ce qu'il est, pour aller tendre la main dans les deux hémisphères en faveur de pauvres vieillards auxquels il a sacrifié ses biens, ses forces, sa santé, et finalement sa vie jusqu'au dernier soupir.

Ce prêtre, par sa naissance, sa famille et son ordination sacerdotale, appartient au diocèse métropolitain de Cambrai. Ce diocèse est celui où, depuis bientôt vingt-huit ans, je suis au service de l'Université catholique de Lille. Je n'y ai pas seulement été promu à des fonctions et élevé à des dignités bien supérieures assurément à ce que je lui apportais; mais de plus et partout j'ai trouvé dans son excellent clergé des amis, des modèles, des auxiliaires et des disciples dont l'affection m'a rendu la famille et la patrie.

Ces longues et grandes bontés engageaient trop ma reconnaissance, pour que je ne sentisse pas le désir comme le devoir de les payer de retour. J'ai donc écrit cet ouvrage où, à côté du nom de l'apôtre de la charité qui lui fait tant honneur, le clergé cambrésien rencontrera les noms des prêtres vénérables, des illustres catholiques, et des premières familles qui furent associées à Lelièvre dans l'établissement d'une des œuvres les plus merveilleuses de ce temps et les plus florissantes de ce pays.

Qu'il me permette donc de le prier d'agréer la Dédicace respectueuse que je lui fais ici d'un livre dont le héros, car c'en est un, est sorti de ses rangs, et dans lequel il se trouvera chez lui à chaque page.

C'est d'abord aux pieds de nos vénérés chefs que je viens en déposer le religieux et reconnaissant hommage. Que daignent donc me faire l'honneur de l'accueillir favorablement leurs Grandeurs et Excellence :

Monseigneur l'Archevêque, de qui l'archidiocèse compte dix établissements des Petites Sœurs des Pauvres;

Monseigneur de Lydda, qui porte le souvenir du saint prêtre dont j'écris dans un cœur encore tout pénétré et charmé de ses fortes et aimables vertus;

Monseigneur Hautcœur, chancelier de l'Université, condisciple très cher de Lelièvre au Collège romain, où se forma une amitié faite de leur commun amour de Rome et de Cambrai.

C'est peut-être mon testament que j'écris ainsi, et un legs suprême que j'y dépose?... A la grâce de Dieu! Je n'en saurais faire un d'un ouvrage d'étude que j'aie plus aimé et dont le travail, dans nos jours de malheur et d'épouvante, ait contribué davantage à alléger ma douleur et à ranimer mon espoir.

Gruson (Nord), villa Jeanne d'Arc,
En la fête de sainte Thérèse, 15 octobre 1904.

ERNEST LELIÈVRE [1]

ET LES FONDATIONS

DES PETITES SŒURS DES PAUVRES

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

1826-1889

CHAPITRE PREMIER

LILLE. — L'ENFANT. — L'ÉCOLIER (1826-1844)

Le serviteur des pauvres duquel nous écrivons la vie naquit dans un des plus riches hôtels de Valenciennes. Sa famille, une des premières de cette ville, avait acquis cette situation d'honneur et de fortune dans l'industrie des tissus et dans l'exploitation des mines du voisinage. C'est à M. Lelièvre père, qu'est due, pour une bonne part, la fondation de la société des Forges et Hauts fourneaux d'Anzin et de Denain.

M. Lelièvre, né à Amsterdam, pendant l'émigration, avait épousé, en 1824, Adèle-Augustine-Clotilde Bernard-Beaussier, de cette dynastie industrielle des Bernard, qui remplit la région du Nord de son nom et de ses œuvres. C'est de ce mariage

1. L'ancienne orthographe est *Le Liepvre,* que la famille a dû reprendre à la suite d'un jugement rendu par le tribunal de Valenciennes, le 9 août 1888, un an avant la mort de l'abbé Lelièvre. — V. plus loin, p. 477.

que, le 13 avril 1826, naquit un premier fils, Ernest-Auguste, qui fait le sujet de ce livre. Sa naissance fut suivie, quatre ans après, de celle d'un frère, Albert, que son aîné devait beaucoup aimer et bientôt beaucoup pleurer.

Les Bernard-Beaussier habitaient Lille, où une autre de leurs filles, Sophie, avait épousé, en mai 1829, un ingénieur de haut mérite qu'ils associèrent à leur industrie sucrière. Ce gendre était M. Charles Kolb, désormais Kolb-Bernard, le futur député et sénateur du Nord, qu'il suffit de nommer.

Mme Lelièvre était une femme de piété et de charité. Elle y forma ses enfants. Écrivant plus tard à un de ses amis qui venait de perdre sa mère, Ernest faisait mémoire de la sienne en ces termes : « Il m'est resté de ma mère un pieux souvenir. Elle m'enseignait à lire dans un petit livre fort commun alors, et où chaque page portait une image représentant une des cérémonies de la messe. Les prières du saint Sacrifice en formaient le texte, que j'épelais sous ses yeux. Ces souvenirs sont une bonne part de notre patrimoine; et ce que j'ai reçu de la piété de ma mère m'a toujours paru le plus précieux des biens qui me soient venus d'elle ».

Un autre de ses souvenirs est l'horreur que cette mère lui inspira de l'égoïsme : « J'avais cinq ans; nous passions, ma mère et moi, devant la maison d'un parent que je connaissais à peine. Ma mère me dit : « Là demeure X... c'est un égoïste! » J'entends encore ce mot. Je vois encore le lieu où il m'a été dit. Celui auquel il s'appliquait est encore vivant. Ni son fils, ni sa fille, ni ses petits-enfants ne mettent, ni ne peuvent mettre les pieds chez lui... La pensée de vivre seul et pour soi seul n'est-elle pas déjà le désespoir? »

Dans ce temps-là, M. Lelièvre n'était pas encore chrétien, au sens pratique de ce mot. « Né dans la Hollande luthérienne, écrit Ernest, élevé en Angleterre, livré de bonne heure à lui-même dans un milieu protestant, mon père n'en était sorti que pour être jeté à corps perdu dans un tourbillon d'affaires qui lui dérobait la vue des choses de la foi. De la religion qu'il respectait, il ne pratiquait que ce que nécessitaient les convenances. » Son christianisme effectif lui vint au contact de son beau-frère, Charles Kolb, lorsque en 1837-

1838, les deux familles vinrent habiter ensemble le château de Santes, à quatre lieues de Lille. Là, Ernest, alors dans sa dixième année, remarquait que, pendant que lui et ses cousins et cousines jouaient, couraient, dansaient, chantaient sous les grands arbres, l'oncle Kolb et son père se retiraient souvent pour causer sans témoins; après quoi son père lui paraissait étrangement recueilli et pensif. « Dans la personne de mon oncle la lumière vint à lui sous la forme la plus persuasive et la moins discutable, ajoute-t-il : celle de l'exemple. La controverse se glissa ensuite entre les deux beaux-frères, dans des entretiens familiers et piquants. » Enfin, quand M. Lelièvre quitta Santes, il touchait au port : un coup violent l'y fit entrer.

Mme Lelièvre mourut presque soudainement, le 15 septembre 1837. Combien elle fut pleurée! « Tout semblait perdu pour mon père, écrit le fils. Mais mon oncle était là, près de lui, lui présentant doucement dans la religion les seules consolations capables de trouver le chemin de son cœur. Le triomphe de la grâce fut complet. Mon père ne fit pas les choses à demi ; ce n'était pas son caractère. Il profita si bien des leçons et des exemples reçus à Santes que bientôt il devint l'émule de son maître [1] ».

Le plus profond souvenir qu'Ernest garda de sa mère est celui de ses dernières paroles, à son dernier instant : « Ma mère mourante se tourna vers Albert et moi, et s'adressant à moi particulièrement, elle me dit : « Surtout, donne le bon exemple à ton frère! » Cette parole a porté des fruits à travers ma vie tout entière ». Cependant une telle mère manqua à l'enfance d'Ernest. Elle devait pareillement manquer à sa jeunesse; et nous aurons à raconter telle crise passionnelle de cet âge où ce n'eût pas été trop de la main d'un père pour sonder la blessure du cœur, de la main d'une mère pour y verser le baume.

« L'année suivante, 1838, continue ce récit, j'avais le bonheur de faire ma première communion. Nous habitions alors la propriété de Loos, près Lille, achetée par mon père.

1. V. Sur M. *Kolb-Bernard* la lettre du P. Ernest Lelièvre à Mme Masquellier, dans mes *Reliques d'histoire*, avec de longs passages sur les relations de l'oncle et du neveu, dans ces premières années.

Mon oncle s'y était rendu de grand matin, de la ville, avec plusieurs autres parents. C'était le premier jour de fête que cette maison revoyait, après de longs mois de deuil. Mon père fit la communion, près de mon oncle, près de moi! Son visage m'apparut tout rasséréné. Le soir, lorsque tout fut terminé à l'église, mon oncle et lui sortirent dans les champs, et nous fîmes à trois une assez longue promenade. Leur entretien était plus du ciel que de la terre : j'en étais comme transporté. Mon oncle me donna à moi-même plusieurs conseils graves que je goûtai beaucoup sur l'heure, et desquels je crois pouvoir dire, d'une manière générale, que j'en ai profité. »

Loos, où après son malheur M. Lelièvre était venu prendre domicile afin de se rapprocher de ses beaux-parents, est aux portes de Lille. C'est un gros bourg d'aujourd'hui environ huit mille âmes, autrefois groupé autour d'une abbaye fondée par saint Bernard, laquelle est convertie en maison de détention. L'église est le centre d'un pèlerinage local à Notre-Dame-de-Grâce. Le château que M. Lelièvre y avait acheté s'élève à quelques pas de là. C'est une construction classique du dernier siècle, avec jardins, parc anglais, pelouses, cours d'eau, bassins, avenues, grandes futaies, comprenant ensemble une quinzaine d'hectares, qui en font une vraie résidence de campagne aux abords d'une grande ville.

La maison avait la consécration d'un pieux souvenir. « Connaissez-vous saint Gaëtan de Thiennes, fondateur de l'ordre des Théatins, au XVI[e] siècle? demande une lettre d'Ernest. Je l'ai connu et honoré dès mon enfance. La maison qu'habitait mon père avait appartenu aux comtes de Thiennes, et était dotée d'une chapelle à saint Gaëtan. On y disait la messe. »

Ne voulant pas se séparer de ses fils, en les plaçant à Lille, le père leur donna un maître, dont lui-même fit son ami, et qui en était digne. M. Jean-Baptiste Despierre était un homme de petite taille et d'apparence chétive, mais d'une riche instruction, d'une religion profonde, d'un jugement et d'une sagesse qui faisaient de lui le conseil et l'homme d'affaires de la famille entière. Après son père et son oncle, Ernest n'eut pas de confident plus sûr, de guide plus éclairé que ce pré-

cepteur et instituteur unique, directeur inappréciable encore plus que professeur accompli, à qui plus tard le jeune homme écrira de Paris, parlant d'un autre maître : « Je ne l'aimerai qu'autant qu'il vous ressemblera ».

On était, au château de Loos, royaliste intransigeant et irréductible. M. Despierre fulminait contre 89, et excommuniait en masse l'Université, qu'il accusait de tous les malheurs de la France. Le grand-père renchérissait sur le précepteur. Il avait vu le passé en rouge, il voyait l'avenir tout en noir : « Sachez que mon enfance a été bercée par Cassandre, écrira Ernest. J'ai entendu dès cet âge des prédictions sinistres. Mon grand-père nous contait les horreurs de 93 : le massacre des Suisses, la tête de la duchesse de Lamballe traînée dans le ruisseau, les Carmes, l'Abbaye, la série de forfaits qui se terminaient à l'emprisonnement de Servan et à son propre départ de Paris. Il partit avec un laisser-passer signé de Danton et de Robespierre. Il connaissait ces hommes; il avait vu Marat : « Leur esprit n'est pas mort. Les « Jacobins sont encore tout autour de nous : ils préparent « leurs coups! » C'est ce qu'il disait. Nous en frémissions d'épouvante ».

Ce fut principalement en vue de l'éducation de ses fils qu'au mois de juin 1839, M. Lelièvre se remaria à Mlle Élisabeth Bernard-Beaussier, sœur de sa première femme, assuré que, dans cette tante, ses deux fils retrouveraient leur mère. Lui-même avait accepté la mairie de Loos, qui lui fut conservée durant sa vie entière. Il y avait place, dans ce grand château, pour les rendez-vous de famille. Les premières lettres d'Ernest célèbrent la bruyante gaieté de ces fêtes d'enfants, cousins et cousines, voisins et voisines, accourus de Lille, de Cambrai, de Valenciennes, les Lelièvre, les Delloye, les Harpignies, les Kolb, les Bernard, les Fevez, les d'Hespel, les d'Aubigny, les Fockedey, dont lui-même menait les courses et les jeux effrénés à travers les prairies et les bois. Ce qui se révélait en lui, dans cette adolescence, c'était l'esprit, la gaieté, l'humour, l'entrain, la vivacité, avec une franchise de nature, une égalité de caractère et une ouverture de cœur qui ne se démentiront jamais. Ce cœur, il le fallait

orienter de bonne heure; il se tourna vers le pauvre. Cet adolescent n'avait que treize ans lorsque lui, de qui la vie personnelle était douce, conçut la précoce et virile passion de la vie pour les autres.

A cette époque, Lille était le quartier général d'une véritable armée de chrétiens généreux, commandée par un brillant état-major, tant laïque qu'ecclésiastique, dont M. Kolb-Bernard était un des officiers supérieurs. En 1839, 25 novembre, fête de la Présentation de Marie au Temple, une première conférence de Saint-Vincent de Paul y avait été inaugurée sous la présidence de M. Kolb, qui y apportait toutes les traditions de Paris où il avait vu la Société au berceau. Il eut l'inspiration d'appeler son jeune neveu à y venir faire, sous ses ordres, son premier exercice de conscrit de la charité. « Mon oncle me mena à une des premières séances, raconte-t-il, j'étais présenté par lui, en qualité de membre aspirant. A ce titre, j'assistai à d'autres séances encore; puis, dès que j'eus atteint ma quinzième année, j'obtins le titre de membre actif, et je fis mes premières armes dans la visite des pauvres. »

En même temps, vingt associations de charité, de foi, de propagande, de défense religieuse, se greffaient sur la Société de Saint-Vincent de Paul. Lelièvre allait, et parfois même parlait, à l'Association ouvrière de Saint-François-Xavier que son oncle présidait, et où il y avait chance de rencontrer deux personnages devenus Lillois par leur alliance : le comte de Caulaincourt et Anatole de Melun : « Beaucoup des hommes du peuple que j'y retrouvais étaient de ceux à qui mon oncle commandait tous les jours, écrit son neveu. Il était heureux de leur faire entendre, au lieu de la voix du maître, celle de l'ami tout pénétré de l'idée de la fraternité en Jésus-Christ. Je me rappelle encore les applaudissements qui saluaient sa parole. J'en eus quelquefois ma part : mon oncle m'obligeait à parler; et, comme je n'étais qu'un enfant, ce que je disais ne tirait pas à conséquence. C'est à cette enfance même qu'on battait des mains. »

Il n'était pas moins le bienvenu aux réunions de la Société de Saint-Joseph, qu'avait fondée et que dirigeait

M. Édouard Lefort, le célèbre et saint libraire-imprimeur de Lille. C'étaient 800 hommes, employés, apprentis, contre-maîtres, voyageurs, accourus de tous les points de la ville, que ce vrai maître de la parole et de l'action populaire attirait là, chaque dimanche, et qu'il tenait sous sa main. Il était pour chacun d'eux père, directeur, ami. » Dans ce temps-là Louis Veuillot étant venu à Lille, MM. Lelièvre père et fils, voulurent lui faire les honneurs d'une de ces soirées dominicales. C'était la dernière de l'année qui s'achevait. « Après un entr'acte musical, rapporte le récit d'Ernest, M. Lefort, montant sur l'estrade, s'abandonna à sa verve en adressant à cette assemblée ses vœux et ses conseils pour l'année nouvelle qui allait commencer. Ce fut incomparable. Veuillot, se penchant vers moi : « Vous ne trouveriez pas dans Paris tout entier, me dit-il, un homme qui parlât aussi bien que cela ! » Mais l'heure de la prière pressait : Édouard Lefort la récita. C'était bien plus beau que le concert ! Une onction qui ne peut se contenir, et dont le souvenir m'émeut encore de piété ; puis ces 800 voix d'hommes répondant à cette voix avec une énergie de foi qui ébranlait les cœurs : je ne l'oublierai jamais ! »

Cette visite de Veuillot à la famille Lelièvre, fin du mois de décembre 1842, faite en vue des intérêts et du lancement du journal *l'Univers*, se trouva devenir une date décisive dans l'histoire de la vocation d'Ernest et de la direction de sa vie : « J'avais alors seize ans, raconte celui-ci ; et vous pouvez penser quel prestige exerça sur moi un homme tel que lui, un homme qui avait fait des livres et dont on lisait les livres; un homme qui parlait comme un livre et mieux qu'un livre ; un homme qui parlait avec la plus profonde conviction et qui inspirait la conviction ! Veuillot, alors dans toute la fraîcheur de son génie, venait de donner sa démission au ministère de l'Intérieur, pour prendre en main la rédaction de *l'Univers*. Il renonçait à un traitement de six mille francs qui lui donnait peu à faire, pour se condamner à un travail de galérien, au prix de quatre mille francs. Et cela à un moment où, d'une part il était chargé de sa mère et de ses deux sœurs, et où, d'autre part, la faveur de

M. Guizot et celle du maréchal Bugeaud, tous deux pleins d'estime pour lui, pouvaient lui permettre de prétendre à tout. Il m'apparaissait avec l'auréole d'un confesseur de la foi. »

Dans ce séjour, qui fut d'une quinzaine, Veuillot conquit toute la famille dont il était l'hôte. « En l'entendant raconter son voyage à Rome, sa conversion, on ne pensait plus à la fuite du temps » dit Ernest. Les luttes de l'Église de France, pour la liberté de l'enseignement, pour la liberté des ordres religieux, pour les doctrines ultramontaines, racontées par ce spirituel lutteur, enflammèrent son jeune ami.

Mais le coup décisif lui fut porté dans un entretien intime, durant une promenade que Veuillot rappelait ainsi plus tard dans une lettre. « ... Vous souvenez-vous, cher enfant, des bonnes conversations que nous eûmes ensemble à Loos, particulièrement le jour où nous nous égarâmes dans la campagne à la recherche d'une petite chapelle de la sainte Vierge, qui voulut bien recevoir nos prières à travers les barreaux de cet humble réduit, qu'elle habite dans toute la grâce de la pauvreté? Je vous disais, qu'à l'époque où nous sommes, rien n'est digne d'un homme de cœur et d'un chrétien sinon de se mettre absolument au service de Jésus-Christ. Vous m'écoutiez avec une attention dont je bénissais Dieu, car ces idées, naturelles à mon âge et dans ma position, étaient bien hautes et bien sévères peut-être pour un jeune garçon comme vous, plein d'illusions charmantes, pouvant compter sur la réputation, sur la fortune, sur les joies de la vie. Cependant vous me compreniez, mon cher enfant, et dans votre cœur généreux vous alliez plus loin que moi-même. »

Que voulait dire cette dernière ligne? En cette année. 1842, Ernest entrait en rhétorique. C'était un bon écolier, il connaissait ses classiques, qu'il ne cessa d'aimer et de pratiquer. Il savait l'italien, et un peu l'espagnol que son père lui avait fait apprendre dans Don Quichotte, singulière lecture pour cet âge! L'anglais lui était familier, comme sa langue propre. « Je dessine passablement », écrit-il à un de ses amis.

Enfant de Valenciennes, la ville artistique du Nord, la patrie de Watteau, de Carpeaux, d'Harpignies son proche parent, lui-même était artiste de goût et de sentiment, sinon de profession. Il était poète à ses heures, si toutefois les honnêtes sentiments jetés sur ses cahiers, en rimes faciles mais quelquefois boiteuses, peuvent lui mériter ce grand nom. Sa prose, d'une orthographe parfois fantaisiste, n'en parle pas moins une bonne langue, pittoresque, originale et bien à lui. Il lisait beaucoup : « J'ai dévoré tous les livres que j'ai achetés », écrit-il à Mlle Marie Harpignies, sa cousine; et pour en acheter d'autres, il se dit prêt à vendre sa collection d'insectes, « en exceptant toutefois, dit-il gracieusement, ceux qui furent recueillis pour lui par une main amie dans ses visites à Valenciennes, à Famars, dans ses promenades à Aulnoy, et qui lui resteront un cher souvenir. » Chez cet adolescent, le cœur est épanoui. Nous le verrons bientôt prompt prêt à se passionner, très lent à se déprendre. Mais le regard du bon Maître a traversé ce jeune cœur, et il y a allumé une lumière de foi qui du même coup lui révèle sa propre fragilité, les périls qui la menacent, et le devoir d'être à Dieu sans réserve et sans retour.

Dans ce désir Ernest était encouragé par le curé-doyen de Saint-André de Lille, M. Gobrecht, grand directeur d'âmes et très homme de Dieu. C'était le vénérable ami de M. Kolb et de sa famille entière. Le jeune homme lui avait confié les délicates raisons qu'il avait personnellement de se faire peur du monde et de lui-même. Sur le conseil du prêtre, Ernest demanda à son père, alors absent pour affaires, la permission d'aller finir l'année 1842 et commencer l'année 1843, la dernière de ses études classiques, dans le recueillement et dans la méditation de ses voies, chez les Jésuites de Saint-Acheul. M. Despierre appuya fortement sa requête.

De Paris où il était, le père lui fit cette réponse qu'il faut lire, au grand honneur de l'un comme de l'autre :

« Mon cher enfant, ta lettre m'a rendu bien heureux, et je veux te répondre aujourd'hui même, pour t'en assurer au plus tôt. Si tu continues à suivre la route difficile du devoir,

et si tu apprends dans ta jeunesse à vaincre tes passions, tu seras un jour un homme, un homme droit, un homme de cœur, qui, ayant fait la plus ardue de toutes les conquêtes, celle de soi-même, n'aura plus rien à redouter pour son bonheur dans ce monde ni dans l'autre.

« Depuis que tu es au monde, mon cher Ernest, jamais tu ne m'as causé la moindre peine. Le moment approche où, te lançant dans la carrière, je pourrais en avoir de cruelles à redouter. Mais j'ai une pleine confiance en la miséricorde de Dieu, qui secondera ton courage et te fera la grâce d'échapper aux dangers auxquels tôt ou tard tu seras exposé. Remercie-le bien dans tes prières du bonheur tout particulier d'avoir reçu une éducation chrétienne, et de l'immense bienfait d'être auprès des excellents Pères qui veulent bien te donner l'hospitalité. Remercie particulièrement de ma part le bon Père Guidée, et dis-lui combien je désire le connaître et le remercier à mon tour.

« Recommande-moi à Dieu dans tes prières, et crois bien qu'à aucune époque de ta vie je ne t'ai plus sincèrement aimé qu'aujourd'hui. »

Ayant cessé d'être collège depuis les décrets de 1828, Saint-Acheul était encore un très célèbre noviciat de la Compagnie de Jésus. Il fleurissait sous la direction du R. P. Guidée, assisté du P. Rubillon, qui tous deux y sont demeurés une grande mémoire. C'est là qu'Ernest arrivait, après une longue nuit de voiture, le 28 décembre 1842. Une visite à la cathédrale d'Amiens l'avait ravi : « Tout cela m'a stupéfié : je n'ai pas vu, je ne me souviens plus, j'étais en extase » ! Le P. Vitse, un bon et saint Jésuite de la résidence de Lille, accompagnait le jeune homme.

Arrivé là, Ernest fit sa retraite spirituelle, en vue d'être éclairé sur le choix de sa carrière, comme font encore, et font bien, beaucoup de jeunes gens de nos collèges, au terme de leurs premières études. Les huit jours qu'il y consacra lui parurent trop courts, ainsi que, le 7 janvier, il en écrivait à M. Despierre :

« Je viens de finir ma retraite, fort triste de voir ces huit jours déjà écoulés. Il m'a fallu penser à vous tous, à votre

amitié, pour ne point pleurer de quitter sitôt ces murs et ceux qu'ils abritent. Encore ai-je fait la promesse d'y revenir dans un an, au plus tard. Dites bien à mon père que le temps que je passe ici n'est pas du temps perdu, même pour lui; car c'est bien ici qu'on apprend à aimer de mieux en mieux ceux qui nous ont tout donné! »

Quant à ses propres impressions, Ernest les résumait, à part lui, dans quatre grandes pages écrites à la fin de ces exercices. Elles se concluent par cette mâle résolution : « Ne pas reculer sur le chemin, malgré l'obstacle et les ronces; marcher les yeux levés vers l'étendard de la Croix; et demander à Dieu de me montrer le poste que je dois occuper dans le combat. »

Cette retraite avait monté l'âme d'Ernest à l'ascétisme. C'est en pèlerin antique qu'au lendemain de Noël, on le voit se rendre à la Trappe de Notre-Dame du Gard, à près de cinq lieues d'Amiens, à pied, par de mauvais chemins, sous une pluie battante : « Je me suis uni par la pensée aux pèlerins des temps passés, écrivait-il, le 3 février, à son précepteur. Je me suis uni surtout aux deux saints personnages de l'Évangile qui, à cette saison de l'année, avaient quitté la Judée pour fuir en Égypte, heureux surtout de souffrir quelque chose pour Celui qu'ils portaient. J'eusse bien voulu souffrir un peu moi-même pour Jésus; et, dans ces pensées, je trouvais le chemin trop court, la route trop riante; le vent ne soufflait pas assez fort, la pluie était trop douce. »

C'est une vraie lettre de trappiste qu'au retour de là, il écrit, le 7, à Albert : « Souviens-toi, mon cher frère, que nous ne sommes ici-bas que pour aimer Dieu et le servir; qu'après la mort, il n'y a à attendre que de grandes récompenses, à craindre que de grandes souffrances. Comme je te veux beaucoup de bonheur, je te souhaite beaucoup de vertu. »

Le P. Guidée avait donc raison d'écrire à M. Despierre, 6 janvier : « Nous vous remettons entre les mains votre cher élève, pas plus mauvais, j'espère, que vous nous l'avez envoyé. Je l'aime désormais avec toute la tendresse d'un père. Il a fait sa retraite avec courage et générosité; et

il en a bien profité : vous vous en apercevrez aisément. »

A ce témoignage le P. Guidée ajouta cet avis : « Quant aux lectures d'Ernest, c'est un point délicat; il s'en expliquera avec vous : vous possédez son estime et son affection ». L'explication qu'en donna Ernest à son précepteur, fut de lui demander de mettre sous clef son Lamartine, de confisquer son *Andrienne*, de Térence; et de lui interdire, pour quelque temps encore, Le Tasse et Walter Scott. Oh! qu'il faut respecter, oh! qu'il faut honorer ces pudeurs craintives, ces délicatesses d'hermine dans une conscience de quinze ans! M. Despierre expurgea la bibliothèque du château tout entière : il n'y alla pas de main morte.

Ce premier séjour à Saint-Acheul fut suivi d'un second, presque sans intervalle. M. Lelièvre était toujours absent et consentant. Le carnaval était proche, avec ses soirées, ses folies. Ernest, dans une lettre à M. Despierre, avait confié qu'il y redoutait des occasions contre lesquelles son cœur n'était pas assez cuirassé. Le 20 janvier, nous retrouvons le jeune chrétien au même lieu.

Il ne s'agissait plus de retraite cette fois. Venu là, comme ami, comme hôte, Ernest se mêla aux novices, et aussi quelque peu à la vie du noviciat. Quelques-uns de ces jeunes frères l'emmenaient avec eux, quand ils allaient dans la ville faire l'école aux soldats, dans les villages catéchiser les pauvres et les enfants, à l'hôpital se faire les infirmiers des malades. « Ces exemples m'encouragent beaucoup, écrit-il à son père. Il ne me manque ici que toi pour être parfaitement heureux. » Puis deux brigades de missionnaires allaient s'embarquer bientôt, l'une pour le Canada, l'autre pour la Chine, et celle-ci toute joyeuse de l'espérance du martyre. Ernest a touché de près l'héroïque obéissance, il en a été absolument séduit. De tout cela il écrit à M. Despierre ces lignes significatives : « Dans quelque lieu que Dieu m'appelle, dussé-je même un jour aller porter la parole sainte aux nations lointaines, nos cœurs seront unis, inséparables, plus haut que ces choses périssables dont chaque jour me détache davantage. » En même temps cette vie religieuse, endiguée par la règle, pacifiée par les vœux, « dans laquelle il n'y a plus d'hier, ni

d'aujourd'hui comme il dit, mais qui s'écoule doucement et sans secousse dans celle de Dieu », lui devient un attrait. Et à M. Despierre, auquel il dit tout, il dit dans les mêmes lettres : « Plus je vois les grâces que Dieu m'a faites, plus je sens le poids de ma dette envers Lui. Toute ma vie lui appartient désormais, et je ne dois plus travailler que pour Lui. »

Veuillot était informé. Nous avons ses lettres d'alors : lettres ardentes d'un néophyte répondant aux enthousiasmes d'un jeune rhétoricien : c'était de l'huile sur le feu : « Mon cher enfant, Dieu soit béni des belles choses qu'il accomplit en vous ! Que parlez-vous de ce que vous me devez? c'est vous qui m'édifiez et qui me donnez du courage. Non, heureux Ernest, vous n'avez plus maintenant besoin de mes conseils; vous êtes plus sage que moi. En vous lisant, j'ai senti mes yeux pleins de larmes. Je me suis tourné vers l'image de notre Sauveur, et je lui ai promis en mon âme qu'il ne m'aura pas donné en vain cet avertissement et cet exemple. Servir Dieu, nos frères, notre patrie : quelle carrière plus belle que celle-là? Triompher du mal en nous-mêmes et dans les autres ; porter partout avec nous la foi, la prière, la charité, le pardon, et ne pas même demander à ce monde la plus haute de ses récompenses, qui est la gloire : n'est-ce pas s'élever au-dessus de l'humanité même, et arriver, autant que le permet notre fragilité, à ce degré de surnaturelle grandeur où Dieu veut nous faire monter, pour nous y rendre dignes de Lui, et nous emporter jusqu'à Lui? »

Bref, la conviction d'Ernest était qu'il était appelé à entrer dans la Compagnie de Jésus, et à s'y consacrer aux missions étrangères. Or c'était au moment où cette même Compagnie était livrée parmi nous aux plus indignes outrages, à la Chambre par MM. Thiers, Dupin, Mignet, Barrot; au Collège de France par Quinet et Michelet ; dans la presse par Eugène Sue. L'heure était donc belle pour fendre et braver la foule des scribes et des pharisiens et venir redire à Jésus, condamné, conspué, chargé de sa croix et montant à son Calvaire : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez. »

Mais n'y avait-il pas là quelque précipitation? Ce jeune âge

était-il celui d'un si grave dessein et d'engagements appelés à devenir irrévocables? Une seconde lettre de Veuillot, averti soit par lui-même, soit par M. Despierre, faisait succéder le frein à l'aiguillon. « Mon cher enfant, consultez bien Dieu et votre cœur; éprouvez-vous, sentez vos forces, laissez à votre père le temps de la réflexion. Si la détermination que vous m'annoncez n'était que le résultat d'une chaleur passagère, ne vous croyez pas lié irrévocablement. Dieu veut qu'on se donne à lui avec calme et maturité. Seulement n'oubliez jamais les grandes obligations que vous impose pour la vie cette plénitude de grâces qui vous pousse aujourd'hui à vous immoler tout entier. Quel que soit l'état que vous embrassiez dans le monde, dans le sacerdoce ou dans le cloître, il faut vous dévouer. Si vous n'êtes pas prêtre, si vous n'êtes pas religieux, il faut être saint. »...

« Adieu, mon ami, mon frère, mon cher enfant. Et plaise à Dieu qu'un jour, je vous donne un titre encore plus doux! J'avais emporté de Loos de bien chers souvenirs; mais combien vous allez me les rendre encore plus forts! J'irai tout à l'heure remercier pour vous la sainte Vierge, à Notre-Dame des Victoires. Adieu, tout à vous dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie! »

Il était, dans la proche parenté d'Ernest, un prêtre justement considéré par sa sainteté, son zèle, sa charité, qui le plaçaient au premier rang du clergé paroissial de Lille. C'était M. Bernard, curé-doyen de Sainte-Catherine. Lui-même avait appelé et établi à Lille une résidence de la Compagnie de Jésus. Il parut à son jeune cousin tout désigné pour lui servir d'intermédiaire auprès de son père et des siens. Aux confidences d'Ernest il avait répondu, 6 février, que déjà les esprits de plusieurs étaient préparés à cette annonce, par sa retraite et son séjour au noviciat. « Elle n'étonnera donc ni ton oncle Kolb, ni peut-être même ton père. C'est à ton oncle, que je vais m'adresser d'abord pour que lui-même en fasse l'ouverture à ton père à son retour de Paris. Que Notre-Dame de Grâce conduise à bonne fin, cher Ernest, ce qu'elle a si heureusement commencé! »

M Lelièvre reçut en père et en chrétien la communica-

tion que l'abbé Bernard et M. Kolb, réunis au presbytère, lui firent des désirs de son fils. Comme chrétien, il protesta que, quoi qu'il dût lui en coûter, il n'opposerait pas de refus à la voix du ciel, dès qu'il se serait assuré que c'était la voix du ciel. Mais comme père, il avait le devoir d'ajourner son consentement. Le cher fils n'avait qu'à peine dix-sept ans : qu'il commençât par faire sa philosophie, puis qu'il fût reçu bachelier; et l'on verrait ensuite. C'était sage.

Telle fut l'issue de cette mémorable retraite, dont pas une note, un billet, une ligne, une lettre, n'a péri dans les papiers d'Ernest. Toute sa vie il les garda comme des reliques de la visite de Dieu. Ç'avait été pour lui le premier rayon de l'étoile, qui, après l'heure d'éclipse que nous dirons, devait le conduire à Jésus dans la pauvreté de l'étable. L'œuvre des Petites Sœurs des pauvres est-elle autre chose que cela? Mais ce terme n'était encore connu que de Dieu seul. L'année 1843, celle de la retraite à Saint-Acheul, est celle où se faisait l'ouverture du premier asile des vieillards de Jeanne Jugan à Saint-Servan : Dieu sait bien ce qu'il fait.

On s'inclina devant la décision paternelle. Le P. Guidée écrivit en avril : « Mon cher Ernest, Dieu n'a pas voulu que vous exécutiez sur-le-champ le projet que vous aviez conçu! Que dire à cela? Se soumettre à sa sainte volonté; et cependant ne rien négliger pour en amener l'exécution, en la méritant par une grande fidélité à la grâce. » Le P. Rubillon insista sagement auprès du jeune homme sur la défiance de lui-même et la confiance en Dieu, en proportion des dangers qu'il allait rencontrer. « Acceptez le présent en expiation du passé, et comme un moyen d'obtenir un avenir plus heureux. » Tous deux ces hommes de Dieu avaient foi dans une vocation : au Ciel d'en préciser encore mieux l'objet et de sonner l'heure d'y répondre.

C'est à la suite de sa retraite qu'en mars ou avril, Ernest entra, en qualité de membre titulaire cette fois, dans la Société de Saint-Vincent de Paul. Veuillot lui en écrivit : « Pour un jeune chrétien, entrer dans cette compagnie, c'est prendre la robe virile. Voyez les pauvres, plaignez-les, secourez-les, éclairez-les. Donnez-leur du pain et des vête-

ments, mais avant tout donnez-leur des consolations, des lumières. Songez bien que vous rendréz compte de vos richesses terrestres et spirituelles. Vous pouvez sauver une âme en mettant un *Pater* et un *Ave* dans les poches d'un vieil habit dont vous couvrez ces pauvres corps. »

Il racontait à son jeune ami les merveilles de la semaine sainte et de la communion pascale à Notre-Dame. Ailleurs il lui faisait entendre les odieuses clameurs de la presse contre Jésus-Christ, contre l'Église, et il concluait : « Puisque l'enfer se déchaîne, nous verrons des saints sur la terre » ! Il le pressait de travailler, d'étudier, de se forger des armes de lumière pour les combats de Celui dont il disait : « Nous sommes tous prêtres en Jésus-Christ. Dès que nous avons une âme, nous avons un sacerdoce, nous avons charge d'âmes. » Il lui montrait l'exemple de son oncle Kolb : « Aimez-le, cultivez-le, serrez-vous près de lui. Soyez sous son aile, comme sous l'aile d'un saint. » Et dans l'octave de la Toussaint : « Il n'y a que Dieu dans le ciel, il n'y a que Lui sur la terre. Quiconque, dans la vie, cherche autre chose hors de Lui est un malheureux et un fou... Allez! notre rôle sera glorieux sur la terre, et notre part sera magnifique dans le ciel ! »

En mars 1844 : « La France s'émeut; on s'organise pour la liberté : les choses vont au mieux du monde. Cinquante mille signatures arrivent cette année de la Bretagne. Il y en aura cinq cent mille l'année prochaine, pour toute la France. Tous les évêques écrivent au roi ». Il faut qu'Ernest ait sa place dans cette immense mêlée. C'est la conclusion : « Quand vous serez ici, à Paris, pour vos études, il faudra que je vous mette à la tâche, comptez là-dessus. »

Ernest s'y préparait par une bonne philosophie, couronnée bientôt par le baccalauréat. Il se présenta devant la faculté de Douai. C'était le 18 avril 1844. Une lettre humoristique de lui à son frère esquissait la silhouette des deux séances de la composition écrite et de l'examen oral. La fin disait : « Dix refusés sur vingt-quatre. Ernest reçu, mention *Très bien!* » La vérité est que cette épreuve scolaire n'avait été qu'un jeu pour lui. Et, sur la même lettre de Douai, une apostille du père à sa femme ajoutait : « Ernest ne dit pas

tout. Le président du jury a proclamé publiquement : « M. Lelièvre a passé un examen extrêmement brillant. En « conséquence, la commission lui décerne le diplôme de « bachelier, avec la mention : *Très bien!* »

Le nouveau bachelier avait dix-huit ans depuis cinq jours. Ç'avait été pour lui une belle saison, et nullement vulgaire, que ces années formatrices auxquelles rien ne semble avoir manqué, ni les sourires du ciel, la foi, la grâce, l'éducation, l'exemple; ni les tendresses de la terre, la famille, l'amitié, les hauts encouragements, et déjà la bénédiction du pauvre et de l'ouvrier. Que si l'adolescent a entendu sourdement des grondements d'orage dans son cœur étonné, il a vu aussi où il trouverait un refuge contre lui-même. Saint-Acheul a été pour lui le point de l'orient d'où a jailli le rayon directeur de sa carrière. Elle s'éclairera mieux ensuite. Mais ce matin révélateur ne sera plus oublié. Et quand, vingt ans après, 1865, Amiens lui sera devenu un grand foyer d'amitié, un grand centre de charité, il écrira à un très cher habitant de cette ville : « Cher Amiens! c'est là que, vers 1843, j'ai reçu et connu ma vocation à l'état ecclésiastique. J'en salue tous les bons anges. Et je prie Dieu de ratifier et de consommer tous les actes d'offrande de moi-même que je lui fis, pendant un mois, dans ces lieux! »

CHAPITRE II

PARIS. — L'ÉTUDIANT. — LA CRISE

(1844-1851)

M. Lelièvre avait décidé qu'avant de songer au noviciat, s'il y avait lieu, son fils aujourd'hui bachelier, ferait son droit et qu'il le ferait à Paris. De plus, témoin de ses dispositions littéraires, il désira qu'aux études alors peu chargées de la première année de droit, Ernest joignît celles du programme de la licence ès lettres. Double labeur que peu sont capables de mener de front jusqu'au bout, mais qui n'en demeure pas moins une culture supérieure, profitable à toutes les saisons et conditions de la vie. Ernest devait s'en ressentir.

Le P. Guidée écrivit au jeune homme que lui-même allait résider à Paris, où il lui serait un père. Veuillot écrivit à son précepteur : « J'aurai pour lui le cœur d'un frère aîné. » Ernest partit dès les premiers jours d'octobre, pour le cours de lettres qui s'ouvrait.

L'étudiant fut placé chez M. Desdouits, un savant, un chrétien, un Breton, professeur de mérite, qui tenait, rue Neuve-Saint-Étienne, au faubourg Saint-Marceau, une sorte de pension de famille pour cinq ou six jeunes gens qui partageaient sa table. La maison, retirée du bruit, entourée de jardins, donnait l'illusion de la campagne. La compagnie, très flottante d'ailleurs et très cosmopolite, se composait de quelques attardés de collège, éternels et platoniques

aspirants à des grades dont ils comptaient les échelons par leurs chutes; mais parmi lesquels Ernest rencontra quelques amis. Il nomme un petit-fils d'un des derniers ministres de Charles X, et un Avignonnais, Bernardi, qui lui demeura fidèle.

Le premier sentiment d'Ernest, perdu dans la grande ville, fut celui de l'ennui : « Les agréments de la campagne que je retrouve ici me font penser à Loos. Mais l'acacia que j'ai devant ma fenêtre n'est point celui de la maison. Et, comme ce ne sont plus, hélas! les feuilles de nos arbres, je les vois tomber avec insouciance ». Ce qu'il regrette de Loos, c'est d'abord son père : « J'étais bien triste autrefois, cher père, quand vous quittiez la maison pour Paris. Qu'est-ce donc maintenant que je suis seul ici? » Puis, c'est son frère Albert : « Paris serait délicieux pour un homme qui aurait son frère avec lui. » C'est encore sa seconde mère et tante, qui dans ces premiers mois, 25 novembre, venait de lui donner une sœur, Adrienne, dont il salue la bienvenue par des paroles pleines de grâce. C'est beaucoup aussi M. Despierre que nul ne peut remplacer dans son cœur : « Vous ne me défendrez pas de dire que je voudrais que vous fussiez sous les habits de M. Desdouits... » et le reste.

« L'étude est encore ce que je trouve de plus semblable à ce que j'ai laissé à Loos », écrivait-il à ce maître. C'est de l'étude des lettres qu'il parle principalement. Il a pour maître de licence l'illustre M. Egger. Il suit, plus ou moins, en Sorbonne, les cours de Saint-Marc-Girardin, Garnier, Patin. Il a été recommandé, présenté à M. Cousin : « Il fut avec moi sur « le cher », depuis un bout jusqu'à l'autre, raconte le visiteur. Quand je lui dis que j'allais affronter l'examen à Pâques, après dix mois d'études seulement, il leva les bras au ciel : — « Mais c'est téméraire, impossible ; mais vous serez le plus jeune des candidats. Mais vous ne craignez donc pas un échec? — Un échec est possible ; mais ce que je ne crains pas, c'est le découragement. » Et puis m'inclinant : « D'ailleurs, Monsieur, votre décision sera la mienne. » Cousin était conquis : « Présentez-vous, mon enfant, présentez-vous. Quand vous serez reçu, vous viendrez me revoir,

et je m'entretiendrai avec vous sur le reste. » — Qu'entendait-il par le reste? Lelièvre se le demande.

Lelièvre ne fut pas reçu. Le 20 mars 1845, une lettre de lui l'annonçait à Loos : il en prenait son parti, jusqu'à la session prochaine. Aussi bien les vacances de Pâques allaient le consoler : « Les laitues de là-bas commencent-elles à pousser? Les rossignols chantent-ils? C'est la première année que je ne les entends point. Tout cela me manque. J'ai faim d'herbe et de verdure plus que jamais. »

Le Droit lui fut plus clément que les Lettres. Après une préparation finale de plus de dix heures de leçons ou d'étude par jour, il passa victorieusement son examen de première année, avec trois blanches et une rouge.

Jusqu'à cette heure, le monde parisien l'avait à peine effleuré; lui-même le fuyait. Ce qu'il recherchait à Paris c'était Lille, qu'il retrouvait de passage chez M. le comte d'Hespel, député du Nord, un proche voisin de Loos, de qui la maison lui était ouverte familièrement. Ses lettres parlent aussi de quelques artistes du Nord, M. Pigal, M. Mottez, le peintre des fresques de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il visite chaque année le salon de peinture dont il rend compte à son frère dans des lettres illustrées. La politique l'occupe peu. Il n'est allé à la Chambre qu'une fois, pour entendre Berryer. Il avait été présenté à M. Thiers par son père, que l'administration des charbonnages du Nord avait mis en relation d'affaires avec lui. Puis il ne l'avait plus revu. De même pour un autre personnage politique, M. Martin (du Nord) du ministère Guizot. « Il est vrai », rapporte Ernest, que mon père m'avait dit : « Mon enfant, défie-toi des faux grands hommes! » Il s'en est souvenu.

Grâce à l'éloignement de la maison Desdouits, les orages du Quartier latin ne lui envoyaient que des échos. Les scènes de tumulte renouvelées au cours d'histoire de M. Lenormant sont, dans ses lettres, traitées de polissonneries de potaches. L'enrôlement militaire des Écoles pour la cause de la Pologne insurgée le fait sourire : « Moi aussi, mon cher père, j'ai promis d'en être, et je pars sac au dos dès que sera formé notre corps de volontaires. Mais que les

mamans ne pleurent pas : ce ne sera pas demain. Jusqu'ici, j'ai dû contribuer pour cinq francs à la liberté de nos frères. »

Ce n'est donc pas à la tourbe des étudiants du boulevard qu'appartenait cet adolescent distingué, de taille élancée, de figure fine, au regard ouvert, au parler franc, très soigné dans sa mise, très aristocratique de tenue et de ton, réputé tel et voulant l'être; mais en même temps bon camarade, généreux, libéral, obligeant jusqu'à l'imprudence : celui à qui les autres s'adressent pour emprunter. Par suite, ses lettres à son père sont souvent des appels de fonds. Mais sous quelles formes variées, fines, insinuantes, amusantes, ne se dissimulent-ils pas?

Il faisait la charité. La Conférence de Saint-Vincent de Paul l'avait chargé de la visite des pauvres de la paroisse de Saint-Nicolas des Champs, une des plus misérables de Paris. M. Gossin, par deux fois, le chargea du rapport à l'Assemblée générale, qui lui en fit compliment. Il fut quelque temps un des habitués des soirées de M. et Mme Ozanam, mais il y trouvait trop de professeurs, et il y entendait des entretiens trop savants. Puis, à cette époque, le désaccord s'accentuait entre le *Correspondant*, qu'Ozanam travaillait à relever, et l'*Univers*, que Veuillot dirigeait avec éclat. Lelièvre se fit moins assidu aux soirées du grand et saint fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul. On le regrette : Ozanam était si bien fait pour devenir le maître et le modèle du futur apôtre de l'œuvre des Petites Sœurs des pauvres!

Cependant, dès la seconde année, on sent que la mondanité commence à envahir ce jeune cœur. Il sort beaucoup, il veut plaire. Quant à sa vie religieuse, — chose surprenante dans ce récent retraitant de Saint-Acheul! — sa correspondance est totalement muette sur ce point. Dans un si grand nombre de lettres intimes, confiantes, adressées à son père, à M. Despierre, à son frère, je cherche la prière, l'église, la Table sainte, le directeur, je ne les trouve point. Entre la vie de famille et la vie d'études qui remplissent ces pages, la vie de piété est celle qui s'aperçoit le moins. N'était-elle plus en lui? Je ne le pense pas. Mais de ce qu'elle paraît si peu,

ne peut-on induire que déjà elle se faisait petite? La suite nous permettra de le voir.

Autre symptôme, et celui-là bien significatif : ses lettres de la fin de la première année, 1845, ne tardent pas à manifester un impatient désir de quitter la maison Desdouits pour prendre sa chambre en ville. « Il désirerait, écrit-il, se rapprocher du centre et de quelques-uns de ses amis, à portée des relations qui auraient leur agrément et leur utilité. » On connaît ce prétexte. M. Despierre doucement lui en objecta le péril : « De péril, répond l'étudiant, il n'y en a pas de pire que l'isolement et l'ennui. » Une chambre à lui, le travail chez lui libre et seul, avec la table au restaurant : les lettres de janvier 1846 ne parlent pas d'autre chose à son père. Elles sont insistantes, éloquentes, gémissantes, incessantes. *Poveretto mi!* et il signe : « Votre affectionné et malheureux fils! » Le père se laissa vaincre.

Aux derniers jours de février 1846, nous trouvons Ernest installé chez lui, rue de Seine. Quoi qu'il ait cru et dit, le travail n'y gagna pas. Une seconde tentative pour la licence ès lettres, avril de la même année, échoua comme la première. Ernest avoue qu'il n'y était pas mieux préparé qu'un an auparavant. De cette licence et de ce diplôme il ne sera plus question dans sa correspondance; mais il emporte de ces études un trésor de connaissances littéraires, classiques, sur lesquelles son esprit vivra sa vie entière.

L'oncle Kolb étant venu faire un séjour d'affaires à Paris, Ernest le vit chaque soir : « Hier particulièrement j'ai eu avec lui un tête-à-tête où il m'a donné des conseils sages et prudents, analogues à ceux que je reçois de vous, » écrit-il à M. Despierre. Le second examen de droit, 25 août, lui valut deux blanches et deux rouges. Sa lettre entonne triomphalement le *God save :* il n'y avait pas de quoi. En somme, l'année libre avait été mauvaise.

Le père ouvrit les yeux. Aux vacances, il fut décidé que l'étudiant en chambre serait replacé en maison sûre. Louis Veuillot désigna celle de M. Bailly. « C'est l'homme le mieux au courant de la religion et de la jeunesse, et la maison où Ernest trouvera les meilleurs exemples avec les meilleurs

conseils. Pour le reste, il faut s'en remettre au bon Dieu. Lui seul peut véritablement préserver de tout danger une jeune tête et un jeune cœur, dans ce moment critique de la vingtième année. »

Ernest cependant avait senti lui-même le besoin de se ressaisir. Une lettre à M. Despierre avoue « qu'il avait perdu beaucoup de temps, et créé lui-même les obstacles qu'il a rencontrés sur sa route ». Il ne dit pas lesquels? — « Du moins ai-je appris à me défier de moi-même et à trop me fier à autrui. Je me suis débarrassé d'un dangereux défaut : celui de me livrer au premier venu et de chercher à plaire à tout le monde. » Il confesse encore « que ce n'est pas sans efforts qu'il est sorti du chemin qu'il suivait pour en prendre un meilleur, et que ce n'est pas sans peine non plus qu'il s'y maintient ». M. Bailly l'y aidait; c'était plus qu'un mentor, c'était un père : « Plein d'attentions pour moi, il vient me voir, s'il le faut, dix ou douze fois par jour, et il reste souvent avec moi jusqu'à une heure avancée. »

Son exemple ne fut pas perdu. A peine installé chez M. Bailly, Lelièvre y vit inopinément arriver un de ses meilleurs amis de la maison Desdouits, trop ami peut-être au gré des siens, en qui lui-même avoue qu'il n'avait pas trouvé « la blancheur du lys ». Ce jeune homme, d'un nom historique, lui faisait savoir qu'après une scène orageuse de famille, il venait là, chez M. Bailly, près de lui, en vue d'y vivre enfin laborieusement et sagement comme lui : « Mes plaisirs de l'an dernier me faisaient peur et me dégoûtaient, lisons-nous dans sa lettre. Maintenant c'en est fait; je redeviens votre camarade. Je vais être votre imitateur, et j'espère demeurer ce que j'étais le jour où je vous ai connu. »

L'examen de la troisième année, août 1847, paya le travail d'Ernest. Il fut reçu avocat avec distinction. Depuis l'abandon de la licence ès lettres, il avait pratiqué le droit appliqué, en qualité de clerc, dans l'étude de M. Guyot-Sionnet, puis dans celle de M. Vinay. De plus, il était assidu à une conférence d'avocats où sa parole originale et fine s'était fait remarquer. Ses trois examens passés, il devait demeurer et travailler à Paris pour se préparer au doctorat d'une part,

et pour arriver à une place de premier clerc dans une grande étude, de l'autre.

Sa vie devenait plus libre. Le monde en reprit une partie; la piété y perdit d'autant. Ce n'était pas le désordre, c'était le plaisir élégant, le sport, les soirées, les bals; et, plus que tout le reste, l'Opéra, les Italiens, la Porte Saint-Martin, le Français, dont la grande attraction était le talent de Rachel. Qu'allait devenir son âme dans ce prestigieux milieu? Dieu qui la voulait à lui, pour des desseins supérieurs, prit soin de se rappeler à elle par un coup porté au plus sensible de son cœur, en le plaçant pendant une année entière, en tête-à-tête avec le spectacle de la souffrance et de la mort, les meilleures maîtresses dans la science de la vie et de l'éternité.

Un des bonheurs d'Ernest, à chaque fois qu'il rentrait dans sa famille, aux vacances, était d'y retrouver, à côté de son père, son jeune frère Albert, écolier de seize ans, enfant d'une intelligence au-dessus de son âge, dont il avait beaucoup joui dans leurs récentes promenades sur la plage de Dunkerque. « Il a autant d'esprit à lui seul que tous ses camarades ensemble, écrivait le grand frère. Sa conversation est d'un naturel charmant, semée de reparties imprévues, ayant toujours le dernier trait et le meilleur. Je n'ai pas entendu de lui un seul calembour, bien que toutes les huîtres de la plage n'aient pas d'autre génie que celui-là, ni d'autre perle dans leur écaille. »

Albert fut reçu bachelier en novembre 1847. Il allait avoir dix-sept ans. Son père lui avait promis un voyage en Italie, avec lui et Ernest qui déjà en exultait de joie : *Italiam! Italiam!*... Le 11 novembre on partit à trois. Le passage du mont Cenis fut difficile, le temps froid, pluvieux. A Turin, Albert, dont la santé avait toujours paru bonne, se déclara souffrant. On descendit sur Pise et Florence; on y passa huit jours. Ni le temps ne s'adoucissait, ni Albert ne guérissait : « Je ne sais d'où vient ce mal, ni comment il finira », dit Ernest dans une lettre. On atteignit Rome, mais ce fut pour garder la chambre. Le seul beau jour fut donné à la visite de Saint-Pierre : Albert dut s'arrêter plusieurs fois en la fai-

sant : il s'asseyait et dessinait. Le mal redoubla, le père s'alarma, tout le monde était triste. Un jeune ménage de leur amitié, venu à Rome en voyage de noces, les égayait un peu de la vue de son bonheur : « Sans Octave d'Hespel et sa femme, je ne sais ce que nous deviendrions ici. »

Au commencement de janvier 1848, on descendit à Naples en la même compagnie, qui les quitta bientôt. Le golfe d'azur déployait sa courbe harmonieuse sous leur balcon : « Ce serait *la maison,* si nous avions la famille, écrit Ernest. Mais qui peut la remplacer? » Le 25 février, éclata à Naples la nouvelle de la Révolution de Paris. Une dépêche rappela en hâte M. Lelièvre à sa commune, à ses affaires. Le cher malade dut être laissé aux soins de son aîné. On se sépara, en pleurant, sur le pont du *Vésuve,* qui emporta le père : « Où êtes-vous, cher père, où êtes-vous? lui écrivait Ernest trois jours après. Il nous semble à chaque instant que vous allez nous revenir de quelqu'une de vos excursions, au Pausilipe, à Castellamare, à Sorrente, plein de ces récits charmants que vous nous serviez à table. Mais non, notre grand salon est devenu un désert ; et nous faisons pitié, le soir, face à face, aux deux bouts de notre grande table, dans les vastes fauteuils où nous nous étalons pour remplir à nous deux cette chambre d'un arpent, éclairée par notre petite lampe, comme une forêt par un ver luisant. »

Un jeune homme de vingt-deux ans, avec un frère malade, dans un pays étranger et visité pour la première fois, les difficultés et les menaces d'une situation politique qui se compliquait chaque jour, le soulèvement italien, l'agitation révolutionnaire de Naples, l'inquiétude des affaires de France et des parents lointains; quelle heure dans la vie d'Ernest ! C'était l'heure du dévouement et de l'action virile. Plus de théâtre, lui qui l'aimait à l'excès : « Je ne suis pas allé au spectacle, depuis six semaines, écrivait-il ensuite, ni à Rome, ni à Naples, sauf une fois précédemment et comme forcé, à Livourne ». Plus d'excursions, sauf une au Vésuve, et quelques promenades en société et déjà en amitié avec un jeune officier de la marine française. Il se nommait Aube, et était du même âge que lui. Aube, de retour d'une navigation de

cinquante-deux mois dans les mers de Chine, promettait déjà l'officier supérieur que la France devait voir un jour ministre de sa marine. Mais tout entier à son frère, Ernest ne parle que d'Albert dans ses lettres, de ses nuits, de sa toux, de sa fièvre, de ses sueurs. Ce sont les lettres d'une mère. Le jour, il ne le quitte plus; il lui choisit le meilleur soleil, les plus beaux sites; il l'y assoit, il s'y assoit, et ils dessinent à deux : « Le parc de la Villa Reale avait déjà revêtu son premier vert, écrit-il en France; et des hauteurs de Saint-Edme nous contemplions Naples éblouissante sous le soleil qui se couchait dans la mer tranquille ». Ses descriptions, rares et courtes, sont de ce ton mélancolique, sobre, et tendrement ému.

Rentrés à Rome, les deux frères y tombèrent au plus fort de l'effervescence que venait d'y allumer le statut de Pie IX. Ernest y vit, place de Venise, l'assaut livré par l'émeute à l'ambassade d'Autriche, d'où l'aigle aux deux têtes était arraché aux cris de : *Morte al Tedesco!* Cependant Albert est plus souffrant, plus haletant, plus fiévreux. Il ne sort plus, gardant la chambre ou le lit. Il faudrait rentrer en France. Mais, dans ces conditions, comment effectuer le retour? On partit.

Sur la route du parcours, tout était à la guerre. Les jeunes voyageurs venaient de voir à Rome 4.000 volontaires sortir des portes pour se porter à la frontière. La Lombardie était en feu. Le roi Charles-Albert s'était avancé jusqu'à Milan. « Ce pays entier ne forme qu'un campement, n'obéissant qu'à une seule pensée, sa résurrection nationale », lit-on dans les mêmes lettres. Ernest semble soulevé. Le pauvre Albert lui-même se sentait comme réchauffé à l'ardeur de cette flamme de patriotisme.

Florence, moins incandescente, les reposa un peu, 29 mars : « C'est la ville des révolutions débonnaires, écrivent-ils, ville délicieuse en ce moment, avec son soleil de printemps, sa belle rivière, les chefs-d'œuvre de ses palais et la grâce de ses habitants. Et cependant, s'il ne dépendait que de nous, nous ne ferions qu'un vol d'ici à la maison. Mais donnez-nous des ailes! »

Les ailes qui leur faisaient défaut alors, c'était l'argent. Les banques italiennes, effrayées de la faillite de plusieurs banques françaises, se refusaient à accueillir les lettres de crédit présentées par nos voyageurs. Ce fut un moment terrible. Épuisement des ressources, tumulte des armes, insécurité des routes, difficulté des transports : « Nous étions là, écrivait plus tard l'abbé Lelièvre, comme deux enfants, sentant notre égale faiblesse, appuyés seulement sur Celui qui peut soulever le monde avec un roseau. »

Ce qu'il fallut à Ernest de prodiges de courage, d'habileté, de patience, pour se tirer de cette passe cruelle; ce qu'il lui fallut aussi de délicatesse pour dissimuler ses alarmes à son malade, il faut le lire dans les lettres de ce jeune homme de tête comme de cœur. Enfin, après un arrêt forcé à Pise, puis à Gênes, ils descendaient, le 20 avril, à Toulon par la Corniche. La pluie ruisselait à Marseille; mais enfin c'était la France ! « Combien je la trouve plus tranquille que l'Italie! » disait sa dernière lettre.

Sa joie fut de courte durée. Moins d'un mois après son retour à Lille, 15 mai, l'envahissement de l'Assemblée nationale par l'insurrection; puis, le mois suivant, les sanglantes journées de juin, montrèrent le fond de l'abîme où nous nous précipitions. Ces préoccupations s'effaçaient pour la famille devant celles que lui donnait la poitrine d'Albert. Il lui fut prescrit d'aller passer l'hiver dans le Midi. Le père étant retenu à Lille par le souci des affaires, nul autre que le frère ne pouvait une seconde fois accompagner son frère. Qui d'ailleurs lui eût été une société meilleure? Aux premiers jours de novembre, tous deux se remirent en route, après des adieux pleins de tristes pressentiments silencieux.

C'est à Montpellier qu'Albert était envoyé. Arrivés là, le cœur d'Ernest se retourna vers Lille, qu'on lui disait ensoleillé par l'été de la Saint-Martin : « Si le printemps est chez vous, écrivait-il aux siens mélancoliquement, à quoi bon, je vous prie, avoir fui à trois cents lieues du pays avec les hirondelles, pour y regretter, au milieu de nouveaux visages, ceux que nous chérissons plus que nous-mêmes? Heureux oiseaux, qui s'en vont tous ensemble, qui trouvent la famille

et la patrie partout où il leur plaît de s'arrêter. Ce n'est pas pour eux que sont faits les regrets et les ennuis de l'exil! »

Nous ne suivrons pas Ernest dans ce second ministère de garde-malade, à travers la cinquantaine de lettres qui apportaient à Loos alternativement la crainte et l'espoir, entremêlant parfois le sourire et les larmes. Les noms de Montpellier qu'on y trouve plus habituellement associés à leur peine, sont ceux du Dr Barre, de la Faculté de médecine, encore plus consolateur et ami que docteur; puis ceux des familles d'Ayroles, de Brignac, Broussonet; celui d'une Fille de la Charité, sœur Rosalie (Mlle Huet), une compatriote de Lille. Tous et toutes rivalisaient de délicates attentions envers ces deux sympathiques jeunes gens, pour qui l'absence des leurs était le plus grand des maux. Tous ces noms sont des noms de grands chrétiens et de grandes chrétiennes. Le Dr Barre en particulier est déjà un apôtre laïque, en attendant que plus tard l'ordination en fasse un prêtre, presque en même temps qu'Ernest, et pour le même ministère des Petites Sœurs des pauvres.

Au mois de mai, M. Despierre, s'arrachant d'auprès de sa mère malade, vint rejoindre à Montpellier ses élèves, ses fils. La phtisie d'Albert était entrée dans sa troisième période. Il s'agissait de ramener le malade à petites journées. Dix fois les lettres de l'aîné annoncèrent le départ : tout était prêt, la voiture achetée, les stations marquées. C'était le printemps; le soleil prenait ses chauds rayons, l'amandier était en fleur. Le retour dans la famille serait le retour à la vie.

Mais survint une rechute. Le 15 mars, Ernest écrit : « Nous avons eu cet après-midi la visite de M. Besson, prêtre de Montpellier, ami intime de M. Barre. » Rien de plus : c'était le ministre des derniers sacrements. La dernière lettre est du 25. A son père qui venait de dire « qu'il désespérait, qu'il n'avait plus le courage de conduire sa plume », Ernest répondait : « Vous prendriez meilleur courage si vous voyiez celui avec lequel Albert supporte ses souffrances ». Il les supportait en saint. C'étaient les souffrances de l'agonie. Deux jours après, 25 mars, le pieux enfant expirait dans les bras de son frère.

Longtemps plus tard, cette même date du mois reportant Lelièvre à ce souvenir, il écrira de Londres : « C'est une nuit solennelle pour moi que celle du 24 au 25 mars. Elle se passait, il y a seize ans, à Montpellier, au chevet de mort d'un frère qui était le seul que j'eusse du côté de ma mère. J'étais son aîné de quatre ans. J'aurais donné ma vie pour lui sans la moindre hésitation. Il mourut dans mes bras. Je lui fermai les yeux. C'était la première fois que je voyais un mort. Le prêtre était là aussi ; puis le médecin qui est devenu prêtre à son tour. Et lui, cet enfant, regardait la mort venir avec un sang-froid que je ne partageais pas, que je comprenais à peine, mais dont la mémoire est d'hier et ne s'effacera jamais. Une minute avant d'expirer, il me dit : « Prie « pour moi ! » Je crois qu'il fit mieux : quelques minutes après, c'était lui qui priait pour moi.

« Son corps repose dans l'hôpital, à une portée de fusil du terrain que j'ai acheté depuis pour les Petites Sœurs des pauvres. L'abbé Barre, aumônier des Sœurs, était le médecin que je viens de désigner. J'ai compris depuis qu'il vaut autant mourir jeune, et je me suis résigné. »

C'est seize ans après, avons-nous dit, que cette mort élevait Lelièvre à ces salutaires pensées. Sur l'heure il n'éprouva que l'étourdissement du coup ; et l'année suivante encore, son esprit s'en allait courant tristement sur cette route de Paris à Montpellier, qu'il eût voulu reprendre pour y retrouver toutes les émotions du passé : « Aujourd'hui, je me trouve seul, toujours seul, partout seul ; et je ne sais pourquoi, au milieu de cette solitude, il me semble que je deviens égoïste. » Ce périlleux vide du cœur, il le fallait remplir, non de soi-même, mais de Dieu. Comment va-t-il le combler ?

Dès son retour, il s'était jeté dans « le divertissement de soi », comme Pascal appelle l'extériorité de l'être et de la vie. Cette diversion était d'abord la politique. Son oncle Kolb, que le Nord venait d'envoyer à la Chambre par 93.443 suffrages exprimés au scrutin de liste, emmena son neveu avec lui, aux eaux de Spa. Ernest, rentrant de Naples et de Rome, était plein du spectacle des révolutions de l'Italie. Oncle et neveu ne parlaient d'autre chose sur les collines de ce beau

lieu. Leur comité Lillois avait fondé un journal, *La Liberté*. Lelièvre travaillait activement à sa propagande, à son organisation, et aussi à sa rédaction, par des articles auxquels le sel gaulois et celui du bon sens donnaient une saveur fort goûtée du public. En même temps, il s'était mis à une histoire d'Angleterre, que Veuillot le pressait de mener à bonne fin : « Vous savez l'anglais comme un Anglais. Donnez-nous donc une histoire classique d'Angleterre en deux volumes. C'est un service que vous rendrez à l'Église de France et à vous-même. » L'Angleterre, — Dieu seul le savait, — allait occuper une si grande place dans sa vie! Mais aucun de ces sentiers n'était la voie royale par laquelle Dieu se réservait de ramener à lui le futur apôtre de sa charité. Après la mort de son frère, deux crises, l'une de l'esprit, l'autre du cœur, finirent par lui dessiller les yeux, et le remirent sur la route de sa vraie destinée, laquelle allait, presque aussitôt après, lui apparaître.

Nous avons déjà signalé l'étrange silence de ses lettres d'étudiant sur le sujet de sa foi et de sa pratique religieuse. Plus étonnant encore son mutisme sur ce point, à Rome, à Naples, à Montpellier, au lit de mort du jeune frère, dont il devait plus tard célébrer la pieuse fin. Ernest n'était plus le chrétien des premières années. M. Kolb et M. Despierre s'en entredisaient leur inquiétude. Celui-ci, sans hésiter, alla droit à son élève et lui demanda de s'en ouvrir à lui, cœur à cœur. Sa franchise lui était connue. La réponse est sous nos yeux. De combien de jeunes esprits de cet âge n'est-elle pas le portrait!

« Que voulez-vous, Monsieur, que je vous dise de mon pauvre individu, et de la vie qu'il mène? Je n'ai, grâces à Dieu, qu'à me louer de ma santé physique : mais il n'en est pas de même moralement parlant. » L'état moral qu'il accuse est la rêverie de la pensée, l'allanguissement de la volonté, les affolements de l'imagination, l'amollissement du cœur, avec des alternatives de tristesse et de gaieté qui sont la révélation d'un déséquilibre intérieur dont l'effet est le découragement et la fuite de lui-même : « L'étude de soi, conclut-il, n'est bonne qu'à nous décourager. Nous ne valons pas

grand'chose ; et, du peu que nous valons, la plus grande part est due à des illusions. »

Ce n'est pas un sceptique ni un blasé qui parle, c'est un malade. Mais combien dangereux cet état! Ce qui s'ensuit et ce qui importe, le voici : « Vous me parlez de la religion, Monsieur. Je serais bien ingrat si je l'oubliais dans l'inventaire que je vous fais de mon âme; car c'est à elle que je dois le peu d'empire que j'ai encore sur moi-même, et l'horreur que certains vices m'inspirent. » Il continue en précisant : « Je crois, je pratique un peu. Peut-être fais-je en cela quelque progrès chaque jour. Mais c'est là encore un sol qui s'est plusieurs fois effondré sous mes pas, et sur lequel je n'ose m'avancer vivement. Je redoute de me livrer aux effusions de sensibilité que la dévotion fait naître. Et cependant, je l'avoue, j'en sens la source en moi. Mon penchant naturel serait de m'y abandonner. Mais en cela je ne ferais que céder à l'instinct, — l'instinct le plus noble, il est vrai, — tandis que je ne veux rien faire que je n'aie raisonné. C'est un grand poids à porter, mais, quoiqu'il me fatigue, je ne sais pas le secouer. »

Si le peu de pratique chrétienne qu'il avait retenue, comme il dit, l'avait encore défendu du vice, lequel lui fait horreur, l'avait-elle préservé de toute défaillance? Qu'entend-il par l'effondrement du sol sous ses pas? Et s'il s'était alors éloigné des sacrements, ne serait-ce point parce que sa conscience ne s'en sentait plus digne?

Optimiste par nature, clairvoyant par tendresse, M. Kolb savait à quoi s'en tenir sur le cher neveu qu'il avait près de lui. A M. Despierre il répondit : « Pour ce qui est de la religion, il me semble, Monsieur, qu'il y a chez Ernest amélioration réelle. Je ne doute pas que l'amour du bien ne soit le sentiment dominant et habituel de son cœur. Ses convictions religieuses acquièrent de la fermeté et de la force. Encore un pas — et, ce pas, il ne manquera pas de le faire —, encore un pas, et il sera à nous; ou plutôt à Dieu vers lequel le portent naturellement la générosité de son caractère et l'élévation de son esprit. Il doit seulement se défier d'un peu de légèreté, d'un peu de présomption, d'un

peu de vanité ou recherche de plaire. Mais n'avons-nous pas tous en nous-mêmes un ennemi qui ne se tient jamais pour vaincu? Heureusement Dieu est là qui nous aide dans cette lutte, lorsque nous le voulons. Ernest le veut, et j'en ai un exemple récent que je vous raconterai. »

Quel était cet exemple, il ne le dit pas. Nous savons seulement qu'à la date de cette lettre, fin de 1850, un coup qui, cette fois, le frappa en plein cœur, lui fit une blessure profonde, presque mortelle, et qui saigna longtemps, Or, c'est par cette blessure que Dieu rentra chez lui en vainqueur, et l'envahit tout entier pour se l'assujettir à jamais.

Une lettre confidentielle d'Ernest à M. Despierre, lettre encore brûlante d'un tendre souvenir, reporte son ami à un bal donné par M. Bonte-Pollet, à Lille, le 1er janvier 1850. « Cette date est celle d'un fait décisif dans sa vie. » Là il avait cru lire l'arrêt de sa destinée dans les yeux d'une jeune fille « pour laquelle, écrit-il, il nourrissait secrètement, depuis trois années, une affection qui prenait chaque jour plus d'empire sur son âme ». — « Je ne pus supporter ces regards pleins de tristesse, je dus sortir pour respirer. Je n'avais alors aucune envie de me marier. Je luttai pendant un mois; puis ce fut plus fort que moi, et je pris mon parti du mariage. »

La jeune fille qu'Ernest recherchait avec cette ardeur passionnée était une de ses cousines, des meilleures familles de Lille. Elle habitait Esquermes, faubourg limitrophe de Loos. Quand le jeune homme s'ouvrit à son père de ce violent désir, celui-ci ne le combattit pas. Il ne vit que le bonheur de son unique fils, dans une alliance assortie, et il fit avec confiance la demande désirée. A sa grande surprise, la famille de la jeune fille y répondit par un ajournement indéfini, lequel cachait un refus. Quel en était le motif? L'absence de profession et de carrière chez le jeune homme? La santé, laquelle pouvait inspirer des craintes, en raison de la mort prématurée de sa mère et de son frère? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, la douleur d'Ernest fut immense. Il fut se jeter en larmes aux genoux de la mère, réputée plus intraitable que le père. On l'écouta, et ce fut tout. Peu

de temps après, le prétendant cessa d'être reçu dans la maison : ce fut son coup de grâce. Puis on éloigna la jeune fille : ce fut un affolement. Elle est emmenée à Boulogne; Lelièvre y accourt secrètement de Paris, pour y voir et y être vu, ne fût-ce que sur son passage, un instant : cet instant ne lui est pas donné. Il ne veut pas désespérer et il ne peut guérir. Un seul nom remplit chaque page de cette vingtaine de lettres qui sont tour à tour des chants d'enthousiasme ou des cris de souffrance. Il y a absorption de tout l'être, obsession violente de toutes les facultés. Puis les doutes, les défiances, les ombrages, les larmes : « J'ai beaucoup pleuré, écrit-il. C'est de la folie, mais j'aime : *sono pazzo d'amore.* » C'est pendant deux années qu'Ernest versera ainsi, dans sa correspondance intime, tout le sang de son cœur. Et voilà l'homme qui hier, on s'en souvient, professait ne vouloir point obéir à l'instinct, et se défendait des effusions de la piété sensible, pour n'être que l'homme de la sagesse et de la raison sereine!

Ceux qui se complaisent dans les romans en trouveraient là un tout fait : roman vécu et vivant où la passion a toute sa flamme, le drame toutes ses péripéties; mais aussi et surtout roman chevaleresque, où l'honneur a le premier rôle, et où finalement le devoir parle plus haut que l'amour. Ils le savaient bien, ces hommes, ces sages, ces amis, ce prêtre, M. Kolb, M. Despierre, M. Gobrecht, qu'attendrit la candeur confiante de ce jeune homme de vingt-quatre ans, qui s'ouvre à eux avec l'abandon d'un enfant. M. Kolb écrivait au père : « Je désire que notre cher Ernest sache que, quoi qu'il arrive, il trouvera en moi le refuge d'un attachement qui le suivra dans tous les événements de la vie. » Le neveu en sentait le prix : « Je puis m'ouvrir à mon oncle de tous mes sentiments. Quelle bonté vraie! Quel cœur que le sien! Si je suis disposé à pleurer, il est prêt à pleurer avec moi. Oh! cher oncle, Dieu vous le rende! » M. Gobrecht, curé de Saint-André, avait pris sa cause en main : « Il m'a écrit à moi-même une lettre excellente et paternelle, une lettre de sept pages! « Noble et saint prêtre qui, lui, loin de s'offusquer de cette fièvre de la vingtième année, lui

apporte le rafraîchissement de la miséricordieuse compassion de Jésus!

C'était M. Kolb qui avait conseillé à son neveu le recours à ce vrai prêtre. « Or, écrit-il, ce fut la voie que la bonté de Dieu avait ouverte pour faire revenir à lui notre cher Ernest. Dieu veut-il plus de lui, et veut-il autre chose? Je m'abstiens de le rechercher. » Cette lettre est du 27 mai 1850. Le lendemain Ernest lui-même écrit « qu'un grand acte vient d'être accompli par lui, dans lequel il a trouvé consolation, force et patience. — La paix n'est pas encore faite dans mon cœur; mais, dans la lutte entre le devoir et les entraînements de la nature, le parti du premier a reçu un renfort qui me permet de combattre à armes égales ».

C'était un renfort divin. Après la confession ce fut la communion. Et tout est dit dans ces lignes, qu'appelait notre impatience du salut de cette âme et de la visite de Dieu. M. Lelièvre le premier, en reçut l'annonce en ces termes : « Je vous dois, cher Père, de vous apprendre une nouvelle qui vous comblera de bonheur. Voilà plusieurs années que je n'avais pas fait mes Pâques. Je vais les faire, tardivement, il est vrai, à la Trinité seulement; mais enfin mieux vaut tard que jamais. Voilà bien longtemps que je me sentais dans des dispositions différentes de celles où j'étais dans les premières années de mon séjour à Paris. Le chagrin aura eu cette influence salutaire que, ne trouvant pas de consolation en moi, j'en aurai demandé à Dieu. » Une autre lettre nous apprend que, le soir de ce grand jour de sa communion, « il avait vu Veuillot, et qu'ils s'étaient entretenus ensemble sympathiquement. » On devine de quelles choses.

Une lettre de M. Kolb, 12 juin, une autre d'Ernest lui-même à M. Despierre, 15 juin, constatent l'effet de pacification produite par la visite divine. L'inclination de ce jeune cœur n'a pas changé, mais elle s'est disciplinée dans une pensée plus haute : « Je place Dieu entre Cécile et moi. La grâce dont je suis humblement reconnaissant m'aide à supporter la cruelle incertitude. Je crois qu'au besoin j'y puiserais la force d'un grand sacrifice. » Aux mois suivants, le

feu intérieur éclate encore en jets soudains : « Non, Monsieur, non, il n'y faut pas penser : Je ne puis absolument pas renoncer à Cécile. Non, je ne me sens pas la force de ce sacrifice suprême. C'est en pure perte que je me torture pour arracher cette fibre de mon cœur. » — Puis, presque tout de suite, deux pages après, 1er août : « Au demeurant, Dieu est notre maître. Je n'ai pas le secret de sa divine sagesse. Que si l'amour de Cécile n'a été qu'un moyen de me rappeler à lui, je serais insensé de me plaindre de ce résultat. »

Et ailleurs : « Ce n'est pas sans peine que je m'abandonne à Dieu. Enfin je fais ce que je puis, et je crois qu'avec le secours du Ciel, rien ne m'écartera beaucoup de mon devoir : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* » Grandes paroles, fortes et saintes dans leur humilité, parmi beaucoup d'autres pareillement belles et hautes qui témoignent de la victoire de Dieu.

Comme il se disposait à venir passer ses vacances à Lille, « la pensée que la maison de celle qu'il aimait lui restait fermée l'accablant et lui faisant, comme il disait, saigner le cœur par avance », son père, qui le devina, l'emmena en Angleterre, où il demeura en août et en septembre. Il garda un long souvenir du collège d'Oxford, celui où avait étudié Manning, celui où Newman avait enseigné : « Notre cicerone me disait avec douleur : Ils sont tous allés à Rome *all gone to Rome*... L'air austère d'Oxford ne laissait pas que de me plaire... Ces asiles de la paix, vieux cloîtres, arbres séculaires, Oxford les garde-t-il pour y ramener la foi des Anselme et des Becket?

Rentré à Paris, remis à ses études pour le doctorat en droit, Lelièvre nourrissait l'ambition d'être reçu un jour avocat à la Cour de cassation. « C'est affaire d'un grand travail, écrivait-il à son père, 15 novembre 1850; mais qui sait si cette position ne contribuera pas à la réussite de celui de mes projets qui me tient le plus au cœur? »

C'est dans ces mêmes jours qu'il eut la joie de retrouver à Paris le jeune enseigne de vaisseau qu'il avait aimé à Naples. Aube venait y solliciter la croix d'honneur méritée

par ses brillants services. Mais il n'avait que vingt-deux ans et demi. Lelièvre portait dans l'amitié la même ardeur que nous venons de lui voir porter dans un autre sentiment : « Je me suis occupé de l'affaire d'Aube, écrit-il en ce même mois. J'ai demain une audience du ministre. J'espère qu'enfin mes démarches seront couronnées de succès. » Elles le furent. Le contre-amiral et le ministre de la marine s'en souvinrent-ils plus tard?

Mais qu'était-ce que cela auprès de l'idéal qui, dans ce même temps, fut révélé à Lelièvre, à l'autre extrémité des conditions humaines? Ce jeune homme qui venait de se montrer capable du plus dur des sacrifices pour l'amour de Dieu, Dieu l'en recompensa en faisant luire à ses yeux la première vision du sublime service de charité qu'il lui destinait en apanage.

Voici ce que lui-même a raconté plus tard, dans un document fourni par lui à notre notice biographique de M. Kolb-Bernard : « C'était en novembre 1850. Un jour, mon oncle revenu de la messe quotidienne qu'il entendait de bonne heure, selon son habitude, était dans son cabinet et parcourait les journaux. Il m'appelle : une petite porte dissimulée donnait communication de son cabinet dans le mien. Je parais : — Ernest, connais-tu les Petites Sœurs des pauvres? — Mais non, mon oncle, je ne les connais aucunement. — Tu n'as pas entendu parler d'elles; tu ne sais pas où elles demeurent? — En aucune façon. — Au moins tu connaîtrais à Paris quelqu'un qui te renseignerait? — Je connais Mme la marquise de Menilglaise qui écrit de charmants articles dans les *Annales de la Charité* et à qui rien n'échappe du bien qui se fait à Paris. — Va donc, reprend mon oncle, visite l'établissement. Tu m'en rendras compte ensuite.

« Dès le soir, je faisais mon rapport qui n'était pas des plus favorables : des bâtiments pris en location, qui avaient fait partie du Val-de-Grâce, quand le Val-de-Grâce était la Visitation; ces bâtiments en mauvais état, délabrés, incommodes, sentant la vétusté ; pas de mobilier, et ce qui s'en voyait aussi caduc que les vieillards assistés ; l'aspect de ceux-ci, leurs figu-

res, leur toilette en rapport avec le quartier Mouffetard ; dans la maison entière, des signes non équivoques d'une extrême indigence. Voilà ce que j'avais vu et ce que je relatai.

« L'impression sur mon auditeur ne fut pas du tout celle que j'attendais. Le voilà, en effet, de s'écrier : Mais tout cela est beau, tout cela est fort beau, à merveille ! C'est la vraie charité ! » Puis, prenant son ton de présidence, il se met à me dire beaucoup de mal de la bienfaisance administrative, beaucoup de bien des œuvres de la charité privée. Sa conclusion fut : « Il n'y a de salut que par là. Il faut que cette œuvre soit établie à Lille. Cherche le fondateur, dis-lui qu'il me fasse l'honneur de venir déjeuner ; je veux m'entretenir avec lui ».

« Deux jours après, l'abbé Lepailleur déjeûnait chez mon oncle, rue Rumfort. Le repas terminé, il s'enferma avec lui ; je fus admis en tiers à l'entretien qui dura longtemps. Mon oncle l'ouvrit par un petit discours, à la manière de celui qu'il avait eu l'autre soir avec moi, et qui fut suivi d'une série de questions sur les voies et moyens à prendre pour une fondation.

« A ces questions le fondateur répondit en substance qu'il venait de promettre les fondations de Lyon et de Marseille ; qu'il était disposé à accepter celle de Lille ; que tout ce qu'il exigeait, comme condition préalable, était l'autorisation de l'archevêque de Cambrai et l'assentiment du préfet. Il n'était pas nécessaire de mettre une maison à sa disposition : les Sœurs, en arrivant, en chercheraient une, et avec l'aide de Dieu, elles la trouveraient. Il répondit qu'il ne désirait en aucune sorte la fondation d'un certain nombre de lits avec des revenus assurés, parce que ces filles étaient habituées à vivre au jour le jour, des bienfaits de la Providence. Il ne voyait pas davantage la nécessité de mettre à leur disposition un capital en argent, parce que leur capital était la quête et la confiance en Dieu. Tout ce qu'il demandait était un délai pour préparer les sujets, attendu que dans le moment il n'y en avait pas de disponibles. »

« Ce langage surprit mon oncle autant qu'il l'édifia : on n'est guère habitué à en entendre de tels ! Mon oncle dit qu'il

ferait en sorte de remettre aux Sœurs, quand elles arriveraient, une somme de dix mille francs, à quoi le fondateur répondit qu'il n'en faisait pas une condition. La convention fut arrêtée sur ces bases. Quand le fondateur eut pris congé, mon oncle s'écria : « Je n'ai jamais rencontré tant de désin« téressement et de confiance en Dieu. »

« Dès le lendemain, continue ce récit, mon oncle se mit à l'œuvre en écrivant aux coryphées de la charité lilloise. Je fus moi-même délégué pour aller trouver Son Éminence le cardinal Giraud, et pour donner tant à la préfecture qu'au clergé les explications nécessaires. L'abbé Bernard, notre cousin, entra avec enthousiasme dans le projet, et s'en fit le promoteur. » C'est lui qui, le 24 novembre 1850, terminait une lettre par ces mots : « Je te souhaite, cher Ernest, un plein succès dans *ta carrière de fondateur* ». Pouvait-il prévoir combien cette parole était prophétique?

Ce que le narrateur ne dit pas, c'est que lui-même fut dès lors absolument conquis à cette œuvre hospitalière. On lit dans une lettre d'Ernest à son père, 27 décembre 1850 : « Ma grande besogne de la semaine est relative à une fondation dont Henri Bernard pourra vous parler : celle des Petites Sœurs des pauvres. C'est une œuvre admirable... Je compte sur votre contribution, quand le moment sera venu. C'est une œuvre à laquelle mon oncle Kolb attache une grande importance, et à laquelle, quant à moi, j'ai donné une partie de mon cœur ». Il lui donnera un jour sa personne et sa vie.

A Paris, sa vie ne se séparait plus guère de celle de M. Kolb, de Mme Kolb et de leur fille aînée Émilie (Mme Masquellier), desquels « la bonté avait adouci pour lui bien des cruels moments ». La sortie la plus régulière était pour aller, trois fois la semaine, à l'autre extrémité de Paris, trouver le professeur près duquel il préparait sa thèse de docteur et son dernier examen de droit : « Heureux suis-je, pendant cette heure matinale et solitaire, de songer le plus que je puis aux agréments de la campagne et le moins possible aux ennuis de Paris. » Il se tenait éloigné des fêtes et soirées mondaines : « Le monde n'existe plus pour moi », écrivait-il. Il portait le deuil de ce qu'il appelle encore « son beau rêve ». Il ne pou-

vait s'en déprendre; et il arrivait parfois qu'un lieu, une date, une rencontre en ramenait mirage dans une ligne, un mot de sa correspondance. « Je n'ose me flatter encore d'avoir vaincu ma douleur. Certains retours m'avertissent assez du contraire. Mais j'en arrive à penser plus à Dieu qu'à moi-même, et ce m'est une délivrance. » On lui conseillait d'achever son *Histoire d'Angleterre :* « Je ne me sens pas encore la tête assez libre », répondait-il. Ce travail en resta à une ébauche voluminense d'environ 1.500 pages. Il ne vit jamais le jour.

On ne s'étonnera pas d'apprendre que la secousse de ces deux dernières années avait profondément ébranlé sa santé. En 1851, il lui arrivait presque chaque semaine de cracher le sang. Le jeune homme menacé se rattachait à la vie par la chaîne du devoir, comme il l'écrivait à son précepteur : « Qu'on sache que jamais je n'ai trouvé plus de facilité à vivre qu'aujourd'hui. Une pensée fixe d'un devoir à accomplir aguerrit mieux l'âme contre les ennuis et les contradictions que les continuelles péripéties de l'espérance et de la crainte en face d'un vain désir. »

Ces lignes à M. Despierre sont du 26 mars 1851. Plus occupé de Dieu, il s'occupa aussi davantage des pauvres. Il écrit : « Ma Conférence de Saint-Vincent de Paul, et une réunion d'ouvriers où je suis secrétaire, me donnent ici beaucoup à faire. Dans un quartier comme le nôtre, on est surchargé. » Il venait de faire entrer dans ces œuvres Edmond d'Hespel, son cousin : « C'est une chose qui me rend bien heureux, écrit-il. Je l'ai présenté dimanche dernier. Je ne doute pas qu'il ne devienne extrêmement zélé, et qu'il ne retire de grands avantages de cette bonne œuvre. »

Précédemment peu assidu aux grandes manifestations de la foi catholique, il estimait aujourd'hui qu'il n'y avait plus de vie véritable que là. Le 21 avril, après un tableau de la retraite pascale prêchée par le P. de Ravignan et de la communion générale des hommes : « C'est vraiment là que la vie s'est réfugiée, écrit-il. Et, auprès de ce champ plantureux de la grâce, la politique est un buisson d'épines où je ne fourre plus la main. » Il n'y mit plus le doigt durant sa vie entière.

Il avait été décidé qu'une fois docteur en droit il serait placé auprès d'un éminent avocat à la cour de cassation, M. Boisviel, qui lui servirait de patron et d'introducteur dans la carrière. Ses derniers mois de préparation furent rendus plus difficiles par les circonstances : la France parlementaire entrait dans ces suprêmes convulsions qui devaient aboutir bientôt au coup d'État. C'est au sein de cette agitation qu'Ernest fut convoqué devant son jury d'examen, pour le jour du 3 décembre 1851.

La veille éclata la Révolution. Le matin du 2, Paris se réveillait en sursaut sous le sceptre impérial de Napoléon III. M. Kolb, arrivé trop tard à la mairie du X[e] arrondissement, avait manqué l'honneur d'être avec ses collègues, arrêté et incarcéré à Vincennes. Ernest Lelièvre passa cette journée historique tout entière à courir les divers quartiers de la ville pour se rendre compte de l'opinion et des événements.

C'est devant un jury distrait, effaré, et pressé d'en finir, que le candidat se présenta, le lendemain, pour le suprême examen : « Le hasard m'a favorisé, rapporte-t-il à son père. Vous m'entendez : je n'ai été interrogé que sur ce que je savais. Mes juges en robe venaient d'apprendre que l'on élevait des barricades au faubourg Saint-Jacques; et le *cedant arma togæ* n'était pas de circonstance.

« Tel fut l'appareil au sein duquel, quant à moi, je revêtis la toge de docteur. Ç'avait été le 22 juin 1848, veille de l'émeute sanglante que j'avais passé mon examen de licence. D'où il faut conclure que les barricades portent bonheur aux candidats et que les révolutions conspirent pour eux.

« J'avais terminé mes études. Rien ne me retenait plus à Paris. Dès la fin de décembre, j'étais à Lille. Au commencement de l'année suivante, j'avais quitté la France pour n'y revenir séjourner de longtemps. »

CHAPITRE III

ROME. — L'ACADÉMIE; LES ORDRES

(1852-1854)

« Un dimanche d'avril 1851, racontait trente-deux ans après une lettre de Lelièvre, par une belle matinée de printemps, je sortais du jardin des Tuileries pour me rendre à ma conférence d'avocats, quand je rencontrai Louis Veuillot, qui me dit : « J'ai vu hier le bon Père Lepailleur : il voudrait bien de vous pour faire une Petite Sœur des pauvres. — La belle idée! m'écriai-je : — Et je continuai mon chemin. »

L'idée fit route avec lui. Que voulait donc dire le Père? Que désirait-il de lui? Qu'il se donnât, comme les Petites Sœurs, au service des pauvres, au service de leurs pauvres? Alors ce serait, comme elles, dans l'état religieux; dans quelque ordre de prêtres. Mais où cela et comment? car l'institution des prêtres-auxiliaires des Sœurs n'existait pas encore. Il ne pouvait comprendre. N'importe : la pensée de consacrer sa vie à une telle œuvre le fit tressaillir de joie. Et il se serait jeté à genoux pour en remercier Dieu, n'eût été l'étrangeté du spectacle en ce lieu.

Il faut dire que, depuis quelque temps, l'idée d'entrer en religion était en germe dans son âme, mais sans but précis ni objet bien déterminé. La vocation était entrée chez lui comme par la brèche, à la suite du brisement de cœur dont il avait tant souffert. « Dieu me parla alors, confiait-il à son père dans une lettre postérieure. Le coup qui devait me désespérer se trouva finalement être le

coup de la grâce; et, dès le premier jour, la pensée de ma vocation d'autrefois me revint tout entière. Le Dieu qui me consolait et me fortifiait, me dit tout d'abord qu'il voulait disposer de moi d'une manière souveraine; et la vie religieuse me fut montrée ainsi comme le terme vers lequel devaient tendre mes efforts.

« Néanmoins ceux qui me dirigeaient m'ayant conseillé de différer le sacrifice, je leur obéis, parce que Dieu m'avait fait connaître le prix de la soumission, parce qu'il m'en coûtait beaucoup de quitter la maison et la famille, et aussi, parce qu'en voyant clairement que j'étais appelé au service de Dieu, je n'aurais pas su dire vers quel ordre religieux il plaisait à mon Sauveur de me destiner. C'est dans cet état d'âme que je vins vous trouver, cher père, pour vous demander d'aller faire mon séminaire à Rome. »

Rome fut agréée. Les soins d'une santé alors ébranlée, compromise, les avantages de l'éloignement pour un essai duquel l'issue était encore douteuse, l'excellence du milieu d'études et de société qui l'attendait dans cette ville, avaient déterminé la famille, l'archevêque, et M. Gobrecht son directeur, à ratifier ce choix.

Il y avait hâte qu'il partît : les cours de théologie étaient déjà commencés. Docteur en droit le 3 décembre 1851, arrivé à Lille vers le 20 de ce mois, Ernest dut se mettre en route pour l'Italie au milieu de janvier 1852.

Sa dernière lettre de Lille, 6 janvier, fut pour donner à l'abbé Lepailleur l'assurance que la fondation lilloise ne perdrait rien à son départ : « Je n'ai plus aucune inquiétude à cet égard. Mgr l'archevêque a dit que plus tôt les Sœurs arriveraient, mieux ce serait. Elles recevront ici un chaleureux accueil. Cela étant, et grâce à mon oncle et aux auxiliaires que vous trouverez ici, mon départ est un accident insignifiant et qui ne saurait être fâcheux à aucun point de vue. Il m'est d'ailleurs commandé par la volonté de Dieu. J'aurais pourtant été heureux de vous servir jusqu'au bout. D'autres prendront ma place et tout sera pour le mieux. » Sa dernière ligne disait : « Souffrez, Monsieur, que je me recommande à vos prières et à celles de votre communauté, Dieu

m'est témoin que je ne vous oublie aucun des jours de ma vie ».

A Paris, Ernest fut prendre congé de Louis Veuillot qui le recommanda à ses amis de Rome, et particulièrement à l'abbé Bernier, correspondant de *l'Univers* : « Je vous envoie, lui disait-il, un charmant docteur en droit dont le bon Dieu veut faire un docteur en théologie. Recevez-le comme vous recevriez mon frère, je dirais presque mon fils, car ce grand garçon est un peu mon enfant. Il croit que sa vocation date d'un certain jour où nous avons causé tous deux de la meilleure manière d'utiliser sa vie. » Et, quelques lignes après : « Il a bien du mérite, ce jeune homme, et c'est un beau cadeau que le bon Dieu nous fait là. » L'abbé Bernier, on le verra, n'eut pas à Rome de meilleur ni de plus fidèle consolateur et ami.

Lelièvre arriva par mer, 28 janvier. Le séminaire français n'existant pas alors, l'étudiant avait projeté de prendre domicile à la communauté des prêtres de Saint-Louis des Français. Mgr de Mérode l'en détourna comme n'étant pas alors un lieu d'études, et lui ménagea l'entrée à l'Académie des nobles ou Académie ecclésiastique. Cet établissement, que Pie IX venait de transformer et qu'il affectionnait, est situé place de la Minerve, en face de l'église de ce nom. La maison, qui est spacieuse, n'avait alors que huit ou neuf pensionnaires, tous hommes faits, quelques-uns déjà considérables, qui, sous la présidence de Mgr Cardoni, y trouvaient, avec le bienfait de la règle et de la vie commune, une sage latitude dans l'emploi de leur temps. La chambre qui fut attribuée au nouveau venu donnait sur le Panthéon, qui s'élève à trente pas de là. Le printemps arrivait : c'était presque l'été de France. Ernest put annoncer à sa famille que l' « air et le climat de Rome le remettaient en santé et semblaient faits pour lui. »

Ses confrères de l'Académie étaient, en partie, des convertis anglais. Il n'en pouvait pas encore prévoir l'illustration, il en recevait dès lors l'édification : « Parmi les pensionnaires, écrit-il, il y en a deux surtout qui, à eux seuls, vaudraient le voyage de Rome, M. Talbot et M. Manning,

l'archidiacre d'Oxford, converti l'année dernière, et qui fait ici l'admiration de tous ceux qui le connaissent. » Et ailleurs : « Je n'ai jamais vu une si parfaite image de la vertu chrétienne. Ce sont deux preuves vivantes de la vertu de notre religion, telles que je n'en ai pas encore rencontré. »

Un autre et considérable membre de l'Académie était Mgr de Monaco la Valetta, camérier d'honneur, un futur prince de l'Église. « Il n'a guère plus de vingt-cinq ans, écrivait Lelièvre, et je doute fort qu'on trouvât à Rome un prêtre de cet âge qu'on pût lui comparer. Avec cela une simplicité et une vertu admirables. »

Dès son arrivée, Lelièvre fut présenté à Pie IX par Mgr Cardoni : c'est le privilège de l'Académie. Cette audience personnelle et intime ravit son cœur.

En somme il était heureux : sa voie était trouvée. Sa première lettre avait dit : « Je porte très paisiblement mon expatriation. » La seconde dit davantage : « Je vis, très cher père, sans l'ombre d'une inquiétude, et avec le seul désir que vous soyez aussi apaisé que je le suis moi-même sur l'avenir qui se prépare pour moi. » Enfin à M. Despierre : « Après bien des pérégrinations et des orages, j'ai enfin trouvé le port. La satisfaction que vous lirez dans mes lettres naît de la certitude où je suis que je marche dans la voie où Dieu me veut. »

Les Pères les plus éminents de la Compagnie de Jésus lui furent de pieux conseillers : le P. Rubillon, qui se souvint du retraitant de Saint-Acheul; le saint Père de Villefort auquel il s'ouvrit de sa vocation. « Il m'approuva, et m'assura de ses bonnes dispositions à mon égard. » C'était l'oracle de Rome en spiritualité.

Le P. Perrone, le P. Passaglia étaient les deux colonnes de la théologie, au Collège romain : « Je suis leurs cours à tous deux. Le P. Passaglia, devançant mes désirs, s'est offert à diriger lui-même mes études, et à me donner de temps en temps des sortes de répétitions pour s'assurer de mes progrès. Il passe pour le plus savant professeur de Rome. »

Le Collège romain à cette époque, et avant la fondation

du Séminaire français, n'était fréquenté que par un petit nombre de nos compatriotes « peut-être trois ou quatre pour cinquante Allemands, et autant d'Irlandais et d'Anglais ». Du moins le nouveau venu avait-il eu la joie d'y retrouver un de ses camarades de l'École de droit, qu'il ne nomme pas. Docteur ainsi que lui, et à la veille d'être prêtre, il disait à Lelièvre son bonheur de se voir bientôt lié à l'Église pour toute sa vie. « C'est le compagnon de promenade le plus agréable que j'aie pu désirer. J'espère que Dieu me donnera de pouvoir jouir souvent d'une si douce et si édifiante compagnie. »

Il trouva plus qu'un camarade, dans Harpignies, son cousin, son ami d'enfance, son compatriote de Valenciennes, le paysagiste que ses études de peinture avaient, depuis quelque temps, amené en Italie. « Le jour même de mon arrivée, il est accouru chez moi, m'ouvrant ses bras. Il a été si joyeux de me retrouver, que pendant deux heures, le cher Henri n'a cessé de me le dire. » Ernest le fut voir à son atelier : « Il a travaillé énormément depuis qu'il a quitté Famars ». Harpignies rentra peu de temps après en France, où son nom allait éclater et grandir.

Dès qu'un peu d'habitude l'eut familiarisé avec la prononciation italienne du latin, Lelièvre fut l'auditeur le plus enthousiaste du P. Passaglia. « C'est vraiment un homme extraordinaire, écrivait Lelièvre à l'abbé Bernard. Ses leçons ne sont pas seulement nourries d'érudition; elles sont dites avec une éloquence digne des Pères de l'Église. Sa parole nous ravit. Pénétrant jusque dans les profondeurs de l'âme, elle y porte à la fois la chaleur et la lumière. Avec cela, ce qui nous captive, c'est le soin qu'il prend de traiter de préférence les sujets qui se rapportent le plus directement aux controverses du jour. Je dois dire que, parmi mes souvenirs de Paris, je chercherais vainement quelque chose qui me donnât l'idée d'une pareille puissance dans la bouche d'un professeur. »

Sur le mont Aventin, à Sainte-Sabine restaurée, la réforme du P. Jandel « faisait alors revivre toute l'âme de saint Dominique dans des fils dignes de lui ». — « J'ai vu là,

écrit Lelièvre, une quarantaine de moines qui manquent de tout, qui couchent sur le bois, qui n'ont pas même le pain de chaque jour. Et cependant, voici que les vocations affluent vers eux de toute l'Italie et des autres pays de l'Europe! »

C'est là, à Sainte-Sabine, que lui-même fit choix du directeur de son âme dans la personne du saint moine duquel le P. Lacordaire avait écrit, en 1840 : « Un jeune peintre français vient de se donner à nous. Je n'eus que la peine de me baisser pour cueillir cette belle fleur. C'est tout à fait la miniature d'Angelico de Fiesole : une âme incomparablement pure, bonne, simple, et une foi de grand saint : il s'appelle Besson. » A l'époque des études de Lelièvre, le P. Besson était prieur. En même temps, il peignait, au couvent de Saint-Sixte, ces admirables fresques que tout Rome voulait voir, et où Pie IX lui-même daignait l'aller surprendre et bénir, et à son tour baiser gracieusement la main qui exécutait ces merveilles! « Mais, écrit son biographe, la supériorité véritable du P. Besson et le grand mérite de sa vie, c'était sa science et sa vertu dans la direction des âmes. « Cet homme que le Ciel nous a ravi, écrira de lui le P. Lelièvre sur sa tombe, cet homme fut le meilleur fruit qu'ait porté la jeune branche verdoyante que notre siècle a vu sortir du vieux tronc planté par saint Dominique sur l'Aventin. C'est là qu'il souffrit et qu'il s'immola, comme un second Jean de la Croix. C'est de là qu'emporté par le zèle des âmes, il s'en alla mourir à Mossoul, d'une mort qui n'a pas grand'chose à envier au martyre. Le P. Besson, fut durant trois ans mon confesseur, pendant que j'étudiais la théologie, et n'a pas peu contribué à me précipiter chez les Petites sœurs des Pauvres. »

« Sa direction, écrit un autre de ses fils, était celle d'un sage et d'un saint, avec le vol de l'ange. L'amour divin brillait comme une douce flamme sur son visage; sa parole avait un parfum d'encens, et son geste le plus ordinaire était un petit mouvement de la main qui allait de son cœur vers le ciel : « Il faut aller à Dieu; il faut aller au souffle, il faut écrire Jésus-Christ dans nos âmes », répétait-il dans

ses épanchements spirituels. Ce nom divin de Jésus-Christ le maître peintre allait l'imprimer vivant dans l'âme de son pénitent et fils de prédilection.

Une grande dominicaine tertiaire du xve siècle, sainte Catherine de Sienne, devint, pour Lelièvre, l'objet d'un culte filial. « C'est ma vieille amie de Rome, écrivait-il plus tard. J'ai vécu là, entre la maison qu'elle a habitée et la châsse qu'habitent les restes de son corps. L'Académie ecclésiastique où je demeurais touche à ces deux endroits, qui sont devenus des sanctuaires. Combien de fois n'ai-je pas fait le pèlerinage de sa petite ville de Sienne ! »

Conformément à la règle générale de la maison, Lelièvre revêtit l'habit ecclésiastique dès les premiers mois de son séjour. Il écrivait le 20 mars : « J'ai laissé, il y a cinq jours, mon paletot et mes bottes pour prendre la soutane. Et quoique je sois indigne de la livrée apostolique, je me sens heureux de la porter. Dans quelques jours sans doute, j'aurai reçu la tonsure. En tout cela, je m'abandonne à la miséricorde de Dieu tout entier et pour toujours. »

Tous les dix jours, à chaque départ du bateau de l'armée d'occupation pour la France, une ou plusieurs lettres d'Ernest allaient porter à son père, à sa famille, des nouvelles de sa vie romaine. Les rassurant sur sa santé, il leur racontait ses promenades des heures libres, au Forum, au Colisée, jusqu'à l'extrémité de la voie Appienne ; ou par les routes mornes et funèbres qui mènent à Saint-Paul-hors-des-Murs ; jusqu'à Saint-Paul-Trois-Fontaines ; ou parfois le long du Tibre, par la campagne inhabitée qui descend vers Ostie ; ou bien encore, à travers les vignes, les avenues ombragées, la plaine et les cultures, qui descendent au pied de Monte-Mario. Ses prédilections étaient pour les solennelles solitudes, semées de ruines, qui alors s'étendaient de Sainte-Marie Majeure à Saint-Jean de Latran et à Sainte-Croix de Jérusalem. « Ce qui me plaît dans ces lieux, écrit-il, c'est qu'on n'y rencontre guère que des religieux de tous les ordres et de toutes les couleurs qui viennent, comme moi, se délasser loin du bruit. On n'en saurait imaginer de plus favorables à la méditation. »

Dans le même esprit, Lelièvre confesse se plaire très peu aux solennités d'apparat, illuminations et musique des basiliques de Rome. « Quelques pèlerinages à des églises recueillies, à des lieux consacrés par de pieux souvenirs », voilà ce qui l'appelle et le retient. Il envoie à ses jeunes frères une description toute pieuse des catacombes, « vaste reliquaire, séjour sanctifié des corps qui attendent la vie et la lumière de gloire. » Il voit et revoit, à Saint-André *delle frate,* et toujours avec la plus vive émotion, la chapelle miraculeuse où Marie est apparue à M. Ratisbonne. Ce lui est « un monument de la vérité de notre foi, auprès duquel les monuments de l'antiquité païenne ne comptent pas ».

Ses premiers regards lui avaient fait connaître et admirer l'action régénératrice exercée à Rome par les diverses congrégations françaises. Outre les Dominicains, il nomme « les Chartreux retrempés dans l'observance par des Pères émigrés de France ». Puis nos Sœurs de Charité dans lesquelles on commençait seulement alors à reconnaître de vraies religieuses. Les Dames du Sacré-Cœur de la Trinité du Mont et du Transtevère ; enfin nos ordres enseignants et hospitaliers voués à l'éducation ou au service du pauvre : « Ainsi semble-t-il que Dieu veuille se servir de notre pays, pour réparer le mal que nous avons fait jadis à son Église. »

Bien des après-midi de Lelièvre se passèrent dans un grand jardin possédé par les Frères des Écoles chrétiennes d'*ai monti*. Il était heureux « de se trouver là en terre française, avec un air très pur et de beaux ombrages, au penchant d'un monticule planté d'orangers et d'arbustes en fleurs ». S'il y aimait, comme il dit, la conversation des Frères, toujours simple, solide, intéressante et pratique, il déclare y être attiré particulièrement par l'entretien du supérieur, le Frère Siméon, vicaire général des maisons d'Italie où il est venu implanter la réforme, « homme plein de l'esprit de Dieu, abandonné à la Providence comme un enfant, ne raisonnant de rien que par le sens chrétien ; en somme, une intelligence et un caractère que l'on voudrait se trouver à soi-même pour mener à bonne fin l'œuvre de Dieu en ce monde ».

Plus encore que les beaux lieux, Lelièvre recherchait donc

les belles âmes. Une de ses lettres mentionne la rencontre qu'il a faite de Mgr de Ségur chez Mgr de Mérode. « On ne peut voir un homme mieux fait pour les grandeurs, et qui les méprise davantage. Il m'a entièrement charmé ; et, comme il va demeurer tout près de l'Académie, je crois que j'aurai l'honneur de le voir de temps en temps. »

Plus souvent encore, il allait s'asseoir auprès d'un prêtre malade, « le bon abbé Bernier », l'ami de Louis Veuillot. Il disait de lui : « Malgré ma vénération pour Mgr de Mérode et Mgr de Ségur, ces deux excellents prélats ne valent pas pour moi cet ami très souffrant, auprès de qui je viens passer une heure tous les jours, pour le distraire de sa réclusion. Combien je souffre moi-même de le voir dans cet état ! C'est un homme si bon, si cordial et qui m'a fait tant d'amitiés qu'il n'y a personne autour de moi à qui je sois autant attaché. » Lelièvre donne des nouvelles de sa chère santé dans chaque lettre.

D'autres fois il voyait, pour les édifier et s'en édifier lui-même, quelques-uns de nos soldats du corps d'occupation. Il parle avec une particulière estime de l'un d'eux, parisien de naissance, qui n'attendait que l'expiration de son temps de service pour faire ses études ecclésiastiques : « C'est une des relations qui me tiennent le plus au cœur. Ils sont plusieurs dans ce cas, et d'une conduite admirable, rachetant ainsi les désordres de leurs camarades. Quant aux officiers, ils ne voient à Rome que les délices d'une bonne garnison et la facile satisfaction de leurs tristes plaisirs. »

Avec les Anglais de son amitié, soit ceux de l'Académie, soit ceux du Collège romain, il se tenait continuellement au courant du mouvement de renaissance catholique fort intense dans leur patrie à cette époque. Ces hommes avaient eu le courage de tous les sacrifices pour embrasser notre foi. Un jour, lui et eux firent, dans la campagne romaine, la rencontre d'un groupe de leurs compatriotes; ceux-ci semblaient les foudroyer de leurs regards : « Et de vrai, remarque Lelièvre, si j'étais l'un d'eux, je ne me croirais plus désormais en sûreté dans cette Rome qui aujourd'hui pullule de nouveaux catholiques. Et quels catholiques ! Le Pape prépare un séminaire pour les ministres convertis. Il faut prier pour qu'il se

remplisse bien vite. » Et comme son père devait bientôt se rendre en Angleterre, Lelièvre ajoutait : « Que diront nos amis, quand vous leur ferez connaître que moi aussi *I am gone to Rome?* Allez-vous leur révéler ce secret plein d'horreur? »

Cependant, dès les premiers mois, Mgr Cardoni, son supérieur, avait fait savoir à Lelièvre qu'il eût à se disposer à recevoir la tonsure : « Ce sera quand on voudra, écrivait Ernest à l'abbé Bernard. J'ai perdu l'habitude de m'inquiéter beaucoup de tout ce qu'on fait de moi. Je me recommande seulement à tes prières, pour que je ne sois pas trop indigne de cette première consécration au service de Dieu. » Il la fit 27 mars 1852, veille du dimanche de la Passion.

« Oh! la belle chose que la Semaine sainte à Rome! » Telle est la première ligne d'une lettre écrite à son père, sous l'émotion de ces saints jours et des fêtes pascales. « Ceux-là n'ont pas vu Rome qui ne l'ont pas vue ces jours-là, s'écrie-t-il! »

Il y a vu le Pape dans les magnificences pontificales de Saint-Pierre : qu'il lui a paru grand! Quelques jours après il l'a rencontré dans l'aimable simplicité d'une promenade champêtre, où lui, M. Talbot et M. Wynne ont reçu sa bénédiction : qu'il lui a paru bon! Il se trouva que Louis Veuillot fut de toutes ces fêtes avec lui. Il était venu à Rome pour y raffermir son courage contre les coups de ses ennemis du dedans et du dehors. Il raconta à Ernest que, dans son audience de congé, il avait été si vivement ému des paroles de confiance que lui avait dites Pie IX, qu'il s'était accroché et attaché à son bras, pleurant et sanglotant.

Mais la première des jouissances que Rome procura à Lelièvre fut de l'avoir délivré de Paris. « Là, dans ces années romaines qui ont été les plus heureuses de ma vie, écrira-t-il plus tard, je jouissais en long et en large du bonheur de ne plus appartenir au monde; de ne plus fréquenter les écoles de Paris, de ne plus battre le pavé des boulevards, de n'écrire plus dans aucun journal, de ne plus jouer ni au whist ni au billard, de ne plus passer aucune nuit à étouffer dans aucun salon, de ne plus entendre mes camarades me rebattre les oreilles du nom des acteurs et actrices de la pièce du jour. »

Manning l'avait admis non plus seulement dans son amitié, mais dans celle de sa famille, laquelle, à sa suite, rentrait dans l'Église romaine. Lelièvre se souvint longtemps du jour où un jeune homme, presque un enfant, en veste courte, au col rabattu, s'étant présenté à la porte de la chapelle de l'Académie, lui Lelièvre, ignorant qu'il fût protestant, lui avait offert l'eau bénite. Il le vit qui rougit, la prit, se signa; puis s'avançant fit la génuflexion devant l'autel, dit *very nice,* et sortit. C'était un neveu de Manning. Le samedi saint eut lieu l'abjuration de l'adolescent, ainsi que le baptême du frère et de quatre neveux ou nièces de l'ancien archidiacre d'Oxford. Tous firent leur première communion le lendemain, jour de Pâques. Lelièvre eut sa place d'ami à toutes ces cérémonies privées. Il en faisait mémoire à Londres vingt-cinq ans après. Mais alors le jeune catéchumène qu'il avait autrefois introduit dans la chapelle n'était plus. « Aussitôt catholique, quittant la maison de banque de son père, il était entré au séminaire. Il devint oblat de Saint-Charles, fonda et construisit le collège de ce nom, et, après y avoir laissé sa fortune, il y laissa sa vie. » Lelièvre le pleura.

Et lui, qu'allait-il devenir? « L'incertitude où j'en étais me fit souffrir au delà de toute expression, pendant la première année de mon séjour au séminaire. Si je n'avais été retenu par l'obéissance à mes directeurs, je me serais donné soit aux Jésuites, soit aux Dominicains, soit à d'autres; car je ne pouvais paraître aux pieds de Notre-Seigneur sans entendre la voix intérieure qui m'ordonnait de laisser tout pour le suivre. Parfois, je me suis jeté en larmes devant Lui, je me suis étendu sur le plancher de ma chambre, en le suppliant de me faire connaître le lieu où sa clémente bonté me voulait. »

Puis le calme lui revenait dans l'abandon filial entre les mains de Dieu : « Je vais, je viens, écrit-il, je remercie Dieu de toutes choses, puisque tout ce qu'il m'envoie est bon. » C'est la note dominante de sa correspondance. Et ailleurs : « N'était-ce que l'abbé Bernier est malade, je ne m'inquiète guère du surplus. Les jours passent sans que j'y songe. Dieu me fait la grâce d'être content de tout. »

Ce cher malade dont il s'était fait le gardien, l'abbé Lelièvre l'emmena, aux vacances de la Pentecôte, dans un lieu qu'il nomme un « paradis terrestre ». C'était sur la route de Naples, dans l'admirable site de Larricia, au pied du lac d'Albano. Ses lettres décrivent leurs promenades sur les hauteurs, au bord du lac, ou dans la fraîche et ombreuse vallée de la villa Chigi, parmi les futaies de chênes, de conifères et de tilleuls. « Elles lui rappelaient, écrit-il, celles que jadis il avait faites avec son père dans les plus beaux endroits du Devonshire ». Le bien que, grâce à lui, en recueillait la santé de son ami, les embellissait encore à ses yeux.

De sa théologie qu'il reprit, il disait : « C'est mon pain quotidien, et un pain très doux, je vous assure ». Cependant les grandes chaleurs étaient venues. Les cours terminés, l'Académie se vidait; Manning et Talbot étaient partis pour jusqu'à l'automne. L'abbé Lelièvre annonça son retour en France pour le 20 ou le 22 juillet. Il se proposait de prendre son chemin par La Salette « afin d'y porter, dit-il, le nom de chacun de ses proches. Pour moi, ajoute-t-il, ce que j'aurai à faire sera de pleurer mes péchés. »

Une des consolations de ses vacances à Lille fut d'y trouver les vieillards des Petites Sœurs installés, pauvrement mais joyeusement, dans leur étroite maison de la rue Saint-Sauveur. Il contribua à leur faire construire une chapelle, qui put s'ouvrir à Noël. « Elle ressemble beaucoup à l'étable de Bethléem, écrivait-il alors, mais je crois que les prières qui s'y feront vaudront bien celles qui s'élèvent dans les cathédrales, puisqu'elles monteront des âmes que Jésus a le plus aimées. »

C'est à cette époque qu'il apprit que l'abbé Lepailleur, considérant l'extension prise par sa congrégation, avait formé le dessein de s'adjoindre des auxiliaires prêtres qui formeraient eux-mêmes une société religieuse. N'était-ce point là le sens de la mystérieuse parole de Louis Veuillot : « Le bon Père m'a dit qu'il voudrait bien faire de vous une Petite Sœur? » Ainsi la Providence levait-elle progressivement le voile qui lui avait dérobé jusqu'à présent les desseins du Ciel sur sa destinée.

Lelièvre rapportait de Rome à Lille une idée fixe qu'il y désirait voir prendre consistance. Un jour du mois de Marie, revenant de son pèlerinage chez les Dames du Sacré-Cœur, à la Trinité du Mont, « le lieu le plus recueilli que je connaisse à Rome », écrit-il, il avait demandé à l'abbé Bernard, dans une lettre : « Ne verra-t-on pas la ville de Lille dotée d'une église consacrée à Marie? Depuis que je suis à Rome, il n'y a pas de pensée dont je sois plus rempli que de celle-là. Vois donc comme on court en pèlerinage à Loos, *Mater gratiæ, Mater misericordiæ*? Mais il ne suffit pas de l'avoir à une lieue de la ville, il la faut là où l'on a le plus besoin de la miséricorde. » L'abbé Lelièvre, rentré à Lille, en reparla beaucoup à ce saint prêtre, à tous les siens. C'est de cet échange en famille de désirs ardents, unanimes, généreux, que devait sortir bientôt la grande entreprise de la construction de Notre-Dame-de-la-Treille

Le 3 novembre, l'abbé Lelièvre rentrait à Rome pour sa seconde année d'études ecclésiastiques.

Ce fut une année glorieuse pour l'Académie. Lelièvre célèbre dans ses lettres une brillante soutenance théologique de Mgr Monaco la Valetta, laquelle le Pape par honneur daigna présider en personne. Il célèbre, comme un événement, un discours monumental de Manning, prêché dans un des jours de l'octave de l'Épiphanie, à Saint-André de la Vallée. « Je croyais entendre un Père de l'Église », écrit-il. Dans le courant de la même année, l'Académie recevait un autre Anglais du plus haut rang, M. Howard, neveu de lord Norfolk, qui quittait l'uniforme des gardes de la reine pour prendre la soutane : « Il a vingt-quatre ans, écrit Lelièvre, la taille d'un géant, la plus belle figure qui se puisse voir, beaucoup d'esprit et de naturel, parlant le français comme nous. » Il devait devenir un jour le cardinal Howard. Cette lettre ajoute : « Il y en a d'autres encore qui promettent à l'Angleterre une génération d'apôtres. C'est avec eux que sont mes relations les plus habituelles ». Ainsi la Providence le préparait-elle sans qu'il le sût à devenir lui-même un des apôtres de la charité en Angleterre?

Mais l'événement le plus grave et le plus heureux de cette

année pour l'abbé Lelièvre fut son entrée dans les ordres sacrés, par le sous-diaconat. Il y pensait constamment dans un double sentiment de crainte et de joie : « L'appréhension que je ressens parfois de ce moment décisif, écrivait-il à l'abbé Bernard, cède au désir que j'ai depuis longtemps d'être uni à Jésus-Christ et à l'Église. » Et, quelques semaines après, à son père : « Le moment approche. Je le vois venir avec une grande joie. Demandez à Dieu pour moi la grâce de donner ma vie tout entière à son service, comme il a donné la sienne pour notre salut ! »

Cette grâce descendit sur lui, le samedi saint, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, 27 mars 1853. « Nulle émotion violente, ni avant ni après, écrivit-il à son père, le mercredi de Pâques ; mais une douce et paisible confiance en Celui dont la miséricorde me soutient et me supportera toute ma vie. Il m'a paru, le lendemain, que j'étais sous-diacre depuis ma naissance. Tout ce que je distinguais en moi était une sorte de sérénité intérieure que rien ne troublait ni ne dérangeait. C'est encore le sentiment avec lequel je vous écris. »

Avec l'abbé Bernard, sa voix a un autre accent : il exulte, son cœur déborde : « Quand je pense que, jusqu'à la mort, je vais m'exercer à chanter les louanges de Dieu pour aller les célébrer dans l'éternité ! Enfin je sais ce que je fais dans le monde. Mes liens sont plus indissolubles que tous ceux par lesquels le monde aurait pu m'engager. Marié, on peut devenir veuf ; père, on peut perdre ses enfants ; prince ou roi, son royaume ; ministre, son portefeuille. Mais mon sous-diaconat, ni dans le temps, ni après, rien ne me le ravira ! »

Le jour de Pâques, il s'en fut porter son action de grâces à Sainte-Marie Majeure, où un nouveau prêtre, le baron d'Obercamp, fils unique de l'ambassadeur de Bavière, célébrait sa première messe : « Je m'unissais à tous les *Alleluia* de cette messe, les redisant dans mon cœur ». Il s'en alla au pied de la *Loggia* de Saint-Pierre pour y recevoir la bénédiction solennelle du Pape : « Il me semblait qu'elle descendait expressément sur moi pour consacrer et sanctionner mes serments. Je ne pense pas avoir jamais passé sur la terre un jour plus heureux que ce jour de Pâques. Après avoir beau-

coup cherché, grâces et mille fois grâces à Dieu : j'ai trouvé! »

Ce cantique d'action de grâces, il fut le porter, durant ses vacances de Pâques, à la sainte Maison de Lorette. Elle lui apprit la vie cachée : « *Esse nudus cum Jesu nudo,* écrivait-il ensuite. Désormais je m'enferme dans ma cellule, je me bouche les oreilles, pour vivre de ma théologie, et jouir de la grâce que Dieu a daigné faire à mon indignité. »

S'il sortait de là, c'était pour des visites à de pieuses communautés ou à des hommes de Dieu, ses modèles. Il était l'ami des Rédemptoristes, et très attaché à la vénérée personne du P. Douglas, leur supérieur. Il voyait beaucoup les Pères de la Compagnie de Jésus, qui, à cette époque tenait sa Congrégation générale à Rome, pour l'élection d'un successeur au R. P. Roothan : « Ils ont en ce moment tant d'hommes distingués que l'on ne saurait dire lequel on choisira... Leurs deux bienheureux Pères Jean de Britto et Bobola viennent d'être glorifiés. A voir ceux d'aujourd'hui, je crois bien qu'ils en préparent encore d'autres pour l'avenir. »

La glorification, à différents degrés, du vénérable Grignon de Montfort, du vénérable Benoît Joseph Labre, et surtout de la bienheureuse Germaine Cousin, dressa devant lui d'autres sommets.

La pauvre et charitable bergère de Pibrac lui apparaît comme le premier exemplaire de la Petite Sœur des pauvres. Ce qu'il écrit d'elle à son père, au lendemain de sa béatification, est de la plus haute inspiration religieuse. « Cette enfant, dit-il, cette enfant morte à vingt-deux ans, il y a trois siècles, dans l'abjection et la misère, sur une poignée de sarments, vient donc de monter dans les splendeurs des saints! Lorsque, dans cette glorieuse béatification, le voile s'est levé qui cachait la figure de cette sainteté triomphante, l'Église entonna le *Te Deum,* le canon français remplit de ses éclats les voûtes de la basilique, il y eut des larmes dans tous les yeux, et la gloire de Dieu plana pour un instant sur l'assistance. On voyait, on touchait, on goûtait la vertu de la croix, la vérité de l'Évangile, la communion des saints, la puissance de l'Éternel à

ressusciter ce qui avait péri pour le monde, au sein d'une gloire inconnue. Tout cela sur le sol même où Néron avait été idolâtré par cent millions de sujets, sur le lieu même où le tyran promenait son char teint du sang des martyrs. Que peut-on trouver de plus bouleversant? Par où l'esprit se tournera-t-il pour échapper à Jésus qui se révèle ici? Il faut que le cœur se rende. Le mien déborde de ces pensées qui entraient dans mon âme par les oreilles, par les yeux, par la voix du Maître intérieur dont la présence était là. J'ai goûté là que la vérité a ses ivresses, qu'il est bon de vivre d'elle, meilleur encore de mourir pour elle. »

Mourir pour elle! Un autre événement de cette fin d'année fut la merveilleuse découverte que M. Rossi fit aux catacombes de Saint-Calixte, du tombeau de sainte Cécile et de onze papes et martyrs avec leurs inscriptions reconstituées par lui. Rome ne parlait plus d'autre chose. « J'étais là avec M. Rossi, écrit Lelièvre, l'âme ravie. Là on voit, on touche le culte des saints, leurs autels, leurs confessions, le lieu où la lampe brûlait devant leur image. On lit les invocations, les recommandations qui leur étaient adressées : tout cela tel que l'Église catholique seule le conserve encore. Je revivais, par de là quinze siècles, avec les premiers chrétiens. Leurs corps sont là, réduits à l'état d'une poussière blanche et fine qu'un souffle dissipe. Mais leur foi a résisté comme le roc. La communion des âmes opère à travers le temps et fait passer de leur cœur au nôtre la vérité vivifiante et immortelle. Tout ce qui est matière a été pulvérisé, humilié, jusqu'à l'anéantissement; tout ce qui est âme, esprit, foi, s'est conservé divinement, et règne glorieusement par dessus ce spectacle extérieur d'ombres, de destruction et de ruines. Gloire à Dieu vainqueur; et gloire aux saints qui ont versé leur sang pour sa victoire! »

Parmi ces lettres empennées de Lelièvre qui s'en allaient à Lille, il en était plusieurs, et non des moins affectueuses, qui s'adressaient à sa seconde mère, dont il avait éprouvé le dévouement et dont il savait les vertus. Elle élevait dans l'amour de Dieu et du devoir quatre jeunes enfants, Gustave, Paul, Adrienne, Maurice, dont nous venons de voir les

deux premiers conduits par elle à la Table de leur première communion. Ç'avait été une des plus grandes joies de sa vie; mais bientôt on put craindre que ce ne fût la dernière.

Au commencement de mai, l'abbé Lelièvre recevait successivement deux dépêches, l'une lui apprenant que cette mère était mourante, l'autre lui annonçant qu'on gardait l'espoir de la sauver. « J'ai les yeux pleins de larmes, écrivit Ernest à son père, 4 mai. Mais aujourd'hui Dieu soit béni! Ma mère, préparée comme j'ai vu qu'elle l'était par ses dernières lettres, serait allée au ciel, mais qu'il faut lui rendre grâces, lorsqu'il épargne à notre faiblesse des coups si accablants! Je veux croire que toute inquiétude a disparu en ce moment... Dieu soit béni! »

Cet admirable fils avait fait mieux que de pleurer. La première chose qu'il avait faite, en apprenant le péril, avait été d'offrir sa vie pour le rachat de cette précieuse et chère existence. « Je viens de l'offrir de nouveau, ici, devant Dieu, absolument et sans réserve. Je n'avais pas de meilleur moyen, cher père, de vous marquer ma reconnaissance. Je sors encore d'épancher tout mon cœur à la chapelle. J'y ai pleuré comme je l'aurais fait dans vos bras, et j'ai senti que je vous aimais, ainsi que ma mère, en fils, et pour le temps et pour l'éternité. »

La convalescence fut longue. Le 24 mai, l'abbé Lelièvre se dit encore anxieux, impatient de nouvelles : « Malgré moi, mon esprit erre souvent de ce côté. » Il écrit ainsi au retour d'une petite excursion à Tivoli, à la maison de campagne que l'Académie possède, au bord de l'Anio. Mais son cœur n'est plus là : « Je pense au bonheur que j'aurai à vous embrasser. Que la Sainte Vierge vous soigne, vous veille et vous garde! » Et dans une lettre suivante : « Mon plus grand désir, je vous avoue, est de trouver ma mère complètement rétablie. Il n'y a point de jour où je ne prie pour elle. »

Le 11 juillet, le bateau de l'État ramenait en France l'abbé Lelièvre, avec quelques prêtres français, et M[gr] de Ségur devenu presque totalement aveugle. Il disait à son

jeune ami : « Un saint s'en réjouirait et en remercierait Dieu. Je me borne à le laisser faire, sans m'inquiéter. »

Mme Lelièvre eut une rechute. L'abbé rentrait pour les derniers jours de cette belle-mère, sœur de sa mère, sur laquelle il avait reporté toutes ses tendresses de fils. Elle mourut le 18 août 1853, assistée par le saint abbé Bernard. Dans une lettre un peu postérieure adressée à son père, il rappelait à la fois la beauté et l'horreur de cette admirable mort dont le tableau ne quittait plus ses yeux : « Cher père, vous le redirai-je? Ai-je jamais vu nulle part ce que valent d'un côté le ciel et de l'autre la terre, comme je l'ai vu à ce chevet qu'on fuyait comme un lieu d'épouvante, et près duquel je n'ai goûté que consolations célestes? Si mon Dieu m'était apparu lui-même pour me dire d'élever tout mon cœur en haut, de mépriser tout ce qui passe avec le temps, et d'estimer comme un trésor la souffrance endurée pour lui; si mon Dieu avait quitté le ciel pour m'instruire de ces choses, eût-il parlé plus clairement que la vision que j'eus là sous les yeux? J'ajouterai que, dans ce même temps, ce Dieu de miséricorde me faisant entendre intérieurement sa voix, m'expliquait clairement le sens de ce que je voyais. Qui dira combien de fois cette image m'a consolé dans ma prière? »

Le 3 novembre, le bateau le ramenait à Rome, dans l'amicale société de l'abbé Bastide, aumônier de l'hôpital français à Rome; de l'abbé Hautcœur, du diocèse de Cambrai, qui se rendait à Rome pour ses études supérieures, et de plusieurs Anglais qui y venaient pareillement suivre le cours de théologie.

Dès son arrivée, l'abbé Lelièvre voulut qu'une lettre à son père allât reprendre auprès de lui les graves entretiens du départ. « J'ai beaucoup pensé à vous devant le saint Sacrement où est ma vie et où je retrouve tous ceux que j'ai quittés. Car à quoi servirait-il que vous m'eussiez donné au Seigneur, s'il ne vous en revenait du moins cet avantage? » L'avantage qu'il voudrait procurer à ce père deux fois malheureux, ce serait de l'unir plus étroitement à Dieu, en le faisant saint pour le faire finalement heureux. Il lui confie que,

ces joies surhumaines de l'intimité divine, lui-même les a goûtées jusqu'au ravissement : « O Dieu qui avez permis que j'entrevisse ces choses, s'échappe-t-il à dire, quelle consolation je lui ai due souvent!... Mais je ne dis rien de plus. Si j'allais plus loin, on me croirait ce que je ne suis pas. Mais puisque vous êtes mon père, je dois vous révéler que, dans le champ de la sainteté se trouve un trésor inconnu, plus riche que tout, un trésor tel qu'on n'ose l'imprimer dans les livres, et qu'on ne peut l'exprimer par les lèvres. »

Alors il lui parle de la méditation, de la lecture spirituelle, de l'oraison mentale, et de la familière amitié de Jésus. Tel est le résumé trop froid de ses lettres de novembre. Puis, un dernier conseil : « C'est encore un bon secret pour trouver ce trésor que de servir les pauvres en vue de Jésus-Christ. » Enfin, au bas, tout bas : « Gardez tout cela pour vous, vous seul!

D'autres pages du même accent remplissent les lettres suivantes : La souffrance acceptée, la souffrance transformée, la souffrance divinisée, la souffrance épreuve de l'amour, la vie dans l'immolation généreuse du cœur : « Je dis la vie, car l'arbre dont on taille le bois n'est point mort pour cela. Il garde sa sève plus riche pour fleurir et mûrir quand viendra le soleil. » Et finalement : « Mon Dieu, je vous remercie de ce qu'il m'est si difficile de parler d'un autre que vous! La vertu, le mérite, l'attrait du sacrifice, je ne les saurais exprimer. Mais faites-les comprendre et goûter à ceux que j'aime! »

Un moment l'abbé Lelièvre avait caressé l'espoir que son père viendrait passer les premiers mois de l'année académique près de lui. Il lui promettait le ciel bleu, le printemps, les entretiens cœur à cœur, et des impressions de sainteté qu'on chercherait vainement en tout autre pays du monde : « Partez! que les bons anges vous guident et vous amènent »! Mais les obstacles surgirent : la famille, les affaires. Lelièvre s'inclina devant la volonté de Dieu. « Sa volonté, sa volonté! Qu'elle seule soit la nourriture de nos âmes! Pour moi, la seule chose que je sache, et que je voudrais mieux savoir encore, c'est que, ni à droite ni à gauche, il n'y a de meilleur chemin

que celui tracé par l'excellent Maître à qui nous appartenons. »

En lisant ces entretiens qui se poursuivront durant les années suivantes, et qui sont plus du ciel que de la terre, on éprouve une émotion particulière à penser que ces années, pour M. Lelièvre, étaient si près de la dernière! Et l'attendrissement se mêle à l'admiration, quand on considère ce bon fils qui, des hauteurs divines où la grâce l'a porté, tend la main à un père accablé de tristesse, pour le faire monter par avance vers les régions célestes où Dieu essuie toute larme de nos yeux.

Lelièvre porta ce grand deuil, en s'enveloppant plus que jamais de solitude et de silence. Le 24 novembre, fête de saint Jean de la Croix, il écrivait à ce père : « Je ne vois que M. Bernier, mon cher malade. Étude dans ma chambrette, avec la chapelle; et, au dehors, l'air qui circule autour du Colisée, autour de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie Majeure : voilà ma vie. Vivre au jour le jour appuyé sur Dieu, et prêt à tout pour lui : quoi de mieux? Quand on me donnerait avec cela tout ce que le monde a de plus précieux, je n'en serais pas plus riche! »

Cette nouvelle année ne ramena plus Manning à Rome, Il était rendu à l'Angleterre où Lelièvre devait retrouver en lui son plus dévoué soutien. En retour il rencontrait aux leçons du Collège romain M. Doultremont, naguère président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, à Tours : « Pendant une promenade au Forum avec lui, rapporte l'abbé Lelièvre, je me sentais échauffé par sa parole ardente, comme peut l'être celle d'un homme qui vient de tout quitter pour Dieu. » Un autre nouveau venu dont il s'édifiait était un médecin de Paris, le docteur Ferrand, qui venait là pour faire sa théologie en compagnie de son fils, et du professeur de celui-ci. Quelle âme! Le bon Dieu me gâte. En retour il n'y a rien de mieux à faire que de se jeter dans ses bras puissants et paternels. »

Lelièvre reçut le diaconat aux Quatre-Temps du carême 1854. Il y avait deux ans qu'il avait été admis à la cléricature : « Ces deux ans qu'en aurais-je fait sur le pavé de Paris? Et voici que

bientôt je serai précipité dans les terribles devoirs du sacré ministère? » Là-dessus, le nouveau diacre verse sur le papier une prière ardente et humble, appelant finalement sur sa tête l'Esprit de force et de charité qui fit les Étienne et les Laurent, de la primitive Église.

C'est dans la maison des prêtres de saint Vincent de Paul à Saint-Sylvestre, qu'il s'enferma pour sa retraite préparatoire à l'ordination : « Cette maison recueillie, ce jardin retiré, cette chambrette qui domine Rome, du Janicule à l'Aventin » plaisaient plus encore à son âme qu'à ses yeux. Il y avait emporté et placé devant lui le portrait de sa seconde mère : « Elle m'est une douceur et une consolation quand je veux m'élever à Dieu, parce que toute sa vie, et ses derniers exemples particulièrement, attirent fortement au ciel et aux choses de cette bienheureuse patrie ».

Ces exemples étaient spécialement ceux d'une charité qu'il rappelait de là à ses trois frères : « Un pauvre se présentait-il à sa porte, elle ne craignait jamais qu'on vînt la déranger. Elle-même, déjà fatiguée descendait, fût-ce même du grenier, pour le recevoir aussitôt. Combien ces démarches parfois pénibles à son état, ont dû lui compter devant Dieu! »

Pour lui, la lumière montait. Au mois de mars l'abbé Lepailleur et la supérieure des Petites Sœurs vinrent solliciter l'approbation du Saint-Siège. « Les Sœurs et lui, écrit Lelièvre à l'abbé Gobrecht, ont produit une grande impression sur tous ceux qui les ont approchés. Surtout le Saint-Père leur a fait un accueil qui dépasse tout ce qui est ordinaire à sa grande bonté. J'aurais bien voulu, si c'eût été le plaisir de Jésus, que venant ici vous eussiez pu contempler ce saint Pierre vivant, souffrant pour l'Église, pleurant sur ses péchés, et portant toutes ses peines et celles des autres avec la mansuétude de l'Agneau immolé. Je vous assure que qui a des yeux pour voir, voit cela! »

L'approbation pontificale accordée aux Petites Sœurs était également accordée à la Société de leurs prêtres missionnaires, sous le même supérieur. Ce point était important pour l'abbé Lelièvre. « Après mes grandes angoisses, écrivait-il plus tard, il avait donc plu à Dieu de se manifester à moi. Mes in-

certitudes cessèrent. Le sacrifice devait être grand, mais que pouvais-je refuser à celui à qui je dois tout? »

Il en écrivit bientôt à M. Gobrecht. Il lui confia que, de plus en plus attiré vers la société de ces prêtres, il avait demandé à Dieu de lui faire connaître sa volonté par un signe. Ce signe, c'était la conversion d'une âme qu'il nomme dans sa lettre, et à laquelle il se disait lui-même très attaché : « Autrefois très élevée en grâce, écrivait-il, elle a trop goûté la douceur de Dieu pour ne pas souffrir d'en être aujourd'hui cruellement privée, en attendant qu'elle en rende un terrible compte. Dans l'ouverture que Notre-Seigneur me donne parfois pour lui parler, je priai donc pour elle le Sacré-Cœur de Jésus par l'intercession de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Jugez, vénéré Père, de la joie que j'ai ressentie hier en apprenant sa conversion! Voyez là tout ce que vous voudrez. Je ne puis juger par moi-même ce qui se passe en moi; et c'est de là que vient mon obéissance aveugle. Si vous saviez comme Jésus mon Sauveur me donne une lumière claire de l'obéissance, comme il y attire ma volonté; et comme il me repousse violemment quand j'ai manqué sur ce point! C'est un des motifs qui me conduisent à penser à la vie d'obéissance absolue. Le P. Besson vous écrira à ce sujet. »

Cette lettre est du 29 juin. Quelques jours après, le 10, l'abbé Lelièvre avait eu la joie d'assister à l'ordination sacerdotale de M. Talbot et de M. Hautcœur, « avec lequel dit-il, je suis en relations intimes et quotidiennes ». Et il ajoute : « Tout porte mon cœur vers le moment redouté, désiré plus encore, où, moi aussi, je deviendrai pour les autres, s'il plaît à Dieu, l'instrument de ses bénédictions ».

Le 30 juin, l'abbé Lelièvre annonçait que, le 10 juillet, il allait quitter Rome pour n'y plus revenir. Il venait de couronner ses études par des examens qui lui avaient mérité le titre de docteur. Mgr l'archevêque de Cambrai le rappelait pour lui conférer lui-même le sacerdoce.

« O Rome, s'écriera-t-il plus tard, Rome où j'ai retrouvé la jeunesse du cœur! » En la quittant, il lui en coûta particulièrement de s'éloigner des amis desquels il disait encore plus de vingt ans après : « Rome me fut providentiellement

une première et douce initiation à la vie et à l'œuvre que je devais entreprendre un jour en Angleterre et ensuite en Amérique. Je n'oublierai jamais mes condisciples anglais de l'Académie ecclésiastique : Manning, à qui je servais la messe chaque jour; Vaughan, aujourd'hui évêque de Salford-Manchester; Howard, aumônier du Pape, Wynne et Coleridge, tous deux jésuites; Talbot, curé à Londres; le comte de Spec, chancelier de l'archevêque de Cologne, le baron d'Obercamp. Trois Italiens m'honoraient aussi de leur amitié, l'un est nonce à Bruxelles; les deux autres, plus jeunes que moi, sont cardinaux; seront-ils papes? » C'était sept ou cardinaux ou archevêques, autrefois ses condisciples, qu'énumérait cette lettre qui se termine ainsi : « Je ne me plaindrai certes pas de ma part, que je ne changerais pour aucune autre. »

A genoux, au pied de la châsse de sainte Catherine de Sienne, « Lelièvre la fit donataire de tout ce qu'il possédait à Rome. C'était, dit-il, mon petit mobilier qui ne valait pas grand'chose, et qui fut vendu pour embellir l'autel dans lequel reposent ses précieuses reliques ».

Il obtint de Pie IX une longue audience de congé où il fut parlé « de Lille, et de tout de ce qui s'y préparait en l'honneur de la sainte Vierge ». C'était à cette époque qu'était bénite solennellement la première pierre de Notre-Dame de la Treille, au sein de fêtes qui avaient soulevé la population tout entière.

Il demanda et obtint aussi, à cette audience, plusieurs faveurs spirituelles que l'avait prié de solliciter, pour sa petite communauté en formation, Mlle Eugénie Smet, une de ses compatriotes et voisines d'Haubourdin et de Loos. Ce devait être un jour la Congrégation des Sœurs auxiliatrices des âmes du Purgatoire.

La veille de son départ, l'abbé Lelièvre « alla passer une partie de la journée à Saint-Pierre, priant, dit-il, d'une manière longue et détaillée pour tous les besoins de sa famille, et invoquant le Prince des nécessités de ses pauvres enfants. — Déjà, je me crois auprès de vous, ajoute-t-il, et je ressens au fond de l'âme une partie de la pieuse séduc-

tion que la sainte Vierge exerce à Lille. Priez-la qu'elle protège mon retour, fidèle en cela à la douce tutelle qu'elle n'a pas cessé d'exercer sur moi ».

Et à M. Gobrecht : « Merci, très aimé et vénéré père en Jésus, de m'avoir envoyé à Rome, suivant la volonté de notre Maître et souverain Seigneur. Celui qui a commencé l'œuvre l'achèvera; et il vous donnera à vous les lumières, comme il me donne à moi la disposition de vous obéir. Je suis à vous dans le cœur de Jésus qui est charité. *Quis nos separabit?* »

CHAPITRE IV

CAMBRAI. — LE SACERDOCE. — VOCATION ET SACRIFICE

(1854-1855)

Rentré à Lille, Lelièvre y fit de la maison des Petites Sœurs, rue Saint-Sauveur, sa seconde maison de famille. D'ordinaire il y faisait de longues stations dans la chapelle, à genoux et sans appui, sur le carreau nu, après avoir pris la précaution de prier les Sœurs de l'avertir quand il serait temps pour lui de se retirer; car ce pauvre volontaire ne portait pas de montre. Cette fois, jour de sa première visite, le nouveau diacre implora de la Bonne Mère la grâce de dîner avec les vieillards et comme eux. Assis à la même table, sans distinction aucune, il reçut de chaque plat la même portion qu'eux-mêmes. Plusieurs avaient été domestiques chez son père, et ils s'attendrissaient à la vue de cette humilité de leur jeune patron d'autrefois. Après le repas, il désira demeurer seul dans la salle des hommes. Il les entretint familièrement de son séjour à Rome, de ses pèlerinages aux lieux les plus vénérés de la Ville sainte, en s'étendant principalement sur les catacombes, et sur ceux des premiers chrétiens qui avaient donné leur vie pour Jésus-Christ. Il en vint à se dire heureux de les servir, leur confiant qu'il le ferait volontiers toute sa vie, qu'il en sentait l'attrait, et qu'il était venu précisément pour leur demander de prier Dieu afin qu'il pût répondre bientôt à une si noble vocation. Deux mois après, il entrait au grand séminaire de Cambrai.

De l'Académie ecclésiastique au régime du séminaire, la transition devait être brusque. L'abbé Bernard, qui, de curé de Sainte-Catherine de Lille, était devenu vicaire général de Mgr l'Archevêque, et qui habitait désormais Cambrai, en redouta les conséquences pour la santé de son bien-aimé cousin. Il lui fit l'offre de le prendre chez lui, à proximité du séminaire, dont il suivrait les cours et exercices, en qualité d'externe.

L'abbé Lelièvre remercia, mais refusa. « L'attrait de vivre auprès de toi serait grand, répondit-il par écrit, mais il n'y va pas de mon agrément, ni de la commodité d'un toit ami. Il y va du fruit à cueillir, pour moi et pour les autres, du temps qui me reste avant mon ordination. Or l'avantage est grand de former des relations avec les futurs prêtres qui seront en même temps que moi dans le ministère; grand aussi pour moi de vivre quelque temps dans une communauté fermée. Ces convenances sont celles, je pense, qui ont déterminé Mgr l'Archevêque à souhaiter que je reçusse le sacerdoce à Cambrai, et je ne les trouve réunies qu'à la condition d'habiter le séminaire. »

La famille insista, et demanda du moins des adoucissements justifiés par les besoins de sa santé : « Gâteries d'enfant, répondit-il! Qu'on me traite en enfant, soit! J'accepte le gâteau qu'on me présente. » La gâterie qu'il acceptait était une chambre chauffable, chose rare au séminaire dans ce temps-là. Mais pour le reste, tout comme les autres : « Qu'on pèse et qu'on décide seulement en vue de Dieu, sans faire entrer en compte mon plus ou moins de satisfaction. Je n'en veux avoir qu'à suivre la direction qui m'est donnée, même quand il s'agit de répondre oui ou non à une amitié comme la tienne ». Tel était cet homme.

Son père, alors souffrant, lui fit un adieu plaintif : « Mon cher enfant, je vais être bien seul ! » Le soir même de son entrée au séminaire, Ernest lui écrivit tendrement, en lui demandant de consoler sa solitude avec Dieu tout aimé. Il lui parlait ensuite de la Retraite du séminaire prêchée par le P. Renaud : « Je ne puis vous écrire sur un autre sujet que celui-là. Je vois trop que le monde intérieur est tout ».

L'abbé Bernard était, lui aussi, un valétudinaire. Excédé de travail dès sa jeunesse, le saint prêtre était aux prises avec une maladie d'estomac opiniâtre, insomnies, hypocondrie, tristesses, désolation spirituelle, l'agonie de l'âme pire que celle du corps. Les médecins prescrivirent le complet repos et un voyage à l'étranger. Un premier voyage à Rome, en 1834, lui avait fait du bien. L'abbé Lelièvre l'encouragea à en entreprendre un second. Il verrait Lorette, Assise, la bienheureuse Claire de Montefalco, tout près de là. « Parmi tant de merveilles, celles-là m'ont le plus remué. » Et Rome! Il s'écriait : « O Rome, que je t'aime; ô Pie IX, ô Christ sur terre, comme disait Catherine de Sienne, combien de fois ta seule personne ne m'a-t-elle pas fait verser des larmes! C'est là que mon cœur a retrouvé la jeunesse. Que ton corps aussi y reçoive, cher et vénéré cousin, une vigueur nouvelle! Il me semble que je ne te perdrai point de vue, dans tout ce pèlerinage dont chaque station m'est connue! »

Le malade partit, mais non pas seul. Il n'y avait pas deux mois que Lelièvre était à Cambrai, et si bien, disait-il, que « jamais nulle part, il ne s'était trouvé mieux, corps et âme » lorsqu'à Noël une épidémie de fièvre typhoïque força de congédier les élèves pour trois mois. Lelièvre parlait déjà de se retirer, durant ce temps, non chez lui mais dans une communauté, soit celle des prêtres du collège Saint-Joseph à Lille, soit celle du collège de Marcq, pour y retrouver, avec l'étude, sa régularité de vie du séminaire. Mgr l'Archevêque en décida autrement : l'abbé Bernard partirait tout de suite pour l'Italie, et son cousin Lelièvre avec lui. Pour lui le congé du séminaire était prorogé jusqu'à Pâques. Il fallait obéir.

Quinze années après, l'abbé Lelièvre, écrivant à son « cher et vénéré cousin », en la fête de saint François d'Assise, lui refaisait le tableau de ce commun voyage, et en particulier du pèlerinage qu'ils avaient accompli ensemble à son tombeau. Il lui rappelait les noms de leurs compagnons d'alors, l'abbé de Charancé, le plus taciturne de la troupe, M. Marin-Lévêque, le plus loquace, avec une barbe de cheik arabe, mo-

nument vivant et grandiose de son excursion conquérante en Terre sainte et au désert ; Achille du Clézieux, le poète enthousiaste qui se coucha le premier dans le tombeau de sainte Claire fraîchement découvert; Mgr Laroque, alors vicaire général, aujourd'hui un des évêques du Canada, qui n'eut pas à tirer une seule fois son passe-port de sa malle, parce que nous persuadâmes à MM. les employés de la douane italienne que Canada était une ville des États du Pape. »

La lettre de Lelièvre s'égaye ainsi tout au long de souvenirs d'aventures capables de tirer de sa langueur le cher neurasthénique qu'elles rajeunissaient : « A jamais, conclut-elle, je bénirai cette fièvre typhoïde qui me chassa du séminaire, et sans laquelle pas de voyage en Italie avec Votre Excellence. Quelle bonne fortune n'eûmes-nous pas de trouver, en revenant, la charrette des Petites Sœurs, vieillards, Sœurs et âne avec, juste à la porte de notre hôtel de Dijon! C'est fini : on ne fera plus un voyage comme celui-là. Les chemins de fer ne permettent plus rien qui y ressemble. Adieu! »

La vérité vraie est que ce voyage de trois mois fut pour l'abbé Lelièvre un long exercice de patience et de charité, entremêlé de graves inquiétudes sur l'issue qu'il aurait pour son vénéré parent. C'est d'un ton tout différent de ce style de touriste qu'il en parle dans chacun des bulletins de santé qu'il expédie de Lyon, d'Avignon, de Nice, puis de Rome, de Bologne, à chaque arrêt forcé. « L'abbé n'est pas mieux : je ne sais ce qui se prépare pour lui. — Nous voici absolument livrés à la grâce de Dieu et à la protection de la sainte Vierge. — L'abbé est trop fatigué pour prendre aucune distraction par lui-même; je me trouve très tenu auprès de lui. — L'abbé est mieux, il peut dormir enfin une nuit sur deux. — L'abbé souffre assez : inquiétude encore, agitation des nerfs. Priez la sainte Vierge qu'elle nous conduise jusqu'au bout. — Dites qu'on prie pour nous chez les Petites Sœurs des pauvres. — L'abbé est bien changé : vous le trouverez maigri ; etc., etc. Lelièvre avait tout donné à ce parent, à ce grand frère, ses nuits comme ses jours : « J'ai si peu de loisirs qu'il

me reste à peine quelques moments pour Dieu ». Il avait pu cependant, étant à Rome, entretenir le P. Besson qui, cette fois, lui avait dit la parole décisive : « Notre-Seigneur vous veut à l'œuvre des Petites Sœurs des pauvres; et n'hésitez pas à vous y engager sans retard. » Cette parole était d'or.

L'heure était donc venue de faire la grande démarche. Presque dès son arrivée, le 27 avril, l'abbé Lelièvre écrivit au P. Lepailleur. Nous donnons sa lettre tout entière :

« Mon très vénéré et cher Père en Jésus, je suis enfin autorisé par mes supérieurs et directeurs à vous faire une ouverture que je souhaitais depuis longtemps, et qui n'est peut-être pas de nature à vous surprendre.

« Quoique je sois le plus indigne pécheur du monde, Dieu m'a fait la grâce de me relever de la boue, il y a quatre ans, et de me donner dès ce moment un grand désir de lui appartenir tout entier et de le servir dans ses pauvres. Ce désir était déjà grand lorsque j'eus visité à Paris votre maison de la rue Saint-Jacques, et que je fus conduit à vous connaître. Je ne sais si vous vous rappelez que vous dîtes alors à M. Veuillot que vous voudriez bien de moi pour une Petite Sœur? Ce que je sais, c'est que dès lors votre proposition se fixa dans mon cœur, bien que je n'en comprisse point le sens. J'ai su seulement ce que vous vouliez dire lorsque j'ai appris, il y a deux ans et demi, que vous fondiez une société de missionnaires auxiliaires de votre œuvre.

« La grâce a parlé tout aussitôt à mon âme. Mon directeur de Rome et celui de Lille, après une épreuve de plusieurs années, jugent tous deux que cette vocation vient de Dieu; plusieurs grâces extraordinaires que j'ai obtenues et diverses circonstances où je me suis trouvé me confirment dans cette conviction. Pour moi, la lumière intérieure est si vive qu'elle ne me laisse aucune hésitation. Je me suis ouvert de tout cela à Mgr l'archevêque de Cambrai; et il a vu dans ce que je lui ai rapporté des preuves si manifestes de la volonté divine qu'il m'a permis sans hésitation d'aller me mettre à vos pieds dès après mon ordination ».

Ici l'abbé Lelièvre en vient aux voies et moyens : « Je serai prêtre à la Trinité prochaine, et dès à présent, si vous

voulez bien m'agréer, je compte que je vous appartiens. Dieu me donne un grand désir de vous voir, de connaître votre réponse, et de m'entretenir avec vous de ce que vous croyez plus convenable pour ma sortie du monde. Je vous prie donc, par charité, de me faire connaître le lieu où je pourrai vous trouver après mon ordination. M. le curé de Saint-André qui a été mon directeur depuis le premier jour, m'écrit que vous devez venir prochainement à Lille, où je serais heureux d'aller vous trouver, si vous ne pouviez venir à Cambrai. Mon père ne sait encore rien de cette disposition de Dieu à mon égard; on m'a dit de lui écrire quand je commencerai ma retraite d'ordination. Il y aura de ce côté un peu de surprise et de douleur; mais je compte que la volonté de Jésus et de Marie triompheront de tout.

« Priez donc, mon révérend Père, pour celui qui vous considère déjà comme son supérieur. Je suis si faible et si misérable que je crains à chaque heure de tomber, et que je ne sais point comment Jésus fera de moi un ministre de ses autels. Je suis à vous dans le cœur de ce doux Maître immolé pour nous. »

L'ordination devait avoir lieu le 2 juin, veille de la très sainte Trinité. Lelièvre ne pouvait croire à une si haute grâce, après sa vie plus que dissipée de Paris : « Il est donc vrai que Dieu veut bien ne compter pour rien mon extrême indignité, écrivait-il à son père, le 14 avril. Et pourtant, cher père, je vous prie de vous rappeler l'état d'où j'ai été tiré par les miséricordes infinies de notre Sauveur. A quel point n'étais-je point perdu? J'en appelle à votre souvenir. Je ne sais point comment Dieu a fait, ni comment il fera. Il y a sur moi un mystère de miséricorde inexplicable et adorable. Prions seulement pour que tout ce qui doit être effacé le soit complètement; et que Celui qui m'appelle me donne la force d'obéir. »

Dans une autre lettre, 20 mai, il insiste auprès de son père, Exagérant plutôt, ce semble, les fautes de sa jeunesse, il invoque contre lui-même certains témoignages écrits de ses anciens écarts, arrivés dans les mains de ce père. Il voudrait, ce sont ses termes, que par là d'autres puissent connaître la

profondeur de l'abîme qu'on appelle la divine clémence. « Sans la miséricorde de ce Dieu mille fois bon, j'aurais fini mes jours par le désespoir ». Or tant de bonté l'engage irrévocablement : « Si aujourd'hui je reculais devant le service de ce Dieu miséricordieux, sa justice inexorable me briserait. J'appartiens à lui tout entier, pour la vie. La vie, pour un cœur de prêtre, serait insupportable, si, ayant entre les mains un Dieu immolé pour nous, il ne pouvait lui répondre par un sacrifice absolu comme fut le sien. Une fois consacré à Lui, plutôt mourir mille fois que de manquer un seul jour à ce qu'il demandera de moi. »

Comme dans ce mois de mai la ville de Lille solemnisait la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie par des manifestations et illuminations dont on lui dépeignait la splendeur : « Ce que je demande à Marie, répond-il, est l'embrasement de mon cœur, comme de tous les cœurs. Qu'elle y allume un incendie tel que celui qui embrase la coupole de Saint-Pierre, quand dix mille gerbes de résine enflammée montent depuis le pied de la basilique jusqu'à la croix qui la couronne. Car ce feu-là c'est la vie; sans lui c'est la mort, c'est le froid. »

Cependant une lettre du 20 mai à son père laissait pressentir une séparation prochaine, et déjà un engagement qui liait sa liberté : « Il est certain, écrit-il, qu'il me sera impossible de rester longtemps à la maison après mon ordination. J'appartiens tout à fait à Dieu, et nullement à mes commodités. »

Cette lettre en présageait et en préparait une autre, celle qui sera la grande, et qui, en portant la lumière dans l'âme de son père, y portera en même temps le glaive du sacrifice. Elle fut écrite l'avant-veille de sa retraite d'ordination, en dix ou douze pages grand format, tracées devant le crucifix, sous l'invocation des noms sacrés de Jésus, Marie, Joseph, avec cette parole du Seigneur pour épigraphe : « Le royaume des cieux souffre violence, et ceux-là seuls le ravissent qui se font violence à eux-mêmes. » Elle disait ensuite :

« Mon très cher père, avant de vous écrire ces lignes, je baise la croix sainte de mon Sauveur; et je vous prie de

vouloir bien vous-même jeter les yeux sur ce bois salutaire où notre Maître, en mourant pour nous, au milieu des plus cruelles souffrances, nous a enseigné le chemin qui doit nous conduire à son royaume et à la félicité éternelle.

Lelièvre prie ensuite son père « de reporter sa pensée sur ce qui s'était passé pour lui depuis douze ans », à partir de Saint-Acheul où il avait entendu le premier appel de Dieu à la vie religieuse, en passant par Paris, ses égarements, son retour, pour arriver à Rome où s'était révélée la volonté de Dieu, à laquelle il avait le devoir urgent de répondre, sous peine d'être parjure à l'amour solennellement juré à Jésus-Christ.

Devoir de justice aussi et de reconnaissance. Il rappelle le délabrement alarmant de sa santé dans ses dernières années de Paris : « Si Jésus, reprend-il, ne m'avait converti, au point de me changer absolument en un autre homme, vous n'auriez plus de fils depuis plusieurs années. Or ce doux Maître m'a fait savoir que tant de miséricordes m'obligent à suivre ses volontés sans résistance et sans retour; et que si je cherchais maintenant à lui échapper, je serais détruit sans pitié; et certes déjà je méritais de l'être. »

Lelièvre n'a rien décidé à la légère, rien précipité, rien même désiré. « J'ai laissé tout entre les mains de mes supérieurs, lesquels furent d'abord bien loin de se montrer favorables à mes premières ouvertures. Mais Dieu me fit connaître dès le commencement que, maître d'eux comme de moi, il les amènerait à ses volontés. Deux ans et demi se sont écoulés, l'hésitation n'a plus été possible. La sainte Vierge et Notre-Seigneur, que j'invoquais chaque jour pour savoir leur disposition, me la manifestaient chaque jour davantage. J'ai demandé à Dieu comme signe la conversion d'une personne qui paraissait absolument perdue : je l'ai obtenue dans la quinzaine. Mon directeur de Rome est le P. Besson, l'un des réformateurs de l'Ordre de Saint-Dominique. Il passe pour un saint et on lui attribue de grandes lumières pour la direction. Après m'avoir dit longtemps d'attendre, il m'a donné sa décision dans le dernier voyage que je viens de faire à Rome, m'assurant que je ne pouvais plus garder aucune incer-

titude. Mon directeur de Lille, qui jusque-là m'avait retenu persévéramment, m'a donné un avis en tout conforme à celui du P. Besson. Mgr l'archevêque de Cambrai avait, m'a-t-on dit, manifesté l'intention de me retenir quelque temps dans le ministère; mais lorsque je lui ai fait connaître l'état de ma conscience, il m'a répondu que je pouvais suivre, sans plus tarder, la voie que Dieu a si nettement tracée. »

Quant à la voix intérieure, bien que subordonnée à l'obéissance aux supérieurs, l'abbé Lelièvre la déclare absolument certaine, impérieuse, irrésistible : « Je n'aurais eu besoin de consulter personne, car lorsque Dieu fait connaître à une âme ce qu'il désire d'elle, il le fait en Dieu; avec un éclat qui dissipe toutes les ombres, avec une force qui brise toutes les hésitations. C'est à un tel degré de clarté qu'il me serait aussi difficile de douter de sa volonté sur moi que de ma propre existence; et à un tel degré de force qu'on préférerait mourir plutôt que de lui résister. Cette force qui me pousse est la force même de Jésus, maître souverain de mon misérable cœur, vie de ma vie, âme de mon âme, et je me tuerais inutilement à lutter contre lui. »

C'est à la religion de son père que Lelièvre fait appel : « Cher père, si vous-même vous consultez Dieu au pied des autels, si vous lui demandez ce qu'il veut de moi, il vous le fera savoir; et, avec la lumière, la force de faire votre sacrifice vous sera donnée comme à moi. Pour moi, si, ce qui ne se peut, j'avais la lâcheté d'étouffer sa voix en moi pour écouter celle de la nature et de la sensibilité, je sais que ce serait ma perte. Les grâces me sont données pour aller là, toutes ont ce but, elles n'en ont point d'autre. J'abuserais des bienfaits passés de mon Dieu tout-puissant; j'en ferais tarir la source; j'attirerais sur vous et sur moi et sur notre famille d'affreux malheurs; car Dieu ne se tiendrait pas pour vaincu, mais il me poursuivrait jusqu'à ce qu'il m'eût terrassé à ses pieds. »

Alors vient la prière. Le fils est aux genoux de son père : « Oh! je vous en prie à genoux, mon cher père, vous qu'après Dieu et ses saints du ciel, j'aime le mieux au monde, laissez-moi, de bon cœur, offrir au Père commun qui est au ciel pour

vous, pour moi, pour mes frères et ma sœur, pour tous ceux qui nous sont chers, ce sacrifice d'amour dont l'accomplissement sera pour vous la source de grâces incalculables. N'hésitez point, mon père. Laissez couler vos larmes, mais ne dites point non à Jésus qui vous demande votre fils aîné pour lui donner dans le ciel une couronne au-dessus de nos pensées, de nos désirs, de nos espérances, de nos rêves! Mes travaux, mes peines à venir, je les présente à la Majesté divine de mon Roi, pour qu'il les unisse à ses propres douleurs, qu'il en fasse sortir mille biens pour vous et pour ces chers enfants, trois et quatre fois aimés en Jésus, qui sont autour de vous. Dieu, tant qu'il voudra, m'abaissera, m'appauvrira dans le monde; mais vous savez quels honneurs et quelles richesses impérissables il peut tirer de ses trésors et pour vous et pour moi! Seulement ayons foi en Lui, croyons qu'il nous aime beaucoup, qu'il veut notre bonheur, et qu'il tient en réserve pour le père et le fils des biens qui surpassent mille fois la peine et la douleur du moment présent. »

Le père va fondre en larmes, à la lecture de ces lignes : Que va devenir son fils dans cette vie de misère? Et lui-même, comment vivre sans ce fils, un tel fils? Ces larmes, Ernest les voudrait essuyer : « O père que j'aime, encore une fois, écoutez-moi; ne vous alarmez pas, ne vous inquiétez pas pour moi. Dieu me porte avec toute sa force, cette force qui soutient le monde. Dieu me conduit, moi, pauvre insensé, avec toute sa sagesse infinie et éternelle. N'ayez point peur davantage pour vous-même : je vous remets avec une pleine confiance entre les bras de mon Sauveur, et je sais qu'il viendra vers vous et vous assistera! Confiance! L'œuvre que Dieu a commencée il l'achèvera en nous; il nous sanctifiera l'un et l'autre et tous ceux qui vivent avec nous. Quiconque a laissé son père, quiconque a laissé son fils pour l'amour de Lui, recevra le centuple dans la vie éternelle.

« C'est donc, très cher père, avec une certitude et une résolution aussi fermes que le roc, c'est avec un amour plus ardent que jamais, que du fond du cœur j'embrasse vos genoux. C'est aussi en union avec le sacrifice de la Victime trois fois sainte que l'amour du Père a immolée pour nous, que Marie

a offerte, le cœur percé du glaive; et que, dans quelques jours, je vais offrir pour vous, très aimé père, et pour tous ceux qui nous sont chers dans ce monde et dans l'autre. »

Une seconde lettre, écrite au cœur même de sa retraite, 29 mai, est un post-scriptum à celle-là, une sorte de codicille par lequel le futur prêtre déclare à son père que, se faisant prêtre non pour soi, mais pour les autres, et tout particulièrement pour lui, il lui fait abandon de tous les fruits et grâces de son ministère, de tout le mérite de ses travaux et de ses œuvres, de toutes les consolations de son sacerdoce, sans que lui-même s'en réserve aucune : « Si je me réjouis à la pensée que, dans quelques jours, Notre-Seigneur va descendre dans mes mains, c'est pour vous, cher père, encore plus que pour moi. »

Quelle fut la réponse du père? Une réponse muette, je pense. Il la lui fit à Cambrai, dans le grand jour de l'ordination; et vraisemblablement elle n'y fut qu'un long embrassement en larmes, près de l'autel, sous la première bénédiction sacerdotale de son fils. C'était le samedi 2 juin 1855. L'abbé Lelièvre venait d'entrer, depuis trois mois, dans sa trentième année, cette trentième année dans laquelle saint Luc nous dit que Jésus commença à prêcher l'Évangile aux pauvres.

L'abbé Lelièvre célébra sa première messe, le 3, dimanche, dans la chapelle des Dames Bernardines de Cambrai. Onze ans plus tard, il écrivait à un ami : « Je n'ai gardé aucun souvenir de ce qui se passa en moi dans cette grande journée, que j'avais désirée, que j'avais redoutée. Le ministère me faisait peur. A quoi dois-je même de n'avoir point reculé devant le sacrement? Je ne saurais le dire. Je sais seulement qu'en tout cela je n'ai rien choisi : une force plus forte que moi agissait en moi et me poussait. Voilà ce qui est clair comme la lumière du jour.

« Je revois aujourd'hui assez confusément, dans cette chapelle, près de l'autel, mon grand-père, mon père, un de mes frères, le calice que mon grand-père m'avait donné, le cher abbé Bernard, une cousine dont le père a contrarié la vocation, et qui en est morte. De ce qui se passait en moi à ce

moment, je ne retrouve aucune trace. Je n'étais plus moi-même : un autre agissait en moi et j'étais tout à lui. »

Le 8 juin, on lisait dans *l'Univers*, d'après *la Vérité* de Lille : « Le 5 de ce mois, M. l'abbé Lepailleur, directeur général de l'Institut des Petites Sœurs des pauvres, et la Révérende Mère de la Compassion, arrivant de Rennes, sont venus assister dans l'église de Loos, à la première grand'messe d'un jeune homme de cette paroisse, premier-né d'une des plus honorables et des plus riches familles du pays, docteur en droit, doué d'éminentes qualités d'intelligence qui ouvraient devant lui le plus brillant avenir... Empressé de se dérober aux dignités ecclésiastiques qui l'attendaient peut-être, il a voulu immédiatement, non seulement se faire religieux, mais choisir l'ordre le plus humble, le plus pauvre de tous, celui qui demande le plus complet renoncement à tout et à soi-même, l'institut des Petits Frères des pauvres, récemment fondé pour rivaliser de dévouement avec celui des Petites Sœurs. »

Ces dignités ecclésiastiques auxquelles on lui faisait l'honneur de croire qu'il avait voulu se dérober, il trouvait baroque qu'on ait pu seulement y penser pour lui : « Un lièvre mitré ! Voyez-vous cela ? » disait-il plus tard.

Le supérieur et la supérieure générale furent de la fête de la maison, comme de celle de l'église. Une lettre du 12 juin l'apprenait à l'abbé Bernard : « Mon père va très bien. Il a vu, il a reçu chez lui, et même il a traité le Père Lepailleur et la Mère générale des Petites Sœurs. Toute la famille accepte mon départ sans difficulté ; et je vois, avec un bonheur que j'espérais à peine, cette épreuve que je redoutais beaucoup pour mon père, servir à sa sanctification. »

Les supérieurs se rendaient en Belgique pour la première fondation, celle de Liège, où les appelait le curé de Saint-Nicolas. C'est au retour qu'après une visite à Mgr l'archevêque de Cambrai, l'abbé Lepailleur emmena définitivement avec lui le précieux auxiliaire dont il avait entendu célébrer le mérite et les aimables vertus.

Les quelques jours d'arrêt à Paris furent beaucoup données comme on pense, aux deux maisons de la rue Saint-Jacques et de la rue du Regard, les seules fondées à cette époque. La

première était celle qui, en 1851, lui avait révélé les Petites Sœurs et leur œuvre. La seconde, dont la fondation était principalement redevable à M. Augustin Cochin, maire du Xe arrondissement, contenait présentement, outre l'asile de ses cent cinquante vieillards, un petit noviciat ou postulat misérablement campé, et où la pauvreté fleurissait dans tout l'éclat de son printemps. L'abbé Lelièvre raconte que, le 8 juillet, étant à la chapelle, il y remarqua trois jeunes filles à genoux. « Elles priaient, écrit-il, avec une ferveur angélique. Mon Dieu, me disais-je au dedans de moi, pourquoi ne feriez-vous pas des Petites Sœurs avec ces enfants? En effet les pauvres filles étaient bien là pour cela. Elles venaient de loin, étant parties de Cracovie sans savoir un mot de français. Et, dès le jour de leur arrivée, elles commençaient à servir les vieillards. »

Paris, qui le revoyait si différent de ce qu'il avait été dans son orageuse jeunesse, lui en donna un jour une arrière-vision dans une de ces rencontres fortuites qui ne sont pas rares dans cette ville des villes. La veille de la quitter, l'abbé Lelièvre est abordé par un brillant officier, « lequel, dit-il, a failli m'étouffer en m'embrassant ». Il reconnut son ancien et meilleur camarade de la maison Desdouits, puis de la maison Bailly : « C'était mon ami de Polignac. Il m'apprit que ses deux frères, officiers comme lui, servaient maintenant en Crimée. Lui-même est sorti de l'École d'état-major ; s'il ne les a pas rejoints sous les drapeaux, c'est qu'il est retenu à Paris à cause de sa mère. » Ils se regardèrent longtemps sous le contraste des uniformes qui les marquaient différemment pour le service supérieur de l'Église militante et de la France guerrière.

Le 10 juillet l'abbé Lelièvre arrivait, avec son supérieur et la Bonne Mère générale, dans la ville de Rennes, faubourg de Paris, 42. C'était alors le très pauvre quartier général des Petites Sœurs des pauvres. « Ce fut, dit-il à son père, une joie inexprimable pour tous ceux qui nous attendaient. Cent cinquante novices et postulantes étaient rangées dans la cour. Derrière elles environ trois cents pauvres et les Sœurs de la maison des vieillards. On se rendit à la chapelle

où l'on chanta le *Salve Regina*. Puis, après la bénédiction du Saint Sacrement, je fus conduit par la maison. Elle est grande, située hors des faubourgs, enserrée entre la route et la rivière, avec un air excellent, et absolument remplie et débordante. Comment tout ce monde fait-il pour vivre? C'est un grand mystère. Il y a là des bénédictions qui font venir les larmes aux yeux. »

« Que Jésus, mon cher père, vous fasse croître les uns et les autres dans son saint amour : je vous aime beaucoup devant Lui ! »

CHAPITRE V

LES PETITES SOEURS. — INITIATION. — STRASBOURG.
LA TOUR SAINT-PERN. — LE GRAND DEUIL

(1855-1856).

Les origines et les débuts de l'œuvre et de la Société des Petites Sœurs des pauvres, sont déjà connus par d'excellents ouvrages.

Au commencement de l'hiver de 1839, une vieille femme aveugle et impotente, Anne Chauvin, veuve Hanaux, qui mendiait son pain par la ville de Saint-Servan, alors simple faubourg de Saint-Malo, fut recueillie par une pauvre fille, guère plus riche qu'elle, appelée Jeanne Jugan. Jeanne, alors âgée de quarante-sept ans, avait servi une vieille demoiselle charitable, et maintenant elle gagnait sa vie en faisant des journées et en gardant des malades. Sous l'apparence la plus simple et des formes un peu frustes, Jeanne cachait une rare excellence de bonté et de piété. Elle et une autre ancienne servante, Fanchon Aubert, d'une soixantaine d'années, habitaient à l'étage d'une maison modeste où elles installèrent, dans une de leurs deux chambres, leur vieille infirme, puis bientôt une seconde pauvresse, Isabelle Quéru, une servante elle aussi, qui, restée près de ses maîtres ruinés, les avait servis sans gages jusqu'à leur mort.

Cependant cette belle charité avait suscité des émules : à Jeanne et à Fanchon s'adjoignirent des compagnes. Ce furent Virginie Tredaniel, une orpheline; Marie-Catherine Jamet, fille d'un maçon de l'endroit, personne de quelque culture,

et que son ardent dévouement devait un jour placer à la tête de la petite société. Une autre, Madeleine Bourges, reçue d'abord elle-même comme malade dans la maison, demanda ensuite à y demeurer pour y servir l'œuvre par le travail de son petit métier de blanchisseuse.

Un local un peu plus grand dut être bientôt pris en loca tion, proche le port Solidor, moyennant cent francs par an. C'était à la Saint-Michel de 1841. Quatre nouvelles bonnes femmes y furent reçues aussitôt. Un mois après, il y en avait douze.

Mais comment les nourrir? Jeanne se fit dire par chacune d'elles le nom des personnes de la ville qui d'ordinaire les assistaient; puis, son panier au bras, elle partit mendier à la porte de ces gens aisés et bienfaisants, au nom et à la place de celles qui ne le pouvaient plus. La quête ainsi fondée devint une institution fondamentale de l'œuvre. Chaque dimanche, « les Jeanne Jugan », comme on appelait les vieilles, étaient menées à l'église. Les paroissiens s'en édifiaient; plusieurs pauvresses désirèrent être reçues dans l'asile. Une bonne dame acquit, à cette fin charitable, une maison moins étroite, que M. le curé vint bénir. Ce jour était la fête de la Présentation de Notre-Seigneur au Temple, 2 février 1842. C'est alors que M. le curé chargea spécialement un de ses vicaires, l'abbé Lepailleur, du soin de la *Petite œuvre,* auprès de laquelle d'ailleurs il exerçait depuis trois ans le saint ministère.

L'abbé Lepailleur avait alors trente ans. Il était le fils d'un modeste employé de la douane à Saint-Malo, où sa mère tenait un petit commerce. Il aimait les pauvres, les malades, les enfants, les abandonnés; et pauvre lui-même, il n'en avait pas moins voulu contribuer à l'achat de la nouvelle maison de la *Petite œuvre,* en vendant à cet effet son calice d'argent et sa montre d'or. En sa qualité de directeur spirituel de Marie Jamet et de Virginie Tredaniel, il avait revisé et approuvé un petit règlement de vie qu'elles-mêmes s'étaient donné : pratique de l'oraison, assistance à la messe de chaque jour, fréquentation de la sainte Table, emploi régulier de la journée. Quant au service du prochain, c'était

en termes généraux qu'il en était ainsi parlé dans ce règlement rudimentaire : « Nous pratiquerons à l'égard du prochain, enfants, pauvres, malades, infirmes, tous les devoirs de charité qui seront en notre pouvoir. Nous ne leur refuserons pas nos soins, toutefois lorsque l'occasion s'en présentera. » Cette restriction, qui semble ajoutée après coup, changeait en objet secondaire et occasionnel de l'œuvre ce qui en devait devenir l'objet principal et essentiel.

La piété était le grand lien qui les associait. L'enfoncement d'un rocher que les pieuses filles avaient découvert dans la falaise, en dehors de la ville, sur la grève du Rosais, en un endroit solitaire, au sein du gracieux paysage que forme la Rance à son embouchure, leur figurait un oratoire creusé par la nature. C'était là que, chaque dimanche, après les offices, elles se réunissaient pour conférer ensemble des choses religieuses, et s'examiner sur la fidèle observation de leur règlement.

Le temps était arrivé de s'organiser en société. Le jour de la Fête-Dieu, 29 mai 1842, après les vêpres, elles se constituèrent en association de piété et de charité, mais sans vœu, sous le nom de *Servantes des pauvres*. Jeanne Jugan fut élue par elles supérieure. Cette fois le Règlement précisait, comme l'objet propre de leur société « le service des pauvres malades et vieillards, ou autres qui auraient quelque infirmité, de tout âge, de tout sexe, selon que se manifesterait la volonté de Dieu ». Moins de trois mois après, le 15 août, elles prononcèrent le vœu simple de chasteté pour six mois.

Sur ces entrefaites, un homme leur avait été donné providentiellement pour suppléer à leur complète inexpérience de la profession religieuse. C'était le supérieur des Frères de Saint-Jean de Dieu, établis à Dinan. Il s'appelait Félix Massat, et l'ordre hospitalier duquel il était membre était bien propre à fournir un premier type général à l'Institut des Sœurs. Il se fit leur guide dans les voies de la spiritualité religieuse et dans celle de la vie de charité selon le Christ. Le 25 septembre, Mgr Brossais Saint-Marc, archevêque de Rennes, apporta à la petite famille l'encouragement de la sainte Église

et le sien. Deux jours après, la communauté prenait possession de « la maison de la Croix », ainsi qu'elle s'appelait. Elle abritait vingt-cinq femmes.

Jusque-là on n'avait recueilli que des femmes. Le premier vieillard que Jeanne reçut était « un ancien marin non pensionné, nommé Rodolphe Lainé, âgé de soixante-douze ans, incapable de gagner sa vie, incapable même de se mouvoir, et qui, depuis dix-huit mois, retiré dans un cul de basse fosse, couché sur de la paille pourrie, la tête appuyée contre une pierre, couvert pour tout vêtement d'une vieille voile de canot, subsistait de quelques morceaux de pain que lui jetaient les passants. A la fin de 1843, l'asile comptait quarante vieillards des deux sexes. Avec le champ de la charité il fallait conséquemment étendre celui des ressources. Les Sœurs s'adressèrent aux campagnes, aux chantiers, aux navires; les petits donnèrent comme les grands.

En 1844, il fut accordé à celles des Sœurs qui en paraissaient dignes de prononcer les vœux simples et temporaires de pauvreté et d'hospitalité. Elles prirent un costume uniforme; et chacune reçut un nom de religion. Celui de *Servantes* des pauvres se changea en celui de *Sœurs* des pauvres. Marie immaculée fut choisie pour patronne de la petite famille. L'influence directrice du P. Félix Massat contribuait à entrer pour une grande part dans cette formation religieuse progressive, conformément à l'esprit et à la discipline traditionnelle de l'Église [1].

La notoriété générale vint à la petite œuvre du premier prix Monthyon qu'en 1845 l'Académie décerna à l'humble fondatrice, sur le rapport de Dupin aîné. Sa péroraison est dans toutes les mémoires : « Comment Jeanne a-t-elle pu suffire à tant de dépenses? Que vous dirai-je, Messieurs? Jeanne est infatigable; Jeanne est éloquente ; Jeanne a les prières; Jeanne a les larmes; Jeanne a le travail; Jeanne a son panier qu'elle emporte sans cesse à son bras, et qu'elle

1. Voir sur ce sujet de la puissante intervention du P. Félix Massat dans l'institution des Petites Sœurs, l'*Histoire des Petites Sœurs*, par l'abbé Leroy. Et, en outre, sur tous ces commencements la notice de Léon Aubineau, dans ses *Serviteurs de Dieu au* XIXe *siècle*, et Maxime Ducamp : la *Charité privée à Paris*, ch. Ier.

rapporte toujours plein. Sainte fille! L'Académie dépose dans ce panier la somme dont elle peut disposer : elle vous décerne un prix de trois mille francs! »

La première fondation que fit la Petite Œuvre fut celle de Rennes, 1846, suivie bientôt de celle de Dinan. On commençait par la Bretagne, c'était justice. A la fin de la même année, le saint M. Dupont, de Tours, les attira dans cette ville où elles eurent, en 1848, un commencement de noviciat recruté dans le Centre. De Tours, M. d'Oultremont que nous venons de voir à Rome aux côtés de l'abbé Lelièvre, les avait dénoncées à M. Féburier, président de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul de Saint-Germain des Prés, à Paris. Elles y fondèrent une première maison, rue Saint-Jacques, 1849. Presque en même temps on les trouve à Nantes. C'est là que les Sœurs des pauvres reçoivent le prénom de *Petites* Sœurs des Pauvres. A Besançon, leur établissement est l'ouvrage de Mgr Mathieu. En 1850, le mouvement en avant s'accélère. Il porte quatre établissements, l'un à Angers, l'autre à Bordeaux, les deux autres à Rouen et à Nancy. Nous avons mentionné déjà la maison de la rue du Regard, 1851. En avril de la même année, les Petites Sœurs passent la Manche, appelées à Londres par Mgr Wisemann, et présentées au public anglais par un article sensationnel de l'illustre romancier Charles Dickens. Laval les reçoit dans l'été, et Lyon dans l'automne de cette même année. En 1852, l'œuvre s'implante aux deux pôles extrêmes de la France, Marseille et Lille. Nous savons quel zélateur elles avaient trouvé dans cette dernière ville.

Nous ne reprenons pas ici l'histoire de ces commencements. Nous constatons seulement que, de 1852 jusqu'à l'époque de l'arrivée de l'abbé Lelièvre, à Rennes, 1855, vingt nouveaux établissements étaient éclos à cette soudaine surélévation de la température de la charité catholique. L'opinion qui leur faisait accueil universellement était celle que Louis Veuillot traduisait dans ces lignes de ses *Libres Penseurs :* « N'ont-elles pas, ces humbles Sœurs, résolu le problème d'assister le pauvre sans dégoût pour elles, sans humiliation pour lui, sans dépense pour l'État, sans rien

imposer au public que le plaisir de donner? Quelle est donc cette science qui fait de tels prodiges? Eh! mon Dieu, c'est tout simplement la science suréminente de la charité du Christ. »

Dans cet intervalle, des conférences s'étaient tenues, avril 1852, dans le grand hôpital que les Frères de Saint-Jean de Dieu possèdent à Lommelet, près Lille, entre l'abbé Lepailleur et le P. Félix Massat, à l'effet de conformer les constitutions des Sœurs à la règle monastique de Saint-Augustin. Ainsi purent-elles recevoir l'approbation officielle de l'archevêque de Rennes, par Lettres du 23 mai 1852. L'abbé Lepailleur était revêtu du titre de supérieur général; et Jeanne Jugan, se réservant tout entière pour la quête, était remplacée dans les fonctions de supérieure générale par Marie-Catherine Jamet, sous le nom de Mère Marie-Augustine.

Rome se déclara à son tour. Nous avons vu, en 1854, les deux supérieurs obtenir du Saint-Siège l'érection de la société en congrégation régulière. Pie IX fut ému d'apprendre qu'après douze années d'existence au plus, elle ne comprenait pas moins de cinq cents Petites Sœurs. Toutefois le décret, porté le 9 juillet, « ajournait à un autre temps l'ap-« probation canonique des constitutions, ainsi que l'examen « de l'article concernant le titre de supérieur général, à sa-« voir s'il doit être supprimé ». Tel est le texte, et il ajoute : « En attendant, le prêtre Lepailleur demeurera de fait en « exercice de sa charge, comme promoteur de l'Institut, au « bon plaisir du Saint-Siège. »

Enfin l'autorisation était donnée au supérieur de s'adjoindre un certain nombre de prêtres missionnaires, pour le service de la même œuvre, en considération des nécessités qui résultaient de ses accroissements.

L'abbé Lelièvre arrivait le premier en date, entre les *Frères des Pauvres :* c'est le nom qu'ils avaient reçu. Quel nom lui convenait mieux, et qui devait, plus que lui, en remplir tout le sens?

Deux mois après son entrée, 15 septembre, Lelièvre en pouvait déjà dire son contentement à M. Despierre en ces

termes : « On ne sait pas le bonheur qu'il y a d'être tout à Dieu, si on ne l'a goûté. Si je vous ouvrais mon âme, il est probable que ce que je vous en dirais vous paraîtrait exagéré, puisque je ne puis le comprendre moi-même. Dieu a été miséricordieux pour moi. Je lui dois tout, j'attends tout de lui; il est ma vie. Vous qui m'avez aidé, malgré moi, hélas! à le connaître, je vous invite à le remercier pour moi. »

Quelques jours auparavant, en août, il avait fait partager son action de grâces à Louis Veuillot qui, accompagné de ses derniers enfants, était venu passer quelques jours auprès de lui. Il était encore tout meurtri du coup qui venait de lui ravir sa femme et deux de ses filles : « Veuillot, rapporte Lelièvre, pleurait de contentement à voir comment la pauvreté et la grâce de Dieu se montrent à tous les coins de la maison. Ses petites filles s'en sont allées en disant qu'elles voulaient être Petites Sœurs. Louis, quoique percé jusqu'au fond du cœur, est d'une résignation admirable. »

Le 15 octobre 1854, Lelièvre remplaçant le supérieur eut la consolation de donner l'habit à douze postulantes : « Cette cérémonie, qui se renouvelle à peu près de mois en mois, écrivait-il, émeut beaucoup quand on la voit et surtout quand on la fait pour la première fois. » Le 15 octobre, fête de sainte Thérèse, était l'anniversaire de la fondation de la première maison à Saint-Servan.

Un petit voyage aux maisons de Laval et d'Angers, en novembre, lui fit toucher la surnaturelle beauté de la vie des Petites Sœurs dans ces maisons de province. Il devait rapporter d'Angers le corps de la première Petite Sœur qui y était morte cinq ans auparavant en odeur de sainteté : « Sa vie, écrit-il, avait été d'une pureté extraordinaire. On a dit pour elle le service des morts et les *Miserere*, avec la douce conviction qu'elle était en état de nous assister et qu'elle n'avait plus besoin de nos prières. Sa sœur suivant le sang, qui assistait à la cérémonie, ne pouvait plus défendre son cœur contre la grâce : elle va venir prendre la place de celle que Dieu nous a retirée. » La maison d'Angers d'alors était une masure assise sur un coteau qui domine la ville et la rivière. L'abbé Lelièvre tenait pour un miracle que cent vieillards pussent y

vivre en santé : « Notre-Seigneur y habite dans un grenier. Il n'était pas beaucoup plus mal à Bethléem. »

Le Père Lepailleur, à qui le diocèse de Cambrai avait beaucoup donné, écrivait alors à M. l'abbé Bernard que « le Frère Lelièvre était le meilleur don qu'il en avait reçu ».

L'œuvre importante entre toutes qui lui fut confiée, dans les derniers mois de 1855, fut la fondation d'une maison des Sœurs à Strasbourg. Une lettre de Veuillot l'y précéda, adressée à Mgr Rœss, évêque de cette ville, auquel il révélait quel était ce jeune et admirable prêtre. Il ajoutait : « La Bonne Mère Conception, qui l'accompagne et qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre, est la même religieuse qui a recueilli le dernier soupir d'une de mes filles, et procuré au père tout ce que des cœurs chrétiens peuvent apporter d'humains secours en de si cruels déchirements. » Veuillot pouvait ajouter : « Vous verrez, Monseigneur, sur les chères Petites Sœurs le signe de Dieu que vos yeux savent si bien reconnaître. Le protestantisme le verra aussi, quoi qu'il fasse, partout où il conserve la faculté de voir. Nous ne cessons d'admirer à Paris les véritables miracles qui accompagnent et qui bénissent leur charité. »

Il disait vrai : la fondation de Strasbourg sut vaincre tous les obstacles, dissiper tous les doutes, triompher de toutes les préventions. Une des plus graves était celle qui faisait craindre aux vieillards d'être, comme à l'hôpital, enterrés sans cercueil. Aussi le premier enterrement fut-il pour eux presque une fête, quand ils virent et le cercueil et tout le respect religieux qui présidait aux obsèques. Mais quelle misère que celle de ces commencements! Et, en retour, quelles interventions manifestement providentielles! « J'ai fait verser des larmes à ceux à qui je les ai racontées, disait une lettre du 27 janvier 1856. Je me sens pressé de rendre à Dieu cette justice que sa miséricorde dépasse ses promesses. On ne peut s'imaginer ce qu'est une fondation de Petites Sœurs, et comment, arrivant avec rien, on se trouve finalement pourvu de tout. La maison où nous sommes appartient à des protestants; et ce sont les protestants dont Dieu a voulu se servir et s'est servi sans la moindre peine. Eux qui se faisaient peur

de nous sont venus nous offrir plus que nous n'avons voulu accepter. Il y a 25.000 protestants à Strasbourg ; les deux premiers pauvres qu'on nous a présentés sont protestants; et l'un d'eux a commencé par m'embrasser. Je lui ai bien vite fait faire le signe de la croix et dire : Je vous salue Marie! »

L'Évêque avait eu sa main dans tout cet ouvrage : « Je mangeais tous les jours chez lui, écrira Lelièvre. Sa Grandeur m'honorait de longs entretiens où j'admirais son bon esprit et son bel esprit. Son expérience des hommes était remarquable; sa mémoire extraordinaire. Il contait fort bien, en très mauvais français. D'ailleurs d'un dévouement à l'Église qui cherche son égal. »

« Je ne sais où l'on m'enverra après l'Alsace, écrivit Lelièvre à l'abbé Bernard, dans les jours de l'Épiphanie. C'est l'étoile qui me guide, c'est-à-dire la douce lumière d'obéissance qui mène en lieu sûr et par de bons chemins. »

L'obéissance l'envoya visiter la plupart des maisons de l'ouest, du centre et du midi de la France. C'était l'initiation à son principal ministère de l'avenir : Lelièvre allait prendre contact avec l'âme presque universelle de la Petite Famille.

Déjà, dans le mois de mars, il s'était rendu à Brest « pour y remettre à flot le petit bâtiment des Petites Sœurs qui menaçait de chavirer. Il faut que Dieu lui donne bon vent et que nous fassions la manœuvre bravement et persévéramment. » Il visita Quimper, dont l'évêque, Mgr Graverand, lui était personnellement ami ; puis Morlaix où il se concerta, pour le plus grand bien de l'œuvre, avec M. de Champagny et M. de Kerauflec, ancien représentant du peuple, les deux premiers ouvriers de la charité dans le pays, où la misère était grande : « L'hiver a été précoce et rude en Bretagne. Avec leur toute petite récolte de blé noir, de châtaignes et de pommes de terre, comment les ouvriers de la campagne pourront-ils se nourrir? »

Il n'y avait pas de semaine où la ville de Caen n'expédiât à Rennes une sommation de lui envoyer des Petites Sœurs. « Les Normands veulent tirer de la Bretagne tout ce qu'il y « de bon », écrivait Lelièvre. Il alla y préparer leur installa-

tion. La charité avait prévenu tous ses désirs. Une de ses lettres disait, 24 avril : « Je suis revenu de Caen plus tôt que je ne pensais, parce que les habitants de cette ville sont trop bons, et ont pourvu nos Sœurs de tout ce dont elles ont besoin. J'ai pu me remettre en route au bout de trois jours, laissant une maison presque organisée, et déjà avec des pauvres. » Lelièvre oublie de dire, ce que nous savons par ailleurs, pour combien il y contribua de ses fonds.

Ce fut alors le tour du Centre et du Midi. A la fin d'avril, il est à Bourges, d'où il descend à Tarare et à Lyon. Ses consolations furent grandes. « C'est beaucoup d'ouvrage, écrit-il; mais le bon Dieu m'assiste. Je voudrais que vous pussiez être témoin des mille preuves de son amour qu'il ménagea sur mon chemin, et que je rencontre en allant de maison en maison. »

Montpellier, où nous le trouvons aux premiers jours de mai, réveilla en lui des souvenirs funèbres et doux : « Me voici donc ramené, par des chemins assez extraordinaires, là où, il y a sept ans, j'étais si loin de ces pensées et de cet avenir, que Dieu savait. » Il ne retrouvait plus là le docteur Barre, son ami et le médecin de son frère : il était présentement au séminaire de Rome : « Je ne sais pas, écrit Lelièvre, si l'on peut être plus dévoué qu'il ne l'est pour les Petites Sœurs. Chose singulière, si quelque jour nous nous trouvions réunis à leur service dans la même société ! » Il ajoutait ailleurs : « A Montpellier, son nom suffit pour remuer les cœurs. Il y était adoré. Il y sera heureusement présent, lors de ses vacances, quand nos Sœurs s'y rendront pour la fondation. » C'était cette fondation que Lelièvre y venait faire.

« En l'absence de M. Barre, écrivait-il plus tard, la fondation se traita avec l'abbé Grégoire, l'Évêque, et une demoiselle Henriette Monternin qui donnait 10.000 francs pour le premier établissement, et qui s'y serait donnée volontiers elle-même, sans les difficultés domestiques par quoi ses désirs étaient traversés. »

Marseille l'appela pour la conclusion d'une affaire considérable. Les Sœurs, comme il nous l'apprend, venaient d'acheter là une propriété de 110.000 francs, qui leur devait

permettre de recevoir un plus grand nombre de pauvres : « J'ai visité le local qui jouit d'une vue magnifique, précieux avantage que nous rencontrons presque partout, et qui est si précieux pour la santé de nos vieillards. Vous y voyez, mon cher père, que Dieu semble bénir mon petit voyage. Je vois partout combien il est bon pour nos Petites Sœurs. »

Après Marseille, ce fut le tour de Perpignan, puis de Toulouse, puis de Bordeaux, où il était le 30 mai. « Les Sœurs y occupaient un jardin aussi grand que le nôtre de Loos, dit-il, entourant un château longtemps abandonné parce qu'on le disait hanté par les esprits. On l'appelait le *château du Diable*. Après une bataille acharnée, nos Sœurs ont contraint ces locataires incommodes à déménager. Maintenant elles occupent en paix ces lieux tant redoutés dans le voisinage. Vous ririez si vous entendiez conter les histoires des premières Sœurs qui vinrent résolument camper dans le château du Diable. Quelques-unes crurent qu'elles en mourraient, mais nulle n'en reçut aucun mal. Quant à moi, j'y ai dormi en parfaite sécurité, en riant de voir comment Dieu a tiré parti pour notre profit de la frayeur que son ennemi inspirait aux plus hardis. »

A Angers, à Tours, le visiteur trouva la Loire qui, montant, montant toujours, menaçait de couper de ce côté les lignes du chemin de fer d'Orléans. Rentré, non sans peine, à Rennes par la ligne de l'Ouest, il ne tarda pas à être rappelé sur le théâtre de l'inondation, pour en réparer les désastres : « Notre maison de Blois a eu dix pieds d'eau. Elle en est sortie saine et sauve. Il en est de même de celle de Lyon. Et pourtant on y compte plus de 3.000 maisons écroulées dans le quartier où était cette dernière. »

Ainsi le bon serviteur se mettait-il à tous les services de l'œuvre, sur un signe de ses chefs : « On me dit : Partez! et me voilà en route. Jamais personne n'eut moins de lendemain que moi! »

Lelièvre fut rappelé en Bretagne pour une grande fête religieuse destinée à consacrer et couronner, en juillet, un des faits les plus considérables de l'histoire de la Société. Dans un autre ordre de choses, accomplies dans le même

temps, il fait pendant, selon nous, par son importance et ses conséquences, à celui de l'entrée de Lelièvre dans la Petite Famille.

Dès le commencement de 1856, 11 février, une longue lettre à son père, lui annonçait que les Sœurs étaient à la veille de faire une grande folie pour forcer la Providence à faire un grand miracle : « Ne vous avais-je pas dit, comme le Seigneur à Marthe : Si vous croyiez, vous verriez la puissance de Dieu ? »

Cet acte de folie était un acte de foi. C'était l'acquisition que la pauvre Société, forcée de transférer ailleurs sa Maison-mère et son noviciat, venait de faire d'une vaste propriété, appartenant à M. et M[lle] Guimberteau, sur la commune de Saint-Pern, près de la petite ville de Becherel : « On ne pouvait plus tenir à Rennes, explique la lettre. La nouvelle situation à la campagne est excellente : Dieu a montré avec insistance qu'elle nous convenait et qu'il nous la destinait. Le marché s'est donc fait. » Le 30 janvier le contrat fut passé, au prix d'acquisition de 212.000 francs. « Les premiers paiements qui s'élevaient à 80.000 francs sont effectués. Après cela l'on s'est trouvé au noviciat dans une joie inexprimable, car la caisse venait d'être vidée jusqu'au fond. Or on ne quête point pour le noviciat, on y vit de ce que les novices abandonnent ou de ce que la Providence envoie spontanément. Voilà comment on s'y trouve à cette heure sans la plus petite ressource, c'est-à-dire dans un état où il faut nécessairement mourir de faim, si Dieu ne se fait le pourvoyeur de ses enfants... Et cependant personne n'a peur; tous les cœurs sont contents. Voilà notre existence. »

La maison de Rennes, avec ses dix hectares de terre, devait ainsi être laissée aux seuls vieillards : « Au lieu de trois cents ils seront là quatre ou cinq cents, s'il plaît à Dieu, et le pain leur viendra de sa main comme par le passé. » La lettre ajoute : « Demandez-moi maintenant une autre explication : je n'en ai point. Comment s'opèrent de telles choses, et par quels moyens ? Je ne le sais pas. Quelle est la base de nos opérations ? La parole de Notre-Seigneur à ceux qui cherchent son royaume et sa justice. L'expérience qui en est faite

est celle de quinze années. Être dépouillé de tout, s'abandonner sans réserve, ne tenir à rien, être disposé même à livrer au premier venu la Tour de Saint-Pern, ses étangs, ses cascades, ses bois, ses prairies, son château et ses jardins, s'il plaît à Dieu : cela est la condition fondamentale de ce système qui a sa valeur et son efficacité, outre qu'il laisse l'âme dans une paix entière, au sein d'une constante manifestation de la bonté divine, laquelle ne trompe jamais notre attente et la dépasse souvent. »

Le 1er avril 1856, les Petites Sœurs des pauvres prirent possession de ce domaine. Ce jour-là était celui de la fête transférée de saint Joseph. « J'y étais, racontait Lelièvre trente-deux ans après. Vers sept heures du matin une sorte de char à bancs couvert, éclairé et aéré par le devant et le derrière, sur un type encore généralement employé dans la Famille des Sœurs, recevait le Bon Père, la Bonne Mère générale, sœur Thérèse et moi, et nous traînait, en quatre heures et demie, au petit trot d'une grande jument percheronne, avec Batiste pour cocher, jusqu'au vieux château délabré où sœur Véronique, sœur Florentine et sœur Théotime, arrivées de l'avant-veille, nous attendaient.

« Nous trouvâmes, en arrivant, le couvert mis dans une salle où le parquet vermoulu cédait sous les pieds et menaçait, à tout moment, d'enfoncer. Le repas fait, nous allâmes voir des ouvriers qui mettaient des portes et des fenêtres au pavillon que nos vendeurs avaient laissé inachevé. On s'occupa ensuite de dresser la chapelle pour les messes du lendemain. C'était, au bout du corridor, une petite chambre de deux mètres en carré : de la place pour l'autel, le célébrant et l'enfant de chœur. En l'honneur de la fête transférée de saint Joseph, on récita quelques prières et on chanta quelques couplets au grand protecteur, si digne de nos hommages. On lui offrit cette Tour qui n'existait pas encore, mais qui devait être la sienne ; on délibéra ensuite sur ce qu'on devait faire. Séance tenante, il fut décrété qu'on démolirait les hangars, écuries, remises, poulaillers de « *Mam'selle* », pour élever à la place le long bâtiment qui loge actuellement la Bonne Mère générale, ses assistants et le secrétariat. Dès le

lendemain, les gars abattirent un grand nombre de *heyards* pour préparer la charpente.

« Il faisait un temps superbe. Tout était beau dans les vallons, sur les collines, sous les hêtres et les chênes des avenues, au bord de l'étang, parmi ces vieux jardins aux hautes charmilles et aux grands ifs qui redisaient une légende séculaire, le long de cette terrasse plantée de tilleuls et de pins d'où on dominait la contrée. Tout, jusqu'au tic tac de nos moulins, avait un caractère champêtre. Il n'y avait pas d'autres routes que les *bas chemins;* on se perdait dans le bocage, on s'embourbait dans les ornières, on s'envasait parmi les prés. »

Quand, après son voyage dans le Centre et le Midi, Lelièvre revint à la Tour Saint-Pern, l'été en avait embelli le séjour. Ses lettres décrivent, « les collines boisées, escarpées de hautes roches, semées de pins, de marronniers et de chênes, chargées d'arbres à fruit; les étangs étincelants au soleil comme un miroir... » Il célébrera plus tard les beautés des villes, il célèbre aujourd'hui celles de la campagne : « Je profite du jour où je vis, du lieu où je suis, cherchant à trouver beau par-dessus tous les autres le lieu où la volonté de Dieu me conduit ».

La Tour Saint-Joseph avait reçu, fin d'avril, les novices de Rennes. Un groupe de postulantes les rejoignit en juin, laissant la maison de Rennes aux vieillards qui l'occupèrent sans délai. « Vous seriez touché, écrit Lelièvre, si vous eussiez été témoin de ce qui vient de se passer là. En entrant en possession de cette maison, de ces jardins, les vieillards étaient comme étourdis de leur nouvelle fortune. Le maire de Rennes, qui est venu hier y jeter un coup d'œil, en était dans la surprise et le ravissement. — Mais vous avez des dettes? demanda-t-il à notre Mère. — Point. — Vous avez trois cents vieillards? — A peu près. — Et comment faites-vous, quand nos hospices à nous ne peuvent se suffire en ces années de disette? — Le bon Dieu nous est bon, et nous recourons à lui. » A quoi Lelièvre ajoute : « C'est que la divine Providence est *très très très riche,* comme parlent nos Sœurs, Elle paie encore, par-dessus le marché, la Tour Saint-Pern, avec un petit

bâtiment long de 180 pieds, qu'on couvre en ce moment ».

C'était le 25 juillet, que Mgr de Rennes devait venir faire la bénédiction solennelle de l'établissement et recevoir la profession de vingt-trois Petites Sœurs. Dans les mêmes jours, allait se tenir le Chapitre général. Les Bonnes Mères locales y arrivaient de toutes parts. Quarante Petites Sœurs bivouaquaient répandues dans le village de Saint-Pern; des postulantes étaient annoncées : « Cela fait tout à l'heure deux cents personnes nourries dans la maison », écrit Lelièvre. Le supérieur, toujours un peu fatigué, l'avait chargé des convocations et des préparatifs de l'assemblée : « C'est en quoi le bon Père me donne pas mal d'ouvrage. J'en bénis Dieu! »

La cérémonie de la bénédiction et de la profession a laissé un souvenir impérissable à la Tour et dans toute la petite famille. La chapelle provisoire d'alors étant trop petite pour contenir tout le monde, l'autel avait été dressé dans un grand bois de sapin, faisant face au château, sous une large tente en toile, établie sur le coteau où s'échelonnait la foule sans nombre.

Lelièvre admira surtout, et se prit à en aimer davantage encore, la personne vénérée de Mgr Brossais Saint-Marc, avec lequel il fit la visite complète de la propriété. L'Évêque s'en déclara charmé. S'asseyant ensuite sur l'herbe, au centre d'un grand cercle formé par les Sœurs, comme un bon père de famille, il ne tarissait pas sur le merveilleux accroissement de la Société et le fruit de ses œuvres. « Nous admirions, écrit Lelièvre, son esprit, sa grâce, son affabilité, dans les effusions d'un cœur tout brûlant d'ardeur pour le bien. C'est un homme doué de qualités extraordinaires, esprit fin, délié, autant qu'étendu; jugement sûr, quoique prompt jusqu'à l'impétuosité. Il exerce une sorte d'omnipotence dans son diocèse. Tous ses prêtres l'aiment autant qu'ils le vénèrent; et il en résulte un concert parfait pour le bien général. M. et Mme de Falloux, nos tout proches voisins, étaient aussi de la fête. M. de Falloux a dîné avec Monseigneur, ainsi que les principales autorités du pays. Monseigneur est loin de partager en tout la manière de voir de M. de Falloux; mais ces

deux hommes s'attirent et se plaisent l'un à l'autre par leur esprit ».

L'abbé Lelièvre s'étonnait qu'on l'eût laissé séjourner deux mois consécutifs dans le même lieu, où le retenaient la direction et la surveillance des travaux d'appropriation et de construction : « Depuis un an, je n'ai pas été fixé aussi longtemps dans ce qui est ma résidence ».

Il désira en profiter pour y attirer et reposer son père auprès de lui. M. Lelièvre en avait besoin : « Quel bon air pour un estomac délicat ! Vous demeurerez un peu chez nous. Nous nous verrons beaucoup. Nous nous promènerons ensemble ! Vous aurez la chambre et le salon de Monseigneur, avec tous les soins possibles et une cuisine passable. Venez ! »

M. Lelièvre ne vint pas. Mais quelque temps après, 18 octobre 1856, une lettre de Lille tombait comme un coup de foudre sur le bureau de son fils. Son père n'était plus !... Ernest accourut à Lille, et c'est de là qu'il racontait brièvement la catastrophe à son supérieur. M. Lelièvre revenait de Paris à une heure et demie de la nuit. Comme il n'était point attendu à sa maison, il descendit à l'hôtel Terminus, qui est dans la gare de Lille. Durant la nuit, sa sonnette se fit violemment entendre ; le garçon monta, puis se retira. Il avait entendu le voyageur qui ronflait : c'était le râle. Le matin, à sept heures, on frappa à sa porte, suivant l'ordre qu'il avait donné. Il était mort. « Je ne puis me tenir de pleurer, dit le fils dans cette lettre qui garde encore la trace de ses larmes. Mais je suis tranquille sur son salut éternel. La vie de mon père était régulièrement chrétienne ; et il n'y avait pas dix jours qu'il avait communié. »

L'abbé Lelièvre pleura beaucoup, pria beaucoup sur ce cercueil. Après la mort de son frère, de sa mère et de sa seconde mère, celle-ci achevait de briser ses plus proches attaches en ce monde, mais il avait la confiance qu'elles se renoueraient en l'autre indissolublement. M. Lelièvre était entré dans la grande vie chrétienne. C'était beaucoup l'ouvrage de son fils, nous l'avons vu : « J'avais fait faire à ce père le sacrifice d'Abraham, écrivait ce fils bien des années plus

tard, il m'aimait trop. Je n'ai jamais eu la moindre inquiétude pour son salut. Je pensais, je pense encore qu'il était heureux d'être retiré du monde. »

En avait-il reçu l'assurance surnaturelle? On nous a raconté qu'un matin après sa messe, on l'avait entendu dire : « Remerciez Dieu avec moi. Je viens de recevoir la certitude que mon père est sauvé. »

A deux mois de distance, ce deuil était suivi d'un autre. C'était son père spirituel qui expirait. Le 15 décembre 1856, M. Kolb-Bernard faisait savoir à « son très cher neveu » que M. le doyen de Saint-André n'était plus. « Ce coup est venu m'atteindre au plus profond de mon cœur, écrivait-il. Tu sais ce qu'était M. Gobrecht ; ce qu'il était pour tous, ce qu'il était pour moi en particulier et pour tous les miens. C'est lui qui avait décidé la conversion de mon père au catholicisme. Il était mon père, ma mère, mon ami, mon guide, mon conseil, mon appui. Il soutenait ma faiblesse avec une infatigable charité. Je sens douloureusement le sacrifice qui m'est demandé, et j'ai bien besoin que le bon Dieu vienne à mon aide Voici donc, en moins de deux mois mes deux plus chères et précieuses affections qui me sont enlevées. Que faire que de se réfugier au pied de la croix ? Demande pour moi la grâce d'y adhérer fortement. Je me sens comme toi doublement orphelin. Mais je veux espérer que le bon Dieu me sera plus père que jamais, dans ce grand délaissement de mon âme et de mon cœur. »

CHAPITRE VI

LA FAMILLE. — LES GRANDS ZÉLATEURS PARIS ET LE MIDI

(1857-1860)

Le premier jour de l'an 1857, la famille tout entière de M. Bernard-Beaussier, se trouvait réunie auprès des grands-parents, lorsqu'arriva pour eux une lettre d'Ernest, leur petit-fils : « Cette lettre et celle que tu m'adressas, mon cher neveu, lui répondit l'oncle Kolb, a été lue et entendue avec émotion et bonheur. Après cette lecture, ton grand-père s'est écrié, en soupirant, et les yeux pleins de larmes : « Voilà donc tout ce qui me reste de ma fille! » Et M. Kolb ajoutait : « Crois bien, mon cher neveu, que s'il y avait dans ce cri l'expression d'une incurable douleur, il y avait aussi un sentiment de profonde reconnaissance au Ciel. » C'est qu'en effet, ce « reste » était un trésor.

Il l'était surtout pour ses frères et sa sœur : « A côté du cercueil de mon père, raconte-t-il, je regardais ces orphelins. L'angoisse me suffoquait autant que la douleur, les larmes ne pouvaient pas couler. Que faire de ces trois frères et de cette sœur? L'aîné n'avait pas quinze ans, le plus jeune en avait huit. Qui leur tiendra lieu de ceux qu'ils ont perdus? Je priais Dieu pour celui qui venait de mourir; je le priais encore plus pour ceux qui survivaient. »

Il se tourna vers son oncle Kolb, ou plutôt ce fut l'oncle Kolb qui se tourna vers lui : « Mon cher neveu, la Providence

a tout fait pour nous unir. Elle l'a fait dès ton jeune âge, elle l'a fait plus tard. Elle l'a fait par nos joies communes, elle l'a fait surtout par nos communes douleurs. Ah! oui, je t'appartiens et tu m'appartiens aussi. J'appartiens à ton dévouement, à ta prière, à ton cœur de prêtre, et je te demande de m'y faire la place la plus grande possible. J'en ai besoin au milieu des épreuves et des amertumes de la vieillesse qui arrive. J'en ai besoin pour les devoirs qui vont se multipliant, à mesure que les forces déclinent. »

Un de ces devoirs nouveaux allait être la tutelle de ses neveux. « Mon oncle, continue Lelièvre, mon oncle était près de moi, aux funérailles de notre père. Pendant que je demeurais l'œil sec et le cœur déchiré, il versait un torrent de larmes. Il venait de perdre plus qu'un frère dans son meilleur ami. Cette amitié porta son fruit : mon oncle accepta la tutelle des orphelins. Ma sœur, qui savait à peine ce qu'est une mère, en trouva une dans ma tante. Dans mon oncle, mes frères retrouvaient le père qu'ils avaient perdu. Je ne sais pas s'il fit jamais une distinction entre eux et ses propres enfants. Sa maison devint leur maison, à Paris, comme à Lille. Il surveilla l'éducation de ses enfants, à travers des péripéties parfois difficiles. Il les dirigea et les aida au début de leur carrière, et fit choix pour eux d'un établissement. Ma tante et lui présidèrent aux noces; ils y étaient les parents. L'empire qu'il exerçait sur le cœur de ses pupilles était absolu. Leur confiance pour leur oncle n'avait pas de bornes : ils le respectaient, ils l'aimaient à l'égal d'un père. La tutelle fut temporaire, mais la paternité adoptive subsista. Pourquoi ne pas dire ce que je pense? Elle fut durable, parce qu'elle venait de Dieu. »

Pour Lelièvre, aimer c'était donner. Frère aîné, fils seul survivant d'un premier mariage, conséquemment frère plus riche, héritier actuel ou présomptif d'une fortune qui le ferait plus que millionnaire, il commença par en abandonner une part aux orphelins, « avec l'assentiment du Père supérieur à qui tout dans ma conduite doit être réservé », explique-t-il en vrai et pauvre religieux qu'il veut être. Il lui avait donc écrit : « Ma pensée est de ne pas profiter de tous mes droits,

mais d'abandonner à mes frères une partie de ce qui me revient. De la sorte ils pourront continuer à recevoir l'éducation qui leur est donnée présentement, puis pourvoir aux œuvres de charité dont leur père avait pris la charge. »

M. Kolb voulut bien se charger du règlement de ses affaires et de la prompte réalisation de ses valeurs. Les enfants demeurèrent aux mains dévouées de M. Despierre, fixé à Loos, marié à Loos, l'homme de toute la famille, comme il l'était de la commune, de la paroisse, de toutes les bonnes œuvres de Loos. Le prêtre se réserva la paternité spirituelle de ses frères, de « ses enfants » comme il les nomme dans les lettres. Écrivant à M. Despierre, il lui dit, par exemple : « Apprenez-leur, cher ami, la grande et divine science, celle de l'enfant et de l'homme fait, celle de l'apprenti et du maître. Aimer Dieu, le chercher, le servir, et lui rapporter toutes ses actions : voilà ce que je leur redis, après que je me le suis dit à moi-même le premier. « Et dans une autre lettre : « Faites de ces enfants des chrétiens : ne craignez pas d'exagérer quand vous leur dites qu'il est doux d'aimer Dieu ! » Toute sa correspondance est ainsi orientée vers la pratique de la religion et l'amour des choses éternelles.

Lelièvre avait à Loos une sœur de son père, M[me] Pillion, que nous avons déjà entrevue dans ce livre. C'était une pieuse veuve, sans enfants, libre de disposer de son bien, et facilement inclinée en faveur des malheureux. Mais elle était atteinte d'un mal inexorable dont chaque crise la laissait plus faible, plus abattue, plus désolée, et toujours craintive d'une prochaine attaque. On ne saurait assez plaindre ces douces créatures qui s'en vont, par une pente insensible mais fatale, à une décadence mentale autant que corporelle. Auprès d'elle, une garde-malade, qu'on ne peut oublier, la sœur Saint-Jules, de la Congrégation du Bon-Secours de Troyes, femme d'action et de zèle, profondément religieuse, prêtait son bras, sa plume, sa tête, à la digne femme qui l'acceptait comme ministre de sa charité aussi bien que comme l'indispensable soutien de son infirmité, de sa caducité.

Ernest, en vrai fils compatissant et tendre, lui apprenait à chercher la vraie consolation et l'unique félicité là où il la

trouvait lui-même, dans la charité et le bonheur des autres. « C'est par là, lui disait-il, que vous vous montrerez la digne fille de votre mère et de votre grand'mère Serret, dont les charités ne sont pas encore oubliées. » Ses lettres allaient la trouver dans la petite maison qu'elle s'était fait accommoder; et si c'était, à chaque fois, pour l'intéresser aux bonnes œuvres, aux pauvres, c'était aussi pour lui porter des paroles consolantes, souriantes : « Ma bien chère tante, mettez donc les soucis à la porte. Qu'ils ne passent pas la grosse grille de fer que vous avez fait poser l'année dernière, enterrez-les et mettez une croix sur leur tombe. Faites vos petites dévotions, comme vous pouvez, vos charités de bon cœur, plantez-vous une petite forêt de bonnes œuvres, pour ombrager le haut de votre jardin ; et, pour tout le reste, soyez calme et abandonnée entre les mains de Dieu. » On dirait une lettre de saint François de Sales.

A Lille, c'était plus que des parents, c'était plus que des amis, que Lelièvre trouvait dans la famille Bernard. C'étaient des coopérateurs assurés à son œuvre. La maison Bernard Frères n'était pas seulement à la tête de l'industrie sucrière du Nord, elle était à la tête de tout ce qui se faisait de bien dans la ville et aux environs. Le chef, Henri Bernard, le troisième de six frères, et demeuré le premier par la mort de l'aîné et l'entrée du second dans les ordres, était un homme supérieur et reconnu comme tel universellement. Membre, puis président de la Chambre de commerce pendant dix ans de suite ; membre, en 1846, du Conseil municipal où il siégea vingt ans ; administrateur de la Banque de France, conseiller général du département du Nord, faisant pénétrer l'inspiration chrétienne dans les administrations et sociétés minières où il avait sa place, esprit élevé et positif, cœur très chaud sous des apparences réservées, il n'est pas une œuvre catholique à laquelle il n'ait apporté le concours de son conseil, de son action, avec celui de son bien. Plus de cinquante ans, il se consacra tout entier à l'œuvre ingrate, délicate, obscure, de *Saint-François Régis*, où durant cette période il eut devant Dieu l'honneur de procurer le mariage religieux à plus de 37.000 couples et la légitimation de 7.560 enfants. « Plus de la moitié des bonnes

œuvres de Lille repose sur lui, écrivait Lelièvre. C'est un chrétien hors pair, et de qui la piété m'a été un sujet d'édification depuis l'enfance. Il était le meilleur ami de mon père, comme il est le mien. » Enfin autour de lui, ses frères et associés, Alexandre, Charles, Félix, Louis, Benjamin, formaient un faisceau serré dont la religion était le lien, vivant de la même foi, contribuant aux mêmes œuvres, habituellement pour la même somme, le plus souvent sous l'amicale inspiration de leur frère l'abbé, cet homme de Dieu dont la belle vie a mérité de trouver un historien digne d'elle.

C'était premièrement aux Petites Sœurs de Lille que Lelièvre intéressait la charité de tous ceux de sa famille. Il leur avait écrit précédemment de Rennes : « Qu'il doit faire misérable, cet hyver, à la rue Saint-Sauveur. Je ne puis supporter de voir les pauvres souffrir. N'y aurait-il point, dans le pays, d'autres fabricants et négociants disposés à imiter la charité de Messieurs B. F. (Bernard Frères)? Mon oncle Kolb s'est-il souvenu de sa promesse pour la fourniture du sucre? Est-ce que mon oncle Delloye ne ferait point tonner aux mêmes fins le charbon d'Aniches? Tout cela est simplement manière de remplir mon papier. Si ce n'est pas assez lisible, j'écrirai plus gros. »

Il ne cessa pas d'écrire fin, — c'était dans sa nature — à tous ceux de sa famille, et non pas seulement en faveur de la maison de Lille, mais en faveur de toutes celles d'Angleterre, d'Irlande, d'Amérique et d'Espagne, jusqu'à la fin de ses jours, sous mille formes variées qui n'épuisaient jamais l'abondance de son esprit à lui, et pour mille requêtes qui ne rebutaient jamais leur charité à eux.

Le premier exemple de donner venait de lui-même. L'héritage paternel s'en allait d'un tel train que le grave oncle Kolb accusait paternellement ce prodigue « de dépasser la mesure commandée par la prudence ». La faute en était aux constructions du noviciat et autres travaux de Saint-Pern, extraction de la pierre, bâtisse du vaste mur d'enceinte : « La Tour est le paradis de la pioche », écrivait-il de là. Et comme il s'y trouvait retenu par la direction des ouvriers, il invita ses frères à venir passer quelques semaines de leurs vacances auprès de lui.

Ces vacances furent heureuses; elles furent utiles aussi. Aux plaisirs de la promenade, de la chasse, de la pêche, le frère aîné entremêlait d'aimables leçons qui n'étaient au fond que le souvenir des exemples de leur père et de leur mère : leur piété, leur charité, leur fidélité à la messe de chaque jour, leurs égards pour les domestiques et les ouvriers. Gustave et Paul avaient remplacé leur aîné à la Conférence de Saint-Vincent de Paul, à Loos. Il les en félicitait. Il les remerciait de leurs visites et aumônes aux Petites Sœurs de Lille : « La Bonne Mère Gertrude s'en disait ravie. » A lui-même ces enfants avaient récemment offert, pour sa fête, une Bible annotée qui était tout son désir : « J'étais trop pauvre pour m'en acheter une de cette valeur. Ce livre par excellence est mon seul livre désormais. »

Gustave avait quinze ans, avec de sérieuses dispositions à la piété : il pensait à s'engager dans les affaires commerciales. Paul rêvait de l'École polytechnique, en vue de l'artillerie. Maurice touchait à l'âge de la première communion. Ce fut le sujet des entretiens de ce petit congrès de famille. Les trois écoliers n'oublièrent plus la grande maison de charité qui leur avait fait particulièrement profitables et douces leurs vacances d'orphelins. Ils reçurent en partant commission de prier en retour Notre-Dame-de-Grâce et saint Joseph de s'en faire les protecteurs : « Dites bien à M. le curé de Loos de présenter à l'autel de ce bon Saint la troupe de nos novices d'ici, afin que saint Joseph nous mène les uns et les autres par la bride et le frein *in camo et fræno*, comme il conduisait l'âne de l'Enfant Jésus. »

La correspondance demeura active entre le grand et les petits frères. Sous une tout autre forme, elle remplaçait celle que Lelièvre avait eue avec son père. Or, un jour d'avril de cette année 1857, une lettre du Havre vint annoncer aux écoliers que le grand voyageur était malade et arrêté. Elle disait en un style qui avait pris pour eux la couleur locale : « Me voici à terre. Il a fallu débarquer le *Brick*. La dernière traversée a été tourmentée, et lui a causé quelques avaries. Il est en réparation, et le radoubage avance assez lentement. Il pourra reprendre la mer dans quelques jours ».

La traduction de ce bulletin maritime est celle-ci : Faute de s'être arrêté à temps, comme lui-même l'avouait, Lelièvre était dans un état d'épuisement inquiétant. « Partagé, comme il dit, entre la fièvre et la quinine qui se disputaient sa personne, » il dut pendant un mois se priver même de la messe.

Il commençait seulement à faire quelques tours de jardin, lorsqu'il en écrivait ainsi à l'abbé Bernard : « C'est maintenant à mon tour de sentir l'infirmité. On m'a cru bien malade, quand j'arrivai au Havre ; mais il paraît que le bon Dieu daignera m'en tenir quitte encore pour quelques jours de repos et de retraite ». Ce repos, il le trouvait, aux heures de trêve, « en montant à l'étage de la maison, pour respirer le savoureux parfum de goudron que lui envoyait le port »; ou encore, dans l'emploi, moins poétique, de constructeur d'une étable à l'usage des porcs de l'établissement.

Mais cette maison de pauvreté comme de charité possédait-elle tout ce qu'il fallait pour le rétablissement du malade? L'abbé Lelièvre avait au Havre de proches parents, de grande condition; ils le réclamèrent pour le soigner et le refaire. C'était au Havre qu'était mariée sa cousine germaine, M[me] Masquellier, fille aînée de son oncle Kolb, une vraie sœur pour lui; et elle lui offrait, avec ses soins, sa grande habitation de Sainte-Adresse. Là aussi demeuraient son oncle et sa tante d'Aubigny, non moins empressés à l'accueillir et le guérir. Les supérieurs de la Tour, accédant à la prière de M[me] Masquellier, avaient autorisé Lelièvre a accepter. Il remercia, mais refusa : « Il est certain que je serais bien soigné chez Émilie, écrivait-il à Lille. Mais, comme il est impossible de l'être avec plus d'attentions que chez les Petites Sœurs, et que je m'y trouve près de l'église, avec la jouissance d'un grand et beau jardin exposé au midi, une grande chambre, une bonne cheminée, et d'excellentes côtelettes prises chez le boucher de mon oncle d'Aubigny, et des drogues de qualité supérieure, servies par le pharmacien d'Émilie, tous ces avantages me retiennent à la maison. » On comprit que du grand confortable des siens il

ne voulait rien pour lui-même. La pauvreté, elle aussi, lui était une sœur.

En retour, la Providence l'étonnait par ses merveilleuses prévenances. Dans cette même année, celle qui lui avait enlevé son père, dans cette même tournée, elle lui faisait rencontrer à Rouen et à Amiens des amitiés, des assistances, où il allait trouver pour lui-même, jusqu'à la fin, l'écho de sa pensée, le rayonnement de son âme, la joie de sa vie, et, pour ses fondations à l'étranger, les ressources d'une charité égale à celle de sa famille.

A la fin de ce mois d'avril 1857, une lettre de lui à ses jeunes latinistes de Loos leur apprenait qu'il était à Rouen : *in civitate Rothomagensi!* Les Petites Sœurs, leurs vieillards, les amis de la maison, l'attendaient pour fêter sa résurrection. Comment s'était faite la fondation de Rouen? Lelièvre en a écrit le récit :

« Une Sœur quêteuse de Rennes, Sœur Véronique, ne sachant comment subvenir aux nécessités de cette dernière maison, s'était avancée jusqu'en Normandie, avec une compagne, quêtant de bourg en bourg, jusqu'à ce qu'elles se trouvassent aux portes de la capitale de la province. Oseraient-elles y pénétrer? Elles le firent; mais à leurs dépens : on les y fit prisonnières. Les catholiques de Rouen leur signifièrent qu'elles n'en partiraient pas que d'autres Sœurs ne fussent venues inaugurer l'œuvre des vieillards dans leur ville. De voir et d'entendre ces deux aventurières, raconte Lelièvre, avait suffi pour que les Normands, gens pratiques et tenaces, ne voulussent plus lâcher ce qu'ils considéraient comme une très bonne affaire pour les pauvres du pays.

« Les otages ne furent relâchés en effet, qu'à l'arrivée de la sœur Stéphanie, 1850. C'était une perle. Dès l'âge de quinze ans, Mlle Barbeu du Bourg, fille d'un notaire de Tours, avait déclaré qu'elle serait Petite Sœur. A dix-sept, elle entrait comme postulante à l'Asile de cette ville. Quand on l'amena à Rouen pour tirer des mains de leurs charitables geôliers sœur Véronique et sa compagne, elle était encore novice. Il fallait cacher son âge; le public aurait souri :

dix-neuf ans! Mais c'était une sainte. Quand, plus tard, Rouen eut sa maison bien établie et payée, la supérieure revint, pour un an, à la Tour, se remettre au rang des novices et se préparer à ses vœux. »

Les Sœurs étaient bien vite devenues populaires à Rouen. Lelièvre l'était à cause d'elles. La fête fut belle chez les vieux. Il écrit : « Je me suis trouvé ici, avant-hier, à une fête touchante à laquelle rien n'a manqué, pas même les pétards que les Petites Sœurs faisaient partir bravement entre leurs doigts. Les bienfaiteurs de la maison avaient pris occasion de mon passage pour régaler les vieillards, et ils sont venus eux-mêmes servir à table. C'étaient les premières personnes de la ville, et qui témoignaient autour du pauvre une charité admirable. »

Entre ces personnes, ces notables, ces principaux fondateurs ou bienfaiteurs de l'œuvre des Petites Sœurs, les Barthélemy, les Keittinger, MM. Baudry, Delaistre, Dubois, Figeac, Le Brument, Cosserat, Adolphe Archier, il en était un plus humble, que la fortune avait trahi, mais dont le grand cœur se tenait au-dessus d'elle, près de Dieu, et de qui l'indomptable passion de charité avait attiré les yeux et le cœur de Lelièvre :

M. Paul Le Picard était à cette époque un homme de quarante ans. Son grand-père avait été député et maire de Rouen. Il dirigeait une grande filature et teinturerie près de là, dans sa propriété de Saint-Paul, en même temps qu'il s'adonnait à toutes les bonnes œuvres avec une ardeur de piété digne des saints antiques. C'était principalement lui qui, en 1860, avait donné le branle à la souscription qui avait permis aux Petites Sœurs l'acquisition de leur maison de la rue des Capucins. Cependant, déjà atteinte gravement par les événements de 48, son industrie était allée en déclinant sous l'écrasement de la concurrence, jusqu'à ce qu'en 1856, il lui fallut l'abandonner et accepter pour lui-même un emploi dans les bureaux du Comptoir d'escompte.

Dans cette condition moindre, allait-il renoncer à l'apostolat des œuvres? Il en écrivit au P. Lelièvre. La réponse du prêtre est admirable. A ce Paul qu'il connaissait bien, il rap-

pela l'apôtre Paul choisissant lui-même de travailler chez les autres pour gagner sa vie, sans cesser pour cela de prêcher l'Évangile : « Ce qui vous coûte le plus, c'est, me dites-vous, de ne plus pouvoir vous livrer, comme auparavant, aux bonnes œuvres auxquelles se complaisait votre charité? Mais Paul hésitait-il à quitter la grande œuvre de la prédication pour coudre le cuir et travailler de son métier chez Aquilas et Priscille? Or, quand est-ce, croyez-vous, que Notre-Seigneur était le plus glorifié par lui? Était-ce lorsque le « vase d'élection » répandait sa parole sur l'Aréopage, ou bien lorsqu'il s'enfouissait dans l'ombre de l'atelier du fabricant de tentes, pour accomplir ainsi la volonté du Père? »

Il lui proposait comme modèles, les Petites Sœurs elles-mêmes. « Voyez comme à chaque instant, elles savent quitter Dieu pour Dieu qu'elles trouvent dans chacun des emplois matériels où elles sont appelées, aux buanderies, aux lingeries, aux cuisines, etc. Ce que l'on peut garder là de la présence de Dieu est-ce qu'on ne peut de même l'emporter dans un comptoir? A chacun donc selon le partage du Seigneur, comme l'écrit votre saint patron. Cher ami, je suis tout à vous dans les entrailles de Jésus-Christ. »

N'ayant désormais que peu, ce peu Paul Le Picard le donna presque tout entier. Sur le « carnet » confident de ses pensées, il écrit : « Quel bonheur d'être à la fin du mois, pour pouvoir toucher et donner quelque chose de ce que je reçois. C'est si facile et si doux! O mon Dieu, ayez pitié de moi! Quand je n'aurai plus d'argent, et qu'il me faudra quêter pour faire du bien, que ce me sera triste d'aller aux Petites Sœurs des pauvres, les mains vides! Apprenez-moi, mon Dieu, à vous offrir ce sacrifice : ne pouvoir plus rien pour cette maison de paix et de bénédiction à la construction de laquelle vous avez bien voulu m'employer! Enfin, merci, mon Dieu! Que mon cœur y reste toujours uni quand mon corps sera trop usé pour m'y porter! »

Une ressource lui reste : celle de quêter pour donner. L'œuvre des Petites Sœurs de Rouen n'eut pas de solliciteur plus courageux, plus hardi, plus infatigable que ce grand homme de Dieu. C'était un brasier de charité. Bien au delà

de Rouen, la sienne va s'étendre à presque toutes les conquêtes apostoliques de Lelièvre. C'est ainsi que, pour sa grande part, un simple employé de banque rendra possibles les prochaines fondations de la Grande-Bretagne. La main de ce pauvre de Jésus-Christ est dans la main de l'autre, à jamais.

L'amitié d'Amiens, la plus grande des deux, date du commencement de 1857. Trente ans après, Lelièvre en rappelait le matin à cet autre frère d'âme, en ces termes : « Si quelqu'un a le devoir de marquer d'un caillou blanc la date du 30 janvier 1857, ce sont bien les Petites Sœurs, c'est moi ! » Et il s'écrie : « Ah ! ce serait une longue et belle histoire, si elle était écrite, que celle dont cette première conversation, échangée dans le plus intime de votre famille, a été l'origine ! Ce serait une histoire d'édification dans un siècle de scandales. Ce serait la légende de la charité persévérante, à travers des sacrifices quotidiens couronnés d'un succès tel que les meilleures œuvres n'en rencontrent pas toujours. Ce serait surtout la manifestation du divin, non seulement dans la première inspiration de l'ouvrage, mais dans son exécution, moyens et instruments, et dont la meilleure ouvrière a été couronnée dans le ciel ! »

M. Louis Marest à qui est adressée cette lettre, était un industriel des plus considérables de la ville d'Amiens, où il possédait et dirigeait, en société avec M. Cosserat, son beau-frère, une très importante maison de filature et de tissage de lin. Il avait de l'instruction, le goût du beau classique, une grande netteté d'esprit, et l'art d'écrire dignement, purement, parfois chaleureusement ce qu'il sentait ardemment. Il aimait la musique, et il y portait dans l'exécution la même pureté de goût et le même scrupule de perfection. Surtout c'était un chrétien à l'antique, nourrissant sa piété de lectures substantielles, spécialement de l'Évangile qui allumait dans son cœur une flamme inextinguible d'admiration communicative. Il n'était pas marié, il sortait peu, fuyait le monde ; sa santé était petite. Une secousse, de laquelle il ne dit pas la cause, avait autrefois jeté son esprit dans un état de noirceur qui durait depuis des années, et contre lequel il cherchait vaine-

ment à réagir. Mais un jour une notice, celle de Léon Aubineau, qu'il lut sur l'origine et l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres, lui révéla dans sa plus merveilleuse expression la beauté surnaturelle de la vie pour les autres, telle qu'il l'avait vue enseignée dans l'Évangile. Ce fut l'étincelle qui allait vivifier ses langueurs, et changer en énergie de zèle la névrose qui l'attristait et le débilitait. Presque dans le même temps, étant descendu vers le Midi, pour le soin de sa santé, et communiant un matin dans la chapelle de Notre-Dame de Fourvières, il avait reçu l'inspiration de promettre à Notre-Seigneur, si son état s'améliorait, d'employer sa personne, son influence et ses ressources à la fondation et au service d'une maison de Petites Sœurs des pauvres à Amiens.

C'était ce dont il avait entretenu Lelièvre, dans cette première entrevue du 30 janvier 1857, après en avoir conféré avec sa sœur, Mme Ledieu, comme il faisait en toutes choses. Mme Ledieu (Juliette Marest), née en 1815, était plus âgée que lui de deux ans. Elle lui était toute semblable et plus qu'égale : un zèle d'apôtre, une foi de martyr, une piété d'ange, avec une belle intelligence, à quoi se surajoutait ce quelque chose de plus tendre, de plus délicat, de plus ardent qui anime et distingue la religion des femmes ; et cette force d'âme soit pour agir, soit pour pour souffrir, par où excellent les vraies mères. Elle avait une fille, trois fils, dont l'aîné Henri lui était particulièrement une chère espérance. Les sociétés de charité, de zèle, de piété d'Amiens, lui étaient une autre famille. Cent fois dans ses lettres Lelièvre l'appellera une Sainte. Nous verrons combien il lui sera redevable : c'est elle qu'il vient d'appeler « la meilleure ouvrière », et qu'il nous a montrée « couronnée dans le ciel ».

Ce fut à la suite de cette entrevue avec l'abbé Lelièvre que, le 2 février 1857, fête de la sainte Vierge, Mme Ledieu vint conférer du projet de son frère et du sien avec Mgr l'évêque d'Amiens, récemment arrivé dans cette ville. Elle le rencontra au séminaire où il était venu faire sa retraite et célébrer cette fête, au milieu de ses clercs. « Il la reçut, raconte M. Marest, dans un petit parloir pavé en briques, sans feu, et sans autre

meuble que deux chaises de paille, un pour l'Évêque et l'autre pour ma sœur. Malgré la grande modestie de cet appareil, il se dit là des choses qui inondèrent de joie les deux amis de Dieu. C'est en suite de ces choses qu'à quelque temps de là, s'éleva la belle et consolante maison des Petites Sœurs. »

A l'instigation de leur fils et de leur fille, M. et Mme Marest voulurent faire don de la première demeure que les Sœurs devaient habiter : « La petite donation se fit sans bruit, sans réclame, dit une lettre du même, avec la modestie qui a présidé à toute leur existence. On a vu les Petites Sœurs arriver à Amiens sans qu'on ait su ni par où, ni comment. Et chacun de leurs amis a pu s'imputer le mérite de leur bienvenue, ou mieux en faire honneur à la seule protection d'en Haut, sans qu'on ait aperçu les moyens humains dont la Providence avait daigné se servir. »

La fondation d'Amiens commença petitement, dans ce petit local, avec vingt bonnes femmes seulement. Mais moins d'un an après, fin de 1859, Lelièvre écrivait à l'abbé Bernard : « Va donc voir, à l'occasion, ce qui se fait à Amiens; je crois que ce sera bien ». En effet, faubourg de Noyon, commençait à s'élever une maison capable de recevoir un ou deux cents vieillards, sur un terrain obtenu par l'intercession de la bienheureuse Germaine. Derrière elle M. Marest, sa sœur, leur famille répondaient de tout, comme Lelièvre les en remerciait en ces termes : « Je m'attendais bien à ce que la Providence ferait là, comme ailleurs, tout ce qui serait nécessaire pour les pauvres. Vous avez été l'instrument choisi de cette divine Providence; et c'est de sa part une délicatesse de plus que l'art avec laquelle elle sait choisir ceux qu'elle emploie à exécuter ses desseins. » Et, dans une autre lettre, instruit par ses visites de ce qu'était tout cet admirable milieu Marest, Ledieu, Cosserat, il écrit en terminant : « Je salue la digne et chrétienne famille qui, au milieu du monde, m'a donné l'édification de véritables religieux. » Il avait commencé cette lettre par ces mots : « La lettre que vous avez bien voulu m'adresser m'a singulièrement ouvert le cœur. » Ce cœur, nous le verrons, ne devait plus se fermer.

Avec l'entrée de l'abbé Lelièvre dans l'Institut des Sœurs, avec la translation de la maison mère à La Tour, le troisième grand événement de ces années fécondes est certainement la conquête que fit la petite famille de cet insigne ami et bienfaiteur, zélateur, collaborateur de ses œuvres, entre les mains de qui la Providence va remettre le soin de la représenter « dans le perpétuel miracle de sa bonté et la fidélité de ses bienfaits ».

Maintenant Lelièvre était domicilié à Paris. Une lettre de lui à ses frères, les en avait ainsi informés, 19 mai et 21 mai 1868 : « Je vous adresse ce petit mot de Paris où je suis probablement pour longtemps. J'ai dit adieu à La Tour, le lendemain de l'Ascension, ignorant quand il me sera donné de la revoir; et bénissant Dieu qui, en retour de la peine de quitter mes supérieurs, me donne la joie de me voir déchargé de mes fonctions d'architecte et de contre-maître. »

Il en venait prendre d'autres à Paris : « Me voilà au milieu des pauvres auxquels je sers d'aumônier, et dans un calme dix fois plus grand que je n'étais à la Maison-mère. Je couche dès ce soir rue Oudinot, chez les Frères de Saint-Jean de Dieu qui font bouillir ma marmite, et où l'on m'a donné une petite chambre sur le jardin, laquelle n'est pas désagréable ». De là Lelièvre allait tous les jours dire la messe et confesser, avenue de Breteuil, 66. Enfin il prêtait en même temps son ministère à la maison de la rue Beauvau, faubourg Saint-Antoine, sur le boulevard Mazas, partageant entre les deux établissements sa parole et ses soins.

La maison de l'avenue de Breteuil n'existait que depuis quelques mois. C'était le 2 février qu'elle avait reçu le personnel de la rue du Regard qui s'y était transféré. Lelièvre y avait grandement aidé, par des avances et garanties gagées sur son propre bien. Il y avait encore à faire; et lui-même nous est montré, dans une lettre à sa tante, fort occupé à planter, à verdir, à fleurir le jardin de ses vieillards. « Il est, écrit-il, très riche, en toutes sortes de légumes, choux, carottes, haricots, mais pas une fleur. Que ne donnerais-je pas, s'il me restait quelque chose à donner, pour posséder quatre lauriers de Portugal? Tout ce que je

puis faire est d'arroser de mes larmes le sable aride des allées. Mais ces larmes amères n'ont, jusqu'à présent, fait lever que des mauvaises herbes. » Le P. Lelièvre aimait ses vieillards comme Tertullien dit que le bon Dieu nous aime, jusqu'à la gâterie : *usque ad delicias amamur.*

L'homme qui avait amené son transfert nécessaire était Augustin Cochin, maire du Xe arrondissement, un des plus excellents et des plus éminents de cette pléiade de catholiques où brillent les noms de Lacordaire, d'Ozanam et de Montalembert. Lelièvre a raconté comment il eut avec lui les relations les plus assidues et, ajoute-t-il, les plus agréables. « C'était une amitié que mon père m'avait léguée. Il n'était que de trois ans plus âgé que moi. Il m'arriva de dîner chez lui avec M. de Falloux. L'esprit de l'un et de l'autre, l'intelligence de Mme Cochin, née Benoist d'Azy, au moins égale à son mari, celle de sa sœur Mme de Saint-Maur, la haute sagesse de leur père, le Nestor de la politique conservatrice, et par-dessus tout la belle parole familière et fine, élégante et forte, émaillée d'anecdotes de M. Cochin m'avaient tenu sous le charme. Cochin paraissait m'aimer. Ce fut par lui qu'à mon arrivée comme aumônier, je fus présenté à l'archevêque, le cardinal Morlot. Il dit que j'étais son ami. Sur ces mots de lui Son Éminence m'accorda tous les pouvoirs nécessaires à mon ministère, en ajoutant avec insistance : « Restez, Monsieur, dans notre diocèse, demeurez-y le plus longtemps possible, et toujours s'il se peut. J'en suis charmé. »

A quoi Lelièvre ajoute, écrivant à son supérieur : « Ces pouvoirs, je demande à la Très Sainte Vierge de m'en servir pour le bien des pauvres qui, eux aussi, m'ont fait bien bon accueil dans toutes nos maisons. J'étais si content d'être là, avec eux et le bon Dieu, que j'en pleurais de joie ! »

Nous sommes mieux instruits du ministère de Lelièvre, à la rue de Beauvau. Il en fait mémoire dans le dernier chapitre d'un écrit demeuré inachevé. Il débute par ce tableau se rapportant à cette année 1858 :

« Par une belle journée d'été, un spectacle triste et curieux animait une des rues les plus paisibles du faubourg Saint-Antoine. Une centaine de vieillards suivaient une bière.

Près du cercueil marchaient trente ou quarante religieuses en manteau noir. La marche n'était ni rapide ni régulière; plus d'un faux pas retardait la colonne; plus d'un traînard octogénaire s'efforçait vainement de rejoindre. On lisait sur tous les visages la tristesse et le recueillement. La sympathie se peignait sur le visage de tous ceux qui regardaient le long défilé silencieux.

« Celle qu'on portait de sa maison au cimetière du Père Lachaise était une Petite Sœur des pauvres. Chacun de ceux qui l'accompagnaient aurait eu bientôt fait de dire sa simple histoire; aucun peut-être n'eût pu la conter sans mêler des larmes à son récit. Elle s'appelait la Petite Sœur Protais, auraient-ils dit. Nous ne savons trop de quel pays elle venait; le nom de sa famille nous est pareillement inconnu. Depuis six ou sept ans que notre maison de la rue de Beauvau est établie, c'est elle qui est la Sœur buandière. Elle venait d'entrer dans sa vingt-cinquième année lorsqu'elle fut atteinte de la maladie qui l'a emportée. Elle s'est épuisée à travailler pour nous : Voilà son histoire. Souvent, après toute la journée passée à son pénible emploi, nous l'avons vue debout toute la nuit au lit des malades. Jamais elle ne se plaignait; jamais elle ne paraissait mécontente. Si quelqu'un de nous lui parlait vivement ou s'emportait, elle souriait. Nous l'aimions parce qu'elle était douce et brave envers tous. Ceux d'entre nous qui l'ont vue sur son lit de mort peuvent dire qu'ils ont vu comment finit une sainte. Elle était si contente, elle disait si bien qu'elle était heureuse de souffrir, elle avait un si bon regard, il était si facile de voir qu'elle disait vrai! Les Sœurs rapportent qu'au dernier moment elle baisa le livre de sa Règle, son crucifix, le papier sur lequel étaient écrits ses vœux; puis, avant d'expirer, elle promit de prier au ciel pour celles qui restaient; et elle rendit doucement son âme à Dieu. »

Lelièvre décrit ensuite très pittoresquement cette maison de Beauvau avec cette conclusion : « Rien n'est plus capable qu'une telle charité et l'exemple d'une telle piété pour le rajeunissement de l'âme des vieillards. C'est dans la religion qu'ils retrouvent l'innocence de leurs premières années et la joie tranquille des dernières ».

Lui-même allait à ces âmes. Le faubourg lui en envoyait d'affreusement avariées, d'étrangement dévoyées. Il s'efforçait de les refaire. Plus de vingt ans après il écrivait : « Je me rappelle un vieux bonhomme que j'administrai dans la maison de la rue de Beauvau, du temps de la Mère Théodore. Il avait déjà reçu beaucoup de sacrements dans notre maison : la première communion, la confirmation, et avant ceux-là une confession qui était la première de sa vie, suivie tout aussitôt du mariage : à quoi il y avait lieu, après un petit retard qui remontait aux guerres de l'Empire. Vint le tour des derniers, l'extrême-onction, le viatique, où le vieux pénitent fit paraître une foi et une piété admirables : « Ma Sœur, disait-il à la Mère Théodore, c'est « une chose bien convenable que je m'en aille faire au ciel « la fête du Sacré-Cœur ». On était à la veille, et dès l'aube du lendemain notre prodigue réconcilié s'en allait, en effet, à la maison de son Père céleste. Celle qui était devenue sa femme, dans notre maison, l'avait précédé de quelques mois dans des dispositions toutes pareilles. »

Lelièvre continue : « J'eus assez de mal dans ce même Beauvau avec une nonagénaire fort vive, venue de la banlieue de Paris, et qui, dès son entrée, se déclara athée. Elle-même demanda à plusieurs reprises à me parler. Elle me parla, non pas une fois mais dix, et toujours sans résultat. — « Que voulez-vous que je fasse, me disait-elle, « puisque je ne crois pas en Dieu? Je n'étais pas mal avec « mon curé; à chaque fois qu'il me rencontrait, il me disait : « Bonjour, madame une telle! Mais à mon âge on ne change « plus. » Elle changea pourtant. Sa fin ne fut pas si prompte que l'est d'ordinaire celle de telles longévités; elle ne perdit pas non plus la raison qu'elle avait claire. Dès qu'elle se vit malade, elle crut en Dieu, elle crut en Jésus-Christ, elle crut en l'Église de son curé, et madame une telle mourut avec les sacrements. J'espère qu'elle est allée se joindre au chœur de ceux qui répètent sous la voûte éternelle le cantique : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* »

De 1858 à 1861, Paris demeura le quartier général de Lelièvre. Mais de ce centre il rayonne sur tous les points où le

dirigent ses supérieurs, comme visiteur, fondateur, prédicateur des maisons de la Petite Famille. En 1858, « après avoir bu les eaux de la Loire et de la Garonne, comme il s'exprimait, il avait bu celles du Rhône et de la Saône ». A Saint-Étienne, il lui avait été donné d'ouvrir aux Petites Sœurs, après deux années de campement dans des masures, « une maison toute neuve, avec un beau jardin, par-dessus le feu éternel des usines de fer et de charbon, par-dessus le bruit des machines, le brouillard et la fumée, à 600 mètres au-dessus du niveau dela mer ».

Plus tard on le voit à Bordeaux, où il se concerte avec le cardinal Donnet pour l'indispensable construction de nouveaux bâtiments : « Outre tout ce qui remplit ici la maison actuelle, trois cents vieillards qui sont dans une vraie nécessité sont inscrits pour entrer. Cela fait pitié, il fallait bâtir à tout prix. »

A Poitiers, c'est avec Mgr Pie qu'il décide l'annexion à la maison des vieillards d'une chapelle plus grande, à l'usage d'une population rurale éloignée de la paroisse, et laquelle y réclame à grands cris une place : « Ma Sœur, laissez-nous entrer ! C'est aujourd'hui dimanche. Si nous n'entendons pas la messe, le péché sera pour vous. »

A cette époque Lelièvre, voulant faire profiter son diocèse de naissance du bien de ses aïeux, incita sa famille de Valenciennes et de Cambrai à y faire des fondations auxquelles lui-même apporta exemplairement sa grande part. Vers la fin de l'année 1859, une somme de 40.000 francs suivie bientôt d'une autre de 15.000 lui était servie par l'oncle Kolb, gérant de ses affaires, à cette intention.

Peu de temps auparavant, il avait eu la douleur de perdre à Lille son grand-père maternel, M. Bernard-Beaussier, sans que, alors à Rome, il eût pu revenir l'assister à ses derniers instants. C'est une partie de cet héritage qu'il venait de porter à Valenciennes.

Mais, cette fois non plus, ses frères et sœurs ne furent oubliés par lui dans le partage. Le 30 avril 1860, il écrivait à Paul, en simple *post-scriptum* : « J'ai signé, avant-hier, l'acte qui vous donne toute ma part dans le château de Loos,

et toutes les terres que mon grand-père possédait autour du jardin. Cela vaut bien une petite prière pour moi. Je n'avais pris cela dans la succession qu'afin de vous le donner. » A cette époque, Paul et Gustave venaient d'être placés par lui chez les Jésuites, au collège de Vaugirard.

La fondation de Cambrai, autre ville familiale de Lelièvre, se fit dans ce même temps et avec les mêmes secours, janvier 1860. Les Petites Sœurs furent établies dans une maison héréditaire, de laquelle il écrivait à l'abbé Bernard : « La chapelle pourrait être placée dans un des salons, et la salle commune des Sœurs dans la chambre où ma tante Georges est morte. Valenciennes est installé. Les Sœurs ont été on ne peut plus contentes : elles n'ont rien trouvé en arrivant; mais elles auront des pauvres. Elles en attendent plusieurs d'Anzin et d'Aubry ».

Dans l'été et l'automne de la même année 1860, se place, dans la région du Nord, la fondation de Roubaix, « pour laquelle, écrivait Lelièvre, notre bon Père consent que je consacre un peu d'argent ». Il entama celle de Maubeuge, qu'il dut cependant ajourner, par égard pour les appréhensions prudentes de Mgr Regnier : « Outre que nous ne faisons jamais rien qu'avec le plein sentiment de NN. SS. les évêques, il n'est pas difficile ici de se soumettre à un esprit aussi judicieux que celui-là ! »

Mais ce n'était pas seulement entre Paris et la province, c'était entre Paris et Rome que, durant ces mêmes années 1858, 1859, 1860, l'abbé Lelièvre avait à se partager. Quelles affaires l'y appelaient, quels intérêts l'y retinrent et l'obligèrent à de longs séjours? Comment en profita-t-il pour le service du Saint-Siège alors aux prises avec la Révolution? Quelles conséquences s'ensuivirent pour son prochain apostolat en Angleterre? Quels furent les commencements de cette entreprise conquérante, laquelle elle-même n'était qu'une porte ouverte à l'expansion lointaine, universelle, de la charité des Petites Sœurs des pauvres? Le chapitre suivant le dira.

CHAPITRE VII

ROME : AFFAIRE DE LONDRES
PREMIÈRES FONDATIONS ANGLAISES ET ÉCOSSAISES

(1860-1863)

Les derniers mois de l'année 1858 avaient vu Lelièvre quitter Paris et Rennes pour une absence qui se prolongeait, sans qu'on en ait su ni l'objet ni le lieu. C'est seulement le 3 février 1859 qu'une lettre de lui à l'abbé Bernard disait : « J'aime qu'on ignore ma présence à Rome ; mais je veux que toi tu la saches ». Il lui parlait ensuite d'une longue et importante audience qu'il avait reçue de Pie IX, « heureux, disait-il, de retrouver en lui cette grandeur pleine d'affabilité, cette majesté douce, ce regard brillant d'intelligence, ce sourire de père, cette sérénité de saint, cette voix d'ami ». Après quoi la lettre parlait en termes généraux « de longs jours de travail qui l'attendaient, de graves intérêts qui lui étaient confiés, et de la lumière qu'il fallait demander au Ciel de lui envoyer à cet effet ».

Les affaires de l'Institut en Angleterre traversaient une crise. Lelièvre était à Rome pour la dénouer.

Au mois d'avril de l'année 1851, Londres avait reçu la première fondation des Petites Sœurs appelées par le cardinal Wiseman et les Conférences de Saint-Vincent de Paul. Elles habitaient Hammersmith, agglomération à l'ouest de

la ville à laquelle elle fut plus tard annexée. C'étaient cinq novices et une postulante, auxquelles furent ensuite envoyées deux Sœurs, et, moyennant des agrandissements progressifs, elles arrivèrent graduellement à loger cent vieillards. L'inexpérience des mœurs, l'ignorance de la langue, la jeunesse des débutantes avaient rendu la fondation difficile. L'opinion s'étonna, s'irrita de l'audace de « ces filles du Pape ». Il avait fallu d'abord que le costume religieux se dissimulât prudemment sous la coiffure et le manteau séculiers. Puis on les vit à l'œuvre; le nom des Petites Sœurs des pauvres commença à être prononcé en anglais avec admiration, puis avec vénération. Et « les filles du Pape » virent les enfants du peuple venir leur baiser la main, et leur panier se remplir de l'offrande des humbles.

Cependant la communauté londonienne se trouvait vis-à-vis de la Maison Mère dans une situation qu'expliquaient seules les nécessités de la première heure. La fondation, nous venons de le voir, s'était faite avec un personnel de novices, dont plusieurs n'avaient pas passé plus de six mois dans la Congrégation. L'une de celles-là était devenue supérieure. L'année qui suivit leur vêture, on leur avait permis de prononcer leurs vœux à Londres. De même les postulantes avaient été autorisées à y prendre l'habit. En somme, de ce chef, et par suite d'habitudes contractées dans cet éloignement, la première maison de Londres s'estimait en possession d'une autonomie de fait.

Sur ces entrefaites, en 1854, parut le décret ou bref, par lequel le Saint-Siège, en donnant l'approbation à la Société, plaçait toutes et chacune de ses maisons sous l'autorité commune du supérieur et de la supérieure générale de Rennes. C'était la totalité des trente-six maisons alors existantes, y compris celle de Londres au même titre que les autres, et d'autant plus expressément que la demande d'approbation romaine de l'Institut avait été appuyée par une lettre testimoniale de Mgr Wiseman, l'ordinaire du lieu. On ne l'entendit pas ainsi à la maison de Londres. D'une part les Sœurs et novices émirent, à la date du 9 août 1854, la prétention de former une branche de Petites Sœurs des pauvres à l'usage des

pays de langue anglaise, et se gouvernant par elle-même. D'autre part, l'autorité diocésaine, leur prêtant son appui, se prononça fortement pour la continuation du présent état de choses, par crainte de voir tomber un établissement dû tout entier aux sacrifices du pays, et cela au vu et su du protestantisme qui en eût fait un échec pour l'Église romaine. La contestation, après avoir passé par diverses phases, ayant pour objet la sauvegarde des droits acquis, avait été finalement déférée au Saint-Siège.

C'est pour cela que Lelièvre était maintenant à Rome, 1859. Il y venait défendre la cause de la Petite Famille, la cause de l'unité, et cela à l'encontre du prélat le plus justement accrédité qui fût en Angleterre. Si tout ce travail devait rester secret, c'était le respect envers l'éminent archevêque qui le commandait, et aussi cet esprit de paix spécial à une congrégation qui ne veut rien devoir qu'aux moyens de charité et de modestie religieuse. Comme il vient de le dire, Lelièvre prévoyait que les négociations seraient longues; il en savait les épines. Mais ce qu'il ne savait pas, c'est qu'une fois ces épines extirpées par lui, le sol anglais allait porter une végétation de charité de laquelle il aurait été le semeur, et dont la culture allait constituer l'œuvre la plus laborieuse, mais la plus glorieuse de son ministère d'apôtre dans les deux mondes.

Le même secret qui couvrait sa présence à Rome nous a laissé ignorer son action à cet égard. Nous n'en trouvons nulle trace dans ses lettres à ses amis; et, celles à ses supérieurs ayant entièrement péri, c'est toute sa correspondance qui est muette sur cet objet.

A défaut de l'intérêt, bien secondaire toutefois, qu'eût présenté ce litige, ses lettres en trouvent un autre infiniment supérieur dans la grande lutte catholique à laquelle Rome le faisait assister à cette heure. Cette heure était celle où le Pape et la papauté se débattaient douloureusement contre les empiétements du Piémont, l'abandon ou la trahison de la France, les machinations des loges, et les coups de main des séides de la Révolution, Cavour, Napoléon III, Mazzini et Garibaldi.

A la fin de 1859 et au commencement de 1860, se place un second séjour à Rome. « Le Saint-Père sera-t-il encore à Rome, aux fêtes de Pâques? se demandait Lelièvre, janvier 1860. Hier, 20 de ce mois, j'étais à Saint-Pierre, quand le Pape y est venu avec Mgr de Mérode et quatre gardes. Je suis demeuré un quart d'heure à genoux à ses côtés, m'unissant à lui, ne pensant plus à moi, mais seulement à l'Église, à la France, à toutes les nécessités du monde. » — Et dans une lettre à un ami : « Une commotion momentanée semble prochaine et inévitable. Prions donc et faisons le bien. L'Église est l'épouse du Crucifié; les basiliques de Rome ont leurs fondements posés sur les voûtes des catacombes ; et la chaire de Saint-Pierre n'est pas loin de la Confession des martyrs : *in cruce salus.* »

Lelièvre ne pria pas seulement, il agit, voulant apporter à la défense du Pape l'humble mais ardent concours d'un bon soldat du Christ. Cette action remplit ses lettres. Nous n'y pouvons insister sans sortir de notre sujet, mais nous ne pouvons l'omettre sans manquer à sa mémoire.

Le Pape avait besoin de soldats. A Lille et dans le Nord un comité diocésain pour le recrutement et la solde des défenseurs du Pape avait à sa tête MM. Kolb et Henri Bernard; celui-ci venait de leur donner son fils aîné. De Rome, les lettres de Lelièvre activent les enrôlements. Il voit les zouaves, et particulièrement le jeune cousin duquel il se dit fier et de qui il écrit : « J'ai été content d'André (Bernard) au dernier point. Il est très aimé, très estimé; il cherche la bonne société. C'est un cœur d'or, une tête bouillante, un bras de fer. La pratique du devoir ne s'est pas démentie en lui; et, l'énergie de sa nature morale répondant à sa nature physique, il est capable de beaucoup de bien. » Ce bien, l'énergique cousin n'a pas cessé de le faire.

Le Pape, de plus et surtout, avait besoin d'argent; un emprunt était ouvert. Lelièvre mit sa vive ardeur à lui recruter des souscripteurs parmi les capitalistes de la région du Nord : « Il faut que l'emprunt pontifical soit couvert au double et au triple. Il faut que ce placement devienne une manifestation! » A chaque voyage qui le ramène en France dans ce

temps-là, cet intérêt pour le Pape passe même, semble-t-il, avant ceux de ses Sœurs.

Enfin le Pape organise une loterie pour venir en aide aux familles de ses États chassées ou privées d'emploi par la Révolution. C'est Lelièvre qui, avec la princesse Borghèse, douairière, une Française aussi, accepte de se faire le placier des billets en France. Pour sa part il exploitera toute la région du Nord et du Pas-de-Calais, avec Lille comme bureau central, M. Despierre comme comptable, la maison Bernard Frères comme caissière, et tous les membres de la famille comme distributeurs ou expéditionnaires. Ses lettres n'ont plus d'autre sujet. Je ne puis citer qu'en note celle, par exemple, qu'il adresse à sa jeune sœur Adrienne, au pensionnat des Dames Bernardines d'Esquermes, duquel il avait fait un de ses principaux centres d'opération : elle est charmante[1].

1. « Chère Adrienne, j'ai fait aujourd'hui un gros coup. Je n'en ai pas de repentir, mais un peu de honte. Je me trouvais ce matin chez la princesse Borghèse. Cette dame, la meilleure de toutes les grandes dames romaines que je connaisse, me dit : Croyez-vous que le Pape vient de me mettre à la torture? — Et comment cela, madame la Princesse? — Vous savez, me dit cette excellentissime Excellence, que beaucoup de familles qui sont restées fidèles au Saint-Père ont dû se sauver de Rome, et qu'elles sont aujourd'hui sans pain. Le Saint-Père voudrait bien les assister, mais il n'a rien : le Denier de Saint-Pierre ne suffit pas aux besoins du Trésor et de la Dette. Il faut payer ses dettes avant de faire l'aumône. — Je comprends, Madame, le Pape vous constitue son Grand Aumônier, vous confiant toutes ses familles pauvres, mais point d'argent pour elles. — Pas tout à fait, reprit la Princesse. Le Pape a choisi dix dames, du nombre desquelles je me trouve. Il nous donne une grande quantité d'objets précieux, choses de piété et d'art, diamants, étoffes, tapisseries, camées, mosaïques, livres, etc., etc. C'est pour en faire une loterie; plusieurs lots sont magnifiques. Mais nous ne voulons pas faire d'éclat; ce qui ne laisse pas que de m'embarrasser. Mais ce qui m'embarrasse davantage, le voici : le Saint-Père m'a signifié qu'il comptait sur moi pour placer *quatre cent mille billets!* — Madame, répondis-je, voilà qui est bien. Veuillez me permettre de commencer par prendre mille de ces billets. — Vous, monsieur l'abbé? se récria la Princesse. Allez-vous par hasard placer ces billets chez vos Sœurs? — Non, madame la Princesse, mais je vais les placer à ma sœur! J'ai des Sœurs, repris-je avec un peu de fierté, et j'ai aussi une petite sœur, madame la Princesse! Cette petite sœur est bonne, elle est pieuse, elle aime les pauvres; elle aimera surtout les pauvres du Pape. Après cela, elle ne déteste pas les loteries, elle est adroite, et je dois vous dire, madame la Princesse, que je reviendrai vous redemander des billets. Si elle ne place pas tout dans la maison où elle est, elle distribuera ce qui lui restera entre ses frères et ses parents. Elle leur dira que c'est pour ceux qui ont tout exposé, tout perdu pour la cause de la religion et de la justice, et on ne lui refusera rien. »

Enfin il n'y eut pas jusqu'aux Petites Sœurs et à leurs pauvres qu'il ne mit à contribution pour cette œuvre. Il faut croire qu'il y eut là un extraordinaire entraînement de charité, puisque le Pape voulut en remercier l'infatigable promoteur par un Bref très étendu, très chaleureux, duquel nous citerons du moins les premières et dernières lignes : « Cher fils, il Nous est connu abondamment le grand amour que vous avez pour Nous. La foi, la piété, le dévouement qui vous animent, vous et votre Institut des Petites Sœurs des pauvres, à l'égard de notre personne et du Saint-Siège, Nous le connaissons par toutes les preuves que vous Nous en avez données. » Puis finalement, après un épanchement de son âme sur les maux de cette heure cruelle : « Maintenant, à votre piété, cher fils, et à celle de vos Sœurs Nous rendons grâces de l'offrande en argent qu'en votre nom commun Nous a apportée notre cher fils Dominique Fioramonti. C'est pourquoi Nous prions le Seigneur, source de tout bien, de vous combler, vous et ces dignes Sœurs, de ses dons, à jamais. »

Cependant, après quatre mois de négociations, qui quoique bien employés, lui avaient été, disait-il « une longue attente », Lelièvre était retourné en France, avril 1860. Il revint à Rome, pour la même affaire de Londres, au milieu de décembre. C'était deux mois après Castelfidardo. La situation du Pape s'était agravée; mais sa grandeur d'âme n'avait pas fléchi : « Ame sublime, écrivait Lelièvre, et qui trouve sa paix même dans ses amertumes : *In pace amaritudo mea amarissima.* Lelièvre pressait la décision qu'on lui faisait acheter par de si longs délais : « Ce prêtre français est bien patient », avait dit Pie IX lui-même. — « Ce n'est pas tout à fait, remarque Lelièvre, le sentiment de Mgr Bizarri, qui m'a dit à moi-même que j'avais été comme une sangsue : *sei stato come una miniata.* »

La lettre disait à la fin : « Hier, quand j'étais à l'audience du Pape, à genoux devant cette vivante image du Pasteur-Roi, ému comme à la première fois, je me demandais s'il ne serait pas donné à ceux que j'aime de venir après moi apporter un peu d'aide à celui que surcharge une si lourde croix. Voici, chère Adrienne, une occasion digne de ta foi et de ton bon cœur de petite fille chrétienne. »

Le décret fut enfin rendu à la date du 1er mars 1861. Il lui donnait gain de cause. La maison de Londres n'était pas autorisée à se séparer de l'Institut des Sœurs françaises, ni comme maison particulière, ni pour former une congrégation distincte. Conséquemment les Sœurs de Londres devaient, sous deux mois, se soumettre à la Supérieure générale, sinon elles resteraient privées du nom, de l'habit, des privilèges accordés par le Saint-Siège aux Petites Sœurs des pauvres; avec défense d'ériger d'autres maisons dudit institut.

Dans une lettre du 27 mars, mercredi de la semaine sainte, adressée à l'abbé Gontar, son confrère de la rue de Breteuil, Lelièvre pouvait dire : « Le Décret pontifical est aussi bien que possible. Le Saint-Père a accepté toutes mes conclusions. Rendons grâces à Dieu et au bon saint Joseph. » Cette lettre est timbrée de Rennes. L'abbé Lelièvre était rentré.

Il rentrait porteur de la correspondance confidentielle du Saint-Père avec divers personnages du monde politique et ecclésiastique. Dès son arrivée il en fit ce rapport au Maître de la Maison de Pie IX : « Monseigneur, une lettre du Pape est une fort bonne protection en voyage. Vous m'en avez donné plusieurs. Je me trouvais donc en sécurité parfaite sur mer, à travers la tempête qui a été affreuse ; et, sur terre, au milieu des faux frères autrefois déjà redoutés de saint Paul, et plus nombreux en notre temps qu'au sien. » Il avait porté à Mgr de Poitiers, excommunié civilement, les paroles du Saint-Père qui le réconfortait. Il avait vu éclater l'amour de la France pour Pie IX. Il citait parmi les plus braves parlementaires son oncle Kolb et M. Keller qui venaient d'ouvrir la brèche au Corps Législatif : « Le Saint-Père a ici des serviteurs dont je connais le cœur et qu'on ne peut ni intimider, ni corrompre. Pour moi, Monseigneur, j'espère une chose : c'est que vous voudrez bien demander à notre Saint-Père une bénédiction pour son commissionnaire. J'ose compter que mon exactitude à le servir vous sera un encouragement à user de moi à l'avenir. Ce me sera la plus douce récompense de ce que j'ai pu faire jusqu'à ce jour pour vous, Monseigneur, et pour Celui à qui ma vie appartient. »

La Tour ne retint Lelièvre que peu de jours, les jours né-

cessaires à son repos. « Ici, écrivait-il à M. l'abbé Bernard, je fais tailler du granit : c'est moins dur que les hommes. Je reste dans notre vallée, sans franchir le coteau d'où je pourrais voir le monde. Ce n'est pas moi qui tirerai seulement la bande d'un journal. O les belles grèves de la Bretagne! Et les bords de notre lac! Et l'ombrage de nos hêtres! »

Il n'attendit pas longtemps son obédience pour l'Angleterre : c'était l'achèvement de son œuvre. Les broussailles enlevées, la voie était ouverte. Lelièvre allait avoir à réparer d'abord, à conquérir ensuite. Il fit sagement l'une de ces choses et grandement l'autre. Il n'y a pas dans l'histoire de l'Institut des Petites Sœurs de plus belles pages que celles-là. C'est lui qui, à son insu, les a écrites dans ses lettres.

La situation qu'il allait trouver en Angleterre était devenue celle-ci. Après le décret du Saint-Siège, la maison de Hammersmith avait accepté de ne plus pouvoir porter le nom ni l'habit des Petites Sœurs, ni former une communauté du même institut. Mais, le décret n'affectant pas leur état futur, il leur restait pleine liberté de fonder une autre congrégation religieuse.

Cependant une seconde maison, issue de celle-là depuis un an seulement, était établie à Londres dans une partie de la ville de laquelle est formé le diocèse de Southwark, alors sous la juridiction de Mgr Grant. Or, le 8 juillet 1861, cet évêque était heureux d'écrire à la Maison Mère : « Dès que les Sœurs ont lu le décret du Saint-Père, elles m'ont exprimé le désir le plus filial d'être réunies à la Mère générale et à l'Institut. » C'était la réponse de la Mère Honorée, qui en était supérieure. Il est vrai que ce n'était qu'une maisonnette occupée en location et où huit Sœurs suffisaient, ou plutôt ne suffisaient pas, à nourrir vingt-cinq vieillards ». Huit Sœurs et vingt-cinq vieillards, voilà donc ce que Lelièvre allait trouver en Angleterre, là où, six ans après, il devait compter dix maisons, cent trente Petites Sœurs, et deux mille vieillards hospitalisés par ses soins.

C'est aux premiers jours de septembre 1861, après une dernière course nécessaire et rapide à Rome, que Lelièvre descendit à Londres. Le 16 de ce mois, il écrivait de là :

« Combien de pauvres ici! La maison de Southwark qui nous est rendue va recevoir un notable agrandissement et c'est à cela que je travaille ici. Faites prier à cette fin, car c'est une grande œuvre, et où je sens l'opposition du démon. » Et, un peu plus loin : « J'ai besoin que la maison Bernard Frères me fasse ouvrir sur une banque de Londres un crédit montant à 50.000 francs. Je ne sais dans quelle mesure j'userai de ce crédit, mais il est certain qu'une partie du moins me sera nécessaire. » Le compte courant était ouvert, il ne se fermera plus.

Ainsi accrédité, Lelièvre put adjoindre à la maison de Southwark une maison contiguë qu'il prit en location. Le nombre des pauvres fut porté de vingt-cinq à soixante. C'était un petit commencement.

Mais le diocèse de Westminster allait-il demeurer définitivement fermé à la famille française? Tout dépendait de Mgr Wiseman qu'il fallait se réconcilier, après les heurts inséparables d'un procès en Cour de Rome. Le grand ami de Lelièvre à l'Académie ecclésiastique, Manning, l'esprit et le cœur le plus largement ouvert aux besoins populaires, était en haute considération auprès de son archevêque. « Il connaissait et aimait nos maisons de France, écrit Lelièvre. Je les lui avais fait visiter à Paris. Sa bienveillance toute particulière fut pour les Petites Sœurs l'appui le plus ferme et la sauvegarde la plus sûre. Ce fut lui en personne qui prépara notre retour dans ce diocèse. » Curé ou recteur d'une grande paroisse, dans le quartier de Parangon, sous l'autorité de Wiseman, il insista auprès de lui pour la fondation d'un asile au service de la vieillesse indigente. Ce fut fait. Dès le mois d'octobre, une nouvelle maison, située à sept milles de celle de Southwark, partageait avec elle les soins actifs de Lelièvre. Et ses lettres le représentent courant d'un bout à l'autre de Londres, afin de pouvoir se donner à chacune des deux tour à tour.

« Le Cardinal Wiseman, daigna nous témoigner d'une manière éclatante et digne de sa grande âme le regret qu'il avait de ce qui s'était passé. Il présida en personne à tout ce qui regardait notre fondation, recommanda nos Sœurs à

tous les fidèles de son diocèse, et vint apporter aux Sœurs et aux pauvres sa bénédiction. »

Bientôt Lelièvre put écrire à son frère Gustave : « Nous avons eu dans nos deux maisons de Londres une fête de Christmas charmante. Les pauvres pleuraient de joie, eux qui ont souvent pleuré de peine; et leurs larmes étaient une prière pour nous. Apprends, mon cher frère, à connaître et à goûter le plaisir de soulager les chers pauvres de Jésus-Christ. Ta mère n'eut point de plus cher partage. »

La même lettre devait avouer que « la pauvreté de ces deux maisons était extrême. Je crois que nous avons poussé la confiance en Dieu jusqu'à ses dernières limites. Mais que le bien à faire est grand ici! Je ne crains qu'une chose, c'est que la Mère Pauline se fasse mourir à la peine ».

Il n'avait que trop bien prévu. Moins de trois mois après, il écrivait « que les supérieures des deux maisons de Londres étaient prises en même temps de la fièvre typhoïde. Toutes deux furent aux portes du tombeau. J'administrai l'une le samedi et l'autre le dimanche. Aujourd'hui je crois qu'elles nous sont rendues. Le nombre de nos pauvres augmente chaque jour. Ils sont tous venus se confesser pour la fête de saint Joseph. Nous recevons aujourd'hui un Français qui s'est ruiné où d'autres font fortune, et qui trouvera dans cette ruine la cause de son salut. J'avais parmi nos pénitents quatre protestants convertis. »

Les conversions au catholicisme étaient favorisées par les circonstances. L'heure à laquelle Lelièvre descendait en Angleterre était mémorable entre celles de ce siècle. D'une part, l'autorité de l'Église romaine venait de s'y affirmer par le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique. D'autre part, un courant de retour vers les antiques pratiques du culte catholique, sous l'action du Puséysme et du Ritualisme, en faisait présager un autre plus complet vers l'unité romaine. Mais c'était la violence et l'émeute qu'avait d'abord provoqué l'acte du rétablissement de la hiérarchie; et le mouvement puséyste ne se hâtait guère de parfaire le cercle de son évolution vers le catholicisme intégral.

Ce que l'abbé Lelièvre, lui, venait apporter à la Grande-Bretagne, c'était la démonstration catholique par la charité. La charité est la grande conquérante des âmes. Et celle qu'il y apportait se présentait au monde sous une forme si belle dans sa simplicité et son humilité; elle se présentait à l'Angleterre rongée par la lèpre du paupérisme avec un dévouement si héroïque à la vieillesse pauvre; elle se présentait en face du protestantisme avec des marques si éclatantes d'inspiration évangélique et de surnaturelle assistance d'En Haut qu'il ne pouvait y avoir de prédication plus éloquente ni de démonstration plus persuasive que celle-là.

Ces commencements furent pour les Petites Sœurs l'âge héroïque du sacrifice. Pour venir s'ensevelir là, telle d'entre elles était sortie d'un palais. « Sœur Maria, par exemple, était née princesse Potoska, raconte quelque part Lelièvre. Sa famille, qui est illustre, se rendant de Cracovie à Rome, en partie de plaisir autant qu'en pèlerinage, passa par Lyon où la jeune princesse fit la connaissance des Petites Sœurs des pauvres. Son âme se prit à cette glu. Elle annonça aux siens qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait, et qu'il était inutile qu'elle allât plus loin. Leur foi égalait la sienne : sa vocation fut acceptée; et, quand la famille partit pour poursuivre son voyage, la princesse commença son noviciat. Elle avait dix-sept ans. Elle fut de celles de qui l'archevêque de Rennes reçut les vœux au milieu du grand bois de sapins de la Tour Saint-Pern, la maison n'ayant point encore sa chapelle. Elle s'était faite à tout. Nulle paysanne bretonne n'acceptait de meilleure grâce le régal de la bouillie de sarrasin avec un verre de cidre. Son esprit, son enjouement, son éducation exquise la rendaient plus propre qu'aucune autre à familiariser avec la vie religieuse celles qui venaient du monde. Elle parlait toutes les langues de l'Europe, jusqu'au hollandais et au danois. La plus grande joie de sa vie avait été d'être envoyée à la première fondation d'Angleterre. C'était l'époque où les Sœurs osaient à peine traverser la Cité dans leur habit religieux. Là, elle put se saturer de pauvreté et d'humiliation. Je la trouvai épuisée et déjà infirme avant l'âge. Un jour qu'étant en quête, elle s'était surchargée à

l'excès, elle avait fait une chute qui l'avait écrasée sous le faix. Il fallut bientôt la rendre à la Maison-mère, dont, pendant huit années encore, elle devait faire le charme et l'édification, au sein de ses souffrances. »

« Les Sœurs, qui maintenant avaient repris leur habit, allaient donc quêter publiquement jusque sur le marché les légumes, la viande, le poisson dont elles revenaient chargées. La plupart d'entre elles ignorant l'anglais, elles prenaient la précaution de porter et présenter une petite notice imprimée qui faisait connaître leur œuvre, et leur servait de passeport. Ce simple document et la modestie des quêteuses suffisaient à gagner les cœurs. »

Cependant, fin de novembre, Lelièvre était allé explorer Manchester. Cette grande cité manufacturière, d'alors 340.000 habitants, avec son immense banlieue et son vaste réseau de communes industrielles, exploitées par les puissants *Cotton Lords*, comme on les surnomme, qui y avaient engagé des milliards, n'était pas ce qui l'avait ému. Mais il y avait vu la misère et les miséreux ; et, le 3 décembre, il en écrivait à son ami Paul Le Picard cette lettre qui dit tout :

« Mon bien cher ami en Jésus, je suis revenu de Manchester plein de consolations, d'espérances et de terreur : — Plein de consolations, à cause du désir que j'ai vu chez Mgr l'évêque de Salford, et chez ses prêtres comme chez les laïques, d'avoir une fondation des Petites Sœurs des pauvres ; à cause aussi de la ferveur des bons catholiques de ce pays dont le nombre n'est guère moindre de cent mille. — Plein d'espérances, parce que j'ai vu le signe de Dieu sur l'œuvre que je devais faire. Ce signe m'est venu de tous les côtés à la fois : du côté des pauvres et du côté des vocations à espérer, de la bouche de l'évêque et de celle des protestants — Pour la terreur, il est presque impossible de ne pas la sentir quand on voit les besoins des catholiques dans cette grande ville, et, à côté de ces besoins, la détresse du clergé et de toutes les institutions pieuses. Mais, encore une fois, il n'y a rien, absolument rien pour les vieillards : car le workhouse c'est la prison. Je donnerais donc ma vie pour satisfaire à cette grande nécessité. »

« Vous me direz, ajoute-t-il, que ma vie n'est pas de l'argent, et qu'il faut de l'argent : c'est vrai. Mais je n'ai reculé devant rien. J'ai loué deux maisons, c'est en mon nom; comme celles de Londres sont en mon nom. Qui aurais-je trouvé pour les prendre? — Maintenant les cœurs amis de la pauvreté auront de quoi se satisfaire ici comme là : nous en aurons surabondamment. La fondation de Manchester est pour l'Épiphanie, si Dieu le permet. »

Le lendemain de cette fête, 7 janvier, Lelièvre pouvait écrire : « Nous sommes à Manchester. Sept Petites Sœurs conduites par la Bonne Mère Pauline sont installées, 35, Higher Ardinck, Manchester. C'est du milieu du brouillard et de la fumée et à côté de la première bonne femme que nous vous souhaitons tardivement mais sincèrement la bonne année.

« Tout ce que nous trouvons en arrivant est une complète pauvreté : rien dans la maison. Cependant les pauvres Irlandais ont débuté à l'égard des Petites Sœurs par un acte de charité bien touchant. Deux jeunes filles sont venues pendant trois jours nettoyer la maison ; et Dieu sait ce qu'il y avait à faire! C'étaient des personnes de journée; je croyais bien qu'elles se feraient payer; mais, au lieu de cela, elles ont apporté chacune six pence à la Bonne Mère, en disant qu'elles ne voulaient rien.

« Trois des Petites Sœurs ont dîné hier chez Mgr l'Évêque de Salford, qui est l'évêque de Manchester, et qui les a accueillis avec une bonté exquise. Seulement il est pauvre comme tous les catholiques de son diocèse. Fallait-il reculer, parce qu'il y a ici 80.000 catholiques pauvres sur 10 catholiques riches? Le besoin est si grand! Nous ferons de notre mieux; il faut se dévouer jusqu'au bout. »

Et à son frère Paul, faisant allusion à la visite et aux présents des Mages : « Je vois ici la pauvreté dans les rues, la pauvreté autour des Sœurs, la pauvreté chez elles; et je ne suis pas effrayé, parce que je pense au Roi pauvre que les rois riches sont venus adorer, et ce Roi pauvre sourit à ceux qui se dépouillent pour lui. Je sais qu'il est content de ce que je fais; je ne demande rien de plus. »

L'installation avait été telle qu'il la décrivait à sa tante

Pillion, 16 janvier : « Nos Sœurs ont trouvé là ce qu'elles avaient demandé : c'est-à-dire de la paille et du charbon. Une pauvre bonne femme qui était entrée deux jours avant elles, et qui prétend être âgée de quatre-vingt-treize ans, leur avait préparé un peu de poisson et des pommes de terre. Nous dînâmes avec cela. Le lendemain je bénissais la chapelle. Aujourd'hui j'y dis la messe au milieu d'une belle réunion de pauvres. On nous a amené d'une distance de deux lieues une personne qui ne quitte plus son lit depuis deux ans : c'est notre trésor. »

La dernière phrase est pour dire : « Je suis trop pauvre cette fois pour payer mon port de lettre. Quelle multitude de pauvres nous entoure ici, et qu'il est beau d'y faire la charité ! » La tante put comprendre.

Lelièvre racontait les grâces de conversion accordées à plusieurs pécheurs et pécheresses de l'asile : « Dites cela à ceux qui nous font du bien. Il est bon qu'ils sachent de quelle manière Dieu se sert de leur libéralité. » Et à la fin de la même lettre : « Que Dieu soit béni ! Les pauvres se sanctifient. Les Petites Sœurs sont partout des modèles de vertu. Les postulantes se présentent en grand nombre, et Dieu sait nous faire trouver des amis que lui-même récompensera. »

Lelièvre nomme et remercie les deux principaux et généreux bienfaiteurs de l'œuvre à Manchester, M. Vidal, M. Lee, desquels il écrit à Louis Marest : « Vidal est votre digne émule. J'ai dîné avec lui, dimanche, chez le plus riche catholique de Manchester, M. Lee, que Dieu a enrichi en proportion de ses aumônes. Je crois que cet homme a donné deux millions, et qu'il en a reçu quatre en retour. »

Débarqué à Londres, en octobre 1861 ; fondateur de la maison de Parangon, en décembre de cette année ; puis de Manchester, dans les jours de l'Épiphanie 1862, l'abbé Lelièvre n'eût peut-être pas songé sitôt à l'Écosse, s'il n'y avait été amené par un ami, M. Thiébault, qu'il faut nous accoutumer à rencontrer, sa main dans la main de Lelièvre, à chaque fondation entreprise en Écosse, en Irlande, un peu partout. Il lui était apparenté ou allié par son frère. Après une jeunesse laborieuse écoulée dans la région du Nord et du Pas-de-Calais,

et de nombreux voyages d'affaires en France et à l'étranger, ce Français était devenu un des plus riches négociants de Dundee. Il en était sans conteste l'habitant le plus charitable, gâtant parfois sa charité par la brusquerie d'une nature fantasque et inégale ; mais combien généreux, obligeant, dévoué ! « M. Charles Thiébault fait ici pour nos Petites Sœurs ce que vous avez fait vous-même à Amiens », écrivait Lelièvre à son ami. Et dans une autre lettre : « De tous ses grands revenus, M. Thiébault fait le bien, en se privant pour lui-même. Je l'ai vu fumer un cigare d'un sou pour en épargner trois qu'il donnait aux pauvres. C'est un cœur d'or, en prenant l'or au sens de l'Écriture qui est la charité. »

Dundee est la première ville d'Écosse qui rompit avec Rome. Par ailleurs, l'industrie textile en avait fait, en ce siècle, l'agglomération ouvrière la plus considérable de l'Écosse du Nord. Sa vaste fabrication de toile de chanvre et de jute, ses usines et ateliers de machines, ses chantiers de construction, ses armements de bateaux pour la grande pêche dans les hautes mers du Nord, y avaient amené, avec le grand travail, la lutte pour la vie aiguë et difficile. La misère y allait croissant chez l'ouvrier. C'était plus qu'il n'en fallait pour aiguillonner le zèle de Lelièvre.

Dans un faubourg de Dundee, nommé Lochee, se trouvait à vendre une propriété appartenant à la mission catholique, qui y avait son église. L'acheter, c'était sauver l'église et la paroisse : « Il est vrai que ce sera un peu lourd à payer, écrit Lelièvre ; mais par là nous tirons d'embarras le diocèse tout entier. Je ne sais quelle folie de confiance en la Providence je n'ai pas commise depuis quelques jours. »

On s'installa en hâte ; la clientèle arrivait. On mit des lits dans la cuisine : « Sœur Claudine est contente : elle dit que jamais aucune de nos maisons de France n'a reçu tant de vieillards en si peu de temps. J'ai confessé hier tous les hommes, moins trois : un protestant, un Français et un fou.

« Ce n'est pas à dire que le bien fût facile, en un pays armé contre le catholicisme de tous les préjugés et de toutes les rancunes du protestantisme, écrit encore Lelièvre. Tout ce

qui est riche et influent est presbytérien ou anglican. Outre l'embarras de la langue, qui n'est pas mince, nos pauvres Sœurs ont eu à endurer de rudes privations du côté du spirituel. Elles n'avaient pas de prêtre. C'est ainsi qu'elles ont dû faire elles-mêmes et elles seules les funérailles d'une bonne femme. Elles ont, de leurs mains, creusé la fosse dans le jardin, et n'ont point eu d'autres prières que celles qu'elles ont récitées. Ce qu'elles souffrent sous ce rapport n'est pas à croire. C'est à peine si elles ont de loin en loin la messe dans leur chapelle. Par quel froid leur faut-il courir à la paroisse, et à quelle distance! »

En dépit de ces souffrances, Lelièvre déclarait que le mouvement qui l'entraînait à créer de nouveaux hospices était irrésistible. Il écrit, le 21 juillet 1862 : « Après Londres et Dundee, voici que nous nous trouvons en présence d'une proposition pour Glascow. Le succès de Manchester a ouvert à la Congrégation une voie large et sûre devant laquelle elle ne peut plus reculer. »

Glascow est, après Londres, la cité la plus populeuse de la Grande-Bretagne. De 80.000 âmes qu'elle avait en 1801, elle s'était élevée alors à plus de 500.000. C'est la ville du minerai de fer, de la houille, des forges, faisant déborder ses usines immenses dans de grands bourgs environnants qui deviennent eux-mêmes des villes. L'épidémie y sévit à l'état chronique. La mort trouve une proie facile et toujours prête dans les ruelles boueuses et les tanières empestées de la ville noire où les Irlandais, où les Écossais émigrés des Higlands et des Hébrides, s'entassent et croupissent privés d'air et de lumière. Quel beau champ de bataille pour la charité des Sœurs!

Ce fut encore M. Thiébault qui présenta Lelièvre à Mgr Murdoch, préfet du district occidental. Le prélat, ne prenant conseil que de son zèle, introduisit les Sœurs dans une maison toute nue, les assurant que du moins les pauvres ne leur manqueraient jamais. C'était en septembre 1862. Un prêtre français, ancien élève du séminaire de Cambrai, fort estimé de Lelièvre, leur fut donné pour chapelain.

Le régime imposé aux pauvres du workhouse officiel,

n'est nulle part plus rigoureux qu'en Écosse. Le contraste avec celui de la maison des Sœurs éclatait d'autant plus. Les vieillards s'empressèrent d'y demander place, tant qu'on en put fournir. « Cette fondation de Glascow peut s'appeler miraculeuse, écrivait Lelièvre, 30 de ce mois. Je n'ai rien vu jusqu'à ce jour où la protection de Dieu sur la famille des Petites Sœurs et des pauvres paraisse d'une manière plus extraordinaire. » Puis aux derniers jours de décembre : « Il n'y a pas de ville au monde où les Petites Sœurs aient été mieux reçues; et leur quête au marché rapporte bien dix fois autant qu'à Lille. Tel membre du Parlement, qui est un protestant, est un de leurs principaux bienfaiteurs. Et le maître de danse, qui est français comme partout, s'offre à donner des leçons gratis aux vieilles femmes. On verra, après la retraite que je donne en ce moment. »

Il n'était pas une seule de ces fondations pour laquelle Lelièvre ne commençât d'abord par donner de sa propre bourse, avant d'aller puiser dans la bourse des autres. Mais il y avait longtemps qu'il en avait vu le fond, hormis quelques reliquats qui prenaient la même route. « Imaginez-vous, écrivait-il alors à M. Despierre, que je ne connais pas le montant de mes obligations de Marcq-en-Barœul? Un mot, je vous prie, à cet égard. » On lui apprit qu'il lui revenait de ce chef 7.000 francs. « Je baiserais les mains de celui qui me débarrasserait de cela, écrivit-il peu après à l'abbé Bernard. Connais-tu ce quelconque? Car, tu le sais, en attendant que je sois à l'hôpital, je fonde présentement des hôpitaux pour les autres. »

C'était jusqu'au dénûment qu'il se dépouillait lui-même. Que si la bonne tante Pillion, pourvoyeuse de son vestiaire, s'avisait de lui envoyer un billet de cent francs pour réparer ses hardes, le billet allait aux pauvres : « J'ai fait honneur à votre envoi, ma bien chère tante. Mes souliers ont été raccommodés par Patrick, le cocher des Petites Sœurs de Parangon. J'ai payé 0 fr. 60. On dirait qu'ils sont tout neufs! Nous nous proposons de les mettre à l'Exposition, comme spécimen d'un raccommodage à bon marché, fait par un cordonnier improvisé, retiré rentier dans un hospice. Pour

mon chapeau, je l'ai bien brossé. Puis j'ai donné le surplus aux pauvres. C'est la grosse part : Dieu vous le rende! »

Une autre fois c'est sa redingote de clergyman qui crie misère par tous les membres : « C'est bien ma faute, très chère tante. N'ai-je pas eu l'idée, pour épargner la bourse des pauvres, d'acheter chez un juif la demise d'une redingote qui m'a valu d'abord quelques compliments, mais qui actuellement menace de tomber en lambeaux? Ce n'est pas certainement que j'en sois honteux pour moi-même, ma chère tante, mais je le suis pour votre neveu... Comment cela? C'est qu'on me demande : « Qui te chausse? Je réponds : Ma tante! — Qui t'habille? — Ma tante! — Qui te coiffe? — Ma tante! — C'est une bien bonne tante, me dit-on. — Ah! oui, et je voudrais que vous la pussiez connaître! Mais à présent, le neveu n'oserait pas compromettre votre honoré nom dans ses affaires. Le temps de mes magnificences est passé : la redingote l'est aussi. Les pantalons n'ont été rapiécés qu'en deux ou trois endroits. Le gilet tient : c'est du bon drap, qui blanchit sans s'user... Mais assez, ne parlons plus de cela. Décidément j'ai fait une boulette pour cette redingote. Encore une fois, n'en parlons plus. Allons faire un tour de votre jardin, ma chère tante, et une prière à Notre-Dame de toute grâce. »

Égayer la bonne tante malade, en l'implorant de ce ton, c'était de la charité encore. Une autre lettre la prie de même, et pour la même chose : « Je connais ici, ma chère tante, un pauvre prêtre très mal habillé. Il est de ma taille, et pas plus gras que moi. C'est un Français. Il aurait mieux fait de ne pas quitter son diocèse et d'y prendre une bonne cure; mais c'est un homme qui n'entend rien aux affaires. Il faut en avoir pitié. J'en ai soin autant que je peux; mais je ne puis pas grand'chose. Il a des parents riches qui ne pensent pas à lui! » La lettre suivante remercie : « Je vous suis reconnaissant du bien que vous avez fait à ce pauvre missionnaire, comme si ç'avait été fait à moi-même. Sa tenue est désormais à peu près convenable. Elle vous fera honneur. »

A la date de cette lettre, fin de 1862, il y avait trois mois

que ce pauvre, cet endetté, ce mendiant, ce mal vêtu, mais ce vrai prêtre de Dieu, riche de sa confiance en Lui, avait commencé une fondation des Sœurs à Bristol.

On connaît Bristol, son canal, son port, ouvert sur le Nouveau Monde, comme Londres l'est sur l'ancien. Là, le long des vastes bassins qui se prolongent en serpentant sur cinq kilomètres d'étendue, que d'ouvriers dans les chantiers, les sucreries, les verreries, les savonneries; que de marins sur les navires, que d'hommes d'équipe sur les quais, dans les docks, dont la vieillesse n'a à attendre que l'abandon et la faim! « Je suis arrivé la nuit dernière de Bristol, écrivait Lelièvre, 11 septembre 1862. Nous n'avons encore rien dans cette ville; mais l'évêque de Chifton, qui en est le chef spirituel, fils de l'illustre Lord Clifford, y désire beaucoup un établissement. » C'est cette affaire que Lelièvre venait d'aller traiter avec lui. Il écrivait le 27 : « Fonder à Bristol, à Glascow, à Dundee, en voilà plus que mes épaules ne peuvent porter. Mais je suis visiblement conduit par la main de Dieu ». Trois jours après c'était fait, et il mandait de Londres : « J'attends ici les Sœurs qui se rendent à Bristol. »

Cependant tant de fondations coup sur coup n'allaient-elles pas épuiser le nombre des Sœurs disponibles? Il commençait à le craindre : « S'il fallait entreprendre immédiatement une fondation de plus, les sujets qui parlent anglais feraient totalement défaut. Du reste, je laisse agir Dieu. »

Et puis les temps devenaient mauvais. La guerre de Sécession venait de s'ouvrir, entraînant pour l'Angleterre une crise cotonnière qui devait durer aussi longtemps que les hostilités. Les manufactures se fermaient, laissant sur le pavé des multitudes d'ouvriers sans travail et sans pain. « L'affreuse chose que la détresse du Lancashire! écrit Lelièvre, décembre 1862. La liste des indigents s'est augmentée de 13.000, dans la dernière semaine. On paraît décidé à les laisser mourir de faim plutôt que de prendre des mesures administratives. Le contre-coup de cette situation pèse terriblement sur nous et sur moi. Jusque dans Londres la source des aumônes commence à tarir. Pour nous du moins il y a la confiance en Dieu et la prière. Les protestants, eux, ne

paraissent pas avoir encore l'idée de prier pour leurs pauvres. » Et, tout de suite, dans la même lettre : « Voudriez-vous demander rue de Courtrai (maison Bernard Frères), qu'on tienne 250 livres sterling à ma disposition? Je les tirerai dans six jours [1] ».

Malgré la confiance, et à cause sans doute de la rigueur des temps, il y eut un moment d'arrêt forcé dans les fondations. Une lettre du 26 juillet 1863, datée de Londres, relatait que là même, les Sœurs et leurs pauvres avaient eu de la peine à vivre : « Presque tous les jours, y était-il dit, elles ont passé par les mêmes sacrifices que ceux des débuts de la Congrégation. Dieu soit loué du courage qu'il leur a mis au cœur! S'il y a quelque part des épines à tirer, c'est ici. Toute la terre que je vois en est couverte. Elles forment comme une forêt où les petits ouvriers de ma taille sont perdus. Mais il faut travailler à ce coin de sa vigne où le Maître m'a mis. »

La fin de 1863 vit reprendre le cours des fondations nouvelles. Depuis quelque temps, Mgr Gillis sollicitait un établissement pour sa ville épiscopale d'Édimbourg. Dans un récent séjour à Rome, il en avait fait l'objet d'un entretien avec Mgr Barnabo, préfet de la Propagande, qui l'y avait encouragé. Lelièvre fut pressenti et pressé à cet égard. Il ne considéra pas qu'Édimbourg est toujours la citadelle irréductible du presbytérianisme, et que Knox s'y survit avec toutes ses fureurs. Il considéra seulement combien il devait y avoir de pauvres vieux qui souffraient dans cette ville de 200.000 habitants, échelonnée sur ses trois collines, avec son faubourg de Leith, dans les combles de ces maisons à dix étages de High Street et de la vieille ville grimpante! Quant aux difficultés, qu'importe? Il y était fait, comme il venait d'écrire : « C'est

1. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, pour une meilleure intelligence des chapitres consacrés aux maisons des Petites Sœurs en Angleterre, que la *livre sterling* ou *souverain* équivaut à 25 fr. 22 de notre monnaie française.

La couronne (5 shillings)	= 6 fr. 30
Le florin (2 shillings)	= 2 fr. 52
Le shilling (12 pence)	= 1 fr. 26
Le penny	= 0 fr.

bien ce que j'ai le plus connu dans ma vie ; et l'histoire des Petites Sœurs n'est pas autre chose ».

Il marcha donc. Il annonça que la fondation se préparait pour le 1er septembre 1863. « Ce sera notre troisième maison d'Écosse, avec Dundee et Glascow. Des dames de Bruxelles, Mlle Maes et ses amies, ont formé un comité pour me venir en aide. » — Et le 14 septembre : « La maison d'Édimbourg existe depuis trois jours. Le premier pauvre y entrera mercredi ». Ç'avait été la dernière œuvre de Mgr Gillis, le grand évêque, l'éminent orateur que les plus grandes chaires de France ont entendu parler notre langue avec la mâle et haute éloquence de nos meilleurs maîtres.

Ainsi qu'on l'avait prévu, l'apparition du manteau noir des Sœurs mit en fureur le fanatisme presbytérien d'Édimbourg. Lelièvre le rappelait plus tard : « Vous n'avez jamais vu une maison où les Petites Sœurs soient plus ferventes et plus résolues à tout souffrir qu'à Édimbourg. Il n'y a pas d'avanies qu'on ne leur ait faites, pendant trois mois entiers. Chaque jour, on voyait dans les rues fréquentées de la ville. une procession d'hommes qui portaient sur le dos l'affiche suivante écrite en grosses lettres : *no begging nuns* (pas de religieuses mendiantes) — une seule lettre sur le dos de chaque porteur, comme on fait quand on veut piquer très vivement l'attention du public. — Les prédicateurs tonnaient pieusement contre les charitables servantes du Christ dans le pauvre : « Ces petites femmes qui s'en vont les mains jointes, disait l'un d'eux dans son sermon, je les suivais pour me donner le plaisir d'entendre le bruit de la porte qu'on leur fermait au nez. C'est bien fait, me disais-je, allez ailleurs qu'à Édimbourg porter vos grimaces et votre feinte charité, etc. » Plusieurs fois on les poursuivit à coups de pierres ; on a brisé leurs vitres. Les catholiques ont cru un moment qu'elles se décourageraient, et s'en iraient chercher ailleurs des humains moins ingrats. D'autre part, je dois ajouter que beaucoup de protestants sensés les admirent, sans oser leur ouvrir leur porte. De même dans les villages ; dès qu'elles apparaissent la population entière est sur pied ; hommes et

femmes les suivent en vociférant des grossièretés. Les maisons sont désertes. Il faut s'évader. »

Une femme intrépide était là faisant front à ce déchaînement de haine. Mère Emmanuel était d'une bonne famille de Londres. Après avoir dirigé, en qualité de Bonne Mère, une des maisons de Paris et celle d'Amiens, elle avait été rappelée dans sa ville natale, où elle avait fait ses premières armes de Sœur quêteuse à Parangon. Récemment c'était elle qui, le 26 septembre 1862, s'était jetée nuitamment dans Glascow où, à force de courage et de bienfaits, elle avait fini par conquérir droit de cité. Maintenant Edimbourg était son champ de bataille. Les lettres du Père Lelièvre disent d'elle : « Sœur Emmanuel a toute la confiance en Dieu nécessaire pour aboutir. Il n'y a qu'elle pour oser de telles entreprises; car c'est terrible d'aller ainsi de bourg en ville, de porte en porte, en habit religieux, à travers les huées des protestants, tendre la main vers tous les catholiques du diocèse! » Elle venait de faire ainsi dans la petite ville de Greenack, et dans les environs. On lit, dans une autre lettre : « A Édimbourg les Petites Sœurs ont été l'objet d'une polémique assez vive. Un journal les a attaquées violemment; d'autres journaux, tels que le *Scottman*, ont répondu; mais la Mère Emmanuel m'écrit aujourd'hui que le résultat du débat leur sera plutôt favorable. Cette Sœur a la foi si enracinée et si déterminée, que ce qui en épouvanterait d'autres la fait sourire. »

Quant à lui, voici comment il comprend pour lui-même l'action, l'abnégation, l'immolation, l'amour. Le 12 octobre, aux approches de la fête de sainte Thérèse, s'inspirant du Cantique de la séraphique mère : « Je me meurs de ne pouvoir mourir! » il écrit : « Cette poésie, ce chant du cygne, cette ivresse d'une âme éprise de Dieu au milieu des souffrances : quel contraste avec les idées protestantes, et l'insatiable soif de la jouissance terrestre qui dévore la grande cité d'où je vous écris! Mon ami, le grand emploi de tous les chrétiens, c'est la souffrance. Et quelquefois la souffrance de l'âme est pour eux si pénible que celle du corps leur devient un soulagement. Si on s'arrêtait, ici ou à Paris, au

sentiment qui s'éveille à chaque pas qu'on fait, on se retirerait dans quelque coin à l'écart pour pleurer à son aise, en considérant la cité. L'emploi du prêtre est certainement d'y souffrir. »

A partir de ces derniers mois de 1863, les travaux se pressent : on est demandé de divers côtés, il faut fonder; on est à l'étroit, il faut s'étendre; on est à fin de bail, il faut sortir; il n'y a plus de location à prendre, il faut bâtir : « Nous ne pouvons pourtant pas nous refuser à recueillir la moisson qui est mûre et qui est prête à passer dans les granges, mais il faut des granges ».

Fondations, constructions et translations vont être l'affaire des rudes années de 1863 à 1866. Elles remplissent le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII

GRANDE-BRETAGNE. — ACCROISSEMENTS. — ÉPREUVE ET CONFIANCE (1864-1865)

La première translation fut celle qui se fit, à Londres, de la maison de Parangon à Peters House Fentiman road, dans le district de South Lambeth. On était au milieu d'octobre 1863, quinze jours environ après l'installation d'Édimbourg : « C'est le jour même de Sainte-Thérèse que j'ai dit la première messe dans la chapelle provisoire de la nouvelle maison, écrit le Père. Le déménagement a duré deux jours. Un marchand de tapis, qui est bon catholique, a fourni ses voitures et ses chevaux ; le fils lui-même conduisait un des équipages ; je ne crois pas qu'on ait cassé une assiette. Il pleuvait, on était partout dans la boue ; tout s'est passé avec la gaieté accoutumée. Les pauvres d'ailleurs, se voyant reçus dans de grandes salles bien éclairées, le thé fumant sur des tables neuves, se sont sentis dépassés de joie. Hélas ! on trouve déjà la maison petite. Le quartier des femmes est rempli. »

Plus explicite, plus humoristique est cette lettre du 30, car elle s'adresse à l'abbé Bernard, qu'il fallait sortir un instant de lui-même : « Je t'écris, vénéré cousin, au milieu de notre déménagement. La famille des vieux et vieilles se compose comme suit : dix aveugles, dix paralysés, dix boiteux, onze rhumatisés, quatre épileptiques, et un vieux marchand de bric-à-brac complètement sourd, total : 101. Tu vois que le tableau ne manque pas que d'être pittoresque. Trente ou-

vriers occupent encore la maison. Le vent et la pluie tiennent le dehors; un pied de boue sert de circonvallation. J'entends qu'on essaie alternativement la grosse cloche et la sonnette : sonnez!

« Les pauvres sont de bonne humeur; ils admirent leur nouveau local. J'y admire moi-même le plus grand miracle dont j'aie encore été témoin : trente cheminées neuves dont pas une ne fume! Ce sont nos bonnes vieilles qui fument; et, ce qui est grave, c'est que, dans l'aménagement, j'ai oublié leur fumoir! Je ne sais pas si c'est cela qui empêche les cheminées de fumer, car on ne sait jamais pourquoi elles fument ou ne fument pas. Qui me donnera quelque argent pour les couvertures? »

Il en fallait pour le gros œuvre : « Les murs, les boiseries, les escaliers, la cuisine, les fourneaux, tout cela étincelle. Mais l'entrepreneur me regarde dans les yeux, mon banquier rit de moi en sournois, et l'architecte vient perfidement m'offrir la liste des additions indispensables à faire dans les constructions. Je renvoie tout cela à saint Joseph ».

Chacun s'efforçait de mériter son assistance. Une lettre suivante le dit : « Tous les hommes, sans en excepter un seul, sont venus se confesser pour la Toussaint. Ils sont tous bien infirmes. — « Que font donc ces bonshommes? demandais-je à une Sœur. Elle me répondit : Ils prient ou ils fument. » Et comme la ration de tabac n'est pas grosse, vous pouvez penser que la prière est passablement longue. Nulle ombre de discorde entre eux, même quand la Sœur n'est pas là : fait d'autant plus remarquable que les Anglais et les Irlandais sont dans la même salle ».

Au même mois d'octobre se négociait et s'opérait de même le transfert de Manchester dans un local du quartier dit de Plymouth. La jouissance en était assurée aux Sœurs sous la forme féodale d'un bail de 999 ans. Lelièvre en avait écrit, le 8 octobre : « L'affaire s'est faite rapidement. Je fus appelé à Manchester dès la fin de septembre. La Bonne Mère et les Sœurs avaient dressé un autel à saint Joseph qu'elles assiégeaient. C'était d'acquérir la maison qu'il s'agissait. Elle est située en ville, hors de la fumée des usines, avec de bons

bâtiments, des écuries, un jardin et environ un hectare de terre. Mais il fallait, et cela dans le délai de trois mois, verser près de 800 livres. Je fis observer aux Sœurs que nous étions déjà fort surchargés, et qu'au premier jour, on me mettrait en prison pour dettes. Elles déclarèrent toutes que mon refus était contre la volonté de Dieu. J'allai faire des visites, depuis l'évêque jusqu'au boulanger et au marchand de thé : tout le monde me parla dans le même sens, et moi dans l'autre. L'évêque finit par prendre une voiture et me mena, avec son secrétaire, à la maison dont on lui avait parlé, et qui est à l'autre bout de la ville. Je convins de trois choses : l'une qu'on ne pouvait rien trouver de plus convenable ; l'autre que c'était très bon marché ; la troisième que nous n'avions pas un sou pour payer. On peut compter sur très peu de chose de la part des bienfaiteurs du Lancashire : ils ont eu à faire de grands sacrifices. Un très petit nombre de catholiques est riche, et ce sont eux qui ont le plus souffert de la présente crise. Les Petites Sœurs s'en sont allées faire la quête à Birmingham ; elles comptent aussi parcourir plusieurs petites villes voisines de Manchester : mais tout cela est très éprouvé et très pauvre. J'irai moi-même par là ; je verrai tout ce qu'on peut espérer et essayer ; faites prier pour moi ». La Tour, renseignée et consultée sur tous les points, autorisa l'achat. « Dieu qui le voulait ainsi trouvera pour payer l'argent que je n'ai pas », écrit Lelièvre.

Il se mit donc en quête. Sur 726 livres qu'il fallait verser à Noël pour le terrain, 320 livres furent recueillies dans la ville. M. Marest et les siens en envoyèrent 400 le lendemain de la signature de l'acte. Lelièvre remerciait ainsi le filateur d'Amiens : « Me voilà à spéculer sur la hausse des fils. Plus je vois de pauvres autour de nous, plus je désire que vous enrichissiez. Maintenant que nous avons ce grand terrain de Manchester, je souhaite, je convoite pour vous, pour M. Thiébault, pour M. Paul Le Picard, tous les trésors que je vois ici entre les mains des Morrmon, des Robinson et des Hurth. Nous bâtirions avec cela une maison de pauvres qui serait aussi grande que leurs warehouses le sont pour le coton, et nous entasserions là une marchandise qui nous

rapporterait cent pour cent. Mais quel bonheur si nous pouvions payer pour Noël ces 726 livres! »

On y arriva à peu près. « Grâce à vos 400 livres, le notaire n'a eu à faire à la Providence qu'une petite avance de 6 livres. N'est-ce pas beau? Je ne comptais pas que les choses eussent tourné si bien, en ce temps où tout souffre dans ce malheureux Manchester, et quand les Sœurs sont déjà chargées, d'autre part, d'un loyer de 2.500 francs! »

On put donc se mettre aux travaux de construction, de clôture et d'appropriation. « Ici M. Vidal fut admirable. » C'est le cri de Lelièvre. Une vente de charité produisit 1.600 francs. Ce fut alors le tour de l'aumône du pauvre, cette grande bénédiction que nous allons rencontrer tant de fois dans cette histoire! Une lettre de juillet 1864 nous montre les maçons catholiques sollicitant l'honneur d'élever le mur d'enceinte de leurs mains, sans recevoir de salaire : « Ils profitent pour cela de leur demi-journée du samedi. Ils travaillent comme des lions, boivent une tasse de thé, et remercient les Sœurs. Samedi dernier, ils n'étaient pas moins de vingt-trois à l'œuvre. Le nouveau bâtiment qu'on a fait là est terminé. J'ai dû envoyer récemment 100 livres pour cela. J'espère que, grâce aux efforts de l'évêque, de son secrétaire, et de la Bonne Mère, le reste se paiera sur les lieux. »

L'année suivante, Lelièvre pouvait écrire que Manchester était une des maisons les plus prospères de l'Angleterre : « Il n'y en a pas une où les pauvres soient plus contents, et où tout réponde mieux à l'idée qu'on doit se former d'une vraie maison de Petites Sœurs ».

Nous sommes toujours en octobre 1863. Les Sœurs de la Miséricorde possédaient à Glascow un grand établissement scolaire qu'elles trouvaient trop éloigné pour leurs élèves. Mgr Murdoch leur conseilla de le céder aux Petites Sœurs des pauvres. Lui-même avança quelques fonds. Pour le reste, Lelièvre écrit : « J'ai compté sur la Providence, sur quelques amis de Belgique, et sur un converti de Glascow assez riche et qui nous est déjà venu en aide, car de mon côté il n'y a plus rien que je puisse offrir. »

Il venait en effet de vendre « les dernières bonnes actions

qui lui revenaient, on ne sait d'où? Cela m'a fait une petite aide de 4.000 francs; et c'est tout ». Aux notaires, aux prêteurs qui demandaient un gage, il répondait : « Je n'ai plus rien. J'aurai seulement un jour ma part dans la succession d'une tante qui nous a vendu son bien moyennant une pension de 25.000 francs. Ce n'est pas bien considérable ; nous sommes beaucoup ; ma tante, j'espère, peut vivre longtemps. C'est néanmoins une garantie. Les Petites Sœurs et la Providence en sont une bien meilleure encore. A mon défaut, la Congrégation remboursera les créanciers. Ce serait dans le cas où j'aurais passé de la misère présente à une vie où ne comptent plus les comptes d'argent, mais où chaque chrétien cohéritier du Christ est en possession de la richesse même de la divinité ». En somme, il pouvait écrire : « Ces constructions de Londres, de Manchester et de Glascow, s'ajoutant à toutes mes charges, ont fait de ces deux années une période telle que je ne crois plus en voir de ma vie ».

Nous sommes maintenant en janvier 1864. C'est la maison de Southwark qu'il faut remplacer d'urgence. Le propriétaire, un Révérend, a sommé les Sœurs d'avoir à l'évacuer au plus tôt. « Que faire? A ce sujet, dit Lelièvre, le Père supérieur m'a écrit trois lettres. La première disait : Ayez bon courage ! La seconde : Ne craignez rien ! La troisième : Allez en toute confiance ! — Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que je vais sans confiance. »

Il n'y en avait pas de possible, humainement parlant. « Peu de propriétaires qui voulussent vendre, moins encore qui consentissent à vendre à des catholiques. Quant au voisinage des pauvres, il fait horreur. » Ce fut merveille qu'on put trouver un terrain d'un acre et demi — un peu plus d'un demi-hectare — situé à l'ouest de Londres, à Portobello, dans le quartier de Paddington. Une femme incomparable, l'illustre Mme Georgina Fullerton, plus connue encore par ses bonnes œuvres que par ses charmants écrits, prit l'initiative d'une souscription qui fut couverte par des centaines de signatures anglaises et étrangères. Ce n'était pas fini. Des contestations juridiques s'élevèrent à l'encontre de la possession de l'immeuble. Lelièvre eut beaucoup à faire pour gagner son procès :

« Que voulez-vous que fasse un lièvre contre un renard? » disait-il, parlant de son adversaire. Enfin il put écrire, 7 mars 1864 : « Les difficultés ont disparu. Nous concluons demain l'acquisition du terrain pour la maison de Londres. La Tour avait peut-être raison en me disant d'avoir foi! »

On put enfin construire : « Ici, nous mangeons cinq à six mille briques par jour, du bois en proportion. Ce qu'il y aura de plus difficile à digérer, dans ce repas de Saturne, ce sera le *Bill*... Je n'en dors plus, ou plutôt je ne dors plus que sur l'oreiller de la confiance en Dieu! — « Mais, ajoute-t-il ailleurs, pour perdre la confiance, il faudrait que j'eusse d'abord perdu ma vocation, et de plus que j'eusse perdu la mémoire. A Dieu ne plaise! »

Que faire? Engager son avoir à venir : il le fit. « Je viens de vendre ma part dans une propriété indivise qui était le seul bien où je pusse encore prétendre. » Que faire encore? Se tourner vers les protestants, et les intéresser, eux aussi, à une œuvre essentiellement évangélique, chrétienne. Un grand journal, le *Morning-Post,* entra dans cet intérêt : « Presque pas de jour où il ne porte à ses lecteurs le nom des Petites Sœurs des pauvres. » Poussée par ce souffle nouveau, une quêteuse infatigable, la sœur Saint-Louis, recueillit de par la ville au delà de 1.000 livres (25.400 fr.). « Ce qui nous est venu des protestants est considérable, » note Lelièvre. Que n'eussent-ils pas fait si ces bonnes Sœurs n'avaient été d'abominables et obstinées papistes! Une dame s'aventura à dire à l'une d'elles : « Tenez, faites-vous protestantes, vous et vos Sœurs. Alors mon mari et moi nous vous bâtirons une maison que nous doterons solidement. » La Sœur rougit, la dame comprit, et donna quand même 10 livres sans condition.

La confiance en Dieu eut encore les honneurs de la lettre d'actions de grâces adressée, 3 octobre, aux auxiliaires d'Amiens, de Lille, de Rouen et de Bruxelles. Lelièvre rappelle ses angoisses lorsque, dit-il, sur le pavé de Londres, s'égarant dans ses pensées, semant ses pas de calculs et ses calculs de prières, il regardait passer la file des équipages qui emportaient des millionnaires à millions de livres sterling. « Je ne me sentais à leur égard nulle envie. Bien plutôt je songeais à l'homme

d'Assise dont nous célébrons la fête, à ce fils pauvre du riche Bernardon dont trois cathédrales superposées recouvrent le tombeau. Et je n'étais point triste d'avoir eu, comme lui, pour trésor, la confiance en Dieu. Ç'a été ma force, c'est aujourd'hui ma joie. »

La maison de South-Lambeth devint le domicile habituel de Lelièvre à Londres, pour les temps, toujours courts, où il n'était pas au dehors à quelque ouvrage de fondateur, de prédicateur ou de quêteur. L'évêque de Southwark y venait souvent avec joie accomplir quelque fonction sacrée. Il eût pu y rencontrer parfois de jeunes Françaises amenées par Mlle Bernhardt, gouvernante des enfants de Mgr le duc de Nemours. Elle y venait faire faire aux princesses, ses élèves, l'apprentissage et l'exercice d'une charité digne de saint Louis, leur ancêtre.

A cette fin de l'année 1864, s'achevait la prise de possession d'une autre grande cité manufacturière. Dès le 7 mars on lisait dans une lettre de Lelièvre : « C'est aujourd'hui même que deux de nos Sœurs vont faire une tentative dans le pays noir, à Birmingham, la capitale du fer et de la porcelaine. Elles vont sous la protection de saint Joseph, et avec une si grande confiance en Dieu tout-puissant, que j'ai peu de doute sur leur succès. »

Birmingham est une fournaise. Autour d'elle comme centre, se déploie un réseau de villes industrielles que relie un entrecroisement de lignes ferrées et serrées, et qui emploient ensemble une population ouvrière de près d'un million. La grande ville est de 400.000 âmes environ. Quand on la voit la nuit enveloppée de cette vaste ceinture d'usines embrasées jusqu'à l'horizon, on a l'impression grandiose et sinistre de toute une contrée en feu.

Cette fondation était confiée à la Mère Emmanuel, déjà fondatrice des trois maisons d'Écosse : « C'est une âme de sacrifice, écrivait Lelièvre, elle réussira. Sœur d'un ministre protestant, belle-sœur d'un autre, elle a eu beaucoup à souffrir de l'endurcissement de toute sa famille. Le Dieu de la croix est avec elle. »

A Birmingham, à la porte de l'église Saint-Pierre était une

vieille, mais grande maison facilement partageable en deux, et permettant de recevoir les hommes et les femmes. Mère Emmanuel la loua à un prix acceptable. « Saint Joseph a commencé, écrit Lelièvre, il finira. Mère Emmanuel lui a tout offert. Le curé est content de l'arrivée des Sœurs ; l'Évêque les comble de bénédictions, qui sont tout son patrimoine. Et le P. Newman, aujourd'hui supérieur de l'Oratoire de Birmingham, les voit arriver avec allégresse. Les premiers trésors, qui sont les pauvres, sont déjà trouvés. »

Aux premiers jours d'avril 1864, on entrait dans la maison. Le 24, « tout étaitplein comme l'arche de Noé, et de plus une longue file dé pauvres venaient frapper à la porte ». L'opinion se réjouit de voir s'ajouter un établissement subsidiaire au workhouse officiel reconnu insuffisant. La ville lui alloua une indemnité proportionnelle au nombre des pauvres qui y seraient envoyés par la paroisse. Lelièvre put annoncer à ses supérieurs que les Sœurs n'avaient pas à acheter un morceau de pain, que le loyer était payé de leurs économies, et que déjà l'affluence des vieillards faisait songer à un agrandissement.

C'était bien l'exception que cette félicité. Les économies des Sœurs, c'étaient partout leurs privations. Et ce que leur rapportait la quête, Lelièvre le voyait de près dans les deux maisons de Londres. « Pauvres enfants qui couchent sur la planche ; qui font après cela des dix milles à jeun, auxquels on ferme la porte au nez, et qui portent cela joyeusement. » — Et ailleurs : « Nos pauvres Sœurs de Londres jeûnent de tout. Elles n'ont plus ni un sou ni un morceau de pain ». Il a vu les quêteuses revenir d'une première tournée avec 10 schellings, d'une seconde avec 2 schellings, dix pences; d'une troisième avec 14 schellings 11 pences. Il a vu la mère Emmanuel, se jeter, à tout risque, dans le plus mauvais quartier de Londres, — et parmi quel monde! — pour en rapporter du moins un dîner complet à ses bonnes gens.

C'eût été peu, si plus d'une fois au refus ne se fût ajoutée l'insulte ou la dérision. Cette époque était celle où, au parlement, M. Newdegate tonnait contre les congrégations religieuses d'Angleterre. Lelièvre raconte qu'en mars 1864, les

Sœurs quêteuses de Petershouse étant tombées, sans le savoir, chez un riche prébendé de l'Église établie, y essuyèrent une mercuriale dont le souvenir les faisait trembler encore, rien que d'en parler. « Si les catholiques sont pauvres, c'est parce que le Pape et les prêtres les dépouillent de leur dernier sou. A cause de cela, encourager leurs œuvres de charité c'est favoriser tous les vices. » Le discours était relevé d'épithètes majeures que les pauvres Sœurs comprenaient à peine, mais qui égayaient fort le facétieux salon du prédicant. D'autres Sœurs qui survinrent essuyèrent le feu à leur tour : « Savez-vous qu'on va vous bouter à la porte de l'Angleterre, vous et vos pareils? N'avez-vous pas vu cela dans les journaux? — Monsieur, dit la Petite Sœur, nous ne lisons pas les journaux. — Eh bien, écoutez, je vais vous le faire voir. — Ce n'est pas la peine, Monsieur, car tant qu'on ne nous chassera pas, nous continuerons à faire la charité que nous faisons. » Le ministre les regarda et leur donna deux schellings, par-dessus son sermon. Un superbe carrosse et un fringant attelage attendaient, pour ses visites en ville, le charitable ministre du saint Évangile. Il partit, le cœur content. »

« Tout le quartier de Southwark est comme cela », dit Lelièvre; et il rapporte le fait d'une bonne dame qui reçut les pauvres Sœurs en leur disant, en toute charité, qu'elle désirait les voir brûler, elles et toutes leurs semblables.

C'était bien pire en Écosse. Le Père Lelièvre raconte, 8 septembre 1865, que, dans une petite ville des environs de Glascow, les Sœurs s'étant montrées à l'heure où les ouvriers sortaient des ateliers, la foule les entoura, les assiégea, les poursuivit de ses huées et de ses menaces. Réfugiées dans une chaumière catholique, et bloquées là pendant deux heures, elles ne parvinrent à s'échapper qu'à l'aide d'un cab et moyennant l'intervention de la police. Cependant voici qu'au plus fort de la tempête un riche protestant fend la foule, s'approche et remet sa bonne aumône aux deux « diables noirs ». C'est le nom dont on saluait les angéliques filles. Un catholique leur apporta cinq livres. Pendant deux heures elles s'étaient demandé si elles n'allaient pas être honorées du martyre. »

Mais rien n'était capable de décourager une charité nourrie de foi et de saint amour. « La ferveur de nos Petites Sœurs n'est refroidie par rien, ni par le travail, ni par les épreuves, ni par aucune des pernicieuses influences d'une ville telle que Londres. Et c'est en cela que la protection de Dieu sur elles paraît plus manifeste. On peut dire qu'une sainte rivalité règne entre toutes les maisons des deux royaumes. »

Le prix de tant de travaux était le bien fait aux pauvres : « Portobello a cent et quelques vieillards, South Lambeth trois cents : c'est l'établissement charitable le plus considérable que possèdent les catholiques en Angleterre... Les pauvres font queue à la porte. Les Irlandais et Irlandaises fournissent le plus fort contingent ; mais les protestants y sont admis du même cœur que les catholiques. Il y en a de toutes nations, Polonais, Hollandais, Français, même un nègre. Il y en a de tout âge, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-dix-neuf ans, qu'il faut traîner à bras dans une chaise roulante... J'avais hier, 5 septembre 1864, la première communion d'un vieillard qui m'a bien édifié. Il est le premier converti de sa famille. Avant-hier on a amené à la Mère Saint-Louis une pauvre femme de quatre-vingts ans. Elle servait chez un ministre protestant, d'où deux jeunes gens l'ont fait sortir pour la conduire chez nous. Comme il n'y avait plus de place dans la maison, la Bonne Mère lui a donné le lit d'une Petite Sœur. Samedi dernier, c'est un vieillard converti qui a tiré d'affaire la Bonne Mère de Petershouse. Il venait d'abjurer, et, en action de grâces, il a laissé un billet de cinq livres à la pauvre Bonne Mère qui n'avait pas un sou pour payer son pain de la semaine. Elle en est là ! »

Lelièvre les catéchisait. L'un d'eux était un cabaretier de soixante-dix-sept ans, lequel s'émerveillait de l'explication du *Credo*. « Il passe la bonne moitié de la journée à la chapelle ; il dit qu'il aime Dieu de tout son cœur : il est bien heureux ! » Quand Lelièvre parlait du Fils de Dieu fait homme, ces gens l'écoutaient étonnés, puis émus, attendris ; ils pleuraient : « Que n'ai-je connu tout cela ? » s'écrièrent plusieurs, élevant leurs mains et leurs yeux. Il y avait telle pauvre femme,

avide de croire, que cette faim de vérité avait fait passer de secte en secte, d'Eglise en Église, des Wesleyens aux Puséystes, jusqu'à ce qu'une dernière vague la jetât dans le port. « On voit à South Lambeth une vieille Mme Hill qui suffirait à l'édification de toute la maison. Sa conversion a été extraordinaire; elle date d'un an. Elle avait déjà soixante-dix-neuf ans bien sonnés quand elle reçut le baptême, une heure avant d'entrer chez les Petites Sœurs. »

Lelièvre constate quelle attraction particulière exerçait sur les protestants convertis la présence réelle et la communion à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. « C'est ce que le protestantisme ne leur pouvait donner, explique-t-il, et ce qui les transforme dans le catholicisme. » En résumé, Lelièvre ne croyait pas trop s'avancer que de dire : « J'estime que nous avons plusieurs saints, parmi nos pauvres. » Et ailleurs : « On peut dire qu'il leur suffit de franchir le seuil pour devenir catholiques, s'ils ne le sont pas à l'avance... Tout ce qui meurt ici est administré. Les derniers qui sont partis semblaient voir le Ciel à leurs derniers moments, et leur ferveur allait au delà de tous les actes d'amour et d'immolation que je pouvais leur suggérer. »

Encouragé par tout ce bien, Lelièvre marchait toujours, fondant toujours, bâtissant, achetant, comme forcé, poussé, épuisant son patrimoine, accumulant les dettes, ne fermant pas les yeux sur le péril que lui faisait courir son audace, mais les levant au Ciel d'où il attendait, d'où il recevait le secours. Jusqu'à présent sa confiance n'avait pas cessé d'avoir raison de toutes ses difficultés, jusqu'à ce qu'un jour deux coups de tonnerre se firent entendre soudainement; et un éclair sinistre lui montra le fond du gouffre ouvert sous ses pas. L'heure de la plus grande épreuve de sa vie avait sonné.

Le premier coup partit du côté où il l'attendait le moins. Il venait d'engager sa signature pour de très prochains paiements, en vue desquels il avait réuni ses dernières ressources personnelles, contracté d'importants emprunts, et recueilli les dernières aumônes, lorsqu'un de ses plus notables créanciers, et assurément le plus bienveillant, Mgr Murdoch, évêque

de Glascow, dut lui demander les 10.000 livres (25.400 fr.) qu'il lui avait prêtés. Lui-même était pressé de faire le remboursement de 20.000 livres empruntées pour ses œuvres d'Écosse. Mais quelle trouée dans la réserve de Lelièvre! Et comment la pouvoir combler de si tôt?

C'était peu encore. Lelièvre avait déposé dans une banque de Londres le prix de vente d'une propriété, et c'était sa dernière. Tout récemment encore, il y avait porté quelques billets reçus en aumônes de ses frères. Dans ce placement, il n'avait pas d'imprudence à se reprocher, car cette banque réputée solide lui était recommandée par les relations qu'avait avec elle la maison Bernard Frères. C'étaient près de 50.000 francs qui reposaient là, et les deux paiements, urgents, presque simultanés, auxquels ils devaient faire face, étaient l'un pour Londres au 1er novembre, et l'autre au 11 novembre pour Glascow.

Or le 9 octobre 1864, une lettre de Londres, à l'adresse de Ernest Lelièvre Esq. tombait sur sa table, dans la soirée. Elle lui donnait avis que la banque Weber et Biddulph suspendait ses paiements. C'était tout ce qu'il possédait; et il n'en retirerait jamais rien.

Lelièvre se crut perdu. Le lendemain, 10, un simple billet annonça à M. Henri Bernard la faillite et le désastre. De son avoir ne resterait-il pas quelque reliquat à Lille? Il en pressait l'envoi. Puis chrétiennement et magnanimement : « Voilà qui peut compter pour une épreuve dans ma vie. Mais le beau côté de l'affaire, c'est qu'ainsi j'achève de me dépouiller. Le bon Dieu a peut-être trouvé que j'y mettais trop de lenteur! » Et à son ami Marest, deux jours après : « Ce sont là des choses qui, à cause de notre courte foi, causent quelque trouble : je ne suis pas, hélas! comme les saints. Après cela, ce qui me reste à dire c'est le *Dominus dedit, Dominus abstulit*. Je ne dirai rien de cette affaire aux Petites Sœurs : peut-être n'ai-je pas assez d'humilité pour le faire. »

La vérité sur la situation présente, était celle-ci : « Jusqu'à ce jour, je m'étais appuyé sur mes ressources personnelles dans une certaine mesure. J'avais compté que ces ressources ne seraient pas entièrement épuisées avant que les

fondations entreprises en Angleterre fussent assurées pour l'avenir. Cette illusion s'est évanouie. Il me reste tout à faire et je n'ai plus rien. Mais je ne m'en sens que plus à l'aise pour faire prochainement mes dévotions à un Dieu couché sur la paille. »

Il évaluait à plus de 200.000 francs la totalité de ses dettes. La veille même de la faillite, les marchés avaient été conclus et les engagements à terme signés par lui avec les architectes et entrepreneurs. « Dieu s'y est bien pris pour que je ne recule pas », écrit-il. Il ne reculera pas. Ce sont ses maisons d'Écosse qui auraient le plus à en souffrir : « Or, dit-il, il n'y a pas de maisons qui me soient plus chères. Nulle part les Sœurs n'ont prodigué, comme à Glascow, Dundee et Édimbourg, la précieuse monnaie des sacrifices en face du protestantisme armé de toutes ses rancunes et de ses préjugés. » Il ne les abandonnera pas.

Dans le premier moment il avait pensé à se mettre en route pour la France, afin d'y tendre la main. « Mais je suis tenu ici par d'impérieuses nécessités. » Ses amis de France prirent les devants. Dès le lendemain du désastre, M. Marest et les siens envoyèrent un premier don de dix mille francs, que d'autres devaient suivre à chaque terme. C'était déjà un acompte. Lelièvre répondit tout ému : « En vérité je finirai par avoir de la reconnaissance envers ceux qui m'ont dépouillé, puisqu'ils m'ont donné l'occasion plus que jamais de connaître toute votre charité. » Pendant vingt ans encore, ses lettres ne cesseront plus de remercier Louis Marest, sa sœur, toute cette famille, de l'avoir sauvé du naufrage dans cette tempête. Sa parenté tout entière, par chacune de ses branches, accourut sans retard pour opérer le sauvetage. Il n'y eut pas jusqu'au saint et vénérable abbé Bernard, si appauvri lui-même, dont l'amitié ne voulût assister Ernest de sa noble pauvreté.

Il en faudrait citer vingt autres. Mais nous devons à leur tête placer un prêtre d'Orléans, l'abbé Bruno de Laage, qui, lui aussi, s'était mis à dépenser, sans compter, sa fortune et sa vie pour le service des Petites Sœurs. Il était alors le vicaire de la paroisse la plus pauvre de notre ville, celle de Saint-

Pierre-le-Puellier, sur laquelle était logée misérablement la petite famille des Sœurs et des vieillards, chère à notre souvenir. Affilié, lui aussi, à la Congrégation, il n'eut pas de repos qu'il n'eût fait tous ses efforts pour tirer du gouffre l'homme qu'il tenait pour un saint, et l'œuvre des fondations anglaises qu'il tenait justement pour l'œuvre même de Dieu.

La Maison Mère, on le pense bien, fit tout ce que lui permettait sa pauvreté. On y cultivait des légumes dont le prix obtenu sur le marché voisin était réservé aux fondations anglaises : « Mais le prix des choux eût-il doublé sur le marché de Becherel, je n'en tirerais pas de quoi mener à bonne fin les trois ou quatre liquidations dont je suis chargé. Cependant, après tout ce que j'ai vu, je dois affronter cette situation sans crainte et dire hardiment à Dieu : *In te speravi, non confundar in æternum.* » Et, dans la même lettre écrite au pied de la crèche de Noël : « Je nage dans la misère. Mais enfin, si je traverse cette année sans naufrage, j'ai l'espoir d'atteindre le port. »

Ce n'est pas que parfois la fierté native ne se révoltât contre cette tyrannie des dettes et de l'argent. « Le démon n'est pas loin qui me dit : A quoi bon avoir quitté le monde? Tu cherchais dans l'état religieux une vie tranquille où tu pusses servir Dieu sans te préoccuper des choses temporelles : l'as-tu trouvée? Il est de fait que je ne tenais nullement à l'argent, étant dans le siècle. J'aimais à n'avoir pas un sou; et, dans les rares occasions où je me trouvais à court, ce m'était une satisfaction. J'avais vingt-cinq ans quand mon père me parla pour la première fois des comptes qu'il devait me rendre; et je crois que jamais je n'en aurais ouvert la bouche le premier. Or, les deux dernières années qui viennent de s'écouler, c'est ce maudit argent qui a fait toutes mes peines. Je me suis dit plus d'une fois : je n'y penserai plus. Les Sœurs se tireront d'affaire comme elles pourront; et, s'il le faut, j'irai en prison. Mais on n'est pas libre de se débarrasser des mauvaises affaires, comme on l'est de se faire quitte de son argent! »

Cette lettre est du 2 décembre 1864. Lelièvre avait satisfait

à l'échéance de novembre. Il se disait sauvé, s'il pouvait doubler le cap de 1865. Mais encore, pour cela, eût-il fallut qu'il cessât de fonder à nouveau, c'est-à-dire de s'endetter. Or, il n'y avait pas un mois que la faillite avait achevé de le ruiner, lorsque le 12 novembre, lendemain de la première échéance de sa dette, il annonçait à ses amis que « Mgr l'évêque de Plymouth lui avait fait une demande de fondation, s'offrant à payer lui-même le loyer de la maison pendant plusieurs années. Il s'appelle Vaughan : c'est un homme de Dieu, un saint, de qui la famille a été constamment fidèle à la foi. Son neveu, de même nom que lui, et qui a parcouru toute l'Amérique, où il est encore, était avec moi au séminaire de Rome. Son frère est rédemptoriste. De Plymouth à Saint-Malo, on pourrait presque se voir. » Et il ajoute : « J'avais bien le projet de me reposer sur mes rames, comme disent les Anglais, *to rest on my oars;* mais il ne paraît pas que ce soit la volonté de Dieu sur ses enfants. »

La Maison Mère accepta. Au mois de décembre, Plymouth vit arriver les Petites Sœurs. « Tout d'abord elles y menèrent une vraie vie de bivouac. Comme, faute de vaisselle, elles mangeaient la soupe dans des écailles, une bonne Irlandaise apporta cinq assiettes à la Mère Saint-Joseph, laquelle alors était à prier à l'église. Le vicaire général fournit une table; l'évêque douze vieilles chaises. Voilà une maison fondée. Personne ne leur a remis un sou. Les Sœurs m'écrivent qu'elles n'ont jamais été plus heureuses. Ce n'est pas la pauvreté qu'aime la Mère Saint-Joseph, c'est son excès, le vrai dénuement, celui qui attend une croûte de pain. Allez, allez : de cette pauvreté-là on vous en donnera à Plymouth. »

Autre entreprise du même temps, Noël 1864. Les Petites Sœurs de Bristol quittent alors Trinity Street pour prendre possession de l'ancien collège protestant, acheté dix-huit mois auparavant. Mais Bristol leur est bon. La population catholique n'y atteint pourtant pas 2.000 âmes, et parmi elles pas plus d'une centaine de riches formant une douzaine de familles. C'est pourtant uniquement avec ces ressources locales que, dès février 1865, les intérêts du prix d'achat sont payés, les constructions soldées. Deux mois après, 19 avril,

Lelièvre parlait dans ses lettres de « la prospérité de Bristol, de qui tous ses vœux seront réalisés quand seront bâtis la chapelle et le quartier des hommes ».

A Édimbourg des larmes de désespoir se sont changées en larmes d'allégresse. Chassées de leur pauvre abri provisoire, sans qu'aucun propriétaire consentît à leur en louer un autre, les Sœurs importunaient le ciel de leurs prières. Enfin une grande maison se présente à vendre avec un terrain convenable; et, chose merveilleuse, les deux propriétaires, dont un ministre protestant, consentent à aliéner l'immeuble, et cela pour une œuvre papiste! Chose non moins surprenante : les deux locataires consentent en même temps à résilier leurs baux. Lelièvre y admirait un miracle de Providence. Le jour où, le 14 janvier 1865, l'acte fut enfin signé, et où la maison de Gilmen Place devint celle des Sœurs, il entonna son *Te Deum,* comme s'expriment ses lettres : c'était une renaissance : « Il me semblait, ajoute-t-il, que j'assistais à cette procession de la légende où l'on voyait des arbres morts prendre des feuilles et des fleurs, pour rendre gloire aux reliques d'un Bienheureux. »

La confiance en Dieu : telle est donc la clef de toute l'histoire des Sœurs. Lelièvre le proclame : « Tout dépend de cela. Plus je vais, et plus je suis convaincu que l'œuvre et la vie des Petites Sœurs est toute surnaturelle. Voilà dix ans que j'y suis; j'y ai vu bien des choses; et je ne trouve rien à faire sinon de louer Dieu. Ayons confiance en lui. » Il va même jusqu'à dire : « Je vois très clairement que la faillite qui m'a enlevé 50.000 francs était nécessaire à ma foi. Il y a eu des jours où ma confiance dans les combinaisons humaines était trop grande. Je suis sûr que Dieu me rendra bien plus qu'il ne m'a pris. Chose étrange d'avoir cette certitude, et pourtant d'être inquiet? C'est là que j'en suis! »

Comment ne l'eût-il pas été quelque peu? L'acquisition de Gilmen-Place ajoutait à ses charges 2.100 livres sterling, plus de 52.000 francs. Et pendant ce temps-là l'on bâtissait partout; et l'échéance de mai approchait avec *deux cent mille* francs de dettes! C'est « son rocher de Sisyphe ». Il dit mieux : c'est la croix que Jésus a mise sur ses épaules : « Nous

nous trouvons attelés, angariés à la porter comme l'homme de Cyrène. Il n'y a point à se débattre, mais à se plaindre plutôt de ce qu'on nous traite avec trop de douceur et de ménagement. »

La seule chose dont il se plaint est que cette chaîne des dettes pèse à son amour-propre, et que sa délicatesse de gentleman en souffre : « Que voulez-vous? C'est le vieux sang qui se révolte contre les choses d'argent, celui de mon père, de ma mère, de mon grand-père, de ma grand'mère. Enfin j'espère que Dieu aura pitié de moi ». C'est dans ses bras qu'il se relève. Un jour qu'il venait de lire l'histoire d'un prince Galitzin, un prêtre, qui ayant tout donné, tout perdu pour sa foi en Russie, mourait criblé de dettes aux États-Unis, dans la ville de Lorette fondée par lui : « Je me réjouissais, écrit-il, de voir qu'il avait souffert cent fois plus que moi! ». Alors son cri est celui-ci : « *Viriliter age et confortetur cor tuum !* Et de ce cœur s'échappe cette parole sublime : « Hélas ! on voudrait pouvoir se ruiner plusieurs fois pour une si belle cause. Mais n'a pas deux fortunes qui veut ! »

Nous n'avons pas nommé encore le grand levier de la prière, celui qui relevait son âme vers l'espoir en Dieu. A Londres, il faisait agenouiller son monde pour l'heureux dénouement de la crise : « Si saint Joseph ne fait pour nous un ou deux miracles d'ici l'échéance de mai, j'ai peur que la dévotion des Sœurs ne tourne à la napolitaine et ne finisse par des provocations ».

C'était surtout dans le mois de mars qu'on jetait aux pieds du saint Économe les factures, comptes, mémoires de cette maison et de toutes celles d'Angleterre. Les lettres de Lelièvre enregistrent les réponses immédiates du saint patron. La liste en est longue et éloquente. Un jour, sur un compte de la Bonne Mère Lelièvre relève un déficit. Aussitôt, séance tenante, arrive une lettre chargée : c'est l'appoint nécessaire. « Je devins sérieux, raconte-t-il, il ne manquait à cette lettre que le timbre du Paradis et la signature du bon Dieu ». Le lendemain de la fête du Saint, la Bonne Mère reçoit, sous un triple cachet, mille francs d'une dame de Saint-Omer qui s'excuse du peu : « Les Sœurs disent que cette

Mme Richard est le pseudonyme de saint Joseph, et qu'après tout, après tant de prières, il leur devait bien cela. » Même mois, 80 livres sterlings sont renvoyés par M. Thiébault, qui lui-même vient de les recevoir inopinément d'un pauvre débiteur irlandais émigré au Canada, et oublié depuis dix ans : « Ah! si saint Joseph inspirait à mes deux banquiers de Londres des sentiments semblables à ceux de l'Irlandais Mitchel! »

Une vente de charité n'avait réalisé que 280 livres, et on fermait sur ce chiffre trop insuffisant, quand sur chacune des boutiques tenues par les Sœurs, la même main inconnue dépose un billet de 50 livres sterlings. Ces 150 livres d'où viennent-elles? On est allé jusqu'à soupçonner le prince de Galles. « Dans tout cela, ce qu'il y a de plus touchant, c'est qu'on voit le bon Dieu prendre en main nos affaires. »

Et combien d'autres! Lady Howard, par exemple : « C'est par 1.000 livres que le nom d'Howard est représenté dans nos souscriptions. » Un jour que Lelièvre s'inquiétait du paiement de 1.300 livres redues sur les constructions de Saint-Pierre, il trouve à la sacristie un chèque de 156 livres, legs de M. Robert Southwele, un bienfaiteur inconnu : « Si le bon Dieu y va comme cela, écrit Lelièvre, nous nous tirerons d'embarras. Mère Emmanuel est contente. Et moi aussi qui n'aime pas à laisser notre Saint-Pierre dans les dettes, car « il n'a ni « or, ni argent », comme il disait. Mais Pierre disait, le même jour, cette parole qui vaut tout l'or du monde : *Surge et ambula.* Avec elle il fait marcher des paralytiques comme moi. Ils vont, ils sautent, ils ne savent pas d'où leur vient tant de hardiesse et de force. Laissons faire les saints : tâchons de faire comme eux »

L'échéance de mai n'était plus à redouter désormais. Se plaçant sur les hauteurs célestes pour considérer cette longue route des périls et des souffrances, Lelièvre écrit tranquillement, 15 mars : « Comme on doit rire là-haut des inquiétudes et des périls que l'on a traversés ici-bas! Ce qui troublait a disparu. Si le souvenir en revient, c'est pour mieux faire apprécier la paix présente, comme l'orage d'hier fait doublement goûter le calme d'aujourd'hui : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* Celui qui a dit cela déclarait

se promener sans peur au milieu des ombres de la mort. Ces ombres ne me font pas plus peur qu'à lui ».

Si l'âme de Lelièvre gagna à cette épreuve un redoublement de confiance, son œuvre y gagna autre chose. C'est alors que ses amis d'Amiens prirent l'initiative d'une sorte de caisse permanente de charité dont les recettes affectées d'abord aux besoins pressants de cette crise, s'étendirent ensuite à tous ceux des fondations d'Angleterre et d'ailleurs. Nous en reparlerons.

L'Église apporta aussi un raffermissement à ce grand cœur accablé de toutes parts. C'en fut un assurément et de premier ordre que la promotion de Mgr Manning, son condisciple et confrère de Rome, à l'archevêché de Westminster où il succéda au cardinal Wiseman. Lelièvre rappelait le temps où il lui servait la messe à l'Académie ecclésiastique : « Jours écoulés, jours regrettés, où je ne connaissais encore ni architecte, ni entrepreneur, ni banquier. Manning n'a pas vieilli tant que moi. Le voilà notre archevêque par la grâce de Dieu. C'est une bénédiction qui nous est accordée. Il est venu voir les Petites Sœurs, le lendemain du jour où il a su sa nomination. J'ai dîné chez lui. On lui a chanté des couplets où les Sœurs ont fait rimer *fête* avec *archevêque*. Tous les pauvres ont crié Hourrah! Il était si ému qu'à peine pouvait-il parler. »

Trois mois après, en août, Manning venait bénir solennellement les constructions nouvelles de Porto-Bello, escorté du marquis de Lorthian, de la duchesse de Buccleugh, de la marquise de Londonderry, du baron Baude représentant l'ambassade française, et d'un nombreux clergé, où l'on distinguait un autre ami de Lelièvre, Mgr Howard qui, après un séjour d'études en Égypte, venait de rentrer à Londres pour cette cérémonie, porteur d'une barbe de pacha. «L'archevêque a proclamé très haut que l'œuvre des Petites Sœurs était chose si bonne qu'il la voudrait voir établie dans toutes les grandes villes du Royaume-Uni. Les Sœurs ont chanté aussi bien qu'il avait parlé. Seulement, après la collation, la marquise de Lorthian m'a fait rougir jusqu'aux oreilles en me demandant si tout cela était payé? J'aurais bien voulu dire

oui ; mais Cowland, l'entrepreneur, était là! Il était là cet homme pourtant bien pacifique, mais dont l'œil bénin me fait l'effet, dans mes songes, de l'œil menaçant d'un Polyphème qui me poursuit terrible en tout lieu. »

Ne quittons pas Londres et ses maisons, sans y pleurer avec Lelièvre une bienfaitrice de la première heure, lady Gérard, que Petershouse voyait lui arriver chaque trimestre, avec ses deux cents francs, outre qu'elle se saignait à blanc pour les besoins extrêmes. Paralysée depuis quelques années, elle était morte le 4 mai 1865, fête de sainte Monique. Lelièvre la compare à la sainte et charitable Tabitha ressuscitée par saint Pierre. « Que notre Saint-Pierre de South-Lambeth la ressuscite, elle aussi, en quelque autre qui lui ressemble! Elle nourrissait tout ce qu'il y avait de catholiques dans sa petite paroisse, prêtres et fidèles. Ce matin, jour du patronage de Saint-Joseph, j'ai pleuré en disant la messe pour elle. Elle s'appelait Monique ; et, à deux heures du matin, la nuit de la fête de sa patronne, elle fut appelée sans avoir pu recevoir les sacrements. Mais la charité est un sacrement. Sainte Monique ne fit pas non plus une trop longue préparation à la mort, dans son dernier séjour à Ostie. Elle avait son fils ; ç'avait été sa conquête, c'était maintenant son triomphe : « Que fais-je encore en ce monde ? » Pour Lady Gérard aussi, le monde n'avait plus ni joies ni peines : *O lux æternitatis, quando te aspiciam ?* »

La laborieuse et douloureuse année 1865 se termina par la fondation de Leeds, la grande métropole industrielle du Yorkshire. Elle couronnera ce chapitre. Lelièvre raconte qu'une insigne catholique de cette ville, Mme Green, ne cessait depuis quatre ans de prier pour que les Petites Sœurs vinssent y établir un Asile. Élevée à Paris où elle avait encore des nobles amitiés, Mme Green, née Browne, alors aux environs de la trente-cinquième année, partageait ses soins entre ses onze enfants, dont six du premier mariage de son mari, et les œuvres pies dont elle était une admirable zélatrice. Ainsi secondait-elle le zèle de son frère, le chanoine Browne, curé de la paroisse Sainte-Anne qui, à elle seule embrassait la moitié de cette ville.

Lelièvre fut, 16 septembre, se concerter avec Mgr de Beverley, qui possède Leeds dans son diocèse, vaste diocèse comprenant York, Bradford, Sheffield, tout le Yorkshire, et qui ne compte pas moins de deux millions d'habitants. « Cet évêque, écrit Lelièvre, est l'homme de Dieu de l'Angleterre. Excepté d'écrire, ce que lui interdit de faire sa main paralysée, il fait tout le reste admirablement. Cette fondation, j'espère, avec la grâce de Dieu, répondra à celle de Manchester. Priez pour cela. La prière est notre seule fortune et notre unique force; je le vois de mieux en mieux chaque jour. »

Le 14 novembre, la maison était louée : « Priez pour qu'à travers tout cela Dieu nous mène, en nous conservant dans le dévouement et la ferveur. Ma vie est occupée à l'excès; mes nuits sont pleines de soucis. J'en gémis; mais qu'y faire? » Il ajoutait cependant : « Après cela je crois que nous dirons : holà! »

A la fin de décembre, cinq Sœurs prenaient le train pour Leeds avec leur confiance ordinaire : « De la fondatrice l'abbé Lelièvre disait : La Mère Saint-Joseph est une âme trempée. Je n'en ai jamais vu qui fût mieux coulée dans l'abandon à la Providence ». Et, dans une autre lettre : « En allant là, la Mère Saint-Joseph se flatte d'un vrai Bethléem. Je crois que, quand elle a pour lit le plancher et la paille, elle entend chanter les anges. Dans ce temps de Noël, ce serait bien possible. »

A la première messe que Lelièvre célébra dans la chapelle de Leeds, le 14 janvier 1866, « assistaient les cinq petites Sœurs, les deux domestiques de l'évêque, deux bonnes femmes, dont l'une faisait éclater la maison de ses sanglots joyeux, tant elle était contente d'être sortie du workhouse! Trois nouvelles vieilles étaient attendues dans la semaine. » — « Le public paraît bien disposé pour les Sœurs; point d'insultes dans la rue, les quêteuses sont bien mieux reçues qu'à Londres. On quête pour les bonnes femmes. On leur apporte des gâteaux et des sucreries; ça les fait pleurer. Elles ont des jolis petits bonnets de soie noire à rubans roses qu'on a faits à Manchester et dont elles sont très fières. Priez pour

elles, pour les Sœurs et pour nous. La maison sera pleine avant un mois, si Dieu le permet. »

Cette lettre était datée de la fête du Nom de Jésus : ce saint nom avait vaincu. Leeds était la huitième maison que le Père établissait depuis 1861 ; et aujourd'hui presque toutes venaient d'être transférées en terre ferme et assises chez elles.

C'était premièrement une victoire sur le préjugé anglais duquel Lelièvre écrivait : « La pauvreté telle que les Petites Sœurs la pratiquent, est le point le plus extrême en ce genre qui se puisse supporter en Angleterre. Il ne faut rien moins que la charité pour lui servir d'excuse. Car dire ici d'aimer la pauvreté serait faire hausser les épaules de pitié. Si saint François s'avisait de venir à Londres, il serait traité comme il le fut à Assise. Et pourtant que de gens auraient besoin de ses leçons et de ses exemples ! »

C'était secondement une victoire sur le préjugé protestant. L'évêque de Birmingham l'avait dit au P. Lelièvre : « J'ai appelé les Petites Sœurs pour être aux protestants un sujet d'instruction et d'édification. De plus, l'exemple des Petites Sœurs tournera auprès d'eux à la défense et à l'honneur des autres congrégations religieuses. »

Et, de fait, les protestants étaient venus, avaient vu, s'étaient avoués vaincus. A Birmingham, à Manchester, le maire avait présidé à l'ouverture du bazar de la charité en faveur des vieillards. Des visiteurs et visiteuses mis en contact avec l'asile s'en retournaient édifiés, émus. Des ministres eux-mêmes, après avoir essayé de convertir les Sœurs quêteuses, n'étaient pas loin de se laisser convertir eux-mêmes. A côté de ceux qui ont couvert d'avanies les filles de Dieu, les lettres de Lelièvre en présentent d'autres qui les comblent d'égards, les faisant monter respectueusement dans leur voiture à côté de leurs femmes, pour achever leur route. On en voyait qui, dans leur visite, montraient tant de réserve que, trompée par la forme de leur collet semblable à celui de nos prêtres, la Petite Sœur de la porte les appelait : « Mon Père ! » avec force révérences. Quelques-uns laissaient une aumône. « Et d'autres disaient aux Sœurs tant de choses encourageantes que leurs paroles valaient de l'or. »

Une partie de la presse protestante prenait parti pour les Sœurs. Dans la discussion des attaques de Newdegate au Parlement, le plus grand journal de Manchester, se portant défenseur des congrégations, déclara bravement que, « quand même celles-ci disposeraient de millions sterling, comme on le prétendait, il ne verrait à cela aucun mal, et que l'argent était pour le moins aussi bien dépensé par elles que celui de toutes les corporations anglicanes. » Sur quoi Lelièvre remarque : « Je doute que votre presse parisienne montrât autant de sagesse en un pareil débat ». Quant à lui, généralisant ses vues, il déclare tenir l'institut religieux comme l'instrument indispensable de la conversion de l'Angleterre. Il en avait écrit, le 18 février 1865, ces lignes toujours actuelles : « Si ce pays doit être sauvé, c'est par les congrégations religieuses qu'il le sera. »

La congrégation des Petites Sœurs apportait à cette œuvre ce qui est excellemment le signe de Dieu : le miracle. Le 16 septembre il écrivait : « Je pense et je répète que Dieu peut faire des miracles. Il en fait, il en fera : son bras n'est pas raccourci. Je crois qu'il en est ainsi, parce que *Je crois en Dieu le Père tout-puissant.* Et cet article de foi, je le mets au commencement de toutes mes entreprises comme il est au commencement de mon *Credo !* »

Après la fondation de Leeds, Lelièvre, nous l'avons entendu, s'était prescrit une petite halte, attendant l'heure de passer à Dublin et à Liverpool. Aussi bien, dans le commencement de 1866, était-il appelé à Rome. Il s'y rendit, après avoir traversé la France où nous le suivrons un instant.

CHAPITRE IX

DE ROME EN ANGLETERRE

(1866)

Dans l'intervalle des événements que nous venons de raconter, l'abbé Lelièvre avait placé quelques séjours en France, les uns pour les solennités majeures de la famille, les autres, plus prolongés, pour le service des Sœurs, et en particulier celles des Iles Britanniques.

Le 15 mars 1865, il avait béni à Valenciennes le mariage de son frère Gustave avec Mlle Gabrielle Hollande, d'une des plus honorables familles de cette ville. A cette époque, le second frère, Paul, sortait ingénieur de l'École centrale pour bientôt entrer dans les mines d'Anzin. Maurice, reçu bachelier, allait commencer son droit. Et, pour Adrienne, une alliance se préparait qui comblerait les vœux de tous et les siens.

Deux autres voyages suivirent de près, en juin et en juillet. « J'ai trouvé le cher Père Ernest tout ravivé, écrit M. Marest. Il est bien bon ami, plus confiant que jamais dans l'avenir. » Et après : « Il tient si peu de compte des nécessités de la vie qu'il nous est arrivé succombant, en pleine chaleur, sous le poids d'une grosse redingote ouatée, comme en hyver, sans vouloir entendre parler d'un vêtement plus léger. » Ses amis lui en substituèrent un autre par surprise ; ils y joignirent quelques chemises et quelques paires de bas. — Or, il y a quelques années, remarque Louis Marest, cet homme avait un million à son service, et la plus belle position sociale

qui se puisse rêver. Voilà des choses que nous ne pourrons jamais trop nous redire à nous-mêmes, pour ramener à sa juste valeur l'épithète de charitables que l'on donne quelquefois à nos actes. »

Enfin au commencement de 1866, là où nous en sommes restés de cette histoire, un troisième voyage amena Lelièvre à Paris pour le mariage de sa sœur. Elle épousait un Vendéen, M. Georges Allard, capitaine du génie, en parfaite harmonie de cœur comme de foi avec celui qui plus tard dira « n'avoir pas de meilleur frère que ce beau-frère ». Là aussi la charité avait des racines vivaces. Après une visite à la future belle-mère de sa sœur, 27 janvier, Lelièvre pouvait écrire : « Mme Allard mérite tout le bien qu'on m'en a dit. C'est une Sœur de charité! Tous ses loisirs se partagent entre l'église et les pauvres. C'est par les pauvres que les Petites Sœurs l'ont connue. Elles l'ont trouvée plus d'une fois qui retournait des lits chez les malades. Et la vénérable Mme Plantier, son ancienne et digne amie, m'a tiré des larmes en me racontant hier quelques traits de la charité de son émule. Cette bonne dame est vêtue simplement comme la princesse Borghèse, comme la duchesse d'Argyle, comme Mme Ledieu. Elle va à pied partout. Pendant que le général est de service chez l'Empereur, elle est devant Dieu et prie ». Comment l'abbé Lelièvre n'en eût-il pas bien auguré pour les jeunes époux, et pour la future génération de ses neveux et de ses nièces? »

Le mariage fut célébré le 8 février 1866, dans l'église des Missions étrangères à Paris. « Que la bénédiction de Dieu leur soit donnée dans toute son abondance! A quoi tout le reste servirait-il? Qu'y aurait-il au monde sans cela? »

De Paris, Lelièvre devait se rendre à Rome, en stationnant un peu dans le Centre et le Midi. On l'y suit de ville en ville à la trace de ses lettres. « Orléans, la vieille ville, m'a rappelé nos victoires sur les Anglais. Pourquoi Jeanne d'Arc ne passerait-elle pas son épée aux Petites Sœurs de là-bas? Montjoie! Saint Denys! Ce n'est certes pas le courage qui leur manque! » Là M. Daudier, gendre de M. Kolb-Bernard, lui présenta une de ses enfants âgée de quinze jours : « Elle s'appelle Germaine, écrit-il à Marest. Vous verrez qu'elle

sera Petite Sœur! » Orléans se préparait à transférer son Asile à la campagne, dans le faubourg Saint-Marc. Lelièvre en trace les plans, en examine les devis. Son meilleur régal du mardi gras est d'en conférer, au presbytère de Saint-Pierre-le-Puellier, avec son cher abbé Bruno de Laage, un frère.

Roanne va faire de même; la maison se porte « dans un enclos de trois hectares. C'est le vignoble : le bon vin du Beaujolais, la joie des vieux, à six sous le litre »! Des entreprises pareilles arrêtent Lelièvre à Montpellier. Il est enfin à Marseille, à bord du *Vatican*, où s'entassent 150 volontaires pontificaux. M. l'abbé Fallières, vicaire général d'Amiens, y a pris passage avec lui. La mer est douce, le ciel est pur, la nuit encore plus belle que le jour; mais la pensée de Lelièvre reste sombre, soucieuse; elle s'est attardée à l'Angleterre. Écoutons-le lui-même :

« Dans la solitude de cette nuit sur mer, la pensée de mes maisons d'Angleterre et d'Écosse, Birmingham, Édimbourg vint s'emparer de moi; et après elles aussi, l'image de celles de France, Roanne, Montpellier, que je venais de quitter. Alors je sentis à quel point mon esprit était désormais captif. C'est à peine si je pensais à cette bienheureuse Rome que j'allais donc revoir! Mais là, oserai-je dire au Saint-Père que tout va bien, lorsque je laisse un tel déficit derrière moi? Je me mis à considérer les astres et constellations : voici Cassiopée, Persée, le Dragon, l'étoile polaire! Tous ces mondes brillaient bien autrement qu'à Londres : pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air. Voici Toulon, voici le phare de Cannes, et dans le lointain celui de Nice. Mais non, il est sûr que je voyageais de Glascow à Dundee et à Édimbourg. Quand je fis très tard ma prière du soir, j'étais seul sur le pont avec le pilote. Tout dormait. Palinure heureusement ne s'est ni trompé ni endormi. A dix heures du matin nous débarquions à Livourne où je pris le chemin de fer pour Cività-Vecchia. J'étais à Rome huit heures avant les voyageurs de mer. »

Rome lui rendit tout ce qu'il avait naguère admiré et aimé. Dès le lendemain de son arrivée, il se rencontra au Vatican sur le passage du Pape, qui s'avança pour le bénir; Mgr Howard,

nommé consulteur de la Propagande pour les affaires d'Orient, le reçut dans ses grands bras. Mgr Monaco, assesseur du Saint-Office, lui fit sa déclaration d'enthousiasme pour les Petites Sœurs des pauvres : « Rome, écrit Lelièvre, m'a paru plus belle que jamais. Un lustre passé en terre protestante me la fait aimer davantage. — Et cependant j'ai beau faire ; c'est à cette protestante que j'appartiens tout entier ! »

Il se rendit le 1er mars à l'audience de Pie IX : « L'œil du Pape n'est pas terni, écrivait-il le lendemain, son oreille n'est pas appesantie, il a gardé sa voix sonore, et il a encore ce sourire qu'on voyait sur les lèvres de Pierre, la veille du jour assigné à sa mort. » Lelièvre venait lui faire officiellement rapport de sa campagne de fondations dans la Grande-Bretagne. Le récit verbal qu'il en présenta d'abord fut d'un tel intérêt que Pie IX ne voulut pas que le document écrit fût simplement renvoyé à son secrétaire, selon l'usage : « Il le retint pour lui-même, et voulut le garder, disait la lettre à la supérieure générale, comme si l'écriture de Sœur Xavier lui eût plu. » C'était le nom de la copiste ou secrétaire de la Tour.

Ce rapport relate des faits qui nous sont déjà connus. Disons seulement ceci qui le caractérise : c'est que Lelièvre, s'effaçant lui-même, y renvoie le succès de sa campagne apostolique constamment et uniquement aux évêques qui l'avaient appelé ou secondé. Le Saint-Siège ne s'y méprit point : la réponse qu'y fera bientôt le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, réparera magnifiquement cet oubli.

Une chose que fit Lelièvre, durant ce séjour à Rome, fut d'en aspirer l'âme et de la faire aspirer aux amis des Petites Sœurs qui s'y trouvaient alors. Il y en avait d'insignes; et à leur tête M. et Mme Féburier, les grands chrétiens qui autrefois, là même, avaient commencé de faire de Louis Veuillot le chrétien que l'on sait. Aujourd'hui ils élevaient, de leurs deniers, à la Tour, l'église de la Maison Mère. « Ils disent *nos* Petites Sœurs, *notre* chapelle, *notre* Bonne Mère générale, *notre* Bon Père ! Je crois qu'ils nous aident encore plus par leurs prières que par leurs aumônes, car ils ont une confiance en Dieu et dans l'intercession de saint Joseph, telle

que je la trouve chez les Petites Sœurs qui ont le mieux profité de leur noviciat. »

En même temps arrivaient à Rome M. et Mme Cosserat de Rouen, frères de ceux d'Amiens; le chanoine Le Boulanger de cette dernière ville, zélé serviteur de la Petite Famille; une délégation nombreuse de catholiques belges, sous la présidence de M. Dumortier, l'illustre député et ministre, dont Lelièvre disait, en bâtisseur qu'il était : « Dumortier : que ce nom me conviendrait donc bien! » Au séminaire français, c'étaient deux compatriotes, un cousin, un Bernard, « l'abbé Bernard II »; et un cher ami d'enfance, « l'abbé Scalbert I », tous deux pleins de ferveur, écrit-il. C'est la température de toute la maison ». Il voit aussi l'abbé Aulanier, « l'homme le plus savant du monde », qui revient du mont Athos. « Le cher abbé était riche; une faillite l'a ruiné. Chose étrange : il a encore des amis; et il est assez bon pour se consoler par ce seul avantage de la perte de tous les autres. » Enfin des prélats anglais de qui la présence et l'entretien le ramenaient en Angleterre; Mgr Talbot, Mgr Stonor, Mgr Clifford, et, avec celui-ci, le vicaire général de Bristol : « Nous avons parlé des Petites Sœurs, et de Bristol, et du futur Newcastle. Après quoi Mgr Nardi m'a présenté à un prêtre français, en lui disant : Voilà le représentant des Petites Sœurs des pauvres, de celles qui font des miracles, et qui renouvellent chaque jour le prodige de la multiplication des pains. »

Est-il un livre qui ait mieux parlé de la Rome chrétienne, et soit entré plus à fond dans l'âme même des lieux, que ces lettres romaines de Lelièvre, écrites rapidement au courant de la plume, sans rature, ni retouche, sans art ni apprêt, mais à la splendeur d'une foi qui illumine tout?

Que ne pouvons-nous les reproduire toutes en entier? Par exemple ses élévations sur la prison Mamertine, après la messe qu'il vient de célébrer dans l'église supérieure, dédiée à saint Joseph. Et ce chant de victoire qu'il fait entonner de concert à Pierre et Paul, lorsqu'ils se rencontrent là, comme au seuil ténébreux de l'immortalité où ils vont retrouver Jésus-Christ dans sa gloire! — Et la Maison Dorée : « J'y ai oublié

Néron, mais j'y ai rencontré Ignace de Loyola avec son ami Xavier. Le premier disait au second : Que sert à l'homme de gagner le monde, s'il vient à perdre son âme? » — Et la Basilique vaticane, où il vient de voir inaugurer le mausolée de Pie VIII. Partant d'un bel élan : « Allons, s'écrie-t-il, allons ensemble baiser le pied de saint Pierre, allons, vous dis-je! Quinze siècles de baisers en ont à demi mangé l'orteil. Avant que le pied soit usé en entier par les lèvres des fidèles, mille générations passeront, et nous ne serons plus pour les dernières que des êtres préhistoriques noyés dans les lointains horizons du souvenir, confondus parmi les patriarches bibliques dont nous semblerons être les contemporains... Y aura-t-il alors encore des Petites Sœurs des pauvres? Aimons à le croire, puisqu'il y aura encore des malheureux, et puisque la charité n'est pas destinée à périr! »

Puis c'est le tour de Paul, pauvre naufragé, pauvre prisonnier, qu'il suit de Pouzzoles à Rome : « Lorsque Paul entra à Rome, il garda son cœur contre le vain prestige de la reine des nations. La fortune même d'un Sénèque ne l'eût pas tenté. Qui me dira aujourd'hui où se trouvait le palais du philosophe aux trois millions de sesterces? Mais Paul!... »

Lelièvre revient de la basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs. Sous le grand arc de Placidie, près des colonnes d'albâtre données au Pape par le pacha d'Égypte, il a entendu une voix sortir de ces pierres amoncelées sur dix-huit siècles de poussière. Cette voix est celle de l'Apôtre. Elle crie comme autrefois : « Tous cherchent leurs intérêts, non ceux de Jésus-Christ! » Aujourd'hui encore qui dans ce monde sait s'oublier? qui pense à Jésus-Christ! ô Paul, que j'ai besoin moi-même de vos leçons! S'oublier et L'aimer! Le granit de l'Égypte, l'albâtre antique, le marbre de Paros, les pierres précieuses, toutes les richesses qui parent votre basilique et vos autels, sont-elles capables de payer un tel enseignement? »

Il en cherchait un pareil dans les catacombes. « Après le Pape, ce que j'aime le plus à Rome, ce sont les tombeaux. Je n'en sors que pour y rentrer ». Le cimetière de Saint-Calixte lui était ouvert familièrement par son vieux gar-

dien, don Rafaele, « cet homme, dit-il, qui, par son nom, semblerait devoir habiter le ciel empyrée, et qui passe sa vie dans les sombres cavernes où la mort règne sur des tombeaux dévastés. Il est mon très cher maître ès choses éternelles, et sa nécropole mon école. En palpant cette pincée de poussière qui avait été un homme, un personnage peut-être, je prenais mieux la mesure de la stature humaine. »

Enfin Rome lui rendit sa sainte amie d'autrefois, plus glorifiée que jamais. Catherine de Sienne recevait, à l'occasion du cinquième centenaire de sa mort, d'extraordinaires honneurs. C'était le 30 avril 1866. « Il y a donc, écrit-il, cinq cents ans qu'elle est morte. Cette femme a tenu tête aux conjurations des princes et à celles des peuples... Elle tira le Pape de ses craintes et de ses défaillances. Elle fut pour lui et pour l'Église l'ange du salut, à une heure suprême. Ici le Sénat vient de la prendre pour la protectrice de Rome. Le Saint-Père est venu prier devant sa châsse. Je ne pouvais me lasser de voir entrer et sortir cette foule de moines, de soldats, de prêtres, d'enfants, qui passe sous nos fenêtres, se rendant de la petite chambre où la Sainte quitta son corps mortel à cette vaste église de la Minerve où une dépouille si précieuse repose aujourd'hui. A l'office du séminaire, le *Veni sponsa Christi, accipe coronam,* me fit tressaillir. Catherine fut *Petite Sœur* dans ses premières années : le soin des pauvres et des lépreux fut sa première mission, et demeura toujours pour elle le soin le plus cher. »

C'est un autre ami, ami vivant, ami d'autant plus aimé qu'il était devenu pauvre et pauvre charitable, qu'il retrouva comme il suit. « La veille de la fête de saint Joseph, un Anglais se présenta et me demanda au parloir du Séminaire français où j'ai mon domicile. Je reconnus Barnes, un vieil ami d'il y a quatorze ans, celui qui m'a présenté à Mgr Manning, alors que je portais encore la livrée du monde. Il y avait deux lustres que nous ne nous étions vus. Mais quelle santé ruinée! quel front chargé de rides! quelles épaules voûtées! quel cœur inaltérable! Barnes, né riche, a perdu toute sa fortune aux Antilles. Il n'a pour vivre qu'une pension de 40 écus qui lui est payée par le prince

Orsini, dont il a élevé le fils aîné; et le produit d'un petit livre, *Rome en dix jours*, qui ne se vend guère. Je ne connais point de caducité plus lamentable. Mme Barnes est hospitalisée au Sacré-Cœur. Cette femme a été l'ange qui l'a amené à la vraie foi; et cette foi est si vive chez lui que tout le monde qui passe autour de lui le trouve content et consolé. Il pratique la charité du peu qu'il a, et se lève chaque matin en se disant : « Aujourd'hui est plus près qu'hier du bonheur de l'éternité. » Barnes fut accueilli, embrassé les larmes aux yeux, consolé, assisté : Lelièvre retrouvait un frère.

Frère, Lelièvre ne l'était-il pas par sa propre pauvreté, lui qui de là écrivait à sa tante : « M'avez-vous pardonné de m'être présenté chez vous, à mon dernier voyage, dans une mise, disiez-vous, qui vous faisait rougir? » Elle avait dû l'habiller à neuf de la tête aux pieds; il l'en remerciait gaiement : « Quel spectacle que celui d'un neveu priant à Rome dans la soutane qu'une tante de Loos lui a faite! C'est une scène à toucher les saints, et qui ne peut manquer de vous attirer leurs bénédictions! Et ces souliers qui sont allés à l'audience du Pape! Le Pape a paru content. »

Mais rien de Rome, ni personnes, ni choses, ne pouvait distraire la pensée du Père de ces maisons d'Angleterre, encore plus pauvres que lui et qui criaient vers lui. « Allez donc, écrivait-il, allez donc vous promener du Colisée à Saint-Pierre, quand on roule dans sa tête, quand on porte dans son cœur les misères de Londres, de Birmingham et d'Édimbourg! Je ne vis plus que de cela. C'est mon pain d'amertume. A cause de cela, qui l'eût pu croire? Rome même, Rome m'est devenue un lieu d'exil! » Portobello était particulièrement affligé; et Lelièvre se plaignait à saint Joseph, patron de ce lieu, d'avoir choisi, pour éprouver les siens, juste le moment où son service le tenait éloigné de là.

Ses lettres à Louis Marest plaidaient pour ces orphelines. Et combien parfois sa prière savait s'aiguiser de finesse, et qu'il y avait de grâce dans sa prose mendiante! « Nous revenions de Saint-Paul-hors-des-Murs, par la porte d'Ostie. Nous nous sommes arrêtés pour entendre un rossignol qui chantait. Sa voix partait d'un bouquet d'arbres que la py-

ramide de Cestius couvre de son ombre. Un autre rossignol et un roitelet s'étaient établis parmi les ombrages qui descendent de l'Aventin au Tibre, au pied de la maison où saint Dominique et saint François se sont rencontrés. — Ces oi seaux-là chantent pour rien, me disais-je. Ils sont nourris, ils sont vêtus, Dieu y pourvoit. Ils ne demandent rien à l'homme pour ces accords qui le ravissent. Soyons comme eux... J'achève ici, faute de papier: et c'est fort heureux pour moi : vous auriez pu croire d'après cela, cher ami, que j'allais encore vous demander quelque chose? Fi donc ! »

Ayant enfin obtenu les décisions et instructions qu'il sollicitait du Saint-Siège pour son institut, mais qui ne figurent pas dans sa correspondance, Lelièvre pressa son retour : « Je sens toutes nos misères de là-bas qui m'appellent et m'aiguillonnent, à travers deux mers et deux chaînes de montagnes. »

Le 1er mai une lettre du cardinal préfet de la Propagande lui apportait les vives félicitations du Saint-Siège pour ses travaux d'apôtre. C'etait la réponse à son Mémoire sur les progrès de la Petite Famille en Angleterre. Le cardinal disait l'avoir lu avec un bonheur extrême : « Je savais à la vérité, déclare-t-il, que vous aviez très bien mérité de ladite Société. Je savais les travaux et les soucis que vous avez supportés pour son accroissement. Mais maintenant je vous félicite grandement dans le Seigneur de ce que le Dieu très miséricordieux ait donné une si heureuse issue au zèle et à l'activité que vous y avez déployés sans relâche. Je suis d'autant plus heureux de vous ouvrir ainsi mon cœur à cet égard que grands sont les fruits portés par la charité des Sœurs dans ces lieux de missions. C'est pourquoi je ne saurais trop vous exhorter à persévérer dans cette œuvre si bien commencée du soulagement des pauvres de Jésus-Christ, pour qu'ainsi vous méritiez de plus en plus non seulement la reconnaissance des pasteurs de l'Église, mais la bénédiction et la récompense du divin Prince des pasteurs qui se fit pauvre pour nous. »

Presque le lendemain de l'Ascension, et de la bénédiction papale solennelle, reçue à Saint-Jean de Latran, Lelièvre se

mit en route. Le 20 mai, il était à Lyon : ce jour-là, le cardinal de Bonald confirmait chez les Sœurs. Le 26, il revoyait la Tour. L'église ou chapelle atteignait la hauteur des voûtes. Le dessèchement de l'étang donnait 21 hectares à la culture. Les postulantes arrivaient presque chaque jour par charretées : « Ce me serait un paradis que cette terre que je foule en sabots, écrit-il, si je ne sentais déjà que l'ange de l'obéissance va m'en mettre à la porte. De ces côtes d'Angleterre, que je puis presque voir d'ici, la brise m'apporte à travers la mer des bouffées d'inquiétude. La boussole est au Nord. »

Une tournée préliminaire au pays natal lui mit en main 25.000 francs. Des intermédiaires avaient intéressé aux Petites Sœurs apôtres l'Impératrice des Français pour 10.000. Et puis, il y avait Amiens, devenu la tête du courant, désormais canalisé, des aumônes françaises.

Dès le lendemain de la faillite des banquiers de Londres, nous avons vu M. Louis Marest et les siens accourir au secours de Lelièvre par un envoi de 10.000 francs, qui se renouvela. « Les cris de détresse poussés par le généreux apôtre, rapporte cet homme de bien, firent bondir les amis que les Petites Sœurs avaient en France. Il y fallait répondre par autre chose que des secours précaires et passagers. Voici ce qui se fit :

« Mme Ledieu, ma sœur, avait déjà la pieuse coutume de réciter chaque jour une dizaine de chapelet pour les besoins spirituels de l'Angleterre. Elle voulut faire plus. Malgré les très lourdes charges que déjà des bonnes œuvres faisaient peser sur elle, elle s'engagea à verser chaque mois, à cette intention, une petite aumône de 50 francs, dans le cours de cette terrible année 1865. Cette forme de la charité sourit à un bon nombre de chrétiens nos amis, qui s'inscrivirent chacun pour une contribution mensuelle plus ou moins forte. Ce fut le P. Ernest qui donna à la petite caisse le nom de *Tirelire*. L'œuvre eut naturellement ma sœur pour présidente. Comme son frère j'en fus nommé trésorier. A ce titre je fus chargé de recueillir en France et de transmettre en Angleterre le montant des cotisations de chaque mois. Non

contente du traitement régulier que lui faisaient nos abonnés soit d'Amiens, soit d'ailleurs, la Tirelire ne tarda pas à y joindre les dons que d'autres bienfaiteurs étrangers lui adressaient extraordinairement, pour telle ou telle fondation, à l'occasion de tel événement, etc. On en prit si bien l'aimable habitude qu'on ne put s'en déprendre; et la bénédiction de Dieu se manifesta si visiblement sur cette œuvre que, quand vint la fin de 1865, d'un consentement unanime, elle fut confirmée et continuée *ad multos annos!* »

M. Marest, dans une lettre postérieure, a dit : « Après la mort de ma sœur, la pensée m'est venue de me rendre compte du mouvement de cette caisse charitable, depuis 1865 jusqu'en 1882. Ce mouvement n'a guère été de moins d'un million. » Il est vrai qu'outre les dons, il faut comprendre dans ce chiffre les prêts de la maison Bernard Frères, et autres, remboursables et fidèlement remboursés. Il est vrai aussi que, ce million, il faut le répartir sur dix-sept années, et entre combien de maisons, soit d'abord en Angleterre et Irlande, soit plus tard en Espagne! Alors *quid hæc inter tantos?* Dans le vrai miracle de l'expansion de l'œuvre et de la multiplication de son pain de chaque jour, la plus grande part reste donc encore à la mystérieuse action de la divine Puissance d'une part, répondant à l'infatigable confiance de la prière de l'autre. La *Tirelire* ne fut, si l'on veut, que la charitable provision des cinq pains et des deux poissons, dont parle l'Évangile. Mais toujours est-il que ce simple appoint toujours disponible, et arrivant juste à temps, à chacune des heures désespérées, fut pour l'œuvre des fondations l'apport opportun d'une visible Providence et l'instrument inusable et infatigable du salut.

M. Marest ajoute que « personne ne se fit le pourvoyeur de la *Tirelire* au même degré que Paul Le Picard », dans son milieu de Rouen. Sa foi, intrépide jusqu'à la témérité, insistante jusqu'à l'importunité, s'ouvrait toutes les portes. Il commençait par donner du sien, avant de demander aux autres. « Il est incroyable de voir tout ce qui sort de sa pauvreté pour envoyer à Londres, dans le courant d'une année, écrit Marest à Lelièvre. Voilà qui est bien; mais je crois que

c'est trop bien. Et, si je ne prends pas la résolution de lui fermer ma *Tirelire,* je ne doute pas qu'il n'achève de se ruiner tout à fait. »

Lelièvre se disait fier de pareils coopérateurs, et de la France à qui l'Angleterre les devait. Il disait agréablement : « Il y a beaucoup de corbeaux à Londres; mais, en attendant qu'ils viennent apporter du pain à nos affamés, comme du temps de saint Paul Ermite, ce sont les facteurs de la poste et les lettres chargées de France qui remplissent pour nous cet office. »

N'oublions pas les dons en nature fournis en plus par la maison de fils et tissus Marest et Cosserat. Elle s'était chargée de l'habillement gratuit des Sœurs de la Grande-Bretagne, auquel se joignit souvent l'approvisionnement de leur pauvre lingerie. Comme, à cette époque, Lelièvre songeait à une prochaine fondation à Newcastle, Marest répond gracieusement : « Ainsi nous voilà avertis de tenir prêt notre magasin d'équipement militaire, pour ravitailler ce petit corps d'armée partant pour la conquête. Et pourquoi ne lui prédirait-on pas la victoire? Elle est dans nos vœux et dans les prières de toute la Petite Famille. Elle est encore bien plus dans les vues miséricordieuses de la Providence sur ce grand pays dont les croyances s'inquiètent et cherchent à s'orienter vers la vérité. Enfin elle a pour gage le triomphe des dix maisons déjà fondées avant Newcastle, et qui agrandissent chaque jour la brèche par où l'Église établie recevra son dernier assaut. »

Le séjour de Lelièvre à la Tour et en France, à son retour de Rome, 20 mai, ne fut guère que de six semaines. Le 10 juillet, il était aux bords de la Tamise. Londres avait beaucoup souffert de son absence. La maison de Peters house (South Lambeth), n'avait pu garder ses deux cents vieillards qu'en s'obérant gravement. Portobello succombait sous le poids de ses récentes constructions. Des compliments, qu'on lui récitait ou chantait partout pour son heureux retour, Lelièvre écrivait : « Ils m'eussent bien plus touché, si Cowland, l'entrepreneur, ne m'en eût présenté d'autres auxquels je trouvais moins de grâce. »

Aux grands maux les grands remèdes. A cette plaie des dettes, il demanda à Mgr Manning d'appliquer son éloquence. Les catholiques anglais l'appelaient leur Fénelon. Un sermon de charité donné par lui dans la cathédrale de Saint-Georges, en présence de Mgr Grant pontifiant, du cardinal de Reysach, ancien archevêque de Munich, parmi les pompes du culte et de l'art musical, attira la foule et produisit un grand mouvement d'opinion. Dans la somme de 69 livres sterlings, recueillie par les quêteuses, on avait remarqué cinq livres en or déposées par un groupe d'ouvriers. Des princes français ouvrirent en outre leurs trésors, le duc d'Aumale, le prince Louis-Lucien Bonaparte. Une princesse russe, fraîchement mariée, se fit une fête d'aller voir chez elles les Sœurs et les vieillards. Elle y vida son aumônière gonflée de billets et de guinées. La barque fut remise à flot.

L'affluence des pauvres incitait l'apôtre à aller de l'avant : « Comment pourrais-je abandonner ces maisons de Londres où l'on n'a pas un lit vide qu'aussitôt dix concurrents accourent et se le disputent? Arriver à ce que les deux maisons puissent loger deux cents vieillards, c'est ce que j'appelle le minimum de ce qu'on doit faire. »

Pour cela, il fallait de la place. A Portobello, par exemple, la chapelle n'était qu'une salle où l'on étouffait. Pouvait-on laisser finir ces vieux pauvres dans l'étouffoir? « Sans doute, écrivait-il, si je ne consultais que mon goût, je dirais : tenons-nous-en là pour quelque temps. Mais si Dieu a d'autres desseins, qu'il le montre !

Il le montra, en multipliant les bienfaiteurs insignes. C'est peu de temps après que Mgr Howard avait la joie d'apprendre à Lelièvre que sa mère, protestante réputée irréductible, venait d'être reçue dans l'Église romaine où Lady Lorthian avait été sa marraine. Elle était fort charitable; et l'on attribuait un peu sa conversion à l'influence de Lelièvre auquel elle était dévouée : « Non, je n'y suis pour rien, répond celui-ci dans une lettre. La sachant très enracinée dans son protestantisme, je m'abstins, dans mes visites, de lui toucher un mot de notre religion. Mais elle avait donné, beaucoup donné, et les Sœurs avaient prié, beaucoup prié. »

De cette haute et bienfaisante société était le confesseur des Sœurs, le P. Talbot, de qui Lelièvre écrivait : « Quel homme! C'est le propre frère de lord Sheersbury et de lady Lorthian, la perle du clergé de Londres, un saint : très entier, très cassant, parfois un peu grognon, mais un cœur sans pareil! Nous lui devons beaucoup ».

Ne quittons pas Londres sans suivre secrètement Lelièvre dans sa visite, non point à la fine fleur de l'aristocratie londonnienne, mais à des pauvres honteux qu'il voit assidûment. C'est une famille de convertis qui, depuis lors, est complètement abandonnée de ses proches. Le chef est malade d'une maladie de poitrine; lui et ses trois enfants ne vivent que du travail de leur mère, qui s'y épuise. Lelièvre vient de leur porter un secours qu'il a sollicité pour eux auprès de sa tante de Loos. Cet insatiable de charité n'a-t-il donc pas assez de ses vieillards à nourrir? « Ma tante, M. Cosham a été reconnaissant jusqu'aux larmes de votre précieux billet, ainsi que sa pauvre femme. Je l'ai trouvé sur son lit, et la femme à travailler à une pauvre couture qui peut à peine leur donner quelques sous. C'est une aumône de vous qui tombe bien à propos. Ils m'ont dit qu'ils prieraient pour leurs bienfaiteurs, et ils le feront avec une ferveur proportionnée à leur foi et à l'étendue de leurs besoins ».

Maintenant comment Birmingham, qui avait fait naguère la joie du fondateur, était-elle devenue, comme disent ses lettres, le cauchemar de ses nuits romaines? Après deux ans et demi d'emprisonnement dans la maison de Crescent Cambridge Street, les Sœurs s'étaient transférées dans une maison à elles, acquise au prix de 64.000 francs. Pendant tout le mois d'août 1866 qu'il passa là, Lelièvre « roula dans sa tête des comptes auprès desquels, dit-il, ceux du chancelier de l'Échiquier ne sont rien ». Les noms de Bernard Frères, de la Tirelire, de l'abbé Bruno de Laage reviennent à nouveau dans sa correspondance, avec des actions de grâces qui répondent au bienfait. Le paiement fut assuré. « Lorsque, raconte-t-il, je pris congé de Mgr l'évêque, le prélat, qui extérieurement est bien le plus froid des Anglais, daigna me dire qu'il me remerciait pour Birmingham, et

qu'il se sentait mon obligé. Parole qu'on ne prodigue point dans ce pays : elle vaut le double du cours ordinaire, et je vous invite à en prendre votre juste part. » C'est à Louis Marest qu'il écrit.

De son côté, le petit peuple ne se contenta plus de donner en petit : il voulut faire grand. A Birmingham, Talbot, raconte Lelièvre, est un ouvrier d'usine. Il a de bons bras avec lesquels il forge le fer; une bonne voix avec laquelle il chante gentiment; de bonnes jambes avec lesquelles il danse allègrement. Il a de plus un bon cœur, et une femme qui n'est pas plus mauvaise que lui. L'an passé, Talbot ayant appris que le sermon de la cathédrale avait produit 25 livres, se dit, tout en retournant le fer sous le marteau : « Je ferai mieux que cela! » Il rassembla quelques amis et les exerça. Il fit cuire par sa femme plusieurs rôtis de bœuf et plusieurs jambons, acheta du pain, fabriqua des pyramides de sandwichs, et afficha un concert à sensation au profit des pauvres des Petites Sœurs. Vingt-cinq de ses amis se barbouillèrent la face. Ils se firent nègres, parurent en nègres, sautèrent, crièrent, vociférèrent, jargonnèrent en nègres. Un peu de guitare parmi tout cela. Ils eurent un succès fou. Ils apportèrent 35 livres, plus de 860 francs, à la Bonne Mère qui leur dit merci. Ce procédé de la Bonne Mère les enchanta. Ils résolurent de recommencer chaque année, et ils recommencèrent. De blancs ils redevinrent nègres, de nègres ils redevinrent blancs; le succès leur fut fidèle, et aussi les encouragements de la Bonne Mère. Le programme se prépare déjà pour l'an prochain. Et si Mme Talbot persévère de son côté à cuire proprement les jambons et les *joints*, on peut prédire que le concert de 69 vaudra les précédents. Rien n'égale la charité de ces excellents ouvriers sinon la persistance de toute la bonne société à les venir entendre ».

En Écosse, Glascow avait vu les Sœurs et le cortège de leurs vieillards s'en aller occuper, joyeux, le grand hôtel quitté par un colonel anglais, 1866. Rien ne troublait cette joie des nouveaux propriétaires, car derrière elles M. Thiébault, le fondateur de Dundee, les appuyait de son crédit qui était grand dans le pays. De plus en plus l'abbé Lelièvre

lui était ami, et confident et frère. S'il était parfois entier, fantasque, inégal, nerveux, c'est qu'il lui fallait se combattre et qu'il avait souffert. Jadis et déjà riche, il avait conçu l'ardent espoir d'épouser une jeune Écossaise d'un grand mérite, parée de tous les dons : celle-ci l'avait doucement remercié de tant d'honneur; et, quelques jours après, elle entrait chez les Sœurs de la Mercy, à Glascow, où elle mourut avec la réputation d'une sainte. Renonçant dès lors au mariage, Thiébault épousa la charité. Autre douleur toute récente : il avait un frère très cher qui l'avait suivi en Écosse inséparablement. Ce frère venait d'être tué raide d'un coup de fusil par un fermier qu'il avait congédié. Ce drame se passait sur sa magnifique propriété de Rockevell. Thiébault y établit le séminaire écossais, qu'il entretint à ses frais. « Ce frère qui était mon cousin, ajoute Lelièvre, était père de quatre enfants dont le dernier comptait douze mois. Je ne saurais dire ce que cela fait, par une belle journée de juin, de repasser le long de ce mur où tomba la victime, de revoir la prairie où les agneaux bondissent, l'aubépine en fleurs, le clair ruisseau, tout le charme d'une belle nature; et sous cette fraîche parure, l'image d'une mort atroce qui se dresse devant les yeux. » M. Thiébault la portait jour et nuit dans son cœur.

Au mois de juillet 66, Lelièvre prêchait la retraite aux Sœurs de Glascow. L'une d'elles, languissante, vint lui demander de la bénir pour son prochain départ : elle était rappelée à la Maison Mère, pour essayer d'y guérir, si c'était le bon plaisir de Dieu. « Je lui avais fait mes adieux, écrit Lelièvre, mais aujourd'hui la douce et bienheureuse Sœur n'a plus besoin ni de sa terre natale, ni de l'hospitalité d'un sol étranger. Notre petit cimetière de Welburn va recevoir la dépouille de la chère enfant qui expirait hier d'une maladie de cœur, et je crois que le ciel est déjà le séjour de sa belle âme. » C'était lui qui, durant les saints exercices, venait de lui attacher les ailes.

Tout n'était pas rose à Glascow; et dans les mêmes mois, octobre 1866, les Sœurs étaient traînées devant les tribunaux par un vieillard qui, en les quittant, leur réclamait la

somme de 2 livres 10 schellings très dûment acquis à l'établissement : « Nous n'étions pas tranquilles, écrit Lelièvre. Malgré l'injustice de ses réclamations, nous savions tout ce que des religieux catholiques peuvent redouter d'un juge presbytérien. Nous savions qu'à l'intérieur un ou deux vieillards avaient promis d'appuyer le dénonciateur. L'affaire était appelée lundi, à trois heures. La salle était remplie, comme pour une affaire capitale. La Mère Marie Barthélemy attendait en priant dans une maison voisine. Le tour du rôle arrive. Au lieu du plaignant, c'est une lettre qui paraît. L'accusateur y déclarait qu'il avait calomnié les Sœurs, qu'il avait cédé à un mauvais conseil, que la maison est excellente, qu'il a regret de l'avoir quittée, et qu'en se rétractant publiquement il demande son pardon. Le public acclame les Sœurs, les juges leur déclarent leur sympathie; et la joie de la Bonne Mère est aussi grande que sa crainte avait été vive. On m'a demandé s'il faut que cela paraisse dans les journaux, j'ai répondu que non : ce n'est pas notre manière. Il faut laisser faire Dieu, qui n'a pas toujours besoin d'un Daniel pour faire éclater l'innocence. »

Édimbourg pliait sous la charge de ses constructions. Quand les Sœurs révélèrent à Lelièvre le chiffre des dépenses additionnelles consenties à l'entrepreneur, il jeta un cri d'épouvante. « Je fis partir aussitôt quantité de lettres pour nos amis de France ; car des catholiques d'Édimbourg que pouvais-je attendre? Les malheureux sont sans le sou, comme ils sont sans souliers. » Dire quelles furent les réponses de la France à ces lettres serait prononcer des noms déjà portés cent fois ici au tableau d'honneur de la reconnaissance.

Il y eut là, comme ailleurs, la charité des petits, qui eux n'ont pas de nom : « Que penseriez-vous, écrit Lelièvre, si je vous disais qu'un tout petit homme, qui tient boutique de vieux habits dans un pauvre quartier, est le donateur de la belle voiture de la sœur Saint-Édouard, la quêteuse d'Édimbourg? De plus il a payé de quoi réparer la remise : il semble aimer les Petites Sœurs comme un père ses enfants. Cet excellent catholique est en deuil de sa femme. Il l'a enterrée après avoir suivi au cimetière les corps des sept

enfants que cette femme lui avait donnés. Dieu lui a donné le courage de porter tous ces coups sans se laisser abattre. Il a dit : Désormais le fruit de mon travail sera à Dieu et aux pauvres! Ce langage, qui n'aurait pas été déplacé dans votre bouche, n'est pas, il est vrai, celui de ses lèvres, mais de son cœur et de ses œuvres. Ce qu'il pourra, il le fera. Homme généreux dont j'étais heureux de serrer la main, et dont la vue me ramenait vers vous! »

De cette marche en avant de la charité catholique en Écosse, le zélé M. Thiébault concluait dans une lettre à Lelièvre : « Le vent est au catholicisme! » Il citait un prêtre de Dundee, qui, l'année précédente, avait reçu 344 protestants dans l'Église. Les nombreuses sectes du pays se groupaient autour de la motion que Gladstone venait de faire au Parlement pour la suppression de l'Église établie. Les Petites Sœurs gagnaient à Édimbourg des sympathies inespérées. N'avait-on pas vu même la noble femme du Lord provost, lady Chambers, visiter Gilmore Place et y apporter son aumône? « Le public n'y peut croire, tant ces personnages sont des antipapistes notoires! » Le médecin distingué qui soignait les Sœurs et les vieillards de Glascow, conquis par le spectacle qu'il avait chaque jour sous les yeux, demanda le baptême catholique sur son lit de mort : « Sa veuve, écrit Lelièvre, est venue me voir chez les Petites Sœurs. Elle a embrassé la Bonne Mère. Elle m'a rapporté sur la fin de son mari des détails précieux. Elle veut qu'il y ait un marbre chez nous pour attester qu'il est mort catholique, à trente-trois ans, en soignant des malades de la typhoïde, et emporté par la contagion. »

De Rome, Lelièvre avait écrit, mars 1866 : « Ne vous ai-je pas parlé cent fois de Newcastle? Y a-t-il un pays où les Petites Sœurs soient plus utiles? Est-il une ville plus noire sur la face du globe? » C'est la cité du charbon. Et dans cette population grouillante de 140.000 habitants, répandus parmi les mines, les fonderies, les railways, les docks, les quais, les bateaux qui couvrent la Tyne jusqu'à son embouchure, mineurs, chauffeurs, ouvriers, pulteurs, mariniers, chargeurs, combien de pauvres vieillards, demain impo-

tents, abandonnés, ou livrés aux Worhouses pour leurs derniers jours! Ce sont ceux-là que Lelièvre y venait chercher.

Aux premiers d'août 1866, lui et la Mère Saint-Joseph commencèrent l'œuvre de Newcastle dans un petit local situé près de la station et de l'église : « Quelle simplicité dans cette bonne Mère, s'écrie-t-il, et comme elle a l'esprit de Dieu! Une Petite Sœur venue de Leeds fut d'abord sa seule compagne. A la fin d'août une colonie de Sœurs vint de France; elle fut accueillie avec bénédictions par le Président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul et les meilleures dames de la ville. La terre noire venait de recevoir la semence du salut.

Elle fut arrosée par la meilleure des aumônes. De Newcastle Lelièvre écrira bientôt : « La Petite Sœur Anne de Saint-Ignace est allée faire la quête à la porte d'un grand atelier où la paie se faisait, et se faisait par les mains d'un catholique. D'autres catholiques en grand nombre travaillent dans l'établissement. Chacun, en passant, remit à la Petite Sœur son *sixpence*. Quelques-uns allèrent jusqu'au shelling. Plusieurs protestants firent comme les catholiques. Le maître aussi s'exécuta, s'inscrivit sur le livre de la Sœur quêteuse et tira de sa poche un *souverain*. Le plus beau est que ce matin un ouvrier se présente à la porte; il appelle la Petite Sœur et lui dit : « Je n'étais pas là hier; moi et quelques camarades qui sommes de la brigade de nuit. Nous ne vôulons pas perdre l'occasion, voilà mon sixpence. Les autres feront comme moi ». La Petite Sœur avait entendu plusieurs de ceux qui hier lui remettaient leur offrande faire cette réflexion : « Nous avons perdu trois journées de travail dans cette quinzaine; néanmoins nous ne voulons pas que vous perdiez rien pour cela. » — Mais vous serez encore plus content du bonhomme qui courut ce matin dans la rue à la poursuite de la Bonne Mère pour lui remettre un penny. Il ajouta : « Que Dieu vous bénisse, je le prierai pour vous! »

La charité, rien qu'à se faire voir, prêchait, touchait, convertissait. Le jour de la fête de Saint-Joseph, à Newcastle, une dame est introduite dans la salle des vieux, pendant

qu'ils étaient à table, et l'on y faisait chère lie. Quelle n'est pas sa surprise d'y voir là... qui? Son père, protestant comme elle, lequel, après avoir payé le régal, en prenait humblement sa part, attablé avec eux! Toute pensive, la dame disait à une Petite Sœur : « Êtes-vous heureuse, vous, dans votre religion? L'êtes-vous vraiment? Moi, je ne le suis pas dans la mienne. » Et elle pleura. Sa fortune est, dit-on, une des plus grosses de Newcastle ».

C'est ainsi, que dans la seule seconde moitié de 1866, la visite de Lelièvre avait relevé, semé, planté, arrosé, du sud au nord de la Grande-Bretagne. Dans quels sentiments supérieurs de foi, de renoncement propre, de générosité, de fierté de gentilhomme et de chrétien en même temps : tout cela se lit dans cette lettre par laquelle je termine. C'est à Louis Marest qu'il écrit :

« Sans m'arrêter à aucune des espérances terrestres, je regarde plus haut, vers Celui qui peut tout restaurer dans nos affaires. Parfois, mais c'est rarement, il me vient un souvenir amer des jours où dix mille francs ne me paraissaient rien. Je suis allé bénir récemment la maison d'un ami d'enfance que j'ai connu pauvre, que j'ai aidé, et qui, déjà riche de ses bénéfices de plusieurs années, a gagné 150.000 francs depuis douze mois. Je me suis dit : Voilà juste l'inverse de ce que j'ai fait! Je n'en ai pas de chagrin, aucun. On me dit : Achetez un nouveau chapeau; le vôtre est usé, il a roussi. Je réponds : Je n'ai pas d'argent. J'ai vu mon frère acheter un chapeau une guinée, et dépenser deux livres à traiter un ami : c'était la semaine passée. J'aimais mieux cela que de le voir avare. Je ne lui ai pas demandé un sou. Voilà toutes mes confidences, celles qui sont tout à fait entre vous et moi. Je ne les regrette pas si elles vous donnent l'occasion de bénir une fois de plus Celui qui suffit à tout. »

CHAPITRE X

FRANCE. — AMIS ET BIENFAITEURS. — LE CENTENAIRE

(1866-1868)

De la fin de 66 à celle de 68, le missionnaire des Petites Sœurs partage son temps entre la France et l'Angleterre. Nous commencerons par la France. En France, ce que nous relèverons dans ses lettres, c'est la physionomie qu'il y fait apparaître des principaux fondateurs, donateurs, bienfaiteurs des maisons visitées. Sa reconnaissance y trouve sa satisfaction, et ses correspondants l'encouragement aux œuvres desquelles il est écrit « qu'elles doivent être vues des hommes pour qu'en soit glorifié le Père qui est aux cieux ».

Le premier assurément de ces hommes de bien était M. Louis Marest, avec tout son groupe d'Amiens et de Rouen. Depuis la fondation de la Tirelire, la filature de lin, « sa vieille fille », comme il la nomme, avait trouvé une puissante rivale dans cette nouvelle adoptée. Ce n'était pas seulement une part dans les bénéfices que le patron lui attribuait, c'était la meilleure part : « La filature va être en perte, cette année, écrit-il en janvier 1868, mais cela ne changera rien à mes dispositions dans le simulacre de budget que je me suis plu à établir. » Et, un peu plus tard : « Quand j'ai du bénéfice, j'aime à le partager avec vous. Si c'est une perte que je subis, je la garde pour moi seul. »

De cette communauté d'intérêts, perception, répartition, expédition des fonds, était née entre eux une correspondance

régulière qui ne devait finir qu'avec la vie. Lelièvre, autant qu'il pouvait, écrivait deux fois la semaine, tenant son ami au courant de la vie militante et souffrante de la Petite Famille. Et avec quel art charmant et toujours nouveau il savait le faire! D'ordinaire Louis Marest répondait le dimanche, mêlant, comme lui, les choses de la famille et de la religion aux affaires de la charité et de la comptabilité. Plusieurs centaines de lettres de lui nous ont été conservées. Sans avoir le même élan de spontanéité, elles ont des manières de penser et de dire en si parfaite harmonie avec celles de Lelièvre, que cette correspondance forme vraiment un concert.

Il n'est pas une de ces lettres où ne paraisse le nom de Mme Ledieu, la présidente et principale zélatrice de l'œuvre. Mme Ledieu, alors âgée de cinquante-trois ans, était une personne supérieure. Femme de tête comme de cœur, elle savait penser, et parler et écrire : « Je sais que sa plume est éloquente, écrivait d'elle son frère, mais nulle recherche d'esprit, et l'humble simplicité d'une véritable enfant de la Petite Famille. » Il avançait que si Juliette, le 9 avril 1834, n'avait pas contracté d'autres nœuds, elle eût peut-être frappé plus tard à la porte du noviciat de Rennes, ou pris rang, dans l'état religieux, à la suite des femmes de haute sainteté qui au commencement du siècle avaient fleuri à Amiens. Plusieurs œuvres de zèle l'avaient pour présidente, celle du Bon Pasteur, celle de la Bibliothèque des Bons Livres, à laquelle elle apportait son goût littéraire avec son esprit de foi. Mais sa prédilection, comme celle de son frère, était pour les Petites Sœurs. Attachée comme lui à leur Institut par des liens spirituels, les tenant dès lors pour ses Sœurs, elle les visitait, les assistait, travaillait pour elles et leurs vieillards, servait ceux-ci aux grands jours, et parfois même attirait la communauté à sa campagne de Saleux, pour une journée de repos, telle que celle du 6 juin 1867, d'inoubliable souvenir au faubourg de Noyon.

Cependant une cruelle épreuve allait fondre sur cette mère, sur ce frère, de celles qui permettent de reconnaître les vrais consolateurs. L'année 1866, celle du choléra d'Amiens, avait

été pour la famille Ledieu, une année de continuelles alarmes. « La mort tient toujours ses grandes assises dans notre ville, écrivait Louis Marest, et chacun de nous est à chaque instant avec sa vie dans sa main; et non seulement sa propre vie, mais celle de tous ceux qui lui sont chers. » M[me] Ledieu, pour sa part, portait, disait-il encore, le poids de cinq deuils accumulés l'un sur l'autre, par suite d'autant de décès récents parmi les siens. » Elle avait fui l'épidémie, en se réfugiant à Boulogne avec son fils, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, dans la fleur de la distinction comme de la plus belle espérance. La délicatesse de son tempérament faisait concevoir des inquiétudes. Au mois d'août elles se changèrent en de vives appréhensions : l'atonie générale et croissante d'Henri permit de tout redouter. Les premières lettres de septembre le montrent comme perdu; une assemblée de médecins l'avait condamné; et c'était au milieu de ses larmes que Louis Marest écrivait à son ami : « Ah! depuis cette déclaration, combien j'ai déjà pleuré! »

Les consolations de l'abbé Lelièvre ne furent point vulgaires, elles ne pouvaient l'être. Au lieu de s'attarder à des espoirs chimériques, elles se retournèrent aussitôt vers ce qu'avec saint Ignace martyr il appelait « le remède d'immortalité ». Dans une lettre du 27 août, prenant occasion de la fête de Saint-Augustin, il se reporte aux derniers et sublimes entretiens du fils de Monique avec sa mère sur le rivage d'Ostie. Ici c'était le fils qui allait partir le premier vers un rivage plus heureux. Et le prêtre écrivait : « Pourquoi faut-il que le manteau d'immortalité dont nous serons revêtus ne soit pas jeté sur nos épaules, sans que d'abord la mort nous fasse sentir sa rude main spoliatrice! »

Louis Marest ouvrait à ce frère un cœur d'où montait au ciel le plus généreux et le plus absolu sacrifice. Il venait d'offrir à Dieu celui de sa vie pour ce neveu, son enfant; et écrivant à Lelièvre : « Je vous confie, mon cher Père, que, dimanche passé, à la sainte communion, j'ai dit au bon Dieu, avec tout ce que j'ai pu y mettre de sincérité, que j'offrais ma vie à peu près inutile, au lieu et place de ce bon jeune homme, de cet excellent fils, capable de rendre tant de

services à sa famille et à la société. Ma carrière aujourd'hui est presque toute achevée; je ferais peu de chose ici-bas. Que pour moi la mort vienne à soixante ans au lieu de cinquante, elle n'en sera pas moins la redoutable mort. Que le bon Dieu me prenne! »

Ici Lelièvre l'arrêtait : « Que fera Dieu, mon ami? Je ne sais pas, mais s'il vous exauce, ce sera sans prendre votre vie. Je vous le dis fermement, car il n'a pas besoin de ces sortes d'échanges. S'il doit laisser tomber le glaive suspendu sur nos têtes, il faudra s'incliner et adorer ses desseins miséricordieux. Abandonnons-nous à lui. Il est quelquefois si difficile de retirer de ses mains ceux qu'il veut récompenser! »

Cette récompense, Henri l'avait méritée par de précoces vertus que rehaussaient les dons parfaits d'une nature virile. Mais Lelièvre se demandait si la vie des affaires où il allait être jeté, si la vie du monde qui déjà lui faisait des avances, eussent été pour lui sans péril? « Votre neveu eut été banquier comme son père : eût-il sauvé son âme? Il n'est pas donné à tous de passer par le trou de l'aiguille, et de ne posséder les biens de ce monde que pour les faire servir à acheter le trésor des cieux. »

Lelièvre se souvenait de lui-même. Il se souvenait aussi de ses deux premiers grands deuils, dans lesquels il voyait aujourd'hui des prévenances miséricordieuses; sa mère mourant à vingt-sept ans, son frère expirant entre ses bras, à dix-neuf : « Qu'il en a coûté de larmes à mon père et à moi! Et maintenant je me demande : Qu'a-t-il perdu, ce frère? Si je le pleure encore, est-ce pour lui, est-ce pour moi? Il a reçu les sacrements en pleine connaissance; il a senti que Dieu l'appelait, que sa mère l'attendait, que lui-même était prêt. Il semble que je mourais plus que lui. »

Hélas! une pente rapide conduisait Henri Ledieu au même terme. Partie avec lui pour le Midi, sa mère avait été forcée par l'aggravation du mal de s'arrêter à Lyon. Il faut l'y suivre, car Lelièvre est là par ses prières, par ses correspondances, non seulement avec la famille, mais avec les Petites Sœurs de Lyon. La Bonne Mère Raphaël, par elle-même ou par ses

filles, n'avait pas cessé de prêter à Mme Ledieu une assistance du jour et de la nuit, tandis que toute la communauté des Sœurs et des vieillards priait pour la jeune victime. On faisait de même en Angleterre et partout, car de tels amis étaient connus si universellement qu'une circulaire de la Maison Mère avait demandé une neuvaine de prières à chacune des communautés de la Petite Famille.

A Amiens, l'aïeul d'Henri, M. Cosserat père, avait eu une touchante inspiration de foi. L'évêque martyr, Mgr Daveluy, avait encore dans cette ville son vieux père, âgé de quatre-vingts ans, lequel, malgré quelques graves infirmités, conservait son œil vif et ses facultés aussi lucides qu'à quarante ans. M. Cosserat, son ami, alla le trouver pour le prier de recommander la santé de son petit-fils malade à la céleste intercession de son propre fils martyr. Il le trouva, au milieu de ses larmes, mais tout glorieux lui-même de la glorieuse mort de laquelle il disait : « C'est un titre de noblesse pour notre famille; c'est la mort que mon fils a toujours désirée, et nous n'avions garde de désavouer chez lui ce beau désir. » Le vénérable vieillard promit de faire la neuvaine demandée et d'y mettre tout son cœur de père.

Cette scène entre les deux vieillards transportait d'admiration les lettres de Lelièvre. Ce nom de Daveluy lui était connu depuis son enfance, par les relations existantes entre cette famille et la sienne. « Les sentiments de M. Daveluy père, répondait-il, sont admirables et fort au-dessus de ce qu'est capable l'héroïsme humain. Le patriarche est, après tout, plus près de son cher missionnaire qu'il ne l'était depuis bien des années. Dieu leur est un centre où leurs âmes se touchent, et ce qui est l'espérance prochaine de l'un est déjà la possession de l'autre. Vous figurez-vous, mon ami, le père d'un martyr assisté à sa dernière heure et présenté à Dieu par celui qu'il a tenu enfant dans ses bras et qu'il a formé aux vertus chrétiennes! »

Au chevet de la douce victime où lui étaient transmises les lettres du P. Lelièvre, Mme Ledieu en écrivait d'admirables à son frère. Elle lui faisait savoir, et par lui à leur

ami, que, toute plongée qu'elle fût dans une mer d'amertume, les intérêts de l'Angleterre n'avaient pas été oubliés par elle à Notre-Dame de Fourvière. Et dans quel beau langage! « J'ai bien prié, mon cher Louis, et tu sais jusqu'où va ma prière. Elle passe les mers, voyage dans toute l'Angleterre, et se porte partout où se trouve la Grande Famille qui prie pour nous. Elle va aussi dans l'avenir, car si Dieu nous conserve notre cher fils, cet enfant de particulière bénédiction devra faire les œuvres de bénédiction. Il ne lui sera plus permis d'être comme tout le monde; il lui faudra quelque chose de plus. »

C'est au sacerdoce qu'elle pensait, auquel elle le vouait, et même, si Dieu le voulait, au martyre. Le jeune chrétien n'était-il pas déjà un apôtre sur son lit de douleur? Il y donnait le spectacle d'une patience et d'une piété à laquelle sa mère même ne connaissait pas encore cette ardeur et cette abondance de tendresse. Après l'extrême-onction, à laquelle son père assista, Henri se livra tout à Dieu, acceptant de sa divine main ou la vie ou la mort, dans un sentiment égal d'action de grâces. Il avait reçu une image sur laquelle le martyr Daveluy avait écrit de sa main : « Qui a Jésus a tout! » Il la relisait, il la baisait, il lui souriait, oubliant ses souffrances. Son père, alors encore éloigné des sacrements, se sentait vaincu dans ce moment par cette vision d'une âme qui entrait dans le ciel. Peu s'en fallut qu'il ne redevînt chrétien, au pied de la croix de son fils.

Cependant la jeune âme montait. Sa mère rapportait de lui, avec une sorte de ravissement, des paroles toutes célestes qu'on faisait lire à Lelièvre. Le jour de la Toussaint, il disait : « J'ai pensé, il y a quelques jours, à ce qui m'est arrivé depuis deux mois. Je suis resté malade, souffrant, couché : il semblait que je ne faisais rien. Pendant ce temps-là j'obtenais pour moi une foi vive, l'acceptation de la mort, une entière résignation à la volonté de Dieu, la conversion de papa, celle de G...! En y pensant, je sentais mon cœur qui se fondait, j'avais mes yeux pleins de larmes, je remerciais Dieu comme je ne l'avais jamais fait : comprends-tu bien ce bonheur-là? Toi, mère, tu as

une grande foi, tu n'aurais pas peut-être senti la même douceur; mais moi cela me ravissait, j'en pleure encore! C'est aujourd'hui la fête de la Toussaint. Tu me liras tout à l'heure quelque chose qui y ait rapport. Quelle belle fête! Aller voir tous les saints dans le paradis! »

Mme Ledieu disait, l'entendant parler ainsi : « Maintenant, Seigneur, laissez partir en paix votre serviteur. Que trouverait-il dans la vie, lui qui a déjà entrevu les joies de l'éternité? »

Quatre jours après, 4 novembre, Henri Ledieu expirait après dix heures d'une déchirante agonie. « Les derniers mots de lui qu'on put entendre furent ceux-ci : « Mes parents; mes pauvres parents! » Le reste s'était passé entre Dieu et lui.

L'oncle décrivait à l'abbé Lelièvre l'arrivée de son corps à Amiens, où il fut reçu et exposé dans la cour de l'Évêché : « C'est demain qu'on fera son service, ajoutait-il; et, quand on portera en terre cet enfant de Naïm, Jésus ne se trouvera pas là pour le ressusciter et le rendre à sa mère. Le voudrait-elle? Elle est si consolée d'une mort si admirable! Et d'ailleurs pourquoi Jésus le ressusciterait-il? Il n'a pas attendu le jour de demain, ni le dernier des jours pour le faire. *Credis hoc?* Oui, nous croyons et nous espérons que déjà il l'a ressuscité, pour le mettre en partage d'une vie qui ne connaîtra plus de telles angoisses. »

Lelièvre, lui aussi, voyait déjà le jeune élu transporté parmi les vainqueurs couronnés. « Ils se nourrissent du fruit de l'arbre de la vie éternelle. Ils ont un nom nouveau. Ils sont vêtus avec plus de splendeur que des rois. Ils ont des palmes, des couronnes, un trône. Ils régneront sans fin et seront heureux sans satiété dans la cité au mur d'or, dont Dieu lui-même est la lumière. Mais toutes ces choses sont de mystérieux symboles. Une chose est sûre : c'est que ceux d'En Haut qui nous attendent au festin, et qui nous aiment, n'ont pas le moindre désir de nous voir ailleurs que là. »

Que si ce monde lointain est enveloppé du mystère, comme d'un nuage, la foi de Lelièvre se complaît dans

cette ombre où elle trouve matière à l'amoureuse confiance : « Ce mystère, vous le dirai-je, mon ami, je l'aime, disait une autre lettre, je m'y plais, je m'y confie, parce que c'est le mystère de la bonté divine. Ces incertitudes, je voudrais pouvoir m'y plonger, et me laisser bercer au gré du flot sur l'abîme sans fond de cette puissance et de cette miséricorde auxquelles je sais que j'appartiens. »

Le même courrier annonçait sa visite à ses amis : « Je ne m'arrêterai pas ailleurs qu'à Amiens. » Il y était le 16 novembre, il y demeura tout le jour. « Il ne voulut point passer en France, après le malheur qui nous avait frappés, écrivait M. Marest au frère Paul le Picard, sans nous apporter le précieux tribut de ses sympathies et de ses consolations. Il l'a fait avec l'autorité que lui donnent son caractère, sa foi si élevée, et avec toute l'affection qu'il veut bien nous témoigner. Qu'il est donc bon! »

Il fallait nous arrêter un peu devant cette tombe où, entre un frère et une sœur éplorés. Lelièvre tire de son grand cœur d'ami et de prêtre des paroles qui rappellent celles de Jésus pleurant près du sépulcre où Lazare était endormi.

C'est au sortir d'Amiens qu'une visite de lui aux maisons du Midi nous fait prendre contact avec d'autres amis et bienfaiteurs des pauvres, dans de rapides crayons qui rendent leurs traits par un mot ou les font vivre dans une scène.

« A Lyon, M. Prosper Dugas est le patriarche de la charité. » Tel est le mot de Lelièvre. Il a été avec Ozanam, son ami d'enfance dans la fondation lyonnaise de la Conférence de Saint-Vincent de Paul; avec Louis Veuillot, dans la création de la *Gazette de Lyon,* pour la défense de la liberté religieuse; avec le capitaine Marceau et le P. Hermann dans l'établissement de l'adoration nocturne; avec le cardinal de Bonald et l'abbé de Serres dans l'Œuvre de Saint-Pierre pour la défense du Pape. Il a donné un de ses fils aux zouaves pontificaux; un autre est à Rome, au Séminaire français, en attendant le noviciat de la Compagnie de Jésus. Quand Lelièvre le vit, c'était un homme de soixante-cinq

ans, de qui l'enthousiasme n'avait pas cessé de vibrer pour les Petites Sœurs des Pauvres : « C'est leur bon génie, écrivait-il. Sa maison semble n'être placée entre la Croix-Rousse et la Villette que pour mieux lui permettre d'étendre de là vers nos deux maisons ses deux mains toujours pleines. Ses yeux brillèrent et se mouillèrent lorsque je lui parlai de son fils du Séminaire français. Il y est le condisciple et l'ami d'un Bernard, mon cousin, bien assorti à lui, car il vient de faire à Lille l'acquisition d'un grand hôtel, place du Concert, pour en faire le palais de son archevêque de Cambrai, durant les séjours de Monseigneur dans cette ville. »

A Lyon encore, la charité pouvait naguère compter sur M. Froissard, le fabricant d'armes, ancien protestant devenu le meilleur des catholiques : mais le chagrin l'avait tué. Deux de ses fils ayant chaviré dans le Rhône, avec leur précepteur, le pauvre bon père n'avait pu leur survivre. Son frère et ses autres fils ont recueilli sa succession de bonnes œuvres. Tout ce qui se brûle à la maison de la Villette est donné par eux, le charbon et le coke, le coke comme le bois. Ne dit-on pas même qu'une des filles veut entrer en religion? Les Petites Sœurs n'ont pas d'amie plus assidue que cette fille. »

Roanne, Saint-Étienne, Villefranche, Tarare amènent d'autres noms vénérés dans les lettres de Lelièvre. M. Toral, M. Émile Thivel, deux fabricants de mousseline, sont aux Petites Sœurs du Lyonnais ce que les Marest et Cosserat sont à celles d'Amiens. C'est à leurs frais communs qu'acquisitions et constructions ont été faites à Tarare pour la fondation des Sœurs. M. Thivel a de plus à son compte personnel l'entreprise d'une église sur une montagne qui domine la ville. Son grand-oncle l'avait couronnée d'un petit sanctuaire ; le neveu y érigera un temple.

Non loin de là, l'abbé Lelièvre eût bien voulu trouver le loisir d'aller visiter et remercier un grand et illustre chrétien qui, du legs d'un frère, avait bâti et payé la maison de la Croix-Rousse. Mais « M. Louis Perret, nouveau stylite, a pris pour domicile un roc sauvage plus accessible aux aigles qu'aux humains. Là, tout au faîte, il a érigé à Marie

une statue colossale, à laquelle conduisent, par une rampe escarpée, les quatorze stations d'un monumental chemin de croix. « Changement étrange, écrit Lelièvre, de la part de l'illustre artiste et archéologue, qui à Rome vivait sous terre, et qui a écrit et dessiné l'ouvrage le plus considérable qui ait jamais paru sur les Catacombes! A dire vrai, j'aime les gens dont la vie est un peu plus unie ».

Que venait donc faire Lelièvre, et qu'avait-il à faire avec ces amis de Dieu? Concerter avec eux des constructions nouvelles dans les diverses villes du vaste diocèse de Lyon. « Et moi, écrit-il plaintif, moi qui me flattais de m'enfermer entre les montagnes qui encaissent l'Arbresle, et de me trouver, pour huit jours, dans une bourgade, à l'abri des architectes et des entrepreneurs! »

De Tarare encore écoutons-le : « La place de Tarare, c'est la maison, ou mieux le palais de M. Martin. Le premier objet qui frappe les yeux à la descente du chemin de fer, est cette merveille de l'art, entourée d'un jardin superbe, qu'arrose un ruisseau écumeux, qu'encadre une colline hardie qui brave les vents du nord, tandis qu'un coteau chargé de vignes se déploie au soleil. Mais là aussi la mort a passé et fauché. L'édifice était achevé seulement du mois de mars, et les peintres en terminaient les décors, quand la perte d'une fille qu'il aimait tendrement précipita du même coup dans la tombe ce propriétaire très riche, ce chrétien excellent, ce maire incomparable, ce père de six enfants. » L'ironie compatissante de Lelièvre se joue mélancoliquement de la caducité de ces choses terrestres : « Les millions sont restés de ce côté-ci du tombeau, écrit-il, comme y sont restés la jolie maison, le jardin, les riches coteaux, les vastes écuries, les immenses ateliers où cinq cents jeunes filles épluchaient la soie sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph. Les soucis d'affaires, les démêlés administratifs et les peines de famille sont aussi demeurées au même bord; et c'est une compensation. »

Mais voici ce qui demeure : « Ni la présence de Mme Martin, ni le charme de ces beaux lieux n'étaient ce qui me conduisait sous ce toit qui refusa d'abriter celui qui le fit si beau.

J'allai rendre visite à la sœur de Mme Martin, comtesse d'Hauterive et tante de la Petite Sœur Delphine. Mlle d'Hauterive est postulante à la Villette. Elle est née à Moulins. S'étant aperçue, dès l'âge de douze ans, que Notre-Seigneur la voulait pour lui, après quatre ans d'épreuve passés chez sa parente, à sa sortie du Sacré-Cœur, elle fut autorisée à faire ce premier essai. Le mois de Saint-Joseph la conduira à La Tour pour y jouir des premières faveurs du printemps. La piété de la tante me toucha encore plus peut-être que n'avait fait celle de la nièce. Cette bonne dame, que des infirmités précoces retiennent sur sa chaise, disait devant moi ces paroles dignes d'une telle famille : « J'ai un fils et une fille ; chacun de ces enfants m'a coûté quatre années de langueur : si Dieu voulait de l'un pour en faire un Jésuite, et qu'il plaçât l'autre au Carmel, je n'aurais pas de regrets. »

A Saint-Étienne, la ville du feu, la charité, elle aussi, avait ses fournaises vivantes. « J'appelle ainsi, écrit Lelièvre, ces familles embrasées de l'amour du pauvre : telle que celle de M. le baron de Rochetaillée, dont le fils Camille est propriétaire d'une fortune évaluée à dix millions, et qui est lui-même plus riche que son fils. L'autre fils est zouave pontifical... Ce baron qui aime les pauvres et qui panse leurs plaies, répand de si abondantes aumônes dans sa paroisse que le flot de ses largesses y a noyé la pauvreté. Je puis bien l'appeler le baron de la Bonne Mère. Ici ce nom, qui est beau, remplit sans cesse la bouche de tous les habitants, et fait concurrence à celui de M. Épitalon ».

Qu'était M. Épitalon? On a écrit sa vie. Lelièvre demande à la compléter par un trait. Venu à Lyon, pour la direction des travaux de la maison, et beaucoup aussi pour le règlement des comptes, il avait bien vite compris que seule la main libérale de ce bon et riche ami les pouvait remettre en équilibre. Cependant M. Epitalon, un chrétien antique, n'était pas sans quelque défiance des institutions nouvelles. « A défaut de la Bonne Mère retenue par la maladie, on me donna pour introductrice auprès de lui, raconte Lelièvre avec sa verve pittoresque, la Sœur quêteuse, une certaine sœur Agathe, toute petite, auvergnate, vive comme la poudre,

qui avait été Bonne Mère à Angers, au sortir d'un noviciat fait en poste, et qui a été depuis Bonne Mère à Saint-Étienne, d'où elle s'en est allée achever sa Maternité dans l'autre monde. Un petit nez pointu, deux petits yeux de lynx, un babil de fauvette parsemé de charabia, de jolies façons, hardie comme un page; vous allez voir! Nous arrivons rue de la Bourse. Le domestique nous reçoit. O malheur! un terrible accident est arrivé à Monsieur : un cheval, dans une ruade, l'a atteint au front, Monsieur est au lit; il a une très vilaine plaie, il a reçu deux fois la visite du chirurgien; il n'en reçoit pas d'autre. — Sortons, dis-je discrètement à sœur Agathe. — Point du tout, fit-elle, mais qu'on aille dire à Monsieur que c'est moi, et le Père qui vient pour l'affaire qu'il sait. — Force à moi de rester; et, de fait, après quelques moments d'attente, le domestique revient et nous montons.

« Nous sommes introduits dans une chambre toute noire, et jusque dans une alcôve où je distingue à peine deux formes humaines qui s'éloignent; puis un très petit lit d'où sort une voix. Cette voix me salue, puis sœur Agathe. Nous y répondons par quelques condoléances et vœux de circonstance. Après deux ou trois minutes, je juge que la discrétion ne me permet pas plus, et je me retire vers les deux formes humaines dissimulées derrière un rideau de fenêtre. Mais sœur Agathe m'arrête, et à voix basse : « Vous n'avez pas parlé de l'argent promis? — Non, ce n'est pas le moment. — Si fait bien, je connais M. Épitalon. Attendez-moi. Elle retourne au gisant. J'entends des chuchotements qu'on échange. — Monsieur, me dit M. Épitalon, bien que je souffre, cela ne doit point retarder les affaires de la charité. Je donnerai les 12.000 francs promis à la Maison Mère; et je vais dès aujourd'hui vous en compter 4.000. Il appelle les deux ombres, qui se trouvent être ses deux fils. Ceux-ci rapportent l'argent. C'est en sortant de la maison que j'appris ce qu'était sœur Agathe. Ah! la bonne pièce! Elle triomphait moins du donateur que du visiteur : « Voyez-vous, mon Père, vous ne connaissiez pas « M. Épitalon, etc. » Je vous fais grâce du reste : il y en eut jusqu'à la rue des Noyers. Grâce à elle, en effet, quoique je n'eusse point vu M. Épitalon, j'avais appris à la connaître. »

Lelièvre le vit et le connut encore, un autre jour. Il était avec la Bonne Mère à chercher l'emplacement le plus convenable à une basse-cour, l'entrepreneur avec eux. Celui-ci objecta qu'à telle place qu'on indiquait, les bêtes seraient bien près de la chapelle? — Ah! cette chapelle! soupira sans réflexion la Bonne Mère, c'est de quoi nous aurions encore bien plus grand besoin que d'une étable! — Vraiment, ma Sœur, dit M. Épitalon, vous préféreriez cela? Voudriez-vous qu'on commençât par la chapelle? Dites, Chose, combien cela coûterait-il? — D'après les plans, Monsieur, dit l'entrepreneur, cela ne peut guère aller à moins de 50.000 francs. Quand M. Épitalon sortit, les jalons étaient posés, et carte blanche donnée à l'entrepreneur pour la dépense. Celle-ci monta à un peu plus de 70.000 francs ».

A Grenoble, par-dessus 75 centimètres de neige qui venaient de fermer la route de Lyon derrière lui, Lelièvre arrivait le 17 janvier 1867, à la maison des Petites Sœurs de la Tronche, banlieue de cette ville, comme on sait, située devant un coude de l'Isère, sous un haut rocher du Sapey. Là, de toute la soirée, il n'avait pu détacher ses yeux du tableau grandiose de cette neige immaculée revêtant de blancheur et d'éclat toute la large vallée du Grésivaudan. De là il se rendit à la villa de son ami, le général Yermolof « à mi-côte du même mont, avec Montfleury et son couvent du Sacré-Cœur au-dessus, la maison des Petites Sœurs au-dessous. On y voyait se dessiner les longs méandres de l'Isère, le mont Blanc dans sa royale et inaltérable majesté; et, en face, la chaîne des glaciers dominant le massif de la Salette. » Lelièvre se complaît dans cette description : « Le soleil qui s'était retiré de la plaine éclairait, sans les échauffer, les têtes de tous ces géants. Quelques nuages légers confondaient leurs ombres avec celles des hauts sapins épars aux régions inférieures. Un silence religieux, comme celui de la Grande-Chartreuse, s'étendait sur l'immense champ de neige, qui se déroulait sans rien qui distrayât le regard, tandis que l'âme, attirée en haut, et comme affranchie de la terre, montait librement vers Dieu ».

Le général Yermolof était un noble Moscovite, dont les

services militaires dataient de 1812. Il était à Moscou aux côtés de Rostopchine, lorsque la sauvage énergie du gouverneur prit la résolution qui sauva sa patrie. Après s'être distingué dans plusieurs expéditions au Caucase, il s'était retiré en France en 1837, et il ne la quitta plus que pour aller passer, aux États-Unis, le temps cruel pour lui de la guerre de Crimée allumée entre ses deux patries. Le P. de Ravignan l'avait conquis au catholicisme, au sein duquel il prit rang parmi les militants de ce temps-là. Dans les longues retraites qu'il allait faire au désert de la Grande-Chartreuse, il avait médité, préparé un excellent livre d'apologétique catholique : *Le Solitaire des Alpes*, lequel, dans le cadre d'une allégorie transparente, rend compte de sa conversion et de sa foi.

C'était par la charité qu'il avait été attiré à l'Église, c'est à la charité qu'il consacra sa vie. Il mettait son bonheur et prenait son délassement dans cette maison des Petites Sœurs fondée par lui, entretenue par lui, surnommée de son nom l'Asile Saint-Michel, et qu'il appelait son « Pensionnat d'octogénaires ». Il y avait des jours, et particulièrement celui de la fête de l'Archange, où son bonheur était de s'asseoir à la table de ses vieux, recevant sa ration comme eux, puis allant de l'un à l'autre pour une parole gracieuse, un serrement de main, un cadeau familier, mais réservant ses préférences pour les infirmes et les malades, qu'il visitait avec une humilité à laquelle seul il ne voulait pas croire : « Si j'étais vraiment humble vous ne vous en apercevriez pas ». Il appelait l'abbé Lelièvre « son vénérable ami ». Il déclarait « n'avoir pas de plus grand plaisir que celui de le lire, sinon celui de l'entendre ». Et, à cette date, il lui disait : « Grâce à la direction de la Mère Théodore, la maison de la Tronche marche dans la perfection. Notre chapelle est terminée, et tout à fait convenable. Le compte de nos dettes à notre entrepreneur est définitivement réglé ; et je me réserve, cher et vénérable ami, d'aider à l'acquitter au fur et à mesure des termes convenus. Soyez en paix ; priez pour moi. Vous savez le respectueux attachement en Notre-Seigneur que je vous ai voué pour la vie » !

A Annonay, l'intérêt de Lelièvre se porta sur deux familles

qui venaient de donner leurs filles aux Petites Sœurs : Mlle Lioud encore postulante à la Tour, et Mlle Chapuy, fille du notaire du lieu. » Mais la merveille du pays, c'est un illustre octogénaire de quatre-vingt-un ans, M. Séguin, comparable pour sa solidité à l'ancien château des Soubise, au même lieu. Je ne l'appelle pas merveille parce qu'il est quinze fois millionnaire, ni parce qu'il a eu quatorze enfants dont onze sont encore vivants; ni parce qu'il est l'architecte de la Bonne Mère, son maçon et son banquier; ni parce qu'il est le mari de Mme Seguin dont la piété édifie tout le pays; ni enfin parce qu'à son âge il marche d'un pas ferme comme un jeune homme, en sabots, en chapeau de paille, en habit léger même en hyver, escaladant lestement les passages les plus escarpés d'Annonay. L'homme qui a été le plus habile ingénieur de son temps, et qui a fait sa fortune sans la chercher, m'est devenu cher par ses sentiments de foi et de charité, au delà de ce qu'il m'a paru singulier et admirable par la vivacité de son esprit, la profondeur de son érudition et la force de ses calculs. Belle tête d'ailleurs, avec une expression de douceur qui pénètre, des traits purs, une stature droite et haute sous des cheveux blancs comme la neige. On se demande si on ne rêve pas quand on voit sur ses genoux ses deux dernières filles, dont la cadette n'a pas quatre ans. L'hiver a suspendu les travaux qu'il dirigeait chez les Petites Sœurs, il les reprendra en mars. On a fait une cérémonie le jour où il est allé dépendre la petite pierre que la Bonne Mère avait attachée au cou de saint Joseph, et qui devait demeurer là jusqu'à l'érection de la chapelle. Au lieu de bâtir la chapelle seule, M. Seguin a voulu terminer du même coup le corps du bâtiment et lui ajouter une aile. Or les matériaux qu'il emploie aux constructions étaient destinés à bâtir le château d'une fille qu'il aimait et qu'il a perdue l'an passé. Le père se console en les faisant servir à la charité. Voilà l'homme ! »

A Agen, la fondation de la maison a été l'œuvre d'un vieil aveugle et du curé de la cathédrale. Le vieil aveugle était refusé à l'hôpital ; le curé, faute d'hôpital, appelle, installe et maintient, contre vents et marées, un Asile des

Petites Sœurs des Pauvres où l'aveugle est reçu. Mais voici qu'un jour le vent tourne; l'administration prête ses locaux, la population acclame les Sœurs, le poète Jasmin chante leurs vieux, M[lle] de Bastard prodigue sa personne et ses biens, les postulantes arrivent : il y en a quatre; deux autres sont attendues. Autour d'un bâtiment qui a coûté 200.000 francs, trois hectares de bonne terre, bordées par un joli ruisseau poissonneux, forment l'établissement. Il n'y a pas jusqu'au préfet, M. Féard, qui n'ait voulu faire à ses frais le pont et les plantations du jardin.

« L'esprit gascon se mit de la partie, même chez les Sœurs. La Bonne Mère apprit qu'un autre préfet, celui de la Mayenne, séjournait dans le voisinage, en villégiature : « Monsieur le Préfet, lui écrit-elle, un préfet nous a donné une charrette, un autre nous a fait don d'un bel âne. Un troisième et généreux préfet ne voudrait-il pas habiller le présent du second? — Bien volontiers, faites confectionner le harnais, et ensuite envoyez-moi la note du sellier, en me faisant connaître le nom de mes deux généreux collègues. La note arrive portant les deux noms. L'un était le préfet du Lot-et-Garonne, et l'autre?... L'autre, le préfet des études du collège catholique d'Agen! » Le curé disait à l'abbé Lelièvre : « Vous devriez faire écrire la monographie de chacune des maisons de vos Petites Sœurs. L'histoire de la nôtre est miraculeuse d'un bout à l'autre ».

Après Toulouse et Périgueux, qui lui furent pareillement des stations laborieuses, Lelièvre remonta vers le Centre. Il s'arrêta à Châteauroux : « Il y a là, écrit-il, un certain saint Théodore, qui est vivant en chair et en os, et qui, étant un des hommes les plus riches du pays en est aussi un des plus charitables. L'histoire de ce Théodore n'est pas courte, et la première partie n'est pas telle que la seconde, laquelle offre aujourd'hui un abrégé de toutes les vertus chrétiennes. Son château est à douze lieues de Châteauroux. C'est de là qu'il vient chaque quinzaine visiter la Bonne Mère, tantôt apportant des provisions, tantôt glissant un billet de banque dans le tronc; tantôt payant un maçon, un boulanger, un fournisseur de toile, usant en un mot de procédés tels

qu'on le reçoit volontiers, et qu'on dit encore du bien de lui quand il a tourné le dos ».

Cette lettre est timbrée de Bourges. Le 28 février, Lelièvre était à Tours, pour y demeurer huit jours : « C'est merveille écrit-il, car, depuis trois mois, je n'ai pu m'arrêter nulle part si longtemps. J'ai vu des glaces comme au pôle, j'ai entendu hurler des ours, j'ai vu voler des aigles, j'ai contemplé la mer bleue comme un beau ciel; je me suis réchauffé à un soleil de juillet. Et tout cela en 67, et sans vous avoir oublié un seul jour. » C'est à sa tante Billion qu'il conte ces merveilles : le ton le dit assez.

Voici Blois. Lelièvre l'a connu dans la misère de ses commencements. Il en fut même un des premiers nourriciers. Un couteau pour toute vaisselle, et deux bottes de paille pour toute literie, pas de linge pour se changer, etc. Maintenant il compare et s'écrie : « On n'avait pas alors une belle lingerie avec six rangs de rayons autour d'une salle longue de 14 mètres. On ne rêvait pas les jardins de trois hectares, la chapelle en style roman pour deux cents places, les vaches flamandes et les cages à lapins pour trois cents pensionnaires. Était-on plus malheureux avec moins de richesse? Ne goûtait-on pas les pures joies de l'entière pauvreté? » A l'heure présente il s'agissait d'ajouter un second corps de bâtiment au premier. C'était l'objet de cette visite.

Enfin nommons Orléans, les bienfaiteurs d'Orléans : les pourrions-nous oublier? Lelièvre y était le mercredi de la première semaine de carême, 10 mars 1868. Une Dame le demande au parloir. « Ce me fut, dit une lettre à Marest, une apparition de Mme Ledieu : grande taille, vêtue de noir, un certain mélange de majesté et d'humilité dans le dehors, une voix qui avait l'accent de la souffrance et de la résignation. Non, ce n'était pas votre sœur, mais une sœur de votre sœur par la beauté des sentiments; et, je l'ajoute, une sœur des Petites Sœurs ». Mme de Terouenne, née de Bizemont, était alors présidente des Dames enfants de Marie du Sacré-Cœur, dont l'association, à Orléans comme partout, est la seconde providence des Petites Sœurs des pauvres. Lelièvre entendit et connut ses épreuves : la mort de l'aînée de ses filles,

Mme de Saint-André; l'entrée du jeune mari au séminaire de Saint-Sulpice et dans le clergé de Paris; les revers de fortune de sa seconde fille; l'entrée de la troisième au monastère de la Visitation, elle y était depuis huit jours! Ce cœur de mère et de chrétienne s'était ouvert tout grand au saint prêtre. Celui-ci pouvait-il prévoir alors que la mère elle-même entrerait un jour dans ce même monastère de la Visitation d'Orléans, où la suivrait plus tard une de ses petites-filles?

Dans cette élite de chrétiennes, Lelièvre se félicite du rang qu'ont pris les deux dames Daudier, filles de M. Kolb de qui l'âme de charité a passé dans leurs âmes. Nommons aussi, puisqu'il les nomme parmi les plus bienfaisantes, Mme de Beauregard, une jeune veuve, mère de trois enfants, qui comme Mme de Terouenne, cherche sa consolation auprès des pauvres Sœurs; Mme de Bryas, autre veuve, mère de six enfants, dont l'aîné veut être zouave du Pape, et dont les filles, à leur campagne, se font un devoir de mettre à sac les armoires de leur mère pour en charger la charrette des petites quêteuses. Enfin il s'incline, — qui ne l'eût fait? — devant la physionomie grave et douce d'un savant qui est un saint. Le nom de M. Nouël signifie l'un et l'autre. Son fils, brillant officier d'artillerie, a été tué sous les murs de Sébastopol; sa femme est aveugle, et sa fille sera morte aujourd'hui ou demain. Mais les Petites Sœurs des Pauvres sont ses filles, elles aussi.

« En somme Orléans lui rappelle Amiens, écrit-il. La différence est que les Sœurs d'Amiens ont une bonne grande maison, et que celles d'Orléans en ont dix-sept petites. Et ce n'est pas mince besogne de changer les dix-sept petites contre une grande. » C'était, comme nous l'avons dit, à cet ouvrage de construction et de translation qu'il venait intéresser la charité de la bonne ville.

Trois mois entiers de Lelièvre venaient d'être remplis par une suite non interrompue de visites, retraites, quêtes, travaux de toute nature. Quand il rentra à la Tour, une mémorable solennité s'y préparait, qui marquerait une grande date dans l'histoire des Petites Sœurs. Ainsi que lui-même l'annonçait, 25 mars 1868, la famille allait compter sa cen-

tième fondation. Toulon en aurait l'honneur. Une circulaire des supérieurs invita à l'action de grâces toute la Petite Famille. Elle disait : « Mes petits enfants, votre Bonne Mère générale et moi nous sommes confondus à la vue de ces merveilles de la divine Providence, qui, avec rien, a fait tant de choses. Il y a vingt-six ans, nous avions la mansarde, nous n'avions qu'elle. Cette mansarde abritait seulement deux pauvres infirmes. Bientôt nous allons compter cent maisons. Déjà plus de 1.000 pauvres vieillards sont recueillis dans ces maisons. Et nous sommes aussi pauvres qu'au premier jour : nous n'avons, comme alors, aucune rente, aucun fonds assuré, aucune ressource fixe. Dieu l'a voulu, afin qu'il soit manifeste à tous que c'est lui seul qui fait toutes ces merveilles; et afin qu'à lui seul gloire en soit rendue!

« Je viens donc, mes Enfants, vous inviter toutes à rendre gloire à Dieu pour la fondation de notre centième maison. Je viens vous inviter à rendre mille actions de grâces à ce Dieu tout-puissant qui a tiré de rien la Petite Famille, qui la garde, qui la nourrit, qui la bénit, qui la fait grandir et multiplier d'une manière si admirable pour la manifestation de son nom et le salut de tant de pauvres. »

A cette date, la Tour comptait exactement cent postulantes. C'était une ruche, on y travaillait dans les champs en priant. « Hier, dit une lettre de là, je cheminais doucement le long de la grande prairie. J'avais sous les yeux un beau groupe de cinq arbres sortis de la même souche, quand j'entendis un bourdonnement semblable à celui d'un essaim d'abeilles. Je regarde à mes pieds, autour de moi... rien. Cependant près de là trois Petites Sœurs nettoyaient un plan de fraisiers. J'écoute : c'étaient elles. Leur prière commune était le bourdonnement de ma ruche; et, en passant près d'elles je pus distinguer leur *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto*. Cela me réjouit plus le cœur que d'entendre crier les *morning papers* dans Oxford street. »

Lelièvre avait un grand désir : celui de rendre les principaux bienfaiteurs de son œuvre témoins des fruits qu'elle portait dans la Grande-Bretagne. Il eut cette joie en juillet 1867. Une lettre du 24 de ce mois disait à M. Marest : « Pourquoi

n'étiez-vous pas hier à déjeuner avec nous? J'avais à Portobello Henry Bernard, sa fille Madeleine, l'élève du Sacré-Cœur d'Amiens, son fils Joseph qui vient de passer ses examens de marine. Je les ai traités à une table mal servie, avec du bœuf mal cuit, des légumes mal préparés, et de fort mauvais vin. Je crois aussi que j'étais de mauvaise humeur de ce que vous n'étiez pas des nôtres. Quel plaisir si j'avais pu voir autour de notre table nos trois banquiers des Petites Sœurs à la fois, vous, Paul Le Picard, Henry Bernard? Et comme nous aurions bu un joli coup du vin blanc de la Loire, à la santé de dame Tirelire! Celle-ci se trouvait d'ailleurs honnêtement représentée par votre chèque, et il n'était que juste de lui porter un toast. Nous aurions peut-être étanché ainsi cette soif de l'or qui me dévore, et qui trouve ici de terribles éléments d'excitation. »

Il était un quatrième bienfaiteur français qui eût fait bonne figure à cette table d'amis; mais à cette même date il expirait à Paris. Le 30 juillet, une lettre de Lelièvre disait : « Quel coup de foudre! Le P. Bruno de Laage est mort. Il a dit : « J'ai un épanchement au cerveau ». Ce furent ses dernières paroles. Deux heures plus tard, son âme avait quitté la terre. Il venait de s'attacher à notre famille de prêtres, après avoir rendu déjà de grands services aux Petites Sœurs d'Orléans. Il m'avait remis une grosse aumône lors de la catastrophe de ma banque. Il se disposait à bâtir la chapelle de Portobello et à nous constituer une petite maison de communauté pour nous-mêmes. C'était l'homme droit, facile, désintéressé, personnellement pauvre, libéral du sien comme pas un autre. Son attrait le poussait vers l'Angleterre. Il nous manque bien au besoin. Mon Dieu, que vous êtes prompt dans vos coups! Comme vous déjouez nos calculs, et comme une fois de plus vous venez tromper mon attente! Son corps ramené en Belgique sera déposé dans le tombeau de sa famille, quoiqu'il appartienne à nous plus qu'à elle. Quelle peine je ressentais à revêtir ce matin les ornements noirs pour la sainte Messe, et comme ils me pesaient! Toute la Petite Famille perd beaucoup en lui; et il me semble que je suis seul à le perdre, tant cette affliction m'est sensible! »

L'ami le redisait encore dans une lettre suivante : « Personne n'a senti plus que moi la mort du P. Bruno. Je ne m'y fais pas, tout en me disant avec saint Bernard : « La mort, cette bête cruelle, n'a fait que déchirer le vêtement, sa dent n'a pas atteint l'homme ». Cela est si vrai! Mais le pauvre Jacob, quand il poussait son cri : une bête cruelle a dévoré mon fils! n'en croyait pas moins que son Joseph n'était plus. L'apparence de la destruction est ce qui frappe les yeux; et nous voilà gémissants jusqu'au jour où nous nous retrouverons dans les bras l'un de l'autre. »

Mais repassons en Angleterre. Là se placent d'autres visites de Lelièvre, dans les mêmes années 1867-1868. Là, les Petites Sœurs sont aux prises, en certains lieux, avec la vexation et la persécution. C'est l'épreuve, il la faut dire. En retour, la pauvre Irlande s'ouvre enfin devant elles. Lelièvre y laisse une première maison : c'est l'espérance. Puis, partant de là, le hardi missionnaire s'embarque pour une bien plus large conquête. Ses adieux à l'Europe, son départ pour le Nouveau Monde termineront le chapitre.

CHAPITRE XI

L'AGITATION PROTESTANTE. — L'IRLANDE

(1867-1868)

Dans le courant de l'été 1867, un léger débat s'était élevé entre les trois plus grands zélateurs de l'œuvre qui fussent en France : le P. Lelièvre, M. Marest, M. Paul Le Picard. Pareil était le zèle à la servir, différente la manière de voir sur un des moyens de le faire.

Paul Le Picard, enthousiaste des merveilles de charité et de conversion opérées par les Petites Sœurs en Angleterre, avait senti s'allumer en lui un impétueux désir de voir ces choses plus connues. Le succès obtenu en France par le discours du P. Félix sur les Petites Sœurs, et surtout celui qu'avait recueilli, dans les chaires de Londres, puis de Birmingham, l'éloquence de Mgr Manning sur le même sujet, enflamma ce même zèle. Ne pourrait-on, réunissant dans un même recueil quelques-unes des lettres du P. Ernest et quelque chose des discours des deux prédicateurs, en composer une notice qui, tirée à grand nombre d'exemplaires, et distribuée à profusion en France, serait à la fois la révélation d'un des plus étonnants miracles de ce siècle, et un discret appel à des aumônes qui permettraient d'en faire de nouveaux?

Cette proposition, plusieurs fois renouvelée, ne trouva qu'un très faible écho dans le cœur de Lelièvre. De Dundee il répondit à Rouen, 13 juin 1867 : « J'en suis encore à réfléchir et à prier au sujet du petit document que vous m'avez envoyé. J'ai réservé de prendre un parti le jour de la fête du Sacré-Cœur; et ce parti d'ailleurs ne sera point définitif, tant

quc la Tour ne lui aura pas donné son approbation. Ma première impression est que le bon Père n'aimera pas de voir les Petites Sœurs de France solliciter la charité, même indirectement en faveur de celles d'Angleterre. Quelques amis de l'œuvre consentiraient-ils à répandre la petite note et à recueillir pour nous quelques offrandes? C'est une question. Il faut prier et ne pas décider à la hâte, en une chose où les avantages ne sont pas sans quelque accompagnement d'inconvénients. »

Le même document avait été communiqué à Amiens, où M. Marest, invité, pressé de le mettre en forme pour l'impression, s'était longtemps dérobé, par un sentiment de modestie auquel se mêlait celui d'une délicate discrétion. Quant à employer les Sœurs de France à cette publicité, il n'y fallait pas songer, déclara nettement Lelièvre. Elles ont assez à faire de quêter pour les vieillards de leurs maisons respectives.

Le bon Marest obéit néanmoins, et accepta d'écrire la notice demandée. Ce ne fut pas sans quelque hésitation toutefois, ni appréhension même du succès. Ces lignes sont exquises, il les faut lire tout entières : « Vous dire, mon cher Père, que je tiens beaucoup à l'exécution de ce projet, ne serait pas la vérité. J'y entrevois un petit surcroît de travail et une petite teinte de publicité : deux choses qui ne sont pas de mon goût pour le quart d'heure. Mais, s'il faut vous faire toute ma confession, j'ajouterai ceci : Dans le cas où l'on donnerait suite à ce projet, ou il ne réussira pas, et alors j'en éprouverai un peu de honte et de désappointement; ou il réussira, et alors vous n'aurez plus besoin de mes petits services, ce qui me désappointera encore davantage!... Si je vous disais cela de vive voix, le rouge me monterait au visage. Mais le papier ne rougit pas. Or voyez-vous, mon Père? Dans l'état d'infériorité relative où me tiennent mes infirmités physiques et morales, je me console encore par la pensée que d'aventure je suis utile à quelque chose. Mais si de cette publicité sortait l'éclosion d'une dizaine de tirelires telles que la nôtre, il en résulterait pour l'œuvre un avantage fort appréciable, mais pour moi le désavantage de vous devenir inutile. Ma der-

nière consolation me serait enlevée. Je descendrais d'un degré de plus dans l'échelle de mon humiliation, et je chanterais avec moins de goût la prose de la Pentecôte : *Veni, Pater pauperum!...* Il y a loin de ces sentiments à ceux d'une Petite Sœur, sans doute. Aussi remarquez bien que je ne sais que les admirer et les aimer, et que je ne me charge pas de les imiter. »

Sous cette feinte d'égoïsme que de délicatesse et de fidélité d'attachement! Mais ce qui importe ici, c'est que Lelièvre, prié de revoir la pièce, y fit des corrections dont il indique ainsi la portée et le sens. « Il ne faut pas s'exposer à exaspérer ni même à indisposer contre nous les protestants : les protestants sont presque partout nos principaux bienfaiteurs. Il ne faut pas davantage faire trophée des conversions de protestants opérées dans nos maisons. L'administration des work-house, qui y entretient de ses sujets, est d'une susceptibilité extrême à cet égard. Il en est de même à cette heure, de l'opinion publique en Angleterre. C'est ce qui m'a contraint d'être impitoyable à l'égard de tout ce qui, dans cette brochure, pourrait offenser les oreilles des dissidents, et exciter des colères qui ne sont déjà que trop près d'éclater. » Il en donnait des preuves.

De la notice-réclame, disons seulement qu'elle réussit peu. Pourquoi donner pour les maisons d'Angleterre, tandis que nous ne soutenons que difficilement celles de notre France? Ce mode de quête par écrit était jugé. Personne d'Amiens ni de la Tour n'en eut de surprise, ni de peine; et quant à Rouen, Paul Le Picard avait bien d'autres flèches dans son carquois.

L'irritation protestante que faisait craindre Lelièvre était plus qu'un péril, c'était un fait; et, pour obscures qu'elles fussent, les conversions opérées par la charité des Sœurs y avaient contribué, en se multipliant. Dans la même saison, 14 mai 1867, on apprit qu'un vieux protestant de l'asile de Manchester venait de faire ses Pâques : « L'impression produite est d'autant plus considérable, écrit Lelièvre, que c'est un sujet très intelligent, très instruit, très obstiné. Il paraissait appartenir à cette catégorie de Puséystes qui ont vu la lumière

et qui se sont détournés d'elle. Il se disait plus catholique que nous, continuait à fréquenter les ministres, lisait les écrits protestants. Sans l'admiration qu'il professait pour les Petites Sœurs et pour la maison, on aurait désespéré de lui. »

A Londres (Portobello), une vieille bonne femme qui avait été baptisée à quatre-vingts ans, et qui depuis trois ans était dans la maison, reçut dans la même temps, octobre 1867, une nouvelle qui la transporta d'allégresse. Deux ministres protestants, qu'elle avait servis, non seulement étaient aujourd'hui catholiques, mais venaient de recevoir l'ordination sacerdotale des mains de l'archevêque, le dimanche précédent. « Tous deux, protestants piétistes, étaient pourtant bien loin de Rome quand je les quittai », disait-elle. Pour elle, elle passait ses jours à pleurer de joie d'être entrée dans l'Église : « Après ma conversion, disait-elle, la vérité n'était pour moi que la petite lueur d'une chandelle, aujourd'hui c'est le plein soleil, comme à midi. »

Quelques mois après, jour de l'ouverture du mois de Marie, Lelièvre « admirait, à la chapelle des Sœurs de Manchester, priant au milieu de leurs pauvres, agenouillées avec eux à la sainte Table, les deux filles d'un curé protestant de leur proche voisinage. « Le père est de la Basse Église avec tous les vieux préjugés anticatholiques ; un de leur frères appartient à la Haute Église, complétant ainsi le disparate de cette maison ecclésiastique. Les filles vivent chez leur père, soutenues par leur mère. Depuis leur conversion, qui remonte à plusieurs années, leur ferveur ne fait que croître de jour en jour. »

Il y avait peu de maisons où, dans ses tournées, Lelièvre n'eût à signaler des spectacles semblables. Il en était de même dans les classes supérieures. C'était, comme partout, aux congrégations que s'en prenait d'abord le sectarisme politique ; et, dès le 3 mars 1865, le Parlement avait été saisi d'une motion radicale de M. Newdegate, « l'Isambert anglais », comme le désigne Lelièvre, qui ne demandait rien moins contre elles qu'un arrêt général de proscription. Il en voulait surtout aux prêtres de l'Oratoire : « C'est que, explique Lelièvre, presque tous sont des convertis qui font des conversions autour d'eux. Ne dit-on pas, ces jours-ci, qu'une grande Dame de Londres,

est venue s'ajouter à la masse des victimes du papisme? Je pense que lord Édouard Howard répondra à ces attaques. On peut s'en fier à lui. »

Le noble lord, était, comme tous les siens, un fervent ami et soutien des Petites Sœurs. A quelque temps de là, mis à deux doigts de la mort par un accident de voiture, il se déclara redevable du miracle qui l'avait sauvé aux prières de ces filles de Dieu; il leur en fit parvenir son remerciement avec 10 livres sterling par l'évêque de Southwark. « N'est-il pas en Angleterre le meilleur défenseur de la cause catholique? écrit Lelièvre. Bon saint Joseph, protégez ainsi tous nos bienfaiteurs, afin qu'ils continuent de nous faire du bien; tirez-les de dessous les pieds de leurs chevaux, s'ils versent; de dessous l'eau, s'ils font naufrage! Nous avons besoin d'eux pour nos bonnes gens. »

Aux attaques parlementaires avait succédé l'agitation populaire. C'étaient deux cent mille hommes qu'en août 1866 Lelièvre avait vus rassemblés à Birmingham, dans une ovation géante faite à M. Bright. C'était une multitude pareille qui, en août 1867, acclamait M. Murphy, l'agitateur réformiste. La réforme demandée était l'abaissement du cens électoral, précurseur du suffrage universel. Lelièvre y voyait clairement une machine de guerre montée contre le catholicisme par le fanatisme protestant : « Au fond, cet abaissement du cens va à mettre le bulletin de vote aux mains de nouveaux électeurs dont la majorité appartient à la classe qui nous veut le plus de mal. C'est celle où se recrutent principalement les anabaptistes, les wesleyens, les méthodistes. Ces derniers l'emportent en nombre sur les presbytériens. Chanter, hurler contre Rome fait le fond de leur religion. »

Murphy ne faisait guère autre chose. « Toute son argumentation revenait à ceci, rapporte la même lettre : « Les papistes sont des cannibales, des meurtriers, des escrocs. Ils sont cannibales, car ils professent et prescrivent de manger la chair et le sang de Jésus-Christ; meurtriers, parce qu'ils renouvellent le sacrifice de Jésus-Christ; escrocs, puisqu'ils reçoivent de l'argent pour tirer les âmes du purgatoire, lequel n'existe pas. Ils sont trois ou quatre fanatiques, la doublure de Murphy, qui s'en vont semant ces insanités dans les petites villes

des environs. Sous l'étiquette de missionnaires de l'*Union électorale anticatholique*, ils se sont donné pour programme de faire chasser les aumôniers de l'armée et des prisons, et de faire fermer les couvents. »

« Des violences s'en sont suivies à Birmingham. Des catholiques en armes ont dû garder les Petites Sœurs pendant plusieurs nuits de la semaine dernière. Deux autres couvents ont été envahis et les Sœurs expulsées. Les journaux, les magistrats, le plus gros du public sont avec nous. Le maire a cherché à faire arrêter Murphy ; mais le gouvernement s'étant refusé aux poursuites, tout ce que l'administration municipale a gagné est de faire retomber sur elle, et solidairement sur l'évêque, le vicaire général, les curés et les Sœurs, les fureurs de ce forcené. Quels moyens de résistance reste-t-il alors au pays? Nous sommes à la merci d'un coup de main. Les loges orangistes d'Irlande, M. Newdegate, quelques autres députés sont au fond de tout cela. »

Cet esprit d'intolérance gagna l'administration hospitalière elle-même. Chose étrange ! Les municipalités auprès desquelles les Sœurs avaient d'abord trouvé l'accueil le plus sympathique, Manchester, Birmingham, étaient celles qui aujourd'hui changeaient en tracasserie violente leur bienveillance première. Elles ne leur pardonnaient pas les conversions survenues parmi les sujets que les workhouse leur avaient confiés. A Birmingham l'Assistance publique refusa de leur continuer la subvention de 2 schellings 6 pence par jour qu'elle avait servie jusqu'alors à quatorze de leurs vieillards. « Puisque l'Asile leur fournit tout, pourquoi viendrions-nous en aide à des pauvres qui ne le sont plus? » C'était de ce raisonnement cruel que les Sœurs devaient se payer.

Le Bureau appela en témoignage une vieille qu'il fit comparaître à sa barre. C'était une pauvre innocente, sachant à peine distinguer sa main droite de sa gauche. On la tint une heure et demie sur la sellette : « Comment êtes-vous chez les Sœurs, ma bonne vieille? — Très bien. — Y manquez-vous de quelque chose? — De rien. — Exige-t-on de vous quelque argent? — Aucun. — Pourvoit-on à votre vêtement, à votre nourriture? — Amplement. — A votre santé? — Toujours oui,

— Vous voyez donc bien, ma bonne femme, que vous n'avez plus besoin du secours de la paroisse. — C'est bien vrai, mais les Sœurs? — Les Sœurs, les Sœurs s'arrangeront comme elles pourront ; le Bureau ne peut entretenir tous les établissements charitables de la ville! »

Autre incident plus grave qui se greffa sur l'autre : — « Eh bien, dirent les membres catholiques du Bureau, si vous nous refusez votre maigre subside, nous nous refusons vos pauvres. Sachez que, dès le lendemain de votre signification, la Bonne Mère vous les renvoie tous! » Le curé lui-même était gagné à ce parti, justifié par de bonnes raisons. Mais on avait compté sans le bon cœur des Sœurs : « Renvoyer nos petits vieux, y pensez-vous? Et cela parce qu'ils ne paieront plus rien! Nous prend-on pour des mercenaires? » Elles tinrent tête au curé et aux messieurs, sans en démordre. « Heureusement, écrit Lelièvre, l'évêque fut pour nous et pour la charité. Il a dit : Mes filles, continuez. Dieu saura bien vous rendre ce que vous allez perdre. — Sa lettre, toute bonne, vient de m'arriver. J'en bénis Dieu. »

A Birmingham encore, la grosse bourgeoisie sectaire essaya de leur couper les vivres. Le grand club de la ville, avait jusqu'alors abandonné aux Sœurs l'abondante desserte de son restaurant. C'était presque la moitié de l'alimentation de l'Asile. On signifia aux Sœurs de n'avoir plus à y compter. Que devenir? On prit peur autour d'elles. — « Vos vieux vont-ils mourir de faim, ou allez-vous faire un miracle? » demanda à Lelièvre le vicaire général du diocèse. — Le miracle est fait, répondit-il, mais par un plus grand thaumaturge que moi. » — Et voici ce qu'il rapporta :

« Le même jour où le club se fermait pour nous, un nouvel hôtel s'ouvrait à Birmingham. C'est le vaste hôtel bâti par le Great Western et qui ressemble à ces châteaux forts dont les seigneurs florentins faisaient leurs palais. Ceux qui le tiennent sont deux protestants, mari et femme. La femme lit les revues ; et, dans une de ses lectures elle a rencontré les Petites Sœurs. On les rencontre partout, cet hiver, dans le *Good Words,* dans le *Churchman*, *Companion* et le *Mac Millan Magazine*. Ayant lu l'article, la femme dit à son mari : « Si nous obtenons le

grand hôtel, les restes de nos tables seront pour les Petites Sœurs. L'hôtel fut obtenu. Les Petites Sœurs qu'on venait de chasser du club se présentèrent donc à la porte de l'hôtel : « Ma femme, crie le mari, dès qu'il les aperçoit, ma femme, voilà tes amies! » La Dame descend : « Mes Petites Sœurs, merci! Si vous n'étiez pas venues, je serais allée vous quérir. Tous nos restes seront pour vous. » De cette sorte le club est remplacé au double. Et il le fallait bien, car le nombre des pauvres a doublé. »

Il est juste de dire que, si les conquêtes de la charité des Petites Sœurs excitaient l'envie et la colère des uns, leur générosité et leur dévouement faisaient l'émulation des autres. Le curé protestant de Stoke Newington n'avait pas craint de placer chez elles, à South Lambeth, un vieil Irlandais, son paroissien qui, ayant négligé toute pratique religieuse, ne savait plus où il en était de sa foi. « A cet égard, je crois que le curé en est juste au même point que son protégé, écrit Lelièvre, qui volontiers le recevait en visite. De tous ceux que je connais, il est celui qui a poussé le plus loin la pratique du rituel catholique au sein de l'anglicanisme. Ce bon et sincère ritualiste se dit prêtre, il confesse, il appelle son service « la Messe »; il professe les mêmes doctrines que moi sur chacun des points les plus importants du dogme. Il souffre persécution. Son Église est, chaque dimanche, le théâtre de scènes semi-tragiques, semi-bouffonnes; la police y soutient un siège en règle contre les bandes murphytes; tout autour de sa demeure, on lit sur les murailles les mots : *No Popery!* Le clergé, les journaux sont partagés à son sujet. La conférence des Évêques réunis à Lambeth n'a pas même osé effleurer la question. Le curé de Stoke Newington est un homme bon, instruit, doux, assez consciencieux pour ne pas mentir à ses convictions, assez généreux pour accepter d'en souffrir. Il est d'ailleurs appuyé par beaucoup de laïques. Que ne souffre-t-il ainsi pour une plus digne cause? »

C'était beaucoup l'état religieux qui était l'objet de ces contrefaçons éphémères. « Sur les bords fumeux de la Clyde, du Forth, du Tay, on voyait, il y a peu de jours, dit une lettre

de Glascow, 26 avril 1868, une communauté fondée par un ministre appelé M. Hamphries. Ces Dames se promenaient, avec de longues robes brunes et une belle croix d'ivoire sur la poitrine. Elles se proposaient un grand nombre de bonnes œuvres. On louait leur charité. Hamphries est-il leur directeur, leur confesseur, leur fondateur? Il est catholique; elles le sont aussi. » Sont-ce les mêmes personnes desquelles Lelièvre avait écrit, quinze jours auparavant, 10 avril : « Les plages de Scarborough, virent, l'an passé, trois figures étranges se mêler à la foule de leurs visiteurs élégants. Trois dames, vêtues de noir, attiraient par leur costume l'attention du public. Elles l'occupèrent davantage encore lorsqu'elles eurent placé sur la porte de leur maison cette inscription : *The Little sisters of the Poor.* Catholiques, protestants, laïques et clergé, tout est en émoi. Vous-même, si vous avez passé par la grande rue de Scarborough, vous n'avez pu vous défendre d'un mouvement de surprise, vous trouvant en face de cette fondation que la Tour ne vous a pas signalée. Dormez en paix, la porte est close; l'enseigne est descendue. La supérieure entre dans l'Église romaine; une de ses Sœurs en fait autant. La concurrence devient l'union. Il est donc vrai que l'émulation de la charité de l'Église est le premier et meilleur gage du retour à son unité dans une âme sincère! »

Ces années difficiles de 1867-1868 eurent leur compensation miséricordieuse. Elles furent marquées par le premier établissement des Petites Sœurs en Irlande.

Il y avait bien longtemps que les vues de Lelièvre se tournaient vers cette noble race catholique dont les vieillards peuplaient, pour le plus grand nombre, les maisons des Petites Sœurs dans la Grande-Bretagne. L'Irlande est la terre classique de l'indigence; et l'on s'étonnait, en France, que la charité des filles de Dieu ne fût pas allée encore à cette grande misère. Le retard ne venait pas d'elles : « Il y a cinq ans que nous tentons l'accès de l'Irlande, écrivait Lelièvre, 3 juin 1867. Refus de l'archevêque de Dublin, refus de l'évêque de Limerick. Il en fut de même dans les trois autres

grandes villes, à Belfast, à Cork, à Waterford. L'évêque de Belfast me fit dernièrement encore connaître ses défiances. C'était le jour de l'Ascension. Il me reçut très bien et me parla fort mal. » Chacun de ces prélats doutait que l'œuvre pût trouver à s'alimenter dans un pays où les catholiques peuvent à peine suffire à leurs propres besoins.

« Fallait-il pour cela renoncer pour toujours à mes espérances? » reprend Lelièvre. La vue des infortunés vieillards qui s'offraient partout à mes regards ne me laissait pas cette faculté. Il semblait que je ne pusse faire un pas sans rencontrer quelque vieux mendiant, au teint hâve, à l'air miné par la faim, qui semblait me crier : « Viens à nous! Viens à nous! »

Cette misère ressortait encore plus par le contraste de l'opulence oisive qu'étale dans le pays l'anglicanisme officiel. Lelièvre venait d'en voir un specimen accompli dans le ministre de la paroisse de Rockvell, M. Herbert, vieillard de quatre-vingt-deux ans, non marié, et qui depuis soixante ans avait remplacé son père à ce poste lucratif et commode. Il n'en tirait pas moins de 8 à 900 livres sterling annuellement, et cela pour le mince labeur de paître un troupeau de trois ou quatre familles, les seuls protestants de l'endroit. En retour, M. Herbert était fort riche en troupeaux de moutons; il faisait l'élevage des poulains dans ses vastes prairies; il ne manquait pas un jour de monter à cheval pour visiter ses domaines. C'était tout son ministère. Au demeurant bon homme, faisant bonne mine à tous, ne refusant pas sa petite aumône, même aux catholiques, et thésaurisant de tout le reste. Triste et inévitable condition d'un pays que les propriétaires n'habitent pas, ne cultivent pas! Propriétaires et tenanciers pensent à leurs seuls intérêts. Personne ne semble en faute; mais le petit peuple meurt de faim. »

Lelièvre arrivait à son aide : « Samedi dernier, premier jour du mois du Sacré-Cœur, écrit-il, nous avons décidé, M. Thiébault et moi, que nous irions à Waterford, et risquerions de nouveau une entrevue avec l'évêque. » Ce voyage par les détours variés et charmants de la Suir, promena les deux amis dans un Eden champêtre : « Tout semblait

dire que là tout le monde était heureux? Hélas! de ce paradis chaque route était semée de mendiants. Non, jamais ni Pise, ni Assise, ni Lorette ne m'offrirent de pareils haillons. Les pauvres vieillards surtout me fendaient le cœur. Les enfants vont en Amérique ou à la Nouvelle-Zélande. Mais que faire des vieillards? »

« L'évêque de Waterford, Mgr O'Brien, nous reçut très froidement. Il écouta nos propositions; il réfléchit une minute... Puis, il répondit. J'écoutai : — La réponse était favorable. Quelle surprise! Quelles actions de grâces au Sacré-Cœur auquel j'avais confié l'affaire! Quelle joie de M. Thiébault! Il me promit tout de suite 50 livres sterling pour le commencement. »

Un riche Irlandais s'était engagé pour 100 livres. Les Cosserat de Rouen se firent les patrons spéciaux et généreux de l'entreprise : c'était si visiblement la volonté de Dieu! A l'encontre des trembleurs, Lelièvre établissait que le catholicisme n'était pas dépourvu de ressources à Waterford. « Bien que l'émigration lui enlève un tiers de ses habitants, les bonnes œuvres s'alimentent par l'aumône de la classe moyenne, aisée et généreuse. A plus forte raison en est-il ainsi de Dublin et des grandes villes. C'est que la foi y est vive. Voyant la foule des pauvres pressée dans les églises : quel bien à faire ici! s'écriait Thiébault. Et puis quelles solides vocations à espérer d'un pays où la foi se nourrit de privations, d'endurances et de sacrifices! »

Lelièvre ne précipita rien. Rentré en Écosse et en Angleterre, il écrivit à Paul Le Picard : « Je ne pense pas que les Petites Sœurs franchissent le détroit de Saint-Georges avant le mois de novembre. Donnez à cette entreprise nouvelle une part dans vos prières. Il me reste tant à faire dans chacune de nos maisons d'Angleterre et d'Écosse, que je me suis laissé pousser vers les fondations d'Irlande plutôt que je ne les ai recherchées. »

Ce fut donc au mois de novembre 1867 que Lelièvre revint relancer l'évêque de Waterford. Il s'étonna de le trouver encore hésitant. « Je lui représentai, raconte-t-il à Marest, que l'Irlande avait beaucoup d'amis en France, que les Petites

Sœurs n'en manquaient pas non plus. Je dis qu'une certaine somme lui devait venir du côté d'Amiens. Puis résolument : « Je crois pouvoir vous assurer que je paierai le loyer de la maison pendant trois ans, sans être à charge à la ville de Waterford, et j'y engage ma parole. » L'évêque leva les yeux au ciel : « Eh bien, dit-il, il faut compter sur la Providence ! »

La maison que l'abbé Lelièvre prit en location, moyennant le prix annuel de 1.250 francs, était située sur Adelfi Terrace. Deux notables catholiques se mirent en devoir de l'approprier à sa destination nouvelle. C'était M. Campbell, Écossais converti, homme de savoir comme de piété, gradué d'Oxford, placé à la tête de l'École épiscopale, marié à une femme telle que lui, et vivant ensemble modestement, dans l'exercice d'une religion élevée. L'autre, M. Baron, descendant de ces Normands qui avaient bâti les remparts de Waterford, était, au dire de Lelièvre, l'homme le plus zélé qui fût en Irlande pour l'œuvre des Petites Sœurs. Waterford, son petit port, formé par la Suir et semblable à un lac endormi dans la ceinture de collines qui l'abritent des vents, plaisait à ses yeux d'artiste. « Mais ce qui plaît à mon cœur, dit-il, c'est la charité de cette petite ville qui a récemment trouvé le moyen d'envoyer au Pape 1.300 livres sterling provenant d'une seule collecte parmi ses habitants. »

« Je viens de voir passer à Amiens la fondation de Waterford, écrivait Louis Marest à Paul Le Picard, 25 janvier 1868. C'est la Mère Saint-Joseph, assistante, et la Mère Saint-Honoré, nommée supérieure, qui vont se partager les périls et la gloire de ce premier assaut livré à la misère irlandaise. Convenez que nos bataillons sont bien conduits. J'ai pu les rendre toutes confuses de joie en leur remettant votre belle aumône et celle de M. Cosserat (de Rouen). La confiance est grande et les désirs immenses. »

Les Sœurs s'installèrent aux premiers jours de février. Mgr l'Évêque, les bonnes gens du voisinage, le marché de la ville, les élèves du collège de Rockvell, pourvurent aux premiers besoins de la maison.

Deux mois après, on avait dix-huit bonnes femmes. La première entrée était âgée de cent ans. « On fait arranger de

vieilles masures qui sont au fond de la cour, écrit Lelièvre. Après les femmes, on va prendre les hommes; on demande des lits. On dit déjà : la maison est trop petite. Que de consolation vous apporterez à tout le monde quand on recevra les vases sacrés pour la chapelle qui va s'ouvrir! »

Et quelques jours après, 28 mai : « La maison de Waterford donne ici une satisfaction générale. Les pauvres qu'on a recueillis ne cessent de bénir Dieu du matin jusqu'au soir. Et quels pauvres ! Il n'y en avait pas un seul de qui les vêtements fussent assez bons pour que les Petites Sœurs en pussent tirer le moindre parti. Plus de cent bonnes femmes demandent à entrer. On choisit les plus infirmes; et on se résigne à ne prendre les hommes que lorsqu'on aura un local plus large. » L'Irlande était entamée.

Cependant en ce mois de mai 1868, se préparaient pour Lelièvre et pour la congrégation de grandes choses dont ses amis d'Amiens avaient seuls le secret. Seulement, dès le 8 mars, les lettres de Marest à Paul Le Picard parlaient vaguement « d'un rendez-vous du P. Lelièvre, à Dinan, avec le Père supérieur et la Mère générale, duquel devaient sortir des choses sérieuses et qui causeraient quelque surprise ».

Pendant le carême, Lelièvre était venu à Lille, Roubaix, Tourcoing, Cambrai, Dunkerque, Saint-Omer, quêtant pour l'Angleterre, à laquelle il eût voulu ne pas laisser de dettes, car il allait la quitter pour une lointaine absence. Comme, avant de repasser la Manche, il devait s'arrêter à Amiens, Louis Marest transmit à Paul Le Picard l'invitation à un rendez-vous solennel avec le missionnaire : « Venez, vous son bras droit, son dévoué en mille manières ; vous qui nous avez pris depuis longtemps à votre remorque et tant d'autres avec nous. Venez samedi soir, après la fermeture du Comptoir, vous trouverez un lit placé face au magnifique portail de la cathédrale. Qui sait si, pendant la nuit, sur cette place Saint-Martin que vous connaissez, Notre-Seigneur ne se montrera pas à vous, environné de ses anges, et leur faisant voir ses mains pleines des aumônes que vous répandez depuis si longtemps dans son sein, en les versant dans le sein des pauvres. »

C'était à des adieux que Paul Le Picard était convié, car le Père allait s'éloigner. Mais où devait-il se rendre?

Le dernier Chapitre général avait décidé en principe que la Petite Famille allait franchir l'Atlantique. A cette époque, elle comptait 107 maisons, 1.750 Petites Sœurs, et hospitalisait 13.000 vieillards. La France, la Belgique, l'Angleterre et l'Irlande, l'Espagne, l'Italie se partageaient ce trésor. L'Archevêque de Rennes avait écrit à Lelièvre que « sa bénédiction le suivrait dans les quatre parties du monde ». Seulement ses amis d'Amiens et de Rouen se demandaient entre eux : « De quel œil quittera-t-il ces douze enfants dont il est le père nourricier, qui lui ont coûté tant de peines à élever et dont l'avenir peut donner encore tant d'inquiétudes? »

Lelièvre avait consacré à une dernière visite de ces chères maisons tout le temps pascal, avril et commencement de mai 1868. « Je n'ai dit à personne encore le grand voyage que je prépare, et je souhaite que tout ce qui tient à l'Angleterre soit à moitié fini d'ici là. »

Le compte rendu optimiste qu'il fit de l'état de ces fondations parut à la fois satisfaire et étonner M. Marest qui écrit : « L'aspect général de la situation est excellent; et pour les ressources quotidiennes, les maisons marchent à peu près régulièrement. Il est vrai que le P. Ernest a une arithmétique à lui, qui est sans doute une science divine, mais qui ne ressemble guère à notre pauvre arithmétique humaine. *Admirons-le, aimons-le, aidons-le*, du mieux que nous pourrons; et laissons à Dieu la solution de ces problèmes qui échappent à nos calculs vulgaires. »

La fête du Patronage de Saint-Joseph qu'il célébra à Londres, fournit à Lelièvre l'occasion de faire au céleste intendant de la Petite Famille ses recommandations solennelles. Il écrit : « J'ai remis entre les mains de ce grand Protecteur le passé et l'avenir : les maisons faites, celles à faire; ceux qui nous font du bien, ceux qui nous en ont fait, ceux qui nous en feront; les nouveaux abonnés de votre splendide institution (la Tirelire), les anciens aussi, ceux qui portent depuis longtemps avec nous le poids du jour. J'ai même désigné quelques individualités, et redit les noms familiers

qui reviennent comme une litanie, l'un après l'autre, à mes lèvres. Après Marest, Mme Ledieu, Paul le Picard, M. Cosserat, etc., *e otros e otros*. Tous très présents à mon esprit, à ma prière, à mon cœur, à ma reconnaissance, à mes espérances; une partie de ma vie, pour mieux dire. »

Une des dernières joies de Lelièvre à Londres fut la bénédiction solennelle de la chapelle de Portobello. Mgr Grant présida; Mgr Manning parla sur l'apostolat de la charité, laquelle il compara à ces eaux vives qui ne gèlent pas au plus fort des hivers.

Dans une réunion de la communauté, à South Lambeth, Lelièvre, ayant, comme il dit, « constitué la Mère Emmanuel son caissier, trésorier, ministre des finances, lui donnant sa signature chez *ses banquiers!* » crut l'heure venue d'instruire les Sœurs de la grande mission dont l'autorité le chargeait. Le coup porté fut sensible : qui allait être envoyé à ce lointain rivage? Mais le premier moment de surprise passé, on ne vit plus que le grand bien à faire là-bas, et la chose parut naturelle à tout le monde. Aussi bien l'ordre était contresigné par l'ange de l'obéissance. Il n'y eut pas jusqu'au notaire qui flegmatiquement ne dit : « Il est difficile aujourd'hui de faire quelque chose sans franchir l'Atlantique. »

C'était le dimanche 24 mai 1868, dans la soirée, que, suivant son programme, Lelièvre devait quitter Londres pour se rendre en Irlande, où Waterford et l'étude de deux nouvelles fondations irlandaises le retiendraient une semaine. Puis, le dimanche, 31 mai, saint jour de la Pentecôte, sous le souffle de l'Esprit-Saint, embarquement à Queenstown : *Emitte spiritum tuum... et renovabis faciem terræ!*

Ainsi s'exprime Marest, et il ajoute : « Qu'est-ce qu'un homme? un grain de sable, une ombre fugitive. Pourtant il y a trois siècles un homme seul était en train de remuer l'Extrême-Orient, quand la mort le frappa aux portes de la Chine. Et aujourd'hui, cet autre apôtre, ce nouveau Xavier, s'en va prendre la mer pour de semblables travaux. Ranimons notre zèle, soufflons plus fort ici le feu de la charité; peut-être allumerons-nous un grand brasier ».

Le 25 mai, Lelièvre traversait de nuit le détroit entre Ho-

lyeard et Kingstown, par un vent terrible. La misère du Connaught redoubla sa compassion pour « ce pauvre peuple dont les enfants par milliers ont préféré mourir de faim que d'apostasier ». On lui avait donné l'espoir d'un établissement à Galway; y fut et il vit l'évêque de cette ville : « J'aurais voulu pouvoir lui dire : « Les Petites Sœurs viendront ici avec 10.000 livres sterling! J'osais à peine lui proposer de recevoir chez lui de nouvelles mendiantes. Cet évêque, un homme sage, énergique, très décidé, n'a pas eu si peur que je croyais de mes propositions. Il attend de voir les Petites Sœurs à l'œuvre en Irlande, et il décidera après cet examen ».

Mgr O'Brien lui fit compliment de Waterford. « Il s'étonne que les protestants ne nous refusent pas leurs aumônes. Même un Quaker et un Juif sont parmi les premiers bienfaiteurs de la maison. »

Le plus puissant encouragement à sa prochaine expédition d'outre-mer lui vient de Rome, 27 mai. Dans une lettre pleine de son amitié, le cardinal Monaco lui disait : « Je n'ai pas manqué de renseigner le Saint-Père sur votre voyage et sur la mission des Petites Sœurs des pauvres aux États-Unis. Sa Sainteté se fait un bonheur d'approuver le développement d'une congrégation si bien méritante de la sainte Église, et il la bénit. »

Les amis d'Amiens et de Rouen avaient déjà assuré Lelièvre que « leur main dans la sienne, ils renouvelaient devant Dieu leur serment de ne pas abandonner l'Angleterre ». Ils étaient des pères pour l'œuvre. Lelièvre la recommanda à la fidèle sollicitude de Mme Ledieu, une mère. La veille même de la Pentecôte, elle recevait de lui une vraie lettre d'apôtre, qui se termine ainsi : «... Mon dernier mot, Madame, ne sera pas pour moi, il sera pour les Petites Sœurs d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, pour leur travail héroïque et pour leur pauvreté qui est devenue la mienne. Je n'ai pas besoin de les recommander à votre charité dont je sais la constance. Mais je me sens le devoir de vous remercier encore, vous et les vôtres, de l'assurance que vous me donnez à leur égard. Je pars tranquille de la confiance que j'ai mise en vous, en votre frère, le mien presque autant que le vôtre. Je pars en remerciant

la Mère de Dieu et Reine du ciel qui souvent a fait de vous la mère de notre Famille... »

Quand Lelièvre fut à Cork, sous un beau ciel d'été, il se sentit attiré vers ce doux rivage. « Cork vantée des Irlandais est certainement encore supérieure à sa renommée », écrit-il. Il lui sembla que là les pauvres des Petites Sœurs seraient bien, qu'ils y renaîtraient à la félicité; et, retrouvant, pour la décrire, quelque chose de son âme de poète dans son âme d'apôtre, il écrivit : « Hier, quand j'eus dit adieu aux dernières Sœurs que je doive voir de longtemps, quand le passé et l'avenir de toutes les maisons des trois royaumes roulaient dans mon esprit comme le flux et le reflux de l'Océan que j'ai devant moi, je me mis à contempler ce rivage, et l'aspect de Cork, sur le soir, par un beau jour, parvint à distraire un peu mon pauvre cœur qu'aucun effort sur moi n'avait pu soulager... » Puis de Queenstown : « J'entretenais quelque espérance de voir un jour un coin de cette aimable nature abriter les Petites Sœurs, près de cette rive où l'Océan même oublie ses fureurs, et caresse, en murmurant, cette terre dont les parcs viennent tremper mollement dans la mer, mêlant leur fraîcheur à celle des eaux. »

Il était dans ces pensées, tristes et douces, lorsque là-même, à Queenstown, son port d'embarquement, il reçut de son supérieur une lettre qui lui fut une nouvelle force : « Le Père me dit qu'il prie, afin que Dieu m'accorde toutes les grâces de son Esprit, me consolant, me fortifiant, m'éclairant, me sanctifiant. En effet, malgré la diversité des lieux, l'unité de notre œuvre est indivisible. Qu'on passe de l'ancien monde dans le nouveau, ce sont les mêmes devoirs, les mêmes combats, les mêmes hommes, le même Dieu. Au bord du Mississipi, comme au bord du Jourdain, il faut que le monde soit renouvelé. O Dieu, faut-il s'écrier, là comme ici, envoyez votre Esprit, faites une création nouvelle. Changez la face de la terre, en changeant l'homme qui défigure votre œuvre par le péché. Refaites mon propre cœur pour qu'il soit pur, redressez cet esprit pour qu'il soit droit. Vous seul êtes le Dieu de ces métamorphoses. »

Cette prière au Saint-Esprit est du 31 mai, fête de la Pente-

côte. Le missionnaire était à bord : « Me voyez-vous là, agitant mon mouchoir? C'est à vous, c'est à M[me] Ledieu, c'est au frère Paul, c'est aux Petites Sœurs que je fais signe... Adieu! »

CHAPITRE XII

AMÉRIQUE. — PREMIÈRES FONDATIONS

(1868-1870)

La traversée fut mauvaise. La mer était démontée. L'âme de Lelièvre était pareillement ballottée entre le souvenir et l'espoir. Il écrit à bord du *Cuba* : « Durant ma longue inaction de ces journées de mer, combien de fois ai-je revu nos maisons d'Angleterre, leurs difficultés, leurs besoins! Enfin je remets tout à Dieu et à son bon plaisir, fondations faites et fondations à faire. »

Le lendemain de cette lettre, mercredi 10 juin 1868, il abordait à New-York. C'était la veille de la fête du très saint Sacrement, « jour qui me rappelle, dit-il, mes plus beaux souvenirs de Rome »!

Il ne fit que toucher New-York, pour se rendre tout de suite à la Nouvelle-Orléans. C'était là que, sur l'appel de l'archevêque, Mgr Odin, devait se faire la première fondation américaine. Un voyage d'une semaine, soit en chemin de fer, soit sur l'Ohio, l'amena dans la capitale de la Louisiane.

La Nouvelle-Orléans comptait à cette époque 175.000 âmes, en majorité catholiques; treize maisons de Filles de la Charité, trois des Dames du Sacré-Cœur, plusieurs résidences de religieux, jésuites, rédemptoristes, lazaristes, maristes. Mgr Odin reçut Lelièvre à bras ouverts, et tous les deux convinrent que les Petites Sœurs arriveraient seulement après

les grandes chaleurs et la saison des fièvres. D'ailleurs une maison avec cours et jardin, de la contenance d'un hectare, était là qui les attendait. Lelièvre les décrit : « Le laurier-rose, le bananier, l'aloès, la canne à sucre, le grenadier, mille fleurs exotiques s'étalent sous un perpétuel soleil qui les défend contre l'hiver. Mieux que cela : de bons herbages pour engraisser la vache en toute saison. Enfin, n'étaient le choléra, la fièvre jaune, les fièvres intermittentes, les chaleurs étouffantes et les moustiques, ces bords du Mississipi seraient un paradis terrestre. » Il se récrie : « Eh quoi ! conviendrait-il à de pauvres Petites Sœurs d'être sur tout cela plus délicates que tant d'autres ! Et puis, qui donc n'aimerait à seconder le zèle d'un prélat tel que celui dont je suis l'hôte depuis huit jours? »

Mgr Odin avait mené, de longues années, la vie de missionnaire dans les immenses et sauvages solitudes du Texas, n'ayant souvent d'autre refuge, la nuit, que le creux d'un arbre, et d'autre couche que l'herbe de la savane : « Jamais homme n'a mieux retracé le zèle de tous nos grands missionnaires, des Cheverus, des Carroll, des Bruté. Malgré son âge, le premier levé, le dernier couché dans sa maison, il donne jusqu'à trois cents audiences dans la journée. Tous les pauvres, de quelque couleur qu'ils soient, ont le droit de venir jusqu'à sa chambre. On en trouve sur toutes les marches de son escalier !

« Quel pays et quelle mission à remplir ! Voilà ce que je me dis depuis ce matin, 5 juin. » C'est le premier cri de sa première lettre d'Amérique. Cette mission, d'après le plan élaboré à la Tour, devait consister d'abord à échelonner deux ou trois établissements entre New-York, port ordinaire du débarquement, et la Nouvelle-Orléans, siège de la première fondation, en reliant ces maisons entre elles par de constantes et faciles communications.

C'est dans ce dessein qu'après une quinzaine de jours passés chez Mgr Odin, Lelièvre se remit en route vers New-York, mais cette fois en prenant contact avec plusieurs des évêchés de l'ouest pour lesquelles il avait des recommandations. A Saint-Louis du Missouri, il tomba au milieu de la distribution des prix du collège des Jésuites. « J'eus là, dit-il,

avec l'archevêque, Mgr Kenrick, un entretien duquel devait bientôt sortir une maison de nos Sœurs. » Pareil accueil à Chicago, de la part de Mgr Dugan. Chicago comptait dès lors 260.000 âmes : « Si la richesse y allait croissant, la misère n'avançait-elle pas en proportion ? » Semblables désirs pour semblables besoins, exprimés à Détroit par Mgr Lefebvre. Celui-là, Belge de naissance, avait vu les Sœurs à l'œuvre dans son pays natal : « C'est bien tout ce que j'ai vu de plus beau en Europe, me disait cet évêque. Je suis sorti de votre maison de Bruges, en me disant : Qui me donnera des Petites Sœurs à Détroit? Dieu lui-même vous a conduit ici ». Le terrain était prêt, il leur serait donné; on le montra à Lelièvre : « Si je les avais eues là sous la main, écrivait-il, nous aurions bâti tout de suite une maison de bois, mis la sainte Vierge et saint Joseph à la place d'honneur; et la première bonne vieille que nous aurions trouvée aurait commencé la fondation. »

A Baltimore, au grand Séminaire et collège de Saint-Charles, Lelièvre se trouva presque en famille chez les Sulpiciens : l'un d'eux, l'économe, était frère d'une des Petites Sœurs. Le supérieur, M. Dubreuil [1], le présenta au vicaire général du diocèse : — « C'est bien, répondit vivement celui-ci; M. l'abbé arrive à point, car Mgr l'archevêque vient de faire des démarches pour une fondation de ces Sœurs. » — Quelles démarches? auprès de qui? pour quelles Sœurs? Lelièvre soupçonna quelque malentendu.

Ainsi que lui-même le raconte, une charitable dame, Mme Sarah Peters, fille du gouverneur de l'Ohio, avait appelé précédemment d'Allemagne une congrégation hospitalière dite des *Sœurs des Pauvres de Saint-François,* lesquelles avaient bientôt reçu ou pris le nom simplifié de « Sœurs des Pauvres ». C'est sous cette attirante dénomination qu'elles fleurissaient à New-York, à Cincinnati, et dans deux ou trois autres villes, recevant des vieillards, et vivant de quêtes à do-

1. M. Dubreuil, prêtre de Lyon, ancien professeur de théologie dogmatique au grand séminaire d'Orléans. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte ici d'offrir à la docte et pieuse mémoire de mon vénéré professeur l'hommage de ma respectueuse et religieuse reconnaissance.



micile, comme les Petites Sœurs de France. De là la confusion. Lelièvre n'en prit pas ombrage : « Le mal ne sera pas bien grand, écrivit-il à ses supérieurs, et tout s'éclaircira dès qu'on nous verra à l'œuvre à New-York : » En attendant, il dissipa l'équivoque, en présentant à l'archevêché ses explications. Il y joignit les lettres authentiques de Rome, y compris et en tête celle tout amicale du cardinal Monaco. Mgr Spalding eut sa conviction faite. Le lendemain, l'expression en était apportée à Lelièvre, sous cette formule commerciale qui est bien d'essence américaine : « Nous aimons mieux l'article véritable que l'imitation. »

C'est à la suite de cet incident qu'eut lieu, dans le cabinet de l'archevêque, une conversation qu'une lettre de Lelièvre met vivement en scène, comme il suit : « Quatre acteurs : Mgr Spalding, M. Dubreuil, le P. Reculon, et le P. Ernest. L'archevêque vient de demander au P. Lelièvre quand pourront arriver les cinq Sœurs? — Monseigneur, elles sont promises pour novembre à New-Orléans, et ailleurs. — Ailleurs? Mais avez-vous le dessein de faire d'autres fondations que celle-ci? — Oui, Monseigneur. — Et dans quelles villes, s'il vous plaît? — J'attends, pour le savoir, de mieux connaître le pays. — Soit! n'importe où vous irez vous ferez beaucoup de bien. — A la grâce de Dieu. Monseigneur. Sa Grandeur me permet-elle de lui dire un fait? Quand je quittai Rome, il y a six ans, je demandai au cardinal Barnabo son approbation pour deux fondations que nous comptions faire en Angleterre. — « Je vous permets, répondit le cardinal, et non seulement deux, mais treize. » Je ris, tant la permission du cardinal dépassait mon ambition. Et pourtant, quand dernièrement je quittai l'Angleterre, on s'occupait de la treizième fondation dans le Royaume-Uni. Le cardinal avait dit treize, parce que c'est le nombre des diocèses d'Angleterre. — A merveille, reprit à son tour Mgr Spalding. A ce compte, il vous faudra faire quarante-deux fondations aux États : c'est le nombre actuel de nos diocèses; je vous le souhaite. Et le chœur de rire de tout son cœur... Rêves et chimères! s'écrie Lelièvre en finissant. » Or, à l'heure présente, novembre 1904, on compte

quarante fondations dans les États de l'Union : le rêve va passer demain à l'état de réalité.

De retour à New-York, 13 juillet 1868, Lelièvre ayant vu successivement l'archevêque de cette ville et l'évêque de Brooklyn, rendit compte de ses démarches auprès de l'un et de l'autre : « Ma journée peut se résumer en trois mots : l'archevêque a demandé du temps pour réfléchir. L'évêque de Brooklyn a donné son consentement à une formation immédiate d'une de nos maisons. Donc, la première maison se fera à Brooklyn, au mois de septembre; la deuxième à la Nouvelle-Orléans, en novembre; la suivante à Baltimore au printemps; la quatrième à Saint-Louis, vers le même temps. » Quelle marche!

En Amérique, comme en Angleterre, comme en France, on débuta par louer ce que l'on pouvait trouver, en attendant d'être en mesure d'acquérir ou de bâtir. Brooklyn est à New-York ce que Souhtwark est à Londres, la ville de l'autre côté de l'eau. Séparée de l'autre par un immense pont de 1.800 mètres, elle abrite une population catholique qui était alors de 350.000 habitants, réparties entre vingt paroisses. La maison qu'on fut heureux de trouver était formée de la réunion des trois numéros 606, 608, 610 de Kalb avenue. Le propriétaire ne la louait que pour vingt et un mois. Le propriétaire américain des villes en croissance, où les maisons montent de prix tous les ans, n'a garde de s'engager par un long bail.

Maintenant on n'attendait plus rien que les Sœurs. « J'ai faim et soif de voir nos bonnes Sœurs arrivées, des bonnes gens abrités, des croûtes, des nippes, et de connaître l'accueil que ce nouveau public va faire à nos manteaux noirs. La tête est tout en travail à ce sujet. Travail superflu, puisque tout doit venir et viendra de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et, une page plus haut : « Bien souvent je suis accablé de mon impuissance, de mon dénuement, de ma nullité. L'aspect de ce qu'il faut faire et des lieux où il faut aller, et des responsabilités qu'il faut prendre me donne des insomnies. Alors je me réfugie dans le *cum infirmor tunc potens sum,* et j'entre dans le néant de saint Joseph et de la maison de Nazareth, alors que le salut du monde s'y préparait. » Dans ces vues, fin

d'août, Lelièvre alla s'enfermer, pour huit jours de retraite, chez les Sulpiciens de Baltimore. « Le traitement ne m'a pas guéri de ma misère, mais il m'a fortifié. Les Sulpiciens ont à cet effet une expérience consommée. »

Dans ces mêmes jours, 28 août, les Sœurs à destination de l'Amérique quittaient la maison, et le 31 du mois prenaient la mer à Brest. Le lendemain le Bon Père en écrivait ainsi à toute la Congrégation : « Sept de nos Petites Enfants viennent de quitter le noviciat, et elles s'en sont allées, à travers l'Océan fonder en Amérique notre première maison. C'était le jour de la fête de saint Augustin, patriarche de notre Petite Famille. Après le dîner des Sœurs, les sept religieuses partaient fortes et courageuses, mais grandement émues. Je pleurais en leur faisant mes recommandations. Je pleurais aussi en les conduisant à la voiture. Votre Bonne Mère générale les a accompagnées jusqu'à Brest, où elles ont pris la mer... Maintenant elles voguent ; dans douze jours environ, elles seront à New-York. Voici que le premier essaim de mes chères enfants s'est envolé, et le Nouveau Monde a reçu la première semence de notre Petite Famille. Que Dieu bénisse ces germes et les fasse fructifier pour sa plus grande gloire, et pour le plus grand bien d'un grand nombre de pauvres. »

Les Sœurs arrivèrent seulement le dimanche 13 septembre. Le *Napoléon III* qui les transportait, était le plus mauvais marcheur de la Cie des Transatlantiques, retardé encore par l'entassement des trois cent vingt-cinq passagers qui avaient eu peine à y trouver place. Par contre, les Sœurs avaient été entourées de tous les égards. « On a donné à bord un concert de charité pour leur œuvre, écrit Lelièvre. Tout le monde avait des attentions pour elles. Les gens de service n'ont voulu recevoir d'elles aucune gratification. Une Dame leur a promis un vieillard. » Le lendemain du débarquement, Lelièvre dit une messe matinale pour elles, dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul : « Qu'il tardait à ces chères Sœurs de retrouver Notre-Seigneur dans la communion ! »

Brooklyn s'ouvrit sans retard. Après deux jours passés sous le toit hospitalier des Sœurs de la Mercy et des Dames de la Visitation, possession fut prise des maisons de Kalb Ave-

nue, petites maisons, et tout à l'entour petites gens. Intérieurement point de mobilier. Allait-on coucher sur le plancher? Les arrivantes se mirent en quête; leur visite avait été annoncée au prône paroissial. Deux notables personnes, Mme Parmentier et sa fille, Mme Boyer, leur servirent de guides et d'introductrices. « L'accueil fut tel, dit Lelièvre que les Sœurs revinrent chargées comme l'âne de saint Nicolas : provisions de comestibles, ustensiles de ménage, linge, vêtements, etc. Puis trois paniers de vaisselle expédiés par les Dames de la Visitation. Puis les offrandes des petits : deux beaux pains achetés et apportés par les fillettes de l'école des Sœurs, ces Sœurs de Notre-Dame qui là n'élèvent pas moins de 6.000 enfants ! D'autres petites apportèrent six tasses avec leurs soucoupes : c'était de même le produit commun de leur mise de fonds. « Ce soir-là, j'ai entendu que la Bonne Mère ajoutait aux *Pater* et aux *Ave* habituels, un *Pater* et un *Ave* supplémentaires pour la circonstance ! »

Mais ce premier élan n'allait-il pas se ralentir? Non point. — Un jour, c'est un ferblantier qui vient s'accuser d'avoir mal reçu les Sœurs, et qui, comme réparation, leur demande de lui octroyer le privilège d'être leur seul fournisseur, « fournisseur gratuit, à la seule condition qu'elles prieraient pour lui ». Le lendemain arrive de sa part une batterie de cuisine, au grand complet. — Un autre jour, c'est un épicier qui dit : « Vous viendrez tous les samedis vous approvisionner chez moi de tout ce qu'il vous faudra. Vous choisirez les articles de première qualité, on vous les portera. » On le remercia : c'est la seule monnaie qu'il accepte. — Un soir, six hommes viennent trouver la Bonne Mère : « Nous sommes une compagnie de volontaires, *light guards*. Nous avons fait entre nous une collecte pour vos vieux : le capitaine vous prie d'en recevoir le montant. » Et le capitaine lui met dans la main vingt-deux dollars [1]. — « O Providence! ô Providence! » C'était l'exclamation de la Bonne Mère, tout le jour.

1. Monnaie des États-Unis. — Le dollar = 5 fr. 18.
Le 1/2 dollar = 2 fr. 50.
Le 1/4 dollar = 1 fr. 25.
Le 20 cents = 1 fr.
Le dime = 0 fr. 50.

Les vieillards remplirent la maison; c'étaient de bien bonnes gens. Écrivant à ses supérieurs Lelièvre disait : « Votre maison de Brooklyn va divinement. Les quatre premiers entrés sont choisis, je crois, par les bons anges. Impossible d'en trouver d'un meilleur caractère et d'une piété plus sûre ». Sa lettre en cite des traits étonnants et charmants.

Octobre amena le tour de Cincinnati. — La Bonne Mère générale écrivait en deux mots : *Saint-Cinnati*. — L'initiative de la fondation appartenait à Mme Sarah Peters. L'abbé Lelièvre, qui savait combien la pieuse dame inclinait vers les Sœurs des Pauvres de Saint-François, et tout ce qu'elle faisait pour elles dans cette ville, se fût bien gardé d'attirer ses faveurs du côté de l'œuvre française. Ce fut elle qui spontanément déclara céder à cet attrait : « Je prie Dieu, écrivait-elle au célèbre P. Hecker, fondateur et supérieur des Paulistes, pour qu'il m'éclaire au sujet de cette fondation. De jour en jour je découvre que la lumière devient plus claire; et je me sens pressée de répondre à l'abbé Lelièvre : « Oui, nous voulons une fondation de vos Petites Sœurs à Cincinnati. »

C'est à ce sujet que Lelièvre fut visiter le célèbre religieux américain. Son nom a eu trop de retentissement dans l'Église contemporaine pour qu'il n'y ait pas intérêt à l'entendre juger par la haute et calme raison d'un sage et d'un homme de Dieu : « Ce matin, 8 août, je me rendis chez le P. Hecker, m'acheminant lentement le long de la baie d'Hudson toute bleue sous le soleil, avec une ceinture d'émeraude, comme le lac Nemi. Le P. Hecker est un homme que je n'ose pas vous définir autrement qu'en l'appelant un fort bon prêtre. Mais il y a dans sa vie un point bizarre, que je n'aime pas. Il était entré chez les Rédemptoristes, et il les a quittés pour fonder la nouvelle congrégation des Paulistes. La raison qu'il a donnée, en se séparant d'eux, est qu'une nouvelle congrégation serait plus appropriée aux besoins de l'Amérique. On n'est pas entré en contestation avec lui. Rome a donné son autorisation; les Paulistes se sont constitués, leur maison est grande et magnifiquement située, on y compte huit prêtres et plusieurs novices. La chapelle y est plusieurs fois remplie chaque dimanche.

La Revue hebdomadaire le *Catholic World,* dont le P. Hecker est le fondateur et directeur, doit parler de nos affaires d'une manière qui surpassera tout ce qui a été fait de l'autre côté de l'Atlantique, *de toute la mesure dont l'Amérique surpasse l'Europe!* Nous verrons! En attendant, les Rédemptoristes sont établis dans toutes les grandes villes des États-Unis. Ils ont deux missions florissantes à New-York ; et où n'en ont-ils pas de pareilles? Ils ont su se faire aux besoins de l'Angleterre, à ceux de l'Irlande, à ceux de l'Écosse ; et l'Américain n'est pas encore tellement un peuple à part, qu'il faille, pour réussir chez lui, changer beaucoup ce qui réussit avec les Allemands, les Français, les Belges ou les Italiens, ou avec ce composé qui constitue ici la race anglo-saxonne. »

Ce fut à la suite de cette entrevue avec « ce bon prêtre », comme il le nomme, que, dans une visite faite à Mme Peters, le P. Ernest conclut l'affaire de la fondation de Cincinnati.

Le 7 octobre, la *Ville de Paris* déposa à New-York la brigade des Sœurs destinée à cet établissement. Elles arrivaient sous la conduite de la Bonne Mère de la Conception, assistante de la congrégation, propre sœur de la Supérieure générale. On l'appellera la Mère *Fondation*, tant elle en fit de nombreuses, et tant elle avait l'art d'y réussir surnaturellement.

Lorsque les nouvelles débarquées se trouvèrent en présence de leurs sœurs de Brooklyn, ce fut de part et d'autre une explosion de cris de joie. La Mère assistante, à son entrée, reçut la bienvenue et l'hommage d'un petit bonhomme qui lui présenta un bouquet, seule harangue qu'elle sût encore comprendre. L'Assistante embrassa une à une les bonnes vieilles, étonnées et émues. « Surtout la chapelle, pour pauvre qu'elle fût, combla de joie les arrivantes, ajoute Lelièvre. Elles y trouvaient Celui que l'Amérique, comme l'Europe, a le divin honneur de posséder, et qui avait peut-être dormi inaperçu dans leur bateau, pendant qu'il était battu par les fureurs de l'équinoxe. »

Le 14, on entrait à Cincinnati, pour y célébrer le lendemain la fête de sainte Thérèse. Mme Peters était là, pour les accueillir et les introduire dans leur demeure, une ancienne

école abandonnée depuis juillet, et livrée sans défense aux dévastations vengeresses des écoliers, qui en avaient fait leur lieu de plaisance et leur champ de bataille.

Comme à Brooklyn, à peine entrées, les Sœurs virent la maison se remplir de visites et de denrées. Chacun, petit ou grand, arrivait les mains pleines. « Lorsque, le soir, elles contemplèrent ce vrai déballage de bazar qui leur assurait des munitions pour plus d'une quinzaine, elles ne trouvèrent rien de plus à propos que de s'en aller pleurer dans un coin. Aujourd'hui on prie pour avoir des pauvres : une bonne femme de soixante-douze ans est reçue, qui entrera mardi. Je prévois qu'on lui fera grande fête. Pour la chapelle, elle est au complet, rien n'y manque. J'y ai dit la messe à l'intention de la donatrice, et laissé au Tabernacle le très saint Sacrement. A partir de cette heure nos sept Cincinnatoises en manteaux noirs ont oublié leurs fatigues et se trouvent divinement riches dans leur pauvreté. »

Le cœur le plus largement ouvert à l'espérance était celui de l'évêque, Mgr Purcell : « Lorsque, il y a trente-cinq ans, je fus envoyé dans ce diocèse, racontait-il à Lelièvre, j'y trouvai sept prêtres pour tout clergé. Depuis ce temps, ce diocèse a été démembré pour en former six autres, et ce qui reste de mon ancien territoire possède aujourd'hui 150 prêtres. » Il y en avait d'admirables : Lelièvre fait bénir leur nom. Mgr Purcell était leur modèle à tous : « Esprit brillant, cultivé, fin, actif, d'un zèle infatigable pour le salut des âmes; une conversation charmante; une piété que l'âge n'a fait qu'attiser; une endurance apostolique qui résiste aux saisons et aux fatigues. Debout à cinq heures; à l'autel à six heures, la porte ouverte à tout venant du matin jusqu'au soir; une promptitude de charité exemplaire : tel est l'homme. »

Au reçu de ces premières nouvelles, la Maison Mère multipliait par chaque courrier ses actions de grâces et ses encouragements. « Vos lettres, répondit Lelièvre, auraient suffi pour nous ranimer, si nous étions tentés de défaillir. Mais comme les choses semblent aller à souhait, il n'y a pas besoin d'un grand courage pour avancer. » Il avançait donc.

Des lettres de France annonçaient que le 15 novembre, la colonne des Sœurs destinée à la Louisiane, venait de s'embarquer à Saint-Nazaire. Le 17, Lelièvre et la Mère de la Conception, s'arrachant à Cincinnati, descendirent pour aller les attendre et recevoir à la Nouvelle-Orléans. L'Assistante était fort souffrante : on préféra pour elle la voie d'eau. C'étaient six jours de navigation sur l'Ohio et le Mississipi. Lelièvre se retrouve poète en face de ces rives grandioses, de ces falaises boisées, entre lesquelles le « Père des fleuves » déploie et roule son immense nappe d'argent à des largeurs qui donnent l'illusion de l'océan. Les hardis navires marchands qui descendent les rapides du Missouri et du Nébraska, avec leur chargement de la fourrure des ours, de la peau du loup, du cuir des buffles; les vaisseaux gigantesques qui portent des nations entières à leur bord et les richesses des Antilles dans leurs flancs, soulèvent son admiration... Mais l'effroyable sirène des machines a fait entendre le rauque et strident sifflement de son gosier d'airain, embouché par une force de cent chevaux-vapeur. Lelièvre s'est enfui. « Seule, dit-il, la vallée du Mississipi ou les grèves de l'Océan armoricain sont faites pour de tels accords ».

Combien, sur le passage de Lelièvre, s'éveillaient de désirs de le voir s'y arrêter pour y fixer des Sœurs! Il avait promis du moins une visite à Mgr Mac-Closkey, évêque de Louisville, la grande ville du Kentucky. Tandis que lui-même était logé à l'évêché, la Mère de la Conception était reçue chez les Sœurs qui desservaient l'hôpital. Là elle trouva pour interprète, et promptement pour amie, une protestante convertie, fille du célèbre général Johnson, un héros du Sud, tué à l'ennemi, laquelle avait fait de la France la patrie de son cœur. Aujourd'hui c'était une Fille de la Charité dans le siècle. L'œuvre des Petites Sœurs la ravit. Dans la journée, soudain avisant quelque part un bonnet de la Bonne Mère, elle s'en empare, s'en coiffe, s'affuble du manteau noir, et court se montrer ainsi à la supérieure et aux Sœurs de l'hospice, en s'écriant : « Maintenant, j'ai retrouvé un morceau de la France, et je veux le garder! » Et, à la Bonne Mère

d'un ton mutin : « Non, vous ne sortirez pas de Louisville. Je vous garde. Faites venir vos Sœurs ici, et nous commencerons! » Mais Louisville n'était encore qu'un cher projet ajourné : on le quitta le lendemain.

A la Nouvelle-Orléans, le navire des Sœurs, attendu pour le 8 décembre, n'était pas en vue le 11; et l'imagination de Lelièvre se noyait dans de sombres pensées de naufrage et de naufragés. Enfin le matin du 19, après avoir effleuré les brisants de Saint-Thomas, relâché forcément une semaine entière à la Havane, et enfin franchi les passes boueuses de l'estuaire du Mississipi, le *Rapidan* mouillait dans les eaux de New-Orléans.

« C'était à six heures et demie. Le soleil se levait radieux, dit Lelièvre. L'aurore n'avait pas mis à ses doigts de rose les affreux gants noirs qu'elle porte habituellement à Londres. Elle avait ses atours de fête, et la vaste rivière qui lui servait de miroir en était toute étincelante. Je montai à bord. Les Sœurs me suivirent à l'hospitalière maison des Dames du Sacré-Cœur, où la Mère Conception attendait ses filles, pour les recevoir dans ses bras. Je célébrai la messe, en action de grâces. Puis visite à l'archevêque : il fut un vrai père! A midi et demi, la Bonne Mère Sainte-Claire entrait en possession de sa maison américaine. Il y manquait beaucoup de choses. Cela n'empêche pas que déjà nous jetons en l'air des plans de construction sans avoir un sou devant nous. Cela porte bonheur. »

Cette maison avait été et était encore un hospice de veuves et de vieillards, fondé et administré, sous le nom d'*Asile Saint-Joseph,* par un comité de Dames qui furent heureuses de s'en décharger en d'autres et meilleures mains. Déjà quelques pauvres et pauvresses les y avaient précédées : les deux premières admises étaient deux Françaises, une Lyonnaise, une Picarde. De celle-ci Lelièvre écrit à M. Marest, un compatriote : « Elle est de Saint-Valery. La mer, sa voisine, l'a trompée. La menteuse lui a promis, comme à tant d'autres, monts et merveilles. Fallait-il courir si loin pour trouver la misère et finir sous le toit des Petites Sœurs des pauvres? »

Mgr Odin, « un héros, un pasteur, un anachorète, portant le poids des plus grandes choses, quand lui-même se soutenait à peine dans un corps usé et brisé, semblait retrouver des forces dans le travail de cette fondation. Faisant appel à la confrérie des bouchers, une puissance, il l'avait soulevée en faveur des Petites Sœurs. » Lelièvre ensuite signale trois noms, Mme Marguerite, Mme Fourcine, M. Byasse : « Ces trois noms représentent le pain, le café, le sucre ». Vincent et sa femme, deux enfants de la Savoie, ont fourni tous les meubles, sans vouloir être payés d'aucun. « Il a suffi d'installer saint Joseph au parloir, d'échafauder des planches le long du mur et d'inscrire le mot de Lingerie sur la porte, pour voir toutes sortes de vêtements venir garnir les rayons presque à mesure qu'on les plaçait. »

Mme Marguerite obtient une mention spéciale dans une lettre postérieure. Par allusion à son nom, Lelièvre l'appelle « la perle » de la Nouvelle-Orléans, perle par le seul éclat de la charité. « Au premier abord, écrit-il, vous ne devineriez pas la Marguerite irlandaise. Quand vous arrivez en face de ce monument immense, à quatre étages, au fronton duquel de grandes lettres sculptées en bosse font ressortir ce seul nom : *Margaret!* vous vous dites, à l'américaine : « Voilà qui a coûté au moins 150.000 dollars! Vous entrez. Sur le seuil, vous apparaît une petite grosse femme, point belle, point jeune, vêtue d'une petite cotonnade, la tête enveloppée de même, les deux mains dans les poches de son tablier de tirtaine. — Je voudrais parler à Mme Marguerite. — C'est moi, Monsieur! Et en effet, c'est elle; elle qui commande à deux cents ouvriers, qui fait chaque année du pain, des gâteaux et des biscuits pour des millions de dollars, et dont trente fourgons portent les produits à la ville et aux vaisseaux du port. Mais c'est aussi la Marguerite qui est en tête de toutes les souscriptions pour les bonnes œuvres, qui nourrit à ses frais deux cents enfants de l'orphelinat, et la moitié des pauvres de l'Asile des Petites Sœurs des pauvres, etc., etc. Je vous la donne pour la meilleure et la plus étonnante des boulangers et boulangères qui aient mis la main à la pâte, depuis le jour où le roi Pharaon fit

pendre le sien pour servir d'exemple à tous les autres. »

La liste des amis et bienfaiteurs se hausse ailleurs à des notabilités du pays. Le bon docteur Faget, père de onze enfants, le meilleur médecin de la ville, s'est fait gratuitement le médecin de l'asile. M. d'Hémicourt, pharmacien, architecte, agent voyer, le chrétien le plus charitable qui soit sur tout le cours du fleuve, commence chacune de ses journées par venir demander à la Bonne Mère ce qu'elle désire de lui : Il n'y a qu'à parler. M. de Armas est un beau vieillard en cheveux blancs, très créole, très confédéré, très Yankee, très sage, très pieux, très généreux pour les Sœurs dont il est le notaire. La municipalité, s'est-il dit, ne devrait-elle pas paver la rue qui donne accès à l'établissement? Ne l'amènerait-on pas à voter une subvention pour les réparations de l'immeuble? » Lelièvre fut présenter la requête des Sœurs et la défendre.

Il a crayonné, dans une lettre, la silhouette de cette assemblée municipale, un damier de noirs et de blancs, un sénat où les huissiers vous reçoivent en manches de chemise, où les Pères conscrits huchent, les jambes pendantes, sur le dossier de leurs sièges, où l'on délibère, où l'on vote, la chique à la bouche, seuls le président et l'orateur exceptés. Lelièvre fut écouté, le pavage fut accordé, et 5.000 dollars furent alloués : « Ce fut ma fête des rois! » dit sa lettre en terminant.

On était donc entré dans une année nouvelle, 1869. Lelièvre la salua ainsi : « Tout ce que je demande à Dieu est contenu dans le *Pater*. O saint abandon à la volonté de notre Père! O large prison où ma pensée respire à l'aise, soyez ma raison, ma force, mon ambition, ma paix! Réglez tout, mesurez tout, assujettissez-vous tout. Ainsi soit-il. »

Dieu lui répondit par son Vicaire. Le 7 janvier, une lettre du cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, lui apporta ces vœux et ces encouragements : « Par votre lettre du 6 décembre, il Nous a été agréable de comprendre quel zèle vous apportez à dilater dans les États-Unis l'Institut des Petites Sœurs pour le soulagement des pauvres; et quels fruits ont rapporté jusqu'ici vos travaux. Si quelque chose m'a été

encore plus agréable, c'est de voir avec quelle bienveillance non seulement les évêques, mais encore tous les catholiques ont accueilli les dignes Sœurs. Je vous en félicite donc et m'en réjouis de tout mon cœur, vous exhortant à poursuivre, avec une ardeur et allégresse croissantes, l'œuvre par vous commencée. Ainsi mériterez-vous de plus en plus de la sainte Église. C'est pourquoi Sa Sainteté, à qui vos vœux ont été transmis, en audience du 3 courant, a daigné accorder du fond de son cœur sa Bénédiction apostolique à vous premièrement et ensuite à toutes les Petites Sœurs pour lesquelles vous l'implorez. »

Sur ce beau ciel des commencements un nuage passa un instant, mais pour se dissiper bientôt. L'école où étaient blotties les Petites Sœurs de Cincinnati était devenue trop étroite : il fallait l'acquérir d'abord afin de l'agrandir, et c'est à quoi s'employait Mme Sarah Peters, « remuant pour cela ciel et terre ». Lelièvre comparait cette femme de bien à l'illustre et sainte Mme Élisabeth Seton. Que le portrait en est beau !

« Ce n'est pas que le caractère de ces deux femmes se ressemble. Mme Seton se distinguait par sa douceur : ce qui frappe chez Mme Peters, c'est l'énergie. Une activité prodigieuse que les années n'ont pas ralentie ; une décision ferme et prompte pour exécuter tout ce qui paraît être la volonté de Dieu ; une grande justesse de vue, avec une grande déférence aux conseils d'autrui, et une soumission pleine aux moindres ordres de l'évêque ; une hardiesse incroyable pour aborder protestants ou catholiques, quand il s'agit de les faire concourir à ses pieux desseins ; absence totale de respect humain, et nul goût pour les satisfactions d'amour-propre ; une mémoire encore fraîche, beaucoup d'instruction ; la connaissance du monde entier : Jérusalem, Rome, Paris et Londres ; l'ancien monde et le nouveau logés dans cette tête ; parlant bien, écrivant heureusement ; mais peu de sensibilité, apparente du moins, et souvent même une mâle rudesse dans l'action. S'il vous convient, je vous dirai un jour quelque chose de ses œuvres. Pour aujourd'hui la voilà : un homme plutôt qu'une femme, et, sans aucun doute, la personne la plus accomplie de cette grande cité ».

Soudain cette colonne d'airain allait manquer à l'édifice. Une grave atteinte de paralysie vint menacer à bref délai l'existence de la fondatrice, donc celle de la fondation. « Sans argent, en face d'un propriétaire exigeant, que faire? » se demanda Lelièvre. Il se répondit, 17 mai : « Eh bien, la propriété sera achetée quand même. Ce sera fait tantôt. Ce sera une imprudence, une témérité de plus ajoutée à toutes celles dont nous sommes coupables. En cela nous sommes tous complices : la Bonne Mère Assistante, la mère Théodore, l'archevêque, Mme Peters et moi. » Mme Peters devait guérir.

Après Cincinnati ce fut Brooklyn qui, pressé de s'agrandir, et se voyant bientôt à la fin de son bail, se résolut à acheter pour s'installer chez soi. Moyennant la diligence de M. Bayer, homme actif, dévoué, mais finalement moins heureux dans ses propres affaires que dans celles des autres, on trouva ce qu'on cherchait. « Nous avons un terrain, des jardins, une grande maison de bois, une citerne, une pompe, une glacière, une remise, une écurie, une tour; l'eau de la ville, le gaz, de quoi nourrir une vache et une chèvre ; de quoi entendre gazouiller les oiseaux sous la feuillée, et une moinoterie où des oiseaux captifs chantent en chœur la patrie lointaine et absente. »

Ces migrateurs emplumés faisaient penser Lelièvre aux émigrants humains qui s'abattaient chaque jour dans le port de New-York : « La seule compagnie des bateaux Cunard a fait un traité avec une maison d'Allemagne pour transporter cette année en Amérique 18.000 Allemands. Tous ceux-là, avec bien d'autres, s'en iront vers le Wisconsin et le Texas. Les uns grilleront, les autres gèleront, mais aucun n'oubliera la langue maternelle, ni les ombrages de son hameau, ni les chansons de son enfance. » Une page sur l'émigrant chinois achève ce tableau du cosmopolitisme américain, pris sur le fait.

Après Brooklyn, Cincinnati, la Nouvelle-Orléans, c'était le tour de Baltimore. Dès le milieu de janvier 1863, Lelièvre s'y était rendu, à l'appel de l'archevêque, par la route de Chattanoga et de la Virginie, par-dessus les neiges des Alleghany. Il faillit y trouver la mort; sans un signal du télé-

graphe, quelques minutes de plus, et le convoi qui l'emportait venait se briser sur un train tout entier renversé et laissé sur la voie. Il le décrit : « C'était à l'entrée de la nuit. Étant descendus entre un bois et un marais, nous pûmes, moyennant quelques feux de bivouac, distinguer la vaste carcasse d'une locomotive encore fumante, dont la moitié plongeait dans la vase d'une sombre rivière, à quinze pieds au-dessous de la ligne, tandis que, par derrière, les immenses wagons américains, culbutés sens dessus dessous, montraient en l'air leurs roues éperdues, parmi les broussailles qui hérissent le talus de la voie ».

La ville de Baltimore, d'après son récent recensement, venait d'atteindre 400.000 habitants. Elle a dépassé un million aujourd'hui. Débordant au nord et à l'ouest sur un espace d'au moins vingt kilomètres carrés, projetant ses faubourgs le long des deux criques qui forment le port de sa péninsule, elle justifie son nom de *monumental City,* ainsi que son haut rang de métropole du Máryland, et, à d'autres titres, celui de primitiale de l'Église Romaine, aux États.

En arrivant dans cette ville, 4 ou 5 février, l'abbé Lelièvre y trouva un terrain propre à l'établissement, ancien camp de la dernière guerre, assis sur une colline qui regarde d'un côté deux églises, de l'autre côté un cimetière, un chemin de fer et un torrent : ce qui demeure et ce qui passe. Le propriétaire, M. Vickers, au lieu de 1.500 dollars, réduisit ses prétentions à 1.000 dollars annuels, par égard pour la bonne œuvre. De plus le vendeur donna 500 dollars pour la construction et neuf mois de jouissance gratuite. L'îlet était complet : 320 pieds sur 160. « Dieu soit loué du tout, comme il sied, c'est-à-dire, mieux que je ne saurais faire. L'archevêque est très content; je le suis aussi, et ne sais comment remercier saint Joseph qui a tout arrangé en cela pour nous faire aimer son mercredi, même quand ce mercredi est le mercredi des cendres. »

L'affaire avait été délibérée et conclue dans une séance tenue à l'archevêché. Lelièvre la décrit dans une lettre où Mgr Spalding fait grande figure. « La parole de l'archevêque, écrit-il, est des plus graves, des plus fortes, des plus persuasives. Il a quelque chose du Pape, ou Dieu lui donne

ce quelque chose. Dès que les membres de la commission furent assemblés, il nous fit mettre à genoux; et se tournant vers le chœur de la cathédrale, regardant le point où se trouve l'autel, il récita une prière au Saint-Esprit, suivie d'une autre à la très sainte Vierge Marie. Après quoi je fus chargé de donner les explications nécessaires sur l'œuvre des Petites Sœurs, l'admission des vieillards, leur entretien, le local et le terrain, les constructions, les nécessités pécuniaires, les plans et les devis. Cela fait, l'archevêque conduisit lui-même avec beaucoup d'ordre chacun des points de la discussion, rédigeant entre temps chacune des motions sur lesquelles il provoquait le vote du comité. Hier, j'ai signé les articles, tout charmé et surpris d'avoir vu là combien il y a, parmi les catholiques de Baltimore, d'hommes intelligents, dévoués, dociles, fervents et entendus dans les choses de Dieu. »

Le 7 avril, les Sœurs entraient dans leur maison de Calvert street. Le salon servait provisoirement de chapelle : l'autel était le don de l'entrepreneur, M. Stack. Les Dames de la Visitation envoyèrent le premier dîner. Des provisions de paille et de charbon avaient pris les devants sur la colonie : c'était l'envoi de M. Jenkins, un nom qu'on retrouve vingt fois dans ces lettres, avec ceux de ses dignes fils, soldats, ingénieurs, marins, un jésuite, tous grands chrétiens, grands patriotes. Lelièvre met aussi en vedette le juge Scoti, premier magistrat de Baltimore, anglican converti, emprisonné par les radicaux pendant la guerre de Sécession, et retenu trente mois sous les verrous. Finalement il dira de cette ville, en partant : « Il m'en a coûté de quitter cette métropole de l'Église américaine. Je m'étais affectionné d'une manière étrange aux personnes et aux choses. J'ai trouvé là chez les catholiques, un esprit de foi que je ne crois pas avoir rencontré ailleurs au même degré. »

En traversant la Virginie, Lelièvre avait pu constater les ravages de la guerre civile : « On dirait que ces champs de bataille fument encore; partout des monceaux de débris, des pans de murs chancelants qui restent debout comme les tristes témoins de la fureur humaine, et comme une provocation continuelle à la vengeance. La dévastation

s'étend aussi loin que la vue peut porter. Les bois, les plantations, les jardins, ont disparu, comme les habitations. On dit qu'un siècle ne réparera pas le mal fait en quelques journées. Mais c'est surtout l'animosité contre le Nord qu'on ne déracinera pas dans cette province et dans celles qui ont encore plus souffert que la Louisiane. On aura rebâti toutes les maisons, et rétabli toutes les plantations qu'on n'aura pas encore éteint le feu de la discorde qui brûle au fond des cœurs. »

Lelièvre venait d'écrire en France : « Les deux maisons qui se préparent, l'une à Baltimore, l'autre à Saint-Louis du Missouri, me tiennent très occupé. Et, comme elles se trouvent à 400 lieues l'une de l'autre, je n'ai pas peu d'ouvrage pour faire les affaires des deux en même temps. »

Il se rendit à Saint-Louis par la route grandiose qui traverse l'Indiana, au sein des longues plaines, qui, comparables à celles de l'Illinois, courent de l'Érié à l'Ohio, « la belle rivière ». Située au confluent des deux plus grands fleuves du monde, Saint-Louis est l'une des deux reines de l'Ouest. Sur 250.000 habitants, elle compte plus de la moitié de catholiques. L'archevêque, Mgr Henrick tenait prête, dans Morgan street, une maison qui attendait les Sœurs françaises. Celles-ci y arrivèrent le 1er mai 1869, sous les auspices de Marie.

Pour éviter des redites, en des fondations qui se ressemblent, nous ne parlerons pas ici de l'hospitalité des Dames du Sacré-Cœur et de Mme Galway leur supérieure ; de la nudité absolue de la maison de Morgan street; de l'accueil fait aux Sœurs par protestants et catholiques; des deux plus riches héritières de la ville, Mme Turner et Mme Lucas, qui furent aussi les premières bienfaitrices de l'œuvre. Lelièvre mentionne volontiers plusieurs familles françaises, les Gareché, les Pombiray, les de Lauréal. Mais le nom que ses lettres mettent en plus haut relief est celui d'une dame supérieure de laquelle, non seulement le Saint-Louis des États, mais notre Orléans de France ont gardé la mémoire.

« A quel point Mme Karney est intéressante ! écrit-t-il. Elle, ses trois filles, son fils, sont des convertis de Mgr l'évêque

d'Orléans. C'est une longue et belle histoire que celle du retour de cette famille à la foi, sorte de drame auquel ne manque que l'unité de lieu. La première scène se passe à Saint-Louis, la dernière à Rome pour la conversion d'un gendre; le nœud de l'intrigue est sur les bords de la Seine et sur ceux de la Loire; une vieille négresse Mathilde, la plus fidèle des servantes, la plus obstinée des presbytériennes, y joue son rôle. Le moment solennel est celui où Mme Karney, de retour à Saint-Louis pour veiller un frère qui se meurt, reçoit une lettre d'une de ses deux filles, élèves du Sacré-Cœur d'Orléans, qui lui fait part des doutes qu'elle et son frère ont conçus sur tel point fondamental de la doctrine protestante. — « Malheureuse que je suis! s'écrie-t-elle, aurais-je donc jeté « mes enfants dans la gueule du lion! » Mgr Dupanloup était ce lion. Aussitôt s'arrachant du chevet de son frère malade, elle traverse l'Amérique, l'Océan, la France. A Orléans, elle respire : rien n'est changé! Ni ses filles, ni son fils n'ont bronché sur le chemin de leurs vieilles croyances. Mais, ô profondeur des desseins de Dieu! Ce retour à Orléans la met elle-même en rapport avec l'évêque; l'évêque lui met en main les lettres de Fénelon; et cette mère, venue pour arracher ses enfants au péril d'une conversion, se convertit la première quand aucun d'eux ne songe encore à le faire. Tous aujourd'hui donnent en Amérique le plus bel exemple de la piété catholique : ce sont nos meilleurs amis. »

En somme donc l'Amérique était bonne, très bonne pour les Petites Sœurs des pauvres. Mais il ne faut pas s'illusionner : sous cet optimisme de ses lettres, combien se cachent pour Lelièvre de sollicitudes, de travaux, d'incertitudes, de fatigues que garde pour elle seule la noble et grande âme qui s'est interdit de jamais occuper qui que ce soit d'elle-même. Ce n'est plus, il est vrai, comme en Angleterre, le mortel et perpétuel souci des dettes impayées et des échéances menaçantes. Mais ces grosses entreprises à oser coup sur coup, ces déterminations à prendre lui seul et loin de tout conseil, ces affaires à traiter avec ces vendeurs réfractaires et entêtés qui le font s'écrier un jour : « Ah! sans doute que Jézabel fut bien coupable; mais l'obstination de Naboth

n'était-elle pas pour faire perdre patience à une reine? » Et puis le moyen d'être en tout lieu dans le même temps, de répondre à tout appel, à tout besoin, à tout devoir! Et pour cela parfois tout un continent à traverser, des soixante heures de chemin de fer sans interruption! Et cette fatigue elle-même qu'est-elle auprès des responsabilités que lui impose la sollicitude temporelle et spirituelle de ces communautés de Sœurs, qu'il a fait venir de si loin, et qui maintenant débarquées sur une terre lointaine, en ignorent tout, la langue, les habitudes, les mœurs. Pauvres filles dont quelques-unes se prenaient à en vouloir à un certain Christophe Colomb dont on disait qu'il avait découvert l'Amérique : « Ce n'est pas ce qu'il fit de mieux pour nous! »

C'est tout cela et, au-dessus de tout cela, c'est le regret de ne pouvoir plus s'appartenir lui-même, se recueillir, qui lui faisait pousser ces beaux gémissements dans une lettre de ces mêmes jours, 12 juin 1869, date anniversaire de son arrivée en Amérique : « Quand je débarquai à New-York, il y a un an, j'en rendis grâces à Dieu; et cependant je me sentais triste. La mer que je quittais m'effrayait moins que la responsabilité en face de laquelle je me voyais placé. Je préfère l'agitation et l'inconstance de ses flots à celle des affaires humaines. Il semble que l'âme s'élève quand elle lutte contre les éléments déchaînés, tandis qu'elle se déprime dans le combat contre les passions et les artifices des hommes. Une chose dans la vie me blesse encore souvent et vivement, et pourtant hélas! ne devrais-je pas y être fait? C'est de voir des gens qui promettent beaucoup et qui donnent peu ou rien. C'est d'en voir d'autres qui se disent catholiques, qui même témoignent de l'intérêt pour les choses de la religion et ses œuvres, et qui pour ces mêmes œuvres refuseront de donner ce que vingt fois le jour ils jettent à des bagatelles. Comme, à cet égard, Paris, Londres et New-York se ressemblent! N'ai-je donc traversé l'Océan que pour retrouver ici le même douloureux spectacle! O ma prison flottante et secouée, quel repos tu m'as procuré, toi, tandis que tu me portais en dansant à travers les grosses vagues de l'Atlantique! Plus loin des hommes, plus près de mon Dieu : voilà

ce que ces heureux jours m'ont été! Depuis ce temps-là, et ensuite depuis la huitaine de jours paisibles que j'ai passés au séminaire de Baltimore, je sais à peine si je vis et comment je vis! »

La même lettre disait : « Nous préparons doucement pour le mois d'août la fondation de Philadelphie, puis pour la fin de septembre celle de Louisville. Recommandez l'une et l'autre au cœur de Notre-Seigneur. Une fois que ces deux maisons seront posées, nos Sœurs auront leurs étapes marquées du nord au midi, et nous respirerons un bon coup, si nous vivons encore. »

Philadelphie! ce n'était plus William Penn, son fondateur d'autrefois venant en faire « la ville de la fraternité » entre Américains et Indiens ; c'était le missionnaire d'une fraternité meilleure qui venait y amener de vraies Sœurs aux pauvres vieillards de toute race dont elles composent leur famille. Philadelphie n'était pas alors non plus la Philadelphie d'aujourd'hui, avec son million d'habitants et au delà, couvrant une superficie de 25 kilomètres, de la Delaware au Schuylkill; mais c'était déjà alors une vaste agglomération de 800.000 âmes! On l'avait appelée la cité des Quakers, *Quaker city,* de la religion de ses fondateurs. Et voici qu'aujourd'hui l'abbé Lelièvre y comptait trente-six paroisses catholiques, autant de cercles catholiques, des écoles, des couvents, les Dames du Sacré-Cœur, les Dames du Bon Pasteur, etc., etc. C'était, disait-on encore, la cité du chez soi, *city of the Home;* mais ce surnom flatteur, pour combien de centaines de mille ouvriers n'était-ce pas une ironie cruelle, dans la cité immense! « En somme, écrivait Lelièvre, beaucoup de bien déjà fait, immensément à faire : voilà Philadelphie ».

Il fallut quatre jours de recherches à l'abbé Lelièvre, d'abord avec M. Power, secrétaire de l'évêque, puis tout seul avec saint Joseph, pour trouver enfin trois maisons contiguës, passablement grandes et toutes trois à louer, avec chacune un jardinet : 200 dollars de loyer par mois.

La Bonne Mère Théodore-Marie y arriva la première de Cincinnati, 17 août. Puis la colonne des Sœurs, le 23. La fête de saint Augustin, 28, y amena le premier vieillard.

« Le petit bonhomme et moi arrivâmes à la maison vers le lever de l'aurore, dit Lelièvre. L'autel, donné par les Sœurs de Notre-Dame, avait été dressé dans une pièce nue, surmonté d'un petit crucifix qui nous était venu de la Tour. Pour toute assistance le nouvel arrivé, vieil Irlandais de soixante-quinze ans, la Bonne Mère de la Conception, les Petites Sœurs. Je commençai par bénir la grande salle qui devint chapelle; après quoi je dis la sainte Messe dans le nouveau sanctuaire dont ce vieillard était la plus belle parure. »

Dans l'après-midi du même jour, entra une pauvre vieille. « En vingt-quatre heures, nous avons reçu plus de vingt demandes d'admission. C'est un véritable assaut de la maison, ce que les Anglais appellent *horming,* une trombe. Au bout de huit jours les Petites Sœurs étaient déjà à la tête d'un stock de douze invalides, dont trois octogénaires, un sans jambes, deux sans tête : c'est la maladie la plus commune. Puis voici une vieille femme venue en Amérique l'année de la Comète (1811) pour y chercher la fortune, elle y a trouvé la misère. Une autre arrive, amenée par le même mécompte. Quelle bonne et sainte âme! Elle a perdu tous ses enfants, mais elle pleure de joie d'avoir trouvé les Sœurs! Une autre est attendue pour mercredi, elle a quatre-vingt-dix-neuf ans. Nous avons une centenaire à Saint-Louis; une autre à Baltimore. J'espère bien que ma récipiendaire de mercredi complétera le trio. »

La presse avait annoncé les Sœurs à son de trompe : « Ce n'est pas seulement le *Catholic Standard,* c'est le *Ledger,* ce *Times* pensylvanien, tirant à 70.000 exemplaires, qui leur a fait une réclame. L'évêque est venu, Mgr Woord; le clergé est venu : « Nous avions besoin de vous! » disent les prêtres. Lelièvre le croit aussi : « Il semble, écrit-il, que les Petites Sœurs auraient dû arriver à Philadelphie il y a vingt ans; et que personne auparavant ne se doutait qu'il y eût des vieillards indigents ou qu'il fût possible de leur venir en aide. »

Les deux grands bienfaiteurs de Philadelphie furent M. Bouvier, un Français, M. Twibill un Irlandais, que nous apprendrons à connaître. Mme Thiébaut, une veuve de vingt-six ans, mère de trois petits garçons charmants, prend aus-

sitôt rang en tête des bienfaitrices insignes, rendant cher aux Sœurs des États un nom qui l'est devenu grandement à celles d'Écosse. » Il y a aussi les Préau, les Lambert, parents de M. Jenkins. Parmi les anonymes, Lelièvre cite un infirme qui, appuyé sur ses béquilles, sonne, entre, tire de sa poche un pli, le remet à la Sœur portière, refuse de dire son nom, reprend ses béquilles et disparaît. Le pli contenait cent dollars. « Voilà un paralytique qui laisse en arrière bien des gens agiles. » Tels sont les commencements desquels l'abbé Lelièvre écrivait : « J'ai rarement vu une fondation où toutes choses s'annonçassent d'une manière plus favorable pour l'avenir. Rendons grâces à Dieu des bénédictions qu'il répand sur la Petite Famille. »

On se souvient de Louisville, de la visite de Lelièvre à Mgr Mac Closkey, des impatientes ardeurs de Mlle Johnson. Louisville devait ce nom tout français au souvenir de Louis XVI, l'ami et le soutien de l'indépendance américaine. Rivale de Cincinnati, elle comptait présentement 150.000 habitants, elle en a aujourd'hui 200.000, y compris New-Albany et Jeffersonville, ses annexes, qui lui sont unies par un pont de vingt-huit travées jetées sur l'Ohio, à travers une longueur de 1.200 mètres.

Au mois d'août 1869, Lelièvre, en quête d'une maison dans cette ville, avait déjà poursuivi ses recherches depuis dix jours, et il revenait désespéré vers l'évêque, lorsque celui-ci se souvint à propos qu'une maison venait de lui échoir, située à l'angle de Magazine street et de la 10e rue. Elle avait coûté 35.000 dollars; elle en valait bien 50.000. Destinée à devenir collège ou séminaire, elle manquait encore du personnel indispensable à l'ouverture de l'établissement : « En attendant, dit l'évêque, qu'en ferai-je? J'espère qu'un local destiné à la jeunesse ne sera pas profané par le séjour des vieillards. Je le mets à votre disposition pour un an. — Et à quel prix, Monseigneur? — Un dollar. — A ce prix, m'écriai-je, faisons un bail, je prends la maison pour dix ans! » C'était impossible; mais saint Joseph avait du temps pour nous tirer d'affaire. »

N'avait-on pas fait aux Kentuckyens une réputation de gens

chiches? Il n'en parut rien lorsque, le 22 septembre, la Mère de la Conception arriva à Louisville, avec ses Sœurs. A la gare, l'abbé Bouchet, un Auvergnat, les attend et les conduit à l'évêque, qui les bénit, les traite, les installe dans une maison qu'il a montée de ses premiers lits, leur ouvre une chapelle dont il a fourni l'autel. Les fidèles arrivent à la suite du pasteur. Lelièvre nomme les Slevin, une dynastie de négociants chrétiens; le capitaine Cooleman et sa femme, deux cœurs d'or; M. Nicolas, un Sicilien; M. Garsin, un Dauphinois : « Le plus grand plaisir de tout ce monde est de faire du bien. A dire vrai, en est-il un pareil au monde? »

Les institutions catholiques ne manquaient pas à Louisville. Pour les malades deux hôpitaux, dirigés l'un par les Filles de la Charité, l'autre par les Sœurs de la Mercy; pour les indigents, une conférence de Saint-Vincent de Paul par paroisse; pour les jeunes filles, les Ursulines, les Dominicaines, les sœurs de Lorette; pour les garçons, les frères Xavériens; enfin deux maisons du Bon Pasteur. « Mais parmi tout cela, disait Lelièvre, rien qui fasse la chasse aux croûtes, rien qui tienne l'article vieux! » Les trois premières vieilles admises à Magazine street furent trois infirmes : « Une muette, par suite d'une paralysie de la langue et du côté droit, l'autre une aveugle; la troisième sourde comme un pot. Ces trois s'étaient connues, Dieu sait où. Heureuses de se rencontrer, elles s'embrassaient, poussant des cris joyeux; et il n'y avait pas jusqu'à la muette qui ne s'efforçât de tirer de son pauvre gosier des *God bless you,* qui ne parvenaient qu'à l'oreille du bon Dieu. »

Quant aux Sœurs, selon la coutume, elles se dévouèrent jusqu'à en périr. Le 9 novembre, Lelièvre annonçait que l'Amérique venait d'envoyer au Seigneur les prémices de ses douces servantes. Sœur Sidonie de Sainte-Anne était rapatriée au ciel. « Indifférente à tout, à l'Europe ou à l'Amérique, à la vie ou à la mort; après le dépouillement d'elle-même par ses vœux, ce fut celui de l'expatriation; puis les peines de la séparation, celles de la traversée, du voyage; puis les premières épreuves d'une fondation, enfin la maladie, la mort, tout cela coup sur coup, en moins de trois mois. Sœur

Sidonie tombe à l'entrée de la carrière. On ne saurait dire s'il lui était meilleur de mener la sainte vie d'une Petite Sœur ou d'entrer sans délai dans le repos et la gloire... Mais quelle perte pour Louisville! Elle était la seule Anglaise, la seule Sœur qui parlât anglais. Mais n'est-il pas vrai que, d'un côté ou d'un autre, la croix doit nous venir, et qu'il la faut attendre? »

Pour lui, il était toujours le pauvre missionnaire que l'Angleterre et l'Irlande avaient admiré et aimé, se donnant, donnant tout, donnant toujours, ne gardant rien, traînant aux pieds les souliers dont les Pères Jésuites de Saint-Louis l'avaient chaussé à son passage, et portant le même chapeau qui faisait le désespoir de sa tante de Loos. Il ajoutait pour elle : « N'êtes-vous pas contente, ma tante, d'avoir un neveu en Amérique? Il est vrai qu'en général on désire plutôt y avoir un oncle. Mais dites bien autour de vous que le plus clair de ma succession est un gros exemplaire de la Bible. Je vous dis tout. Riez de moi, et comptez que ma première visite en Europe sera pour vous. »

Brooklyn, Cincinnati, Baltimore, New-Orleans, Saint-Louis, Philadelphie, Louisville : c'étaient donc sept maisons qu'en un an et demi, Lelièvre avait fondées dans les États-Unis. Au mois d'octobre de cette année 1869, il était allé à Washington où il s'était entretenu, sur l'état du pays et des intérêts religieux, avec les représentants les plus autorisés de l'esprit catholique et national. L'Amérique, esprit et cœur, le possédait de plus en plus. Ce n'est pas qu'il s'aveuglât sur le tempérament et déjà les vices d'une société amalgamée de toutes les nations de l'univers. Son utilitarisme et son mercantilisme lui faisait s'écrier : « ô Mercure, où es-tu mieux servi que sur ce continent, où des adorateurs blancs, des adorateurs noirs, des adorateurs rouges font fumer tes autels du matin jusqu'au soir! » Il abhorrait des mœurs dont le divorce hâtait et facilitait la dissolution, avec la ruine de la famille : « C'est à faire rougir les sectes les moins pudibondes, » écrivait-il. Mais l'activité virile et brillante de ce peuple; le développement colossal et croissant de cette puissance, alimenté par l'incessante immigration de l'Europe; surtout le

progrès étonnant qu'y faisait le catholicisme, l'influence morale qu'il y obtenait; et j'ajoute : l'excellence de l'épiscopat et du clergé qu'il y avait rencontrés sur tous les chemins de son entreprenante charité, tout cet ensemble prestigieux l'avait épris d'admiration et enflammé d'espérance pour l'avenir de cette moitié du globe.

Il venait de s'en entretenir avec le P. de Smet, le grand missionnaire des Montagnes Rocheuses, quand il écrivait à Amiens : « L'Amérique n'est plus pour moi un pays étranger. Je ne suis plus si offensé de ce qui me choquait, ni si intimidé de ce qui m'épouvantait. Je crois me rendre compte aisément des destinées de ce grand pays, et voir clairement que tous nos efforts doivent tendre à l'aider à se dégager des étreintes du protestantisme, ou du moins à conserver aux catholiques la large part d'influence qui leur est faite aujourd'hui, en vue du jour prochain où l'Amérique se trouvera être une seconde Europe, mais plus vivace que l'autre. Aussi bien, lorsque nous, qui sommes de ce côté de l'eau, nous regardons les anciennes sociétés transatlantiques, elles nous apparaissent se comporter de telle sorte qu'on les dirait occupées à ne pas trop se faire regretter, le jour où elles succomberont sous leurs propres fautes. Il y a quelques jours, le P. de Smet et moi, repassant en revue tous les gouvernements de l'Europe actuelle, nous nous demandions : Quel est celui qui n'est pas persécuteur ou contempteur de la vérité, et à qui nous pourrions souhaiter de rester tel qu'il est? Cela étant, efforçons-nous donc de soulever une société jeune encore vers un bien dont elle est encore éloignée, j'en conviens, mais auquel elle aspire de toutes ses énergies, et qu'elle atteindra d'autant plus sûrement qu'elle sera davantage chrétienne et catholique. »

Le lien qui unissait cette jeune Église à Rome allait se faire plus étroit. Le 25 octobre 1869, une lettre de Lelièvre annonçait que l'archevêque de Baltimore, avec dix ou douze évêques, venait de s'embarquer là même pour le Concile du Vatican, accompagnés des vœux ardents de leurs diocésains, qui avaient voulu les défrayer du voyage et du séjour.

Quelques semaines après, d'autres lettres du même par-

laient, avec plus de pitié que de colère, des tapageuses conférences du P. Hyacinthe Loyson à New-York. Puis, le 16 décembre : « La neige est fondue, et le P. Hyacinthe aussi. »

Par contre, moins de quinze jours après, le 29, il saluait en ces termes le Concile qui venait de s'ouvrir et le Pape qui l'avait solennellement inauguré : « Savez-vous ce que je trouve de plus beau dans le Concile? C'est la confiance du Pape! Il a l'âge que vous savez, les ennemis que vous connaissez, avec quelques amis presque aussi à craindre que ses ennemis. Il a contre lui tout ce qui fait de cette entreprise une affaire, je ne dis pas seulement difficile, mais humainement désespérée. Lui tient ferme, jetant toute sa sollicitude en Dieu. Il ne crie pas : « Nous périssons! » Il pousse au large, et il ira jusqu'au bout de la vérité, soyez-en sûr. »

La conclusion pratique que Lelièvre en tire pour lui-même, c'est la résolution de poursuivre son œuvre, à l'exemple de ce grand Pape, en avançant quand même, fort de sa confiance en Dieu : « Et cela, dit-il, n'est pas tenter la Providence, c'est l'obliger à faire honneur à son nom. Ma théologie est celle-là. Quand je retournerai en Europe, je compte soutenir une thèse. Et la proposition dogmatique et morale que j'afficherai et que je prétends prouver par l'Évangile, par mon expérience, et par toute l'histoire des Petites Sœurs, est celle-ci : « IL FAUT CROIRE EN DIEU LE PÈRE TOUT-PUISSANT. »

CHAPITRE XIII

AMÉRIQUE. — GUERRE DE FRANCE

(1870-1872)

Une année est venue où, dans la correspondance de Lelièvre, le travail des fondations se complique de la sollicitude de deux grands événements : le concile du Vatican et la guerre franco-allemande. A côté de l'action apostolique du missionnaire, une grande place y est faite aux émotions religieuses, patriotiques et domestiques du prêtre, du Français, du frère.

En face de la question centrale qui divisait en deux camps les évêques du concile et les catholiques des deux mondes, l'attitude de Lelièvre ne pouvait être douteuse. Avec *l'Univers,* avec son diocèse natal, avec sa Bretagne, l'ancien étudiant du Collège romain est le tenant fidèle et ardent des doctrines romaines : « Que le concile définisse l'infaillibilité, écrit-il, je n'aurai qu'à croire, après sa décision, purement et simplement ce que je n'ai cessé de croire auparavant ». Il espère bien d'abord, avec son oncle Kolb, que « le Pape et le Saint-Esprit sauront mettre d'accord Mgr d'Orléans et Mgr de Poitiers », lesquels il honorait pareillement. Puis, quand le conflit s'échauffe, il s'étonne, il se plaint de telles brochures « qui rappellent trop les hardiesses téméraires de Febronius et du concile de Pistoie ». Il se scandalise « de voir des plumes catholiques tremper dans l'écritoire des auteurs protestants ». Il se dit heureux de voir que « ses trois archevêques d'Europe, ceux de Cambrai, de Rennes et de Londres, siègent du bon

côté. » Il nomme encore Mgr Wicart, son compatriote, lequel à Lille, avait été le confesseur de son père. En Amérique, il est fier de la position qu'a prise, au sein de ses collègues, Mgr Spalding, archevêque de Baltimore et primat des États. Enfin à New-York, c'est un sien compatriote, le Père Daubresse, son meilleur ami, curé de l'église des Jésuites, qui défend les thèses romaines, avec l'autorité d'un théologien et l'influence d'un missionnaire entouré de l'universelle considération.

Mais Rome retient trop longtemps les évêques d'Amérique. Lelièvre appelle leur retour pour de nouvelles fondations : « Pourquoi tant de paroles? Cent mille volumes et un million de brochures éclaireront-ils davantage la question controversée? De quoi s'agit-il? D'interpréter bonnement trois textes de l'Écriture qui sont parfaitement clairs, et que l'on commente depuis bientôt dix-huit siècles. Que le Pape soit donc infaillible; et qu'on nous rende l'archevêque de New-York, les évêques de Boston, de Cleveland! » — « Oh! qu'il me tarde de savoir si la fête de nos deux apôtres Pierre et Paul sera honorée d'un décret auquel ces saints fondateurs de l'Église ont eu tant de part et qu'ils scellèrent de leur sang répandu! »

Cette joie lui fut donnée. Elle éclate dans cette lettre de juillet, adressée à l'abbé Bernard : « Au milieu du branle-bas de la politique européenne, Rome vient d'achever tranquillement l'œuvre que voulaient entraver les gouvernements. En vain nos gallicans ont-ils levé les yeux vers les montagnes politiques d'où leur viendrait le secours, et appelé à leur aide l'orage et les foudres du pouvoir séculier. L'Olympe n'a pas sourcillé. »

Et dans une autre lettre, plus explicitement, 16 juillet : « Je me réjouis de voir un dogme qui me fut toujours cher devenir article de foi. J'y trouve le couronnement de la doctrine catholique, aussi indispensable que le toit l'est à l'édifice. Je chante sans larmes le *De profundis* sur la tombe du gallicanisme. Je ne tremble pas, je ne frémis pas, en jetant la pelletée de terre sur son cercueil. J'admire le règne de Pie IX. Je trouve qu'il a gagné de quoi compenser la perte de l'Ombrie, des Marches et de la Romagne. J'ai quelque pitié pour les obs-

tinés qui se sont laissé écraser sous la pierre angulaire. Beaucoup sortiront de là brisés, mais vivants. S'ils en sont quittes pour quelques contusions, un peu de peur et de la confusion, ce sera merveille pour leur bien. »

Lelièvre n'avait pas attendu la dispersion du cénacle et le retour des évêques pour poursuivre ses entreprises. Dès mars 1870, il traitait d'une fondation avec le vicaire général de Boston qui l'y avait appelé. Boston avait alors 800.000 habitants; elle était la quatrième ville des États. C'est sous une nappe de neige éblouissante de blancheur que, du haut d'un jardin public qui couronne le sommet de la péninsule, lui fut montré le panorama de Boston, sa rade, sa flotte, la mer, le golfe aux formes fantastiques, autour desquels se groupent des faubourgs qui sont des villes, Raxbury, Charlestown, Chelsea, East-Boston. Cela n'était rien. Ce qui attirait uniquement le regard de Lelièvre, bien que ce ne fût qu'un point imperceptible à ses pieds, c'était un berceau : la petite église qui fut la première de cette ville, et qu'avait bâtie le P. Matignon avant l'arrivée de Mgr de Cheverus. Il la décrit dans sa primitive pauvreté. Et aujourd'hui quel changement! Une vaste cathédrale en construction qui va dominer le quartier, le grand collège de Jésuites, les nombreuses écoles de Sœurs de Notre-Dame, un hôpital tenu par des Filles de la Charité chez lesquelles palpite encore le cœur de Mme Élisabeth Seton. Dans le seul South Boston, il y a 15.000 catholiques. Un orphelinat pour les garçons en est à ses premières assises. A quand le tour des vieillards des Petites Sœurs des pauvres?

Les Sœurs y furent le mercredi de Pâques, 20 avril. La maison Jacobs, louée aux Sœurs, déménagée de la veille, était sise au quartier de Springfield, paroisse de l'Immaculée-Conception, desservie par les Jésuites. Leur supérieur apporta à la Bonne Mère 200 dollars; la sœur d'un curé de la ville, Mme Healey, 25 dollars; une dame Carney, autre que celle de Saint-Louis, avec Mme Reggio sa fille, 500 dollars; son mari en avait légué 5.000 pour la fondation; une dame Baker, femme d'un protestant généreux, se présente en grand équipage : sa voiture est bondée de provisions, lesquelles seront,

dit-elle, renouvelables deux fois la semaine. Une autre dame, Mme Irvoy, enrégimente celles de son quartier pour la confection et le raccommodage des vêtements et du linge : travail d'Hercule qui n'effrayait pas leur courage. « Mais c'est mieux qu'à Brooklyn! » s'écriait une Sœur émerveillée de cet accueil. Et l'abbé Lelièvre déclarait que nulle part encore Dieu ne s'était tant montré le bon Dieu.

Il se disait touché surtout de l'apport des humbles : telle une servante irlandaise qui, après avoir déposé à la maison les abondantes denrées envoyées par ses maîtres, tire de dessus ses épaules un fort bon châle qu'elle remet aux Sœurs : « Tenez, mes Sœurs; la saison froide est passée, le châle ne « m'est plus guère nécessaire, les vieilles sont frileuses, elles « en ont plus besoin que moi. Prenez! » Lelièvre ajoute ces lignes pour son ami d'Amiens : « Je vous en prie, faites qu'on raconte cela à saint Martin, s'il est encore quelque part dans vos environs. Il en sera édifié et contera l'histoire au prône. On y a dit la sienne tant de fois! »

La publicité venait d'ailleurs. Elle venait d'un petit homme en cheveux blancs, Patrick Donahoë, propriétaire d'un journal catholique hebdomadaire, *le Pilote*, qui tirait à 40.000 exemplaires. Elle venait surtout du vicaire général de l'archevêque. Le dimanche du Bon Pasteur, cet homme, vénéré dans tous les États de l'Union, montant en chaire à cette fin, raconta ce qu'il avait vu de ses yeux, et cela avec un tel attendrissement de pitié qu'il éclata en sanglots, ne pouvant plus que redire : « Mais c'est divin, c'est incroyable, il faut l'avoir vu : allez donc voir! » Dès le soir de ce jour et les jours suivants, ce fut un tel afflux de charités à la maison qu'on ne savait à qui entendre.

Trois bonnes femmes étrennèrent l'Asile : « Une Irlandaise de quatre-vingt-cinq ans, tête peu solide, babil perpétuel, sachant à peine quelques mots d'anglais. La seconde une Américaine, et la troisième une Allemande. « Si à ce trio d'octogénaires nous joignons une Française, se tirera d'affaire qui pourra dans cette Babel! » Déjà le vicaire général, ce saint prêtre, soufflait l'ambition aux Sœurs, leur disant : « Il vous faut bientôt une maison, une grande maison qui réponde à

votre zèle et au besoin qu'on a de vous. Je vous la promets, et vous l'aurez. »

Le plus réjoui de ce progrès était un vieux catholique octogénaire de Boston, lequel était venu d'Irlande à une époque où l'on comptait trois prêtres en tout pour les six États de la Nouvelle-Angleterre. Son bonheur aujourd'hui était d'énumérer une à une toutes les églises, écoles, institutions, couvents qui s'étaient élevés dans la ville depuis ces premières origines. Le jour où la première messe fut célébrée dans la chapelle, veille de Quasimodo, il était là présent avec sa femme et ses filles, et il ajoutait à son long catalogue le nom d'un sanctuaire de plus.

Dans l'Ohio, la ville de Cleveland portait envie à Cincinnati. Le 11 mai 1870 Lelièvre, alors souffrant, tombant de fatigue, écrivait que « vivant ou mort, il lui fallait être à Cleveland pour voir la maison que le vicaire général de cette ville, M. Caron, sur l'ordre de son évêque encore à Rome, destinait aux Petites Sœurs. Après inspection je donnerai à la Mère Assistante, qui est à Baltimore, le signal télégraphique ; et les Petites Sœurs fraîchement débarquées du *Pereire* s'élanceront au premier signal. L'Ohio sera heureux de posséder deux de nos maisons. Il sera le premier État de l'Amérique à jouir de cet avantage. »

Vingt heures de voyage, par le chemin de fer de l'Érié, réputé la plus meurtrière des lignes, à travers les vallées profondes de la Delaware et de la Susquehannah, avec des aventures de tout genre, spirituellement racontées, et parmi des sites pittoresquement décrits, portèrent Lelièvre à Cleveland, *forest city* comme on la surnomme. C'était le 14 mai, en plein printemps. Les rues ombragées d'érables, d'ormes, de sycomores jouissaient encore du premier vert. Lelièvre aurait eu le droit de se reposer à leur ombre ; il en sentait le besoin. Mais les ouvriers étaient en retard, il les fallait activer ; la maison des Sœurs attendait sa toiture ; il la fallait monter. « Je n'ai vu pourtant qu'aucune de nos fondations se soit faite à la belle étoile, écrit-il, ni que saint Joseph ait encore laissé ses filles loger à l'étable ! »

Le 29 mai les Sœurs arrivèrent. C'était au point du jour.

On travailla toute la journée; et le soir, au coucher du soleil, sauf que de vieux châles servaient de couvertures, qu'on manquait de fourchettes, de cuillers, de vaisselle, sauf tout cela l'établissement était parfait.

Le lendemain, la Providence apparut sous la forme de M. et de Mme Crammer, deux Allemands qu'à la simplicité de leurs dehors on aurait pris d'abord pour des ouvriers, mais que l'abondance de leurs charités plaçait au-dessus des bourgeois. Toutes les heures du vendredi et du samedi furent employées par eux à apporter. Que n'apportèrent-ils pas? Cinquante couvertures de laine, vaisselle complète et assortie, sacs de farine portés à dos, provisions roulées sur une charrette à bras, toute la boucherie pour le pot-au-feu du dimanche, etc. Leurs enfants travaillaient comme père et mère, excités par eux. On fit vingt voyages aller et retour : « Ma Sœur, vous manque-t-il encore autre chose? » Quels étaient donc ces gens?

Le soir du samedi, 21, la Mère de la Conception leur en témoignait sa surprise, avec sa reconnaissance; Mme Crammer l'arrêta : « Non, ne nous remerciez pas : nous ne faisons que payer une dette. Presque aussitôt son arrivée en Amérique, mon mari tomba malade et devint presque aveugle. Sans espoir de pouvoir se rétablir, il languissait, il finissait au fond d'un *poor house*. Mais là se tournant vers Dieu, il lui promit que, s'il sortait de peine et revoyait de meilleurs jours, il emploierait au soulagement des pauvres tout l'argent dont il disposerait. Voilà ce qu'il fait depuis lors : je l'y aide de mon mieux. Dieu bénit sa fidélité. »

« Il semble, ajoute Lelièvre, que les Petites Sœurs soient pour eux des enfants qu'ils aient adoptés. » Il remarque toutefois qu'à Cleveland, « les Allemands sont, jusqu'à ce moment, les principaux bienfaiteurs ». C'était le parti de l'évêque, et malheureusement il y en avait un antre.

L'habitation des Sœurs consistait uniquement en une maisonnette de bois qui ne pouvait guère donner asile à plus de quatorze vieillards. « Le matin du 29 mai, écrit Lelièvre à son ami, en présence de trois Bonnes Mères, cinq bonnes Petites Sœurs et les trois premières bonnes vieilles, se

fit solennellement l'ouverture de la chapelle. Comme quoi dirai-je qu'elle est grande ? Comme chez vous la moitié de la porterie d'Amiens, depuis qu'on l'a divisée en deux. » Les trois bonnes femmes seules étaient à l'intérieur. La mère Anatolie, la supérieure, à genoux au portail, répondait la messe. Un ciboire grand comme un œuf, un crucifix lilliputien, le calice de l'évêque, un ornement d'emprunt; six flambeaux disparates; les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph apportées de la Tour dans les poches. Tout cela n'empêche pas que le Maître du ciel et de la terre réside en ce lieu, et qu'il s'y trouve parmi les Sœurs aussi volontiers que dans la grande cathédrale dont les contreforts touchent votre maison. »

Moins de deux mois après, le « petit nid » était rempli. « La Bonne Mère croit que son évêque rapporte de Rome une grande maison dans sa valise. Il se pourrait; je dis même que j'y crois. Vous entendrez parler un jour de cette cadette. Des rives de l'Érié à celles de la Somme, les Petites Sœurs des pauvres sont des ambitieuses. Elles ne savent jamais dire : C'est assez! Leur famille n'est jamais assez nombreuse, ni leurs maisons assez grandes. Elles nous feront mourir, vous et moi. »

Mgr Rapp, évêque de Cleveland, ne rentra de Rome que pour donner sa démission. Sa qualité d'Allemand l'avaient fait mal voir des catholiques irlandais, desquels la défaveur l'avait presque poussé à cette extrémité. En se retirant, il donna aux Petites Sœurs la maison de bois qu'elles occupaient; et, de plus, il leur fit la généreuse aumône de 2.000 dollars. Ce n'était pas une compensation à la grande perte qu'elles faisaient en sa vénérée personne : « Mgr Rapp, écrit Lelièvre, était la droiture même. La fermeté, la rigueur dont il se faisait un devoir envers lui-même étaient accompagnées d'un peu de sévérité à l'égard des autres. Il aurait voulu que tout son clergé lui ressemblât. Mon regret de le perdre est extrême; mon étonnement ne l'est pas. »

Cette lettre est du mois d'août 1870. C'était le mois de nos premiers désastres militaires sur le Rhin. Dès la déclaration de la guerre, passant, comme il s'exprime, par-dessus les con-

sidérations terrestres, Lelièvre avait jugé que « ce n'était pas sans un dessein providentiel qu'au lendemain des définitions vaticanes, cette guerre était venue faire cruellement mais efficacement diversion aux efforts qui menaçaient d'ébranler la pierre angulaire que le Concile avait posée : travail d'enfants de la maison, qui inconsciemment feraient retomber la maison sur eux-mêmes ». Ce sont ses fortes expressions.

C'est par-dessus le terrestre qu'il se place encore quand il répond aux hommes d'affaires de notre Nord qui flairaient une mauvaise année pour leur négoce : « Oui, ce sera une année où Dieu fera beaucoup, et les hommes peu. Mais ce sera le temps pour eux de gagner pour le ciel, et plus que dans la paix. Ceux qui seront châtiés seront châtiés, et ils le méritent; ceux qui seront éprouvés sanctifieront leurs épreuves, et ils en sortiront plus forts, plus grands, moins attachés au monde. Si ce pauvre monde se rend un peu haïssable, est-ce après tout un si grand mal? Ses caresses ne sont-elles pas plus dangereuses que ses coups?... Quoi qu'il en soit, la justice de Dieu se doit à elle-même de donner de tels avertissements. Elle fait, à sa manière, ses sommations et ses roulements de tambour : que les mutins se rangent; sinon ils ne pourront qu'imputer à eux-mêmes les conséquences mortelles de leur obstination. »

Cependant ses alarmes sont grandes. La France est si coupable! Il la voit si décriée! « Si le sentiment public en Europe, écrit-il, est aussi défavorable à la France que l'est celui des États-Unis, battus ou victorieux, nous aurons peine à nous réhabiliter. »

Nos frontières sont rompues. A partir de ce moment, les lettres de Lelièvre ne sont que des cris de douleur : « Que deviennent nos maisons de Metz et de Strasbourg? J'ai passé toute la journée d'hier à parler de la France et à prier pour elle. Que va devenir le Pape, l'Algérie, nos missions de Chine? Il n'y a plus à compter que sur la toute-puissance de Dieu. Mettons tout là. Abandonnons-lui tout. Livrons-lui les Petites Sœurs. Que lui-même se charge de faire sentinelle autour de ceux qu'il veut garder! »

L'ennemi avance, les dépêches, les journaux affluent chez

le P. Ernest. Les vieux en ont plein leurs poches; ils ne parlent plus d'autre chose. Lelièvre écrit des phrases saccadées, brèves : « Les Allemands sont décidés à reconquérir leur unité. Nous les y avons aidés; le vent les pousse. Mais point de nouvelles de ma famille. Qu'a-t-on fait de mes frères, de mon beau-frère? Je sais bien ce que moi j'aurais fait en pareille occasion, de vingt à vingt-cinq ans. »

Jamais son cœur ne s'était senti si français. Il est prêtre aussi, il est pasteur : « Savez-vous que je viens de convertir un Prussien, et que je me prépare à baptiser un autre Allemand, de la Souabe. Faut-il refuser les sacrements à ces étrangers? Ne sont-ils plus des frères? »

Nous sommes aux derniers jours d'août. « Jamais guerre n'a ressemblé à la présente, s'écrie une lettre du 22. On n'a point encore vu six batailles en sept jours. » Vingt télégrammes se succèdent, se croisent, se contredisent. « On s'arrache la dernière édition du journal. Il y en a une de midi, une de une heure, une de trois, une de cinq. Après quoi, il est minuit chez vous; on dîne céans, et les télégrammes font trêve. Quelles journées!... Toute la nuit les bulletins du dernier journal ont tenu la campagne dans ma tête; c'est-à-dire que mon esprit la battait. Ces longues heures d'insomnie sont heures de purgatoire. » Et puis la douleur de lire, par exemple dans le *Sun*, l'oraison funèbre anticipée de la France : « C'est un fait unique dans l'histoire qu'un si grand peuple ait pu tomber si vite, etc., etc.! »

Le devoir n'en pouvait souffrir. « Nous poursuivons nos affaires de Philadelphie, écrivait Lelièvre, à la date du 30 août. Mais, à ne vous rien cacher, on fait les affaires sans goût. L'esprit se porte à mille lieues du pays que le corps habite, et où s'agite l'effroyable question de vie ou de mort. »

Cette maison de Philadelphie venait, depuis deux mois, d'être l'objet d'un legs aussi touchant qu'il est étrange. C'est un des traits les plus singulièrement émouvants des lettres de Lelièvre : « M. Twibill, notre ami de Philadelphie, a perdu sa fille, car vous savez assez que Dieu n'épargne pas les siens. Cette enfant, qui commençait à grandir, avait vu souvent la Mère Théodore dans sa maladie. Il semblait que la vue des

Petites Sœurs fût pour elle un soulagement, en même temps qu'une consolation pour ses parents. Comme la petite touchait à sa fin, elle appela son père et lui dit : « Je sais que d'ordinaire vous ne me refusez pas ce que je vous demande. Je vous fais en ce moment une prière : ce sera la dernière. Père, vous avez sans doute le dessein de mettre un beau monument de marbre sur ma tombe. Cela vous coûtera beaucoup d'argent. J'aimerais que vous renonciez à ce projet, et que vous donniez aux Petites Sœurs des pauvres la somme destinée à mon tombeau. Vous ne sauriez faire une chose qui me donnât plus de consolation. »

« Peu de temps après, 13 juin, Dieu appela à lui cette jeune amie de ses pauvres : elle avait dix-huit ans. Le père n'eut garde de manquer aux dernières volontés de sa fille : il était assez chrétien pour les comprendre. Une croix de bois ornera le modeste tombeau. Mille dollars sont mis à la disposition de mère Théodore pour l'Asile. J'espère que cette petite avocate plaidera notre cause auprès de Dieu, comme elle a fait auprès de son père, et qu'elle obtiendra un terrain et une maison qui répondent aux besoins de Philadelphie. » Nous ne tarderons pas à le voir.

Mais à cette heure, c'était par delà l'Atlantique que Lelièvre ne cessait de tourner ses regards. Les lettres, trop rares, qu'il recevait de la Tour lui montraient la Maison Mère éperdue, les novices dispersées, les travaux suspendus; à peine quelques postulantes errant dans le désert de cette vaste demeure; les dortoirs préparés pour recevoir les blessés, dix Petites Sœurs postées toutes les nuits devant le très saint Sacrement. « Elles cherchent au Ciel des alliés que la terre nous refuse. Elles se tournent vers Dieu pour un peuple qui l'a délaissé, et appellent l'aide des légions invisibles qui marchaient jadis au secours de Jérusalem! »

La pensée du prêtre se transportait à Strasbourg, assiégée, bombardée. C'était la première fondation de laquelle il avait été l'ouvrier : « Quelle belle défense, s'écrie-t-il, font nos braves Strasbourgeois! Quel héroïsme chez ce vieux et bon Mgr Roess! Et ces catholiques, l'abbé Thierry, M. Petiti, M. Rapp qui nous furent si bons et qui me restent amis!

Je n'ai jamais revu une meilleure ville... Oh! que je paierais cher une ligne qui nous dirait si nos Sœurs vivent encore sous les bombes, si leur maison subsiste, ou si elle est en cendres! »

C'était surtout Paris, maintenant assiégée, affamée qui réveillait en sursaut toutes les nuits de Lelièvre. « Mais vous figurez-vous ce que doivent y souffrir les maisons des Petites Sœurs! De quoi vivent-elles? Plus de pensionnats, plus d'hôtels, plus de marchés; partant plus de restes ni de légumes. Qui donc Dieu a-t-il délégué pour que Sœurs et vieillards ne meurent pas de faim? Faut-il que ces malheureux expient pour la ville coupable? » Lelièvre rappelle ce que, dans sa jeunesse, il y a vu de scandales et d'impiétés : « Ni Londres, ni Paris, ni New-York, ni Naples, ni Florence ne nous ont fait entendre tant de mauvaises paroles et de blasphèmes. Dans les derniers temps de mon séjour, une promenade dans Paris, le dimanche, était devenue pour moi un supplice... Et là-dessus, faut-il prononcer le *Væ tibi?* Notre bon Dieu n'est-il pas celui de la résurrection? »

Un jour, c'était le 2 septembre, Lelièvre, en sortant, lut en tête d'un journal : *The great Victory of the French!* Hélas! cette « grande victoire des Français », c'était Sedan; bataille indécise, lors de l'envoi de la nouvelle, trop décisive ensuite. Lelièvre tressaillit : « Allons! je vais faire avec plus de sécurité l'envoi de trois postulantes en France, demain, sur le *Pereire*. Je me mets avec plus de cœur aux préparatifs de la fondation de New-York; car c'est de quoi il faut s'occuper au plus tôt. L'archevêque a dit oui; et j'y ai une joie étrange. Il me semble que de n'avoir pas ce centre de New-York aurait toujours laissé nos autres maisons d'Amérique en une sorte d'éparpillement. Nulle part ailleurs le champ n'est plus vaste. C'est la capitale des riches, la capitale des pauvres, le Paris des États-Unis, la troisième ville du monde, et qui prétend à l'honneur de devenir la première. »

Septembre presque entier reste sans lettres de Lelièvre. C'est le 1er octobre qu'on lit à la dernière de quatre pages, toutes sur la guerre : « J'allais oublier de vous dire que la maison de New-York est fondée, qu'elle est établie dans un local beau-

coup trop petit et dont le loyer monte à 1.600 dollars; que la première bonne femme y a fait son entrée sur les talons des Petites Sœurs; qu'elle attend aujourd'hui même sa première compagne; que Notre-Seigneur pourtant l'avait précédée de quelques heures; qu'il est installé sur un très pauvre autel où les cœurs de Jésus et de Marie ont une très grossière image; que personne dans New-York ne s'inquiète de l'arrivée des Sœurs. Aucun visiteur ne se présente. On ne voit rien de cette succession de gens qui défilaient dans un Boston et même dans un Cleveland, les mains pleines de présents. On sent qu'on est dans une grande ville où chacun s'occupe de ses affaires, et où l'arrivée de quelques manteaux noirs n'est un événement pour personne. »

Tout le reste de cette lettre, et les rares lettres qui suivent, sont aux affaires de France : « Elles me harcèlent jour et nuit; elles ne consentent à aucun armistice. Moi qui n'ouvrais pas un journal, j'en lis trois ou quatre chaque jour. Mais qu'ils sont trompeurs! Est-il vrai que les Français ont repris Versailles? Que les Prussiens ont rebroussé chemin devant Orléans? Si cette étape est leur dernière à travers la France, ne croira-t-on pas que l'ombre de Jeanne d'Arc leur est apparue »?

Plus vraies heureusement sont les nouvelles qu'il sait enfin de ses frères et de sa sœur. « Pauvre Adrienne! Au départ de son mari pour la frontière, elle m'a envoyé une petite lettre si résignée et si lamentable que j'en eus le cœur fendu. Son mari est chrétien. Je suis sûr que l'heure de mourir sur le champ de bataille lui paraîtra plus douce que celle des adieux. »

Lelièvre, mal informé, croyait son beau-frère attaché à la défense de Verdun, lorsque le 13 octobre 1870, lui arrivèrent quatre pages de sa propre écriture. « Je rendis d'abord grâces au ciel de ce que l'écrivant n'était pas au nombre de nos morts. Georges m'apprend qu'attaché à l'état-major du douzième corps d'armée, il fut lancé à la suite de son général dans cette terrible expédition dont Sedan fut le résultat. Il fut blessé au genou d'un éclat d'obus à la bataille de Mouzon. Pansé du mieux qu'on put, dès le lendemain il

se remet en selle, et suit son général à travers les actions du 31 août et du 1er septembre. Ici le récit de Georges s'interrompt; les larmes gagnent le narrateur : le seul souvenir de ces 80.000 soldats livrés à l'ennemi, avec 5.000 officiers, est plus qu'il n'en peut porter. Il est du nombre de ces prisonniers.

« Moins occupé de sa blessure que de la catastrophe dont la France est victime, il était là dans une petite île formée par la Meuse, aux portes de Sedan, attendant ce qu'on déciderait de sa destinée, quand il voit apparaître sa femme, accompagnée d'une petite bonne d'environ quinze ans. Elle est accourue au secours de son mari, elle a traversé les champs de bataille encore tout fumants du carnage; elle a surmonté toutes les difficultés, elle est là qui vient lui dire un second adieu plus douloureux que le premier. Dès le lendemain, hélas! il faut se séparer, ma sœur pour rejoindre ses enfants, mon beau-frère pour gagner sa prison. Sa colonne se rend d'abord à Pont-à-Mousson, où il trouve un train qui doit le conduire à Stettin. Il y monte. Adieu France! adieu patrie, adieu famille! Quand reverra-t-il ce père et cette mère, si dignes de son affection, cette femme et ces enfants dont il fait la joie?

« Le train part; il s'avance lentement. A huit heures du soir il s'arrête à Lunéville, pour prendre de l'eau. Je laisse mon beau-frère vous dire le reste. Je le cite : « Comment je descendis du wagon, après m'être déguisé tant bien que mal; comment je franchis la ligne des sentinelles, je n'en sais rien. Je me borne à remercier Dieu du secours qu'il m'a accordé. A la faveur d'un déguisement prêté par un habitant de la ville, je pus rejoindre Épinal par les Vosges et de là Paris. De la capitale, je fus envoyé à Lille, et enfin à Condé que je suis chargé de mettre en défense. J'ai retrouvé à Loos ma femme et mes enfants. Aujourd'hui ce cher monde est installé à Valenciennes, et je vais les voir tous les jours. C'est à vos prières, mon cher abbé, c'est à celles des Bonnes Sœurs que je dois de me trouver encore vivant. »

« Quand je fus arrivé à ces lignes, ajoute Lelièvre, je me détournai vers le mur pour cacher les larmes qui tombaient

de mes yeux. Comme je lisais tout haut devant la Mère Henriette, je lui dis qu'il commençait à faire sombre et que je sortais pour voir plus clair à ma lecture. La vérité est que je n'étais pas capable de continuer; et je ne le fus pas d'un bon moment. »

La même lettre annoncait à Lelièvre que ses trois frères étaient sous les drapeaux, Paul, capitaine dans les mobiles, Maurice, lieutenant dans l'artillerie mobile, Gustave, caporal, ce qui suffisait à son ambition de père de famille; enfin tous les siens décidés à faire leur devoir et prêts à tout. La réponse de l'abbé disait en finissant : « J'ai relu votre lettre plus de dix fois. Je la porte en voyage. Qu'il m'en coûte d'être séparé de vous tous! Que j'aimerais à partager vos peines! Confiance! Dieu nous secoue pour nous réveiller. Rendons-nous à sa voix! »

La guerre faisait son œuvre de mort; la charité, avec Lelièvre, poursuivait son œuvre de vie. Les deux derniers mois de 1870 sont marqués par de nécessaires acquisitions pour Louisville et Philadelphie. A Louisville, Lelièvre acheta de l'évêque, au prix de 36.000 dollars, la maison des Buchanan, connue sous le nom de « Maison du lis », laquelle les Sœurs occupaient déjà en location. « Mais qui paiera? La Bonne Mère n'a pas 1.000 dollars dans son sac! »

A Philadelphie, le vœu de M. Twibill et de sa jeune fille était réalisé. Le 7 décembre, Lelièvre annonçait qu'il avait conclu, au prix de 38.000 dollars, l'acquisition d'un terrain depuis longtemps désiré. Mais que de dettes accumulées les unes sur les autres!

C'était l'étonnement et presque le scandale de M. Michel Bouvier, dont il était l'hôte dans cette ville. Il disait : « Allez, courez, précipitez-vous; au pied du fossé la culbute. C'est là que je vous attends! » Le patriotisme était ardent chez M. Bouvier, vieillard de plus de soixante-dix-huit ans qui, dès l'âge de dix-huit ans, avait fait le coup de feu à la bataille de Toulouse. Puis, ouvrier ébéniste, il était parti pour l'Amérique à la recherche de la fortune. Il avait fini par la rencontrer un jour parmi mille et mille aventures qui faisaient de sa vie une véritable odyssée racontée dans les mêmes lettres.

Le million de dollars qu'il avait amassé à fabriquer et vendre des meubles et des tapis ne lui avait pas fait oublier sa patrie. « Le bon vieillard ressent tout ce que nous souffrons, dit Lelièvre. Ses fils et ses gendres sont à l'unison, et, dans le cercle de cette famille, nous ne nous entretenons guère que des malheurs de la France. »

On fit mieux. Lui aidant, Lelièvre poussant, on organisa un bazar de charité au profit de nos blessés, comme on l'avait fait à New-York. « J'étais là, à l'ouverture, raconte Lelièvre. Jamais je n'avais vu foule plus compacte. L'opinion se retourne pour nous. On plaint les Parisiens, on les admire; on s'enthousiasme pour d'Aurelle s de Paladine, pour Ducrot; on prédit à Paris qu'il sera pris, mais qu'alors les Prussiens le seront davantage. O Dieu, le jour où cessera l'effusion du sang sera celui d'un miracle de votre main, mais d'elle seule! »

Cependant, avec décembre, Amiens était tombée au pouvoir de l'ennemi. La correspondance amiénoise en souffre. Pendant ce temps-là, se préparait la fondation de Washington : « Les Sœurs destinées à ce poste ont bien failli être la proie de l'Océan. Ballottées pendant dix-huit jours, exposées chaque heure au naufrage, elles nous ont donné plus d'inquiétudes qu'elles ne paraissent en avoir ressenti elles-mêmes ». Lelièvre ne put présider à leur installation. Il s'en console : « Ma présence eût été inutile. Le bon curé qui nourrit ce projet depuis deux ans, est bien l'homme le plus capable de réussir sans qu'on l'aide ». C'était M. Walter. Au commencement de mars, Lelièvre pouvait déjà écrire : « La maison de Washington sort maintenant des langes; et, quoique fort petite, elle annonce une bonne constitution. Huit bonnes femmes composent tout son personnel. L'établissement ne comporte pas un progrès très rapide; mais déjà l'ambition s'emparant de cette jeune tête, les projets d'acquisition y fermentent. Les plans de bâtisse sont jetés sur des terrains dont on n'est pas propriétaire; et le curé qui a établi la colonie n'a plus de repos. »

Avec 1871, se poursuit plus active la seconde opération de Lelièvre, qui consiste à transformer en établissements

définitifs les tentes dressées en hâte pour les commencements.

Il y avait dix mois que les Petites Sœurs de Boston avaient formulé et adressé à saint Joseph la pétition suivante : « Bon saint Joseph, nous venons en toute confiance vous demander, pendant votre mois, une grande maison et un grand terrain près d'une église, pour recevoir deux cents vieillards. S'il vous plaît, ne soyez pas sourd à notre demande. Nous sommes vos enfants, et vous ne pouvez pas nous refuser. 1er mars 1871 ». Or, celles qui alors demandaient une grande maison n'étaient dans la petite que depuis onze mois, et avaient un loyer courant pour deux années encore. De plus, seconde objection, elles n'avaient point d'argent. « Dans de telles conditions leur requête à saint Joseph, n'est pas une prière, c'est une sommation, dit Lelièvre, laquelle n'est pas loin d'être une effronterie ».

Les mois s'écoulent; on se remue, 3.000 dollars sont amassés, un terrain est signalé de 45.000 pieds carrés, en bon air, dans le faubourg de Roxbury, avec une grande maison en bois, un jardin, des remises, une écurie, des hangars, une église à la porte, le voisinage des grands quartiers : le tout pour le minime prix de 46.000 dollars! Les Sœurs insistent; Lelièvre résiste? Mais venez donc voir! » Un matin de décembre, sous une neige fondante, il se rend sur le terrain pour le visiter, le mesurer, l'estimer, en compagnie de la Bonne Mère Cécilia et d'un grand tanneur de l'endroit, M. Foley, dont l'intelligence des affaires est au niveau de son dévouement aux Petites Sœurs. Le récit de cette visite et de ses résultats remplit huit pages d'une lettre des plus pittoresques. L'achat est décidé. Mais les dollars, où les trouver? Ici intervient un second acteur, l'abbé Buteux, le saint aumônier des Petites Sœurs, ancien compagnon de Mgr Bruté, une sorte de bourru bienfaisant qui laisse aux mains de la Bonne Mère un rouleau de billets contenant 3.000 dollars, de la part d'un anonyme. Lelièvre perce l'anonyme et s'en va remercier Mme Carney — celle de Boston, — une veuve âgée, cassée, traînante, dans un négligé digne de la duchesse d'Argyle, et qui dans cette circonstance, lui

parut une divinité, dit-il, tant les gens généreux ont de facilité pour gagner les cœurs ! Elle est le troisième personnage qui entre en scène. Enfin le drame se dénoue chez le vendeur, le pharmacien Wood, duquel il fallut bien avaler la pilule : 45.000 dollars, et jusqu'au paiement intégral, l'intérêt à 7 % : c'est le taux du Massachussetts. Rien à dire, sinon *fiat !* Il faut bâtir : *fiat!* Il faut se jeter encore plus avant dans le gouffre : *fiat!* Cher M. Foley, soyez notre architecte. Et le bon M. Foley, comme la Bonne Mère, comme moi, comme l'évêque, dit : *fiat!* » On allait bâtir au printemps.

Ce printemps de 1871 vit donc éclore une plantureuse végétation de charité, là où il n'y avait encore jusque-là que des germes. Grâce surtout aux libéralités d'un protestant riche et bon, M. Gordon, Cleveland remplaça sa maisonnette aux quatorze bonnes femmes par une maison de 35.000 dollars, pas grande, mais sur un beau terrain et bien située.

Philadelphie allait bâtir pour 130 vieillards, sur les plans de Lelièvre : « On sculptera un petit lièvre au chapiteau des colonnes pour rappeler le nom de l'architecte. » Le crédit de M. Bouvier, celui de M. Twibill, celui de Mme Drexel sont garants de l'entreprise.

Saint-Louis, à la même date, n'attendait qu'une décision de la législature du Missouri pour être autorisé à acheter deux hectares sur une colline voisine, et bâtir. Une bienfaitrice insigne se chargea du premier paiement. L'autorisation arriva le 1er du mois de Saint-Joseph. Le pauvre saint attendait, au pied d'un petit sapin, que les Sœurs vinssent le délivrer.

A Baltimore, un millionnaire, M. Wickers, se décida enfin à vendre aux Sœurs à un prix de faveur un second terrain contigu au premier, sur le bord du Chesapeake. C'était nécessaire pour construire et vivre. Bientôt 3.000 dollars provenant d'un legs versé par anticipation, permirent de se mettre à l'ouvrage immédiatement.

Enfin le courrier de France vint un soir apporter la nouvelle de la paix. On respira. Les lettres affluèrent. Elles étaient remplies du récit du dévouement des Sœurs dans

les pays envahis et occupés. Le capitaine Allard, pour sa belle conduite, était décoré et promu au grade de commandant. Mais hélas! que de deuils dans des familles amies! Lelièvre pleure nommément deux jeunes frères de Lille, Alphonse et Armand Fockedey, tombés en héros sur les collines du Maine : « Aimables enfants que je vis grandir dans la maison de mon père ; qui venaient partager avec mes frères les leçons de M. Despierre ; tendres fleurs d'une sainte maison, et juste orgueil d'un père et d'une mère que j'aime comme les miens » !

Nous ne recommencerons pas le tableau des angoisses de Lelièvre pendant les jours de la Commune, son admiration religieuse pour les victimes de la Roquette et de la rue Haxo, et la sainte envie que leur héroïque martyre allumait dans son cœur.

Pendant ce temps-là, fin de mai, il travaillait à la fondation d'Albany, sur la rive gauche de l'Hudson. Tout est dit rapidement dans sa lettre du 17 juin : « Les Sœurs arrivèrent une journée après moi. Je leur montrai leur domaine, ce fut bientôt fait; puis la présentation à l'évêque. On fait les lits, on bénit Dieu, on prie, on s'installe. Les premiers repas sont fournis par le curé et les Frères des écoles chrétiennes. Les Filles de Saint-Vincent de Paul, les Sœurs de la Merci, les Dames du Sacré-Cœur font à nos Sœurs un accueil extraordinaire. Les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, organisées dans toutes les paroisses de la ville, font leur descente dans la maison, où le président dresse le catalogue des articles les plus nécessaires, et se fait lui-même le conducteur des wagons d'approvisionnement. La première bonne femme octogénaire, aveugle et paralysée, est un autre présent de la Conférence qui la nourrissait depuis dix-sept ans. Deux autres vieilles, aussi infirmes que la première, la suivent de près. Mercredi, qui était hier, première messe dans la chapelle et installation de Notre-Seigneur dans son petit Tabernacle de bois. Et le soir, quand la nuit eut un peu tempéré les ardeurs d'une journée de feu, mon embarquement sur le grand bateau aux mille cabines qui fait le service de l'Hudson. »

Lelièvre cite deux paroles prononcées en cette circonstance : l'une du maire d'Albany, remettant son offrande aux Sœurs, tout protestant qu'il fût : « Mes bonnes Sœurs, merci : nous avions grand besoin de vous! » L'autre d'un grand prélat de passage à Albany, Mgr Gibbons, évêque de la Caroline, aujourd'hui cardinal Gibbons. S'adressant à Lelièvre : « Si vous parvenez à conserver aux Petites Sœurs l'esprit qu'elles ont maintenant, elles couvriront bientôt l'Amérique, et le bien qu'elles y feront est incalculable. »

Le mercredi 31 mai, jour de l'intronisation de Notre-Seigneur dans ce petit palais de la charité, était le deuxième anniversaire de l'embarquement de Lelièvre pour l'Amérique, à Queenstown. Albany était sa douzième fondation aux États; et il pouvait écrire : « Sur nos douze maisons, sept nous appartiennent et sont bien assises. Encore faut-il pourvoir les autres. Mais quelles dettes! Saints et saintes du Seigneur, ayez pitié de nous! »

Pittsburg, notre fort Duquesne d'autrefois, était depuis longtemps visé par Lelièvre. Par le nombre de ses habitants, 240.000 avec son annexe d'Alleghany, par sa situation à la tête de la longue voie de navigation qui va de l'Ohio à l'Océan, par ses couches de houille, ses lacs souterrains de pétrole, ses usines, ses chantiers, Pittsburg est la deuxième ville de la Pennsylvanie. C'est la cité du feu, *fire city*, la cité fumeuse *smoky city*, et dans cet enfer à air presque irrespirable, derrière les tourbillons qui enveloppent les quais de ses deux rivières et les vingt-quatre ponts qui les traversent, Lelièvre cherchait le nombre incalculable des pauvres vieux ouvriers qui y implorent un asile pour leurs dernières années.

Précédemment l'évêque de cette ville, Mgr Domenec, avait opposé des ajournements indéfinis à ses offres. Le 30 août 1871, Lelièvre s'était retiré à la campagne du séminaire de Saint-Charles, à Baltimore, et il y jouissait d'un peu de repos et de grand air, quand une lettre du prélat, se ravisant, lui annonça qu'il avait une maison pour les Sœurs et qu'il le priait de venir et de voir. Lelièvre hésita, n'ayant personne à donner. On lui accorda un délai. Le 21 décembre, il put

écrire à l'abbé Bernard : « Une nouvelle fondation doit se faire à Pittsburg au printemps. »

Le 17 avril 1872, il annonça que les Sœurs destinées à la fondation de Pittsburg étaient attendues, cette semaine-là même. Elles étaient quatorze à bord du *Saint-Laurent*, desquelles Lelièvre se hâta de préparer les quartiers. Le 7 mai, l'installation était faite et il écrit : « La dernière maison de nos Sœurs établie dans Pittsburg semble appelée à faire aussi bien que ses aînées. » Deux jours après : « Venez visiter Pittsburg. Vous y trouverez au n° 1 de la 8e rue, trois des plus aimables petites vieilles que la terre ait portées, et trois petits vieux non moins charmants, qui occupent la maison voisine. On vous y montrera les charretées de meubles que saint Joseph y a envoyés depuis mon départ. »

Mais à peine était-on installé que la maladie s'abat sur la communauté. Deux Sœurs meurent en quelques jours, sœur Saint-Eugène, sœur Berthe. Plusieurs fois la Mère Marie de Saint-Pierre s'était dit, regardant la Berthe : « Cette enfant est trop parfaite. Elle n'est pas de ce monde. On ne vit pas, quand on est arrivé à ce degré qui touche au Paradis. » Apprenant ce désastre, Lelièvre accourt consterné : « Il y a quelque chose d'étrange dans cette maison », écrivait-il, 18 juin. Sans tarder, il en achète une autre, salubre et en bel air. L'occupant, un Juif, la cède moyennant une somme dont la juiverie la plus consommée aurait lieu d'être satisfaite : 26.000 dollars payables en six ans. « Qui les paiera? Le pétrole. Sans le pétrole, nous étions perdus. Il s'est trouvé fort heureusement qu'un bon catholique, ami des Petites Sœurs, vient de réussir en deux forages. Chaque puits fournit entre cent et cent cinquante barriques par jour. Multipliez cela par quatre dollars. Comptez que chacune de ces sources minérales coulera pendant trois ans : Vous n'aurez pas de peine à comprendre que ma signature, endossée par les deux puits, vaille autant que si le Pactole coulait chez nous. Ce bienfaiteur était M. Tack, homme de tête et homme de bien, que nous retrouverons.

Que le Pactole ne coulât pas chez Lelièvre, on pouvait l'en croire. Il écrivait de là : « Le plus difficile pour moi sera

de m'en retourner à New-York; je n'ai plus un sou pour faire le voyage. » Une des rares fois où il portait quelque argent sur lui, il avait eu l'infortune d'être cyniquement volé sur la plate-forme d'un tramway, avec des circonstances bien américaines qui défraient plusieurs de ses lettres. « Et pourtant, écrivait-il, il me faut circuler, toute l'année, du sud au nord et du nord au sud, dans un pays grand comme toute l'Europe. Il semble que je sois payé pour n'avoir aucun repos. Pourtant Dieu sait que je ne suis pas payé. C'est même le plus mauvais côté de ma position. »

Que sa position eût ce mauvais côté,on le devinait, paraît-il, à sa mise. Un complot se trama contre elle entre les Petites Sœurs et un de ses amis de Brooklyn, M. Moreau. Un tailleur fut prévenu de venir incognito s'emparer du Père et de l'habiller à neuf de la tête aux pieds, quoi qu'il dît et quoi qu'il fît. Lelièvre a raconté la scène du guet-apens où il se laissa choir : « L'artiste mandé s'empare aussitôt de son patient, lui passe son yard de cuir sur le collet, malgré lui; lui prend la mesure d'un paletot, malgré lui ; puis d'un gilet, malgré lui; d'un habit de ville, malgré lui. — « Mais laissez faire, disait le bon Moreau, prenez, mon Père, commandez, il ne vous en coûtera pas davantage. — O digne Canadien, ô homme de bien, qui ne cherche la fortune que pour la charité! »

C'était pourtant ce pauvre qui, le 7 du mois de mai 1872, pouvait écrire à Henri Bernard ces paroles mémorables : « L'œuvre des Petites Sœurs réussit ici au delà de tout ce que j'attendais. Les treize maisons fondées sur ce continent sont aujourd'hui propriétaires des établissements qu'elles occupent, ou de terrains sur lesquels elles bâtiront ce qui leur est nécessaire. Si je disais le chiffre général de mes paiements depuis trois ans, on ne me croirait pas. Un tel succès et tout ce qu'il exige sont choses accablantes, je l'avoue. Je m'étonne de n'être pas tué, mais je sens la fatigue. »

A cette date de mai, Lelièvre se rendait à Louisville, porteur de 10.000 dollars. A Brooklyn, sur une dette de 65.000 dollars, il venait de verser les deux tiers. A New-York

ç'avaient été 85.000 dollars à trouver : sa dette s'amortissait. A la Nouvelle-Orléans, « un homme tel que le monde en porte peu », — ce sont les expressions de Lelièvre, — M. Avet, aussi bienfaisant que riche, venait de laisser en mourant 10.000 dollars pour les constructions : « Il avait les Petites Sœurs près de lui, à ses dernières heures. Il les reconnaissait et les appelait de temps en temps. La Mère Claire lui a fermé les yeux. Elle l'avait fait se confesser et recevoir les sacrements. Mon nom a été plus d'une fois sur ses lèvres. Il s'est réjoui d'apprendre que je priais pour lui. » Et Lelièvre d'ajouter : « Que ce riche avait de confiance dans la vie, dans sa fortune, dans sa capacité! En un mot, qu'il était ce qu'est l'homme! Et que tout cela a vite séché! »

A Philadelphie, c'étaient 38.000 dollars que la construction faisait peser sur Lelièvre : « Mes épaules chancelaient. J'eus à connaître alors les inquiétudes agaçantes, les sueurs froides de l'épouvante, les déchirements du doute, la fièvre des combinaisons folles, les noirs cauchemars, le vertige de l'abîme, et par moments même l'oppression du désespoir. Est-ce que je ne trompais pas ces honnêtes ouvriers, en les attirant par le leurre de ma signature? N'abusais-je pas de la confiance de l'évêque? Ne tendais-je pas un piège à la charité du public? Ne compromettais-je pas le nom de ces bonnes chères Petites Sœurs? N'abusais-je pas même du nom de saint Joseph, et de ce que la religion a de plus sacré, en parlant d'un avenir que j'ignorais? Et aujourd'hui, voyez : que les temps sont changés! Douze mois à peine ont passé sur ces heures de perplexité et de ténèbres; et nous avons payé à Philadelphie 27.000 dollars, et nous en avons encore un millier en réserve. Nous avons devancé et nous devançons encore tous les termes qui nous avaient été accordés. Donc nos calculs étaient bons. Donc elle a réussi, cette entreprise insensée, comme M. Bouvier ne cessait de la nommer. Donc nous étions les sages, donc nous avions raison de nous confier dans le Seigneur. C'est à lui qu'il faut rendre grâces, en admirant les ressources toutes imprévoyables qu'il a fait surgir on ne sait d'où, pour nous

surprendre du même coup qu'il nous assistait... » Lelièvre en cite plusieurs traits. C'est la confirmation de sa thèse, de sa foi en Dieu le Père tout-puissant : Qu'il est puissant, et qu'il est père!

Donc en avant! Jusqu'à la dernière minute de son séjour, Lelièvre est aux entreprises. A Washington, même date, il s'agissait de construire, et de construire sans argent. « Quoique le problème n'ait qu'un seul x, écrit Lelièvre, je vous le donne comme un des plus difficiles qui puissent être posés. » Or deux mois après cette lettre, 25 juin, il assistait à la bénédiction solennelle de la première pierre, et ce jour-là une souscription couverte de tout petits noms, assurait par avance le paiement du gros œuvre. On avait fait espérer une allocation de la ville et du Congrès, il n'en fut rien. Seulement on organisa pour la cérémonie une quête gigantesque. Trente hommes parés d'une rosette à la boutonnière, et armés de vieilles boîtes à cigares, se répandirent dans la foule, où se pressaient plus de nègres que de blancs, plus d'ouvriers que de bourgeois. Ils la fendaient de part et d'autre, remplissant sur leur passage les boîtes à cigare, où ils faisaient résonner moins de dollars que de pennys. Un Jésuite, le P. Racofort, démontra, en chaire, que l'histoire des Petites Sœurs était un miracle, leur vie une prédication, leur œuvre l'œuvre sociale actuelle par excellence. La quête donna 400 dollars : « Pour mon compte, dit Lelièvre, je n'eus que la peine de faire quelques salutations et beaucoup de remerciements ».

Cependant, en ce 25 juin 1872, Lelièvre se disposait à reprendre la mer pour revoir la France. Les treize maisons dont il allait faire hommage à ses supérieurs étaient, dans l'ordre chronologique de leur naissance : Brooklyn, Cincinnati, La Nouvelle-Orléans, Baltimore, Saint-Louis, Philadelphie, Boston, Louisville, New-York, Cleveland, Washington, Albany, Pittsburg. De plus, quelque chose se préparait au diocèse de Vincennes. Lelièvre était et se sentait exténué de fatigue : sa santé ne devait s'en remettre jamais. Et cependant ce n'était pas pour son repos, tant s'en faut qu'il s'en retournait en Europe.

Nous ne l'y suivrons pas tout de suite. Ce que nous venons de voir des fondations d'Amérique n'en est guère que le dehors. C'est dans l'intérieur que maintenant il nous faut pénétrer, pour y voir et comprendre l'âme et le bienfait corporel et spirituel de la charité des Petites Sœurs des Pauvres, et de leur auxiliaire et serviteur dans cet ouvrage.

CHAPITRE XIV

ÉTATS-UNIS. — SOEURS ET PAUVRES

Dans le travail commun des fondations américaines, il y avait une personne de qui Lelièvre mettait le mérite bien au-dessus du sien. C'était la Bonne Mère Assistante, sœur Marie de la Conception. Son départ de la Maison Mère s'était fait dans des circonstances de particulière et émouvante édification.

« L'aumônier des Sœurs, le P. Jamet, ce vénérable aveugle, ce grand homme de foi, rapporte Lelièvre, s'éleva alors à la hauteur de celle des patriarches. S'adressant à la partante, il lui dit d'un ton grave, avec l'accent d'une émotion maîtrisée : « Ma fille, vous n'avez pas demandé à « aller en Amérique, n'est-il pas vrai? — Non, répondit la « Bonne Mère. — Eh bien, tant mieux. C'est donc bien l'obéis- « sance que vous servez, c'est donc bien la volonté de Dieu « qui vous envoie. Dieu vous bénira, et je vous bénis. » Il lui donna, en effet, avec un grand signe de croix, sa bénédiction solennelle ». Pendant ce temps, la Sœur agenouillée devant lui, entendait sans s'émouvoir les sanglots des assistants... Les larmes redoublèrent lorsqu'elle fit ses adieux à tout le noviciat réuni. Elle monta à la petite tribune, dit quelques mots sur la circonstance, parla à toutes du grand devoir de l'abandon et de l'obéissance, et annonça aux professes que plusieurs parmi elles pouvaient se tenir prêtes à suivre le même chemin, leur donnant quelques avis sur la conduite qui convenait à cette préparation. Mais on ne put se retenir jusqu'au bout, et les pleurs de l'auditoire la forcèrent de

s'arrêter. Alors elle embrassa les professes, et gagna la voiture qui devait la mener au Minihic, puis à la station du chemin de fer ».

Lelièvre la vit à l'œuvre : « La sœur de la Mère générale est chargée de la fondation d'ici, écrit-il de Cincinnati, novembre 1868. Malgré un estomac délabré, elle affronte bravement toutes les fatigues de terre et de mer. On peut dire que les bénédictions du ciel l'accompagnent partout où elle va. Personne ne possède plus complètement l'art de communiquer à ses filles le dévouement dont elle est toute animée ».

Pour elle, la pauvreté revêtait des charmes divins. De cette misérable maison de Cincinnati elle écrivait : « Ce pauvre ameublement nous le trouvions bien beau et surtout très commode, car nous pouvions du moins observer la règle : c'était tout ce que nous désirions ». Comme elle était l'exemple de chaque maison par sa sainteté, l'amour par sa bonté, elle en était la règle vivante par sa fidélité à l'observance religieuse, fût-ce au prix de sa vie. Impuissante, presque mourante, elle marche quand même; et quand elle ne marche pas, elle se traîne d'une extrémité à l'autre des États de l'Union, s'oubliant elle-même. Lelièvre raconte qu'en 1870, la toux, les palpitations, une fièvre irréductible qu'elle avait portée sans repos de Louisville à Saint-Louis, de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, de la Nouvelle-Orléans à Cincinnati et à Baltimore, l'avaient réduite à un tel état d'anéantissement que les médecins commencèrent à désespérer. C'était au commencement de mars : elle guérit. « Deux bonnes nuits, écrit Lelièvre, l'air, saint Joseph, l'absence du médecin, tout réuni, a opéré si favorablement que, malgré le froid et la neige, son état n'est plus le même, et que j'espère beaucoup lui voir faire la fondation de Boston. » Elle était coutumière de ces résurrections.

Il y avait bien du courage aussi, bien de la vertu dans chacune de ces femmes fortes qui furent les premières Mères des nouvelles maisons d'Amérique, Mère Marie Sainte-Claire à Brooklyn, Mère Marie-Théodore à Philadelphie, mère Cécilia à Boston, mère Fanny à Baltimore, Mère Sidonie à New-York. Et l'Amérique qui se complaît aux choses phénoménales,

ne savait que s'étonner du phénomène de cette toute-puissante faiblesse et de cette pauvreté si riche en charités. « Mais où donc trouvez-vous de telles supérieures? demandaient les évêques.

Mères et Sœurs avaient d'abord à apprendre une langue étrangère au plus grand nombre : le Saint-Esprit leur y donnait une étonnante facilité. Bientôt les évêques fondateurs mirent pour condition que la plupart sussent l'anglais. Quelques Sœurs allemandes furent aussi appelées. En juin 1869, Lelièvre pouvait écrire : « On a réussi à nous donner un personnel international de Sœurs françaises, belges, allemandes, anglaises, irlandaises. Nos Sœurs sont toujours munies de prospectus en anglais et en allemand qu'elles présentent dans leurs tournées de quête. »

La clientèle des pauvres se recrutait de même parmi les immigrants de toute langue. Si, dans les cent années qui vont de 1790 à 1890, le chiffre de la population des États a passé de 4 millions à 63 millions d'âmes, c'est en majorité à l'immigration qu'il en est redevable. Pour nous en tenir aux années dont nous écrivons, dans la période de 1870 à 1880, on a compté 2 millions 834 étrangers descendus sur ces côtes. Autre remarque : longtemps ç'avait été l'immigration britannique, à savoir Anglais, Irlandais, Écossais, Gallois qui avait été prépondérante. L'Allemagne l'emporte aujourd'hui considérablement. Quant aux Français, inférieurs en nombre aux Germains et aux Anglo-Saxons, ils demeurent encore très répandus et nombreux, principalement dans la vallée du Mississipi dont ils furent autrefois les maîtres.

Qu'est-ce que l'émigré européen? se demande Lelièvre. « D'ordinaire un ouvrier qui, n'ayant rien que ses deux bras, est venu là à la recherche aventureuse de la fortune qui l'a fui, et qui, la vieillesse arrivée, en est réduit à choisir entre l'assistance officielle qu'il abhorre et la charité chrétienne qui l'adopte. Il en est à peu près de même de l'Américain indigène : un naufragé jeté à la côte par les vents contraires, et pour qui l'Asile tient lieu du port. Parcourez la liste des vieillards reçus à New-York, à New-Orléans, à Washington : telle est leur histoire à tous. »

C'était une grande nouveauté pour l'Amérique que cette forme audacieuse de l'Assistance libre. Outre les prônes des paroisses qui la recommandèrent, outre les journaux à gros tirage qui la préconisèrent, on eut, dans les grandes villes, des conférences ou « lectures » au bénéfice de l'œuvre. A Saint-Louis, celle que fit Thomas Burke, le grand dominicain irlandais, produisit 1.381 dollars, près de 7.000 francs. Lelièvre dépeint celle que donna un autre prêtre irlandais, le P. Muriaty, le grand prédicateur des Paulistes, dans un meeting tenu au théâtre de Philadelphie, 1869 : « C'était la première fois que j'entrais dans un théâtre depuis qu'en 1850 j'allais entendre Lablache aux Italiens. Toute la société philadelphienne était là. Le clergé, les religieux, les confrères de Saint-Vincent de Paul garnissaient la scène. La musique des Frères des Écoles chrétiennes joua l'ouverture. L'orateur prit pour sujet la justification du socialisme et du communisme : c'était l'affiche, fort alléchante, non moins paradoxale. Le socialisme se justifie par le scandale des mœurs et la dureté des riches. Ce lui fut l'occasion de tomber à bras raccourcis sur le divorce, l'infanticide, la mollesse de l'éducation, dans les termes d'une éloquence aussi lumineuse et brillante que n'importe quel transparent éclairé au gaz. Il fit pleurer, il fit rire. Il apitoya le parterre sur la misère des vieillards, il l'attendrit sur la charité de l'Église. Le socialisme fut applaudi, le bon socialisme et communisme, celui des Petites Sœurs des pauvres. « J'estime, écrit Lelièvre, que sa conférence leur vaudra 1.500 dollars. Les Sœurs n'étaient pas à l'Opéra. Il n'y eut pas de ballet. »

L'Américanisme des Petites Sœurs avait de plus modestes excentricités. Lelièvre raconte leur quête aux cimetières! « Mais depuis quand les morts font-ils l'aumône eux-mêmes? » Ce n'était pas les morts, mais les serviteurs des morts, jardiniers, employés du cimetière protestant, un vaste paradis en fleurs, qui avaient à l'envi donné pour les vieillards une somme qui dépassa 600 francs.

Une autre corporation, celle des pompiers, avait offert à l'Asile seize lits montés et garnis. « Ici point de grosse aumône, dit Lelièvre, et cependant c'est avec les seuls pro-

duits de la quête que nous espérons payer notre maison de Brooklyn. C'est là un fait unique, même en France. »

A Brooklyn, « Sœur Sainte-Anne est allée quêter hier à la prison. Ces bons prisonniers, nous dit-elle, ont des gardiens et des geôliers les plus gentils du monde. Ils se gardèrent bien d'écrouer les Sœurs. Chacun leur fit sa petite aumône. Quand le compte fut fait, il montait à 53 dollars ».

Là encore, un soir, les Petites Sœurs, revenant du parc de Brooklyn, virent qu'à cette heure-là se faisait la paye des ouvriers. Elles restèrent, et se plaçant près du comptoir, elles se mirent à tendre leur bourse, cela quatre heures durant. A la fin on trouva en menue monnaie dans le sac 115 dollars.

A côté de l'aumône du pauvre, il y avait le legs du pauvre. « Tous les habitants du quartier ont connu Sarah Reilly, la petite mercière octogénaire du coin de la trente-neuvième rue et de la huitième avenue de Brooklyn. Les passants étaient habitués de mémoire d'homme à l'y voir tout le jour, le corps courbé, la face ridée, assise sur une vieille chaise, devant sa petite table, débitant là ses brosses, ses laçets, ses cordons, ses bas, ses pelotons de fil et ses paquets d'épingles. Un jour, septembre 1871, Sarah, fidèle à son poste, venait de faire son déballage, quand, se sentant prise de malaise, elle replie ce qu'elle avait déplié, regagne péniblement son logis, pour aller dire son mal et ses dernières volontés au curé et à sa servante son amie. C'en était fait : l'encognure de la trente-neuvième était désormais et pour jamais privée de son principal ornement; on n'y devait plus revoir la mercerie et la mercière. Faute d'un lit disponible chez les Petites Sœurs, le curé plaça Sarah dans un hospice catholique, de l'autre côté de l'eau. La mort y entra aussitôt sur ses talons; au bout de huit jours, elle se coucha dans son cercueil. Mais la servante du curé était dépositaire de son testament et de sa petite fortune. Tous les effets de corps, marchandises et meubles meublants de la défunte étaient donnés aux Petites Sœurs des Pauvres, avec 150 dollars pour leur établissement. C'était tout son bien. Que de belles âmes parmi ces humbles commerçants en plein vent!

Je prononce que la fin de Sarah ne fut point misérable. »

Il n'y avait pas jusqu'aux pauvres vieillards de l'Asile qui ne voulussent donner pour leurs mères nourricières. C'était à Philadelphie, 1871. A la suite d'un sermon de charité prononcé pour la pose d'une première pierre, on fit une collecte intérieure dans le chapeau de M. Twibill. Tous les vieillards présents tinrent à honneur d'y déposer leur obole. On compta : il y avait 120 dollars (642 francs). Mme Twibill s'approcha de la Bonne Mère, et apporta pour son compte cent autres dollars. Mais la surprise de Mère Théodore est ceci. Rentrée au logis, elle est appelée dans la salle commune. Là les estropiés qui n'avaient pu se porter sur le terrain, ni y être portés, déclarent qu'ils veulent qu'on recommence. Ils ne demandent pas qu'on pose une autre pierre; mais qu'on fasse parmi eux une autre quête. Leur pétition est appuyée par plusieurs des ingambes qui avaient oublié « leur argent »! Il y est fait droit. Mère Théodore recueille de ces infirmes vingt dollars qui lui paraissent le plus beau tribut de cette grande journée. N'ont-ils pas, en effet, donné beaucoup? Lisez l'Évangile. »

Du plus grand au plus petit, telle était la quête et ses fruits. Il arriva, à Saint-Louis, en 1869, que toutes les Sœurs étant tombées malades à la fois, la quête extérieure se trouva être impossible, faute de quêteuses. Et de quoi allait-on vivre? « L'assistance de Dieu ne nous manquera pas pour cela, » écrivit Lelièvre; et ce qu'il ajoute est admirable : « Si aucune Sœur ne peut aller quérir le pain de chaque jour, le pain aura des jambes et il viendra lui-même s'offrir à la porte ». On en avait vu des exemples tant de fois!

Nous connaissons celles qui demandent, nous venons de voir un peu ceux qui donnent, il faut voir aussi ceux et celles qui reçoivent. Les lettres d'Amérique sont émaillées d'histoires de pauvres et de pauvresses. Brooklyn, la résidence principale de Lelièvre, nous fournit les siennes tout d'abord.

« Jamais pauvre plus reconnaissant que celui qui fut reçu avant-hier à Brooklyn, dit une lettre du 15 novembre 1868,

jamais pauvre plus certain d'un fin prochaine si notre Asile ne s'était ouvert à lui ! Il vint portant sous son bras trois ou quatre vieilles hardes ; et à la main une lettre du P. Lafont, qui le fit admettre immédiatement : « Je suis content « d'une chose, dit-il à la Bonne Mère, je ne dois rien à per- « sonne; mais je n'ai guère mangé depuis trois jours. Il faut « que je soupe légèrement, car j'ai eu trop faim; mais je ne dois « rien à personne. » Il se contenta donc de peu à son repas; et ce peu qu'il prit le fit tellement souffrir que, tout hier, nous avons douté qu'il pût se refaire. Un tremblement nerveux lui secouait tout le corps. Mais cela ne l'empêchait pas de remercier Dieu d'une voix entrecoupée, pour la grâce qui lui était faite d'être admis chez nous. « J'ai combattu pour le Sud, « expliqua-t-il ensuite. J'ai été fait prisonnier; on m'a gardé « longtemps; la prison était humide. J'y ai contracté la ma- « ladie dont je souffre. Avec cela, j'ai soixante et un ans. « Aucun établissement public ne peut me recevoir; mes rhu- « matismes ne me permettent plus de travailler. Il me fallait « cependant trouver 25 sous pour ma couchette de chaque « nuit dans une chambre commune. Quelle vie! »

« Ce matin, tout faible qu'il fût, il se leva pour assister à la messe. On l'avait habillé du même petit paletot que vous m'envoyiez à Londres, il y a quelque trois ou quatre ans, et qui a un peu roussi, mais sans se défigurer, tant l'étoffe en était bonne! Le voilà maintenant passé de mes épaules sur celles d'un compatriote, car notre vétéran est Français. Paris lui a donné le jour, et son nom est Jean Breton. Il s'exprime en bons termes, avec le bel accent, et de la politesse dans les manières; on dit qu'il sait un peu de latin appris chez les Picpussiens. Lui-même déclare qu'il a toujours dit ses prières. Ce dernier point lui a plus servi que son latin. Dieu l'a exaucé au moment où il allait expirer sur le pavé de New-York, en l'adressant à une Française connue du P. Lafont, aumônier des Sœurs, qui lui fit attribuer la dernière place que notre maison pût donner. »

D'où venait cet enfant de Paris? De la paroisse Saint-Sulpice. Choriste au lutrin de cette église, marbrier de son état, il s'était jeté dans « la rouge » en février et juin 1848.

Forcé de quitter la France, il était venu échouer à New-York, lui, sa femme et ses enfants. Il y perdit, hélas! cette chère famille. Intelligent, instruit, capable, à la tête de quelque argent gagné à la construction du capitole de Washington, il aurait pu cependant surnager à son malheur. Mais l'âme était ulcérée, le cœur aigri. La guerre de Sécession lui mit le fusil à la main : il partit, cherchant la mort dans les rangs des fédéraux. Il ne la trouva pas. C'est la faim qui lui devait amener cette amie. Lorsque, sans appui, sans ressource, l'air égaré, la face d'un octogénaire, saoul de misère, tombant d'inanition, il entra, par la grâce de Dieu, à l'asile de Kalb-Avenue, il n'avait plus pour tout bien que trois sous dans sa poche, et une chique de tabac avec laquelle il trompait sa faim. »

Lelièvre s'attacha de prédilection à ce désespéré, qui le paya de retour; c'était son mameluk : « Jean Breton me servait la messe, et partageait mon logement chez Mme Smith. Caractère irascible, farouche, fantasque, que l'adversité avait encore aigri, mais laborieux, mais diligent, mais aimant les Sœurs, mais prêt à se sacrifier pour elles, et tout rempli, à travers ses fautes et ses emportements, du désir de bien faire, il présentait tous les contrastes du type parisien. Il s'attendait à passer encore un grand nombre d'années sous notre toit. Il venait d'achever un tapis destiné à couvrir les marches de notre autel, lorsqu'il fut emporté en trois jours. Il me manquera. J'exerçais sur cet esprit violent et capricieux un ascendant incroyable. Il ne m'avait jamais résisté. J'étais parfaitement sûr de sa fidélité. Le P. Landry et la Mère Henriette l'ont assisté à ses derniers moments : toutes les Sœurs l'ont regretté. Il a quitté la terre facilement, comme celui qui n'y laisse rien. Il avait lu le Catéchisme de persévérance trois fois; chaque soir, tout en chiquant, il faisait sa lecture dans l'*Imitation* ou le *Combat spirituel*. Chaque soirée d'hiver, il passait trois heures un volume à la main, sans s'endormir. Il trouvait à la lecture d'un bon livre une satisfaction pleine. Il écrivait bien, dessinait passablement, chantait tous nos cantiques, en composa un pour la dernière fête de la Bonne Mère de la Conception.

Et, sa foi se réveillant devant l'exemple des Sœurs, il finit par goûter auprès d'elles plus de consolation qu'il n'en avait trouvé depuis quarante années dans les deux continents ». Dans cette monographie, il y en a vingt autres qui lui ressemblent.

« Le triomphe des Sœurs, cette semaine, dit une lettre de Brooklyn, 3 juillet 1870, est d'avoir découvert un vieil Allemand qui couchait sur une chaise, et vivait d'air, sans rien de plus. C'était bien la peinture achevée de la misère. Appelait-il la mort? Je ne sais. En tout cas, ce furent les Sœurs qui entrèrent : c'était bien mieux. Ce fut la Bonne Mère et la Sœur assistante qui, usant de leur pleine autorité, arrachèrent le pauvre impotent à son réduit. Il est de Munster en Westphalie, se traîne sur deux béquilles, a bien l'air d'un pauvre meurt-de-faim. Un protestant, qu'on rencontre en ville dans une belle calèche, a pris la peine de venir dire aux Sœurs qu'il avait fait cette trouvaille. Il nous l'a cédée pour rien. Le bonhomme, comme tant d'autres, était venu dans ce pays pour chercher fortune, il a trouvé l'hôpital. Son fond chrétien ne l'avait jamais abandonné. N'est-ce pas à quoi il est redevable de l'espèce de miracle qui lui sauve la vie?

« Kelly, un Irlandais, ayant eu maille à partir avec le gouvernement anglais, avait dû filer de là par l'Atlantique. Il eut un procès en Amérique, et il le perdit. Sa femme, ses enfants lui furent ôtés l'un après l'autre, à coups de ciseaux des trois Sœurs filandières. Demeuré seul, sans pain, sans amis, mais sans aucune infirmité, il trouve aujourd'hui chez les Petites Sœurs de Brooklyn quelque consolation à dire qu'il a soixante-dix ans, et qu'il se porte bien. La foi d'ailleurs lui reste pour apanage, et c'en est un bon. Cette foi l'a soutenu dans les épreuves; elle s'est, après quelque ébranlement, affermie de nouveau dans son âme. Avec la foi, un Irlandais n'est-il pas plus heureux que la reine Victoria sur son trône? »

Ainsi Lelièvre recevait-il les confidences détaillées de chacun de ces déshérités. Ils l'aimaient, ils lui disaient tout; et lui les écoutait, pleurait de leurs maux, et les consolait

tour à tour. L'un d'eux, Blanchard l'a préoccupé longtemps. C'était à ses yeux le type de l'homme inconvertissable. Froid, moqueur, point sot d'ailleurs, point ignorant, point vicieux jusqu'aux derniers excès, raisonnant à sa manière son impiété systématique, cet ébéniste qui possédait son art dans la dernière perfection, eût pu se faire une existence aisée. Mais la maladie ayant paralysé le travail, il entra chez les Sœurs. Leurs soins le guérirent. Un esprit fort tel que lui pouvait-il se faire au contact habituel de gens qui vont à la messe? Il quitta l'Asile. Cependant l'an passé, la maladie le reprit, ramenant la pauvreté. Ne pouvant rentrer dans la maison de Brooklyn, vu ses antécédents, la Bonne Mère Sidonie lui ouvrit les portes de celle de New-York. Il guérit encore. Dieu seul fit le reste; car on le connaissait, et personne ne lui eût dit un seul mot de religion. Le jour où, après une très longue préparation, il fit enfin ses Pâques, on l'entendit s'écrier : « Oh! que je suis « heureux! Ah! si les Sœurs de Brooklyn me voyaient, que « diraient-elles du Père Blanchard? Quel changement! Ma « Bonne Mère, sans vous je ne serais point mort; non, je « serais crevé comme un chien. Jamais une prière, jamais un « signe de croix, jamais rien, rien; et cela, mon Dieu, depuis « cinquante-quatre ans! » Blanchard en avait alors soixante-dix passés. — Pauvre Blanchard! Il y a des jours où il me dit qu'il regrette de n'avoir pas fait fortune, comme M. Bouvier, l'ancien ébéniste de Philadelphie. Folie, mon ami Blanchard, pure folie! Quand M. Bouvier me raconte ce qu'il lui en a coûté pour devenir riche, je ne puis que m'écrier en mon cœur : A quoi bon? Million de dollars, million de soucis; et pour l'autre monde, néant! »

Quittons New-York, Brooklyn. Ailleurs encore, ce sont de pareilles histoires de misère recueillie, sanctifiée, soulagée, consolée. A Philadelphie, par exemple, un vieux matelot français, natif de La Ciotat, vient un jour trouver la Mère Théodore : « Je suis Français et catholique, je veux l'être jusqu'à la fin. J'étais garde-magasin à 10 dollars par mois. Mais je suis à bout de forces. J'ai 50 dollars d'économies, voulez-vous de mes économies avec ma personne? »

Le vieil enfant de la Provence a quatre-vingt-dix-huit ans. Il s'appelle Tressel. Il y a soixante-dix ans il entrait à Trieste sur un vaisseau de l'État qui se faisait une route à travers le feu de quatre bâtiments. Sur 800 hommes d'équipage, 150 seulement étaient vivants en arrivant au port : Tressel était du nombre. Comme saint Paul, il a fait naufrage trois fois : « La Provi- « dence veillait sur moi ! » répète-t-il. Il se retrouve aujourd'hui sous le toit des Sœurs avec le même capitaine dont il fut le gabier. C'est ce capitaine, protestant mais fort brave homme, qui admis avant lui dans l'Asile, y attira son compagnon d'il y a quarante ans. Le vieux matelot y donne l'exemple de la piété solide. Mère Théodore n'est-elle pas trop heureuse de donner asile à ces débris de nos gloires? Prions pour que le matelot, après avoir connu le port des Petites Sœurs par son capitaine, conduise celui-ci au port de la vraie religion. Il en est encore fort éloigné. »

Un jour, à Philadelphie, on présenta à Lelièvre un très proche parent d'Eugène Sue et qui portait le même nom : « Mais je crois faire l'éloge du Sue que nous possédons, écrit-il, en vous disant que son cousin du *Juif errant* et des *Mystères de Paris* a toujours été pour lui un objet d'exécration. Le Sue de la Mère Théodore a poursuivi la fortune par plusieurs chemins, en Europe et en Amérique, il n'a jamais pu la joindre. Consul américain à Cette, il passe de là aux États-Unis où, après la mort de sa femme, on le retrouve trappiste dans le Kentucky. Son estomac n'avait pas la vocation. Tout ce qui sortit du couvent, après neuf mois d'essai, fut un homme déjà vieux, désabusé, ruiné, et propre seulement à enseigner le français, c'est-à-dire à mourir de faim. Il a pourtant fait une grammaire, l'infortuné ! Jamais personne, déclare-t-il, n'a su avant lui enseigner l'anglais comme il faut. Il est prêt à imprimer sa méthode, quand on voudra. Mais personne ne le veut. »

Avec un homme de lettres, un professeur, il eût manqué quelque chose à cette galerie de décavés, si elle ne s'était enrichie d'un artiste malheureux. « Savez-vous quel fut à Philadelphie mon triomphe? écrit Lelièvre. En vérité cela seul me ferait bénir Dieu de cette fondation. C'est un bon

septuagénaire appelé Belin. Or Belin est né Lillois, rue de Paris, n° 122 de cette rue dont mon père habitait le 46. Le brave homme, — car c'en est un, — ancien artiste-peintre, descendu depuis dix ans au dernier degré de la misère, alla frapper, il y a dix jours, à la porte de M. Bouvier dont il émut les entrailles. Le millionnaire lui donna un mot pour les Petites Sœurs, sans doute pour le plaisir de me montrer un de mes « pays ». Mère Théodore reçut cet émule du Poussin, déguenillé, affamé, réduit, comme on reçut à l'Institut de Jopahan l'académicien surnuméraire : mon Belin fut la feuille de roses sur le verre d'eau. Sa joie profonde, son air de bonté éprouvée, les souvenirs de la rue de Paris, tout cela m'a plu grandement; et je me fais une fête de retourner à Philadelphie, uniquement pour jouir de la vue de ces braves gens. Aussi bien la maison de la Mère Théodore est-elle exemplaire. »

Nous venons de voir apparaître des figures de protestants. « Les adhérents des diverses sectes, écrit Lelièvre dans un Rapport à la Propagande, reçoivent à l'Asile le même accueil que les catholiques, sont traités de la même manière, peuvent privativement pratiquer leurs dévotions, sans être contrariés par personne. Il est vrai pourtant d'ajouter que le dévouement des Petites Sœurs exerce une profonde influence sur le cœur de nos frères séparés, et les dispose à embrasser une religion qui seule peut engendrer tant de vertus. »

Nous sommes maintenant à Baltimore. « Le 6 juillet 1870, comme il commençait à se faire tard, un vieillard vint frapper à la porte des Petites Sœurs. Son aspect le rendait vénérable, un air de candeur était répandu sur sa physionomie. Il demanda à être reçu dans la maison, disant qu'il venait de fort loin, qu'il apportait tout ce qu'il avait, et qu'il espérait qu'on voudrait bien l'accueillir dès le soir même. Le bonhomme était Allemand, et si parfaitement Allemand qu'une Sœur de sa langue dut servir d'interprète à la Bonne Mère. De papiers point, de bagages point; d'argent rien qui vaille; avec cela pas la moindre recommandation, sinon sa figure honnête et fatiguée par trois jours de route.

Il avait lu dans les journaux la charité des Petites Sœurs, et là-dessus il était parti : « Votre maison est pour les vieillards, je suis vieux. Vous ne faites point de distinction de religion, je suis luthérien. Vous soignez les malades, je suis malade : vous ne pouvez donc me refuser ». L'heure était avancée, sa fatigue indéniable, extrême : pouvait-on l'abandonner dans une ville étrangère ? Lit et souper furent vite improvisés. Il avait bien dit : n'est-ce pas pour de tels gens que sont faites les Petites Sœurs des pauvres?

« Le lendemain, dès le matin, le vénérable vieillard fait appeler la Bonne Mère pour ce qu'il appelle une confidence : « Je viens ici afin de me faire catholique, je ne viens que pour cela. J'aurais pu vivre là où j'étais, mais je n'aurais pu m'y convertir. Je suis donc parti, déjà fort souffrant. Je puis mourir d'un moment à l'autre; faites appeler un prêtre. » La Bonne Mère ne voulut pas y mettre cet empressement. C'est l'habitude des Sœurs de ne jamais presser une abjuration, encore moins de la solliciter. Le second jour, même prière du malade; le troisième jour il insiste; il y a danger, urgence. Le P. Rédemptoriste de la paroisse arriva donc, l'entendit longuement, et le reçut dans l'Église. Le prêtre disait ensuite : « Voilà vingt ans que je prêche des missions. « J'ai vu bien des abjurations; mais jamais une qui fût plus « sincère, mieux préparée que celle-là, et achetée au prix de « tant de sacrifices et de persévérance. » Le bon vieillard n'est pas mort; il édifie ceux qui l'approchent et se prépare à sa première communion. Son corps comme son âme semble en voie de résurrection. »

En voici un autre; c'est à New-York. Il n'est et ne veut être d'aucune religion. Il va mourir. Pendant une crise que l'on pense être la dernière, les Sœurs lui mettent au cou une médaille de la sainte Vierge, et prient pour lui. La crise se passe. Or, le lendemain voici qu'il mande sa fille pour lui annoncer qu'il veut être catholique. Les forces lui revinrent; alors s'adressant au P. Lelièvre : « Monsieur, lui dit-il, vous le savez, je ne suis pas superstitieux. Je dois vous dire cependant ce qui s'est passé en moi, l'autre nuit, quand les Sœurs m'ont mis au cou cette médaille. Premièrement je

me sentis soulagé. Puis j'entendis une voix qui me dit à plusieurs reprises : « Il faut que tu pries ; il faut que tu pries ; il faut que tu pries ! » Ce n'était pas une Sœur qui me parlait alors. La voix n'était pas la voix d'une personne ordinaire. Je me mis à prier, et pendant la nuit entière je ne fis autre chose que prier. Maintenant, mon Père, enseignez-moi ce qu'il faut faire. »

Plus incurable peut-être que l'incrédulité est l'ivrognerie, et pire encore celle des femmes. Lelièvre écrit de la Nouvelle-Orléans : « Catherine Fox nous était entrée malade, couverte de vermine, traînant les derniers haillons qui avaient échappé à sa passion du whisky. Elle nous était recommandée par un membre de la conférence de Saint-Vincent de Paul et par une de nos vieilles Irlandaises qui l'avait jadis ramassée dans quelque ruisseau. Catherine disait qu'elle avait cent ans : tout au moins lui en donnait-on soixante-dix. La mort nous l'enleva vendredi dernier. Elle s'en alla de la triste consomption dont meurent les ivrognes de profession. L'intérieur de son corps brûlé par la liqueur rejetait toute nourriture solide, toute boisson rafraîchissante. Le vin et l'eau-de-vie coupés étaient tout ce qu'elle pouvait supporter. Mais elle se tourna du côté de Dieu avec tant de foi, tant de repentir, une si pleine offrande de ses souffrances et de la fin qu'elle prévoyait; elle était en même temps si effrayée de toutes ses rechutes passées, que sa bonne compagne l'Irlandaise priait pieusement à côté d'elle pour que Dieu lui accordât de mourir avant de revenir à la santé et à la boisson. Nous avions hésité à recevoir une personne si perdue, si affichée, si méprisée. Mais que serait devenue la malheureuse sans les Petites Sœurs? Celles-ci pouvaient-elles arriver plus à point? Elle a passé presque en un clin d'œil, après avoir reçu avec une grande dévotion tous les sacrements... C'est que la pauvre femme avait conservé l'exercice de la prière, et qu'elle pouvait dire, elle aussi : « La grâce de Dieu n'a pas été vaine « en moi ! O Jésus, vous êtes venu pour les pécheurs, parmi « lesquels je suis, moi, au premier rang! »

Lelièvre admirait trois choses; premièrement combien, une fois en grâce avec Dieu, la vie de ces vieillards était joyeuse,

secondement combien la longévité se prolongeait chez eux extraordinairement, troisièmement combien facile et doux était le dernier départ. « A quatre-vingt-seize ans, Patrick fut pris d'une attaque d'apoplexie; le voilà debout, il est frais. John, qui se promène à côté de lui, est un autre octogénaire qui s'est vu aux portes du tombeau. La vieille Mary O'Gara dépasse quatre-vingt-dix-sept ans. Blanchard maintenant chante et fume, en fabriquant un beau meuble pour la pharmacie. Tel vieux petit bonhomme de Brooklyn usé, brisé, paralysé, miné, fiévreux, demi-aveugle, demi-muet, demi-mort, emploie ce qui lui reste de vie à louer Dieu. Comment ne seraient-ils pas joyeux? Pour eux, nul compte à rendre de la richesse, ils n'en eurent jamais; ni de la paresse, ils ont peiné du matin jusqu'au soir. Nul faste, nulle ostentation. Ils ont terminé une vie très simple par une sainte mort. Comment Jésus ne leur ferait-il pas miséricorde? Petit et pauvre est l'appareil de leur enterrement; après eux peu de regrets et point d'argent. Qu'importe, pourvu qu'ils soient sortis de ce monde par la même porte que Lazare, et qu'ils occupent une place à ses côtés? »

Lelièvre avait vu mourir, à Brooklyn, la bonne vieille Paggy : « Jusqu'à son dernier soupir, elle a parlé, parlé, parlé! Elle est morte gaiement, plaisamment, et sans le moindre chagrin de quitter ce monde. On l'a mise dans un fort beau cercueil. Quatre vieilles, huchées dans un beau carrosse l'ont accompagnée, en riant, jusqu'au cimetière. Elle pesait soixante livres. Les croque-morts riaient en la portant. Ainsi finissent quatre-vingt-cinq années de misère. Il n'est tel que d'avoir été pauvre toute sa vie pour mourir agréablement. Mais il y avait chez Paggy autre chose : elle croyait, elle aimait Dieu, elle espérait le posséder, elle savait qu'elle s'en allait vers le ciel; son bavardage était tout plein du désir de l'éternité. Si Lazare était aussi pénétré de cette espérance quand il languissait à la porte du riche, je ne le plains pas. »

Est-il étonnant qu'à la vue de cette satisfaction des vieux et du dévouement des Sœurs, les visiteurs sortissent de là les larmes aux yeux : « Ma Sœur, disait un riche fabricant de

pianos, M. Gomien, à la Bonne Mère de New-York, il est impossible que vous ne réussissiez pas. Ici tous les cœurs sont à vous. Laissez-moi vous amener quelques amis? Réponse de la Bonne Mère : « *All right.* »

Est-il étonnant aussi que de tels spectacles aient non seulement suscité l'admiration, mais éveillé la vocation chez des âmes d'élite? Dès le 8 septembre 1868, trois mois à peine après son arrivée, Lelièvre annonçait des postulantes. Le courant n'en tarit plus dans les années suivantes. C'était en vue de ce recrutement américain que déjà Lelièvre songeait à la création d'un noviciat à Brooklyn.

Il en devait parler à la Tour où allait se tenir le Chapitre général de la congrégation, en août 1872 : « La convocation officielle m'est arrivée, écrivait-il le 27 juin. J'ai écrit hier pour retenir ma place sur le bateau qui partira le 27 juillet ou le 3 août. Avant deux mois donc, si Dieu le permet, j'aurai revu les grèves de l'Armorique. Cela paraît un rêve, et quasi une folie. Mes entrepreneurs et mes créanciers auraient bien le droit de m'arrêter. Je leur dis que je vais chercher de l'argent, et ce langage est compris de tout Américain. A bientôt donc! Je termine par l'abandon à Dieu et par l'espérance. »

Ce lui en était une très douce de revoir la France : « Rome, la Tour, Lille, Amiens et Londres sont des lieux où mes souvenirs s'égarent tous les jours. Je me vois déjà à bord d'un vaisseau en partance, cap sur France. »

La mère Assistante générale, le précédant de quelques jours, s'embarqua sur le *Washington*, avec les mères Henriette et Sidonie, fin juin. Lelièvre put encore, nous l'avons vu, assister à la bénédiction de la chapelle de Brooklyn, et initier à sa mission celui de ses confrères de la Tour, le P. Hatton, qui était envoyé pour le remplacer.

Enfin, le 21 juillet, la lettre à M. Marest se terminait ainsi : « Cette lettre est la dernière de la série américaine. Je m'en retourne à vous sans avoir perdu un seul brin de l'amitié que j'avais pour vous et les vôtres. Le *Saint-Laurent* chauffe ; à bientôt la France! »

CHAPITRE XV

FRANCE. — LE NORD. — LA BELGIQUE. — LA MAISON MÈRE

(1872-1875)

« Mon bien cher ami, vers une heure du matin, dans la nuit du mercredi 7 août à jeudi, le petit bateau qui fait le service du port accosta le *Saint-Laurent,* dans la rade de Brest. Je n'eus pas plus tôt passé la planche qui réunissait les deux bâtiments que, dans l'ombre et non sans surprise, j'aperçus deux Petites Sœurs des pauvres. Elles m'avaient attendu, pendant toute la journée de la veille et de l'avant-veille, et avaient voulu, malgré l'heure avancée, être les premières à me saluer. Cette attention me toucha beaucoup, et j'accompagnai mes guides jusqu'à une maison dont j'ai jeté les fondements, il y a seize ans, mais que je n'avais jamais visitée. J'essayai vainement de retrouver le sommeil que le débarquement avait interrompu. J'échangeai rapidement le bonjour avec toutes les Sœurs, donnai furtivement un regard aux bâtisses et aux cours. A six heures et demie du matin, j'étais dans le train du chemin de fer; à quatre heures de l'après-midi, je recevais, dans le salon du vieux château, la bénédiction du Bon Père. On ne me chercha point querelle sur mes deux jours de retard. Et comme j'arrivais à temps pour l'élection de la Bonne Mère générale, je me tins satisfait. »

Après quelques détails sur la traversée et sur ses compa-

gnons de route, la lettre disait en terminant : « Je trouve ma Bretagne bien jolie. Ce qui m'y plaît, c'est qu'elle est séparée de la Picardie par la seule Normandie; et que par conséquent j'y suis à votre porte. Nous nous embrasserons donc bientôt, s'il plaît à Dieu. »

Cette lettre à M. Marest est du 12 août 1872. Dans la visite que Lelièvre lui fit, quelques jours après, l'ami le trouva d'apparence plus forte qu'à son départ de 1868. « Sa soutane plus remplie, sa ceinture moins flottante autour de ses reins. Quant à l'abnégation, la confiance, la volonté d'aller jusqu'où le conduira la volonté divine, toujours le même. Faut-il vous dire avec quelle effusion on s'est embrassé après quatre longues années, remplies pour lui par tant de travaux, et pour nous, en France, par de si cruelles souffrances! »

La vérité est que Lelièvre rentrait avec une santé délabrée irrémédiablement. « Je me suis tué en Amérique, devait-il avouer ensuite, et si j'avais à recommencer je me tuerais encore. » A cette époque, il touchait à la cinquantaine. C'est l'âge auquel les hommes de Dieu, désenchantés de ce qui n'est pas éternel ne jouissent plus réellement que des âmes. C'est l'âge aussi du retour vers les années lointaines et les premières affections de la vie, lesquelles d'ailleurs l'absence et les maux récents de la patrie venaient de raviver encore.

A peine Lelièvre avait-il touché la Tour Saint-Pern qu'il nous est montré dans le Nord, arpentant à grands pas Lille, Valenciennes, Cambrai, où l'attendait la parenté et l'amitié. « Il lui semblait que la guerre avait jeté un siècle entre sa famille et lui, » comme il disait.

Sa visite à Loos fut particulièrement émouvante. Après avoir traversé la ferme, les prés, les champs paternels peuplés des souvenirs de son enfance, arrivé au cimetière de la paroisse, il s'arrêta. Là, au pied du calvaire adossé à la petite église, il chercha, il retrouva une tombe, celle de sa mère, et sur la pierre sépulcrale la funèbre date du 15 octobre 1837. Un peu plus loin, la tombe commune de son grand-père et de sa grand'mère : « Ils reposent ensemble à l'ombre de cette église où, peu de jours après mon ordination,

4 septembre 1855, je célébrai solennellement leur cinquantième année de mariage! » Il entra dans la maison. « Je voulus voir la chambre où mourut notre chère mère, en me recommandant de donner le bon exemple à mon frère. Chère mère, du moins, je ne me suis pas laissé reprendre par le monde; et aujourd'hui, grâce à Dieu, je sais ce qu'il faut faire de sa vie, pour la faire bonne! »

Enfin le même soir, c'était le cottage de l'oncle Kolb qu'il revoyait, et tout auprès la vieille église de Lambersart. « J'y célébrai le lendemain à l'intention de ma mère, de mon grand-père, de ma grand'mère, et je donnai la communion à chacun de ceux de la maison. Cette demeure a peu changé. Ces grands arbres d'une vigueur et d'une fraîcheur admirables, je les ai vu planter quand j'étais écolier. Il n'en est pas ainsi des habitants, loin de là. Ils ont vieilli ainsi que moi. Les enfants que mon oncle fait sauter aujourd'hui sur ses genoux sont ses petits-enfants. C'étaient ses propres enfants, c'était moi avec eux qu'il amusait et caressait dans ce temps-là. »

De l'arbre généalogique des branches étaient tombées. Outre un de ses oncles, frappé d'apoplexie en 1869, et duquel ses lettres rappellent les épreuves et la sainte mort, Lelièvre déplorait la disparition d'un homme de sa parenté, qui à lui seul, à ses frais, et en dépit de toutes les oppositions, avait fait deux grandes choses : bâti dans le faubourg de Lille l'église de Saint-Vital, et élevé au même quartier une très belle maison des Petites Sœurs. Mais M. Desmazières, cet homme modeste autant que bon, n'avait-il pas assez de sa noblesse d'âme, sans que l'image commémorative de sa mort ne fît de lui : « Le Comte de Mazières-Marchand, décédé le 11 août 1871 ? » Lelièvre se permit de sourire de cette métamorphose : « Qui l'a fait comte? Depuis que j'ai quitté la France, la moitié de mes parents est devenue noble! Il n'y a guère que les Bernard à tenir contre la contagion. Et encore, je ne parle que des hommes; car, pour les femmes, demandez quelque jour à l'abbé Bernard combien il compte de comtesses parmi ses nièces? »

A Cambrai, l'archevêque, Mgr Regnier, lui fit fête. Il le fit as-

seoir près de lui à sa table, fort frugale du reste, autour de laquelle il avait réuni Mgr son Auxiliaire, MM. les vicaires généraux, les supérieurs de ses séminaires, et les principaux ecclésiastiques de la ville. M. de Corcelle, alors député du Nord, était, avec Lelièvre, le principal invité. « On parla beaucoup des États-Unis, rapporte l'abbé. Chacun en dit ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas, y compris le noble député qui me laissa la conviction que le peuple américain est aussi peu connu du public français que le sont les sources du Nil et le royaume du Dahomey. »

Quant à l'archevêque, c'était l'homme duquel Lelièvre écrivait, au lendemain de la guerre : « Je ne sais trop pourquoi Dieu a préservé de l'ennemi nos villes du Nord. Je crois que l'Ange de Cambrai seul a pu détourner son couroux. Ce prélat austère est tel en effet qu'on se représente ceux qui arrêtèrent jadis les Alaric et les Attila. Nulle vertu ne fut jamais plus inaccessible à la crainte ou à la corruption. Ame droite, simple, fervente, cœur intrépide, modèle de toutes les vertus épiscopales, Mgr Regnier m'a paru, depuis le commencement de sa carrière, le type vivant du pontife tel que le portrait en est tracé par l'apôtre saint Paul. »

A Valenciennes Lelièvre retrouvait ses frères Gustave et Paul, avec leurs enfants. Maurice était passé tout entier à la peinture ; Mme Allard et ses enfants étaient à Bastia, garnison de son mari. En dehors de cette plus proche parenté, trente cousins et cousines s'apprêtaient à lui faire accueil, soit dans la ville, soit tout auprès, à Saint-Saulve. Là, M. Pierre Dupont lui présentait ses dix enfants, avec l'espérance prochaine d'un onzième. Parmi ses cousins et cousines du Nord, quatre étaient entrés dans la Compagnie de Jésus, quatre dans la Société des Dames religieuses du Sacré-Cœur. Par-dessus toutes les grandes chrétiennes valenciennoises, Lelièvre élève pour l'intelligence, le caractère, la parole et l'action, l'esprit pratique, la piété, la charité et ses œuvres, Mme Waterneau qu'il tient pour une âme d'homme, et d'homme supérieur dans un corps de femme. C'est un de ses meilleurs portraits, encadrés dans ses souvenirs : « Comme la maison des Serret, nos communs aïeux, est aujourd'hui celle des Petites Sœurs,

rue des Récollets, j'invitai un jour Mme Waterneau et sa sœur, Mme Dubois, à dîner dans l'ancienne écurie de sa mère, devenue la salle de nos bonshommes. La table était placée où avait été placé jadis le râtelier. Quatre-vingts vieillards nous y tenaient compagnie. Les salons sont devenus la chapelle, la salle à manger le réfectoire de nos vieilles. Les infirmes occupent ce qui fut la caisse de la banque Serret. Certaine nuit où j'étais à mon tour l'hôte des Sœurs, on dressa mon lit au même endroit où mon grand-oncle et ma grand'-tante, âgés l'un et l'autre de plus de quatre-vingts ans, avaient rendu le dernier soupir... » La charité de Lelièvre se plaisait dans ces transformations.

A Roubaix, Lelièvre ne trouvait plus son ami, M. Pierre Motte, fondateur et président du tribunal de commerce de cette ville, assurément un des hommes qui, par son intelligence et son caractère, y ont exercé une des plus grandes influences et laissé une mémoire toujours vénérée. Sa veuve partageait sa foi et héritait de sa charité. « Je pleurai avec elle cet ami excellent, cette âme de toutes les bonnes œuvres, ce père du pauvre et de l'ouvrier, que la mort la plus cruelle, acceptée avec la foi la plus sublime, a enlevé à une cité qui ne peut se consoler de sa perte. Après un an passé, j'ai ressenti, comme au lendemain de son départ, le coup qui nous emporte un homme si bon, si juste, si loyal, si cordial, si désintéressé, si intelligent, si entreprenant, si sage, si modeste, si persévérant, si zélé, si généreux, si affable; et pour trancher, si parfait! Je reparlai avec sa veuve des vertus surnaturelles qui faisaient de lui le plus parfait modèle du chrétien. Cette veuve continue ses fondations et institutions pour les ouvriers et les ouvrières ». Lelièvre en cite quelques unes. S'adressant à une telle femme, il eut peu à dire pour faire d'elle une ardente zélatrice de l'Asile de Roubaix. Lui-même venait d'évangéliser les deux cent cinq vieillards, qu'il avait communiés. Les besoins allaient croissant avec les accroissements prodigieux de ces foyers du grand travail. Il s'en disait stupéfait : « Faut-il se réjouir du changement ou le déplorer? Question vaine, il existe. Tourcoing et Roubaix ne reviendront pas au temps d'Évandre. »

Et Lille! « Cette maison de Lille, ma maison, celle pour laquelle j'ai sacrifié beaucoup de mon temps, de mon argent, je l'ai trouvée dans un dénuement affreux. Deux cent trente vieillards, il est vrai; mais point de chemises, point de draps, point de couvertures; une lingerie comme au lendemain d'un sac. » C'est à pourvoir cette fille aînée que, durant août et septembre, Lelièvre employa sa tournée de famille.

L'obéissance lui commanda ensuite de se rendre en Belgique, pour quelques visites et retraites. « Les voyages me fatiguent beaucoup, écrivait-il alors. » Il partit : « Priez pour que je m'acquitte de ces différentes missions suivant la volonté de Dieu, et que tout soit pour sa plus grande gloire. » C'est à M. Paul Le Picard qu'il se recommandait de cette sorte.

La Belgique possédait alors neuf maisons de Petites Sœurs, Bruges, Gand, Bruxelles, Anvers, Ostende, Louvain, Liège, Mons, Namur, établies dans les années qui vont de 1852 à 1858. — A Bruges « les Sœurs, pour avoir trois pignons sur rue, n'en sont pas plus riches. La sainte pauvreté est là parfaitement chez elle. » Cent cinquante vieillards reçurent la communion des mains du P. Ernest. Le prédicateur les régala ensuite de bière, de vin, de pain d'épice, de genièvre, de cigares. « Deux par personnes, cela aurait fait 30 dollars à la Havane. Mais ici on vous sert la *Flor der Habana,* pour deux sous! »

Bruges donna à Lelièvre un ami dans la personne du chanoine Bethune, économe du grand séminaire, homme d'affaires des Petites Sœurs, homme d'esprit, homme de cœur, ayant de l'étude, de l'enjouement, une parole facile. Il racontait sur les commencements de l'établissement de charmantes histoires que Lelièvre enchâsse dans ses lettres. Mais le trait d'union de leur amitié avait été premièrement sa parenté avec le P. Bruno de Laage. Le chanoine proposa à Lelièvre de le conduire au cimetière où il était inhumé. « C'est là, disent les lettres, qu'il repose sous l'herbe. Vous savez quel souvenir je dois à celui qui le premier m'arracha des griffes de mes créanciers à Londres. Ce fut pour moi un coup cruel que celui qui m'enleva ce bon prêtre, ce bienfaiteur, cet ami, ce frère. S'il eût vécu, les maisons d'Angleterre n'au-

raient pas eu tant à mendier en France. Il voulait venir me rejoindre. Le revenu des biens qu'il devait rendre à sa famille était acquis à notre œuvre d'outre-Manche. Dieu l'a récompensé, en nous éprouvant : ce sont peut-être deux biens à la fois. »

Un regard de l'artiste était dû, à Bruges, aux admirables Memling de l'hôpital Saint-Jean : « Ce vieil ami, écrit Lelièvre, est plus frais que je ne l'avais laissé il y a trente ans. Je l'ai trouvé embelli. Cet homme-là est-il ange ou sorcier? Ange, je crois. Comment se fait-il que ses couleurs rajeunissent avec l'âge, que les perles sur la tête de sa sainte Ursule et ses larmes sur les joues de saint Jean soient aujourd'hui plus luisantes et plus humides qu'elles n'étaient quand le bois les reçut du pinceau? »

A Anvers, trois cents trois vieillards recueillis par les Sœurs bénissaient le nom d'un religieux, le P. Hessels, jésuite, de qui Lelièvre écrit : « C'est un homme qui mérite qu'on fasse le voyage pour le connaître. Je le mets en pendant avec la flèche de la cathédrale. Et, pour vous dire franchement mon goût, je ferais cent lieues plus volontiers pour visiter une belle âme que pour contempler le plus beau monument. Le P. Hessels a fait pour notre asile d'Anvers ce que le curé de Saint-Sulpice à Paris a fait pour celui de sa paroisse : grande maison, grande chapelle, un jardin d'un hectare. Le Père a soixante-douze ans; et voici que de nouveau il se ceint les reins pour bâtir aux Sœurs une buanderie, un séchoir, une salle pour le repassage, des magasins de tout genre. Déjà il s'est assuré une partie des fonds. D'où cela lui vient-il? du Ciel! Je vais à l'instant même rendre visite à un homme si digne d'envie! »

C'était autre chose à Gand. Là, le bourgmestre, un libéral, faisant échec aux sénateurs, aux députés, aux bienfaiteurs, aux donateurs, aux vivants et aux morts, refusait obstinément de délivrer un legs de 70.000 francs fait aux vieillards des Sœurs. « Qu'arrivera-t-il de ce Gantois? se demandait Lelièvre. Je n'en attends rien de bon. »

Mais, en ce temps-là, il relisait la *Vie de sainte Colette,* la vierge de Corbie. Il la voyait, toute sa vie, aux prises avec

toutes les puissances séculières et autres de son temps, et n'en poursuivant pas moins la réformation de ses monastères. A ses amis d'Amiens il écrivait, 19 octobre : « L'histoire de votre petite Picarde me poursuit partout. Hier, en chemin de fer, je pensais encore à cette fondation de Gand où elle mourut; et j'avais hâte d'aller prier au tombeau de celle qui a touché le cœur de tant de princes, de cardinaux, de magistrats, pour qu'elle nous aide à vaincre la résistance du bourgmestre. »

Les temps devenaient mauvais pour les catholiques de partout. En Allemagne, le Kulturkampf battait son plein. Anvers, encombrée d'Allemands, comme on sait, était inondée par un débordement de la presse aux gages de M. de Bismark. Les Jésuites se ménageaient des refuges en Hollande. Le P. Hessels proposa à Lelièvre de lui faire voir Amsterdam. Le missionnaire accepta. « Ce qui m'a conduit aux bords du Zuiderzée, écrit-il, n'est pas précisément le désir de voir la ville qui a donné le jour à mon père; moins encore le besoin de contempler le paysage et le ciel hollandais. Mais il y a trois grandes villes dans ce petit État, La Haye, Rotterdam, Amsterdam, desquelles on me dit depuis longtemps qu'elles conviendraient pour un établissement de nos Sœurs. J'ai voulu me rendre compte du besoin et des moyens d'exécution. » C'étaient des jalons plantés sur la route de l'avenir.

Après des retraites prêchées à Liège, à Namur, à Louvain, Lelièvre termina sa tournée par Bruxelles. Là, le nonce de Belgique, Mgr Vanutelli, voulut l'avoir à sa table : « La noble hospitalité de trois plats, servis et enlevés en trois quarts d'heure, me reposa, dit-il, des repas interminables qui font une des gloires du clergé belge. » L'entretien lui fut un meilleur délice. « Nous avons parlé sans fin de nos amis communs qui sont devenus quelque chose. » Lelièvre nomme Monaco devenu cardinal, Aurelio de San Stefano, nonce de Lisbonne, Howard, archevêque, Vaughan, évêque de Salford, Capalti, Cattani, etc. » Pie IX fut célébré de concert à deux voix. Lelièvre rappela le jour où, en 1852, il l'avait entendu prêcher Jésus crucifié, debout sur le perron de la prison Mamertine. C'était sublime. « On sentait dans son air, son accent, son

geste, l'esprit des anciens détenus de ce cachot-là. »

Dans cette tournée de sept semaines qui naguère n'eût été qu'une promenade pour lui, les consolations n'avaient rien enlevé à la fatigue. Il la termina par une visite depuis longtemps attendue à ses amis de Rouen, M. Paul Le Picard, M. Cosserat, M[me] Hanguest, M. Gustave Delaistre, un grand homme de bien qui s'en allait à grands pas vers son éternité. Enfin un court séjour dans l'Orléanais, au château de la Renardière, près de Meung-sur-Loire, dans la famille Colombier, qui lui était apparentée, conquit de nouveaux et zélés sociétaires à ses entreprises charitables. Il ne revit la Tour qu'aux derniers jours de décembre 1872.

« Je suis à la Tour, je respire », écrivait-il le 26. Et un peu plus tard, 11 janvier 1873 : « Il y a de la glu de Capoue dans cette Tour ; et je m'y sens envahi par une si grande paresse que je ne sais comment je vais faire pour me détacher de là et me remettre à courir. » Ce qu'il qualifie de paresse était une insurmontable prostration de ses forces. Depuis un an et plus on lisait dans ses lettres. « Oh ! quelle vie que la mienne ! Priez donc pour moi. De plus en plus aller, venir ; de plus en plus acheter, bâtir ; de moins en moins s'appartenir, et n'entrevoir nulle part sur la surface du globe un lieu ou un moment de repos. » Et il s'écriait : « Trois mois de retraite, n'importe où, fût-ce au désert, seraient toute mon ambition. »

Il ne les demanda pas, il ne se plaignit pas, il ne refusa rien à ses chefs. Mais ses amis se rendaient compte de son épuisement. Le 8 janvier 1873, M. Marest écrivait : « La santé de notre athlète se démonte peu à peu ; il en a si étrangement usé et abusé ! Lui-même avoue que depuis l'Amérique, les voyages le fatiguent ; et il semble envisager avec une certaine appréhension un voyage d'Espagne qui lui est demandé ! » Cette lettre ajoutait : « De tous les capitaux qu'il a apportés à la Petite Famille, fortune, intelligence, hautes relations, dévouement, santé, c'était cette dernière chose qui paraissait la plus intacte. Enfin, si on peut le taxer d'avoir manqué de prudence, on ne l'accusera pas d'avoir manqué de générosité. Recommandons-le bien au bon Dieu pour

nous, pour la Petite Famille et pour l'honneur de l'Église! »

Le voyage d'Espagne demandé par ses supérieurs avait pour fin principale de tirer de leur effroyable misère, les maisons espagnoles, très éprouvées par la guerre civile entre Alphonsistes et Carlistes : « Cette misère retombe sur moi, venait-il d'écrire, elle m'étouffe, elle m'écrase. Mon esprit s'en va, à travers plaines et monts, d'un bout à l'autre de l'Espagne, de Lorca à Murcie, de Murcie à Baeza, à Tortosa, à Cacérès, à Ecija, où la famine aux longues dents frappe d'abord à la porte des maisons de nos Sœurs. »

Il avait espéré, nous dit-on, qu'une fois reposé, on le renverrait plutôt aux États-Unis. Néanmoins il partit. Le 3 février 1873, il était à Perpignan. La neige qui n'avait cessé de tomber depuis Orléans, couronnait le Canigou. Le voyageur souffrait de tout. Il se disait « plus dépaysé dans ce Midi qu'au fond du Missouri. J'ai trop vécu parmi les Saxons de langue anglaise et de langue allemande ». Les bruits, les éclats, la verbosité et l'outrance méridionale irritaient ses nerfs affaiblis. Sa tête endolorie ne pouvait plus se baisser pour écrire. C'était un homme démonté et démoli. En surplus, il n'entendait parler autour de lui que de pillages, massacres, incendies dont la Catalogne était le théâtre sanglant. Ce n'était pas pour le remettre : « J'en conclus, écrit-il, qu'à l'heure présente, un prêtre n'est pas plus exposé en Cochinchine qu'en Espagne. » Cependant il obéira : « Je ne vois pas pourtant que je puisse reculer devant la mission dont mes supérieurs m'ont chargé, et j'ai toute confiance que, grâce à saint Joseph, je me tirerai d'affaire. »

En ce moment son ami, M. Thiébault, se trouvait aux eaux d'Amélie-les-Bains pour le traitement des rhumatismes et de la pierre dont il souffrait cruellement. Lelièvre vint le visiter; il le lui avait promis. Pendant trois jours qu'ils passèrent ensemble à parcourir les environs et à parler de l'Écosse et de l'Irlande, Lelièvre ne lui demanda rien. « Le pouvais-je discrètement dans la position où il est? » M. Thiébault prit les devants : il fit de généreuses promesses pour son retour dans la Grande-Bretagne. Mais devait-il la revoir?

Le voyageur se trouva bloqué à Perpignan : la voie de fer de Gerona à Barcelone était coupée; la voie de mer par Port-Vendre, par Cette, n'était desservie que très irrégulièrement. Il se rabattit sur Marseille. Mais là, le matin du départ, de violentes hémorrhoïdes survinrent. Force fut de tout ajourner. Il prit la chambre et la garda. Ce n'était que le commencement.

Le prêtre se réfugia en Dieu; ses lettres le disent : « Ne pouvant agir, je méditerai. Dieu qui nous donne les jours, est bien maître de leur emploi. Mon temps ne sera pas perdu ». Un Saint lui tint compagnie : « J'ai relu toute la *Vie de saint Vincent de Paul,* par Abelly. La lenteur de ce style m'était rendue supportable par l'engourdissement de mes pensées. J'avais tout le temps de savourer à longs traits ces phrases dont la fin n'arrive que le lendemain. Ma grande faiblesse s'arrangeait de la paresse de l'historien. Elle me laissait ainsi goûter les beautés de l'histoire, absolument comme jadis je jouissais d'être traîné par des bœufs en gravissant les belles montagnes de l'Ombrie et des Marches depuis Spolète jusqu'à Macerata. »

Cette grâce du langage dissimulait à peine la profondeur de la souffrance. Les accidents se multipliaient en l'affaiblissant : *Tardiora sunt remedia quam mala,* écrivait-il, le 26 février; ce qu'il traduisait plaisamment : « Le mal vient par l'express et repart en coucou ». Plus sérieusement il ajoute : « Un corps malade à guérir, c'est une vieille maison à restaurer : on n'a jamais fini ». Ce fut alors que, mieux conscients de son état, ses supérieurs lui enjoignirent de ne pas quitter Marseille et d'y attendre de nouveaux ordres pour gagner l'Espagne, s'il y avait lieu. Il en était réduit à ne pouvoir plus lire que le journal, lui qui ne jetait jamais les yeux sur aucun! Ce lui était le plus sûr avertissement de sa faiblesse : « Je n'ai jamais été si bas de ma vie! »

Il est vrai qu'à cette date, le journal lui apportait le dramatique tableau de l'expulsion de Mgr Mermillod, évêque à Genève, par le radicalisme protestant de cette ville. Son cœur était avec lui, il écrivait : « Jamais, depuis Aristide, République ne trouva de citoyen plus digne de l'ostracisme. Voilà les pèlerinages à Ferney qui recommencent.

La figure du nouvel exilé ne ressemble guère à celle grimaçante de l'ancien. Peu d'hommes réunissent à ce degré, l'assemblage des qualités les plus rares. »

En définitive c'en était fait, pour le moment, du voyage en Espagne. Une lettre du 5 mars nous apprend qu'un second ordre était arrivé à Lelièvre de rentrer à la Tour, après un arrêt à Toulon, pour affaires.

Ses amis s'étaient justement alarmés. Marest avait écrit au frère Paul Le Picard : « C'était un navire beau et solide. Mais il a fatigué par tant de gros temps qu'il faut le radouber. Ce ne sera pas facile. Toutes les grosses œuvres étant tombées en mauvais état, on ne saura bientôt plus par quel côté le reprendre. » Quant à lui, sans nullement se dissimuler la gravité du mal, il le prenait gaiement. A l'abbé Bernard inquiet, il écrivait : « La chose n'est plus pour personne un sujet d'intérêt. Mais qui m'aurait vu dernièrement à Marseille aurait pu donner à mes héritiers des espérances. Je ne sais pas qui je ferai mon légataire universel ; mais je crois qu'il est temps d'y penser, et je recevrai volontiers ton avis à cet égard. Il faut avant tout songer à une personne désintéressée. »

Le repos et le domicile lui furent imposés par les médecins, sans terme déterminé. Une période s'ouvre donc, qui de la première semaine de mars 1873 se prolonge jusqu'à la fin d'octobre 1876. Ce sont trois années, ou bien près, qu'il passera à la Tour, sauf une interruption de sept mois, de septembre 1873 à mai 1874, pour la visite et le service des maisons du Royaume-Uni. La Tour, la vie de campagne, la vie de communauté, les prédications, les confessions, la direction, la correspondance avec les maisons des deux continents dont il reste le père : tels sont les objets qui vont terminer ce chapitre et nous montrer un autre aspect de son âme et de sa vie.

La Tour avait reçu les larges constructions et aménagements qui en font un si grand lieu. Le domaine avait été mis en culture, en prairies, en bois. La chapelle était bâtie : elle était d'un style sévère, religieuse, grande, simple. On disposait le cimetière. « Venez donc le voir, écrivait à M. Marest celui qui y repose aujourd'hui. Je sais que vous les aimez. Si vous

voulez, comme un bon chartreux, commencer à y creuser votre fosse, on vous donnera une bêche. Je ne crois pas qu'il y ait un ouvrage plus propre à procurer à l'homme une vraie et franche gaieté. A mesure qu'on descend dans ce trou, comme on apprend à rire des soucis de la vie présente ! »

On était à la veille de la fête de saint Joseph. En cette fête, neuf Sœurs firent leurs vœux perpétuels, trente leurs vœux temporaires, seize reçurent l'habit. On dîna dans la grande salle aux cinq cents couverts. Quelques-unes des Sœurs allaient partir pour les États-Unis, d'autres pour l'Angleterre : moissonneuses dans le champ que Lelièvre avait labouré et ensemencé.

La petite communauté des Pères auxiliaires s'était un peu accrue. Lelièvre y trouvait un sien compatriote, qu'il appelle « la perle des hommes », le P. Clainpanain, de Lille. La vie était régulière et douce entre ces hommes de charité, que réunissaient le même toit, la même table : « Il semble qu'il n'y ait pas de prochain, à la Tour, car nous ne disons jamais de mal de personne. Du journal pas un mot, quoiqu'on en reçoive trois. La douce solitude que celle où je passe le temps à songer, comme lièvre au gîte! »

La disparition d'un de ses membres mit la petite société en deuil. Lelièvre aimait particulièrement le P. Paul Gontar, un Angevin, lequel comme lui avait fait son droit, à Poitiers d'abord, à Paris ensuite. Il y avait vécu hélas! comme Augustin à Carthage. Mais un jour qu'il était entré machinalement dans une église où le saint Sacrement était exposé, au moment où la bénédiction allait être donnée, il entendit une voix : « Pourquoi ne te mettrais-tu pas à genoux? » Il s'agenouilla terrassé. L'office terminé, il était encore à genoux. La foule s'était écoulée : il était à genoux. L'église allait être fermée; il était à genoux. On l'avertit de sortir : depuis une demi-heure, il n'avait fait que pleurer. Au bout d'un mois, il déclara qu'il voulait se faire prêtre. Son père exigea que d'abord il fût reçu avocat : il le fut. Il entra à Saint-Sulpice, reçut le sacerdoce, revint à Angers; c'était l'heure où y arrivaient les Petites Sœurs. Gontar donna un lit aux vieillards; cette œuvre l'enthousiasmait, il résolut d'y consacrer sa vie. Durant trois ans

il se dévoua à la rue Saint-Jacques; puis il fut envoyé à la maison de Rennes, toujours souffrant, toujours content. Lelièvre, à peine de retour, fut lui fermer les yeux : « Vingt années de souffrances supportées sans une plainte ont reçu leur récompense, écrivait son ami. Il a été humble et obéissant; il s'est renoncé. Il avait donné tout son cœur et tout son bien à Dieu et aux pauvres. Est-il besoin d'autres titres pour mériter le ciel? »

Lelièvre avait compté sur le printemps de la Tour pour lui rendre ses forces. Mais, cette année-là, il n'y eut pas de printemps. Au 25 avril, le convalescent faisait encore du feu. « Là je pense à Marseille. Qu'il faisait bon devant cette mer bleue, sous ces grands pins, par un soleil brillant et une brise tiède de février! » A le lire, on dirait la vie d'un bon villageois retiré sous le chaume. Ses affaires, ce sont les moutons et leur tonte, le frère Julien et ses bœufs, les prés et la fenaison. « Les foins s'annonçaient superbes. Nous nous disions : voilà de quoi nourrir dix vaches de plus; même il nous en restera encore de quoi mettre dans nos bottes. Mais voici qu'il pleut, il pleut, comme dans la chanson ». On lit plus loin : « Nos froments sont vraiment beaux. Et comme l'avoine pousse drue dans le champ de l'étang! Dans le potager, les corbeaux ont mangé tout notre semis de pois; mais les choux sont déjà pommés... Voilà, un échantillon de nos entretiens entre confrères. Cela revient régulièrement deux fois le jour, à dîner et à souper. » Voilà aussi ce qui remplaçait, dans les lettres à Louis Marest, les affaires du Nouveau Monde et la description des grands lacs et des forêts vierges.

Toute cette nature qu'il aimait se surnaturalisait à ses yeux, quand elle avait l'honneur d'être visitée, parcourue, par la procession de la Fête-Dieu. Il écrit : « Notre-Seigneur, qui s'est promené jadis dans le Paradis, du temps d'Adam et d'Ève, n'avait pas l'air ce jour-là de se déplaire parmi nos jardins. Il n'a pas toujours marché sur les roses du temps qu'il parcourait la Judée. On ne lui faisait pas non plus de si beaux reposoirs. Peut-être aussi qu'on ne l'y aimait pas tant qu'à la Tour! » Et toutefois, à la Tour, à ces processions du noviciat et de la Maison Mère, une chose manque à

Lelièvre; elle doit aussi manquer au divin Triomphateur : c'est le cortège des pauvres : « Les pauvres, écrit-il, ne sont pas seulement le premier ornement de ces fêtes, dans nos maisons de vieillards, mais la vraie société de Notre-Seigneur, la compagnie de son choix. Ils sont pour les Petites Sœurs leur trophée, leur couronne. Nous en trouverons beaucoup là-haut qui, eux, viendront en procession à notre rencontre : *ut recipiant nos in æterna tabernacula.* »

Le village lui était familièrement ami. L'ancien maire de Saint-Pern étant venu à mourir, Lelièvre lui décerne dans ses lettres cette petite oraison funèbre, d'une finesse achevée : « L'ancien maire de Saint-Pern est mort pauvre et digne homme. De 1828 à 1873, il administra la commune et présida au lutrin. Il lui arrivait bien parfois de chanceler les jours de foire, mais toute sa conduite était droite. Aristide l'Athénien serait mort chez les Petites Sœurs des Pauvres, s'il y en avait eu de son temps. C'est ce qui arriva à Pierre Vacher, l'ancien condisciple de l'archevêque au petit séminaire, le père de deux enfants ingrats, le premier magistrat d'une commune reconnaissante. Les Petites Sœurs de Dinan lui fermèrent les yeux, après qu'il eut réglé ses comptes avec Dieu, plus aisément qu'il n'eût su le faire de ceux de sa municipalité. Deux Sœurs et quelques pauvres l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Nul discours ne fut prononcé; nul monument ne s'élèvera sur cette tombe. J'écris ces lignes à la mémoire d'un paysan qui ne fut ni impie, ni méchant, ni fripon, ni sot, ni ambitieux, ni vindicatif; qui fut bon homme, et qui, pendant sept lustres, gouverna en paix sa paroisse. Sa politique ne remontait pas plus haut que M. le préfet. Comme tout gouvernement lui donnait un préfet, il était content de chaque gouvernement. »

La société des frères, des ouvriers, des domestiques était la société ordinaire de Lelièvre. L'un d'eux était un miraculé. Il nous le fait ainsi connaître : « Pierre est un petit bonhomme de notre maison de Rennes qui y fait toutes les courses, depuis seize ans que saint Joseph lui a rendu des jambes. Le miracle qui s'opéra alors en sa faveur fut aussi soudain et aussi complet que ceux de l'Évan-

gile. Pierre avait les deux jambes desséchées, reliées l'une avec l'autre, et ne pouvait s'en aider pour aucun mouvement. Il y avait deux ans que les médecins l'avaient déclaré incurable. Un bonhomme très pieux, un vrai chrétien, qui était son voisin d'infirmerie à Rennes, ne fut pas de cette opinion, et le détermina à commencer une neuvaine en l'honneur du saint Joseph du jardin. Chaque jour le bonhomme, aidé d'un autre, portait l'invalide aux pieds de la petite statue, à une distance qui n'est guère moins de trois cents mètres. Or, au dernier jour de ces dévotions fatigantes, comme on passait le petit pont de bois qui fait le milieu du jardin : « Mettez-moi à bas, dit le porté aux portants, je sens quelque chose dans les jambes, je vais essayer de marcher. » On lui obéit, il se dresse seul, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps; puis un pas, deux pas, trois pas, puis jusqu'à saint Joseph, puis le retour à la maison. Le lendemain une promenade à Rennes, le surlendemain une course jusqu'à son village, à trois heures loin. Voilà comment ce Pierre faisait hier dix lieues pour nous amener nos quatre bœufs. Ils sont jolis, noirs et blancs, de petites bêtes, de petits corps, des cornes énormes, la vraie vache bretonne; mais très maigres, car tout l'été on les a envoyées paître à la lande. Nous les engraisserons. »

Tout cela c'était le délassement. L'occupation, le travail, étaient l'administration, le secrétariat, la correspondance, le parloir; particulièrement les affaires d'Angleterre et d'Amérique dont il avait la clef, dont il gardait le soin. Puis ce fut le ministère des Sœurs et des novices; il y en avait jusqu'à cinq cents dans la maison, à l'époque des retraites. Lelièvre aimait ce labeur : « Par une grâce toute spéciale de Dieu, et que je puis appeler miraculeuse, on a eu besoin de moi au noviciat, et on m'a tenu à poste fixe. C'est une situation dont je n'avais pas la moindre notion, mais à laquelle je trouve de la douceur. »

La douceur, celle que le prêtre trouve à la culture des âmes, s'assimilait dans son esprit à celle du laboureur qu'il voyait alors moissonner et lier les gerbes destinées à ses greniers. Ainsi Dieu fait-il de sa moisson céleste. Une

très vaillante et très méritante sœur, la Mère Paul-Josej étant morte à Bordeaux, juillet 1873, Lelièvre en écrit lignes d'une si sereine beauté :

« De quoi est-elle morte? me demanderez-vous. Je répı drai : De la volonté de Dieu qui l'appelait, de l'amour de D qui se hâtait de la récompenser. En cette saison où le mo sonneur lie joyeusement les gerbes, et où le vigneron prép ses celliers, Celui dont le soleil dore nos guérets a trouvé c cette récolte était mûre. Il a pris en main la faucille, et fruit tombé sur le sillon a été porté là où s'amasse tout ce c le monde produit de vraiment bon. De quoi est-elle mor De ce que son noviciat de la terre était achevé, et qu'e avait fourni au ciel sa dot de vertu, de piété et de char Elle est morte de s'être dévouée, de s'être sacrifiée, de s'ê dépensée, prodiguée, de n'avoir pas calculé ses forces, d'avoir été, pendant vingt-cinq ans, de jour et de nuit, service des pauvres, au service des Sœurs, dans ses de maternités de Nancy et d'Amiens. Elle avait passé par travaux qui exercent, par les joies qui élèvent, par les t bulations qui purifient, par la patience qui brise, par orages qui courbent, par les soleils qui fécondent, par rosées qui tempèrent, elle était mûre pour le ciel ».

L'archevêque de Rennes, Mgr Brossais Saint-Marc s'é pris d'une estime pleine d'admiration pour ce grand ouvı de l'Évangile. Il le tenait pour un des prêtres les plus m tants et les plus saints, non seulement de son diocèse, m de l'Église de France. Il le lui voulut témoigner. Par Lett du 12 août 1873, l'abbé Lelièvre fut nommé chanoine ho raire de l'Église métropolitaine de Rennes. C'était un b faible acompte sur le denier que l'Évangile a promis à c qui ont porté, dans les champs du Seigneur, le poids du j et de la chaleur!

Au miracle de la multiplication des fondations, Dieu fai correspondre celui de la multiplication des vocations r gieuses : miracle de l'amour humain répondant à celui la toute-puissance divine. Le spectacle que Lelièvre en a sous les yeux le lui rendait manifeste.

« De la Tour, je ne vois qu'une chose à vous marquer, écrivait-il à Amiens, c'est que, grâce à Dieu, le nombre des postulantes est plus considérable que je ne l'ai jamais vu. » Tel est le témoignage d'une lettre de mai 1874. En octobre, même année, une autre lettre annonçait, en la fête de sainte Thérèse, que « trente-deux postulantes prenaient l'habit ce jour-là; il en reste quatre-vingt-cinq ». Dans la matinée qui précéda la vêture, elles étaient deux de plus qu'à aucune époque de la Tour. En 1875, le lendemain de la fête de saint Joseph : « Nous avons eu une belle fête hier; une quinzaine de vœux perpétuels, quarante nouvelles professes, vingt-sept prises d'habit. On peut dire que la Tour est remplie comme un œuf ». Il fut un jour de cette année duquel Lelièvre pouvait écrire : « Hier, 28 juin, nous amena du même coup quatorze recrues dont deux filles d'un grand négociant d'Anvers. Aucune autre année n'a encore eu la fécondité de celle-ci. Nous resterons encore avec cent postulantes, après la prise d'habit de juillet. Bénissons Dieu et tenons-nous tranquilles. » Quelques mois après on lit, 6 février 1876 : « Le postulat est nombreux, il compte cent dix-huit sœurs! » La progression annuelle continue de la sorte; elle ne s'arrêtera plus.

Une de ces entrées en religion fit sensation, dans la maison et dans le pays environnant. Nous avons vu, à Rome, en 1866, M. et Mme Féburier qui y avaient rejoint l'abbé Lelièvre; et nous avons dit tout ce que leur devait la construction de la Maison Mère, et en particulier celle de la grande chapelle du noviciat. M. Féburier reposait maintenant dans la crypte de cette église, après une mort digne de sa sainte vie. C'est alors que sa veuve, qui y pensait depuis longtemps, forma devant Dieu le dessein de se faire Petite Sœur des pauvres. Aussi bien il ne lui en manquait que le nom. Le jour de l'Assomption 1874, elle en prenait l'habit. Quinze mois plus tard, en la fête de l'Immaculée Conception 1875, une lettre de Lelièvre disait : « La Petite Sœur Saint-Joseph des Sacrés-Cœurs a prononcé en ce jour, dans cette chapelle qui est son ouvrage, à deux mètres au-dessus de la tombe de son mari, les vœux qui l'unissent à la famille des Petites

Sœurs des pauvres. Deux Parisiens arrivés le matin, partis le soir, voulurent assister à cet acte, qui n'a pas souvent son pareil en raison des circonstances qui l'accompagnaient. L'un est le neveu, l'autre l'enfant d'adoption de la nouvelle professe. La vue du bonheur qui éclatait dans toute sa personne les a réjouis. Ils rencontreront à Paris des gens qui cherchent le bonheur; ils ont vu ici celle qui l'a trouvé. Jamais figure plus rayonnante ne s'est montrée dans cette vallée de larmes. Vous savez que le tombeau de la Petite Sœur est déjà tout prêt à côté de celui qui renferme les restes de M. Féburier. »

Ce n'était plus chose rare que l'entrée de postulantes appartenant aux premières classes et aux premières conditions de la société. Le P. Lelièvre les mentionne brièvement, et le plus souvent sans nommer les personnes. Il dit par exemple : « Une nouvelle petite comtesse des bords de la Loire vient d'entrer dans une de nos maisons de Paris. Une autre demoiselle, qui est aussi des bords de la Loire, et qui ne savait pas mettre ses bas elle-même, est le modèle du noviciat; la voilà ferrée dans l'art de laver les assiettes. En quelques semaines, elle s'est élevée jusqu'à la perfection de la chose. On croit aussi qu'elle sera bientôt capable de dresser une table et de mettre le couvert. Combien de choses, a dit un moraliste, un maître ne devrait-il pas apprendre avant de faire un médiocre domestique! »

Une lettre presque entière est consacrée à célébrer la religion d'une noble famille de Nancy, d'origine bretonne, dont une fille vient de se donner aux pauvres dans la joie de son cœur. Deux de ses frères sont à l'abbaye bénédictine de Solesmes, un autre dans la Compagnie de Jésus. Il est aujourd'hui à Madagascar. Le père, la mère, deux sœurs demeurées dans le siècle, y vivent comme dans le cloître, donnant à l'exercice de la piété leur vie, et à celui de la charité leur temps et leur bien. A leur fille, à leur sœur, Lelièvre souhaite de voir, comme sainte Élisabeth dont elle portera le nom, se changer en roses les morceaux de pain qu'elle va procurer aux pauvres. L'amour de Jésus-Christ les fait fleurir dès ce monde.

Là où les lettres de Lelièvre s'étendent et se complaisent,

c'est quand elles font la rencontre d'un de ces caractères, lesquels ont déjà fait, au sein de leur famille, le premier exercice de la vie de « la Femme forte » des Saintes Écritures : « Mercredi, on verra arriver chez nous une postulante dont les antécédents sont vraiment beaux, écrit-il en février 1876. Son père et sa mère étant venus à mourir quand elle sortait à peine de l'enfance, — elle avait dix-sept ans, — la laissèrent à la tête de huit frères et sœurs, avec une grosse exploitation maraîchère sur les bras. Elle accepta en esprit de foi le fardeau que la mort mettait à sa charge, conduisit la ferme, éleva la famille, sut inspirer à tous la piété et le sentiment du devoir dont elle était animée, si bien que, tous ayant grandi et étant aujourd'hui en état de pourvoir à leurs propres besoins, elle vient rejoindre chez les Petites Sœurs deux sœurs plus jeunes élevées par elle, qui ont déjà fait profession. Est-ce assez admirable! Les trois frères qu'elle laisse dans le monde sont aussi bons que les Sœurs qu'elle a données à Dieu ».

Lelièvre, un peu plus tard, revient sur sa postulante. « Elle est de Saint-Servan; elle a trente-deux ans. La sagesse, la discrétion, l'habileté, l'énergie qu'elle a déployées dans la conduite des personnes et des choses de sa maison, sont pour la ville entière un sujet d'admiration. Son visage, en entrant, portait une joie douce, contenue, sans mélange. Une de ses jeunes sœurs dit à la Bonne Mère : « Ah! vous aurez bientôt le régiment! » Quand il fallut se séparer, elles passèrent ensemble dans la chapelle, puis s'embrassèrent : « Allons! » Le cocher ferma la portière. On n'entendit plus que deux petites voix qui criaient de l'intérieur : « A bientôt! » Ni Joséphine, ni ses Sœurs n'avaient pleuré. Je me détournai pour cacher une larme qui roulait dans mes yeux. Il me semblait que les parents regardaient du ciel ce tableau, et qu'ils y prenaient plaisir. Cette pensée m'attendrissait ».

Comment le parfum de toute cette vie religieuse et du bonheur qu'on y goûte n'aurait-il point exercé son attraction sur les cœurs? La Tour est une solitude ; cependant les solennités de vêture et de profession y amènent d'ordinaire les familles des novices; et, à leur tête, des prêtres, des reli-

gieux, des évêques. Lelièvre raconte la joie qu'il eut d'y recevoir Mgr d'Oultremont, évêque du Mans, son ancien condisciple du Collège romain, grandi en dignité et autorité, grandi aussi en sainteté et en charité, chéri et béni de son diocèse entier. Il nomme plusieurs fois M. Thureau-Dangin, aujourd'hui de l'Académie française, un ami, qui voyait justement dans l'œuvre des Petites Sœurs un des puissants facteurs de cette renaissance du catholicisme en Angleterre, dont il s'est fait l'historien.

Une autre fois, il écrit, 7 juin 1874 : « Le soleil se couchait derrière les bois de Caradeuc, quand j'arrivai à la Tour pour y surprendre deux grands hommes qui venaient d'y arriver, l'un est Louis Veuillot, l'autre M. Lafont, dont le mérite artistique ne peut vous être inconnu. Le lendemain ils portaient le dais à la procession de la Fête-Dieu. Les deux autres bâtons étaient tenus par le frère Julien et par Éon, le serrurier de Becherel. Ce dais était formé d'un crêpe de Chine qui vaut bien mille francs et qui fut la propriété de Mme Féburier, avant qu'elle fût sœur Saint-Joseph des Sacrés-Cœurs. La cérémonie fut très simple et imposante ; bien des yeux étaient humides, d'autres des fontaines jaillissantes. Quelqu'un qui fut bien touché, fut Mlle Louis Veuillot. Sa sœur est entrée, il y a six mois, à la Visitation. Celle qui reste est la consolation d'un père qui n'a plus qu'elle. Je lui trouve pour notre noviciat plus de goût qu'il n'en faudrait pour le repos de ce père. »

Quelque temps plus tard, nous trouvons Lelièvre à côté de l'abbé de Lagarde, supérieur général de la Société de Marie, directeur du collège Stanislas, à Paris. S'il aimait les belles âmes, celle-là dut le satisfaire. « Il nous a tous séduits, dit une lettre à Marest. Ce n'est pas seulement parce qu'il a, pour ainsi dire, relevé ce collège de ses ruines, le portant de 75 élèves à celui de 700 pensionnaires, le faisant monter au premier rang dans les concours généraux et ceux pour l'entrée aux grandes Écoles de l'État ; mais c'est que tout ce travail, tout ce progrès, toute cette prospérité, sont l'ouvrage d'un homme en qui on sent qu'il y a tout l'esprit et tout le cœur d'un saint. Que j'eus donc de plaisir à faire sa connaissance ! Lui aussi était prêt pour

l'École polytechnique où il fût entré dans les premiers rangs. C'est quand la carrière lui était ouverte qu'il y renonça pour se faire prêtre et entrer dans la modeste Congrégation des Marianites. Pouvait-il se douter que ce fût là le chemin pour arriver à être proviseur d'un grand collège, et chevalier de la Légion d'honneur? Ah! quel mérite, et quelle vertu, et quelle sagesse, et quelle simplicité! Je ne tarirais pas si je voulais vous dire tout ce que je ressens pour ce digne oncle de la Petite Sœur Stanislas. Il ne lui manque qu'un estomac. Cependant il guérit, et aujourd'hui il mange à peu près comme vous. Les gens d'esprit ne sont pas ceux que digèrent le mieux : Mme Ledieu mange-t-elle ? »

Tout n'était pas joie dans les événements dont les nouvelles confluaient à la Maison Mère ; c'étaient souvent des coups d'épée qu'elles portaient à ce cœur de la petite Famille. Un jour de septembre 1875, arrivèrent à son foyer toutes les Sœurs de Genève. Chassées de là par le radicalisme protestant, elles emmenaient les deux tiers de leurs vieillards pour les distribuer entre les diverses maisons de l'Est de la France : « Elles ont beaucoup souffert, à cause de leurs pauvres. Ceux-ci étaient dans des angoisses qui faisaient mal. Le curé a donné à chacune des onze Sœurs une image du Sacré-Cœur portant ces mots : « Au revoir, à Genève ! » Les soixante-deux vieillards qui se sont expatriés se trouvent repartis entre huit de nos maisons du voisinage. »

Dans le même temps, des menaces semblables étaient intentées par le gouvernement allemand aux établissements de l'Alsace-Lorraine. Mais tous ces nuages passaient bien audessous de la lumineuse région dans laquelle la foi des Sœurs a élu domicile : « L'expulsion de Strasbourg ne nous est pas signifiée, écrivait Lelièvre. Vous savez d'ailleurs le caractère des Petites Sœurs. Si elles étaient invitées à prendre la place de Damoclès, elles n'en souperaient pas moins de fort bon appétit. Elles sauraient que l'épée pend à la volonté divine. Leur *Benedicite* dit, elles ne regarderaient seulement pas en l'air : c'est contre les usages de la maison. »

Au sein de ces travaux intérieurs et extérieurs, la santé

du missionnaire, quoique améliorée, était loin d'être refaite. Que de fois l'arthrite l'avait cloué sur sa chaise! Que de fois même la douleur lui arracha la plume des mains! « Je vois bien, avouait-il, qu'il faut que désormais je fasse entrer la santé en ligne de compte dans mon *Pater!* Elle est le *Panem nostrum quotidianum* que je demanderai chaque jour, et mes rhumatismes le *Libera nos a malo.* »

Cette délivrance il l'invoquait pour aller revoir les lieux desquels il écrivait : « Je ne suis pas tellement en Bretagne que je passe beaucoup de mon temps en Angleterre, en Écosse, en Irlande et même en Amérique. Il ne s'écoule guère de semaine sans que quelque affaire ne m'appelle de ce côté-là. »

Comment répondait-il à ces appels multiples? C'est ce que va nous apprendre le chapitre suivant.

CHAPITRE XVI

IRLANDE. — ANGLETERRE. — LES BONS PAUVRES

(1873-1876)

Lelièvre ne souffrait pas qu'on lui dît, même en riant, que l'Amérique avait supplanté l'Angleterre dans son cœur. « Certes non! écrivait-il de la Nouvelle-Orléans, août 1868. Même je vous déclare que je suis disposé à franchir dix fois l'Océan, par telle saison que ce soit, plutôt que de laisser en souffrance une seule de ces chères maisons d'Angleterre. S'il y a quelque chose à me reprocher ici, c'est que je pense trop à elles, que je me trouve encore trop épris de ces fleurs de grâce dont j'ai jeté la semence sur ce sol ingrat. » Toutes ses lettres en font foi.

C'est que, à ses yeux, de la conquête religieuse de l'Angleterre dépendait celle d'une grande partie du globe. Cette vue est belle autant que juste. M. Despierre, ayant un jour qualifié son zèle de missionnaire de « généreux effort en faveur de l'*étranger* », l'apôtre l'en reprit : « L'étranger! Veuillez remarquer, cher ami, que ce dernier mot n'est pas chrétien; considérez que nos maisons contribuent certainement au retour de l'Angleterre; et que convertir l'Angleterre c'est travailler au salut de l'Inde, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de la moitié du monde. Ce que nous faisons en France peut-être balayé d'un jour à l'autre; ce qui s'établit par là repose sur un fond plus solide, et tiendra plus longtemps, j'espère. »

Rentré en France aux premiers jours d'août 1872, ce ne fut cependant qu'en septembre 73, un an après, que sa santé lui permit de passer enfin la Manche, et de reprendre son travail dans le Royaume-Uni. L'Irlande fut le but principal de cette rapide campagne d'environ six à sept mois, de septembre 1873, à fin d'avril 1874. Le suivre dans ses démarches, à la lumière de ses lettres, serait repasser par des routes qui nous sont déjà connues. Demandons-lui du moins de nous présenter les pauvres, les bons pauvres qu'il y a rencontrés, et de nous faire entrer dans leur âme de patience et de bonté. Ce sera le meilleur moyen de nous faire pénétrer dans la sienne.

Il y avait seulement quelques jours que Lelièvre était à Londres, où 400 personnes, les Sœurs comprises, remplissaien ensemble les deux maisons de South Lambeth et de Portobello, quand il y fit une chute qui l'arrêta dès ses premiers pas. On releva sur le pont de Westminster un pauvre clergyman que ses lourds souliers, garnis de gros clous, avaien fait glisser sur le pavé visqueux : c'était lui. Il dut se résigner à une semaine de souffrance, moins dure encore pour lui que l'immobilité. Mais la charité n'y perdit rien. Il pouvait écrire ; il écrivit partout en France en faveur de ses infirmières et de leurs vieux clients. La buanderie de Petershouse, celle de Portobello, ainsi que sa paneterie, furent les trois monuments de son séjour à Londres, et le fruit de sa correspondance d'infirme.

A Leeds, il retrouva cent vieillards, tous catholiques, sauf un vieux méthodiste réfractaire. A Manchester, il prêcha la retraite aux Sœurs; elles ressuscitaient à ses yeux le spectacle de ses meilleures fondations d'Amérique. De là il se porta à Liverpool d'où il écrit : « Ma réception chez l'évêque a été fort bonne. J'ai de lui l'assurance que, dans un an, les Petites Sœurs seront appelées en ce lieu. » L'évêque de Shrewsbury lui proposa, à Birkenhead, une maison qu'il lui fit visiter et admirer : l'entreprise était amorcée. D'autres demandes lui arrivèrent de divers points : « Mais il y a des choses plus pressantes, » écrit-il. Le 28 octobre, il était en Irlande où Waterford l'attendait. Il y apportait le salut.

Waterford, depuis trois ans qu'il l'avait fondée, puis aussitôt quittée pour l'Amérique, était encore l'unique fondation de l'Irlande. Et combien insuffisante pour tant de pauvres « aimés de lui, par-dessus tous ceux de la Grande-Bretagne » ! Combien rudimentaire aussi ! Et cependant, « disait-il, cette première maison ne devra-t-elle pas servir de type et de modèle pour toutes celles qui viendront ensuite »?

Il est vrai que récemment une propriété de deux hectares avait été acquise : prairie herbeuse, rivière agréable, vue sur deux vallées. On s'était mis à bâtir. Sur un devis qui montait à 4.900 livres sterling on n'était assuré que de 1.500 livres tout au plus. L'excellente Bonne Mère, dans son inexpérience, avait pris avec les entrepreneurs l'engagement de payer à fur et à mesure de l'achèvement des travaux, sans terme fixe, ni crédit. Les ouvriers pressaient, on était lié vis-à-vis d'eux. Cette chaîne devenait celle de Lelièvre : « Me voici prisonnier de notre entrepreneur, écrit-il. Est-ce à moi d'achever une bâtisse que je n'eusse pas commencée, et d'acquitter des dettes que je n'ai pas contractées?

D'abord il fit prier : « Il faut qu'on sache en France que je suis pauvre, que je bâtis pour des pauvres, chez des pauvres qui ne peuvent m'aider que de leurs prières. Mais ils le font de toute leur âme. Nous les voyons prier du matin jusqu'au soir, ces nobles Irlandais dont plusieurs sont des confesseurs de la foi. »

Lelièvre se souvint alors de son ami Thiébault, l'instigateur avec lui de la fondation irlandaise. Mais hélas! quand le missionnaire passa en Écosse M. Thiébault n'était plus. Six mois après leur suprême entrevue d'Amélie-les-Bains, dans les premiers jours de juillet 1873, cet homme de bien, après de longues et cruelles souffrances endurées comme un martyre, avait fait la mort d'un saint.

« C'était mon ami d'enfance », écrivait l'abbé, et il en faisait un portrait auquel chaque lettre ajoute quelque coup de crayon. « Un homme simple, frugal, sans nuls besoins pour lui, sachant se passer de tout, avare pour être prodigue; envers ses domestiques très faible, envers les pauvres très généreux, envers ceux de sa famille et ses égaux

très raide; ami de la solitude et recevant ses visiteurs de façon à donner envie de rester et de revenir; se sacrifiant pour les autres, mais intransigeant sur la droiture et exigeant la réciprocité avec rigueur; une conversation enjouée, pleine de souvenirs, aventures et voyages; étrangement fantasque, mais fidèle. Nul n'avait sur lui plus d'influence que moi; nul n'était aimé de lui à l'égal des Petites Sœurs. Si je lui demandais pour elles, il commençait par me refuser. Puis le remords le prenait, le torturait, et il ne tardait pas à faire plus que je n'avais demandé... Cœur sincère, vertu inébranlable, mais rudesse dans les manières, intolérance dans le zèle, susceptibilité dans sa délicatesse, défiance au sein d'une impeccable équité. Avec cela cet homme unique portait dans les affaires une intelligence aussi rare que sa probité. Dundee l'entourait d'une considération universelle. Sa piété, tout d'une pièce, était sans fard et sans alliage. La soumission à Dieu le soutint dans toutes ses peines, et fit de sa maladie un sacrifice dont le Seigneur lui a payé le prix. »

Dans la tombe de M. Thiébault s'engloutissaient bien des espérances. Il avait promis un don à Waterford : il y fallut renoncer. Il avait fait à l'œuvre l'avance de 10.000 francs : il les fallut rembourser. D'autre part M[gr] O' Brien avait légué 150 livres à l'asile : le legs passa dûment aux créanciers. Lelièvre déçu, désemparé, multiplia les courses à Limerick, à Cork, à Dublin, auprès des banquiers de ces villes; ils exigeaient des gages. Où les trouver?

Il s'adressa à la France. « Waterford commença à devenir un nom célèbre en Flandre, en Picardie, en Normandie », comme écrivait Marest. Il tira sur sa famille proche et éloignée. En général elle fit honneur à ses billets suppliants. De M[lle] Thérèse Bernard qui lui envoya 1.000 francs il écrivait : « Ma cousine a dix-huit ans, elle est fille unique, petite-fille de M[me] Dambricourt, l'amie de nos Sœurs, grande, bonne, pieuse, et qui sait l'anglais. Je lui crois plus de qualités qu'il n'y a de francs dans son billet : comptez combien cela fait. »

Le bon abbé Bernard, après l'avoir aidé de sa pauvreté, lui indiqua en outre telle maison du Nord où la circonstance d'un mariage opulent ouvrirait peut-être les cœurs :

« J'ai cédé, répond Lelièvre, pour ne pas manquer à une indication venue de cet homme de Dieu. Je vois ma prose de mendiant portée sur un plateau d'argent à travers les salons dorés du château de X. ou de celui de Z. Elle passera sous les yeux d'un homme qui fut souvent mon compagnon de chasse, et sous ceux de la plus millionnaire des millionnaires du Nord. En sortira-t-elle plus riche? Si je ne l'avais saupoudrée d'un bon nombre de « Je vous salue, Joseph! », je n'attendrais pour elle qu'une exclamation de surprise, un hochement de tête, ou un envoi à ce que nous appelons ici le *waste paper basket.* »

A Waterford, un jour le P. Nolan, curé de ce lieu, apporta à Lelièvre 5.000 francs que lui faisait parvenir un inconnu. C'était un néophyte, qui demandait qu'on priât pour la conversion de son père. Et puis venait, de divers parts, la modique offrande des pauvres; et nous entrons ici dans une série de ces récits auxquels se complaît la plume de Lelièvre.

Il avait fait connaître à son ami d'Amiens que le vieux sacristain des franciscains de Waterford tenait à l'honneur de fournir aux Petites Sœurs les pains d'autel pour la Messe et pour les communions. Marest salua un émule dans ce frère lointain : « Quand vous verrez ce brave homme, dites-lui un grand bonjour de la part d'un confrère qu'il a ici, et qui depuis quatorze ans n'a guère cédé à d'autres, l'honneur d'offrir le pain et le vin du saint sacrifice. J'avoue que c'est presque la seule dévotion sensible qui me soit restée. Mais pour moi cette humble offrande a conservé son goût. Elle me fait mieux aimer la condescendance de Celui qui daigne recevoir du plus infime des hommes le pain sous lequel il cache ses amoureux mystères. Elle m'encourage à aller demander à Notre-Seigneur, sous les espèces de ce pain qu'il a reçu de moi, ce Pain vivant qui est lui-même... Vous direz tout cela à mon confrère; et, s'il est homme de foi et de piété, vous entendrez là-dessus des considérations autrement hautes que les miennes. »

Dans la maison même, chez les vieilles, « une petite bonne femme octogénaire ne cessait de prier pour que la Bonne Mère reçût de bonnes aumônes. Mais rien ne venait. Elle s'im-

patienta, et un matin elle dit à saint Joseph : « Je suis lasse de demander. Je ne sais, en vérité, si vous m'entendez ; il me faut un signe. Je vais sortir en ville, malgré mes rhumatismes. S'il est vrai que ma prière arrive à vous, faites que je trouve quelque chose pour la Bonne Mère, et que je ne rentre pas les mains vides! » Elle part. Il y avait quelques minutes qu'elle trottinait dans la rue, quand elle estaccostée par un vieux paysan, moins infirme qu'elle mais plus âgé, qui la reconnaît. C'était un homme de quatre-vingt-sept ans. — Kate ou Ketty, dit le campagnard, sais-tu l'adresse des Sœurs de charité? Je les cherche. — Quelles Sœurs? dit la vieille. Voulez-vous parler des Petites Sœurs des pauvres? — Il n'importe, si ce sont des Sœurs qui s'occupent des vieux. Tiens, Ketty, j'ai économisé quelque argent, je veux en faire une aumône, et, c'est pour cela que je suis venu; tu me conduiras où tu voudras. » — Quelque temps après ce colloque, mère Blanche entend un grand coup de sonnette, puis du vacarme dans le corridor : c'est Ketty qui l'appelle et qui accourt à elle, avec sa conquête. « Ma Sœur, dit le bonhomme, j'ai une petite aumône à vous offrir, s'il vous plaît. » La Mère tend la main pour recevoir un shelling. On lui en compte 500, c'est-à-dire 20 livres sterling. D'où il appert, dit Lelièvre, que saint Joseph entend la bonne femme; qu'il l'entend avec plaisir, qu'il prend intérêt aux affaires de la mère Blanche, et que le bonhomme de quatre-vingt-sept ans est un agent de saint Joseph, qui l'avait ce jour-là délégué à cet effet. »

Assurément les petites aumônes ne payaient pas les grosses sommes; mais elles en attiraient de riches; car Dieu les bénissait.

Voici le tour d'une domestique. A Waterford encore : « C'était à la saison où les arbres perdent leurs feuilles, parce que le soleil s'en va, et qu'il n'y a plus besoin d'ombre. Jeannette, l'ânesse des Sœurs, qui n'est plus jeune, étant tombée malade, qu'allait faire sans elle sœur Claudine? Elle lui chercha un remplaçant intérimaire. Elle le trouva, mais à quel prix : sept schellings par jour! C'était à la sœur Claudine de se les procurer elle-même. Tous les marchands de la halle, tous les

serviteurs et servantes des maisons où l'on recevait les dessertes, entendirent parler de la maladie de Jeannette. C'était l'histoire courante de toutes les cuisines. Plusieurs donnèrent pour le paiement du substitut. Un soir, la Sœur avait réédité sa complainte devant un groupe de domestiques protestants, bien nourris, et nul ne semblait être très touché de sa peine, quand une petite catholique, qui aidait à laver la vaisselle, dit : Attendez! La fille s'échappe, monte au plus vite, descend de même, retrouve sœur Claudine à la porte, lui glisse quelque chose dans la main, et se sauve. — « Trois shellings, dit la Sœur, en sentant trois pièces de monnaie. Que c'est beau de la part de cette enfant! » Elle arrive au réverbère, elle regarde : c'étaient trois souverains! Nul doute que ce ne fut toute la fortune de l'échaudeuse. »

Il n'y avait pas jusqu'aux mendiants qui ne voulussent donner. Les Petites Sœurs de Waterford rapportent qu'au coin de telle rue un pauvre vieux est toujours là qui les attend, qui les guette, les appelle, heureux à chaque fois qu'elles passent. Que si elles font mine de l'oublier, il leur fait signe : il faut qu'elles viennent. Aussitôt on le voit qui se met à fouiller ses poches, l'une après l'autre, à droite, à gauche ; c'est long, car il en a beaucoup, les retournant jusqu'à la dernière et jusqu'au fond. Elles ont beau protester : « Mais non, père tel, je vous en prie! Et vous? Pensez à vous, gardez quelque argent pour vous! — Non, non, mes Sœurs, prenez : pour moi j'ai toujours assez. » Et Lelièvre ajoute : « Voilà un homme qui sait son Évangile. Il a entendu la parole de Notre-Seigneur devant le tronc du Temple. Personne au monde n'a mis plus que lui dans le petit sac de la Sœur quêteuse. »

Les vrais et précieux trésors que la pauvre Irlande était heureuse d'offrir aux Petites Sœurs, c'étaient ses meilleures filles : je parle des postulantes, des cœurs d'or. A Waterford Lelièvre avait fait ménager dans les constructions une grande chambre pour elles, « car, dit-il, il s'en présente cinq ou six dès ce moment ». Lui-même, étant à Limerick, s'était donné la satisfaction de visiter, dans la banlieue, la mère de deux Petites Sœurs dont l'une était à Birmingham et l'autre à Dundee. Son récit est un tableau de mœurs :

« Une maisonnette proprette, un feu de tourbe qui sommeillait au foyer, une bonne odeur de pommes de terre qui s'échappait de la marmite, une vieille servante aux pieds vierges de chaussures, à la chevelure broussailleuse, mais de l'air le plus honnête, qui accourt à lui effarée : voilà ce qui saisit Lelièvre au premier coup d'œil. — La servante, raconte-t-il, parvint à me faire comprendre que sa maîtresse était à l'église , où elle la fut chercher. Je vis bientôt paraître une figure douce, bonne, affable, modeste : c'était mistress Dooley, la mère de nos deux Sœurs. Quand je lui dis que je venais lui donner des nouvelles de ses filles, elle ne tressaillit pas, elle ne poussa pas d'exclamation ; on vit seulement sur son visage l'expression d'une joie calme et contenue. Elle s'assit à côté de moi, et commença à me raconter la vocation de Bridgett et de Mary. Le récit en fut long. Surtout dans la bouche d'une mère, il était beau. »

Lelièvre le donne tout entier. Que ne pouvons-nous faire de même? La piété, la sagesse, la gaieté de Bridgett faisait d'elle le rayon de soleil qui éclairait la maison, quand un jour arriva qu'elle eut vingt-quatre ans et qu'elle dit à sa mère : « Je pars en Angleterre? — Pourquoi, mon enfant? Espères-tu que là-bas tu trouveras à vivre plus aisément qu'ici? — Mère, non, je pars pour entrer au couvent. — Ah ! ma fille, ma chère enfant; et ton père! Il n'y consentira jamais! » Le père proteste, en effet, que se séparer de Bridgett, c'est perdre son trésor, son bonheur, sa vie ; cela ne se pouvait pas. Mais le lendemain était un dimanche; père et mère furent voir le confesseur de la fille ; et quand on sortit de l'audience, au bout de dix minutes, il était arrangé que Bridgett partirait. »

« Elle était à peine débarquée à Londres que Mary disait : Je veux suivre Bridgett! Pour le coup, le père gronda et la fille se tut. Mais au bout de six mois, sans qu'on eût dit un seul mot de l'affaire, Mary était surprise préparant déjà secrètement son trousseau. La mère se récria : « Ah! ton père! ton père! » Le père rentra, on lui dit la chose : « C'est que, expliqua Mary, Bridgett doit quitter Londres pour se rendre en France, la semaine prochaine. Je voudrais bien

la voir; et puis je la remplacerai. — C'est bien, dit le père, il y a un bateau qui part demain pour Londres; je connais le capitaine, je te recommanderai. » Et, comme il fut dit il fut fait.

« La digne femme me conta ses autres épreuves, la mort de son mari, celle de son fils aîné qui s'est noyé dans le port, celle de son second fils qui, cinq ans plus tard, périt de même en mer, tous deux pieux, tempérants, laissant des enfants en bas âge. Il lui reste un fils avec lequel elle vit. Sa foi trouve sa satifaction dans la volonté de Dieu. J'ai vu une sainte. »

Cependant Lelièvre avait écrit, lundi de Pâques 1874 : « Avec Waterford, demandons à Dieu qu'il prépare les voies à une seconde et troisième fondation en Irlande. Plusieurs personnes continuent à s'en occuper à Cork et à Dublin; et j'ai toujours une correspondance active à ce sujet. Mais c'est de Dieu, de lui seul, entendez-le bien, que j'attends tout. »

Et en décembre, même année : « S'il est une ville pour laquelle des Petites Sœurs ont été instituées, c'est bien Dublin. » M[gr] Manning, M. Monsell, un ami de Lelièvre, appuyèrent ses démarches auprès du cardinal Cullen. Même la sœur Blanche s'était hâtée de se rendre sur les lieux. Le cardinal opposa un second refus, et cette fois définitif. « Nous avions eu le tort de nous offrir, écrivait Lelièvre : *Merces ultronea vilescit.* »

Cork fut plus heureux. Grâce à l'insistance de John Nicolas Murphy, dont la plume avait déjà célébré les Petites Sœurs, et de son ami Goldie qui fit exprès le voyage de la Tour, la sœur Henriette, Mère Assistante, fut envoyée à Cork. Sur une colline d'où le regard plane sur la ville, le port, les champs et les falaises, vingt acres de terre furent achetés. Lelièvre écrivit beaucoup pour activer et ensuite payer les constructions. En novembre 1875, il annonçait que la Mère Honorée prenait possession de Cork avec quatre Sœurs. Une petite maisonnette leur suffit, en attendant. « Je les crois aujourd'hui *at home,* écrivait-il peu après. Elles ne tarderont pas à remuer cette grande ville où la foi et la charité règnent en-

core dans les cœurs. » A cette date Lelièvre n'était plus en Irlande, mais tout avait été préparé, réglé et annoncé par lui.

Les trois semaines que Lelièvre avait données à l'Écosse, du 20 novembre au 15 décembre 1873, lui avaient fait retrouver partout le nom, le deuil et les bienfaits de M. Thiébault. A chacune des maisons écossaises, il laissait un legs de 50.000 francs. — « On bâtira donc à Dundee. Aux vieillards qui y sont, on en ajoutera soixante-quinze autres qui y attendent une place. J'espère que notre ami verra de l'autre monde le bien que vont faire ses 2.000 livres sterling. Je dis mes messes d'ici à son intention. Le souvenir de cet homme, mon si bienfaisant et si fantasque ami, ne me quitte plus. » — On bâtira donc aussi à Édimbourg. Lelièvre a dressé les plans de manière à recevoir vingt-cinq vieillards de plus. — On bâtira à Glascow. Même la Bonne Mère a fait déjà marché, non point pour 2.000 livres sterling, mais pour 5.200! « Nous avons préféré bâtir le tout en une fois, répond-elle naïvement. C'est si ennuyeux d'avoir les ouvriers chez soi! Et puis cela coûte plus cher de bâtir par partie ! » Lelièvre ne rit pas : c'était grave! Mais saint Joseph était là qui, chaque soir, s'entendait chanter neuf fois par les Sœurs, les bras levés vers lui, sur un air de complainte bien connu à la Tour :

Bon saint Joseph, écoutez nos cœurs,
Car vous êtes notre pourvoyeur !

« Saint Joseph donnez-nous de l'argent, et tout ce que vous voyez là devant ! » — « J'ai fait comme les Sœurs, ajoute Lelièvre : j'ai glissé devant lui le bilan de ma faillite, car, à la vue de cette dette nouvelle, en plus de tant d'autres, je suspends mes paiements, me déclarant insolvable ».

Un signe que la main de Dieu reposait sur la maison, c'est que des dons lui arrivaient par la main des petits. Une veille de Pâques, une voiture s'arrête à la porte de l'Asile, amenée par une compagnie d'Irlandais : « Ma Sœur, ce sont vos œufs de Pâques! » Ce disant, ils en déballent combien? Ni plus ni moins de 150 douzaines, la journée de 1.800 poules! Mais ce

n'est rien. On détèle le cheval et on repart. — Mais la voiture, qu'en faites-vous? — La voiture? mais elle reste, elle vous appartient, répondent ces braves gens. » Or elle était toute neuve, et leur avait coûté 80 livres sterling.

Une autre fois, ce sont deux hommes d'aspect peu rassurant qui, ne trouvant pas la porte, se sont permis d'escalader le mur. « Halte-là!... » La Bonne Mère accourt bravement vers les malfaiteurs : « Que venez-vous faire ici? — On nous a dit, Madame, que vous auriez besoin d'une vache? — Il est vrai. Eh bien? eh bien? — Vous en aurez une. » Le lendemain la poste apportait 500 francs qui, dans les vingt-quatre heures, devenaient une vache. « Ce qui démontre une fois pour toutes qu'il faut nous guérir des jugements précipités, et ne plus croire que c'est pour prendre que les gens escaladent les murs; c'est pour donner. »

Passant d'Écosse en Angleterre, Lelièvre avait vu Newcastle, Birmingham, Bristol, Plymouth, décembre 1873 et janvier et février 1874. Birmingham est en plein dans la construction d'une maison de briques écarlates, au village-banlieue de Harbonne? « Sera-ce le concert annuel de Talbot et de ses camarades de la fonderie Hardman? est-ce le bazar de charité qu'on prépare pour octobre, qui nous tireront d'affaire? On prie et l'on quête; on court en priant, on prie en courant; dire la peine que se donne la Mère Emmanuel serait à n'être pas cru. »

Bristol a fait de même. Après dix ans de *carcere duro,* une propriété salubre et grande, achetée à Catham Hill, va faire sortir les vieux de l'ex-écurie munie d'un plancher, qui leur servait de salle, etc. « Pauvre mère Aimée des Anges, c'est plus de 2.000 livres sterling que va lui coûter son cinquième vœu! »

Plymouth, sans changer de local, a dépensé pour s'agrandir 850 livres sterling. On avait commencé avec 10 shellings en caisse : « Je le dis humblement : ma foi n'eût pas été à la hauteur de la leur. Nulle part Dieu n'a plus fait sentir sa protection! » On présenta à Lelièvre « sept nouveaux vieillards, dont une petite bonne femme de quatre-vingt-quinze ans, la perle de la famille. On les disait tous gentils et mignons.

« Style de mère, et qui sent les petits hiboux de la fable. »

J'arrive à Newcastle et à ses merveilleuses histoires. Là aussi la maison des Sœurs avait été transférée dans la belle propriété de Meadowbank. Un jour, qu'après de longues et vaines recherches, la Mère Saint-Joseph était à prier depuis une heure devant le saint Sacrement exposé dans la chapelle des Dominicains, quand son homme d'affaires vint l'en tirer pour lui proposer et faire aboutir une bonne acquisition. C'était Meadowbank. Elle était exaucée sur place. Or là, sur le seuil de l'église, une pauvresse en guenilles l'attendait, qui va à elle, et lui glissant deux pences dans la main, lui dit souriante : « Dieu vous bénisse, ma Sœur ! » Ce que Dieu n'a pas manqué de faire, dit Lelièvre. Meadowbank est à nous. »

Lelièvre s'arrête à Newcastle devant les pauvres qui donnent : ce sont ses plus chers récits.

Micheron n'avait à ses débuts qu'une toute petite boutique d'articles de ménage. Le gros homme avait dit aux Sœurs, de sa petite voix flûtée : « Entrez, mes Sœurs, prenez cela, encore cela, tout ce qui vous conviendra; cela ne vous coûtera rien ; je me charge de l'envoi. Ce que je n'ai pas chez moi, je vous en donnerai l'argent. » Vous, vous prierez pour moi ! » Ce fut un marché conclu. Depuis huit ans que dure le contrat, la fidélité ne s'est pas démentie de part et d'autre. Mais aujourd'hui Micheron est un gros commerçant ; il avait une boutique, il a deux magasins, il a des commis à ses ordres. Il était pauvre, il est riche. Assez donc, ce n'est pas des riches que j'écris ! »

Le fait suivant est garanti. « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ; » Lelièvre en avertit, et il écrit de Newcastle : « Dans un pauvre village, les Sœurs quêteuses se présentèrent à la porte d'une pauvre cabane. Une femme était là qui, accroupie, chargée d'un enfant qu'elle avait attaché avec un châle sur son dos, travaillait activement à savonner le plancher de sa chambrette. Sept autres enfants se blottissaient dans un coin de la chambre pour laisser le champ libre à leur mère. Celle-ci leur disait : « Mes petits, vous n'aurez pas à manger que votre « père ne rentre. Il faut qu'il trouve tout propre, pour ne

« pas être tenté d'aller boire au cabaret. » Les Sœurs étaient là qui regardaient, qui écoutaient. La femme se tourne vers elles et, avec sa bonne figure : « Venez, mes Sœurs, entrez; « vous nous porterez bonheur! » Cela dit, elle déploie lentement un mouchoir, en dénoue le coin, en fait sortir un sixpence, et presse les Sœurs instamment de le vouloir accepter : « C'est tout ce que j'ai, dit-elle, mais je n'aurai jamais « fait si bon emploi de mon argent. »

« Sur ces entrefaites rentre le mari qui, lui aussi, présente la bienvenue aux Sœurs. Et comme celles-ci se retiraient : « Mais non, dit la femme, demeurez : mon homme aussi « vous donnera; il a bon cœur. » C'était le samedi, jour de la paie. L'argent de la paie est étalé. C'est, tout compte fait, le nécessaire pour le ménage de la semaine; il ne reste en plus que six pence : le coût de son tabac. Se passer de tabac, est-ce possible? Le mari hésite. La femme insiste, et fait si bien qu'à la fin le sixpence passe de la table dans le sac de la Petite Sœur.

« Celles-ci, pour le coup, se disposaient à prendre la porte, quand quelqu'un entre, un marin, qui faisant résonner la chaumière de trois hourrah! « C'est moi! » Et il se jette au cou de son ami : « C'est moi! Je reviens d'Amé- « rique, tu sais. A preuve ce gros paquet de tabac de la « Havane, que je t'apporte. Tiens, en voici pour fumer pen- « dant trois mois, toute la journée! » Nos Sœurs, n'en pouvant croire leurs oreilles et leurs yeux, rendirent gloire à Dieu, et s'en allèrent d'un cœur confiant, continuer leur quête. »

Mais ce n'est plus un ménage, c'est toute une paroisse d'ouvriers qui veut donner aux Sœurs. Écoutons Lelièvre : « Un jour, les quêteuses se promenaient, comme elles font souvent, dans les rues de Newcastle, quand elles sont abordées par un prêtre qu'elles ne connaissent pas : « Comment, mes Sœurs, dit l'inconnu, se fait-il qu'ayant quêté dans toutes les paroisses du Cumberland, vous ayez négligé la mienne? C'est sans doute à cause de sa petitesse et de sa pauvreté. Mais sachez que Millom est très bon, très bon. On y attend votre visite; venez : vous ne regretterez pas votre peine. » Il n'en fallut pas davantage pour décider

les deux Petites Sœurs. Dès la tournée suivante, les grèves de Millom voient apparaître les deux manteaux noirs. Il y a deux Millom, l'ancien et le nouveau, ne formant qu'une paroisse. L'ancien compte une quinzaine de feux, le nouveau n'en a guère moins de deux cents, grâce à une population d'Irlandais catholiques qu'y a attirés le travail des forges.

« Le curé ayant annoncé la visite des Sœurs, la première quête faite parmi les ouvriers donna en une seule journée 12 livres sterling. C'était plus qu'on ne s'en promettait. Les Sœurs étaient satisfaites, mais le curé pas encore. Il fit savoir que, le dimanche suivant, il fera placer dans son église un plateau pour recevoir l'argent offert aux Sœurs, et une table pour les denrées et provisions. Le plateau déborda de shellings et de sixpence; la table, de thé, de sucre, d'œufs frais, même de viande et de volaille, y compris trois canards. On en remplit un mannequin cubant plus d'un stère. — Le dimanche suivant, M. le curé recommença de plus belle : « Ce n'est pas tout de nourrir les pauvres, il faut les vêtir! » La table se dressa de nouveau; et, le lendemain, une malle énorme gravissant les hauteurs d'Elowick, s'arrêtait à la porte des Sœurs et y déposait de quoi remplir une boutique de fripier.

L'abbé Lelièvre ajoute : « Ce curé, le P. Crolly, jouit d'une autorité extraordinaire sur toute cette paroisse où il a aboli l'ivrognerie, où il n'y a pas de cabaret irlandais, et où la sobriété fait la fortune de ce petit peuple : « Voyez les ivrognes, leur dit-il, ils sont toujours gueux, mal vêtus, mal logés, endettés et ruinés, même avec des salaires plus gros que les vôtres. Vous qui ne buvez pas, vous achetez vos maisons, vous ne manquez de rien, vous pouvez faire l'aumône, vous avez le superflu! » C'est de ce style qu'il leur parle; et, grâce à lui, Millom offre le spectacle unique d'une bourgade où l'industrie et la morale chrétienne ne sont pas à couteaux tirés. »

Finissons, puisqu'il faut finir, par l'histoire de « l'homme au pot d'étain ». C'est un récit à la Dickens, un peu long, mais si vivant, si vrai!

« Sœur Blanche, sœur Marie-Arsène, approchaient un soir d'une maison qui était à peu près la dernière de la ville, et par laquelle, chaque quinzaine, elles terminaient leur pénible collecte. Trempées, fatiguées, mal chaussées ce soir-là, elles se réjouissaient de voir la fin de leur course. Mais comme elles frappaient à la porte, un petit vieillard à l'aspect très pauvre et assez rechignant, les arrête, en leur disant : « Ladies, je vous prie de venir chez moi. — Non, « non, il est trop tard aujourd'hui, ce sera pour une autre « fois, merci! » Là-dessus, les Sœurs pénètrent dans leur dernière maison. C'était une boutique où l'affluence était grande. Chacun des clients faisant lentement sa petite aumône, un bon quart d'heure s'écoule de l'entrée à la sortie. Mais ni l'attente ni le mauvais temps n'ont fait perdre patience au petit vieux. Il est là à la porte, qui redit aux quêteuses : « Ladies, je vous prie de venir chez moi. » « Voilà qui est bien désagréable, se disent en français les « deux Sœurs. Où va-t-il nous entraîner, pour nous donner « son penny? »

« Elles ne laissent pourtant pas d'aller; traversent quelques ruelles obscures; gravissent un mauvais escalier, arrivent à un galetas où la lueur d'une chandelle éclaire un tableau de crasse, de désordre et de misère. Deux chaises, une mauvaise table, un grabat, quelques hardes, quelques pots d'étain et de terre. Le petit vieux leur dit : « Ladies, « asseyez-vous. — Non, fait sœur Marie-Arsène, à bout de fa- « tigue et de patience. Il est tard, si vous avez quelque chose « à nous donner, faites vite, nous partons. » Le petit vieux hoche la tête, tire lentement de dessous son lit le plus sale de ses pots d'étain, en ôte le couvercle, et renversant le contenu sur la table : « Ladies, dit-il, comptez. » Une grosse poignée de souverains était étalée. Les Sœurs regardaient la table, regardaient le bonhomme, elles se regardaient. — « Comptez et prenez, c'est pour vous, tout pour vous, » disait le maître du logis. Elles de compter : « Trente-trois souverains, disent-elles. — « Ah! fait le vieux, il en faut « trente-quatre. » Il secoue sa boîte, et le trente-quatrième qui était resté collé dans la crasse, paraît à l'appel.

« Tout cela semblait fort étrange. Comment tant d'argent est-il venu à celui qui paraît être la misère en personne? Voilà ce que Sœur Marie-Arsène se hasarde à lui demander. « Je l'ai gagné, Ladies, je l'ai gagné à la sueur de mon front. « Je l'ai retiré de la banque, pour vous, ce matin. — Mais de « quoi vivrez-vous, si nous prenons tout cela? — J'en ai « encore, Ladies. Je suis vieux. Je ne puis plus durer long- « temps, je ne dépense guère, j'irai trois ans avec ce qui me « reste à la banque. Si je passe ce temps, j'ai le workhouse. »

« Après une petite pause pendant laquelle les Sœurs se consultaient, ce financier en guenilles reprit : « J'ai peur « que vous ne croyiez que je fais tort à quelqu'un. Sachez « que je n'ai ni parents, ni amis, personne pour me donner « un verre d'eau si je suis malade, personne pour m'enterrer. « Si je meurs, tout ce que j'ai va à la Reine. La Reine n'a « pas besoin de mon argent; elle est assez riche. Vous, « Ladies, vous en avez besoin. Je vous vois courir par la boue, « la pluie, la neige, pour trouver quelques pennys. Mon or « vous fera plus de bien qu'à la Reine. Voilà ce que je me « suis dit, pendant que j'étais malade, ces jours passés. J'ai « pris ma résolution; j'ai décidé que, si je guérissais, mon « argent serait pour vous. Je suis guéri; prenez! »

« Là-dessus, sœur Marie-Arsène fit un signe de croix, car elle craignait quelque diablerie. Elle ouvrit son sac à sous, mit tout cet or avec tout ce cuivre, dit bonsoir et partit.

« Depuis lors les Petites Sœurs ont fait connaissance avec leur bienfaiteur nocturne. Il a nom Denis Murphy. Il ne savait rien des Petites Sœurs, sinon qu'elles quêtaient pour une bonne œuvre. De temps à autre il les guette encore, avec sa pièce blanche ou jaune. Toute sa religion consiste dans le baptême qu'il a reçu à l'Église catholique, voilà tantôt quatre-vingts ans. Dieu veuille, s'il tombe malade, qu'il arrive à notre Asile. Il n'y veut venir que pour mourir; mais la grâce attachée à l'aumône le poursuivra et le sauvera. »

Le 13 mars 1874, après une traversée des plus orageuses et périlleuses, Lelièvre se retrouvait à Londres. Il lui semblait que ces deux maisons, les plus familières pour lui, étaient les plus en souffrance. Il intéressa de nouveau en

leur faveur la Tirelire d'Amiens : « Ah! si leur filature faisait de bonnes affaires, je ne serais pas si gêné. Mais mes filateurs de lin filent en ce moment un mauvais coton ». Il intéressa à une vente de charité pour Londres, la maréchale de Mac-Mahon, pour un fort beau lot; il demanda à son cousin Henri Harpignies un de ses lavis tant admirés : « J'ai tiré avec Henri mes premières alouettes, je lui ai donné à Rome ma dernière pipe. Il m'a enseigné à dessiner les arbres sans compter les feuilles; il jouait alors de la basse. Il m'écrit qu'il est à mon service ».

Là encore, à Londres, l'ami des pauvres aimait à s'édifier auprès de bons vieillards en qui il considérait des prédestinés. Tel, à Portobello, ce pieux Richard qui y remplissait l'office de premier aide de la Sœur infirmière. « La religieuse la plus dévouée ne l'était pas plus que lui. Les soins les plus rebutants étaient ceux qu'il affectionnait. Couchant au milieu de ses malades pour être à leur service, la nuit comme le jour, sans prendre une seule journée de récréation et ne montrant jamais qu'un visage de bonne humeur et de contentement, Richard n'avait jamais connu d'autre passe-temps, dans ses heures de loisir, que d'aller prier à la chapelle. C'était un homme de Dieu. Il suivait pour la communion la règle des Sœurs ; il se confessait chaque semaine, et nul n'a entendu l'accent de cette voix pénitente sans en être pénétré, attendri. Combien de fois ai-je ressenti cela!... Je ne crois pas que, pendant tout le temps que j'ai connu cet homme, il ait perdu, un quart d'heure durant, la pensée de la présence de Dieu. A ses derniers moments il reçut le plus grand honneur qui pût être fait au premier lord d'Angleterre. Le cardinal Manning se trouvait à visiter la maison. Il vint près du lit du saint homme, s'agenouilla, récita les prières des agonisants, donna au moribond la dernière indulgence. Dieu voulut accorder cette gloire insigne à son serviteur mourant, comme un prélude et un gage assuré de celle qu'il lui préparait là-haut. Après avoir envoyé à ce chevet du pauvre son ange de la terre, il a député ceux du ciel pour introduire cette âme dans les tabernacles éternels! »

Quand Lelièvre apprit cette mort, il répondit par ce cri qu'on lit dans la même lettre : « O Richard, s'il est un homme sur cette terre à qui j'aie porté envie, et dont je suis encore un peu jaloux à l'heure qu'il est, c'est toi ! En qui ai-je vu, comme en toi, la foi et l'espérance, unies à la plus ardente charité ? Sa contenance et son regard disaient tout. On rapporte que ses derniers instants ont été ceux d'un saint. Je le crois bien. Maintenant, tout ce que je puis dire est ceci : « Richard, souviens-toi que je fus ton ami ; et que, bien que je t'aie vu pauvre, je n'ai jamais approché de toi qu'avec respect. Je suis ému, la plume me tombe des mains. O mère Noëmi, ô maison de Portobello, vous avez un protecteur là-haut ».

Cependant Rome suivait de loin, admirait, encourageait le missionnaire de la charité. Le 7 février, Lelièvre faisait savoir à Marest qu'une lettre aux armoiries cardinalices venait de lui apporter, à sa propre personne, la bénédiction du Saint-Père pour ses courses et entreprises apostoliques. « C'est, dit-il, par l'intermédiaire du cardinal Monaco qui veut bien ajouter à ce précieux envoi l'assurance de son amitié pour moi et de sa profonde sympathie pour les Petites Sœurs des pauvres. » Lelièvre ne se prévalut nullement de cette lettre, même pour ses demandes de secours. « Je n'irai pas, dit-il, me l'attacher au cou, pour recommander ma misère aux passants. » Seulement il déclare s'en tenir heureux et honoré : « C'est un *motu proprio* dont je me couvre, comme d'un chapeau de cardinal ». Il s'en couvre si peu qu'il n'en cite pas une ligne.

De la ville de Londres, Lelièvre put mener à bonne fin deux fondations qu'il avait entamées l'année précédente. Liverpool, ajournée par lui pour 1874, s'ouvrait juste à la fin de cette même année, et recevait sa première bonne femme ; elle avait quatre-vingt-cinq ans. « L'accueil reçu de toutes parts ne laisse rien à désirer. » Birkenhead, en face de Liverpool, avait commencé avec la bénédiction de son évêque pour tout bien. Le 16 février 1876, Lelièvre pourra écrire : « Notre Birkenhead est un petit paradis, chargé, il est vrai, d'une dette de 3.000 livres sterling, mais où les pauvres sont déjà nombreux et contents ».

De tous les désirs que Lelièvre allait emporter de Londres le plus pressant, sans contredit, était de voir une troisième maison de vieillards s'élever dans l'*East-End,* immense quartier de 4 à 500.000 habitants, vaste réceptacle de toutes les misères, plus peuplé de catholiques proportionnellement que les autres parties de la grande ville, et où cependant n'existait pas une seule institution catholique de charité. — « Nulle population chrétienne n'est plus déshéritée que celle là; la rue Saint-Marceau, le quartier Mouffetard, la Petite Pologne de Paris n'en approchent pas ». Le cardinal Manning avait demandé à la Tour cet établissement; le Pape le désirait. Lelièvre importuna de ce nom de misère la charité française : « Je mettrais ma montre au mont-de-piété pour ces gens-là, écrit-il. Mais ma montre ne vaut pas 15 francs, et elle est à la communauté. » Une parente lui ayant envoyé un gros billet pour son propre habillement, le billet fut envoyé pour East-End. « Grâce à l'art de mon tailleur, qui n'est rien moins que le bedeau de la paroisse, je suis, quant à moi, parfaitement gréé, comme disent nos Bretons. Mais nos pauvres déguenillés! Je sens cela cruellement, comme si j'étais moi-même sur le pavé, à la belle étoile. » Le 12 août 1876, une lettre dira : « Nous venons de faire une troisième maison à Londres. C'est notre 151e! Nous voilà plantés dans le East-End, au beau milieu de 500.000 pauvres! » Il triomphait.

Lelièvre avait quitté Londres à la fin de la quinzaine de Pâques 1874; il était à la Tour au commencement de mai. Sa fatigue était extrême. On l'envoya passer juin et juillet au Minihic en Paramé, près de Dinard, dans une maison destinée aux malades de la Petite Famille, sur un petit rocher dont le pied est battu par la vague. Ses grandes et seules distractions y furent « le spectacle grandiose de ces anses profondes où la lame ballotte sans cesse les débris de quelque naufrage » : ce sont ses expressions. Puis, quelques visites à la vénérable mère de l'abbé Lepailleur. « Il la trouvait assise à sa vieille fenêtre, sur son vieux fauteuil, regardant les vieux arbres et les vieilles croix de sa vieille église de Saint-Idène; mais l'esprit jeune, la mémoire fraiche, se rappelant et lui redisant les premiers débuts et aventures de

Jeanne Jugan, comme si c'était hier. » Enfin et surtout la visite assidue à une famille de pauvres gens découverte par sa charité : six personnes, père, mère et quatre enfants, réduits par la maladie de la mère à une misère noire : « Avec 20 francs, écrit-il à l'abbé Bernard, je les tirerais du désespoir. Mais je n'ai rien, absolument rien ; et de les voir souffrir me fait saigner le cœur. N'aurais-tu pas ces 20 francs? Ne pourrais-tu me les envoyer par retour du courrier? C'est l'objet de ma lettre. Si l'obéissance ne me tenait, je me sauverais d'ici, afin de ne pas avoir ce spectacle sous les yeux. »

En somme le Minihic, « l'endroit du monde où, disait-il, il avait souvenance de s'être le plus ennuyé », lui fût devenu insupportable si on ne l'avait bientôt rendu à la Maison Mère, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, au service non seulement de l'Angleterre et de l'Irlande qu'il venait de quitter, mais à celui de l'Amérique de laquelle il demeurait le correspendant et le chargé d'affaires pour ses supérieurs.

Il lui était fidèle. Ses lettres nous y font suivre pas à pas les progrès des fondations nouvelles : Indianopolis, Troy, Detroit en 1873, Richmond en 1874, Milwauckie et Chicago en 1876. Un jour, de quels cris de douleur retentissent ces lettres! C'est au commencement de mars 1876. Il vient d'apprendre que l'incendie a dévoré une grande partie de sa maison de Brooklyn ; et que dix-huit vieillards, ses vieux enfants qu'il nomme, qu'il évoque, ont péri dans les flammes!... Mais ces accroissements de son œuvre, en Amérique demanderaient un autre chapitre dans une histoire trop longue.

Telle était l'âme et l'œuvre de l'abbé Ernest Lelièvre, lorsque, le 16 avril 1876, il acheva sa cinquantième année. Le corps était affaibli, les forces épuisées, les membres raidis par la sciatique. Qu'importe ! « Je sais bien, disait-il, que je me suis tué pour l'Amérique ; mais ce serait à recommencer que je me tuerais encore ». — « *Sectamini charitatem*, dit saint Paul. Là est la sainteté, là est la félicité en ce monde ; car elle consiste à tout donner pour n'avoir plus rien sur la terre que ce qui fait le bonheur des élus dans le ciel ! »

CHAPITRE XVII

VISITES ET PRÉDICATIONS. — UN LIVRE

L'abbé Lelièvre n'était pas seulement le fondateur et missionnaire que nous venons de voir, que nous verrons encore. Il était aussi le visiteur spirituel, le prédicateur, l'apôtre des Petites Sœurs et des vieillards. Il est temps de le voir à cette œuvre.

Parlant de lui-même, il avait dit dans une lettre : « Par nature, je suis inerte comme une locomotive au repos. Je ne remue que si on me chauffe. » Le feu sacré qui le mettait en marche, c'était l'amour de Dieu et de ces pauvres vieillards à qui il avait tout donné. « Tout ce que j'ai ils l'ont eu, ma fortune et ma vie, sans compter mes dettes. Mais qu'est-ce que cela, fortune et vie, auprès de ces milliers et milliers de chrétiens arrachés au désespoir des workhouses protestants? Est-ce que je n'en ai pas vu des centaines bénissant à leur dernière heure, les Sœurs, leurs bienfaiteurs et moi? Avec cela combien de conversions de gens qui savaient à peine s'ils avaient une âme! Leur prière dans ce monde, leur intercession dans l'autre sont une puissance devant Dieu, et pour nous la plus sûre de toutes les garanties à notre heure suprême. »

C'était pour gagner ces pauvres qu'il s'habillait pauvrement : l'amitié rend semblable à ceux qu'on aime. Plusieurs fois, il s'exposa par là à des avanies qui ne le corrigèrent nullement, loin de là. A Lille, par exemple, comme il rentrait à l'Asile, les gamins de Saint-Sauveur poursuivirent

de leurs rires, de leurs cris, ce prêtre étrange, misérable, qui traînait sa soutane jaunie et sa chaussure grossière. Il ne put se soustraire à leur conduite bruyante qu'en se réfugiant chez le portier de la maison qui le couvrit de la protection de son balai.

C'était en pauvre qu'il voulait être reçu, logé, nourri partout où il allait. Survenant habituellement à l'improviste dans les maisons des Sœurs, il s'exposait à n'y trouver ni chambre ni lit pour le recevoir. « N'importe, ma Sœur, le moindre petit coin me suffira. » Ainsi lui arriva-t-il une fois d'être casé, faute de mieux, sous un escalier : il y passa douze jours avec une extrême satisfaction. Ce fut pire encore, une autre fois qu'arrivant dans une maison d'Angleterre où il n'était pas connu, son misérable aspect fit peur aux Sœurs, lesquelles n'osant toutefois lui refuser un gîte, le lui donnèrent en dehors de l'enceinte, dans un étroit réduit attenant au poulailler. Ce ne fut que le lendemain qu'il exhiba une lettre qui le faisait connaître. Comme il avait joui de la méprise!

Pour le coucher, il déclarait ne dormir nulle part mieux que sur la dure. Un matelas ou une paillasse, aussi plats qu'une planche, et non plus mollets, était tout ce qu'il lui fallait. Même la terre nue et le carreau suffisaient au besoin. Une Sœur ayant fait la remarque que, pour un homme de sa taille, on lui avait dressé presque un lit d'enfant : « Comment pouvez-vous y reposer, mon Père? — Oh! bien, ma Sœur, la chambre est plus grande que le lit. »

Même pauvreté dans ses repas. Il est peu de maisons qui ne soient riches de quelque souvenir sur la qualité et le choix des dîners du P. Ernest. En règle générale, c'était le dîner des vieillards, il n'en voulait pas d'autre : le *rata* du jour, et rien plus. Souvent moins encore : des pommes de terre à l'eau, du riz cuit dans son jus, des figues sèches. « Encore semblait-il que ce fût trop pour lui », rapporte une Petite Sœur. A l'une d'elles qui s'ingéniait à composer son menu : « Ne faites rien chercher pour moi. Je vois là un hareng sec; faites-le-moi griller pour mon dîner; j'aime les harengs. » Et une autre fois : « Pas tant de cérémonies : faites-moi

bouillir un chou; les lièvres aiment bien les choux ».

Mais pour les autres, pour les vieillards, pour les Sœurs, toutes sortes d'attentions charitables. Il fallait que rien de nécessaire ne manquât aux souffrants et aux souffrantes. C'est pourquoi le premier soin de Lelièvre, en arrivant quelque part, était d'aller faire visite aux malades et les entretenir un à un : « Qu'est-ce qu'on pourrait faire pour vous? Qu'est-ce qui vous ferait du bien? Quelle chose irait à votre goût? » Il s'en allait de là surveiller la cuisine. Il prenait soin que les dortoirs fussent bien chauffés en hiver. Il s'assurait au toucher que les couvertures étaient bonnes, qu'elles étaient en nombre suffisant, et que les pauvres vieux et vieilles y seraient bien commodément et chaudement la nuit. C'était un fils.

Je n'ai plus à dire combien il s'intéressait à la personne de tous et de chacun des vieillards, voulant les connaître nommément, se faisant raconter leur propre histoire individuellement. Voyons-le, par exemple, dans la maison de Marseille. C'était dans ses dernières années : « Le personnel de la maison est des plus hétérogènes, écrit-il de là. Le premier bonhomme à qui je parlai est de Albenga, le second est limousin. Après quoi j'ai fait la connaissance d'un tailleur de la Sarthe; d'un autre du même lieu, qui est coupeur du pain dans l'arrière-cuisine; puis celle d'un étendeur de lessive, enfant de Turin; d'un fils de l'Isère qui dirige nos travaux de nivellement, après avoir terrassé vingt-cinq ans ceux du chemin de fer. J'ai trouvé une Bretonne de Guingamp et une vieille Romaine à qui j'ai procuré le plaisir de bavarder l'italien. Parmi les Italiens il y en a un de Sarzana qui a vécu à Rome et dont la conversation est des plus intéressantes. Quand je lui dis que j'avais passé par Sarzana, que j'y avais mangé, que j'y avais dormi, que j'avais traversé la Magra, que je pensai m'y noyer, il fut dans l'enthousiasme. »

Il est d'usage et même de nécessité que quelques-uns des vieillards, hommes ou femmes, servent d'auxiliaires aux Sœurs dans le service de la maison. Lelièvre voulait toutefois que leur admission à l'Asile ne se subordonnât pas à cette utilité : « Il faut considérer leurs besoins et non les

nôtres. Ne préférons donc pas les jeunes, les valides, les plus capables, écrivait-il à Amiens. Mais les aveugles, les estropiés, les paralytiques, les manchots, tout ce qui sent la décrépitude et la seconde enfance : voilà le digne objet de nos préférences. J'y joins ceux qui n'ont et qui n'auront pas droit aux hospices. »

S'il se plaisait à vivre et converser avec eux, il trouvait plus d'attrait encore à prier dans leur chère et édifiante compagnie. Parlant d'une importante fonction papale à Rome pour laquelle il n'avait pas reçu de billet : « Je n'en ai pas cherché, dit-il. Les lieux où il y a presse n'ont jamais été pour moi des endroits favorables à la dévotion. J'en ai plus dans notre chapelle, au milieu de nos pauvres. Et j'aime à m'y sentir appuyé par leurs voix et par celles des Sœurs ».

Dans les maisons où il était en séjour ou même de passage, c'était lui qui, la nuit comme le jour, se tenait prêt à leur porter son ministère de prêtre. Il ne souffrait pas qu'on différât de leur administrer les derniers sacrements. A une Sœur il dit un jour qu'elle se hâtât de faire coucher tel vieillard, afin qu'il reçût l'extrême-onction. — Mais, mon Père, il n'est pas malade? » La nuit suivante, le vieillard mourut subitement, sans que rien ait pu le faire prévoir. Une autre fois s'adressant à la Communauté : « Pourquoi a-t-on négligé de m'avertir qu'un vieillard du dortoir d'en-haut était souffrant dans son lit? » Il se hâta. Il était déjà trop tard. On n'était pas loin de croire au don de la seconde vue chez cet homme de Dieu.

Il prêchait. Ses instructions aux vieillards étaient toutes simples, très cordiales, dites dans une langue digne, mais familière et accessible à tous. C'étaient les grandes vérités, du salut, celles de nos fins dernières, qui en étaient le sujet. Il se montrait pour ces pauvres très affectueux, très compatissant. Ceux qui ont été si malheureux en ce monde, pourront-ils se voir condamnés à l'être éternellement dans l'autre? D'avoir déjà fait leur purgatoire ici-bas, est une grande avance sur le chemin du Paradis. Le royaume des cieux appartient à ceux-là, de par la promesse et le testament du Seigneur.

Ses lèvres n'avaient que des paroles de miséricorde pour les pauvres pécheurs. Avec l'Évangile il professait qu'il n'est pas de coupable, fût-ce même un scélérat, qui ne puisse être pardonné. « Quand j'étais avec nos braves gens de Paris, écrivait-il, à Breteuil, à Beauvau, j'ai soutenu deux thèses qui ont excité quelques réclamations : l'une est que Garibaldi peut être sauvé, comme Barabbas eût pu l'être. Garibaldi est le Barabbas de Pie IX; mais qui me dit que le brigand de Caprera n'a pas été l'objet de quelque grâce extraordinaire, comme son confrère du Calvaire? Ma seconde thèse est qu'il y aura au ciel plus de comédiens que de journalistes. Le comédien ne ment pas : le rôle qu'il joue pour amuser, il sait que ce n'est qu'un rôle et que le public ne s'y trompera pas. Le journaliste, lui, ment, avec l'intention de mentir, en faisant croire qu'il dit vrai. Il trompe sciemment, volontairement, criminellement, c'est le métier : métier de Satan. » La première chose que Lelièvre demandait à ses bonnes gens, c'était donc d'être d'honnêtes gens, vrais, francs, loyaux : loyaux à Dieu et aux hommes. Quelle belle religion que celle-là!

Une des choses dont il s'abstenait de parler était la politique, et tout ce qui y touche : c'était prudence dans des discours s'adressant à des hommes de patries et de nationalités différentes. Cependant l'état critique de la papauté à notre époque pouvait devenir un sujet de scandale pour quelques-uns, dans les milieux protestants. Lelièvre les raffermissait par ses récits et tableaux de la Rome immortelle. Il entremêlait ses instructions et conversations sur ce sujet d'anecdotes, d'apologues qui disaient la même chose, en s'adaptant mieux à leurs habitudes d'esprit. Je trouve celle-ci dans ses papiers :

« Au commencement du règne de Pie VII, ou vers la fin de Pie VI, contait donc Lelièvre, un quidam, propriétaire anglais et protestant, aborde son tenancier, le catholique Paddy. — Mon cher Paddy, lui dit-il, faisons un pari. Je gage dix livres sterling contre vous que le Pape ne retournera jamais à Rome. — Dix livres sterling! répond Paddy, je ne les ai pas; et si seulement je tenais dix shellings je

m'estimerais heureux. Mais qu'à cela ne tienne : j'engraisse un cochon, et je veux bien parier la bête grasse contre vos dix livres que le Pape rentrera à Rome. — Conclu, fait le bourgeois...

« On se quitte, le Pape est rétabli sur son siège. Le loyal Anglais vient retrouver le manant qui travaillait aux champs; et celui-ci, le soir, étalait aux yeux de sa femme étonnée deux billets de banque de cinq livres. — Comment as-tu gagné cela ? s'écrie Bridgett. — Ah! ah! j'ai fait une gageure, et j'ai gagné. — Tu as gagé dix livres sterling? — Oui, contre notre porc. — Et si tu avais perdu? — Ah! je ne courais pas grand risque. — Mais encore! — Tu vas voir. J'ai parié contre M. Smith que le Pape rentrerait dans Rome. C'est lui qui m'a proposé le pari, quand le porc n'avait que deux mois. — Eh bien, dit Bridgett d'un ton grave, tu ne peux pas garder ces dix livres. — Comment, je ne puis pas les garder? — Non, il faut les reporter à M. Smith. — Et pourquoi encore, s'il te plaît? — Parce que toi catholique, tu savais bien que le Pape rentrerait à Rome, c'était sûr. Quand la chose est certaine et qu'il n'y a pas de risque, il n'y pas de pari.

« Voilà donc, le lendemain matin, Paddy chez M. Smith. Il tient les deux billets à la main; il a le front haut, l'air content : « Tenez, Monsieur, voici votre argent. Ma femme « dit que je ne dois pas le garder. — Et pourquoi? Le Pape « n'est-il pas à Rome? N'avez-vous pas gagné? — Il est vrai, « mais à coup sûr. Or là où il n'y a pas de risque il n'y a pas « de pari. Je savais, comme je sais que je vous vois, que le « Pape serait rendu à Rome. » Ce qu'ayant dit, le bonhomme laissa ses billets, fit sa révérence, et sortit. »

Lelièvre tenait l'anecdote de l'archevêque de New-York. Combien d'autres semblables émaillaient ses conversations!

Paul Le Picard raconte comment il fut témoin d'un entretien du P. Lelièvre avec les Sœurs de Dieppe et de Rouen. C'était à son retour d'Angleterre, 1865, je crois. « Toutes les Sœurs s'assirent par terre, comme c'est l'usage. Je jouissais d'entendre notre ami parler avec tant de verve et de pieux entrain. Je regardais avec bonheur les visages de

ses filles s'animant au récit des travaux de leurs sœurs. Elles buvaient ses paroles avec avidité. Il a ensuite visité les salles et les infirmeries avec la bonté et la gaieté que vous lui connaissez. » Il en était ainsi partout où il passait.

Les retraites prêchées aux Sœurs, à la chapelle, à la salle de Communauté, rappelaient les journées des saintes Femmes au Cénacle. La parole de Dieu en faisait les frais. Lelièvre déclare quelque part que, médiocrement sensible aux suggestions extérieures du culte, cloches, illuminations, musique, etc., tout son art pour entrer en dévotion et pour l'inspirer aux autres, se réduisait à aller devant le saint Sacrement ou à ouvrir la sainte Bible. « L'un et l'autre sont bien une même manne céleste, sous deux formes. Il semble que je comprends, mieux que jamais, que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Je sens la vérité de cette parole de David : *ignitum eloquium tuum vehementer, et servus tuus dilexit illud;* et une longue expérience m'en a donné une intelligence joyeuse. Le feu recélé sous les mots divins, où tout est esprit et vie, n'est pas d'ailleurs tellement latent qu'il ne s'en dégage de sensibles influences; il éclaire, il échauffe; et parfois les traits qui en jaillissent ont un éclat si vif que mes yeux en sont éblouis... » Il en donne un exemple, et il l'applique aux choses, aux hommes et aux événements de nos jours.

Cette application, il la faisait spécialement de l'Évangile. Il disait que la vie et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont « comme le programme et l'introduction de l'histoire de l'Église dans tous les siècles ». Il n'y a pas de conception de l'histoire du monde, comme de l'histoire des âmes, plus lumineuse, plus féconde, et finalement plus réconfortante que celle-là.

Marest pouvait écrire au frère Paul Le Picard : « Notre P. Ernest a l'étoffe d'un grand saint. Il me rappelle saint Paul dont il est imprégné tout entier. » Un très grand nombre de lettres adressées par Lelièvre à Marest ne sont en effet, d'un bout à l'autre, qu'un brillant et ardent commentaire de l'Apôtre. Il le savait par cœur, il se plongeait avec lui

dans ce que Paul lui-même appelle les profondeurs du Christ. Il essayait d'y faire entrer son pieux correspondant. Mais celui-ci déclare que les ailes lui manquent pour suivre le grand vol de Celui qui avait été ravi au troisième ciel.

Nous avons deux séries de cahiers et carnets portatifs, remplis de notes et d'extraits, qui servaient à Lelièvre pour sa méditation et la préparation de ses conférences et sermons. La première est faite de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament : c'était l'arsenal toujours ouvert où il puisait ses armes pour la bataille que sont les saints exercices. La seconde série, non moins riche, est remplie par la parole et doctrine des saints ou par des traits de leur vie. Les Pères de l'Église y ont leur part; mais plus grande encore est celle des pères et des mères de la vie religieuse, saint François d'Assise, sainte Thérèse, saint Vincent de Paul, saint François de Sales, saint Jean de la Croix, etc. Leurs exemples y sont présentés, sous la rubrique de chacune des vertus et règles propres à ce saint état. Quels sont ceux et celles de ces serviteurs et servantes de Dieu desquels il n'a pas pris les leçons? Avec les saints et saintes déjà canonisés, il invoquait pareillement comme modèles ceux et celles qui peut-être le seront un jour. Parmi celles-ci il me sera bien permis de mentionner sa très particulière admiration pour la Vénérable Mère Barat, fondatrice des Religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, à la Vie de laquelle il consacre deux ou trois longues lettres ardemment éprises de son œuvre et de ses vertus.

Faire des saints, des saintes, modelés sur ces types parfaits de tous les siècles : tel est tout le but de la prédication de Lelièvre, comme de sa direction. « Mais, lui demande Marest, pourquoi les saints d'aujourd'hui ne sont-ils plus comme les saints d'autrefois? » Lelièvre s'étonne. « Et d'abord, où finit autrefois et où commence aujourd'hui? Quelle frontière les sépare? Un curé d'Ars, mort il y a vingt ans, est-il un saint d'autrefois? Bernadette, dont la tombe est encore fraîche, est-elle de par là ou de par ici? Si vous me citez des papes, il me semble certes que ceux de notre siècle, de Pie VII à Pie IX, peuvent soutenir la comparaison avec n'importe lequel

des siècles précédents. Si les martyrs, avez-vous compté ceux qui, depuis vingt ans, sont morts pour la cause de la foi? Si les missionnaires, quelle est celle des plages inhospitalières où vous ne les trouviez, apôtres intrépides, sur la face du globe? Si les évêques, quand ont-ils vécu plus éloignés du faste mondain et de l'avarice; et quand ont-ils, pour la plupart, mieux combattu pour l'Église et pour sa liberté? Si les vierges consacrées à Dieu, elles m'apparaissent comme une armée, si nombreuse qu'il y en a pour toutes les misères humaines, si vaillante qu'elle court au-devant de tous les sacrifices et s'expose à tous les fléaux, si forte qu'elle résiste à toutes les persécutions. Non, mon ami, en son essence, qui est la charité, la sainteté ne change pas d'hier à aujourd'hui. Mais dans sa forme et dans ses manifestations extérieures, oui, la sainteté se diversifie comme la grâce de Dieu. C'est l'épanouissement *multiformis gratiæ Dei*, dans ce jardin de l'Église, où sous le même soleil, chaque fleur a sa beauté propre et son parfum à elle. »

Qu'est-ce donc qui fait la sainteté et les saints? L'amour de Dieu, de Jésus-Christ par-dessus toute chose. Amour de charité d'abord. « Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? » Ce cri de l'Apôtre, Lelièvre en a fait sa devise. « C'est, dit-il, ma recette dans toutes mes peines, mon baume pour toutes mes plaies, le remède à tous mes maux. Sollicitudes, inquiétudes, troubles d'âmes, écarts d'imagination, fantômes, épouvantes, peurs chroniques, cauchemars, insomnies, perplexités, angoisses, souvenirs amers, prévisions noires, mélancolies, agitations politiques, désastres financiers, etc., etc. A tout cela la panacée est la charité de Jésus-Christ. La formule en est donnée par saint Paul; la garantie s'en trouve chez tous les Pères et tous les Saints; et le succès a pour lui quinze siècles d'expérience ».

Amour de conformité ensuite : faire la volonté de celui que l'on aime. « Ils ne virent plus que Jésus seul », est-il dit des compagnons du Christ sur le Thabor. Or, je vous le demande un peu, que leur fallait-il de plus? Pourvu que nous trouvions Jésus, le Thabor n'est-il partout? Mais cet unique bien comment et où le trouver? Lui-même nous le dit : En accom-

plissant la volonté de son Père. Voilà le lien qui unit le divin à l'humain. Il touche au ciel par un bout, à la terre par l'autre. Le Sinaï, le Thabor, le mont Moriah sont ainsi des hauteurs à la portée de tout le monde : c'est tout lieu où s'accomplit pratiquement en nous cette volonté sainte ».

Il y aurait toute une doctrine spirituelle complète, à tirer des lettres et écrits de Lelièvre : ce serait un beau recueil. Il n'a pas écrit ses discours. Les canevas qui nous en restent sont ceux de quelques sermons et conférences données soit à l'avenue de Breteuil, soit dans la chapelle des catholiques, à Londres. De ses retraites aux Sœurs, nous n'avons que le sommaire. Par les applications pratiques qu'il fait de l'Évangile, par sa profonde analyse des consciences et des cœurs, sa prédication se rapproche, toute distance gardée, de la manière de celui dont il dit dans une lettre : « Je viens de lire trois sermons de Bourdaloue sur la Passion. Il y avait longtemps que je n'avais eu commerce avec le grand Jésuite. Je suis resté surpris, ému, enveloppé de lumière et de chaleur. Point de clinquant, point de faux; de la raison, de la doctrine; des pierres fines enchâssées dans de l'or à trente-six carats ». L'or de Lelièvre n'a pas ce prix, ce poids, ce titre : mais en vérité, c'est de l'or.

Nourrie de ces lectures, éclairée par ces exemples, animée de ce souffle de l'amour divin, la doctrine, la prédication de Lelièvre surnaturalise tout dans la vie des Petites Sœurs. « Qui les séparera, elles aussi, de la charité de Jésus-Christ? » Elles aussi, où qu'elles soient, « ne verront plus rien ni personne que Jésus seul ». Mais elles le verront partout, moyennant une attention à la présence de Dieu qui sanctifiera, qui déifiera leur vie intérieure et leurs œuvres extérieures au service du pauvre.

Tel est, en effet, l'objet d'un petit recueil manuscrit d'un peu plus de cent pages, divisé en dix chapitres, sous le titre général de *Présence de Dieu*, prêché en même temps qu'écrit. « *Ero tecum*, je serai avec toi! » c'en est l'épigraphe comme le sujet. Par là la vie des Sœurs, vie active et contemplative, vie hospitalière et religieuse, se trouve relevée jusqu'au ciel.

« Le Seigneur est avec vous; tout est là. Peut-être vous sentez-vous mal à l'aise dans la maison où vous êtes? Vous pensez peut-être à en changer? Demeurez, dit le divin Maître : je serai avec vous! Vous recevez de vos supérieurs une mission difficile, il faut parler, je ne sais que dire; il faut agir, je ne sais que faire : Je serai avec toi, vous dit Dieu comme à Moïse. Je serai sur tes lèvres, et Moïse parle au Pharaon. Je serai la force de ton bras, et Moïse fait des miracles. »

Le P. Ernest disait aux Sœurs de la Tour : « Tenez, tel travail vous coûtait à faire; vous le faisiez mollement, « comme pour l'amour de Dieu », selon l'expression étrange des gens du monde. Mais qui passe là? C'est le Bon Père, c'est la Bonne Mère! Et, tout de suite, voici que vous redoublez d'ardeur. Mais tout près de vous, plus près que vos supérieurs, n'avez-vous pas Dieu qui vous regarde? *Ero tecum!* »

Aux Sœurs quêteuses : « Vous voici au milieu des rues. Dans cette foule, où trouverez-vous le Seigneur? Vous attendez dans ce salon : où est l'Époux de vos âmes? Il est là. Si la porte est fermée, il vous suit du regard derrière les barreaux de la fenêtre, comme dit le Cantique. Vous le croyez, n'est-ce pas? Recueillez-vous donc sous ce regard, inspirez-vous de cette présence; et si vous avez à parler, vos paroles seront *quasi sermones Dei.* »

Puis, Dieu étant partout, que vous fera le changement de lieu? « On vient chercher saint Joseph de Cupertino pour l'emmener en prison. — Où me menez-vous? — En tel lieu. — Dieu y est-il? — Quelle question!.Sans doute — Eh bien, partons, ce me sera un paradis. » De même pour les changements d'emploi : « Vous trouviez Notre-Seigneur à l'infirmerie, dans la personne des pauvres, ne le trouverez-vous plus à la cuisine?

« Il faut se lever la nuit; une fois bien, mais cinq, mais dix, pour ce pauvre qui appelle encore, qui appelle toujours? Allez, ma Sœur! Votre Mère n'est pas là, personne ne vous verra vous fatiguer à ce travail, dans cette veille? Qu'importe, allez encore. Chacun de vos pas est compté par le regard et enregistré par le cœur de Jésus. »

Lelièvre considère de même la Petite Sœur durant ses

longues heures de solitude, à la pharmacie, à la lingerie, à l'extrémité de ce jardin où elle rend au linge des pauvres sa propreté. Une âme attentive à la présence de Dieu n'est jamais moins seule que quand elle est plus seule : elle a près d'elle l'Époux et, comme dit le Cantique, elle s'assoit près de lui, tranquille et heureuse, comme on s'assoit à l'ombre pour se reposer. »

De la Maison Mère, du noviciat, il disait que tout y porte à Dieu : « C'est, comme Jérusalem, plus que Jérusalem, la Cité sainte. Elle a son temple, son tabernacle, l'habitation du Seigneur, avec les saints cantiques qui retentissent à sa gloire. » Et il ajoute : « C'est, si le vous voulez encore, le Jardin du Cantique, avec ses murs, ses portes, ses allées, ses plantations, ses ruisseaux, un lieu où tout parle à l'épouse de la présence de l'Époux. »

Il y a un chapitre, le neuvième, que le prêtre intitule : « La Présence de Notre-Seigneur dans le mystère de foi. » L'Eucharistie, le Tabernacle, la chapelle, siège et trône de sa présence réelle. « Beaucoup de Sœurs, dit-il, à moins d'empêchement, ne laissent pas passer la journée sans venir se reposer là, ne fût-ce qu'un quart d'heure. » C'est le matin pour y déposer leurs intentions, y prendre leurs résolutions. C'est quelques minutes avant leur départ pour la quête, ou bien au retour d'une sortie. Combien entrées là troublées, en sont sorties tranquillisées, combien entrées tristes et abattues y ont trouvé la joie, le courage, la ferveur du devoir! Là s'est fait un lever de soleil sur leur journée entière : la « lumière de la face divine » ne quittera plus leurs yeux.

Plus loin, Lelièvre suit Jésus-Hostie visitant à l'infirmerie le pauvre mourant qui l'attend et le reçoit en Viatique : « Vous êtes là à genoux, ma Sœur infirmière. C'est vous qui lui avez préparé cet accueil et dressé cet autel. Son passage ne laissera-t-il pas dans votre cœur comme le sillage et le parfum de la visite divine? »

En résumé, présence de Dieu, visite à Jésus, visite de Jésus, communion à Jésus : cette vie qui porte l'autre, qui seule explique l'autre, le monde l'ignore ou n'en tient nul compte. Il voit les fruits, il voit les branches, il ne voit pas

le cep d'où monte la sève nourricière. Jésus est le cep, demeurez en lui : « Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire. ».

A de telles âmes pleines de Dieu, Lelièvre pouvait demander le renoncement parfait. Il en a formulé la pratique et l'esprit dans ces lignes d'une de ses lettres, les plus belles lignes de lui : « Faire le bien sans ostentation ; le faire sans satisfaction, le faire en demeurant convaincu que vous le faites mal ; le faire sans savoir que vous le faites, à travers plusieurs angoisses et serrements de cœur, après plusieurs défections et défaillances. Continuer néanmoins cette marche où il semble que vous vous traînez ; et remercier Dieu qui éloigne de nous deux grands maux : la présomption et la fatuité. »

« Quand une fois le P. Lelièvre en était sur ce sujet du devoir et de la souffrance endurée par amour, racontent les Sœurs, il ne tarissait plus. Il avait une manière à lui de demander les choses pénibles, et si engageante que c'était entre nous une émulation à qui serait la première à les accepter : « Qui veut « faire un sacrifice ? nous demandait-il, c'est pour Dieu? » Tout le monde était soulevé, et les plus grands actes de vertu semblaient ne coûter plus rien. »

Dans ces vues surnaturelles, l'obéissance se trouvait comme divinisée. « C'est la vertu sur laquelle il insistait le plus fortement », témoignent encore les Sœurs, nous faisant voir et respecter dans chacun de nos supérieurs l'autorité de Dieu. Lui-même les honorait comme il eût fait de Jésus-Christ en personne. Un jour, une Sœur le surprit à genoux devant sa table, écrivant humblement une lettre, qu'il lui remit ensuite pour la poste : elle était adressée à ses supérieurs.

Encore, par-dessus tout, fallait-il maintenir les Petites Sœurs dans leur petitesse : le monde est si disposé à les admirer et les exalter! Lelièvre n'évitait rien tant que cet écueil dans ses instructions. Il écrivait le matin de la fête de Tous les Saints, 1873 : « Hier soir, je parlai aux Petites Sœurs sur la fête d'aujourd'hui. Les premières paroles qui me vinrent à l'esprit furent celles-ci : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé de toute éternité! » Soudain le péril de l'application de ce passage

à mon auditoire me saisit. Je m'arrêtai tout court : « Quoi ! me « dis-je à moi-même, vais-je les canoniser? Leur démontre- « rai-je qu'elles sont assurées d'aller au ciel? Les placerai- « je déjà parmi les saintes du paradis? » C'était où j'étais forcément entraîné. Je changeai immédiatement de sujet. Et, préférant laisser un peu dans l'ombre une vérité trop éclatante, je leur parlai des vertus que les saints ont pratiquées, plutôt que des glorieuses récompenses promises aux bonnes œuvres. »

Comment ce missionnaire, ce fondateur, ce perpétuel voyageur, excédé de travaux, a-t-il pu, en outre de la plus volumineuse correspondance, trouver le temps et la liberté nécessaires pour écrire, esquisser du moins, 1.500 pages environ d'un ouvrage dont il nous a laissé le premier jet?

Il faut en dire un mot. Ce devait être une sorte de *Somme* complète, à la fois historique et théologique, de la charité. Puisqu'il avait tant lu et médité l'Ancien et le Nouveau Testament; puisqu'il s'était tant complu dans l'histoire des saints; puisqu'il avait vu les merveilles de la charité catholique sur l'un et l'autre continent; puisqu'il appartenait lui-même à un institut religieux qui était une de ces merveilles contemporaines, ne serait-il pas bon pour la gloire de Dieu et l'encouragement des hommes, qu'il présentât dans son ensemble le tableau de tout ce que la religion a enseigné et fait pour l'assistance du pauvre? N'était-il pas plus qu'un autre préparé et qualifié pour cet ouvrage? Ce serait le couronnemen de son apostolat, c'en serait le prolongement. Et de l'entendre une fois encore, même après sa mort, faire appel à cette vertu, lui qui toute sa vie n'avait fait autre chose, n'étonnerait assurément personne.

Plus de soixante cahiers, format écolier, furent remplis par ce travail, pris et repris, combien de fois et parmi quelle diversité de lieux, de temps, d'occupations, on ne saurait le dire. La division, plutôt devinée que formulée, aurait été celle-ci : La charité dans la Bible, la charité dans l'Évangile, la charité dans l'Église, la charité dans l'exemple des saints, la charité de nos jours. Un grand souffle soulève ces pages. Le commentaire de l'Écriture s'enrichit de mille traits :

tous ces récits sont animés, étincelants de verve. Ils deviennent, aux derniers chapitres, de vraies monographies. Tels les cahiers entiers consacrés à la vie et à l'œuvre de miss Mac Auley, fondatrice des Sœurs de la Mercy, dont les écoles fleurissent des deux côtés de l'Atlantique. Telle aussi la vie et l'œuvre de Mme Élisabeth Seton, fondatrice des Filles de la Charité d'Emmetsburg, aux États-Unis : ce sont pour l'auteur des souvenirs. Souvenirs aussi que les origines et premières années de la Société de Saint-Vincent de Paul. Ils lui avaient été transmis par M. Bailly, M. Gossin, ses initiateurs aux conférences de Paris. Enfin le travail allait se clore par l'institution des Petites Sœurs des pauvres. Après le tableau des commencements, venaient quelques portraits des premières Petites Sœurs de Paris et de Londres. Ces portraits, nous les lui avons empruntés ailleurs. En voici le prologue :

« Tout ce qui a été moissonné de cette famille encore jeune, l'a été dans la fleur de l'âge. Sœur Maria, sœur Octavie, sœur Véronique, sœur Stéphanie, toutes les quatre entourées déjà de plusieurs de leurs compagnes, reposent au pied du grand chêne, dans ce petit champ vert, semé de fleurs, qui est le cimetière du noviciat. Le même petit coin de terre enserre celles que séparait la distance des lieux et l'inégalité des positions. Souvent la troupe joyeuse des novices qui se rend aux travaux des champs s'arrête en passant sur cette terre sacrée pour y déposer une prière. Invoquent-elles la miséricorde de Dieu sur celles dont les corps usés au service du pauvre reposent sous ce gazon? Demandent-elles à ces Sœurs entrées dans la paix du Seigneur d'assister celles qui sont encore parmi les travaux et les combats? Les quatre noms qu'on vient de lire rappellent des vertus dont le monde n'était pas digne. Volontiers je me représente ces belles âmes sous l'image que le peintre des catacombes a rendue familière aux premiers chrétiens : l'oiseau qui ouvre ses ailes et prend son vol vers le ciel. »

L'ouvrage ne fut pas publié; il ne pouvait pas l'être. C'était à peine une ébauche, pour riche qu'elle fût. Il n'y avait guère de fait que l'approche des matériaux. Il eût fallu y mettre maintenant l'ordre, la proportion, l'unité, la forme

enfin; tout ce qui fait qu'un livre est un livre. C'était affaire d'art, de goût, de patience et de temps. Le temps fut ce qui manqua le plus à Lelièvre.

Il soumit, nous dit-on, ses cahiers à Georges Plantier, un bon juge. M. Plantier était un ami d'enfance de M. Georges Allard. Leurs deux pères avaient été camarades à l'École polytechnique. Leurs deux mères, intimement liées, avaient, en souvenir de cette intimité, donné le même nom de baptême à leurs fils. Plantier avait été le secrétaire du général Allard, père de son ami, avant d'être admis comme auditeur au conseil d'État. Le mariage de l'autre Georges avec Mlle Lelièvre fit entrer le P. Ernest en tiers dans la fraternelle amitié de ces deux chrétiens. Tous deux, dès ce temps-là, luttaient de générosité envers l'œuvre des vieux pauvres, comme d'admiration affectueuse envers son principal ouvrier. Leur correspondance avec lui en témoigne. Que n'a-t-on conservé celle qu'il adressait à M. Plantier! Ce généreux ami des Petites Sœurs était un écrivain. Il avait collaboré à la brillante rédaction du journal *Le Français*. Son jugement sur le livre projeté devait être éclairé autant qu'il serait sincère.

Quel fut ce jugement? Nous l'ignorons. Peut-être tous deux convinrent-ils qu'une bonne œuvre valait mieux que le meilleur ouvrage. Celui-ci fut abandonné. Lelièvre partit vers la pauvre Espagne, où l'aumône très large de Plantier lui demeurera fidèle.

CHAPITRE XVIII

ESPAGNE — PREMIÈRE CAMPAGNE

(1876-1877)

En novembre 1876, Lelièvre reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre définitivement en Espagne. A cette époque les Petites Sœurs y possédaient treize maisons : Barcelone, Manrèse, Grenade, Lerida, Lorca, Malaga, Antequerra, Madrid, Jaen, Huesca, Salamanque, Mataro, Xeres de la Frontera. Les premières étaient de 1863 et des années suivantes, les dernières de 1874-1875. Ces maisons étaient en souffrance, Lelièvre devait y remédier. De plus il avait mission de faire les fondations suivantes : « Tarragone, Pampelune, Zamora, Alicante, Cadix, San Lucar, Palma de Majorque; et enfin le transfert de Salamanque et l'agrandissement de Reus, Grenade et Madrid ». Le zèle de Lelièvre allait dépasser de beaucoup le programme, puisque au lieu de treize maisons élevées avant lui dans l'espace de quatorze ans, il allait en laisser quarante-trois en tout en 1888, après sept ans de visites et de travaux dans cette province devenue sienne par la disposition de ses chefs.

Son départ inopiné et précipité avait été, comme il l'appelle, « un coup de théâtre de l'obéissance ». Le pays était nouveau pour lui, la langue presque inconnue, sauf quelque peu d'un espagnol peu ecclésiastique que Don Quichotte lui avait laissé dans la mémoire. La guerre civile venait d'ensanglanter et de dévaster le nord, le centre et le littoral. Une crise financière pesait sur le pays entier. « L'Espagne d'Alphonse XII

avait sur la place dix milliards de consolidés, dont elle ne payait ni le capital ni les intérêts. De cette débâcle Lelièvre trouvait une raison supérieure à toutes les raisons économiques. « Le plus clair, écrit-il, est que le mal a commencé le jour où l'on a confisqué tous les couvents et tous leurs biens, et que, depuis 1835, il va toujours empirant. Tout s'en ressent. »

La pauvreté était extrême : « A cet égard, passer d'Irlande en Espagne, c'est passer de Charybde en Syclla. » D'où lui-même allait-il tirer les ressources nécessaires à ses entreprises? « Mais ô foi, où es-tu? *Ubi est fides tua?* C'est ce que je me dis vingt fois le jour. Je sais que je sers un Maître auprès de qui la volonté d'un cœur sincère fait plus que les talents. Mon ignorance compte sur sa science, ma pauvreté sur sa richesse, ma faiblesse sur sa force. Et je sais d'une manière très positive que, de tous les calculs que je puis faire, le plus sage est de m'abandonner à Lui. »

Il partira donc, fût-ce jusqu'au bout du monde. Et, avec cet élan joyeux dont il est coutumier, il dit à Henri Bernard : « Je ne sais, mon cher ami, si Hercule a eu jamais autant de mal que j'en aurai dans la Péninsule ; mais il est sûr que je marche sur les traces du demi-dieu. Et j'irai jusqu'au bout, puisque nous devons fonder des maisons à Xerez, Cadix et San-Lucar, tout près de ses « colonnes » fameuses. »

Il n'oublia pas pour elles ses fondations d'outre-Manche : « Je vous en prie et conjure, écrivit-il à Paul Le Picard, continuez à prendre soin de toutes les chères maisons d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande. Je vous les confie, en même temps qu'à Marest; car d'ici, occupé comme je vais l'être, je ne puis plus rien faire pour elles, sinon prier. »

Les lettres de Lelièvre nous portent d'abord à Barcelone. La maison des Sœurs y datait de 1863. Elle était beaucoup redevable de sa fondation, soit aux conférences de Saint-Vincent de Paul, soit à la charité de M. Mariano Lluch, riche et zélé négociant qui les avait vues à l'œuvre à Paris. Soixante vieillards, pas plus, occupaient le pauvre Asile de la Calle Caspe, quartier de l'Ensanche. « Qu'était-ce pour la population d'une ville d'alors 200.000 habitants, d'aujourd'hui de 800.000,

qui fait songer à Lyon par son industrie, à Marseille par ses vaisseaux et son cosmopolitisme bigarré et mouvant? Qu'était-ce également pour la religion d'une cité qui, malgré les ravages de l'industrialisme et des sociétés secrètes, rivalise en bonnes œuvres avec nos meilleures villes du midi de la France? » Lelièvre ne pouvait se contenter ni d'une maison si petite, ni d'une unique maison.

Disons donc tout de suite, pour n'y plus revenir, que moins de quatre ans après, une seconde maison était en effet trouvée. Un jour de ce temps-là, la Bonne Mère Clotilde découvrit dans les quartiers de Gracia et de Saria une teinturerie sans emploi. On l'acheta, et tant bien que mal, on la transforma en Asile. « L'enfant vint ainsi au monde avec 200.000 francs de dettes, dit Lelièvre : c'était toute sa fortune. Aux clameurs que la dangereuse présomption des Sœurs soulevait autour de ce pauvre berceau, la Bonne Mère répondait invariablement : « Que voulez-vous? nous ne regardons « que les pauvres. Il s'en présente trois fois plus que nous n'en « pouvons recevoir. On ne peut pourtant pas laisser tant de « vieillards sur la rue! » Un homme riche, voulant faire honneur à la mémoire de sa pieuse femme, se chargea de construire à ses frais la chapelle : un autre, propriétaire de 1.500 mètres d'un terrain nécessaire, en fit le don pur et simple. En 1882, l'ex-teinturerie abritait déjà 100 vieillards; et Lelièvre écrivait : « On fait queue à la porte pour y entrer, comme au guichet du chemin de fer de Versailles, un jour de Grandes Eaux. Les vieillards de la mère Clotilde se disent heureux et contents. Et la sœur aînée vient fraternellement en aide à la cadette, laquelle a des dettes à faire honneur à une grande maison. »

Reus, au-dessous de Barcelone, plus près de Tarragone, à une lieue seulement de la Méditerranée, avait reçu les Sœurs en 1868. Tout est contraste au dehors comme au dedans de cette petite ville de 35.000 âmes. Des orangers, des grenadiers, des oliviers, des algarobbas; c'est bien le Midi. Par delà, la ligne bleue des montagnes, la ligne bleue de la mer : c'est la Côte d'azur. Par contre, à l'intérieur le battement de 2.000 métiers qui filent et tissent le coton, et le panache noir de

cent cheminées d'usine qui coupent un ciel enfumé : c'est le Nord, Roubaix, Lille, Wazemmes ou Fives. De même pour les habitants : des émeutiers qui se ruent sur les couvents, et des familles qui donnent des postulantes aux Petites Sœurs; un couvent de Carmélites qu'on dévaste, qu'on rase pour en faire la Plazza de la Revolucion, et les insurgés qui prennent la cloche du Carmel pour la porter en présent aux Petites Sœurs des pauvres.

Mais c'était un réduit que cette habitation de la *Calle Paula*. Et il y avait neuf années que les pauvres s'y entassaient, les hommes dans une espèce de cave, les femmes sous la tuile et le toit, sans plafond! Lelièvre arrivait exprès pour les sortir de là : « Nous avons, écrit-il, acheté un terrain que nous avons payé; et voici que nous le bâtissons avec moins d'argent que je n'en eus jamais lors de mes plus hardies entreprises d'Angleterre et d'Amérique. » Le 19 septembre 1877, il pouvait ajouter : « La maison de nos Sœurs de Reus est aussi achevée qu'elle pouvait l'être dans l'état financier de l'établissement. »

Qui donc était venu là juste à point pour prendre sa grande part dans cette œuvre? Il était un homme duquel Lelièvre écrira à Amiens: « La rencontre d'âmes généreuses et saintes me fait plus de plaisir que celle des plus magnifiques monuments. Je n'ai pas rendu visite à l'Escurial, mais je ferais cent lieues pour rencontrer un M. de Muller. » M. de Muller, un Français, frère d'un ex-zouave qui s'était fait capucin, avait répondu à la prière du prêtre par l'engagement en bloc de lui faire parvenir l'argent nécessaire aux paiements des Petites Sœurs de Reus! » C'est le texte. « Qui est content? La Bonne Mère qui, ayant fait l'état de sa caisse, n'y avait trouvé que 600 pesetas, représentant la même somme de francs[1]. C'était juste ce qu'il lui fallait pour solder une semaine d'ouvriers et de matériaux, après quoi il lui eût fallu suspendre les travaux pour la seconde fois. »

1. Le *peseta* pièce d'argent vaut 1 franc. — Les réaux de billon valent 27 centimes — et les réaux d'argent le double. — Un douro ou piastre vaut 5 francs; — un maravédis, 1 centime et demi.



Lelièvre vient de nous dire le bonheur suprême qu'il ressent à la rencontre des grands miséricordieux. Le visiteur de l'Espagne n'y sera étranger à rien de ce qui est bon et beau. Il voit la nature en poète, les monuments en historien, les œuvres d'art en artiste, les ruines et leurs souvenirs en moraliste; mais c'est en prêtre qu'il juge et apprécie les âmes, les belles âmes. Ainsi redisait-il encore : « Un homme bon, saint, excellent, est le chef-d'œuvre de Dieu; les chefs-d'œuvre des hommes n'en approchent point. » Manrèse allait lui donner ce spectacle.

Il y chercha d'abord Ignace de Loyola, qui y remplit tout de son nom. « Je veux voir, écrivait-il, le 1er janvier 1877, je veux voir ce que me dira saint Ignace du fond de la grotte où il trouva plus de sagesse qu'il n'en sortit jamais de l'antre d'aucune sibylle. Je suivrai les pas du capitaine jusqu'au sanctuaire de Montserrat. Je ne sais pas si j'y trouverai encore l'épée qu'il y quitta. Mais je sais qu'il revint aimant les pauvres et la pauvreté, prêt à tout pour Jésus-Christ, en un mot armé de toutes pièces, en vrai chevalier qu'il avait été et qu'il demeura toujours. Cette arme-là n'a été ni rouillée, ni dérobée. Elle sert encore à d'autres aujourd'hui. »

Saint Ignace dut accueillir en frère le grand pauvre qui, à la même date, 1er janvier 1878, déposait ainsi le bilan de sa pauvreté entre les mains de l'Éternel : « Que me fait à moi, le retour des années? Je n'attends les moissons d'aucune terre, les rentes d'aucun débiteur, les dividendes d'aucune action; point d'inventaire, point de compte en partie double, aucun budget. Il est vrai que les Petites Sœurs et leurs maisons me mettent beaucoup de tout cela sur les épaules. Mais comme ces épaules sont absolument impuissantes à porter le faix, je me débarrasse sur Dieu tant que je peux. A lui le temps, à lui les années, à lui l'éternité. »

Puisqu'il cherchait des cœurs noblement et simplement bons, le pèlerinage de Montserrat lui en fit rencontrer deux à souhait, mari et femme. C'étaient d'anciens cultivateurs, qui n'ayant pas d'enfants, vivaient modestement de leur bien de campagne dont ils partageaient le revenu avec les pauvres. Sous son habit de paysan, Juan Villa cachait l'esprit judi-

cieux et suffisamment cultivé d'un sage et d'un chrétien, jugeant sainement des choses de son pays et celles du nôtre; d'ailleurs très content de son honnête médiocrité et sans autre ambition que celle de gagner le ciel. Ce fut lui qui fit à Lelièvre les honneurs et paya les frais de ce pèlerinage. Souscripteur des Petites Sœurs depuis le commencement, il était venu spontanément proposer à la Bonne Mère de lui prêter sans intérêt, sans terme fixe pour le remboursement, ce qui lui serait nécessaire pour acquérir et bâtir un abri indispensable à ses vieillards, exposés qu'ils étaient à périr d'asphyxie dans l'exiguïté de leur premier Asile.

En effet, assise en face des hauteurs dentelées du Montserrat, avec une vue incomparable sur la vallée, cette maison de Manrèse, ancien couvent de capucins expulsés en 1835, n'en était pas moins la plus misérable capucinière de la contrée. « Incomparable y est la pauvreté », s'écrie Lelièvre. Il y célébra la messe de l'Épiphanie, au bruit du tambourin et des castagnettes qui accompagnaient les chants à l'Enfant adoré. Mais le spectacle de la première communion d'un vieillard sourd et muet l'émut au delà de tout le reste. « En voyant l'expression merveilleusement céleste de ce visage, je me demandais en vérité s'il n'en savait pas plus que nous sur les choses de l'éternité. »

Grâce aux avances de Juan Villa et de sa femme, deux maisons à reconstruire et un jardin potager furent achetés 8.000 francs. « Ces gens sont admirables, écrivait Lelièvre. Faire le bien est leur joie sur terre, et en cela il n'y a personne qui les surpasse à Manrèse. »

Et ils n'étaient pas les seuls. Il y avait don Emmanuel, le riche passementier, « qui depuis nombre d'années venait régulièrement, chaque mois, combler le déficit de la caisse des Sœurs, vivant de peu lui-même, et n'usant des biens de ce monde que pour gagner ceux de l'autre ». Il y avait encore l'aumônier de la maison, « fils du plus riche filateur de Manrèse, neveu d'un oncle qui avait peuplé d'écoles et d'asiles toute la petite ville, 15.000 âmes, et qui lui-même, durant la guerre civile, s'était montré héroïquement fidèle au service de la maison des Sœurs ».

Lerida, petite ville de 13.000 âmes, dans les terres, à l'ouest de Barcelone, avait appelé les Petites Sœurs en 1864. C'était bien pire qu'à Manrèse. La fondation s'était faite avec de misérable vieilles, paralysées, en haillons, accablées par l'âge et les infirmités, quelques-unes tirées de dessus la paille, croupissant dans un réduit obscur et étouffé : « Jamais, écrit Lelièvre, je ne vis rien de tel, ni en Angleterre, ni en Amérique ». C'était bien à son apogée la misère espagnole. Misère d'abord des vieillards. Puis misère du pays, accrue encore cette année par le manque de récolte. Misère de l'évêque aussi, qui n'a pas le premier sou pour la première pierre de son église principale à refaire. Enfin misère des Sœurs succombant sous le poids des impositions accrues et montées au maximum de pression. »

Par-dessus la pauvreté ont poussé les dettes, qui en sont les épines, ou les fleurs. Lelièvre commença par « retourner sa bourse sens dessus dessous », comme il dit. Elle ne contenait que 250 francs réservés pour ses frais de voyage. Que faire ensuite? Aller à pied ou tendre la main? Mais autour de moi personne à qui demander l'aumône. » Il écrivit en France.

Il prêchait cependant les exercices spirituels à la communauté : « J'ose dire que c'est le parfait que je vois ici d'un bout à l'autre, écrit-il. Quel courage dans ces filles! Cette longue et âpre barrière des Pyrénées qui dresse devant Lerida sa ligne hérissée de pics et couronnée de neiges, ne leur fait pas peur. Elles partent chercher là-haut le pain de leurs vieillards. Grimpant comme des chèvres sur le bord des précipices, par des sentiers où les ânes eux-mêmes et les mulets hésitent, obligées parfois de quitter leurs chaussures pour ne pas glisser sur les roches, elles s'y sont trouvées vingt fois en péril de mort; mais les anges de Dieu veillent sur leurs pas. Là-haut, de pauvres villageois les attendent, les accueillent, peuple simple, sobre, dur à lui-même, qui avec la foi a conservé la charité et la noblesse du cœur ».

Quand les Sœurs ne pouvaient venir, ces braves gens descendaient vers elles. Lelièvre, dans une de ses visites, rencontra à la porte de la maison de Lérida, deux campagnards qui y déchargeaient en hâte dix grands sacs de

pommes de terre, pour courir à la cathédrale entendre la messe de onze heures. Ils étaient partis de leur village à trois heures du matin, avaient fait sept lieues par de mauvais chemins, marchant à côté de leurs ânes, sans vouloir, en arrivant, recevoir autre chose qu'un grand merci. Il en était de même du vin que les Sœurs s'en étaient allées recueillir broc par broc chez les vignerons des coteaux. On l'hospitalisait à la mairie de la commune, jusqu'à ce que des rouliers de bonne volonté l'y prissent pour l'amener sans frais, de dix lieues à la ronde.

Tarragone, 20.000 âmes, était une fondation de 1877. Lelièvre était confus d'y voir la divine charité de Jésus-Christ logée dans la misère d'une masure plus qu'à demi croulante. Mais près de là, un jour, à la sortie de la vieille cité, à mi-côte, tout au pied des vieux remparts condamnés à disparaître, il découvre un site d'une perspective qui l'enchante et le tente. Ici le port et ses mâtures, là le riche panorama des cultures et des vignobles, qui s'en vont se prolongeant jusque par delà Reus. Plus près, l'amphithéâtre des maisons de la ville ; plus loin, au fond, les monts bizarrement entassés qui forment le bassin de l'Èbre. C'est le cadre qu'il rêve à l'Asile de ses vieillards. Pour cela, il lui faudra près de 100.000 francs. Ce sera l'affaire des années. « Mais riche est la Providence, dit-il ; et à Tarragone elle est représentée par un homme, un saint, qui s'est déclaré le père de la Petite Famille. » C'est l'archevêque. Attendons.

Désormais Lelièvre était entré en pleines voiles dans cette vie de missionnaire de laquelle il écrivait : « Il me faut en tout lieu confesser, prêcher, recevoir je ne sais combien de visites, parlant je ne sais quelle langue, mélange affreux de catalan, de castillan et d'italien. Surtout il faut bâtir, et plus qu'ailleurs ici bâtir c'est pâtir. En vérité, je ne suis pas aux noces, je n'y suis pas. »

Dans cet état de choses, la Tirelire d'Amiens ne pourrait-elle étendre à l'Espagne ses compatissantes faveurs ? Il le lui avait demandé, dès le 28 décembre 1876 : « Il me semble qu'en présence de l'extrême misère de nos maisons d'Espagne, Reus qui bâtit, Tarragone, Salamanque, Manrèse, Grenade

qu'il faut faire ou refaire, il me semble que, pendant six mois, il serait juste, bon, agréable à Dieu, utile à la Famille, que quelques secours de la Tirelire aboutissent ici. » La supplique fut écoutée : il y eut désormais la tirelire d'Espagne, comme il y avait celle d'Angleterre. Elle ne se fermera plus de toute la vie de Lelièvre. Lorsqu'elle était vide, ce qui arrivait souvent, son trésorier Marest se faisait à lui-même des emprunts pour y verser. Lelièvre le savait et disait : « Notre ami ne se lasse pas de sacrifices. Et pourtant, à cette heure, il bâtit une église, fonde un patronage de jeunes gens, est déjà chargé de je ne sais combien d'œuvres. Et il n'en accourt pas moins au secours de cette Espagne que pourtant il n'aime pas, parce qu'elle n'a pas Don Carlos pour roi, et parce qu'il a en portefeuille pour 60.000 francs de ces papiers espagnols qui rognent cinq semestres d'intérêts à leurs détenteurs. Quel frère il est pour moi! »

En face, et un peu au midi de la Catalogne, les îles Baléares appelaient une fondation à Palma : c'était inscrit au programme de Lelièvre. Dès décembre 1876, de Barcelone, il y avait envoyé en éclaireurs et en pionniers des émissaires dont il envoyait ainsi la relation à Amiens : « Nos Sœurs ont découvert une île; et elles s'en reviennent si contentes de la terre et des naturels qu'elles ont résolu de demander tout de suite des Sœurs à la Tour pour fonder au plus tôt un établissement chez ces insulaires. A les entendre, il ne reste plus dans le monde entier un endroit comparable à celui-là. Ce sont les vraies Iles Fortunées. Là ni journaux, ni politique, ni grandes industries, ni révolutions, mais des mœurs paisibles et honnêtes qui s'y transmettent de génération en génération, avec une foi solide que le souffle du siècle n'a point ébranlé. La capitale, m'apprennent-elles, s'appelle Palma de Mallorca. L'habit des Petites Sœurs y a d'abord causé quelque surprise. Les bons habitants s'écriaient sur leur passage : Jésus, Marie, Joseph! Quand ils les eurent connues, ils voulurent les garder. Leur hôte, un marquis, a mis toute sa maison à leur disposition. L'évêque, le gouverneur, le général ne leur ont permis de se rembarquer qu'à la condition d'un prompt retour. »

La fondation avait eu pour point de départ un legs de 1.500 francs : ce n'était rien. L'année suivante, on acheta un immeuble de 100.000 francs : c'était beaucoup. Une souscription fut ouverte, elle en donna 30.000, c'était trop peu. Un majorquin, ami des Sœurs, eut la pensée d'envoyer discrètement la liste avec les chiffres à un sien compatriote, homme opulent, généreux, alors en séjour à Oran. — Combien manque-t-il encore à la somme nécessaire? demanda celui-ci. — 70.000 francs. — Là-dessus, sans plus de paroles, les 70.000 francs sont mis sous pli, envoyés et reçus. — « C'est de quoi Palma ne tarit pas encore, écrit Lelièvre. La Providence de Dieu et saint Joseph y sont accrédités à tout jamais. La venderesse de l'immeuble, marquise de Ramana, stupéfaite et charmée de recevoir l'argent comptant, a de ce chef consenti une remise de 5.000 francs sur le prix de vente; avec quoi les Sœurs ont payé toutes les réparations. Et puis quoi? Et puis 140 vieillards sont logés dans le palais de la marquise. Les Sœurs ont fait fortune; mais une fortune qui, hélas! ne les empêche pas présentement de devoir 1.000 francs à leur boulanger. »

L'histoire est fort diverse, dans les lettres de Lelièvre, des courses et aventures du bienfaiteur lointain. Don Salvado Coll (ou Salvador), alors octogénaire, avait tracé toutes les routes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Il poursuivait la fortune, la fortune vint à lui et lui demeura fidèle. Il revenait de l'Exposition de Paris 1868, et il se trouvait à Nice, quand un de ses amis, planteur de café à Manille, l'enlève le soir même pour l'emmener faire un tour en Algérie. Là à Constantine, le kalife Ben Hamed, ne pouvant plus payer ses dettes, venait de mettre en vente une propriété considérable. — Combien y a-t-il d'hectares? demande le Majorquin. — 14.000, répond l'homme d'affaires du kalife. — Et quel en est le prix? — 100.000 francs. — Une semaine écoulée, don Salvado était devenu le propriétaire des hectares, et le vendeur payé. Sur ce domaine était une forêt de chênes-liège qui, habilement exploitée, paya en quelques années le prix d'acquisition. Ainsi fut doublée la fortune, déjà belle, de Salvado Coll. Or, à quelle fin, sans le savoir, cet octogénaire, ce célibataire, avait-il fait cet achat? Celle que Dieu

avait en vue. Celle de faire arriver aux Petites Sœurs le palais des Salas; celle d'y loger, nourrir, vêtir 140 vieillards qui y retrouvent la vie de famille, la vie du cœur, la vie de l'âme, et qui y bénissent son saint Nom ». Bientôt nous rencontrerons Lelièvre et don Salvado en présence l'un de l'autre.

Il y avait dix années que les Petites Sœurs étaient à Madrid, quand, au mois de février 1877, Lelièvre se trouva devant une maison en construction qui, pendant cinq années encore, n'allait pas cesser de faire la torturante inquiétude de ses jours et de ses nuits.

C'était en 1867 que deux généreuses dames, Dona Carmel de la Concha et la marquise de Santiago avaient pris auprès de l'archevêque de Tolède, Mgr Moreno, et le gouverneur de Madrid, l'initiative d'appeler les Sœurs dans cette ville. Une petite maison à loyer reçut douze bonshommes, dont un aveugle de quatre-vingt-treize ans, et vingt bonnes femmes dont une de cent quatre ans, qui tenait auprès des Sœurs françaises école pratique de cuisine espagnole. La haute sympathie dont les entoura la cour, l'archevêque, le nonce, l'aristocratie madrilène, provoqua et encouragea l'achat d'un terrain voisin de l'habitation première, pour une grande construction dont la première pierre fut posée le 18 avril 1875, fête du Patronage de saint Joseph. Le roi Alphonse XII lui-même, le cardinal-archevêque, les princes et princesses royales, le premier ministre Canovas del Castillo, les officiers supérieurs, le premier alcade, etc., descendant en grande tenue sur les chantiers de Calle Almagro, présidèrent la solennité. C'était toute la haute Espagne. Le roi, selon le rit, fit descendre dans les fondements la pierre scellée de son seing, tandis qu'il prononçait cette parole plus que royale, puisqu'elle est dans l'Évangile, une parole divine : « Je déclare que celui qui sert le pauvre me sert moi-même. »

Inaugurée avec cette pompe, fort inusitée dans l'histoire des Petites Sœurs des pauvres, l'œuvre en garda le caractère. On voulut faire grand jusqu'au bout. Et lorsque, deux ans après, 3 février 1877, Lelièvre arriva sur le chantier et qu'il se fit montrer l'état des comptes, il poussa un cri de douleur

et d'effroi. Outre ce qu'on avait déjà versé pour le terrain, c'étaient pour la construction 5.000 francs à payer chaque mois aux entrepreneurs, sans aucun marché fait, sans aucun crédit stipulé, sans autre ressource qu'une précaire souscription. « Hélas! où allons-nous? » On lui présenta les plans, c'était royal : « Hélas! nous avons affaire à un grand architecte, s'écrie-t-il plaintif, à un architecte le plus grand de la ville; à un président de l'Académie des architectes; à un homme qui rêve de bâtir sa gloire sur le granit à 180 francs du mètre cube! »

Henri Bernard était à Rome. Lelièvre se tourna vers Louis son frère pour lui confier son angoisse. Il demandait à la maison Bernard frères une avance de 20 à 25.000 francs remboursables en deux ans, avec l'autorisation et sous la garantie de ses supérieurs. Elle lui fut consentie sans réplique.

En même temps, chacune de ses lettres était devenue une complainte où le nom de Madrid revient à chaque refrain, parmi des prières éplorées : « C'est pour Madrid, ma cousine, que je tends la main vers vous. Pour Madrid où l'on ne peut trouver un ouvrier qui fasse crédit; pour Madrid où l'on ne peut emprunter sur première hypothèque à moins de 8 pour %; pour Madrid où la Bonne Mère tient inscrits sur ses livres mille vieillards qui attendent que nous ayons un toit pour les abriter; pour Madrid qui paraît si riche quand on en considère les maisons, les palais, les équipages, les toilettes, les promenades, les festins, mais qui est si pauvre quand on s'adresse à sa charité... Nos Sœurs ont eu à souffrir et souffrent encore dans ce Madrid, incomparablement plus que dans aucune ville du monde entier. Je vous en prie, donnez-moi une obole pour elles, afin que je mette enfin un toit sur cette maison de mes tribulations, et que j'aie, avant de quitter l'Espagne, la consolation de penser que ces Sœurs, que ces vieillards ne coucheront pas à la belle étoile. »

Emprunts, aumônes, nouveaux subsides de la Maison Mère, nouvel appel plus pressant à la souscription, firent face encore une fois aux plus urgentes nécessités de la situation. Ce fut l'œuvre de Lelièvre. Après marchés faits enfin avec les en-

trepreneurs, et délais obtenus, les ouvriers reprirent les travaux. Mais pour combien de temps?

Nous entrons dans l'Andalousie; nous y passerons rapidement. Aussi bien Lelièvre y fait-il les mêmes choses parmi les mêmes luttes. Les lieux, nous les effleurerons; les œuvres, nous les résumerons. Mais les personnes auront ici la grande place, comme elles l'ont dans ses lettres, comme elles l'avaient dans son cœur.

Les affaires d'abord. A Jaen, le secret des Sœurs, pour suffire à nourrir leur famille de vieux, était premièrement leur intrépide mendicité aux alentours, puis, comme appoint notable, leur potager, leur verger, leur basse-cour, leur étable, qui donnaient à la maison l'aspect d'une métairie bien tenue et de bon rapport. — A Xeres ou Jerez de la Frontera, mars 1877, la récente construction a pu être payée, Lelièvre prend ses mesures pour qu'elle soit continuée ensuite. Et déjà qu'elle se dresse magnifiquement au sommet du monticule d'où l'on découvre l'Océan! — A Malaga, 5 avril, la Providence s'était faite visible dans quelques familles, une surtout, qu'il nous faudra connaître. — D'Antequerra, le roi a dit : « C'est aussi bien qu'à Paris! » Mais au prix de quels sacrifices a été payée la maison, par les infatigables Sœurs qu'on a vues porter leurs quêtes sur tous les chemins de l'Andalousie, jusqu'à Gibraltar! — A Grenade, 10 mai, Lelièvre préside à l'emménagement de la maison nouvelle. On quittait, après quatorze ans, le palais de marbre de Fernand de Zafra, le secrétaire de Ferdinand et Isabelle; mais on quittait aussi les murs croulants, les cours humides, les fenêtres sans vitres, les salles sans air, et les voraces insectes du jour et de la nuit. 120.000 francs étaient payés sur la maison nouvelle. C'était pour elle que depuis un an Lelièvre ne cessait de pousser des cris de détresse vers la charité française! — Enfin, en Murcie, à Lorca, Lelièvre mettait la dernière main à l'achèvement de l'Asile, par la construction de la chapelle. Lorca aura cent vieillards!

Sur ce chemin de ses œuvres Lelièvre a rencontré la charité, la sainteté; c'est devant elles qu'il s'arrête. A Jaën, sur sa maison rustique et ses pauvres trésors, plane la bénédic-

tion d'un évêque éminent dont la petite ville est fière. Lelièvre écrit de lui : « Il m'a dit que les Petites Sœurs trouveront toujours en lui un père, et qu'il les voudrait voir s'établir dans la capitale de la Mancha, sa patrie. Comme cela vient d'un homme qui a vendu chevaux et voitures pour donner du pain aux pauvres, et qui prêche comme un Chrysostome, le mot m'a plu et vous plaira. J'ai voulu vous le redire. »

La lettre s'étend plus au long sur la sainteté d'une pauvre veuve de l'Asile, née pour la piété, mais aussi pour la souffrance. Maria Dolorès venait de s'en retourner au ciel tout droit, du pied de l'autel où elle avait communié le matin. Mariée fort jeune, consumée de fatigues et de veilles au chevet de son cher mari longtemps languissant, ruinée jusqu'au dernier sou, recueillie par les Petites Sœurs, elle leur avait présenté l'image d'une prédestinée, dans une vie d'obéissance si parfaite, si simple, si douce, si prompte qu'elle leur avait été un modèle de la vie religieuse, et leur était encore un souvenir béni. « J'ai cru, ajoute Lelièvre en finissant, qu'au lieu de vous refaire la narration historique de ce que fut Jaën jusqu'à Alphonse XII, vous seriez plus intéressé par Maria Dolorès. »

Dans la ville de Xerez, aux rues bordées d'orangers, aux places plantées de palmiers, aux jardins enclos d'infranchissables barrières de figuiers de Barbarie, dans cette ville si propre, si riche, si active, si riante, Lelièvre garde son admiration pour un plus haut objet. C'est un homme dont il a écrit que, « rien que pour le voir, lui et M. de Muller, il ferait sans regret un voyage de cent lieues ». — « M. de Domecq, un Français, né au pays basque, a parcouru l'Europe, il a beaucoup vu, personnes et choses ; ce qu'il a vu il le connaît et il sait bien le dire. Marié à une Espagnole digne de lui, il habite à Xerez un vrai palais bâti sur le plan des anciennes habitations mauresques, la galerie, le patio, les terrasses, les fontaines, les beaux marbres. C'est l'homme le plus considérable de l'endroit. Mais ce qui me plaît plus que tout, c'est que, avec un autre prince du grand commerce, Don Pedro Vieto, et MM. Gonzalez, il y donne l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Tout ce monde de charité est fort souvent chez nos Sœurs, pour s'édifier et donner. Celles-ci reconnssaiantes

ne désireraient plus rien, si elles possédaient une chapelle. Hier, 4 mars, M. et Mme de Domecq sont venus me parler de cette construction. Je crois bien qu'ils s'en réservent l'honneur et le mérite. »

Ceux-là savent mieux donner qui souffrent ou ont souffert. A Malaga le grand nom que la maison des Sœurs prononça au P. Lelièvre fut celui du marquis Carlos de Larios, dont le père avait dépensé un demi-million pour la construction de l'Asile. Don Carlos fit à Lelièvre les honneurs de son immense domaine; domaine industriel, une usine occupant quatre ou cinq mille ouvriers; domaine seigneurial, un château princier avec jardins, serres, bosquets, parterres de fleurs et de plantes rares; domaine champêtre et agricole, fermes, prairies, cultures, haras, écuries, etc. Était-ce le bonheur? Un moment, le marquis s'arrêta silencieux; et ouvrant à son visiteur un cœur où saignait une inguérissable blessure : « Tout cela, lui dit-il mélancoliquement, était fait plutôt pour le contentement de ma femme que pour le mien. Elle aimait les chevaux, j'eus des chevaux. Elle avait la passion des fleurs, j'eus des fleurs de tous les climats. Je venais de terminer pour elle cette galerie de fer qui a deux cents pieds de long, cinquante de haut, et que vous voyez revêtue de cette végétation jusqu'au faîte. Ma femme est morte, c'en est fait de tout. Dieu en l'appelant à lui ne m'a rien laissé ici-bas à quoi je puisse m'attacher. Ma maison est devenue pour moi un désert. Je me suis retiré des affaires publiques. Je travaille encore, il est vrai; j'étends même mes entreprises; je trompe mon ennui; j'étourdis ma douleur. Je n'ai qu'une consolation, une seule : celle d'aller chaque matin dans la chapelle de vos pauvres, et d'y prier avec eux pour celle qui m'a quitté. » Sur quoi le prêtre se récrie : « Plantez donc et bâtissez! Semez et récoltez! Si Dieu n'y met la main tout le bonheur n'est rien. »

La route qui conduit de Malaga à Antequerra avait ravi les yeux de Lelièvre : « C'est dans cette saison un jardin enchanteur, écrit-il, l'oranger y atteint la hauteur d'un beau noyer de France. Çà et là, sur ces têtes arrondies blanc et or, s'élance ou l'aiguille noire du cyprès, ou l'argent ciselé d'un

tremble, ou la majestueuse couronne d'un palmier. Quelques maisons blanches, disséminées sur les coteaux, parmi ces bosquets embaumés, justifient le renom de la belle Andalousie, éternel regret du Maure. Je ne sais combien de fois je me suis écrié, en une heure : « Mon Dieu, que c'est beau ! »

Mais bien autrement beau apparut à son cœur le spectacle d'une âme grande et forte de laquelle il ne peut se taire. Lelièvre avait appris qu'à l'autre bout de la ville, dans un couvent de Capucins que la Révolution avait transformé en fonderie, sauf une partie inutilisable, un vieux moine, avisant ce coin délabré et délaissé, dernier reste de son cloître, était venu y reprendre bravement son habitation, ou mieux son campement, avec douze de ses religieux. Or ce moine n'était autre que le Révérendissime Père général de l'Ordre franciscain. Espagnol lui-même, né dans l'Estramadure, il arrivait exprès de Rome pour ressaisir cette position d'où il voulait tenter la restauration de son Ordre dans son ingrate patrie. « C'est admirable de courage et de confiance, s'écrie Lelièvre. Je suis allé le voir. J'ai traversé le corridor obscur, étroit, humide, qui court entre la fonderie et les ateliers de construction. Je suis parvenu aux cellules misérables et dégradées qu'on a abandonnées à la communauté. Par les fenêtres demi-brisées et disjointes, j'ai pu admirer le site, les ombrages, les fruits de l'ancien enclos monastique. Mais l'objet de mon admiration, ç'a été la personne du Général lui-même. C'est un homme de taille moyenne, de constitution robuste, à la figure grave, austère, déterminée, au regard franc et assuré, avec une belle barbe qui commence à blanchir. Nous nous sommes entretenus de Rome, de la France, de l'Espagne, tous sujets tristes si l'on ne prend les choses en Capucin, je veux dire si l'on cherche la paix et le repos en ce monde au lieu de les demander à l'autre ». Lelièvre avait trouvé un homme. « Si l'Ordre franciscain doit être relevé en Espagne, conclut-il, c'est par ce bras qu'il le sera. »

Et Grenade ! Grenade, pauvre ville abaissée, ruinée, Grenade qui ne bâtit plus aucune nouvelle maison, Grenade qui laisse tomber les anciennes, Grenade vient cependant d'élever à ses vieillards indigents, sur un terrain de deux

hectares, une maison fort simple, si on en regarde l'architecture, mais grandiose à faire envie à un palais si on considère le panorama qui l'enveloppe : la cathédrale, l'Alhambra, les montagnes; et, tout à côté de l'Asile, des chapelles, des couvents dont chacun est un religieux ou héroïque monument de sainteté ou de gloire : Gonzalez de Cordoue et saint Jean de Dieu. Or à qui doit-on cet abri?

Lelièvre nomme de grands chrétiens : le doyen de la Faculté de médecine; un professeur de Lettres de l'Université; M. Hernandez, un négociant qui s'est fait l'homme d'affaires et le comptable des Sœurs durant les constructions; M. Issousi, son beau-frère. « Mais à la tête de tous, écrit-il, je mets un homme comme il y en a peu dans le monde. M. de Toledo, est riche, dit-on, de 80.000 francs de revenu, qui font de lui le premier contribuable de la province. Lui et sa sainte femme s'entendent pour en faire passer la plus grande partie en bonnes œuvres. C'est lui qui, étant alcade de la ville, avait appelé les Petites Sœurs à Grenade. C'est chez lui que sa femme les a reçues et logées à leur arrivée, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une habitation. C'est encore lui qui paie le pain de l'établissement. Cet homme vénérable a la religion du pain. Chaque mardi, on le voit se rendre régulièrement dans un des quartiers pauvres, pour y distribuer de ses mains un pain à tous ceux qui se présentent. Et cela il le fait depuis combien d'années, je ne sais; car il a aujourd'hui soixante-quatorze ans, avec l'apparence de pouvoir durer longtemps, donnant toujours, donnant sans bruit : Dieu compte et cela suffit. »

Quant à Lorca, en Murcie, quatorze mois de sécheresse avaient passé sur ses campagnes. On en était à la troisième année sans récolte. Non seulement les animaux, mais les hommes mouraient de soif, étendus, haletants à côté des puits desséchés. Les rivières étaient changées en routes arides au-dessus desquelles les hautes arches des ponts se dressaient en pied, à sec, comme les lignes d'aqueducs dans la campagne romaine. Les ouvriers sans ouvrage, les cultivateurs sans ressources, fuyaient ces régions désolées pour aller chercher du pain en Algérie : « Mais les vieillards, eux, que

deviendront-ils? s'écrie Lelièvre. Il faut bien que pour eux nos Sœurs restent! — « J'ai vidé ma bourse jusqu'au fond. Pouvais-je rester indifférent et ne rien faire dans cette extrémité? » Et ailleurs : « Je voudrais avoir cent mille douros dans ma poche pour donner de l'ouvrage à tout ce malheureux peuple, qui émigrerait en masse s'il savait où aller ». Il employa le plus de gens qu'il put à terminer la chapelle. Qui en faisait les frais? La reconnaissance de Lelièvre prononce le nom d'une femme d'un zèle inlassable, la marquise de Salmas : « J'ai cru voir dans cette personne la fleur de tout ce qui est grand, noble et pieux. A mes yeux, c'est la merveille de Murcie ».

« Une ville à moitié en ruines, les squelettes de vingt-cinq couvents dévastés, une terre fertile mais assoiffée, un clergé que le gouvernement a cessé de payer : voilà Salamanque », d'après Lelièvre. Il y était dans le mois de juillet. La partie à demi habitable de la maison avait été abandonnée aux vieillards, tandis que les Sœurs avaient gardé pour elles des réduits humides dont les murs étaient tapissés d'herbes et de mousses au dehors. A l'intérieur, l'eau ruisselait, c'était une basse-fosse. « Deux Sœurs, écrit Lelièvre, y ont pris la sciatique; l'une est la bonne Mère, qui n'en guérira pas; une autre une tumeur au genou; une quatrième des rhumatismes. Une année de plus dans ce séjour aurait eu raison de toute la communauté ». C'est sur ce même ton lugubre que, depuis six mois les lettres de Lelièvre parlaient de Salamanque. Sa plainte fut écoutée. Une maison spacieuse put être achetée : c'étaient 50.000 francs à trouver. A qui les demander. A la terre ou au ciel?

Lelièvre partit pour Alba de Tormes, au tombeau de sainte Thérèse, et il y dit la messe. Devant la relique de ce cœur transpercé du glaive mystérieux de l'amour, il lui rappela sa propre parole d'autrefois : « Thérèse et cinq ducats ce n'est rien; mais cinq ducats, Thérèse et Dieu c'est tout! » Or, au retour de là, un de ses compagnons de pèlerinage, don Fulgentio, lui proposa l'avance de 6.000 réaux. Trois autre mille arrivèrent aux Sœurs à l'occasion d'une visite du roi à Salamanque. Lorsque, quelque temps après, celles-ci

voulurent rembourser le bon Fulgentio, il sourit : « Mes Sœurs, vous êtes donc bien riches? — Ah! que non; mais qui paie ses dettes s'enrichit. — Eh bien oui, mes Sœurs, on verra, on verra. Pour aujourd'hui reprenez votre or et vous en retournez. » Il leur en délivra quittance. D'autres firent de même. On put entrer dans une maison neuve et spacieuse : « Il est vrai que, comme l'autre, elle loge la pauvreté, écrit Lelièvre, mais saint Joseph qui a amené nos Sœurs dans ce palais ne les laissera pas mourir de faim. »

La Tirelire « avait contribué à cette œuvre pour plus de francs que la souscription de Salamanque n'y avait mis de réaux ». MM. Cosserat père et fils, Mme Hanguest leur sœur, M. Paul Le Picard s'étaient mis en quatre pour combler le gouffre. « A vous la gloire d'avoir restauré le palais des *quatro torres,* leur écrivait Lelièvre. Ce n'est pas la perfection, mais du moins c'est passable. Les bonnes femmes triomphent dans un salon princier où je vous assure qu'elles ont leurs coudées franches. Deux autres salons, réunis en un par une arcade, avaient fourni la chapelle et le sanctuaire. Notre bon Dieu est indulgent. Aussi bien peut-il se passer de nos pauvres magnificences de la terre lui qui est le maître de toutes celles des cieux. »

Puis intervinrent bientôt un saint et un miracle. Le saint était Mgr Lluch, ex-évêque des Canaries, puis de Salamanque, puis de Barcelone, et enfin archevêque de Séville. Le miracle fut que le gouvernement, qui lui devait les arrérages de son traitement d'évêque dans ses précédents diocèses, se décida enfin à lui en payer un tiers. « Mgr Lluch est un religieux carme, vivant en Carme sous son habit violet qu'il échangera bientôt contre la pourpre. Il fait l'édification de l'Espagne entière. Habitué à ne se rien réserver pour lui-même, il fit de la somme qui lui était rendue le partage immédiat entre les œuvres pies de ces trois villes épiscopales. La part de Salamanque fut de 45.000 réaux. Vingt mille furent attribués aux Petites Sœurs, qui purent ainsi payer et au delà l'annuité de leur dette au vendeur de la maison. Voilà notre archevêque. A la fin de chaque mois, son économe liquide, et tout l'excédent de la recette

est aussitôt employé en aumônes. Avouez que le procédé est bon, et qu'il vient de recevoir une application heureuse. »

Un mot enfin de Zamora, dans le Leon. Une petite ville étroitement enserrée dans ses vieux murs crénelés et flanqués de tours, comme au temps des guerres du Maure; une population toute chrétienne, où ceux qui ne font point leurs Pâques voient encore leurs noms affichés à la porte de l'église; les coteaux du Duero couverts de vignes dont l'excellent vin se vend 16 réaux le cantaro (17 francs l'hectolitre) : tel est le milieu tout catholique, honnête et plantureux, où Lelièvre laissa une maison à laquelle, plus tard, il fera ajouter deux ailes : « Je n'espérais pas tant de cette petite ville! » Mais cette petite ville possédait un homme de Dieu. Don Anastasio Cuesta, refusant de se marier, avait pris la charité pour épouse et les malheureux pour enfants.

L'entendant raconter tous ces traits avec amour, les amis de Lelièvre lui demandaient : « Êtes-vous assez converti à l'Espagne et aux Espagnols? — Ma conversion, répondait-il, tient à ce que, ayant trouvé la moitié de nos maisons dans un état pitoyable, je me suis pris de compassion pour la nation entière. » Ailleurs on lit : — « Ici le petit peuple est demeuré généreux, probe, fidèle et fier. Quant aux pauvres, ils sont doux, reconnaissants, faciles, contents de peu, sobres quand ils ne rencontrent pas d'occasion contraire. » Et finalement : « En somme, les Espagnols sont encore un grand peuple. Ils restent une race robuste, vaillante, croyante, fière, endurante, opiniâtre, capable de donner de bons soldats, de bons marins. Si une main puissante mettait fin aux dissensions civiles, la nation relèverait la tête et serait capable de faire aussi grand qu'aux premières années de ce siècle ».

Juillet était venu. Incapable de poursuivre sa route sous un ciel de feu, Lelièvre remonta d'abord vers la Catalogne Il visita Huesca et ses quarante-cinq vieillards, tous contents, tous joyeux. Il voulut revoir Madrid, toujours en dettes, en souffrance. Qui la tirerait de cette crise? Il n'y avait que la France. Il repassa la frontière. Il alla demander ce miracle de charité à Notre-Dame de Lourdes. Il fut aussi à Pibrac, vers cette Petite Sœur des pauvres par anticipation

qu'avait été Germaine Cousin. Il prêcha, il quêta à Toulouse, à Agen, à Périgueux. Là il parla de Madrid à Mme de Gosselin, sa charitable parente, la fondatrice de l'Asile des Petites Sœurs de son endroit. C'est un des premiers noms à inscrire au tableau des bienfaitrices et auxiliaires de Lelièvre, en tout lieu, en tout temps.

Une seconde fois, il fut à Lourdes chercher la réponse de Notre-Dame. Elle la lui fit dans la rencontre d'un pèlerin, plus que son ami, plus que son parent, M. Pierre Dupont, qui lui ouvrit ses deux bras et ses mains pleines : « Quelle surprise! Quels embrassements, quels échange de questions et de réponses! écrit Lelièvre. Je croyais vous revoir tous! » C'était en la fête de Toussaint. Dans la même semaine, l'infatigable quêteur retournait à Madrid vider son escarcelle.

« Ce ne sont que de glanes », disait-il. Pour lui le champ de la moisson était le Nord. Cependant, aux premiers mois de cette année 1877, Lille inaugurait solennellement son Université catholique pour laquelle sept millions venaient d'être souscrits dans les deux diocèses de Cambrai et d'Arras. « J'admire, écrit Lelièvre, ce que Lille a fait pour Dieu et ce que Dieu a fait pour elle dans l'érection de cet Institut supérieur. Ce fait-là est de ceux qui resteront dans l'histoire de l'Église. Il signale un mouvement considérable de l'action catholique dans la meilleure des directions. »

Je ne parle plus d'Amiens, ni de Rouen : « Nous vous devons beaucoup, leur écrivait Lelièvre. Mais Quelque autre aussi vous le doit pour nous. C'est là notre consolation, comme c'est aussi notre espérance. » A Paris, à Versailles, il s'appuyait sur l'ami duquel il écrivait : « Heureusement il y a au monde un Plantier! Il a pour moi des sentiments d'amitié que je ne mérite pas. Il est présentement pour nos Sœurs de Lorca et de Reus l'instrument de la Providence. Cette grande aumône que j'ai reçue, il me la fit tout spontanément, sans bruit, d'une manière tout aimable, comme un homme qui croit ne faire que peu; en un mot avec toute la délicatesse qui est l'art au service de la bonté du cœur. Deux jours après la réception tout était donné, je n'avais plus un sou; et, si je n'avais reçu deux cents francs de ma

tante, j'en étais réduit à faire mes voyages à pied. »

Il ne voulut pas quitter l'Espagne sans se rendre aux pieds de Notre-Dame del Pilar, à Saragosse. C'était le deuxième dimanche de novembre. Ce jour-là même la ville faisait mémoire solennelle de sa défense héroïque de 1808, devant les reliques de ses martyrs.

Il y avait juste un an que Lelièvre était entré en Espagne. C'était en une seule année qu'il avait fait toutes ces choses! Une Sœur, en même temps que lui, avait labouré cette terre. La Mère Célestine venait de présider aux fondations de Cadix, de San Lucar de Barameda, d'Ecija, et de compléter le programme que le P. Ernest avait reçu de ses chefs.

Désormais unissant dans ses affections comme dans ses sollicitudes l'Espagne, l'Angleterre et l'Amérique du Nord, Lelièvre invitait ces trois sœurs des deux Mondes à s'unir en chœur dans une commune action de grâces : « Nos maisons de l'une et l'autre hémisphère, écrivait-il, ne feront véritablement qu'une même famille aux pieds de notre Père. C'est là, devant son Tabernacle, que nos âmes se rejoindront en Celui qui y réside, les corps fussent-ils aux antipodes. Saint François-Xavier au Japon et saint Ignace à Rome; Paul à Rome et Timothée à Éphèse, ne faisaient qu'un en Lui, l'infusion de son Esprit leur donnant la même grâce, la même vie, la même volonté de le servir, la même joie de l'aimer, le même désir et la même espérance de le voir et de le posséder dans la gloire. »

CHAPITRE XIX

CAMPAGNE D'ITALIE
ALGER, MALTE, SICILE, NAPLES, ROME
(1877-1886)

Nous ne tarderons pas à revoir, et pour de longs travaux, l'abbé Lelièvre en Espagne. Mais là ne se limite pas le champ de son action : « Ma province, écrivait-il, comprend les deux Péninsules ibérique et italique, avec les îles environnantes. Vous voyez que ma tâche ne va pas diminuant. » C'était tout le littoral de la Méditerranée, l'Algérie, Malte, la Sicile, Naples, Rome, une partie de l'Italie, que, dans l'intervalle de ses campagnes successives en Espagne et de ses séjours en France, il avait mission de conquérir ou de conserver à l'œuvre de la charité de Jésus-Christ.

Quelques mots de l'Algérie. Le 25 novembre 1877, Lelièvre y débarquait, venant de Carthagène. Là, au-dessus d'Alger, à Boudzareah, sur un promontoire de l'Atlas, la maison mauresque des Petites Sœurs, s'élevant au sein d'un domaine de 21 hectares, n'en avait pas une qui put lui être comparée pour la grandeur de son site. Elle découvrait la mer jusqu'à plus de vingt lieues au large. C'était la fondation de Mgr Lavigerie, un des contemporains que portent le plus haut les lettres de Lelièvre. Le missionnaire venait là d'abord, comme partout, pour évangéliser. Il prêcha les exercices de la retraite aux Sœurs, il les prêcha aux vieux : Et quelle variété de vieux ! Des Italiens, des Espagnols, des Allemands, des Maltais, également sourds et muets devant

une langue étrangère qu'ils n'entendaient ni ne parlaient. « Mais encore ces gens font-ils acte de bonne volonté, écrit le Prédicateur. Dieu ne leur demande pas autre chose. A lui de les prêcher : c'est sa divine affaire; une seule parole de lui vaut mieux que tous mes discours. »

Il venait aussi pour consoler. « Dans le cimetière, situé à près de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, à gauche de la croix sous laquelle fut déposé l'illustre vicaire général d'Alger, Mgr Suchet, à trois pas de là, sous les fleurs, repose le corps de la première Bonne Mère, sœur Marie de Sainte-Anne, tombée sur ce champ de bataille de la charité. C'est un lieu de pèlerinage pour les pauvres de la maison. Tous l'aimaient; elle était leur Mère fondatrice. Depuis huit ans, chancelante déjà et menacée, elle se consumait dans le martyre de sa charge. L'Archevêque et tout ce qui a pu l'approcher, parle d'elle comme d'une sainte. Ni les Sœurs ni les pauvres ne se consolent d'une telle perte. Je suis comme eux, et trouve que l'Afrique nous coûte bien cher. »

Il venait encore pour remercier l'Archevêque, les Pères Trappistes de Staouëli, les chefs de l'armée en qui les Petites Sœurs trouvaient leurs plus francs amis : « Un capitaine du génie a aidé la Bonne Mère dans ses constructions; le général l'a fournie de mules : et, pour les gros transports, il met les prolonges à sa disposition. Le militaire en Algérie vaut beaucoup mieux que le civil. »

Enfin il venait demander pour la maison de Boudzareah de nécessaires agrandissements. « Je trouvai l'Archevêque dans sa maison de campagne de Saint-Eugène. J'eus une conversation de plus d'une heure avec lui. Nous parcourumes le monde entier, y compris Malte et la Sicile, qu'il connaît et où je dois me rendre. Il fut convenu qu'on ajouterait une aile aux constructions de la Boudzareah. »

On chercha à Alger un entrepreneur honnête, ce ne fut pas sans peine qu'on le trouva. « Pour n'être plus un nid de pirates, je crois, dit-il, qu'Alger n'a pas beaucoup gagné, et qu'elle a changé ses écumeurs de mer en écumeurs de terre. Les Juifs y prospèrent et sont très insolents. » Le

devis de l'entreprise monta à 45.000 francs. La chose conclue, dès le lendemain, fête des Rois 1878, Lelièvre quittait l'Algérie. Disons seulement que, cinq ans plus tard, 1883, Mgr Lavigerie appelait les Petites Sœurs à Tunis dont il devenait l'évêque, et dont il assurait la conquête morale à l'Église et à la France par la meilleure de toutes les armes : celle de la charité chrétienne.

Après quelques jours à Marseille, où il ne fit que toucher terre, Lelièvre reprit la mer pour Malte et la Sicile, en vue de fondations à faire dans ces deux îles. C'est l'ouverture d'un nouveau cycle.

Le 21 janvier 1878, il était donc à Malte. Malte, pour lui c'était saint Paul, Paul autrefois l'hôte de l'île et son apôtre. Dès le lendemain de son arrivée, le missionnaire y eut le spectacle d'une tempête : ce lui fut une image et représentation de celle qui jeta sur ce rocher Paul prisonnier et naufragé. Tous les lieux illustrés par le passage et les miracles du grand homme eurent sa visite. Le 25, fête de sa conversion, est une des grandes solennités de Malte. Lelièvre passa tout le jour à la cathédrale; et là, nous apprend-il, à genoux devant l'autel consacré à l'Apôtre, il mit solennellement sous la protection du grand missionnaire, jeté pauvre et nu en ce lieu, l'œuvre hospitalière qu'il venait y entreprendre sur ses traces.

Malte est pauvre : « Malte et la Sicile c'est l'Irlande », écrivait-il encore. Nulle culture, c'est le rocher nu. Des bateliers, des portefaix, des gens du port, tel est le fond de la population, si entassée, si dense, qu'on y compte quatre cent vingt habitants par kilomètre. De quoi vit tant de monde?

Quand Paul échoua à Malte, il y fut reçu par Publius, gouverneur de l'île. Pendant trois jours, ce magistrat nourrit les deux cent soixante-seize naufragés compagnons de l'Apôtre. Paul guérit son vieux père. C'est à cette hospitalité antique que Lelièvre comparait celle qu'il reçut là de MM. Pierre-Paul Galea et Joseph Galea, deux beaux-frères, armateurs, négociants, associés dans leurs affaires, associés pour les bonnes œuvres. C'étaient de grands chrétiens. « Quel christianisme

dans cette famille! Je ne parle pas tant des messes, des lectures spirituelles, des visites à l'église, du jeûne de chaque samedi pratiqué par tous; mais, mieux encore, de la probité, du désintéressement, de la sollicitude pour les pauvres, du dévouement à l'Église, du renoncement à toutes les frivolités mondaines, des bons procédés envers les serviteurs et les employés, et de l'affection cordiale qui règne entre eux tous. »

Plus tard, Lelièvre se transféra chez les Jésuites, dans une cellule de leur maison abandonnée de San Calcedonio, d'où il écrivait ces lignes d'ascète apaisé et heureux : « C'est une cellule de capucin où il y a place pour un lit, deux chaises et un prie-Dieu. Tout le mobilier ne vaut pas six schellings. Mais ce qui vaut infiniment plus est la paix que je trouve en ce lieu. Je terminerais fort volontiers ici le cours de mes aventures, pour rester dans cette cellule et devenir l'aumônier de la maison de Malte. »

Les Sœurs ouvrirent leur Asile à la Pietà, faubourg de Malte, dans les premiers jours de mars 1878. La Bonne Mère qu'on leur destinait de Londres mourut sur ces entrefaites. « Elle a trouvé qu'il valait mieux aller au ciel tout droit que de passer par Malte. » Les Sœurs, ignoraient toutes le maltais, dialecte mélangé d'italien, d'espagnol et d'arabe. « Tout Babel est dans notre maison, plaignez-nous et priez pour nous, car s'il ne nous vient une postulante du pays, je crois qu'il nous faudra payer un interprète! Sur ce point, les *barbares* sont encore barbares, comme en l'an 60 après Jésus-Christ. » C'est le nom que leur donnent les *Actes*.

Mais que ces barbares étaient bons! « La petite fondation de Malte est bénie, disent les lettres. La maison compte autant de pauvres qu'elle peut en loger : vingt-quatre Maltais, Anglais, étrangers de tous pays rivalisent à qui nous donnera plus de consolation. Les pauvres bateliers du port, qui ont tant de peine à gagner leur pain ont ouvert parmi eux une souscription pour les Sœurs. Dès le premier jour, le succès de la quête sur le marché a été complet. Une seule rangée d'étaux a suffi pour leur donner charge pleine. »

Les riches ne furent pas en retard. « Le premier mercredi de mars amena à l'asile lady Stranbensee, femme du gouverneur ; Son Altesse Royale M[me] la duchesse d'Édimbourg; M[me] Sammit, une des principales bienfaitrices de l'Asile. Le directeur de la C[ie] des Houilles, tout protestant qu'il fût, promit la provision gratuite de tout le charbon nécessaire à la maison. »

Ce fut presque la visite des riches mages de l'Orient que celle que fit à ce berceau un prince arménien de Calcutta, M. Asphar, et avec lui sa mère, sa femme et ses trois filles. Il s'était déjà fait précéder par ses présents; non l'or, l'encens et la myrrhe, mais une charrette, un âne et son amitié. Lelièvre écrivait de lui, dix ans après : « Ce fut un beau jour que celui où je découvris M. Asphar à la Slima, sur son petit promontoire, au milieu de ses six enfants qu'il y venait soustraire à l'air de Calcutta. Quelques instants après ma visite, il sautait sur sa barque, il prenait terre au mole de la Pietà. Les voyages que cette barque fit de la Pietà à la Slima, durant la quinzaine qui suivit, et de quoi cette barque était chargée à chaque voyage quand il touchait à notre quai, c'est ce que je n'essaierai pas d'énumérer. — Cette excellente famille se prive de chevaux, de voiture, de tout luxe pour dépenser en aumônes une fortune qui la ferait marcher de pair, si elle voulait, avec le Gouvernement et les princes de la finance. M. Asphar ne veut-il pas nous envoyer en Chine! Je lui ai proposé Calcutta. Ce n'est pas assez loin. » Calcutta un jour nous ramènera à lui.

Avec un tel ami, Lelièvre pouvait s'ouvrir de ses plans d'avenir. « Je voudrais ici une maison à pouvoir loger 300 vieillards. Peut-être mon prince indien se chargera-t-il de l'exécution! » Cinq ans après, les plans de Lelièvre étaient réalisés. Lorsque, le 24 mai 1883, il revit la maison de la Pietà, la transformation s'achevait; et souriant, il écrivait : « Ce qui perd les Sœurs, c'est l'ambition ! A peine se sont-elles vues en possession d'une belle maison, en bon air, dans un beau jardin, avec 80 vieillards, qui leur étaient déjà une jolie famille, qu'elles se sont mises à vouloir construire pour

en avoir plus de cent! » Lelièvre nomme leurs complices qui sont aussi les siens : un protestant, M. Smith, directeur d'une banque anglaise; M. Circiana, un architecte, l'*alter ego* d'Asphar alors de retour aux Indes; encore les frères Galea, bien qu'alors le second, Joseph, fût à peu près ruiné : « Mais du gouffre qui avait englouti sa fortune, dit Lelièvre, on vit sortir plus grand le chrétien qui n'avait rien perdu de sa constance et de sa foi ».

Lelièvre avait écrit de Malte : « Mon temps se passe entre une grande île et une petite ». La grande île était la Sicile. Là, trois fondations se préparaient par lui, à Catane, à Acireale, à Messine, au pied de l'Etna, parmi la lave et les orangers.

Le trait commun de ces fondations, comme plus tard de celles de Syracuse et de Palerme, c'est que l'initiative en fut due aux évêques. Cet épiscopat des Deux-Siciles était tenu pour excellemment apostolique. Lelièvre en trouve la cause dans ce fait, qu'en raison de la situation respective du Saint-Siège et de l'État italien, les évêques étaient nommés directement par le Saint-Siège : « La course rapide que j'ai faite à travers l'Italie m'a fait reconnaître dans l'ancien royaume de Naples et de la Sicile un épiscopat régénéré, contre lequel les ennemis de l'Église n'ont rien pu, en s'efforçant d'agir sur le Sacré Collège où son désintéressement s'est montré admirable. » Et ailleurs : « De tels hommes se font respecter des ennemis même de la religion par l'éclat de leurs vertus. Ils ont contribué plus que personne à la puissante réaction catholique qui s'est produite d'un bout à l'autre de la Sicile, dans les dernières élections municipales. »

C'était une des gloires de ce Pontificat de Pie IX dont l'Église, et spécialement la grande île catholique, portaient douloureusement le deuil dans ces mêmes journées. L'âme de Lelièvre en était pleine.

L'archevêque de Catane, Mgr Dusmet, de l'ordre bénédictin, était un des types de ce grand épiscopat. Lelièvre l'appelle « l'admiration de tous ceux qui le connaissent. » — « C'est un homme qu'on a vu, durant le choléra de 1866 et 1867, suivre le fléau pas à pas, de bourgade en bourgade, à tra-

vers tout son diocèse, arrivant le premier sur les lieux contaminés que les autres fuyaient. De même durant l'épouvante des tremblements de terre de 1883. On estime à 200.000 francs par an les aumônes qu'il distribue, se réduisant de la sorte à une pauvreté telle que ses chanoines durent lui faire une pension alimentaire; si bien que le gouvernement italien, cédant à la voix publique, lui restitua les revenus de son siège qu'il avait confisqués: c'était les rendre aux pauvres. Sans chevaux ni voiture, il fait ses courses et visites à pied. Il est le seul des Siciliens qui ne connaisse pas la sieste. Pendant que, de deux à cinq heures, chacun fermant sa maison et se mettant au lit, se livre à un repos inviolable comme la trêve de Dieu, lui l'archevêque, le moine, est au chœur avec ses Bénédictins, ou bien il lit et travaille avec son secrétaire. Son dîner est, m'a-t-on dit, à neuf heures et demie du soir; sa cuisine est celle d'un anachorète. « Quand je le vois, je crois voir saint Benoît lui-même », me disait M. Platania, un de nos plus charitables amis. Extérieurement calme et froid comme un Anglais, l'archevêque au fond n'en ressemble pas moins à son Etna : sur les flancs et à sa cime de la neige, mais à l'intérieur une fournaise. »

Mgr Dusmet avait dit à Lelièvre, dès février 1878 : « Ce sont des missionnaires que je cherche dans vos Petites Sœurs. Elles nous apporteront la prédication dont nous avons besoin : la foi par la charité ! » Lui-même écrivit directement à la Maison Mère : « Je prends le loyer de la maison à ma charge; venez et commencez »! Lelièvre se rendit : « Comment résister? Il est trop facile de voir que nous sommes pris. Nous y sommes ».

Nous trouvons les Petites Sœurs à Catane, le 26 avril 1876. Elles y occupaient une petite maison qui ne tarda pas à se transformer en une grande, et toujours par les mêmes soins. « C'est parce qu'il se prive de tout que l'Archevêque a trouvé le moyen de donner 43.000 francs pour la bâtisse des Petites Sœurs, autant à celle des Filles de la Charité, un peu plus à l'église de la Salette. »

M. Platania avait fourni le terrain. Mais avant lui, même avant l'archevêque, Lelièvre a nommé don Antonio, un

homme modeste dont il dit : « C'est un petit employé, qui s'est sacrifié corps et biens pour nos Sœurs, et que je ne puis mieux comparer qu'au frère Paul Le Picard. Depuis l'arrivée des Sœurs, ce vieillard de soixante-douze ans a trouvé pour les servir une nouvellé jeunesse. » Je lis dans une lettre postérieure : « Mon pauvre don Antonio a la fièvre. Il oublie trop qu'il a l'âge du Pape, il fait le jeune homme. Quand il s'agit des Sœurs, les années ne comptent plus. Vous diriez qu'après avoir donné tout ce qu'il a, il veut se tuer pour elles. Je voudrais qu'il s'épargnât, qu'il consentît à faire feu qui dure ; qu'il vît l'achèvement de cette maison pour laquelle il a déjà tant travaillé ; qu'il eût le plaisir d'y servir le festin à 220 pauvres, qu'il ne s'exposât pas autant qu'il fait aux inclémences du soleil, qu'il fût un peu moins Sicilien dans son zèle : ces gens-là ont du feu de l'Etna dans les veines. »

Ce fut vraiment une belle fête que celle de l'inauguration de l'asile Sainte-Agathe, à Catane, 10 juin 1883. Lelièvre l'a décrite en quatre pages. Toute la galerie de l'Asile, toutes les salles des vieillards enguirlandées ; devant la maison un beau tableau de sainte Agathe encadré de festons ; dans la cour une longue file d'équipages qui arrivent, stationnent. L'amphitryon descend : c'est Mgr l'Archevêque dépassant de toute la tête les six autres bénédictins qui forment son cortège. Puis le maire de la ville, les dames en toilette, princesses, marquises, comtesses, bourgeoises. » Entrant dans la salle des hommes, Monseigneur dit le *Benedicite*, ceint la serviette, sert la soupe qui est de macaroni, puis tout le menu qui est copieux, avec le vin de Sicile des bons crus. Une douzaine de bienfaiteurs se partagent le service des hommes ; d'autres sont aux infirmes, les grandes dames aux vieilles. Lelièvre circule, en compagnie de M. Platania. On se groupe pour le toast de M. le maire porté à Mgr l'Archevêque et aux Petites Sœurs. Il y est répondu par la musique municipale. Après le festin, la chapelle, le salut, l'allocution de l'Archevêque : ce fut une flamme. Le soir, procession du très saint Sacrement. « Je portais l'ostensoir, rapporte Lelièvre ; quatre bénédictins soutenaient le dais ; Monsei-

gneur suivait. Par devant marchaient, le cierge à la main, tous les vieillards qui pouvaient marcher. On monta à la galerie du haut où, au-dessous de l'image de sainte Agathe, un petit autel avait été dressé en face de la mer. C'est de là que je donnai la bénédiction. Ce fut inénarrable. »

Catane est la grande ville ; elle a cent mille âmes. Mais Acireale qui en est toute proche, qu'est-ce donc ? « Un bois de citronniers et une source d'eau chaude, répond Lelièvre. Ce bois et cette eau chaude sont à 300 mètres au-dessus de la mer, avec une vue incomparable sur la côte italienne, depuis le cap Spartavento jusqu'au Foro di Messina. Plus de Cyclopes sur la côte, plus de forgerons sous terre, en mer plus de Sirènes. Mais un évêché et un pieux évêque, une cathédrale, un baron Pennisi, son palais, quelques chaumières. Puis, au-dessus du bois de citronniers, quelques vignobles ; par-dessus ces vignobles la lave, le feu, la neige, pêle-mêle avec la fumée, les nuages et le ciel. J'oubliais l'air, qui est excellent ; il rajeunit et fait revivre. »

Cette petite fondation eut ses deux périodes, comme presque toutes : celle de la misère dans la première maison, le vieux et misérable couvent franciscain de Beagio ; puis celle des difficultés d'argent pour la construction de la seconde. Tout ce qu'avait pu faire l'évêque et le baron était une collecte qui donna 1.000 onces, 12.000 francs. Or il en fallait trouver 60.000 pour bâtir. Alors intervient puissamment l'aumône du pauvre, sous cette belle forme du sacrifice tant agréée de Dieu ! C'est Lelièvre qui parle : « Ici, comme à Malte, on vit les pauvres gens, qui n'avaient à eux que le dimanche, donner toutes ces saintes journées, après la messe, à la construction gratuite de la maison des Sœurs. Quant aux matériaux, ils sont fournis par la lave. » De sa cellule dans le vieux couvent, Lelièvre pouvait voir les charitables carriers qui tiraient les blocs dans la montagne, et les maçons qui l'employaient. C'était beau, plus beau à voir que le panorama de la mer et du volcan. On put, grâce à lui, entrer dans la maison neuve en 1883.

Messine est la dernière des trois fondations siciliennes d'alors, 1882-83. L'archevêque, le préfet, le maire, un prêtre messinien, l'abbé Ciccolo, avaient appelé Lelièvre. Il vint de

Naples. Le récit de sa traversée est d'une pittoresque originalité. « Après avoir, à mon départ, vu le soleil se coucher dans un petit angle formé par les profils sombres de Capri et d'Ischia, j'eus le plaisir d'assister le matin à son lever derrière les monts calabrais. Ses premiers rayons, éclairant la petite ville de Lipari, lui donnaient un aspect séducteur. Le Stromboli, caché dans la brume, ne nous laissait pas voir s'il travaillait. Maintenant me voici à Messine chez nos Sœurs, sur le chemin qui conduit au temple de Vesta et à la maison de Charybde. Nous avions franchi le détroit sans avoir eu maille à partir avec ce mauvais coucheur, non plus qu'avec son voisin d'en face. Mes yeux cherchaient les Sirènes et n'apercevaient que des marsouins. Au lieu de Polyphème, ils découvrirent sur le rivage un jeune pâtre qui menait un joli troupeau de chèvres bigarrées. Quant aux Cyclopes, je les crois en grève. Ils ont beaucoup travaillé, le mois passé ; le bruit formidable de leur marteau troublait le sommeil du voisinage ; on dirait maintenant qu'ils ont éteint leurs fourneaux. Beaucoup de montagnes qui fumaient jadis ont renoncé à cette habitude ; elles ont fait comme moi. »

Ce fut un sanctuaire de piété qu'il laissa à Messine. Ces vieux mariniers jetés à la côte par l'adversité ou par l'infirmité lui étaient un spectacle de continuelle édification ; il écrit d'eux : « Je les voyais chaque matin assister d'abord à la première messe dite par un Père capucin, puis à l'action de grâces des Sœurs, puis à ma messe à moi-même. Et, après cela le chapelet, puis les litanies, puis une bonne trentaine de *Pater* et d'*Ave,* tout cela de leur gré, de leur choix, sans songer que la cloche les avait depuis longtemps appelés au déjeuner. » Chacun travaille au jardin, aux métiers, aux services de la maison, pour venir en aide aux Sœurs, tant les Sœurs sont aimées ! « Mon Dieu, disait en priant une bonne vieille aveugle, si vous vouliez bien que j'y voie seulement un tout petit moment pour regarder ces bonnes Sœurs qui ont si grand soin de moi ! »

Il fallut bien un jour quitter ce coin béni, car ce n'était en vérité qu'un pauvre petit coin. Un jour du mois de juin 1888, les recherches des Sœurs les conduisirent à un enclos où tout

de suite s'offrit à leurs yeux une petite chapelle délabrée, dédiée à Marie sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Lettre. L'enclos était à vendre et il leur fut vendu. Marie les y attendait. Ce fut un Nazareth pour la petite famille.

Après Malte et la Sicile vient Naples et la Campanie. C'est un second groupe de fondations, avec Naples pour centre.

A Naples, l'archevêque, cardinal Riario Sforza, et le nonce d'alors Mgr Gianelli, avaient désiré les Petites Sœurs. Dès 1865 une grande femme de bien, Mme la marquise di Rende s'était rendue à la Tour pour y solliciter un établissement. Elle ne devait plus lâcher prise. Quand Lelièvre lui fit visite, 1878, il fut frappé de ce qu'il vit et entendit de cette personne supérieure, grande dame, grande chrétienne, d'une suprême distinction égale à sa bonté. Très éprise de nos œuvres de charité, elle venait de donner sa fille aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Elle avait placé au petit séminaire d'Orléans, son fils aîné, Camille, qui, à trente ans, sera évêque de Tricarica, puis archevêque de Bénévent, puis nonce du Saint-Siège à Paris, et enfin cardinal. C'est par elle principalement et presque uniquement que la fondation allait se faire. Elle y intéressa sans peine le nouvel archevêque, Mgr San Felice, qui s'en déclara le patron et s'en fit le promoteur dans tous les milieux napolitains. Lelièvre s'en réjouissait par avance : là ne feraient défaut ni les pauvres ni la pauvreté : « Je me prépare à affronter à Naples toutes les misères, écrivit-il à l'abbé Bernard. C'est une grande ville de mendiants; ma place y est donc marquée. J'ai la bénédiction du Pape. Tel est mon capital. »

Sur le corso Vittorio Emmanuele, alors encore en création, un terrain dominait la ville, le rivage et les îles. Mme di Rende en fit don pour bâtir. En attendant, une maison attenante fut acquise. La Mère Célestine, Assistante, fondatrice émérite, fut appelée d'Espagne : « En est-il de plus pauvre en la machine ronde? » se demandait Lelièvre avec le fabuliste. Mais je ne veux pas du tout qu'elle appelle la Mort. » Elle arriva de Barcelone, janvier 1879. Quelle belle vue de cette maison! « Si la Bonne Mère était une personne qui s'amusât à regarder par les fenêtres, je crois qu'elle serait contente des pers-

pectives qu'elle aura de là. Mais avec elle le golfe, Capri, le Vésuve, le Pausilippe, les montagnes de Salerne, Torre del Greco, manqueront leur effet. C'est dommage! Elle verra seulement une chose, c'est que la maison ne peut loger que trente-cinq ou quarante vieillards, et elle fera la grimace. »

Le palazzo Miola — c'était le nom du logis — reçut tout de suite six bonnes femmes; des postulantes se présentèrent; chaque jour amenait quelque nouveau misérable. « Quel malheur que la maison soit trop petite! « Telle fut en effet l'antienne de Mère Célestine. « Pour bâtir, on a la pierre dans la montagne. Mais, pour que la pierre de la montagne devienne une maison, il faudrait de l'argent ou la lyre d'Amphion; et nous n'avons ni l'un ni l'autre. » Enfin on avait saint Joseph. On se mit à bâtir sur le fonds de la confiance en lui, 1880. Les bonnes Sœurs lui avaient attaché au cou le chiffre de la lourde somme due à l'entrepreneur. Celui qui la paya fut un Grec, non catholique, que l'on ne connaissait pas, mais que saint Joseph prit pour son commissionnaire. « La Bonne Mère, remarque Lelièvre, ignorait le vers : *Timeo Danaos et dona ferentes*. Elle reçut le don sans défiance; et ce Grec est resté un des bienfaiteurs de la maison. »

Lorsque, deux ans après, mai 1882, Lelièvre revit l'Asile de Naples, un bâtiment neuf s'élevait sur le corso Vittorio Emmanuele. Tout ce quartier, devenu un quartier aristocratique, s'était peuplé de riches habitations séduites par l'aspect enchanteur d'un lieu duquel Lelièvre écrivait : « Non, nulle part au monde il n'y a rien de pareil! » Aussi les pauvres des rues poursuivaient-ils, harcelaient-ils les Sœurs pour y être reçus. Un vieux cabaret s'ouvrait à côté d'elles, et bien achalandé : « Une si jolie terrasse pour y passer les belles nuits d'été, à fumer, à boire, à chanter, à regarder le Vésuve, à jouir des fraîches brises de la mer! » Lelièvre fit faire aux Sœurs l'acquisition du vieux tripot, pour y recevoir et loger quelques bonnes gens de plus. Il aurait fallu déjà une seconde construction; mais, par malheur, la première n'était pas payée. Naples n'en avait cure, et Lelièvre avait entendu le portier de la maison lui dire en son gros langage napolitain : « *Son i forastiari che ponno for questo. I Napolatani non ci capiscassa*

nulla. Il n'y a que les étrangers qui peuvent faire cela; les Napolitains n'y comprennent rien ». Je crois en effet que, si on excepte la bonne marquise di Rende, ceux qui comprennent ce devoir sont le très petit nombre ».

Autour de Naples, dans son orbite, allaient bientôt après graviter des satellites. Lelièvre dépeint à ses amis les charmes fameux de la Campanie : cette vallée fraîche et riche, toute enguirlandée de vignes qui sautent de l'orme au peuplier, du peuplier au mûrier, formant par endroit un rideau de pampre et de verdure à sept ou huit étages » : c'est la riche et riante campagne de Nole et d'Arienzo. Il voudrait en procurer la jouissance à ses pauvres. « J'ai promis les Petites Sœurs à Arienzo, écrit-il le 25 mai 1882. Le conseil municipal a voté 1.000 francs pour l'installation. Il n'y a plus à s'en dédire; nos vaisseaux sont brûlés : un homme de robe et un évêque ont emporté la position. Il n'y a plus qu'à choisir entre deux ou trois maisons dont aucune ne convient, et faire venir les Sœurs. Arienzo est à une heure de Naples, pas loin de Nola. Et si l'on vivait de l'air du temps, que l'on vivrait bien au large, là sur cette terre de Cocagne, en face de Capoue et au sein de ses délices! Là croissent le blé, le maïs, le vin, l'huile, les orangers, les citronniers et les prunes japonaises. Ce sera le paradis de la pauvreté. » Il ajoute : « Voici donc pour nous l'ère des églogues qui commence. Vingt bourgades, trente peut-être, groupées autour de Naples, sont à peu près les égales de notre Arienzo. Si nos Sœurs se mettent à devenir campagnardes, presque villageoises, où cela s'arrêtera-t-il? »

Lelièvre était poursuivi par l'Évêque de Nole, lequel pouvait de son palais voir son voisin d'Arienzo. « Il se remue lui aussi, et cherche une maison pour les Sœurs. Il évoque les souvenirs de saint Félix martyr, et ceux non moins glorieux de saint Paulin, le grand confesseur de la charité, une des plus admirables figures de l'Église en des temps désolés. C'est la Mère de Naples qui a poussé à tout cela : elle s'ennuie d'être seule, et veut à tout prix avoir des Bonnes Mères dans son voisinage. »

Les Sœurs destinées à Nole prirent leur habitation près de

la ville, entre les deux hameaux de Livari et de Livri, peuplés tous deux de mendiants. « La vue qu'on a de la terrasse sur la vallée et le Vésuve est de celles dont les yeux ne peuvent s'arracher. La maison n'était plus qu'une ruine quand l'Évêque avait songé à la réparer pour en faire la demeure des Sœurs et des pauvres... A cette heure, vingt-cinq hommes, dont plusieurs sont parvenus au dernier degré de la décrépitude, occupent quelques appartements à demi restaurés, et passent leurs jours à bénir Dieu du bonheur tardif qui leur est échu d'en être les habitants. » C'était au mois de mai 1883.

Rome! Montons vers Rome, et l'Italie centrale. Il y avait douze ans que Lelièvre n'avait revu Rome, lorsqu'il y fut ramené en 1878, puis chacune des années suivantes jusqu'aux dernières de sa vie. Pie IX, son père, n'y était plus; son cœur en portait le deuil, ses lettres en chantent la gloire. Cependant l'immortelle papauté revivait dans Léon XIII : « J'ai donc vu le Saint-Père, écrivait-il en avril et en novembre 1878, un saint qui remplace un saint. Mais entre ces deux perfections un parfait contraste... Il faut rendre grâces à Dieu qui suscite de tels hommes pour de pareils temps : c'est un signe manifeste qu'il n'abandonne pas son Église. » Dans cette audience, le Pape tendait l'oreille à tout ce que Lelièvre lui disait des merveilles opérées par la charité française. Il levait les bras. A deux reprises il exclama : « Charité héroïque! Vraiment héroïque! » Il eût voulu tout de suite avoir les Petites Sœurs à Rome.

En attendant, avril 1878, Lelièvre s'employa à l'affaire principale qui l'avait amené aux pieds de Léon XIII. C'était l'approbation canonique des Règles. Outre ses supérieurs, il en avait reçu mandat de M[gr] Place, le nouvel archevêque de Rennes. Des lettres testimoniales avaient été demandées à chacun des évêques possédant dans leur diocèse une ou plusieurs des 170 maisons alors existantes de la Petite Famille. C'était à Lelièvre qu'étaient dues celles venues d'Angleterre, d'Amérique, d'Espagne et d'Italie. Elles continuèrent de lui être transmises à son domicile romain, jusqu'au jour où, novembre 1878, elles purent être toutes déposées aux pieds de Sa Sainteté.

L'approbation demandée devait surtout porter sur deux vœux spéciaux qui tenaient fortement au cœur des supérieurs. C'étaient premièrement le vœu d'*hospitalité,* ainsi que les Sœurs appellent leur engagement juré au service des vieillards pauvres; et secondement le vœu de *pauvreté,* entendu au sens strict d'une entière dépossession de tout bien assuré, laquelle les fait absolument et quotidiennement dépendantes de la divine Providence, sans autre ressource que celle toute précaire de leurs quêtes et des offrandes des fidèles, au jour le jour, pour leurs vieillards et pour elles. Se faire mendiant pour vivre : cela s'était vu et se voyait dans des ordres existants. Mais se faire mendiant pour faire vivre les autres, des milliers d'autres! N'était-ce point tenter Dieu, et jouer avec la vie de ces vieux enfants de Dieu? La prudence de Rome semblait hésiter. Ce fut l'objet de plusieurs voyages et négociations de Lelièvre auprès de la Congrégation des Évêques et Réguliers. Disons seulement qu'à la date du 1er mars 1879, Léon XIII sanctionnait le décret approbatif des Règles, conformément à tous les désirs du mandataire de la Petite Famille.



Cinq mois après, 20 août 1879, il arriva que la fondatrice, Jeanne Jugan, expira à l'âge de quatre-vingt-six ans, heureuse d'avoir vu ce jour qui consacrait authentiquement l'œuvre de sa foi, de sa charité et de son humilité.

Sept mois après l'approbation des Règles, 29 octobre 1879, les Petites Sœurs apparaissent à Rome, selon l'ardent souhait du Pape. On les découvre humblement blotties via Giulia, dans l'ancien collège Bandinelli, capable tout au plus de recevoir 50 vieillards.

Mais qu'était-ce qu'une cinquantaine de pauvres là où il y en a tant? L'heure vint là comme partout, d'acheter, de bâtir. Ce fut pour Lelièvre l'heure des longues épreuves. A peine un terrain de 7.000 mètres avait-il été trouvé, acquis, dans les espaces encore libres qui s'étendaient alors entre Sainte-Marie Majeure et Saint-Jean de Latran, qu'il est menacé d'expropriation par la municipalité, laquelle projetait d'y élever un hôpital militaire. C'étaient 100.000 francs désormais inutilisés, immobilisés : un désastre pour la Famille. Lelièvre s'inclina devant la volonté de Dieu : « Je le laisse faire ce qui lui



plaît, écrit-il. Je reconnais que ce qui nous déplaît lui plaît. Le pourquoi est son affaire; la mienne est de chercher à nous tirer de ce pas; et puis de m'humilier et de rentrer sous terre Que va-t-on dire à la Tour? C'en est fait de ma réputation : En avais-je une? »

Il se jeta, comme il dit, tête baissée, dans le gouffre, comme autrefois Curtius. Considérant qu'à des yeux catholiques, les pauvres de Rome sont deux fois sacrés, il ne les abandonnera pas. « Les maux dont ils souffrent, plus que d'autres, sont ceux-là mêmes qui désolent l'Église et qui accablent son Pontife. Et puis ils sont les fils et successeurs de ceux que le diacre Laurent appelait les trésors de l'Église, de ceux que Grégoire le Grand aimait à servir de ses propres mains. Ils ne périront pas entre les nôtres. »

Quelle ressource lui restait? Le Pape peut-être?... Ici les délicatesses s'unissent aux magnanimités : « Je crois, je sais que le Saint-Père m'aurait donné quelque argent si je lui en avais demandé. J'ai respecté la pauvreté de celui qui vit d'aumônes. Je quêterai ailleurs. Et, comme je viens d'assister à la canonisation d'un mendiant, saint Benoît Labre, je me trouve très enhardi à poursuivre la carrière dans laquelle je suis engagé depuis vingt-cinq ans. » Cependant à cette date, sa tante de Loos venait de mourir. Malgré toutes les avances de succession qu'il avait reçues, tout payé, il lui revenait encore de ce chef une petite somme, 8.000 francs. C'est la poignée de farine ou la goutte d'huile qui, restée au fond du vase de la pieuse veuve, va se multiplier et déborder sous la bénédiction du Pontife suprême.

Précédemment, sur la place même de Saint-Pierre-ès-liens, Lelièvre avait convoité un immeuble appartenant à des religieux Maronites qui n'en avaient pas l'emploi. Il y revint : « Vous le savez : les lièvres, après avoir bien couru, ont coutume de revenir toujours au même endroit. » L'endroit était fort beau : « C'est le voisinage immédiat des chaînes de Saint-Pierre; c'est la vue du Colisée; c'est l'air le plus pur et le plus sain de Rome; c'est l'ombre du grand palmier qui fait l'admiration des touristes. De là, il n'y a qu'un saut à faire pour rendre visite à Benoît-Joseph Labre. Enfin c'est

six cents mètres; c'est 210.000 francs. Voilà ce que c'est. »

Pour obtenir cette vente du patriarche des Maronites, il fallut ébranler l'immobile Orient. Antioche enfin l'autorisa. Pour le paiement, Lelièvre rêva d'y associer la catholicité tout entière. Ne s'agissait-il pas de Rome, notre capitale? Il se rappela le saint Mendiant qu'il venait de voir canonisé : « Ce que j'admire en lui, ce ne sont pas ses haillons sordides, sa chaussure trouée, ses nuits passées sur des décombres, son pain dur, sa vermine : j'admire la force d'âme qui l'a rendu supérieur à tout ce que le commun des hommes recherche, craint ou exalte. J'envie ce cœur haut et grand pour lequel Dieu est tout et le monde rien. »

Dans les derniers jours d'avril 1884, le cardinal vicaire, Mgr Parocchi, inaugurait la maison des Sœurs de Rome, dans une cérémonie matinale qui dut à son excellent et paternel discours tout son éclat, son seul éclat. Quelques amis étaient présents. Lelièvre veut qu'à leur tête on cite l'architecte « M. Silenzi, le premier et le plus constant de tous nos bienfaiteurs. Il ne vient jamais les mains vides. Ayant fourni ce matin-là le déjeuner offert au cardinal, il a voulu le servir de ses propres mains. Silenzi a fait sculpter une statue de saint Joseph en pierre, pour être placée sous six chênes verts, tournant le dos au palais des Césars... Tous ceux qui viennent là disent que des galeries et des fenêtres la perspective qu'on a sur Rome est unique au monde. Mais ils ne manquent pas de dire aussi : Vous en avez pour bien de l'argent, n'est-ce pas? Qui le sait mieux que moi? »

Il travaillait donc, il souffrait aussi. Des accès de sciatique aiguë le torturaient : il ne s'en plaint pas. Une fièvre brûlante le consumait : elle ne l'arrête pas. Des accidents de chemin de fer mettaient sa vie en péril; l'un d'eux, à Nice, faillit le précipiter en mer; il le raconte en riant. Sa plainte, à lui si romain, c'est de ne pas jouir de Rome : « Je ne sais pas même si je suis à Rome, tant les affaires absorbent mon esprit et mon temps! »

Celles d'Angleterre lui survenaient, mais non sans compensations. Mgr Howard habitait Rome; Manning s'y rencontra, Mgr Vaughan s'y retrouva. Le jour du 7 juin 1880, Lelièvre

fit avec ce prélat une visite inoubliable au tombeau de saint Pierre : « C'était vers le coucher du soleil, raconte-t-il. La grande Basilique était presque déserte, elle étincelait de lumière : jamais elle ne me parut plus belle. Nous restâmes, l'évêque et moi, jusqu'à la fermeture; le temps suffisait à peine pour faire aux saints Apôtres nos recommandations. » De l'évêque son ami, il écrit : « Il est plus jeune que moi, mais nous nous sommes trouvés ensemble à l'Académie ecclésiastique et sur les bancs du Collège romain. Nous nous sommes retrouvés depuis lors, à Londres, à Salford, à Baltimore, à New-York : j'eus avec lui la conversation la plus intéressante. Vaughan est le fondateur du Séminaire anglais des Missions étrangères. L'aîné de treize enfants, il a un frère puîné archevêque de Sydney, un troisième jésuite, un autre missionnaire dans l'Amérique du Sud, un autre membre distingué du clergé de Manchester. Quatre de ses sœurs sont religieuses; trois de ses oncles religieux ou évêques. N'est-ce pas unique dans le monde? Mais ce n'est pas de cela que nous nous entretenions. C'était de saint Pierre lui-même, de la dévotion à saint Pierre, et des moyens de la réveiller dans cette Angleterre qui, avant la Réforme, comptait 1.080 églises dédiées au Prince des apôtres. »

En quelle considération était Lelièvre auprès des premiers dignitaires de Rome, le fait suivant le dira. On lit dans une de ses lettres de mars 1882 : « Mon cousin Connelly est là qui m'attend pour que nous allions savoir du Cardinal-Vicaire quel jour il donnera la tonsure à un conseiller à la Cour de cassation. » Ce conseiller, cet ex-procureur général, M. Connelly, parvenu à l'âge de sa retraite, aspirait à se faire prêtre. Il avait soixante ans; et, vu son âge, désirant obtenir dispense des « interstices » ou stages canoniques exigés par l'Église entre chacun des ordres sacrés, il venait s'adresser directement à Rome. Lui-même a raconté que, sachant que cette dispense était difficilement obtenue, il s'était prémuni de puissantes recommandations épiscopales qu'il tenait pour souveraines. Un éminent religieux consulté par lui se montrait moins confiant, et il hochait la tête,

quand Connelly lui nomma enfin l'abbé Lelièvre : « Ah! ah! l'abbé Lelièvre! Alors c'est autre chose; avec lui votre affaire est bonne. Allez! vous ne sauriez croire en quelle singulière estime cet humble et saint prêtre est tenu par le Sacré-Collège. Sa seule recommandation vaut plus que toutes les autres : elle vous ouvrira toutes les portes! »

Il fut fait ainsi. Très contraire aux ordinations précipitées, le Cardinal-Vicaire disait de M. Connelly : « J'ai confiance dans cet homme-là, parce qu'il m'a été recommandé par Lelièvre, qui est son ami et le mien. » De son côté une lettre de Lelièvre faisait de Parocchi ce portrait : « Homme pieux, homme d'esprit, homme de tact, savant sans pédanterie, fin sans malice, éloquent sans emphase, distingué sans affectation, en qui la réunion de toutes les qualités rares ne semble que le simple effet d'un beau naturel. »

Le 31 mars 1882, Lelièvre put donc écrire en France : « Aujourd'hui, à onze heures, M. Connelly recevra la tonsure des mains du Cardinal-Vicaire. Sa tête a été assez respectée par les ans pour qu'elle offre encore matière à ce sacrifice. » Le jour de Pâques, le cardinal lui conféra les ordres mineurs dans sa chapelle privée. J'espère bien qu'il sera prêtre avant trois mois. » Lelièvre demeurait avec lui à Saint-Louis-des-Français. Il s'édifiait de sa piété, de son savoir théologique : « Tout ce que je vois de sa personne promet à l'Église quelques lustres encore d'un bon service actif. » Le service actif qu'il rendit à l'Église, une fois prêtre, fut d'entrer dans le corps enseignant de l'Institut catholique de Paris, qui s'honora de l'avoir pour doyen de sa faculté de Droit.

Dans ces mêmes années le nord et le centre de l'Italie, le Piémont, la Lombardie, la Toscane, Aoste, Turin, Milan, Florence recevaient leurs colonies de Petites Sœurs des pauvres. Mais ce n'était pas des mains de Lelièvre qu'elles les tenaient. Il les visitait seulement, y évangélisant les pauvres et les Sœurs.

A Aoste ce qui l'intéresse, octobre 1881, ce ne sont pas les Alpes et leurs neiges éternelles, ce n'est pas même la maison qui plus que les autres s'est mise en frais d'archi-



tecture. Mais il s'émeut sur la malheureuse condition des crétins qu'il voit se répandre silencieux dans le jardin, chauffant leurs membres au soleil. Il admire ces Sœurs qui, pour nourrir 90 vieillards, qui ont un appétit de montagnard, s'en vont grimpant par des sentiers de chèvres, depuis les glaciers du mont Blanc jusqu'à ceux du mont Rose. Ces sommets ne sont pas stériles pour le recrutement religieux. « Je viens de recevoir la visite du père Faquin qui descendait de la montagne. Il vient me demander des nouvelles de ses quatre filles et de sa nièce, toutes cinq Petites Sœurs des pauvres. Il a encore une autre fille, l'aînée, qui est Sœur de Saint-Joseph. Il les a toutes données à Dieu. C'est un homme heureux et il le dit très haut. »

A Turin, octobre 1882, Lelièvre avait trouvé la récente fondation encore « au purgatoire ». Il aida à l'en tirer ; et quatre ans après quand il y revint, 3 mai 1886, c'était un paradis qu'on y bâtissait en un beau lieu, sur un terrain payé. Un ancien roi d'Espagne, frère du roi régnant, en avait posé la première pierre : c'était Mgr le duc d'Aoste. Un cardinal l'avait bénite, le cardinal Alimonda. Autour de lui, ce jour-là, une soixantaine de vieillards formant sa cour, étaient assis sur les premiers bancs, comme les premiers propriétaires et bénéficiaires de l'établissement.

A Florence, les Petites Sœurs, les « Petites madones », comme on les appelait, *Madonine,* arrivées en l'automne de 1882, pouvaient, fin de 83, s'établir à demeure, grâce à la donation de la princesse Strozzi. N'est-ce pas d'elle que parle Lelièvre, dans cette lettre de Florence, 1er mai 1883? « Mme la princesse vient d'acheter une maison qu'elle donne à nos Sœurs. Elle a fait ses pâques publiquement. La ville de Florence tout entière est émue de cette conversion. La Bonne Mère ne sait comment en remercier Dieu. Il est si clair que la grâce s'est servie d'elle et de la maison! Les conséquences n'en sont pas petites chez une personne qui appartient à ce qu'il y a de plus grand à Gênes et en Toscane, veuve, mère de deux fils qui vont se marier, et qui a d'ailleurs de l'esprit à revendre! Très bien vue à la cour, elle est Dame d'honneur de la reine Marguerite, sans que

la conscience y soit intéressée, puisque c'est la reine du Piémont qu'elle sert, sa reine légitime à elle Piémontaise. »

Nous nous contenterons de mentionner les fondations de Cuneo ou Coni, en Piémont, 1883; celle de Lucques, 1886; et à l'autre extrémité de la Péninsule, même année, la petite maison d'Andria, province de Bari, dont les noms ne font que traverser cette correspondance. Mais nous devons une page à celle de Pérouse par où nous terminerons.

A Louis Marest Lelièvre écrit dans son style, 19 mars 1886 : « Gardez l'encaisse de la Tirelire. Pour qui? Je vais vous le dire. Aimez-vous le pape Léon XIII? Désirez-vous l'aider dans l'exécution d'un projet qui lui est cher? Alors je vous dirai : Gardez les œufs, conservez la poule; et que tout ce qui sera pondu d'ici Pâques, prenne, aux premiers Alleluia, le chemin de Pérouse. Le Pape, qui est le promoteur de la fondation, n'y peut mettre que ce qu'il a, l'aumône de sa pauvreté; et, dans une ville pauvre, elle ne saurait suffire. En avril, la Bonne Mère ira planter sa tente sur les bords fameux de ce lac Trasimène où Annibal gagna une bataille et perdit un œil. Là saint François d'Assise et sainte Claire la contempleront de loin dans le feu d'un meilleur combat, ce qui vaut mieux que d'être contemplé du haut des Pyramides par quarante siècles silencieux. »

Lelièvre était au Vatican, avec les Petites Sœurs, quand le 16 juin 1886, Léon XIII, ex-évêque de Pérouse, leur donna leur mission de charité, en ces termes : « Allez, mes filles, quand Pérouse vous connaîtra, quand il verra votre vie de sacrifice et de dévouement, Pérouse vous aimera! » C'était le Pape qui avait acquis la maison et le jardin. Il restait beaucoup à payer. La poule aux œufs d'or répondit d'Amiens à l'appel de Lelièvre.

Le 20 juin, il pouvait écrire au même : « Regardons aujourd'hui du côté de l'Ombrie. Nous y verrons nos Sœurs arrivant à Pérouse, et arrivant triomphantes. Tout a été fort bien. Les voitures, les chevaux, la livrée d'un marquis attendaient à la gare. On eut bientôt gravi la pente longue et très raide qui conduit à la cité. On trouva une maison déjà logeable, bien que les ouvriers en occupent encore

une partie. Dans cette maison quatre lits de fer, deux petites tables, six chaises, un chaudron, une marmite, quelques assiettes : l'inventaire fut bientôt fait. J'avais, il y a deux ans, par complaisance pour un ami de l'architecte, commandé à un artiste de placer la figure de saint Joseph sur le tympan de notre porte d'entrée. L'ouvrage était fait ; l'artiste, en tant qu'artiste, avait besoin d'argent. Je dus m'exécuter... Il est bon pour l'honneur du Saint qu'on voie dès l'entrée que notre maison est à lui! »

Les jours auxquels Lelièvre écrivait cette lettre et terminait cette œuvre, fête de la très sainte Trinité, étaient le 30e anniversaire de sa première messe. « C'est l'anniversaire des anniversaires, ajoute-t-il. Trente et un ans ont passé sur cette grande journée. Ce dont je me souviens le mieux, c'est que je me sentais très indigne de l'honneur qui m'était accordé... D'autre part, je me trouvais si fortement attiré vers le ministère du pauvre que cela tenait de l'invincible. Pour me consoler de quitter le séminaire, je me disais qu'à Rennes, près des pauvres, j'allais retrouver une vie calme, tranquille, oubliée, sans grande distraction, à l'abri des soucis, où la dévotion trouverait son compte, et la paresse aussi. Et aujourd'hui encore, si je regrette quelque chose, ce n'est pas le monde que j'ai quitté. J'en étais désenchanté, comme je le suis à cette heure. Aimons Dieu et servons-le : voilà toute la vie, tout l'homme! »

Le 15 juillet, Lelièvre était aux pieds de Léon XIII pour son audience de congé. « Sa Sainteté, en me recevant, s'étendit sur les œuvres de la Providence. Elle fit une sorte de parallèle entre la petite maison fondée à Turin par Cottolengo et nos maisons de vieillards : c'était des deux côtés l'opération de la main de Dieu... Il en vint à la fondation de Pérouse. Des Pérugins et Pérugines, je dis tout le bien que j'en savais, et rien que ce bien. La séance se termina par un ordre répété de faire prier beaucoup nos pauvres et nos Sœurs aux intentions de Celui qui me parlait. »

Dix jours après, Lelièvre était rentré à la Tour Saint-Joseph : sa campagne d'Italie était terminée.

CHAPITRE XX

ESPAGNE SEPTENTRIONALE

(1877-1885)

De 1878, où nous avons vu Lelièvre achever une première campagne en Espagne, jusqu'à 1887 où nous venons de le voir terminer une série de fondations en Italie, le missionnaire délégué à l'inspection des maisons de ces deux États avait six fois franchi de nouveau les Pyrénées. Il séjourna en Espagne : 1° de la fin de 79 à la mi-mai de 80 ; — 2° de novembre 80 à la fin de 81 ; — 3° de novembre 82 à avril 83 ; — 4° De septembre 83 à avril 84 ; — 5° de novembre 84 à mi-juin 85 ; — 6° de septembre 86 à la fin de mai 1887, deux ans avant sa mort.

Ce sont donc tous les hivers de ces six années et une partie des printemps qu'il avait donnés au pays de sainte Thérèse, pour y semer et faire fructifier le grand amour du pauvre, comme la Séraphique Mère y avait fait fleurir le grand amour de Dieu. Les intervalles que lui laisse l'apostolat des deux péninsules sont remplis par des séjours intermittents en France, soit à la Tour soit ailleurs, toujours dans l'intérêt du vaste territoire devenu son département.

Lorsque s'ouvre la première de ces tournées, 1880, Lelièvre compte que, sur les trente-trois maisons fondées en Espagne, il y en a vingt qui datent de sa visite de 1876-77, et des années suivantes. D'autres allaient s'y ajouter. Ce serait risquer de nous égarer que de chercher à le

suivre année par année à travers toute l'Espagne, dans ce perpétuel va-et-vient de l'un à l'autre des quarante et quelques établissements présents ou à venir. Un groupement global par ordre de grandes provinces, abrégera la route et l'éclairera tout ensemble. Prenant Madrid pour centre de la ligne de partage, nous le suivrons premièrement dans l'Espagne septentrionale, des deux Castilles à la Catalogne et aux provinces basques : c'est l'objet du présent chapitre. Un chapitre ultérieur nous fera parcourir l'Espagne méridionale, Andalousie et Murcie. S'il nous faut forcément abréger ou retrancher quelque chose aux très nombreuses lettres du missionnaire, nous ne sacrifierons rien de ce qui y donne la physionomie propre de l'homme et de son œuvre, la dernière et la plus laborieuse assurément de sa carrière d'apôtre.

Dans l'histoire des fondations, Lelièvre distinguait trois phases qui d'ordinaire s'y succèdent : « La toute première manière, écrivait-il, avait pour loi fondamentale et inéluctable celle de la nécessité. Elle imitait Dieu en tirant quelque chose de rien, et elle a duré jusqu'en 1852. La seconde manière cherche déjà l'arrangement. Elle fait des combinaisons, elle suit une méthode, elle calcule avec les ressources; elle s'efforce de faire beaucoup avec peu : on en trouve encore le style dans un grand nombre de fondations espagnoles. Les Petites Sœurs d'Italie et de Sicile possèdent aussi quelques chefs-d'œuvre du genre. Il a duré, dans le reste de l'Europe, jusqu'à l'achèvement des grandes constructions parisiennes. Alors commence la manière des grands Asiles, avec leurs centaines de vieillards, les constructions d'ensemble et l'organisation hospitalière complète, comme on la voit en exercice dans un grand nombre de maisons à la fin du XIXe siècle ». Nul, plus que Lelièvre, ne fut l'ouvrier de ces transformations, comme il avait été et va être encore en Espagne celui des fondations.

Pour commencer par Madrid, la reprise des travaux que Lelièvre avait obtenue en 1877 n'avait pas été de longue durée. Sa visite de décembre 1878 le remit en face des mêmes questions avec les mêmes spectacles : une aile construite

il est vrai, mais manquant de toiture : les autres constructions à fleur de sol, les caves à découvert, 65.000 francs encore redus aux entrepreneurs, les travaux en suspens; les vieux bâtiments frappés d'alignement, 100 vieillards qui s'y entassent; et, à la porte 1.500 indigents inscrits demandant qu'on leur ouvre : « Que faire? demande une lettre; allons-nous interrompre nos constructions et abandonner ces malheureux? Plutôt mourir! »

Toute la correspondance de 1879 retentit de ce cri. C'est vers la France qu'il le pousse : « Du fond de ces caves à ciel ouvert, exposées à toutes les intempéries, de toute la ligne de ces constructions inachevées sortent des plaintes étouffées et des gémissements qui jettent l'effroi dans les cœurs. » Les cœurs s'émurent en France. Aux frères Bernard il avait écrit : « J'espère qu'il en sera de ma signature comme de celle que je donnai, il y a vingt-quatre ans, pour la construction de l'Avenue de Breteuil et, quelques jours après, pour celle de Caen ». Le crédit qui lui fut ouvert de ce côté, la souscription qu'il activa, les quêtes à longues tournées, les prières à saint Joseph, pressantes, insistantes, jusqu'à l'importunité, permirent la reprise des travaux. A la fin d'août, les murs atteignaient l'étage. Lelièvre espéra.

Mais nouvelle épreuve avec 1881. Des pluies ininterrompues inondent les chantiers, remplissent les caves, compromettent les constructions déjà faites, arrêtent les constructions à faire. Lelièvre avoue une tentation de découragement. « Le diable est venu me dire : C'en est fait, ne t'occupe plus de cette maison. Voilà quatre ans que tu es sur la brèche, sonne la retraite, prends tes quartiers. Il n'y aura pas de toit sur la maison; ce sera un monument inachevé, comme le palais de Charles-Quint à Grenade, le grand hospice à Lerida, cent autres en Espagne. Repose-toi! Voilà ce que le diable me dit. Eh bien, le diable se trompe. Non, non, je n'abandonnerai pas Madrid, je n'abandonnerai pas les pauvres; et je recommence de plus belle une neuvaine à saint Joseph pour qu'il pousse le travail, rassure les ouvriers et nous soutienne jusqu'au bout. »

Un jour de mai 1881, fête du Patronage du saint protecteur, Lelièvre était à l'autel. Il y priait pour cette maison de Ma-

drid placée sous son vocable. Il conjurait saint Joseph d'y mettre un toit; « c'était son métier de charpentier ». Le souvenir lui vient soudain d'un legs fait à Manille pour la maison de Madrid; mais la délivrance du legs souffrait tant de lenteur et d'opposition qu'on n'y comptait plus guère. « Si je demandais à Aubineau d'aller presser le Ministère! » Aubineau, le premier vulgarisateur de l'œuvre des Petites Sœurs, en demeurait l'ami le plus dévoué. A neuf heures du matin, la lettre était à la poste. Trois jours après Aubineau portait l'argent du legs, qui était considérable, à la Bonne Mère de l'Avenue de Breteuil pour être transmis sans retard à la Mère générale. « Maintenant les travaux reprennent et la saison va décider de tout. »

Enfin, l'année suivante, 11 mars 1882, Lelièvre annonça à Amiens que la construction de Madrid était achevée et que l'ouverture solennelle s'en ferait le 30 avril, fête encore du Patronage de saint Joseph. Lelièvre était heureux. Il repassait dans son cœur les phases de cette longue épreuve : elle lui avait profité. De Rome où il se trouvait, il écrivit le lundi de Pâques, 10 avril : « Ce rude apprentissage ne m'aura pas été inutile, loin de là! J'ai vu comment on sort des entreprises désespérées. En vérité ce ne serait pas la peine d'avoir habité près de cinq ans l'Amérique pour s'effrayer des timidités et terreurs du vieux Monde. On m'objecte l'Évangile. Assez de fois j'ai entendu le cardinal Moreno me dire d'un air narquois : « L'homme qui bâtit une tour, doit commencer par faire son devis et compter sa caisse. » Je réponds en disant, que quand Notre-Seigneur envoya ses ouvriers pour bâtir son Église, il ne leur donna ni or, ni argent. De quoi firent-ils leur capital? De la confiance en Dieu. Leur crédit était au ciel, et c'est sur le ciel qu'ils tiraient. »

Lorsque, le 25 novembre, après vingt mois d'absence, Lelièvre revit de nouveau Madrid, « on n'entrait plus à la maison par le Paseo de Santa Engracia; on ne montait plus, pour arriver à la porte, les deux volées d'un escalier étroit et glissant bien fait pour dégoûter les vieillards de prendre gîte sur ce perchoir; les vieux bâtiments de l'ancien *Paradiso,* main-

tenant déserts, n'offraient plus que l'aspect d'une masure que la municipalité menaçait du marteau. Au milieu de la cour et des nouveaux locaux achevés, parachevés, saint Joseph, coulé en métal, don de M[lle] de Larios, trônait sur un socle de granit, ayant à ses pieds un petit parterre en fleurs. Il ne restait plus à bâtir que la chapelle. Au lieu de cent, comme naguère, trois cents vieillards étaient réunis dans la grande salle qui en tenait lieu provisoirement. J'étais ému : comment ne pas remercier Dieu ? Le soir il y eut bal ; on fit danser devant moi une bonne femme de cent trois ans ; une autre de quatre-vingt-dix-sept ans lui faisait vis-à-vis. Elles sont droites comme un *i*, et sourdes comme des pots : aussi n'eurent-elles pas besoin d'orchestre. »

« Tolède, — la seconde ville de la nouvelle Castille, — Tolède a eu quinze siècles de gloire, écrit Lelièvre. Florissante, splendide, également célèbre par ses évêques, ses conciles, ses sabres et ses rois, elle a compté autrefois cinquante mille habitants. Elle n'en compterait pas aujourd'hui quinze mille. » En 1880, la sœur Marie de Sainte-Thérèse, à la suite d'une audience fort encourageante de son Altesse M[me] la princesse des Asturies, s'était mise à recevoir humblement quelques vieillards, qui lui firent honneur et se déclarèrent contents. On se le dit; le clergé vint et fut édifié. La Sœur Assistante de Madrid, qui a une vieille expérience des fondations et qui était à celle-là, déclare qu'elle n'en a pas vu de plus facile. »

Il fut moins facile de construire. Lelièvre prétend qu'il y avait quarante ans qu'on ne bâtissait plus à Tolède, qu'on n'y trouvait plus d'architecte, et que, lorsqu'il s'agit de bénir la première pierre, aucun chanoine ne savait comment cela se pratiquait. « Il paraît néanmoins que la folle hardiesse de nos Sœurs a été couronnée de succès. Elles ont fait leur maison. On dit bien qu'elles l'ont faite drôle, mais enfin elles l'ont faite ; et dans trois mois, elle sera habitable. » Lelièvre y fut alors, novembre 1884. L'ouverture s'en fit par une retraite préalable. Elle fut le renouvellement des âmes dans une maison nouvelle. »

Avec le retour du missionnaire, l'élan des fondations re-

prit et s'accéléra en tout lieu. Valladolid dut la sienne, 1881, au général de la Vega qui, ayant vu les Sœurs des pauvres à Palma, les voulut avoir dans le ressort de son nouveau commandement militaire. Après deux années passées dans une maison dont la ville payait le loyer, Lelièvre arriva, novembre 1883, pour poser la première pierre d'un grand établissement. « Nous faisons une entreprise de fous, confesse-t-il, et ce n'est pas la première. Je suis forcé d'avouer que nous sommes incorrigibles ; et d'autre part, je déclare que nous avons raison d'être incorrigibles, que nous faisons bien, que nous ne pouvons faire autrement ; que tenter Dieu serait non pas bâtir avec 10.000 francs ce qui en coûtera dix fois plus, mais de rester malgré lui avec les pauvres qu'on a, dans la maison où l'on est. C'est petit, c'est étranglé, c'est étouffé, cela sent mauvais, c'est plus décrépit que le plus décrépit de nos octogénaires ; et, si le feu s'y mettait une belle nuit, tout brûlerait sans espoir de salut. Nous ne tenterons pas Dieu, nous le contenterons. »

En 1884, la maison était faite, couverte, mais encore sans portes ni fenêtres. Lelièvre le crie sur les toits. La situation s'aggrave en 1886, échéance des gros paiements. Lelièvre redevient quêteur. « C'est un mal chronique dont je suis repris à chaque fois que je remets le pied dans cette pauvre Espagne, » écrit-il à Henri Bernard. Enfin la maison s'achève, se libère, prospère. Elle va prendre son modeste rang à côté des édifices religieux qu'élève alors Valladolid : le séminaire, le collège des Jésuites, et surtout la maison des Pères Augustins ou *Philippinos*, comme on surnomme ces zélés missionnaires des Philippines.

A ce propos, n'est-il pas temps que les Petites Sœurs, elles aussi, abordent les colonies ? Il n'eût tenu qu'à elles. Un legs de 100.000 douros avait été fait à la Havane pour leur établissement en cette ville. Mais une des conditions posées par le testateur était que les trois quarts de cette somme seraient placés en fonds anglais dont elles toucheraient le revenu. C'était contre la Règle. Sans hésitation ni délai, les Petites Sœurs refusèrent, et notifièrent leur refus au ministre des Colonies. Ce n'est ni le premier ni le dernier trait d'un désintéresse-

ment et renoncement semblable, dans l'histoire des pauvres Petites Sœurs des pauvres.

Salamanque nous est connue. Quand Lelièvre la revit en 1883, se rendant à Zamora, ce fut beaucoup en pèlerin. Ceux qu'il y chercha, ceux qu'il y fréquente dans ses lettres, c'est saint Thomas de Villeneuve, l'archevêque pauvre, père des pauvres. C'est saint Alphonse, le confesseur de Philippe II. C'est Fra Luis de Léon, le premier prédicateur de l'Espagne. Mais surtout il y interroge les souvenirs qu'y a laissés Christophe Colomb. Lui-même ne venait-il pas de conduire en Amérique la première expédition d'une charité conquérante? Il visita avec religion le couvent de ces Dominicains du xve siècle qui prirent sous leur patronage la grande et sainte entreprise du révélateur d'un monde. La salle de 80 mètres de longueur où le grand homme exposa les vues de son génie aux docteurs assemblés lui fut ouverte, et ouverte, hélas! par des compatriotes. Cinquante Dominicains français, expulsés du noviciat de Saint-Maximin en Provence, par les décrets Ferry, étaient venus s'abriter dans ce refuge illustre ».

L'Estramadure, le pays réputé le plus sauvage et le plus arriéré de l'Espagne, ne fut pas loin de lui en paraître le plus beau. Toute la route qui le conduisit, mars 1881, à la petite ville de Plasencia, est matière à poésie descriptive dans ses lettres : les bords de la Tieta, le couvent de Saint-Just illustré par Charles-Quint, etc. « Puis soudain une cathédrale, un palais épiscopal, une forteresse en ruines, cinq clochers, quatre cents maisons, et par delà la grande chaîne du Quadarrama qui sépare l'Estramadure de la Castille : voilà Plasencia, et tel est le charmant pays où je suis pour dix jours ».

C'était en février 1879, que la Bonne Mère Clotilde était entrée à Plasencia, en impératrice triomphante. Le clergé et les autorités l'attendaient, elle et les Sœurs, à la porte de la ville, d'où ils les conduisirent processionnellement à la principale église. Là, on chanta le *Te Deum*, après quoi la procession se remit en marche jusqu'à la maison dont elles prirent possession, elles et leurs premiers vieillards ». Ancien hôpital de blessés, converti finalement en dépôt de mendicité, l'Asile

avait besoin d'être discipliné et transformé; il le fut par les Sœurs. On avait cinquante pauvres en 1881. Ces braves gens, dont plusieurs en étaient naguère réduits à balayer les rues pour gagner à ce métier le tabac et le vin, se confessaient maintenant satisfaits, heureux : « J'ai compté tous les habitants de Plasencia, écrit Lelièvre, il n'y en a pas 7.000. »

De Plasencia à Cacerès, on compte quinze lieues. Ces rives du Tage, tant vantées, tant chantées, Lelièvre les saluait pour la première fois. Elles lui rappelaient les courbes de la Seine devant Saint-Cloud. Cependant ni la route, ni la campagne, ni même Cacerès, ni la vieille ville si curieuse, ni la jeune ville moins belle, en tout 16.000 âmes, rien de tout cela ne l'attirait en ces lieux. Mais, sur la pente orientale du mamelon qui porte les remparts, avec une perspective qui s'étend jusqu'aux montagnes qui abritent Plasencia, à quelques cents pieds au-dessus d'un ruisseau qui fournit toute l'eau de la ville, deux maisons de chétive apparence abritent les Petites Sœurs et leurs quarante-sept vieillards. On y est mal, très mal. Le projet en cours consisterait à joindre à ces maisons, qu'on achèterait, la maison voisine, avec son jardin à deux étages où la fève est en fleur. Mais gagnât-on le cœur du propriétaire qui s'y refuse, il la faudrait payer 60.000 réaux, au bas mot. Ne vaudrait-il pas mieux acquérir un terrain libre et y bâtir tout à neuf? « Avant de donner mon avis, j'aime mieux attendre, et je me tais. » L'avis de Lelièvre fut jugé le bon. Quatre années plus tard, 1885, revenant à Cacerès, il trouvait une maison neuve qui n'attendait plus que son mur d'enceinte pour être une maison finie.

Dans une lettre à Paul Le Picard, il résume ainsi l'ensemble de ses impressions : « Je suis arrivé en Estramadure ayant dans ma bourse tout juste ce qu'il fallait pour m'en retourner. A ma grande consolation, j'ai trouvé deux maisons, Plasencia et Cacérès, de cinquante vieillards chacune, qui suffisent à leurs besoins. Suivant la méthode suivie dans les commencements, elles ont demandé un miracle à saint Joseph, et il l'a fait. Les deux évêques sont fort contents de nos Sœurs; ils m'ont dit l'un et l'autre qu'elles font l'édification de leur ville épiscopale. Tout le clergé leur montre une

sympathie qu'on ne rencontre pas partout. La grande pauvreté aide beaucoup à la conservation des autres vertus. Plus on fait de sacrifices pour Dieu, plus Dieu accorde de grâces, en sorte que la richesse spirituelle compense ce qui manque de l'autre côté. »

A cette époque, 1881, Lelièvre, dans une lettre à M. Pierre Dupont, accusait en Espagne trente-cinq maisons dont vingt établies depuis quatre ans : « Il n'y en a pas une qui ne soit très pauvre, expliquait-il, et voilà ce qui fait, mon cher Pierre, que je me tourne vers vous et qu'au nom de vos onze enfants, je viens vous supplier d'avoir pitié des miens. »

Ramené souvent à Barcelone, comme à son port d'attache, Lelièvre passa de là plusieurs fois à Palma, en 1881, 1883, 1887. Là se continuait, toujours aussi merveilleuse, la légende de don Salvado Coll. « Plus octogénaire, plus millionnaire, plus extraordinaire que jamais, Salvado venait, en 1878, de réintégrer son île natale de Majorque. Il fut rendre visite aux Sœurs : « Mes Sœurs, je ne suis fâché que d'une chose, c'est que vous ne m'ayez pas laissé la satisfaction de payer seul votre maison. Mais il y a remède à tout : votre jardin est trop petit ; il y en a un plus grand qui y touche. Souffrez que je l'achète et que je vous le donne. » Ainsi fut fait.

Salvado avait pris Lelièvre en amitié. Il avait rencontré en lui le vrai prêtre. Un jour qu'il l'avait prié de l'accompagner à la promenade dans sa voiture, celui-ci put jouir à l'aise de sa conversation. Et quelle conversation ! « C'est, dit Lelièvre, un tissu enchevêtré d'aventures bizarres, éparpillées sur toute la surface du globe, à travers une période de soixante années. Les dates sont fort brouillées. On passe tout d'un coup de l'île de Rhodes à Terre-Neuve, de Mexico à Calcutta. On arrive à Moscou ; et, un instant après, on se trouve dans le palais de l'empereur du Brésil. De l'hôtel du prince de Metternich on est transporté sous la tente du général Pélissier, qu'on quitte presque aussitôt pour aller rendre visite au président des États-Unis, ou pour manger des dattes fraîches à l'ombre d'un palmier de l'Arabie. Alors on va voir Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Damas, Alep, Balbek ; on

revient par Chypre, Chio, Candie, la Sicile, et on débarque chez le roi de Naples, pendant qu'il est en train de donner une constitution à ses sujets. De là au Vatican, ce n'est plus qu'un pas. Rossi est ministre du Pape; l'orage gronde sur sa tête. On rend une petite visite à MM. Lamartine, Arago et autres fondateurs de République, et on retourne planter des caféiers et des orangers à Tampica. Tout le long du chemin on parle avec chaque peuple sa langue respective, et on la parle bien; car don Salvado en a au moins une douzaine à sa disposition. Le plus amusant est de l'entendre en provençal; il le possède à fond; et l'italien à ce point qu'on l'a pris dix ans pour un Italien. Que ne sait-il pas, et que n'a-t-il pas vu? qui et quoi? Rois, empereurs, ministres, généraux, orateurs, banquiers, ici ou là il s'est rencontré avec chacun. Et, à travers tout cela, on ne sait trop ni comment, ni où, mais à coup sûr honnêtement, il a eu l'art de faire sa fortune, joint à celui d'échapper aux voleurs, aux naufrages, aux maladies, et d'arriver à quatre-vingt-un ans sans avoir payé une seule note d'apothicaire ou de médecin. Voilà le bienfaiteur de nos Sœurs de Palma; voilà don Salvado Coll, né à Soller, île de Majorque, en 1799. A cette heure, il part pour les eaux de je ne sais où? Voilà deux mois qu'il n'a voyagé; c'est bien long!

Salvado Coll, pour son malheur, n'était qu'un philanthrope. Mais il avait à Palma pour ami intime don Miguel, le même qui l'avait si efficacement intéressé à la bonne œuvre de la souscription et des constructions des Sœurs. C'était un grand chrétien. En septembre 83, jour de saint Michel, Lelièvre put en juger. Salvado l'avait emmené souhaiter la fête à son ami, dans la petite ville de Santa Maria, à quatre lieues de Palma : « Il y eut festin que don Salvado présidait et dont les neuf enfants de notre amphytrion faisaient l'ornement. Quel contraste entre ces deux personnages! L'un est riche, l'autre est pauvre. Le premier ne s'est pas marié, vit seul, ne sait pas à qui il laisse son bien, ne sait pas même trop ce qu'est ce bien. Le second n'a pas de bien à laisser; il nourrit, il élève péniblement sa grande famille. Sa maison est des plus modestes; elle devient trop petite. Il lui échappe

de dire en soupirant : « Si j'avais de l'argent, je l'achèverais, » car il n'en a fait que la moitié. Néanmoins il montre un air content, ce qui manque au visage de son ami le capitaliste. Don Miguel est pieux, sa femme est pieuse, ses enfants grandissent dans la piété de leurs parents. Sa petite ville est bonne; elle offre cette rareté d'une petite ville qui est une bonne petite ville. La foi et les mœurs y sont conservées. Les 3.000 âmes qui la peuplent sont 3.000 âmes qui vivent en paix les unes avec les autres et avec Dieu; et leur pasteur, un homme vénérable, qui fait depuis trente ans l'édification de ses paroissiens, a refusé un canonicat de la cathédrale pour rester avec eux ».

Désormais l'âme de Salvado est chère à la reconnaissance du prêtre : il ne la perdra plus de vue, qu'il ne l'ait rendue à Dieu.

Sait-on quel était le plus grand obstacle aux fondations des Sœurs françaises, particulièrement dans l'Espagne septentrionale et centrale? Leur nationalité. Elles en avaient déjà souffert à Salamanque. A vingt-deux lieues de là, la petite ville de Girona conservait l'amer souvenir du triple et cruel siège que nous avions infligé à son héroïque population. C'était irrémissible. A la prière de Lelièvre, la maison Bernard Frères et la Tirelire d'Amiens réparèrent le mieux qu'elles purent les torts de la France. Un terrain fut acheté, un tiers de maison fut bâti, 1880. « Qui faudra-t-il inviter pour planter le bouquet sur le pignon? Marest, Le Picard, Cosserat? écrivait Lelièvre à Rouen. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ouvrage sort de vos mains. » Plus tard, il pouvait ajouter : « La réconciliation internationale s'opère peu à peu, au moyen des pauvres qui sont contents de nous, et dont la maison regorge au delà de ce que la prudence permettrait. »

« Au commencement du siècle, il y avait à Tortosa, toujours en Catalogne, un beau couvent de Capucins. Dans ce temps-là le couvent avait une église, le toit avait un plancher, les murs, des portes et des fenêtres. De tout cela aujourd'hui il ne restait plus rien, rien que les quatre murs, d'une solidité désespérante il est vrai. Les Français avaient fait ces ruines. Or, ces ruines, nous voudrions les relever, écrit Le-

lièvre, 1[er] janvier 1881. — Rien n'est plus facile avec de l'argent, dira quelqu'un. — Oui. Mais sans argent? C'est le problème posé au tableau et devant lequel je me casse la tête. J'y perds mon latin, et voilà pourquoi j'écris en français. »

Ce français disait l'urgence des travaux d'appropriation pour les vieillards, pour les Sœurs. Il avait vu celles-ci travailler, se priver, souffrir à en périr. Il citait l'une d'elles dont il dit éloquemment : « Elle était dans le monde M[lle] de Prades, d'une famille du Périgord aussi noble que ruinée. — Sortez, Mademoiselle, de votre beau pensionnat du Sacré-Cœur pour habiter ces murs sans toit, ces cellules à demi démolies qui furent le séjour des fils de Saint-François. Allez quêter par monts et par vaux à travers les campagnes de la Catalogne. Allez dans la plus pauvre de toutes les maisons des Petites Sœurs des pauvres, jouir de toute la perfection de cette pauvreté à laquelle vous vous êtes vouée et engagée! Entre Plasencia, Baeza, Medina-Sidonia, Tortosa, je ne sais à laquelle des quatre donner la palme de la pauvreté. Surtout, dans ces murs délabrés de Tortosa, on dirait qu'on rencontre la pauvreté des Petites Sœurs et la pauvreté des Capucins réunis. »

Lorsque, trois ans après, 1884, Lelièvre revit Tortosa, il n'y restait plus à bâtir que la chapelle et les deux infirmeries. Fallait-il les entreprendre? Lelièvre feignit de résister. La Bonne Mère et l'aumônier, don Jacinto, un saint prêtre, durent faire son siège en règle. « Au troisième assaut qu'ils me livrèrent, je capitulai. C'était hier, 27 janvier. Je promis que, si on me donnait du temps, je paierais la contribution de guerre de 4.000 réaux. Je craignais, en tenant plus longtemps, qu'on ne me fît payer la paix plus chèrement. Elle est signée. Mais où prendre l'argent? »

De la Catalogne montant vers les provinces basques, Lelièvre fut frappé d'un fait que relèvent toutes ses lettres : « C'est le pays le plus honnête qu'il y ait au monde, écrit-il de Bilbao, avril 1881. A mesure que je le connais, je l'estime davantage. Tout ce qui parle basque est ce qu'il y a de meilleur. En vingt ans l'exploitation minérale a triplé

la population; mais hélas! les nouveaux venus ne valent pas les anciens. »

Bilbao, 15.000 âmes, était bonne aux vieillards des Sœurs. La maison de la place de l'Incarnation recevait l'aumône de tous. « J'étais là, le jeudi saint 1881. Une Petite Sœur, qui se tint à la porte de notre chapelle durant toute la journée, reçut dans son plateau 4.550 réaux. Il n'y en a pas tant à Barcelone. A Madrid, c'est un millier de réaux, et on est content. Aussi nos Sœurs de Bilbao ne vont-elles pas du tout faire la quête par la campagne. Il n'y a vraiment ici qu'à bénir Dieu. »

Le fondateur et insigne bienfaiteur de la maison était un saint. « Don Juan Jose Gorostizaga est de Llodia, écrit Lelièvre : une petite taille, des cheveux blancs, un air également affable et modeste, une redingote noire, la même en hiver qu'en été; son temps uniquement consacré à Dieu, soit dans la visite des églises, soit dans celle des pauvres; une grande fortune et point de besoins personnels. Chaque matin, comme vous, il vient à la messe des Petites Sœurs, s'informe des besoins du jour, va voir les malades, rend ses devoirs à Notre-Seigneur, passe de là chez les Carmélites à qui il a donné la maison et le vaste terrain qu'elles occupent; ou bien il s'en va accompagner au cimetière quelque pauvre qui n'aurait sans lui personne à l'escorter. C'est une des dévotions favorites de don Jose, qui pour cela est à la piste de tous ceux qui à Bilbao meurent sans famille ni amis. Notre maison est entièrement son ouvrage. C'est un ancien couvent de Dominicains contigu à un vieux couvent de Dominicaines, s'étendant sur deux hectares, et réunis habilement par lui, pour en faire une maison complète de la Petite famille. »

De Bilbao Lelièvre monta vers Vitoria par la route d'Orduna, 2 mai 1881 : « La cime des monts conservait quelques vestiges des neiges récemment tombées; parmi les roches ardoisées et les frais taillis, l'eau ruisselait en festons argentés, et un soleil radieux préludait aux gloires champêtres du mois de mai... » Mais il fait froid dans la Guipuzcoa : « On monte tant pour venir de Bilbao que quand on laisse l'été par

là, on trouve l'hiver ici. Mauvais climat, gens excellents! »

« Gens excellents » : c'est ce que va lui redire l'évêque de Vitoria : « Je crois que ma ville épiscopale est la plus catholique de l'Europe. » Les Sœurs pourtant y avaient souffert tout d'abord : « C'est une chimère que cette entreprise »! allait-on répétant partout; et on ne les aidait pas. Une maison historique, celle où le pape Adrien VI avait reçu la nouvelle de son élection, la plus vieille maison de la ville, vieille de cinq siècles, leur avait été louée en 1878 : il la fallait remplacer sous peine de l'avoir bientôt pour tombeau. Le terrain fut acheté; 17.000 francs furent souscrits. Lelièvre (1880) venait faire les marchés pour la construction.

La charité y pourvut. Lelièvre nomme le bon marquis d'Urquisjo, un généreux ami de la première heure. Une figure de bienfaiteur à part, et bien typique pour l'Espagne, est celle du vénérable chanoine Dyonisio Diaz de Olarte y Asteguiela. « Il s'était retiré avec ses deux sœurs, qui en mourant lui laissèrent tout leur bien. Il est riche, il est bon, il est simple. Caractère d'enfant, cœur d'or. Il vit solitairement dans sa grande maison de famille, avec trois domestiques, deux serins, quatre chats qui sont pour lui tout l'univers. Tout riche qu'il est, il est triste. Sa vie est toute unie. Indifférent à tout le reste, il a conçu pour notre œuvre un enthousiasme dont il a donné des preuves, et qui ne seront pas les dernières. »

Dons anonymes, les meilleurs dons. Un jeune négociant s'inscrit sur la liste pour 2.000 réaux et il les verse. Le lendemain, arrive son domestique apportant en sus huit billets de chacun 2.000 réaux, avec une carte de son maître où on lit : « Écrivez ici pour tout accusé de réception : *Merci saint Joseph!* Secret complet. »

Puis, dons des humbles. Un domestique a vu son maître souscrire pour 2.000 réaux. En reconduisant les Sœurs, lui-même leur en glisse 1.000 dans la main : « Que personne ne le sache, et que mon nom ne figure sur aucune liste. »

Dans cet assaut de charité l'artillerie voulut donner. On vit les officiers d'un régiment de canonniers venir, colonel en tête, avec fanfare et trompettes, amener et offrir aux Sœurs

un fort beau mulet qu'ils installèrent à l'écurie. Lelièvre certifie qu'il se conduit de manière à faire honneur à l'armée espagnole.

Toute cette semence enfouie en terre leva en sa saison. Le 15 mai 1881, entre deux ondées, l'évêque de Vitoria bénit la première pierre de la maison nouvelle dont les fondations sortaient déjà de terre. Vitoria est, dans les lettres de Lelièvre, un nom de prédilection.

Après la Biscaye, la Navarre. Elle est, elle aussi, la terre de l'impeccable probité. Pampelune en particulier « ose « des temps passés nous retracer quelque ombre ». Croiriez-vous qu'ici on croit encore qu'un vendeur à trop haut prix est tenu à restitution? Notre propriétaire, marché fait et prix payé, eut un remords. Le lendemain la Mère Fanny voit arriver son notaire qui lui dit de sa part : « Tenez, je « vous ai vendu mon terrain trop cher. Je vous rapporte « 800 francs. » C'était plus le que tiers du prix total. Et cela n'étonne personne de par ici. Ce sont les mœurs courantes ».

Ce terrain fut couvert de mille mètres carrés de maçonnerie. « Mille mètres à 14 fr. 50 le mètre, ce m'est un poids bien lourd que ce cauchemar de chaque nuit. Je devrais pourtant bien y être habitué, puisque cela dure depuis le jour où l'on vit les Sœurs de Saint-Servan creuser de leurs propres mains les tranchées de leurs premières fondations. Eh bien, non. Cette vue me fait toujours éprouver la même sensation que celle de Blondin dansant sur la corde raide. »

« La maison de Pampelune avait eu pour protecteur M. Echeverria, écrit-il. Il n'était plus. Marié, père de trois enfants aujourd'hui établis, cet homme n'en était pas moins le père des malheureux qu'il assistait de ses biens, qu'il servait de ses mains. On le voyait, dans nos infirmeries, passer des heures à servir les malades et à consoler les moribonds. Sa foi lui suggérait pour ceux-ci des paroles qui semblaient inspirées et qui leur ouvraient le ciel. Cet homme, qui semblait un religieux dans le monde, était un négociant enrichi à New-York, où il avait épousé une Américaine de Brooklyn à tous égards digne de lui. Il n'y avait aucune œuvre, aucune infortune connue de lui auxquelles il refusât son assistance.

Il semblait n'être riche que pour faire le bien; ce qui s'appelle dans l'Évangile *esse dives in Deum*, être riche en Dieu ou pour Dieu. »

Ce bien, il le voulut continuer après lui. Le lendemain de sa mort, sa veuve et ses enfants en noir se rendirent chez les Petites Sœurs. Ils apportaient une belle somme que le défunt leur avait léguée, avec toute sa garde-robe presque entièrement neuve et bien garnie. Il avait dit que ce serait pour sa défroque un grand honneur que d'être portée par ces vieux amis du bon Dieu.

Cette somme, d'autres aumônes venues de France, un subside notable du Conseil général, firent monter les murs de la maison de Pampelune lentement mais continuement. Au cours des travaux, Lelièvre voyait chaque jour rôder autour du chantier un vieux garçon fort riche, fort original, qui déjà avait généreusement doublé sa première souscription : « Vous verrez, disait Don Francisco, que le bâtiment sera couvert pour la Saint-Michel. — Il ne tient qu'à lui que sa prophétie se vérifie ». Ce fut enfin vrai en 1887.

Le Père prêchait, confessait, en catalan, en castillan. Comme il l'avait fait à Pampelune, il fit à Saint-Sébastien. Mais ici, la moitié des vieillards au moins n'entendait, ne parlait que le basque. Ce lui fut une souffrance, il le dit. « Que n'avais-je le don miraculeux de saint François Xavier ? »

Fondée en 1878, la maison, « le pigeonnier, » de Saint-Sébastien, voyait se dérouler de ses hauteurs un paysage fait de prairies, d'ombrages, que baignait au loin la vague expirante, tandis que de l'autre côté l'Océan bondissait sur le rocher escarpé de 400 pieds de haut qui couvre la ville contre la tempête et contre l'artillerie au besoin. Après les 54.000 francs qu'il leur avait fallu se procurer pour monter leurs étages, elles en redevaient encore 8.000; où les trouveraient-elles? Elles montraient alors de la main, par-dessus les montagnes, les escarpements de l'Aragon et les plateaux de la Castille qu'elles avaient battus en quêteuses. Puis elles comptaient encore sur don Patricio. Associé puis titulaire de la maison Lopez, la plus riche de toute l'Espagne, Patricio leur avait prêté sans intérêts ce qu'il n'avait pas

préféré leur donner sans retour. « Cet homme, écrit Lelièvre, semblait posséder tout ce qui fait un heureux : une belle famille, deux fils et deux filles arrivées à l'adolescence, une femme plus jeune que lui et absolument accomplie. Mais hélas! il y a trois ans que don Patricio n'a pas fait un pas, on le porte à sa voiture. Il est atteint du mal de la moelle épinière. Eh bien, dans cette infirmité, la constance de cet homme à la fois si heureux et si malheureux ne s'est point démentie un seul jour. Il est résigné, il sait être aimable, je le crois content. Il a la bonne philosophie : celle qui vient de Dieu. »

Terminons par Madrid où il nous faut revenir pour y voir l'abbé Lelièvre compléter son ouvrage. Il était arrivé que les trois cent vingt-cinq vieillards de la maison Saint-Joseph de Madrid, calle Almagro, remplissaient tout l'Asile. Dans la ville, un nombre plus grand de vieux pauvres sans abri imploraient la pitié des Sœurs. Elles et Lelièvre délibérèrent. A peine délivrées des longs soucis et épreuves de la première construction allaient-elles s'imposer l'insupportable charge d'en entreprendre une seconde? Elles le firent.

Ce ne fut d'abord qu'une fort modeste succursale, prise à loyer. Mais qu'était-ce pour l'abri de tant de malheureux? Voilà pourquoi un beau terrain situé sur une élévation, d'où l'on apercevait tous les clochers de Madrid, et mesurant 12.000 mètres carrés, s'étant présenté à vendre, on l'avait acheté; même on l'avait payé. C'était dans le quartier Barrio de la Prosperidad, à une distance suffisante de la maison Saint-Joseph. Maintenant on y bâtissait, mais discrètement, d'abord la moitié du corps principal, puis une aile après; puis on attendrait, on verrait...

Lelièvre se représente arrivant à Madrid, novembre 1884, et s'y retrouvant en pleine bâtisse, comme en 1880 : « Là encore des murs à hauteur d'homme, des caves profondes, une dette qui ne l'est pas moins : l'entrepreneur en chef arrive dans un joli coupé à deux chevaux, fume son cigare, observe tant soit peu les travaux et beaucoup ma personne. Après quoi il m'offre une place dans son coupé, et nous partons. » C'est la même grandesse qu'autrefois.

En attendant, qu'avait-on fait? Les vieillards arrivant toujours dans le logement provisoire, les Sœurs leur avaient laissé toute la partie habitable. Quant à elles, elles s'étaient retirées, enfouies, à neuf pieds sous terre, dans le sous-sol, une fosse en temps de pluie, un nid à fièvres en été. C'était le dortoir de ces filles : « Cela, écrit Lelièvre, me parut dépasser les bornes du dévouement. Je n'ai pas voulu les laisser pourrir dans cette cave. J'ai préféré leur louer, coûte que coûte, une maisonnette contiguë. J'ai placé là les 527 francs que j'avais. Il m'en eût fallu mille que je n'ai pas. »

Il faudra attendre encore quatre années avant que soit ouverte, sous le vocable de sainte Anne, la maison de la colline de la Prosperidad. Lelièvre ne sera pas là, hélas! il ne pourra y être. Mais, dans l'intervalle, il y était revenu, il avait trouvé, dans le marquis de Portago et d'autres riches chrétiens, des auxiliaires et des amis. On allait donc pouvoir quadrupler le nombre des pauvres assistés de Madrid! De quoi vivraient-ils? Dieu était là. « Si Dieu avait soin d'eux lorsqu'ils étaient une poignée, maintenant qu'ils sont un peuple, il ne les abandonnera pas. Tel est mon raisonnement. N'est-il pas suivant l'expérience, comme il est suivant la foi? » Puis, considérant l'ensemble des travaux accomplis depuis sa première campagne, il écrit à Marest : « Vous voyez, mon ami, que, du mois de mars 1877 où nous sommes venus à Madrid, à novembre 1884, ça a marché! »

L'œuvre qui marchait ainsi dans les provinces supérieures et centrales de l'Espagne, marchait simultanément et sous la même impulsion dans l'Espagne méridionale, jusqu'à Gibraltar. Nous y suivrons Lelièvre dans un prochain chapitre.

Durant le même temps aussi, la France qu'il revoyait et où il séjournait régulièrement chaque année lui demandait d'autres travaux. Surtout cette même période lui apporta de grands deuils. Le récit qu'il en fait remplit ses lettres à la fois d'attendrissement, de douleur, d'admiration et de reconnaissance. C'est par ce tableau que nous commencerons.

CHAPITRE XXI

GRANDES AMES. — GRANDS DEUILS

Lorsque, entre chacun de ses séjours en Espagne ou en Italie, Lelièvre se retrouvait en France, parmi les siens, il était rare qu'il n'eût pas à y déplorer la mort de quelqu'un de ceux qu'il avait le plus aimés. C'est la condition fatale de ceux qui ont doublé le cap de la cinquantaine, de n'avancer plus dans la vie que par une route bordée de tombeaux.

Dès 1873, Lelièvre, rentrant à la Tour, avait eu la douleur d'y trouver vide la place d'un de ses plus chers confrères, le P. Alfred Clainpanain, son compatriote de Lille, qui venait d'expirer à Londres, à la suite d'une retraite prêchée aux Sœurs de Saint-Pierre. C'est à Rome, qu'en janvier, une dépêche de la Mère générale lui avait porté ce coup, un des plus sensibles à son cœur d'ami, de frère. A vingt-cinq ans, le P. Clainpanain allait entrer à Paris dans une grande affaire commerciale, quand on l'avait vu prendre le chemin du séminaire, à Saint-Sulpice, puis à Rome, pour revenir en France se donner, aux côtés de Lelièvre, au service des pauvres de la Petite Famille. Il ne s'était jamais repris un instant, dépassant même les limites de ses forces qui le trahirent. « C'était excellemment un caractère aimable, disait de lui son ami. Il possédait au plus haut degré l'art de s'oublier, de s'effacer, de se sacrifier pour les autres. Je lui disais parfois : Il n'y a qu'une chose que vous ne savez pas, et que vous devriez apprendre : vous ne savez pas dire non. »

Ce n'est certes pas Lelièvre qui le lui eût appris. « Quelle peine de ne plus le revoir! écrivait celui-ci en arrivant à la Tour, deux mois après ce coup. La chambre du Père touchait ici à la mienne. Je dis mon office dans son bréviaire. Partout où je vais, je retrouve son souvenir; mais nulle part ma blessure n'est plus cuisante qu'en ce lieu. »

Dans la même année, août et septembre 1879, les supérieurs de Lelièvre l'envoyèrent visiter et évangéliser quelques maisons du Poitou, de l'Anjou et du pays Nantais. Ses lettres sont peu descriptives. Il était arrivé à cet âge de la vie où l'on ne jouit plus que des âmes. Celles vers lesquelles il incline le plus dans ses lettres sont celles qui souffrent en faisant le bien, et qui, dans un corps brisé par l'âge ou par l'infirmité, offrent au ciel le double sacrifice de la patience et de la charité.

A Chantenay, près Nantes, la maison des Petites Sœurs, tranquillement assise dans une campagne au pied de laquelle coule la Loire très large, avait pour bienfaitrice insigne M[lle] Caroline de la Chevalerie, avec M[me] de Pimodan, sa digne nièce. Ensemble elles avaient élevé la chapelle de l'Asile. « C'est ce qu'on voit, dit Lelièvre. Mais combien d'autres charités qui coulent toujours de cette même source, et qu'on ne voit pas! » M[lle] Caroline a quatre-vingt-cinq ans. Elle décline, s'affaiblit. Lelièvre enveloppe son nom de respect ému et de reconnaissance.

Angers lui offrit son pendant dans M[me] de Langotière, relique d'un autre siècle, enchâssée dans une maison en deuil de toute parure et en perpétuelle attente de toute réparation, depuis le départ des Bourbons. La tête branle, mais cette tête, ou plutôt ce cœur porte dans ses souvenirs toute l'histoire des Petites Sœurs, depuis Jeanne Jugan qui fut quêteuse à Angers. Ses yeux comme ses lèvres ne disent que bonté et bienfaits. Si la Bonne Mère d'Angers a pu rajeunir et agrandir la vieille maison préhistorique de ses vieillards, c'est beaucoup à M[me] de Langotière qu'elle le doit.

Mais il y a des maux pires que ceux de la vieillesse. A Nantes, c'est sur un homme de cinquante ans que se porte la compatissante gratitude de Lelièvre. M. Richard, parent très

proche du vénérable cardinal archevêque de Paris, habite un vrai château. Il est riche, mais combien à plaindre dans son infirmité! Paralysé d'un côté, perclus du bras droit, traînant sa jambe demi-morte, n'usant de sa langue qu'avec effort, Richard aurait le droit d'être un désespéré s'il n'était un chrétien. Deux choses lui restent et remplissent sa vie : la piété et la charité. La messe chaque matin, son chapelet tout le jour, puis le bonheur de donner. Il paye pour les Sœurs les notes arriérées du boulanger; il leur fournit sa voiture pour la tournée des châteaux et bourgs environnants. Il régale leurs vieux aux bonnes fêtes de Noël : voilà son unique joie. Moyennant cela et sa soumission à la volonté de Dieu, la vie lui est devenue possible. Ses précoces infirmités le feront arriver plus lestement au ciel ».

De Chantenay, Lelièvre écrit : « Je viens de voir Job. Je l'ai vu la tête dévorée par un chancre qui gagne lentement l'oreille, l'œil et la joue, sans que, depuis quatorze ans, l'art des médecins ait pu enrayer ses progrès. Le jeu des mâchoires entravé ne laisse plus à l'alimentation que la ressource des liquides. Croyez-vous que je vous parle d'un de nos vieillards? Non, celui dont je vous dépeins l'état et que je vis hier, est M. Langlois, le maître de forges, notre voisin, cinq fois millionnaire, père de neuf enfants, le plus heureux des hommes, n'était ce mal obstiné. Je l'ai vu, je l'ai admiré. Calme, affable, actif, recevant les Sœurs et moi avec cordialité, et s'occupant de nos pauvres comme il fait de ses affaires, de ses bureaux et de ses forges : est-ce un stoïcien que j'ai découvert? Non, c'est un chrétien, un grand chrétien qui commence ses journées par entendre la messe, qui y communie trois fois la semaine, et trouve là le secret de se résigner au plus cruel des supplices, la faim. Cruelle ironie du destin, dira quelque sot. Non : divine et délicate attention de la Providence qui lui ménage ainsi le moyen de gagner le ciel. C'est bien ainsi que notre voisin envisage son sort. Il y voit sa croix, il la porte, Dieu l'aide : voilà le bienfaiteur que Dieu nous a donné. »

Lelièvre rentra à la Tour. Il ne faut plus là, encore, lui demander les descriptions que la campagne fournissait à sa

gracieuse plume. La campagne n'est plus que le cadre des entretiens auxquels il se plaît avec Dieu. Tel celui-ci avec Jésus-Christ dans son saint Sacrement, durant la procession d'une Fête-Dieu de ce temps-là : c'est une de ses plus belles pages :

« Que notre procession du saint Sacrement fut divine! Elle se fit hier matin, entre dix et onze, par un soleil demi-voilé et une brise demi-fraîche, avec 150 robes blanches parmi les noires. Noir et blanc, tout ce personnel était choisi par Celui-même que nous fêtions, et tous les cœurs chantaient à l'unisson des voix. Et-moi : « Voyez, Seigneur, disais-« je à Celui qui passait! la sécheresse a un peu flétri cette ver-« dure qu'on jette à vos pieds; elle a fané ces fleurs qu'on ré-« pand devant vous. C'est là une assez juste image de ce cœur « que je vous offre. Aucun de nos présents, pas même celui que « nous vous faisons de nous-mêmes, n'est digne de vous. Mais « ces feuillages, ces roses, ces marguerites, ces cœurs, tout ce « que nous vous donnons est votre ouvrage, et vous ne le mé-« prisez pas : *Opera manuum tuarum, Deus, non abjicies!* »

« Je riais en moi de l'effet des cierges et des flambeaux, en face du soleil inondant de lumière les reposoirs et les allées, tandis que l'œil avait peine à distinguer leur pauvre petite flamme tremblante : Voilà bien, Seigneur, disais-je, nos œuvres en face des vôtres! Puis je reprenais un des vieux refrains de l'Église : « *O sol salutis, intimis, Jesu, refulge mentibus!* Je ne vous demande pas, ô Dieu caché, que vous dissipiez « les ombres, que vous écartiez le mystère, que vous vous « manifestiez avec cet éclat qui terrassa les disciples au « Thabor; accroissez seulement notre foi, et devenez par elle « le flambeau de nos âmes! »

« Telles étaient, à peu près, les pensées qui me remplissaient, celles qui me sont les plus familières, le long des chemins de la vie, celles qui nous font voir le peu que nous pouvons pour Dieu, le peu que sont devant lui des œuvres qui, à nous, paraissent cependant colossales. Colossales, oui, je l'avoue, pour les nains et pour les fourmis; mais devant le Créateur de l'Univers!... Cependant il veut bien considérer notre intention, et se contenter de l'effort, à peu près comme

un père qui reçoit, au jour de sa fête, le premier griffonnage de son marmot. Quand ce ne serait qu'une page de jambages boiteux, le père dit : C'est très bien! Et il embrasse l'enfant. »

Nous sommes en 1884. Au mois de septembre, Lelièvre se retrouve à la Tour pour les grands vœux que la sœur Joseph des Sacrés-Cœurs, Mme Féburier, prononça dans sa chapelle. « Les cendres du mari, écrit-il de là, ont dû tressaillir au-dessous, dans leur tombeau; ou mieux son âme sainte en aura reçu quelque accroissement de félicité dans le ciel. Car l'écho des serments prononcés sous nos voûtes s'est répété, sans doute, sous les voûtes éternelles. De cette professe on peut dire qu'elle est Petite Sœur jusqu'au bout des ongles. Du jour même de son entrée, elle a paru toute formée, avec quelque chose de cette immutabilité divine que seule la grâce peut communiquer à un cœur humain. Sa santé, jadis chétive, a été rendue capable des travaux les plus pénibles : c'est merveille. Mais quand Dieu veut la fin, il donne aussi les moyens. »

Lelièvre faisait bien de ne plus voir que Dieu par-dessus toute chose, car l'heure était venue pour lui des grands déchirements. C'était peu que, dans l'année 1879, il eût déjà perdu, dans le P. Clainpanain, un frère d'âme et un frère d'armes. Toute la décade qui s'ouvre en 1880 est pour lui semée de tombes, tombes d'amis, de parents, de personnes chères, au bout desquelles la main de Dieu a déjà commencé de marquer la sienne.

Paul Le Picard allait se sanctifiant de plus en plus, faisant chaque jour plus de bien. Sur son petit carnet on lit — c'est le Dieu des pauvres qui lui parle : — « O mon Paul, va me chercher beaucoup de ces malheureux. Aide-leur à venir vers moi. Plus tu m'en amèneras, plus mon cœur sera réjoui, plus le tien sera rassasié. — *Amen,* Seigneur, *Ego servus tuus!* Conservez-moi à votre service, malgré mon grand âge et mon peu de facultés ! »

Sur ce même carnet confident de ses pensées, il se gourmande lui-même de sa paresse à ce service, et il s'excite au désintéressement de tout salaire, même spirituel, en ce monde.

« Est-ce que tu voudrais servir Dieu, comme un mercenaire? Être payé comptant, sans faire crédit à Dieu? Appuie-toi sur ses promesses, sur les espérances du ciel! » Et encore, le 13 février 1881 : « Seigneur, on peut tout attendre de vous, quand on s'est donné entièrement à vous! »

En cette même année, 1881, au milieu de septembre, Paul Le Picard reçut la première atteinte du mal qui devait l'emporter. A cette annonce, Lelièvre écrivit à Rouen et à Amiens des lettres qu'il faudrait reproduire pour comprendre comment cet ami savait aimer. C'est un miracle qu'il demande au ciel. Les Petites Sœurs veillent au chevet de Paul, tout le noviciat est en prières. La maladie, cette fois, suspendit ses coups; M. Le Picard en put écrire lui-même ses remerciements à ceux et celles qu'il tient pour ses guérisseurs terrestres : « Comme il est dit de l'hydropique dans l'Évangile de ce jour, Notre-Seigneur a daigné me prendre par la main et me relever. » On le croyait sauvé. Mais le 27 octobre, Lelièvre jette un cri de douleur : il va perdre ce vrai frère, sans avoir pu le revoir! C'est de Rome qu'il écrit : « Je compte les heures jusqu'au prochain courrier ». Ce courrier lui apporta la nouvelle d'un beau trépas.

Lelièvre le pleura, l'invoqua, le remercia : il le voyait avec Dieu : « Paul, dit-il, peut être appelé à très juste titre un des fondateurs de la Famille des pauvres. Il a son chapitre dans son histoire, et ce chapitre est écrit au ciel. » Et ailleurs : « Le ciel était déjà pour lui dans sa vie de charité; c'est elle qui lui a donné les seules joies qu'il ait connues. Il les goûte aujourd'hui dans leur divine source, exemptes de soucis, de travail et de peines. Il voit Celui en qui il croyait; il possède Celui qu'il espérait; il est uni à Celui qu'il aimait. Est-ce cela qui s'appelle mourir? » Lelièvre le nomme un saint. Ses lettres ne se tairont plus sur les vertus de ce saint. Mais qu'il lui manque donc à cette heure! « Encore si ici, à Rome, j'avais trouvé quelqu'un avec qui pleurer, peut-être qu'il m'eût fait du bien? J'ai au cœur une plaie qui n'a point saigné. »

Ce n'était qu'un commencement. Une plus rude épreuve allait atteindre le cœur et l'œuvre de Lelièvre. Les mêmes

lettres qui lui apprenaient la mort de Paul Le Picard lui apportaient de vives alarmes sur la santé de Mme Ledieu.

L'âme de cette pieuse femme semblait n'en faire plus qu'une avec celle de son frère. Louis Marest rappelait à son ami comment le 15 février 1864, à l'heure même où leur mère rendait le dernier soupir, sa sœur et lui se trouvant seuls à genoux près du lit funèbre, celle-ci se releva, se jeta au cou de son frère, et tous deux se jurèrent d'être toujours unis, quelque chose qui pût arriver. » Elle était une force pour ce frère de plus en plus enfoncé dans le sentiment de ses infirmités et de ses incapacités. Il se disait plus homme d'habitude que d'initiative, plus homme de patience et de charité que de lutte. Mme Ledieu le ramenait, par son exemple, au combat. Il s'objectait lui-même la parole de saint Paul : « Quand même je distribuerais tout mon bien aux pauvres, si je n'ai pas au cœur la charité de Jésus-Christ, cela ne me servira de rien ! » Et de ce chef, il se voyait, lui et son bagage d'œuvres mortes, « mis en quarantaine à la porte du ciel ». C'est son expression. Alors le contact ardent de la piété de sa sœur ravivait en lui un amour qui ne sentait plus sa flamme.

Cette sainte, comme l'appelait son frère, était l'intelligente et discrète apôtre de la famille entière. En juillet 1874, elle avait reconquis à Dieu les derniers jours d'un de ses neveux rebelle à la foi et à la vie chrétienne.

Quatre ans plus tard, juillet 1878, retirant doucement dans le recueillement de sa campagne de Bachimont, son mari gravement malade, elle l'avait disposé à recevoir en pleine connaissance et liberté les derniers sacrements. « C'était, écrivait Marest au P. Lelièvre, l'aboutissement des quarante années de supplications adressées au ciel par cette femme, unies au sacrifice que leur fils Henri avait fait jadis de sa vie pour la conversion de son père. »

Adonnée à toutes les œuvres charitables de la ville, la Présidente de la *Tirelire* s'était spécialement consacrée, cœur et biens, à celle des Petites Sœurs. Elle s'était, comme son frère, affiliée à leur famille religieuse. Elle avait créé, à côté de cette œuvre, l'œuvre annexe des *Postulantes* pauvres, en vue de procurer aux jeunes filles sans fortune,

spécialement aux Irlandaises, la petite dot nécessaire pour subvenir aux premiers frais de leur voyage et de leur entrée au noviciat.

Et qu'il y avait de religion dans son regard sur le pauvre! « On voyait alors, à l'intérieur de la cathédrale d'Amiens, près de la porte, rapporte Louis Marest, un pauvre vieillard que ma sœur appelait « son crucifié ». Il n'y tendait pas la main aux passants, mais sa mine hâve, ses cheveux incultes, son aspect sordide, suppliaient assez pour lui. Ma sœur disait qu'elle voulait le proposer comme modèle à quelque peintre qui aurait à représenter l'Homme de douleurs, ce divin inconnu, « sans forme ni beauté », dont la vue prophétique avait jadis troublé le regard d'Isaïe. Or, continue Marest, ce représentant du Christ entra chez nos Petites Sœurs. En la fête de saint Joseph, Mme Ledieu, venant faire avec moi comme chaque année le service de la table des vieillards, demanda à revoir son crucifié. Elle ne le reconnut pas. Son visage était devenu resplendissant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. Ma sœur crut assister à une nouvelle transfiguration. Et elle était à en dire son admiration à la Bonne Mère, quand le pauvre survenant y joignit le témoignage éclatant de sa joie et de sa reconnaissance. »

Lelièvre n'avait été vu par Mme Ledieu que rarement et rapidement, dans les courtes apparitions du missionnaire à Amiens. Le 26 mars 1878, il pouvait encore écrire : « Comment se fait-il que je connaisse si peu madame votre sœur, que je ne l'aie vue qu'une fois, il y a bien des années, elle que j'estime être la si digne sœur d'un tel frère! » Mais pour elle, comme pour son frère, Lelièvre n'en était pas moins l'idéal vivant et sacré du prêtre et de l'apôtre. Au surplus, elle n'avait qu'à lire les lettres qui s'adressaient à elle aussi bien qu'à lui, pour y reconnaître, avec la délicatesse et la finesse d'une plume française, les beaux sentiments de respect, de reconnaissance et de vénération qu'il professait pour la première bienfaitrice et zélatrice de ses fondations en tout lieu.

Après la mort de son mari, cette mère s'était reprise à

vivre pour ses fils Maurice et Léon, élevés chrétiennement par elle, et en tout dignes d'elle et d'un oncle qui se dit fier d'eux dans ses lettres. Sa fille, mariée depuis 1859, avait trouvé dans M. Oscar Cosserat, son cousin, un époux selon son cœur et selon le cœur de Dieu. La riche correspondance de leur oncle avec Lelièvre fournirait les éléments d'une précieuse notice sur cette famille entière. La mère répandait l'aumône à pleines mains. Elle avait fondé, elle et son gendre Oscar, une école de Sœurs à Saleux. A Bachimont elle était reine de par sa bonté, sa supériorité, et l'universelle confiance et vénération du pays. Lelièvre disait d'elle : « Ce sera une vie à écrire quelque jour que la sienne. » A quoi Marest répondait que « Mme Ledieu serait bien étonnée et humiliée d'entendre dire chose pareille. Mais qu'heureusement elle ne se hâterait pas de mourir plus tôt pour si peu ».

Cependant sa fin était proche. La même lettre du 25 septembre 1881, nous la représente minée par une fièvre opiniâtre, d'une faiblesse extrême, et obligée de s'aliter pour ne plus se relever. Dieu vint visiter sa servante dans son abattement. Un Jésuite, récemment expulsé de sa résidence, avait été autorisé à dire la messe chaque jour dans cette pieuse maison qui lui donnait asile. Mme Oscar Cosserat avait pourvu à cette installation, avec une piété doublement filiale. « L'autel, écrivait Marest quelques semaines après, est dressé dans une petite pièce adjacente à la chambre de notre chère malade qui, par la porte ouverte, voit de son lit le prêtre et suit tout le sacrifice. Il n'y a que le vieil enfant de chœur qu'elle ne peut pas voir, mais elle entend sa voix ; c'est une voix qu'elle connaît, et j'oserais dire qu'elle aime depuis plus de soixante ans... Je lui disais hier : « Il faut que le bon Dieu t'aime bien, Juliette, pour te favoriser d'une telle grâce ! » Pendant la messe, on la voit qui essuie les larmes qui coulent de ses yeux. Ce matin, dimanche, les domestiques accompagnèrent la famille à la sainte Table : c'était donc toute sa maison que ma sœur avait groupée autour de cet autel. Cela se passe chaque jour, à six heures et demie, avant l'aube. L'ombre de la nuit, le silence qui

nous entoure, la vue du religieux proscrit qui dit la messe, nous donnent quelque image lointaine du temps de la persécution. Jusqu'ici l'épreuve ne nous vient encore que de la maladie. Mais quelle généreuse martyre elle offre à nos regards! »

Ces lettres d'octobre 1881, Lelièvre les lisait en Piémont, à Aoste, en Italie, à Rome, d'où sont timbrées ses réponses. « Mais, en réalité, disait-il, c'est à Amiens que je suis. » Sa pensée, sa prière, revenaient vingt fois le jour près de ce lit et de cet autel. Il écrivait à son ami : « Comme il n'y a sur terre personne de plus uni que votre sœur et vous, puis après cela que vous et moi, si sa souffrance est la vôtre elle est la mienne aussi. »

Son impatience pressait l'arrivée des bulletins : hélas! ils n'étaient pas bons. Le 13 novembre, il se souvint de saint Martin, le grand patron d'Amiens, dont on venait de célébrer la fête : « O Père, pourquoi nous quittez-vous? Qui vous remplacera auprès de nous? » Ces paroles que ses disciples lui disaient à son lit de mort, Lelièvre en fit la prière, la plainte des enfants, petits-enfants, pauvres, vieillards, assistés par Mme Ledieu. Il commenta aussi pour elle le psaume où il est dit que « le Seigneur viendra délivrer l'ami du pauvre au jour de la souffrance; il viendra le visiter, l'assister; il retournera sa couche pour la rendre supportable à son infirmité. » C'étaient des paroles toutes de circonstance, à la gloire de Celui qui, par sa présence réelle, venait chaque jour transformer la chambre de la malade en vestibule du paradis. Mme Ledieu dut tressaillir de joie reconnaissante, quand on lui lut cette lettre.

Elle expira le 10 février 1882, en baisant le crucifix. Ce même jour, à la messe célébrée près d'elle, dès trois heures du matin, la mourante avait reçu sa dernière communion : « Mon pauvre Louis! » dit-elle ensuite, à la pensée de son frère. Celui-ci, silencieux, semblait comme suspendu à cette existence qui n'avait plus qu'un souffle. Il avait commencé une lettre pour le P. Ernest; la dernière ligne disait : « La touchante victime est encore sur la croix. A quelle heure dira-t-elle le *Consummatum est?* » Un post-scriptum ajouta : « Deux heures. Tout est fini! »

La lettre venait de dire : « Cette incomparable Sœur emporte la moitié de mon âme. Que deviendra l'autre moitié, sans elle? » Lelièvre souleva l'ami vers ces régions surnaturelles où se complaisait sa foi. Et puis, comme pratique : « Tâchons de donner à Dieu les places qu'il rend vides dans nos affections. » C'était la même parole que lui avait envoyée à lui-même M. Jules Le Picard, digne frère de Paul.

Quatre mois auparavant, 15 septembre, se sentant en péril de mort, Mme Ledieu avait écrit pour son frère et ses enfants une sorte de testament de sa foi et de sa charité. L'action de grâces y domine. Elle y remercie Dieu premièrement d'être chrétienne, c'est le don par excellence ; puis d'être mère de bons, d'excellents enfants, d'avoir de bons parents, un bon frère... : « Je n'en veux pas trop parler, dit cette plume virile, parce que je sens le flot qui m'envahirait. »

Elle remerciait ensuite 1° d'avoir de la fortune; 2° d'éprouver un grand bonheur à donner. — « Ce bonheur, je voudrais encore me le procurer après ma mort; et c'est pourquoi j'écris ceci. Donc, mes enfants et mon frère tant aimés, ne vous affligez pas en me lisant; mais plutôt unissons-nous ensemble pour chanter un beau *Te Deum!* »

« D'abord, ô mon Dieu, dit-elle, quelle somme vous offrirai-je pour les œuvres que vous m'avez si bien appris à aimer? La première offrande était faite à son frère Louis pour les Petites Sœurs, soit d'Angleterre, soit d'Espagne, soit d'ailleurs, à son choix. » C'étaient ensuite le Bon-Pasteur, les Enfants de Marie, la Bibliothèque des bons Livres, les Vieux-Ménages, les Sœurs de Saint-Germain et de Saint-Leu, la Propagation de la foi, les Écoles d'Orient, les Dominicains dispersés, les Écoles, l'Évêché, etc.

La fin de la lettre-testament était une ardente exhortation à soutenir partout le bon combat pour l'Église de Jésus-Christ, en tout et à tout prix! « Dieu vous y aidera. Aimons-le vaillamment, loyalement, sans retour sur nous-mêmes. La famille nous a donné et nous donne encore de beaux exemples; suivons-les. Adieu! je vous embrasse tous, mes enfants, petits-enfants et frère. Au revoir, et priez pour moi qui serai souvent encore avec vous! »

La veille de sa mort, 9 février 1882, à dix heures et demie du soir, deux heures avant les prières de l'agonie, elle dictait encore à sa fille une liste de legs et d'aumônes. Le P. Ernest y figure en tête. Elle se souvint aussi d'une pauvresse malade qu'elle désigne ainsi : « la femme qui tousse ». Mme Ledieu expirait les armes à la main.

Spontanément les enfants adoptèrent la Tirelire et l'Œuvre des postulantes. « Je leur révélai alors, écrit l'oncle, le total des sommes qui étaient passées par mes mains depuis la fondation de l'institution, 1er janvier 1865. J'arrivais à une somme de plus d'un million. Quelques-unes des sommes inscrites n'étaient, il est vrai, que des prêts remboursables, et qui furent remboursés. Mais quels services ils rendirent à chacune des fondations qu'ils venaient tirer de peine »! Un million : on bénit, on admire la charité des hommes. Mais, redirons-nous, un million réparti sur une durée de dix-sept ans, et distribué entre une cinquantaine de maisons à l'étranger : *quid hæc inter tantos?* se demande-t-on avec l'Évangile. Et la plus grande part de l'étonnement et de la reconnaissance s'en va tout droit au miracle et au mystère de la toute-puissance de Dieu.

Tout autour de cette Tirelire tombaient ses nourriciers. C'eût été à désespérer Lelièvre si ce courageux avait su désespérer jamais. Un an après Mme Ledieu, mourait, à l'âge de quatre-vingts ans, M. Cosserat, le fondateur et bienfaiteur des Petites Sœurs de Rouen. C'était à Mme Ledieu, c'était à Mme Hanguest, sa propre sœur, que Lelièvre attribuait l'élan de charité de cet homme « si entier par nature, si indépendant de caractère, si peu contrôlable dans ses actes, et devenu par elle tout débonnaireté et douceur envers les malheureux... Chose rare dans un vieillard qui a travaillé longtemps à s'enrichir : il était de ces sages qui usent de ce monde comme n'en usant pas. » Lelièvre déposa sur sa tombe le souvenir de ces intimes réunions de Rouen, soit rue des Bonnetiers, soit rue des Capucins, où M. Cosserat, Mme Hanguest, Paul Le Picard et lui-même tramaient quelque complot de charité dont le frère Paul était le poursuivant infatigable : « Le chasseur suivait les chiens de près,

et, si la meute se dépistait, il savait la rappeler et la ramener. Gens de cœur, société aimable, autant qu'elle était bonne! Vrais amis! Perte irréparable! Ma consolation est de penser que nous sommes encore dans leur compagnie, et que la société entre eux n'est pas rompue, puisqu'elle est en Dieu. »

M[me] Hanguest avait précédé son frère dans ce monde meilleur, décembre 1879. Lelièvre la comparait à la charitable Tabitha célébrée dans les Actes des Apôtres. « Je ne me figure pas, disait-il, que celle-ci fût plus active pour le bien, ni plus simple, ni plus modeste, ni plus éloignée de toute ostentation que cette digne sœur de M. Cosserat. Elle était une de ces personnes dont la présence sur la terre est une bénédiction de Dieu. Combien d'années passées dans ces travaux pour les pauvres, pour l'Église, pour le ciel! Toute occasion était bonne pour elle et pour son frère d'exercer la charité. C'était en faveur d'une de nos maisons d'Espagne qu'ils venaient de le faire, avec cette grâce et générosité que personne n'a mieux connue que moi. » Cette lettre était de Xerez de la Frontera.

Aux premiers jours de juillet 1882, Lelièvre pleurait sur M[me] de Givenchy, morte à Saint-Omer. C'était une plus grande figure : « Cette perte n'est pas seulement celle d'une bienfaitrice de la Petite Famille, écrivait-il. Mais un mérite extraordinaire, un cœur tout donné à Dieu et aux pauvres, une réunion harmonieuse de toutes les vertus chrétiennes faisaient d'elle un vrai chef-d'œuvre de la grâce. Sa maison était réglée comme un couvent. Elle y faisait matin et soir la prière avec ses domestiques, et les réunissait une fois le jour pour une lecture spirituelle. Tout autre goût que celui de faire le bien semblait avoir disparu de son cœur. Le monde ne lui était plus rien. »

Lelièvre racontait ensuite par quels sacrifices Dieu l'avait menée à ce parfait détachement. « Deux enfants arrivés à l'adolescence, les seuls qu'elle eût, un fils et une fille, très heureusement doués l'un et l'autre, lui avaient été enlevés par la fièvre typhoïde, à quelques semaines de distance. C'est sur leur tombeau que M. Romain de Givenchy et elle se di-

rent l'un à l'autre : « Nous n'avons plus d'enfants; adoptons les pauvres. » Et un des premiers actes de cette adoption fut l'acquisition du plus vaste hôtel de Saint-Omer pour y loger nos Sœurs et leurs vieillards. Époux vraiment dignes l'un de l'autre; on ne saurait dire lequel excellait. Ils ne devaient plus être longtemps unis. M. de Givenchy survécut peu à ses enfants, et ne tarda pas à laisser sa femme seule en ce monde, si tant est que la solitude existe pour le chrétien à qui Dieu reste. »

Nous voici dans le Nord. Le cardinal Regnier venait d'y finir, plein de jours et de mérites, sa grande carrière. Peu de portraits lui ressemblent mieux que celui-ci d'une lettre de Barcelone, 12 janvier 1881 : « Dès ce matin j'ai dit la messe pour le grand évêque qui m'a ordonné prêtre et qui m'honora de sa constante amitié. L'épiscopat français perd en lui une de ses gloires; les Petites Sœurs un protecteur, ou, pour mieux dire, un père dont la sollicitude s'étendait à leurs dix maisons de son diocèse de Cambrai.. Leur charité le touchait, leur foi répondait à sa foi, leur désintéressement à son désintéressement. Cet homme était droit et simple, sachant allier l'autorité à la bonté, comme il convient en qui commande. Sans se livrer à personne jusqu'à la familiarité, il était d'un commerce facile et égal pour tous. Rien de plus frugal que sa table, rien de plus réglé que sa vie. Nul besoin pour lui-même, nul goût pour aucune bagatelle, nul assujettissement à aucun genre de récréation. La prière, l'étude et les devoirs de sa charge remplissaient tout son temps, et lui tenaient lieu de tous les plaisirs. Dans la conversation, comme dans le discours public, il ne visait qu'au solide, sans autre souci que celui de servir la cause de Dieu et de dire de bonnes choses. Ennemi du superflu, aussi bien en paroles que dans sa vie privée, on le trouvait bref, sec, froid, mais on sortait d'auprès de lui convaincu. Ceux qui vivaient dans son intimité ne doutèrent jamais de son cœur, tant la sincérité était son caractère propre. La mort le trouva prêt, comme le serviteur fidèle, veillant dans l'attente de son Maître. Aujourd'hui le Maître l'a mis en possession de ses biens. »

Plus près de lui, dans sa famille, Lelièvre voyait se creu-

ser de plus en plus ces vides qui, en nous détachant de la terre, nous forcent à reporter nos regards vers le ciel. La tante Pillion, de Loos, n'avait pas vu la fin de 1881. « Elle était réduite, depuis plusieurs années, à un état de caducité où la vie n'est plus qu'un fardeau. » Mais pour Lelièvre c'était toujours une mère que cette sœur de son père. Il lui écrivait en enfant : « Ma chère tante, toc! toc! C'est moi qui viens vous souhaiter la bonne année; moi, votre neveu Ernest, non pas celui de Cambrai, mais celui qui ne demeure nulle part. J'arrive trop tard. Mais songez que je fais 400 lieues pour vous embrasser. » Comme il avait fait autrefois pour ses maisons d'Angleterre, il l'intéressait aujourd'hui à ses vieux et vieilles Espagnols pour lesquels cette lettre lui quêtait des étrennes : « C'est comme si vous donniez à Notre-Seigneur lui-même, écrivait-il de Palma, puisqu'il est bien sûr que je n'en garderai rien pour moi. » Enfin, de Saint-Sébastien : « Je rentre en France déguenillé, dépouillé et endetté. »

Au mois d'octobre, un télégramme, arrivant de nuit, réveillait Lelièvre, alors à Rome, pour lui apprendre que la tante Pillion, n'était plus. » Il y avait bien longtemps qu'il avait disposé de sa part d'héritage. Du peu qui lui en revenait encore nous avons dit l'emploi. Il en remboursa d'abord ses prêteurs et créanciers par la main de ses frères auxquels il envoya leur nom et leur adresse : « Ainsi l'unique avantage que j'en aurai recueilli personnellement, sera d'avoir eu de vos nouvelles à tous », écrivit-il à Gustave.

Avec la mort de Mme Ledieu et celle de Paul Le Picard, aucune ne fit à son cœur une blessure plus profonde que celle de trois frères Bernard, tous trois emportés d'année en année de 1880 à 1883.

Félix partit le premier. Je ne saurais dire s'il en était un plus aimé. « C'était pourtant ce Félix qui autrefois, dans une partie de chasse, avait failli, disait l'abbé, tuer d'un seul coup un perdreau et *deux lièvres* ». Il était un de ces lièvres, et son père était l'autre. L'infortuné cousin, en tirant à travers une haie, les avait criblés de plomb tous deux. « Mais, ajoute la lettre, mai 1880, meurtrier et victimes n'en étaient pas moins les meilleurs amis et les plus intimes

qui se soient vus sur terre, avec une constance qui ne se démentit pas un seul jour. Il habitait Santes, nous Loos; on se voyait ici ou là, chaque semaine. Dans les deux maisons régnait une piété facile, gaie, point austère. Peut-être seulement laissait-elle la porte un peu trop ouverte aux plaisirs mondains. Dieu prit soin de la fermer. Mme Félix mourut peu de temps après la naissance d'un fils unique, qui fut son sixième enfant. L'asthme s'abattit en même temps sur le père et ne lâcha plus prise. C'est alors qu'on vit paraître, dans cet homme éprouvé, toutes les vertus qui font les saints. Il étonna ses propres frères, d'ailleurs si pareils à lui. Patience, égalité d'humeur, zèle, générosité, modestie, sacrifice de soi, persévérance obstinée dans toutes les entreprises charitables, piété qui fit de lui l'édification de toute la famille, application admirable à l'éducation de ses enfants : tel fut pendant les vingt dernières années de sa vie, l'ancien et digne élève de Saint-Acheul. Félix a été sur la terre un de mes meilleurs amis, et sa perte m'est si sensible que jusqu'aujourd'hui je n'avais pas eu le courage d'en parler. »

De plus l'ami était un des plus inlassables auxiliaires de Lelièvre, qui écrit dans ces jours-là : « Je suis discrédité; je n'obtiens plus rien de personne. Celui qui m'aurait aidé plus que tout autre est allé recevoir sa récompense. Je parle de ce Félix Bernard qui n'est jamais resté sourd à aucun de mes appels. »

Ces appels, il est vrai, étaient si éloquents! « Mon cher Félix, écoute-moi! La Bonne Mère de Birmingham, qui loge cent cinquante vieillards, a le couteau sous la gorge, et elle me le passe. Elle n'a pas d'argent; je n'en ai pas plus qu'elle. Je t'en prie donc, donne-moi encore une fois un peu d'aide. Je ne puis me faire à la pensée de voir tous ces pauvres vieux sur la rue. Tu es ma dernière ressource. Marest a été pillé au profit de l'Irlande, il montre la corde. Avec cela le lin qu'il file ne va guère : c'est un métier de gagne-petit. Prends donc pitié de moi. Je ne sais que devenir. Je ne fais plus que des nuits et des repas à la Damoclès. Je demande beaucoup de toi, en te demandant d'aller quêter tel et tel à ma place : hélas! Je connais cela; je sais ce qu'il en coûte.

Mais je connais aussi ta foi, ton amitié. Je n'ai rien à t'offrir en retour, que la mienne. Mais compte sur nos prières, celles de nos Sœurs, de nos vieillards et sur le crédit immense ouvert à l'aumône au Grand-Livre de Notre-Seigneur. Crois-tu que je doive écrire à Mme Wallaert? » — C'était une riche veuve quatre fois millionnaire, à qui toutes les œuvres de Lille sont redevables. Elle en a recueilli, pour première récompense, la grâce de finir sa vie de piété et de charité sous l'habit religieux, dans la Congrégation des Sœurs adoratrices du Très Saint Sacrement de la rue d'Ulm.

En septembre de l'année suivante, 1881, pareilles larmes, pareilles prières, pareils hommages aussi, étaient donnés à Louis Bernard, « autre cousin que Dieu vient de me prendre, écrit Lelièvre. Esprit cultivé, beaucoup d'enjouement dans le caractère, une répartie vive, une surprenante aptitude pour les affaires, pour la fabrication, pour la construction. Qu'il était bien doué! Que d'écoles, que d'asiles n'a-t-il pas édifiés, soit à Lille, soit dans le voisinage de plusieurs établissements de la société Bernard Frères! Ils étaient faits *con amore,* rien n'y manquait, car tout ce qui se rapportait à Dieu et à son service tenait toujours la première place dans le cœur de ce chrétien. Sa maison était l'image de son âme : un retranchement sévère de tout luxe, de toute frivolité, en vue d'accroître la part du pauvre; nuls plaisirs en dehors de ceux de la famille. Sa maison tenait à celle d'Henri, celle de Félix était en face; celui d'un autre frère, qui mourut jeune, était un peu plus bas. Celui des quatre qui avait le moins d'enfants en avait six. Entre tout cela l'union parfaite, aussi bien entre les femmes et entre les enfants qu'entre les maris, sans que la communauté des intérêts y ait jamais jeté même une ombre de discorde. Voilà ce que la religion seule peut faire et ce qu'elle faisait, car l'amitié fraternelle ne va pas si loin.

« Louis prévoyait sa mort. Il communia par précaution le matin du jour où il fut frappé. Sa femme, par l'ascendant de sa piété, de son zèle, servi par beaucoup d'esprit, est l'âme des bonnes œuvres parmi les Dames de Lille.

Mais que sa santé est frêle! Je la recommande à Dieu, comme un inappréciable trésor pour le prochain. »

En 1882, ce n'était plus un frère de Félix et de Louis, c'était un neveu, Georges Bernard qui succombait, jeune encore, après avoir vu tomber à ses côtés ses frères Alexandre et Paul, ce Paul dont Anatole de Ségur a raconté la belle vie et l'édifiante mort. Ce groupe des Bernard Neveux dont l'industrie était à Santes, faisait, par son christianisme charitable, le pendant du groupe Bernard Frères, de Lille. « Nous ne donnerons jamais trop; nous ne donnerons jamais assez », disaient-ils à des épouses capables de les comprendre. Père de six enfants encore jeunes, Georges était le tuteur de douze autres, qui formaient la famille de ses frères prédécédés. Aucun de ceux-ci n'a atteint la quarantième année. Georges, leur survivant, supportait seul par suite le poids des affaires communes. Que dirons-nous après un tel coup? Seigneur, ayez pitié des veuves et des orphelins. Conduisez-les dans les voies où ont marché leurs pères, quand autrefois eux-mêmes devinrent orphelins si jeunes! »

Cependant, à Cambrai, le saint abbé Bernard s'éteignait graduellement. « Il a soixante-dix-sept ans, écrivait Lelièvre qui venait de le voir, 2 août 1882. On sent qu'en lui tous les ressorts de l'organisme sont usés. Mais l'esprit de foi survit à la ruine de toutes les autres facultés. Sa plus grande souffrance est de ne pouvoir dire la messe. » Huit jours après cette visite, le saint prêtre consommait son long et patient martyre. « La famille compte un saint de plus au ciel, s'écrie une lettre du 16 septembre, adressée à Henri Bernard. J'ai trop connu celui que nous pleurons en commun pour douter qu'il en soit ainsi. J'étais de ceux à qui il s'ouvrait parfois intimement; je sais donc la pureté de cette belle âme, son zèle pour la maison de Dieu, sa charité, et le long martyre intérieur qu'il a supporté. Il a passé par ces heures de ténèbres et d'agonie par lesquelles Dieu achève de purifier les meilleurs cœurs, en les humiliant. Vrai crucifiement, enduré en participation des douleurs de Celui qui a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ». État où nul homme ne peut être à un autre homme d'aucun

soulagement. Il faut qu'alors l'ange du ciel descende, comme il est venu souvent à notre bon abbé pour réconforter son cœur dans ses défaillances mortelles. Le sien était à Dieu, tout à Dieu, uniquement à Dieu. C'est en Dieu, pour Dieu, qu'il nous aimait tous d'un amour tout divinisé par la charité. »

D'autres lettres parlaient de ses œuvres. « Elles sont innombrables. Ce ne serait pas trop d'un livre pour en faire revivre le souvenir. » Le livre a été fait, la garantie de son excellence est dans la signature du marquis Anatole de Ségur, allié de la famille.

Le chrétien éminent, l'apôtre éloquent qui, trente ans avant la fondation des Cercles catholiques d'ouvriers à Paris, en avait réalisé l'idéal dans sa florissante Société de Saint-Joseph, à Lille, M. Édouard Lefort mourut dans ces mêmes années. Cet homme admirable et tant aimable était en odeur de sainteté auprès de l'abbé Lelièvre. Une petite notice biographique écrite sur son vieil ami lui parut tellement au-dessous du sujet qu'il regretta de l'avoir envoyée à Marest. « L'auteur, écrivit-il, ne fut jamais de taille à mesurer ce qu'il y avait de grandeur et de beauté dans l'âme d'un Édouard Lefort. Il peint son héros par les petits côtés; de tels peintres entreprennent le portrait d'un géant et aboutissent à celui d'un pygmée. La persuasion coulait de ses lèvres. Les libertins les plus endurcis ne lui résistaient pas. Il en a converti de toute condition et de tout âge. Cet imprimeur, ce libraire, ce négociant surchargé de ses propres affaires, semblait n'en connaître point d'autre que d'assister le prochain en toute nécessité. Homme taillé à la saint Paul, il eût été prêtre si on ne l'eût assuré qu'il se devait à une mission pour laquelle le prêtre n'eût eu ni les mêmes facilités, ni le même prestige, ni le même succès. Dieu était avec lui, c'est manifeste. Il est maintenant sa récompense ».

Lelièvre pleura Louis Veuillot auquel il devait beaucoup. Dans une lettre de Madrid, 13 avril 1883, il remontait d'abord à l'intime connaissance qu'il avait faite de lui, à Loos, 1842. « Sa carrière, ajoute-t-il, est connue de tout le monde. Je dirai seulement ce que l'intimité de nos relations m'a révélé ; et

d'abord la sincérité et la profondeur de sa piété. Cette piété est ce qui l'a soutenu dans tous ses travaux, consolé dans toutes ses peines, fortifié dans ses combats, contenu dans ses colères. Celles-ci n'ont jamais troublé en lui la paix de l'âme : elles s'attaquaient aux doctrines et aux choses, plus qu'aux hommes. J'eus commerce avec lui à l'époque où il fut le plus maltraité, persécuté, je le trouvai tranquille. Réduit presque à l'indigence, point aigri. L'amour de Dieu et de la vérité dominaient en lui tous les autres sentiments. Autant il cherchait peu les honneurs, autant il fut indifférent à l'argent. A l'époque où il était riche, il ne le savait pas. Il donnait à Dieu et à sa famille ce que le travail lui laissait. Il se tenait à l'écart de tous les plaisirs mondains; une partie de boules dans les jardins de l'*Univers* était sa récréation. Père tendre, mais chrétien d'abord, quand l'aînée de ses filles lui demanda d'entrer au couvent, il se résigna. Il aurait donné la seconde à Dieu, si Dieu la lui eût demandée, bien qu'il y a quatre ans, quand nous nous rencontrâmes à Rome, la blessure saignât encore... Il tenait, comme vous, en religieuse affection la Bonne Mère de la Conception. Il ne se lassait pas de l'entendre conter l'histoire des premiers temps de la Famille. Il la faisait parler; et quand elle parlait il pleurait. Je ne vous dirai pas qu'il aimait les Petites Sœurs des pauvres : c'était chez lui une passion ». Une seconde lettre est un hommage distingué à l'écrivain spontané et original qui dut si peu aux écoles, et qui dut tout à l'inspiration de son génie et de sa foi.

C'est le prêtre consolateur que nous venons de voir dans ce chapitre. Il pleure sur ces tombes, mais tout de suite dans ses lettres le *De profundis* monte au *Sursum corda*. A Henri Bernard, à qui la mort vient d'enlever une fille chérie, 1883, il écrit : « Quand on a vu mourir en chrétiens ceux qu'on aime, il faut se dire que ce qu'ils gagnent est infiniment au-dessus de ce qu'ils perdent, et ne pas les pleurer comme ceux qui n'ont point d'espérance. Or nous avons le bonheur d'être d'une famille où, par une très grande grâce de Dieu, on ne voit guère mourir autrement. Répétons-nous donc avec confiance la parole de l'ange à saint

Jean l'exilé : « Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur! »

La conclusion pratique est qu'il faut mériter de les suivre, de les revoir, en avançant dans les mêmes voies par-dessus les tombeaux : « L'enfance de la vie spirituelle est l'âge des attendrissements et des larmes, écrit-il à Marest. Un âge plus mûr ne pleure pas, il agit et il se sacrifie à la volonté de Dieu. »

Ainsi va faire Lelièvre dans le travail des fondations, jusqu'aux derniers de ses jours. Rentrons donc avec lui en Espagne, ce champ de bataille que nous n'avons parcouru qu'à demi, et où de nouvelles fatigues et de nouveaux services lui méritent et lui préparent, à lui aussi, la couronne.

CHAPITRE XXII

ESPAGNE MÉRIDIONALE

(1879-1886)

« Pour moi, je reste Espagnol, très Espagnol, très attaché à cette terre où nos Sœurs souffrent plus qu'ailleurs, et, en souffrant, soulagent une plus grande misère. » Ces magnanimes paroles sont l'adieu que Lelièvre faisait à l'Espagne. au terme de sa première campagne de 1881. Si la misère de la contrée, et la souffrance des Sœurs qui se dévouent à elle lui furent une double raison de s'attacher à ces lieux, l'Espagne méridionale, plus encore que l'autre, lui sera à ce titre une Terre promise.

Il l'avait visitée, concurremment avec le nord et le centre, durant la période de 1879 à 1886 déjà parcourue dans ce livre. Il nous reste à en compléter le tableau par celui des fondations de l'Andalousie et de la Murcie, lesquelles pour la plupart en remplissent en effet les dernières années.

Disons préalablement que la Petite Famille rencontrait là devant elle un obstacle qu'il importait d'écarter d'une main à la fois ferme et douce.

A Valence, en Murcie, était né récemment un institut hospitalier d'autant plus ressemblant à celui des Petites Sœurs françaises qu'il n'en était qu'une imitation aussi fidèle que voulue. « La copie est complète, écrivait Lelièvre, dès mars 1877. Rien n'y manque, que d'avoir eu jamais le moindre rapport direct ou indirect avec nous. La Maison Mère est à

Valence; elle a des succursales à Saragosse, à Burgos, etc. On se sert pour s'accréditer de tout ce qui peut rendre la confusion parfaite, comme par exemple, de la brochure de Léon Aubineau sur nos Petites Sœurs. On a pour élément principal de succès l'esprit national très fort chez les Espagnols, et plus fort encore chez le clergé et parmi les communautés religieuses que chez les laïques. On voudrait nous refouler tout doucement de l'autre côté des Pyrénées. Ce sont là choses si pénibles, si délicates, et il y faut apporter tant de ménagements que je n'aime pas à en parler. De là naît pour nous la nécessité d'établir à poste fixe celles de nos maisons espagnoles qui sont encore en camp volant, si nous ne voulons pas que d'autres prennent la place. De là aussi pour moi beaucoup de soucis et de dégoûts. Je vous avouerai que quand j'ai connu la mission qu'on me donnait, en m'envoyant ici, j'ai frémi de la tête aux pieds. Parlez de tout cela le moins possible. »

Contentons-nous de dire que, dans plusieurs villes, à Pampelune, par exemple, 1877, les Sœurs de Valence avaient failli l'emporter dans le choix de l'évêque sur les Sœurs françaises, n'eût-ce été l'excellence et l'importance reconnue de celles-ci. « Elles sont notre Sosie, écrit Lelièvre, et se regardent si bien comme étant *nous* qu'elles comptent comme étant leurs les 250 maisons qui sont nôtres. » De cette concurrence dans le bien Lelièvre eût pris son parti, et sa grande âme disait : « Il y a des pauvres vieillards par tout le monde, et il y en a beaucoup. Nul ne nous en a octroyé le monopole; nous ne saurions suffire à les secourir tous; et ils n'ont pas le temps d'attendre. La Providence, qui est notre mère aux uns et aux autres, sait bien ce qu'elle fait. Laissons-la faire. Telles sont les réponses que je m'adresse à moi-même, et sur quoi je demeure en paix. Et d'ailleurs pourquoi se plaindre? Peut-on mieux témoigner le cas qu'on fait de nous qu'en nous contrefaisant? Pourquoi court-il tant de contrefaçons du P. Garnier et de sa liqueur? C'est parce qu'elle est bonne! »

Mais, d'autre part, la confusion prêtait à des *qui pro quo* fâcheux, dans lesquels perçait quelquefois un peu de malice :

« Vous venez de faire une bien belle construction à Burgos! — Pourquoi avez-vous fondé à Santiago une maison qui a des rentes? Je croyais que cela était contraire à vos Règles? — Il faut avouer que vous avez été très malheureuses à Valence, lors du choléra, etc., etc. Autant de malentendus, volontaires ou non, qui déplacent les mérites et les responsabilités. »

Il en fallait sortir. Lelièvre eut mandat de ses supérieurs de porter l'affaire devant la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers. Une note de lui, apostillée par le cardinal de Tolède et les archevêques de Séville et de Barcelone, exposa respectueusement au Saint-Siège le droit exclusif qu'avaient au nom de *Sœurs des pauvres* les religieuses françaises, qui déjà, à cette date de 1881, avaient fondé en Espagne trente-six établissements, au prix des plus grands sacrifices. En décembre de cette année, Lelièvre obtint à cet effet une audience du Pape. « Le cardinal Ferieri, préfet de la Congrégation, entra dans mes vues et goûta mes raisons. » Tels sont les termes d'une lettre à la Mère générale. Respectueux de tous les droits, comme de toutes les convenances, Lelièvre demanda que l'archevêque de Valence fût appelé à faire valoir ceux de ses filles. Enfin, après une succession d'actes en Espagne et à Rome, une convention fut signée par les deux parties à la nonciature de Madrid, puis sanctionnée à Rome le 21 juillet 1882. Elle établit en premier lieu que le titre antérieur de *Hermanitas de los pobres* étant la possession de l'Institut français, l'Institut espagnol devait s'en tenir à celui de *Hermanitas de los ancianos desemparados* (Sœurs des vieillards abandonnés). En second lieu, il était stipulé que, dans les villes ou villages où se trouvaient déjà des maisons de l'une des deux congrégations, l'autre ne pourrait ouvrir de maison concurrente. Le long et douloureux incident était clos. Lelièvre avait servi la charité et la paix. Le chemin était libre devant la marche en avant des Petites Sœurs des pauvres.

Séville, la vieille capitale de l'Andalousie, les avait reçues en 1873. Une des merveilles de Séville était le spectacle qu'offraient, dans la maison de la rue des Burdas, les soixante-

trois vieillards qui, dans le pays du grand soleil et du ciel bleu, privés d'air et de lumière, ne s'en déclaraient pas moins gens heureux et reconnaissants. Il y avait pourtant inhumanité à les laisser dans ce trou. C'est pour les en tirer que le P. Ernest s'y était rendu dès le 15 décembre 1879. Mais où les transférer? Il y avait bien, rue de Oriente, un ancien monastère bénédictin, avec des jardins, des orangeries, des magasins d'huile et autres dépendances qui pourraient s'accommoder aux nécessités de la Petite Famille. Mais les propriétaires, MM. Gonzalez frères, forts différents de ceux de Madrid, en demandaient mordicus 150.000 francs. Et où trouver cette somme, dont la moitié ou à peu près devait être payée comptant? Cependant Lelièvre avait l'ordre de ses supérieurs. Et puis « Séville, écrivait-il, est la troisième ville d'Espagne; elle regorge de pauvres ». Cette dernière raison suffisait à elle seule. Il fallait marcher.

On vit alors une fois de plus se lever à son appel le bataillon sacré des bienfaiteurs habituels. La Maison Mère s'inscrivit en tête pour une forte somme. MM. Bernard Frères avancèrent 30.000 francs. « Je compte bien m'acquitter envers eux autrement que ne faisait envers ses créanciers certain Barbier de l'endroit, fort connu sur les théâtres du monde entier. » L'archevêque avait donné 5.000 francs. C'était Mgr Lluch, qui nous est déjà connu. Lelièvre se plaisait à redire son austère pauvreté de religieux, sa charité de pasteur. Il la prodiguait aux vieillards des Sœurs : « Je demande que Murillo ressuscite pour le peindre, comme il a peint saint Thomas de Villeneuve. Tout l'art de ce grand peintre ne sera pas de trop pour rendre le regard de ce saint, la bonté répandue sur ses traits, l'union à Dieu qui se reflète sur son front et qui semble illuminer sa personne. Tant de grâce, d'affabilité, de cordialité, de sérénité ne demandent pas un talent moindre. »

Toute la Tirelire, Lille, Valenciennes, Loos, Cambrai, Roubaix, avaient donné. Mais 6.000 francs restaient à trouver sans retard pour les frais du contrat. Lelièvre, pour la seconde fois, se tourna vers Marest, implorant cette fois, non le trésorier, mais l'ami : « Mon cher ami, c'est un service personnel que je vous demande. Ce n'est qu'un prêt fait *à*

moi, le prêt de l'amitié à l'amitié; un prêt qui me permette de respirer, de dormir et même de prêcher, — car il prêchait alors. — Je vous en conjure, qu'un télégramme de vous me tire d'une angoisse que je porte jusqu'au pied de l'autel. » Il avait écrit la veille : « Si, pour vous rembourser, il faut que j'aille quêter à New-York, j'irai. »

Or, le 29 janvier 1880, par acte passé entre Manuel Maria Gonzalez, demeurant à Xerez, et la Maison Mère des Petites Sœurs des pauvres, représentée par le señor Ernest Lelièvre, son mandataire, celle-ci s'engageait à payer 150.000 pesetas, dont 87.500 en argent comptant, et le surplus en deux obligations payables en deux ou trois ans. Moyennant quoi, les Sœurs furent mises en possession du couvent de San-Benito.

Le 15 juin, une escouade de vingt-quatre soldats, et sept voitures prêtées par le général commandant de place, opéraient le déménagement. Enfin le 27, même mois, une brillante procession partie de l'église voisine transportait le Saint-Sacrement à sa nouvelle demeure. Ce fut un grand jour. L'archevêque y présida. Le cortège se déroula entre les mille pieds d'orangers des jardins, dans des allées bordées de violettes, tandis qu'aux fenêtres de la maison on voyait les vieux infirmes, les bras levés au ciel, poussant des cris d'enthousiasme, et appelant l'Hôte divin qui venait habiter parmi eux, plein de grâce et de bénédictions.

Autour de Séville, Ossuna, comme Marchena, Murera, Fuentes, n'est qu'une très grosse bourgade de 16.000 âmes, formée de l'agglomération de villages, tous peuplés de vignerons qui durant le jour sont répandus dans leurs champs. Bien qu'honorée du nom d'hôtel et même de palais, la maison des Sœurs ressemblait plutôt à une métairie. On y faisait en grand l'élevage des bêtes, desquelles on vivait. Le personnage que Lelièvre présente, au premier plan de sa lettre, est un porc monumental mis en loterie à un franc le billet, et de qui le triomphe, et aussi, hélas! le trépas, sont réservés pour la fête de San-Arcadio, le patron de la ville. Les lettres célèbrent en second lieu un âne, doublé de son ânier. Inséparables l'un de l'autre depuis vingt-cinq ans, ensemble ils sont

arrivés chez les Sœurs, l'un portant l'autre : « Je n'avais plus de quoi nourrir ma bête, a dit l'homme à la Bonne Mère. On me disait : Vends ton âne. J'ai répondu : Jamais! Il sera pour la maison des Petites Sœurs. S'il faut mourir de faim, nous mourrons ensemble... » Pardon de tels entretiens, ajoute la fin de la lettre, 15 décembre. Mais on trouve aussi un âne à l'étable de Bethléem; on y rencontre des pâtres qui n'étaient pas plus pauvres que mon vieux porteur d'eau. C'est là que je vous donne rendez-vous pour la semaine prochaine. Adieu. »

Or le palais de Govantes, tout palais qu'il fût, ne suffisait plus au nombre de ses pauvres. La petite ville, qui est excellente, aspira à mieux, et fit les offres d'un terrain; on y trouverait une chapelle meublée. Qui bâtira le reste? Il y avait bien un duc d'Ossuna, qui courait l'Europe, et qui s'y ruinait en prodigalités. Lelièvre fit plutôt fond sur trois familles qualifiées, vivant dans le pays où elles se faisaient aimer. « Les quelques milliers de douros nécessaires se trouveront soit là soit ailleurs, écrit-il. Les gens du pays de par là disent que le meilleur moyen pour les faire venir est de se mettre d'abord à l'œuvre. »

Même caractère de rusticité à la maison d'Écija, petite ville au nord-est de Séville, 20.000 âmes. « Je vous écris, dit une lettre de février 1880, d'un petit lieu où vous aimeriez à voir les Petites Sœurs; leur simplicité, leurs industries, la réputation dont elles jouissent dans la ville, le contentement de leurs soixante-deux vieillards. On va quêter le blé, un meunier le moud par charité, un vieillard de la maison le boulange, un boulanger le cuit pour cinq sous : cela fait qu'on vit à bien peu de frais. » Et dans une autre lettre : « J'ai vu du lard au garde-manger, de l'huile dans le cellier, du blé dans le grenier, et près du blé les lits des Sœurs : C'est presque l'abondance! Une bonne demoiselle paie le loyer, qui est de dix réaux par jour. Les vieillards, bien portants, gais, contents, bénissent Dieu et récitent tout autant de prières qu'il peut plaire au zèle des Petites Sœurs de leur en inspirer. »

Ce bien, il fallait l'étendre. En 1881, Lelièvre étant là,

les Sœurs acquirent les ruines d'un ancien couvent de franciscains : de ces ruines, on tira une maison neuve. « Comment la Mère Catherine a-t-elle pu trouver pour cela 100.000 francs dans une ville où les gens n'ont rien récolté depuis deux ans? Chacun dit : C'est un miracle. » A ce miracle tout le monde ou à peu près a contribué : les habitants ont tous voulu donner, sou à sou ; les ouvriers ont tous travaillé au rabais ; les vieillards ont tous mis la main aux terrassements, aux déblaiements, aux transports. Mais le thaumaturge principal est un homme de bien et un homme de Dieu mort depuis peu.

Lelièvre le pleure dans une lettre, 1885. Don Juan de Angulo était un ancien colonel du génie. Esprit cultivé, volonté décidée, caractère vif et prompt, activité prodigieuse, il avait mérité d'être maire d'Écija. Le pays tout entier lui était conquis, et fier de lui. Il était célibataire, il donnait généreusement aux pauvres qui lui étaient partout une escorte intéressée. Lui et sa sœur, fixés depuis longtemps dans le pays, y faisaient valoir un bien de famille, par où s'était encore accrue leur influence. « Je crois, dit Lelièvre que c'est beaucoup à eux que Écija doit d'être demeurée une bonne ville. Cette sœur infirme est la personne qui a fait venir les Sœurs. Elle continue à les soutenir. Proches cousins de M. de Domecq par leur mère, les Angulo le sont aussi du cardinal Wiseman ». Le cardinal, on le sait, était né à Séville.

A Cadix, Lelièvre était au chef-lieu de l'Andalousie maritime. Autour d'elle se groupent Puerto, Medina Sidonia, Xerez, San Lucar, où les Petites Sœurs avaient pareillement des maisons. Lelièvre y venait faire dans chacune une œuvre pareille avec les mêmes moyens. En grouper le récit dans un même tableau sera éviter les redites.

L'œuvre consista à Cadix, « pauvre ville, déchue et aussi ruinée que moi », dit Lelièvre, à transporter Sœurs et vieillards dans une filature abandonnée, qu'une société industrielle céda au prix de 75.000 francs. Elle en avait coûté récemment 400.000 à construire. Il écrit d'elle : « La chambre de la machine à vapeur est devenue la chapelle : les salles reposent sur des fondements cyclopéens; et leurs colon-

nes herculéennes pourront porter un jour deux cents vieillards. Quant à la disposition, saint Joseph n'eût pas mieux fait s'il eût donné les plans ». Lorsque Lelièvre y revint en 1885, les abords de la filature transformés, macadamisés, entretenus par les vieillards eux-mêmes, ressemblaient maintenant à l'avenue d'un palais. De ses étages supérieurs, Lelièvre s'offrit le spectacle grandiose de l'Océan en furie donnant l'assaut à la ville de trois côtés à la fois. C'était terrible.

Puerto di Santa Maria, 17 à 18.000 âmes, à six lieues de Cadix, logeait depuis 1883 une quarantaine de vieillards dans une maison française, maison Lafitte, où le marbre était partout, mais la salubrité, la commodité et la solidité nulle part. Lelièvre y arriva en 1885, pour se mettre, lui et les maçons, à l'ouvrage. Il y tailla une cuisine et ses accessoires; il transforma en chapelle l'entrepôt des vins. La mère Cécile y fit passer sa réserve de 2.000 réaux, si complètement qu'il ne lui resta plus que des dettes pour tout bien, et la mendicité pour toute ressource. « On lui met, écrit Lelièvre, le couteau sur la gorge, et montée sur la tour de la maison Lafitte, les yeux tournés vers la France, elle ne voit rien venir. »

A huit petites lieues à l'est, dans les terres, Medina Sidonia, l'antique Methymna, 7 à 8.000 âmes, avait installé les Sœurs dans un ancien hospice des frères de Saint-Jean de Dieu. Une maison commode, solide, agréable, une cour oblongue, entourée de galeries et de bâtiments à un seul étage, beaucoup d'air et de lumière, une belle vue sur Cadix, San Fernando, Puerto Real : c'était délicieux. Mais on y manquait de pain. « Le plus grand bienfaiteur, écrit Lelièvre, est celui qui donne 5 francs par mois. J'ai dû visiter tous ceux qui donnent 1 franc, car ils comptent parmi les bienfaiteurs insignes. — Mais comment vivez-vous ici? demandai-je à la Bonne Mère. — *Milagrossamente*, me répondit-elle. — Alors, pourquoi êtes-vous venue vous enterrer si loin? — Les pauvres y sont si malheureux! C'est sa réponse, la nôtre. Croyez-vous que c'est pour notre plaisir que nous sommes venues en Andalousie? — J'ai permis à la Bonne Mère de rece-

voir un vieillard de plus, ajoute Lelièvre. Il n'y avait pas moyen de le refuser : il était réduit à mourir de faim. » On juge de ce qu'il en fut lorsqu'en 1882, le manque de récolte réduisit à la famine le pays entier ! Les Sœurs firent de folles expéditions jusque sur les côtes de Gibraltar, de Tanger, de Ceuta ». De ce qu'il fit lui-même pour leur venir en aide, Lelièvre dit seulement : « J'ai bien laissé un peu de ma laine à Medina. Trop heureux encore de n'avoir pas été entièrement tondu. »

A Gibraltar, que Lelièvre vient de nommer, je ne trouve pas dans ses lettres la trace de son passage ; mais j'y trouve celle de sa sollicitude pour l'établissement. Il écrit en décembre 1884 : « La mère Francisca me fait savoir une chose qui porte à prendre confiance : dans deux ans les Sœurs entreront dans des bâtiments spacieux qui servent aujourd'hui de collège. Jusque-là il faut qu'elles étouffent. Rien ne leur manquerait si elles avaient de l'air à respirer. » Le gouvernement anglais les avaient autorisées à quêter dans la colonie, et il les couvrait libéralement de sa protection.

Xerez ou Jerez de la Frontera, 34.000 habitants, est par mer à six lieues de Cadix. Dans ce grand et célèbre vignoble, quand les vins souffrent, tout souffre. C'était le cas pour la maison des Petites Sœurs. « Non pas, remarque Lelièvre, qu'il soit difficile de satisfaire aux besoins de ces vieux estomacs du midi : une cigarette, une gousse d'ail, une croûte de pain, un bon coup de vin, font ici un régal complet. Pour souper, l'invariable *gaspacho,* puis une cigarette, et l'on va se coucher. »

Ici Lelièvre n'eut pas à bâtir, et même peu à donner, un autre s'en chargeait : « Malgré la baisse des vins, la générosité de M. et de Mme de Domecq ne baisse pas ». Ils venaient de consacrer 50.000 francs à l'agrandissement de la maison ; la chapelle devait être bâtie au printemps 1880. Dieu les en bénissait : c'était un spectacle digne du regard des anges que l'harmonie de leur belle famille de six enfants. Et Lelièvre de pousser ce cri qu'il faut redire dans tous les temps : « En vérité, s'il se passe de vilaines choses dans ce monde, il en y a encore de belles et qui font louer Dieu ».

A San Lucar de Barrameda, à sept ou huit lieues de Cadix, vers le nord, « le palais du duc de Medina Sidonia est tout ce qui se peut de grandiose et de beau. La salle d'armes de laquelle on a fait une chapelle contiendrait 200 vieillards; la salle des femmes a des proportions royales; j'habite une chambre dans laquelle un architecte parisien taillerait de quoi loger deux familles bourgeoises. Malheureusement le blason des Gusman qu'on voit partout n'empêche pas le vent d'arriver en gémissant par toutes les portes disjointes, par toutes les fenêtres dégondées. Ce palais des Gusman, c'est le palais d'Éole. La vue en est admirable sur le Guadalquivir qui disparaît au loin dans l'Océan. Comment peut-on être pauvre dans un tel endroit, et qu'est-ce qui manquerait au bonheur si on avait tous les jours du pain ou des pommes de terre à manger?

C'est pourtant le palais des pauvres et de la pauvreté. « Nous le louons 2.000 francs et nous y sommes mal. Ah! si le duc de Medina, comte de Nieblas, marquis de Villafranca voulait nous le donner! Une centaine de mille francs en ferait quelque chose! — On souffre tout le temps, dans cette Andalousie, de n'avoir pas dans ses poches la bagatelle d'un million! »

Il fallut se contenter à moins. « Croiriez-vous que la Bonne Mère de San Lucar ne se plaît plus dans son palais? Elle lui préférerait une chaumière! » C'était lors du passage de Lelièvre en 1881. Une maison fut achetée, avec jardin; un magasin de vins, la *Bodega,* devint la chapelle et autre chose encore. M. de Domecq, le duc de Montpensier, Dona Pilar une pieuse dame, les Gonzalez de Madrid, Mgr Lluch, don Juan Martiny, y vinrent apporter leur pierre. Dès 1884, Lelièvre pouvait écrire : « San Lucar a fait son dernier paiement. Il s'est libéré seul. Je m'étais ruiné pour lui deux fois, et c'était pour lui que je sentais le regret de n'être plus ruinable. Nous respirons. »

Lelièvre veut qu'on tienne compte de l'apport des pauvres. Un vieux maçon a fait l'aumône de ses heures perdues. Un menuisier de l'Asile a rendu d'inappréciables services. « Le pauvre homme avait été contraint par la maladie de fermer

sa petite boutique. Réfugié, durant sept mois, dans une écurie, moyennant trois sous par jour, il avait dû à saint Joseph, patron des menuisiers, la grâce d'entrer chez les Petites Sœurs. Il y menuise encore et admirablement. »

A Medina Sidonia, c'est un pauvre, un pauvre prêtre, qui a fait venir les Sœurs et acheté pour elles un ancien couvent des frères de Saint-Jean de Dieu. Qui, à dix lieues à la ronde, ne parle du Père Callealta? Lelièvre a entendu son nom dans toutes les gares. C'est lui qui, n'ayant pas un maravédis, est néanmoins la providence de tous les malheureux; lui, qui à Medina, a bâti des écoles qui donnent l'éducation à quatre cents garçons; lui, l'intendant des charités de don Joaquin Herile, l'homme le plus bienfaisant du pays; lui que son évêque a dû retirer de Cadix, accusé qu'il était de ruiner tous les riches par ses réquisitions. Lorsque pour la première fois Lelièvre et lui s'étaient rencontrés, ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.

Mais sur tous autres c'est aux Sœurs que la palme appartient : « Je trouve dans cette Andalousie des Sœurs intrépides que nul sacrifice n'épouvante, qui mangent gaiement leur pain noir, rendant grâces à Dieu pour la moindre aumône qui leur est faite, et qui font monter leur vertu plus haut encore que leur effroyable souffrance. Xérez et Séville le disputent à Ossuna et Médina. Les quatre Mères de ces maisons ont un cœur trempé à l'antique; elles rappellent les premières Mères de Saint-Servan. Il serait superflu de leur dire : « Laissez venir demain; demain pourvoira à demain; « à chaque jour suffit sa peine. » Elle se sont brisées à tout cela! »

Et ailleurs : « Mon ami, si l'on veut voir un tableau vivant de ce qu'ont été les premières maisons de la Famille, qu'on vienne à San Lucar; c'est un idéal. Si l'on a pu acheter et bâtir la maison, c'est grâce aux Sœurs quêteuses qui, pendant tout l'été de 1880 ont fait campagne dans toute l'Espagne du Sud. Je viens d'en voir deux qui, d'une tournée de dix jours, harassées de fatigue, rapportaient dix pauvres mesures d'huile valant ensemble 80 francs. Elles n'en étaient pas moins satisfaites et prêtes à repartir. Une Sœur professe,

Rose du Saint-Esprit, à la suite d'une pareille campagne est sur son lit depuis quatre mois. La sœur qui l'accompagnait a failli périr. L'une et l'autre ne sont contentes que quand elles se tuent. La première paraît y avoir réussi; le médecin n'en dit rien de bon; la seconde est prête à recommencer. Je dois même dire qu'elle a recommencé; c'est moi qui l'ai arrêtée. La régularité et la charité mutuelle sont au même niveau que le dévouement. C'est admirable. Considérant les cinq maisons jetées sur cette pointe extrême de l'Europe, je m'écrie avec saint Paul : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* »

Passons rapidement sur Malaga. Grâce à la large aumône des Larios, Lelièvre peut écrire de là, 15 mars 1880 : « Quel plaisir d'être dans une maison où il ne s'agit ni d'acheter, ni de bâtir, ni de payer! Je voudrais avoir tout le temps qu'il faudrait pour savourer à longs traits une telle félicité. »

Ces Larios étaient admirables. Les tremblements de terre qui vont secouer Malaga dans ses fondements ne feront pas trembler leurs cœurs. Leur maison y sera pour une perte de près de 500.000 francs. La charité n'y perdra rien. Par eux les Frères de Saint-Jean de Dieu s'établissent à Malaga, y recueillent 120 orphelins, et y donnent l'instruction à 500 enfants. « Sans doute, écrit Lelièvre, c'est sortir de leur service normal des aliénés. Mais, quant à moi, je crois plus utile et plus aisé de former les enfants à la sagesse que d'y ramener les fous. En tout cas, les sauver de ce que le siècle appelle sagesse, c'est les préserver de la folie. »

Pendant qu'en mars 1880, Lelièvre jouissait de Malaga, la Bonne Mère d'Antequerra y accourut vers lui. Elle venait de s'apercevoir que sur les 7.500 francs qui restaient dus sur le prix de sa maison, 2.500 devaient être versés dans quelques semaines. C'était une tuile qui retombait sur la tête de Lelièvre. Il fit repartir pour la France sa prose mendiante.

A l'un des frères Bernard il avait écrit, en ces jours-là : « Hier, fête de saint Joseph, je me mis à genoux devant lui

et lui montrant ma bourse : « Voyez, lui dis-je, elle est vide, vide comme un tronc d'église; et nos maisons vides de tout comme celles de Pompéi. Vous savez pourtant que je vais à Jaën, à Antequerra, à Baeza, et qu'il faut que je vienne en aide à ces trois maisons. La Tour nourrit plus de six cents Sœurs et ne peut rien pour moi. Marest, le filateur de lin, se met de l'étoupe dans les oreilles pour ne m'entendre point. Mes frères viennent de m'aider pour San Lucar, et la maison Bernard Frères m'a prêté une jolie somme pour Séville. Il est vrai que je lui ai offert hypothèque sur nos oranges, et qu'elle n'en a pas voulu. N'y aura-t-il plus au monde quelqu'un qui sera sensible à nos besoins? Est-ce que toutes les quêtes, toutes les courses, toutes les suées de nos Sœurs d'Andalousie n'exciteront pas la pitié de quelque cœur compatissant? »

Il en accusait le peu d'intérêt de ses lettres : « Comment mes amis peuvent-ils me supporter quand je me fais horreur à moi-même? — Encore, dira-t-on, s'il variait! s'il nous contait un trait, un épisode, un drame; par exemple l'explosion récente de la mine à Malaga; ou bien une idylle, la cueillette des oranges et des cannes à sucre dans l'Andalousie! Ainsi l'agrément du hors-d'œuvre ferait passer le morceau! Voilà ce que l'on dit; et que dis-je autre chose? J'en dis une seule, cher ami; c'est que je m'abrite sous le manteau de saint Joseph, et que je le prie de vous faire agréer mes excuses et mes amitiés. »

Lelièvre se trompait : un agrément bien autre que celui des descriptions ou des faits divers de ses voyages était dans l'évocation des gens de bien qu'il rencontrait. « Les Anglais, écrit-il, viennent de Gibraltar pour visiter Ronda. Ronda est un rocher bâti, dont la crevasse profonde de soixante-dix mètres forme le lit au fond duquel roule et bondit en mugissant le Guadiario. Ils admirent les ruines romaines, la porte mauresque de la petite ville. Quant à moi, j'aurais plutôt entrepris le voyage pour la seule famille des Atienza, bienfaitrice de nos pauvres. Ils étaient déjà nobles quand ils vinrent, avec Isabelle, abattre le croissant, arborer la croix et mettre en déroute le roitelet maure qui périt dans sa fuite, dans une

escarmouche, sur les bords du Guadalette, non loin du lieu où le roi Rodrigue avait laissé la couronne et la vie. C'était quelques années avant le siège de Grenade. Comme les Atienza avaient eu part à la conquête, ils eurent part au butin. Ils choisirent une des meilleures maisons de la ville, la rebâtirent et devinrent les marquis de Salvatierra. Celui qui porte le titre et chez qui je dînai avant-hier, Don Raphaël, est frère de doña Concha et beau-frère de M. de Toledo, le plus grand bienfaiteur de nos Sœurs de Grenade. Or doña Concha est la personne qui a demandé et qui a poursuivi avec la dernière obstination notre fondation ici. Elle n'est pas mariée; elle n'a jamais eu d'argent; depuis très longtemps, elle n'a plus de santé. Cela ne l'empêche pas d'être gaie ni d'exercer sur la ville entière la plus chrétienne influence. La noble demoiselle a autant d'esprit que de piété. Quant au frère, en dépit de son nom de Salvatierra, il a vendu toutes ses terres et n'a plus que sa belle maison. Vous y trouvez de vieille argenterie, de vieille porcelaine, des portraits d'ancêtres, beaucoup d'autres tableaux et un parfait chrétien. Sa femme, qui dans ses derniers jours fut veillée par nos Sœurs, a laissé la réputation d'une sainte. Les fils sont dans les plus hauts emplois et gouvernements de l'Espagne et des Iles. Voilà ce que c'est que les Atienza dont le blason décore la porte du palais. La pièce principale en est un chien qui passe à travers un tronc d'arbre. N'est-ce pas « faire l'impossible » que cela veut dire? N'est-ce pas l'impossible qu'ils font en effet pour se conserver, de génération en génération, dans la foi des aïeux? Il est vrai que le chien est le symbole de la fidélité. Qu'il vous fasse souvenir, je vous prie, de celle de mon amitié. »

A Baeza, province de Jaën, s'offrent d'autres noms à bénir. Louis Huelin, homme jeune encore, trente-cinq ans, riche, point marié, associé à la grande maison des Hérédia, est le principal bienfaiteur des Sœurs de Baeza, de Jaën, et beaucoup celui des Sœurs de Malaga : « Savez-vous que notre Bonne Mère de Baeza et celle de Jaën sont des saintes? » Telle fut la parole par laquelle il aborda Lelièvre. Sa lettre lui donne comme pendant don Frederico Grosse, l'oracle de la cité.

« C'est un très grand négociant, qui chaque année fournit à nos Sœurs leur provision d'huile et de vin, et cela au moyen d'une collecte générale, à ce qu'il dit. Mais je crois bien que la collecte se fait principalement dans ses celliers. Croyez-moi : il n'y a rien de plus beau que la vertu. On a plus de plaisir à la rencontrer qu'à regarder un monument des Abencerages ou une toile de Murillo. »

La maison de Baeza, ancien couvent, ancienne école, ancienne prison, voyait au-dessous d'elle courir le Guadalquivir à plus de deux cents mètres à ses pieds. En face, elle embrassait la chaîne de montagnes qui va rejoindre la Sierra Nevada. Mais pour être un incomparable point de vue, elle n'en était pas moins la pauvre habitation aux murs étançonnés, au toit percé à jour, de laquelle Lelièvre pourra dire en partant : « Je quitte Baeza, après avoir vu une fondation qui ressemble, comme deux gouttes d'eau, aux premières de la Famille. Point de pain quelquefois et jamais de repos. Il me semblait que je revoyais Chartres ou le Mans. Mes prédications de la retraite avaient pour auditoire sept Petites Sœurs. Notre oratoire présentait ceci de particulier qu'il n'avait ni portes ni fenêtres : il empruntait seulement un peu de jour à une chambre voisine. J'ai commencé par dire à mon auditoire : Je crois me retrouver dans une des maisons de la Famille, telles qu'elles étaient toutes il y a vingt-huit ans. Ce rapprochement les toucha ».

Une maison était contiguë à celle des Sœurs. Le comte ou marquis à qui elle appartenait en demandait 4.000 réaux. « La prétention ne me semble pas trop déraisonnable », se dit Lelièvre, et il fit le rêve d'y transférer un jour ses trente-deux vieillards, pour en doubler le nombre. Il leur demanda à eux-mêmes de prier à cette intention. N'avait-on pas vu de plus étonnantes merveilles parmi eux ?

Voici le fait qui s'y était passé. Lelièvre, qui le tient pour surnaturel, l'a rédigé sur grand format, en grands caractères, à part de sa correspondance, comme une déposition solennelle et authentique, laquelle devra demeurer *ad perpetuam rei memoriam.*

« Vers le commencement de 1883, les Petites Sœurs de

Baeza reçurent dans leur maison un vieillard âgé de quatre-vingt-trois ans, appartenant par sa naissance à une bourgade voisine, et dont toute la vie avait été exemplaire. Pris, peu de temps après son entrée, d'une fluxion de poitrine des plus aiguës, il se vit réduit au bout de quelques jours à toute extrémité. Comme le médecin ne donnait plus aucune espérance, la bonne Mère s'en émut. Se tournant vers la Sœur qui avait l'emploi des hommes — une douzaine en tout dans la maison — elle lui donna ainsi ses ordres : « Il ne faut pas du tout que vous laissiez mourir celui-là. C'est le premier que nous recevons de son village, où une mort si prompte arrivée chez nous ferait le plus mauvais effet! » La Sœur ainsi haranguée, commandée, n'hésite pas; elle va droit au moribond, et lui dit expressément qu'il ne faut pas qu'il meure, qu'il faut qu'il demande à saint Joseph d'être délivré de sa toux ; d'autant plus, ajoute-t-elle,que cette grosse toux trouble le sommeil de ses voisins. Cela dit, elle se met elle-même à prier, et le vieillard admonesté et dûment averti en fait autant.

« C'était le soir, la toux et les autres symptômes alarmants durèrent jusque vers minuit. A minuit, cette toux disparut : Le malade s'endormit. Quand il se réveilla, vers l'heure du déjeuner, il était guéri. Que s'était-il passé? Voici à cet égard, l'explication du bonhomme : « Saint Joseph, dit-il, m'est apparu. Il s'est assis à côté de moi, sur mon lit; il a mis la main sur ma poitrine. A l'instant même, je me suis senti soulagé. Il était encore près de moi quand je me suis endormi ». Il ajouta : « Le matin, à mon réveil, j'ai revu saint Joseph près de moi. Je l'ai d'abord remercié ; et, comme on servait le déjeuner, je lui ai dit : « Bon saint Joseph, voulez-vous déjeuner avec nous? » Il m'a répondu : « Je ne puis pas; la nourri-« ture que je prends n'est pas la même que vous mangez ». Et, sur ces paroles, il disparut ».

Lelièvre termine ainsi : « Tel est le récit que j ai recueilli des lèvres du vieillard, un mois environ après l'événement. Sa tête est des plus lucides ; il n'a jamais varié dans ses explications. La maison entière atteste que la guérison a été soudaine, elle est parfaite. La foi du bonhomme, sa grati-

tude, sa piété répondent à la grâce dont il a été l'objet. »

Jaën et Baeza n'étaient qu'une variété dans une même pauvreté : « Cette petite maison de Jaën vous ferait plaisir à voir, écrit le visiteur en avril 1880. Sans qu'elle ait jamais eu un seul bienfaiteur insigne, et quoi qu'elle ait dû pour les quêtes se partager la province avec Baeza sa voisine, elle a trouvé le moyen de payer sa modeste installation. Néanmoins tout est pauvre, très pauvre, et la note du boulanger est chaque mois un grand sujet de sollicitude pour la bonne Mère Bernardine de Sienne ».

En avril 1885, Lelièvre revit Jaën avec une allégresse marquée. Son arrivée en ce lieu est une description qu'il faut lire. Il était parti avant l'aube : « Le Sagittaire se couchait, écrit-il. Après un mois entier de pluies et d'ouragans, le ciel enfin se montrait pur : toutes les étoiles brillaient au firmament. Huit mules enlevaient au trot la diligence au complet. Le soleil se montra, rareté des raretés, lui qu'on n'avait plus vu depuis des mois, et que la lune d'avril nous ramenait triomphalement. C'était donc enfin le printemps, et la nature renaissante revêtait ce premier vert qui est beau comme l'espérance ». Lelièvre se fut bien vite conquis la faveur du postillon, du zagual ou piqueur, du majoral ou conducteur et cocher, « hauts personnages, très corruptibles, écrit-il, comme beaucoup d'autres qui occupent des positions élevées : un cigare les civilise, une pièce de dix sous en fait des amis ». C'est ainsi qu'il arriva à Jaën, à l'improviste, espérait-il. En le voyant, on s'exclame : « Quoi ! c'est vous ! Quelle surprise ! Quel tour vous nous avez joué ! Avez-vous dîné? » Le petit dîner se trouvait prêt et attendait le voyageur. Trois lettres l'avaient annoncé la veille au soir. « Je revis ma vieille maison, la première qui me reçut jadis en Andalousie, ses petites cours du temps des Maures, ses jardins en terrasses, son torrent, ses cascades, ses longues perspectives sur monts et vallées, ses soixante-huit vieillards dont il y a plus de cinq dans le lit. Et j'étais content de retrouver tout cela comme je l'avais déjà vu, tant je suis fatigué de changements et de nouveautés ! Parlez-moi de choses et surtout de gens avec lesquels il n'y ait pas à faire con-

naissance ». C'était donc bien aussi le printemps dans son cœur.

Grenade, d'où il venait alors, nous est connu depuis 1878. Il la revit, d'abord en avril 1880, puis en mars 83; et cette fois sous une neige éblouissante qui, non seulement faisait étinceler au loin sa large ceinture de montagnes, mais blanchissait les toits et glaçait sa Vega et ses jardins en fleurs. « On n'a pas vu de neige à Grenade depuis qu'on est dans la nouvelle maison, lui disait la Bonne Mère. Voyez, c'est comme pour vous! » Lelièvre décrit la théâtrale procession du vendredi saint qu'il a suivie, l'Alhambra qu'il a visité. Mais pour lui tous les rois maures, tous les souvenirs qui jaillissent des marbres, des bassins, de la cour des lions ou de celle des Abencérages, ne valent pas deux types de vieillards, l'un très pauvre, l'autre très riche, que ses lettres se plaisent à placer en face l'un de l'autre.

« Le vieux pauvre est admirable. Sa tête touche ses genoux; il est dans tout son corps une image vivante de la décrépitude; mais l'âme est restée verte, dans cette perpétuelle jeunesse qui est celle des amis de Dieu. Ne vivant que pour la piété, notre bonhomme est, chaque matin, à cinq heures, à la chapelle. Un aveugle de naissance lui donne le bras. Ils restent là tous les deux jusqu'au déjeuner. Je ne sais pas si, dans le reste du jour, ils font autre chose que prier. C'est leur usage, dans la maison, de réciter chaque jour à haute voix le rosaire entier; à quoi ils ajoutent quelques petits chapelets en leur particulier. J'avais oublié de vous dire que mon bonhomme a près de quatre-vingt-quinze ans! Il communie chaque fois que les Sœurs communient, ce qui n'est pas pour le prêtre une opération facile, cette vieille tête n'ayant plus la force de se relever! »

Sur quoi la philosophie de Lelièvre s'objecte ceci à elle-même : « Pourquoi la Providence laisse-t-elle cet homme en ce monde; qu'y peut-il faire? — Je réponds qu'il y fait deux grandes choses : il prie et donne le bon exemple. A ces deux, ajoutez une troisième : il souffre et porte son mal chrétiennement. Ne serait-ce pas lui qui attire les bénédictions de Dieu sur cette maison? Elle en est comblée. Nos bien-

faiteurs même semblent en avoir leur part, à commencer par le bon comte de Toledo. »

Le comte est l'autre vieillard, le riche. Il nous est déjà apparu. Nous l'avons vu prendre à sa charge la fourniture du pain de la maison, le pain de cent cinquante personnes! Mais, une couple de fois l'année, il s'avise qu'elle est trop lourde; il dit vouloir la réduire; chaque fois la sentence est irrévocable, et chaque fois elle est révoquée. « Pas plus tard que la semaine dernière, le boulanger accourt consterné à la maison : « Pour le coup, tout est fini, voici l'ordre écrit de M. le comte, lisez! » C'était la réduction d'un tiers environ de la fourniture. Mais, dès le lendemain, au chant du coq, à l'heure où le mitron enfourne, le contre-ordre arrivait. Le bon comte n'en avait pas dormi de toute la nuit. »

Nous arrivons en Murcie, où les Sœurs possédaient des maisons à Lorca, à Murcie, à Alicante. C'est par cette côte du sud-est que nous terminerons ce chapitre, comme s'achève à peu de chose près l'œuvre espagnole de Lelièvre.

En 1877, nous nous en souvenons, il avait laissé Lorca dans la désolation de la sécheresse suivie de la famine. Aujourd'hui, par contre, c'était par le déluge que le pays était ruiné, que les gens avaient péri. A Murcie, mille morts, disait-on, avaient été relevés autour de l'Asile des Sœurs, lequel fut non seulement sauvé mais sauveteur. Voici le fait.

Le 15 octobre 1879, en pleine nuit, à deux heures, les Sœurs et les vieillards du faubourg Saint-Benoît sont réveillés en sursaut. Des cris : Ouvrez! ouvrez! retentissent à la porte; on frappe à coups pressés; le toscin sonne aux clochers de la ville. Mais plus forte est la voix mugissante des grandes eaux qui s'avancent, montent, se pressent, menacent. La porte ouverte, une masse d'hommes, de femmes, d'enfants, quelques-uns avec de petites lanternes, se poussent dans la maison. Le flot les suit, entre dans la cour, envahit le rez-de-chaussée. La maison bâtie en pierre solide, sur un lieu élevé, va-t-elle pouvoir résister? Réfugiés, Sœurs et vieillards s'entassent au premier étage, tremblants, éperdus. On pria beaucoup, toute cette nuit noire, au bruit sourd et lugubre que faisaient les maisons voisines, en s'écroulant. Le torrent les

emportait. Ce ne fut qu'après de longues heures que, les eaux commençant un peu à baisser, l'épouvante fit de même. Durant quelques jours encore, les Sœurs continuèrent à fournir aux inondés un refuge pour la nuit, des vêtements pour le jour, le souper chaque soir.

Quand en mai 1880, Lelièvre revit Murcie, le Rio Segura était rentré dans son lit. Les récoltes étaient belles sur une terre fécondée par le séjour des eaux. En février 1881, il revint, et s'adressant à la Petite Sœur Maria de Sainte-Rose : « Comment vont vos affaires? — Pas trop mal, mon Père, nous vivons sur l'inondation — Quoi! sur l'inondation? — Oui, un petit courant nous en est revenu qui a remis notre barque à flot. — Petit courant de quoi? — Courant d'un millier de francs provenant d'un reliquat de la souscription de France pour les inondés d'Espagne. A quelque chose malheur est bon; car ce ne sont pas nos quêtes qui suffiraient à payer le mois au boulanger ».

Lorca, moins secouru, était plus malheureux : « L'on ne vit à Lorca que de sacrifices et de privations. Après avoir couru toute une journée, les admirables Sœurs reviennent triomphantes quand on leur a donné quelques poignées de blé! Elles n'ont point eu, comme leurs Sœurs de Murcie, la ressource de vivre sur l'inondation; et elles ne savent de quoi elles pourront subsister jusqu'à la saison nouvelle. Leurs vieillards fort heureusement font comme elles, ils contentent de peu. Voilà mon carnaval ».

La même lettre disait à M. Pierre Dupont : « Pauvre moi-même, je ressens une plus grande privation de ne rien pouvoir donner que de ne rien posséder ». Le grand mendiant avait repris sa besace et son bâton. Aux Bernardines d'Esquermes, ses fidèles auxiliatrices, il écrivait, 28 février : « Je m'efforce d'entrer dans les sentiments de l'Apôtre. Il fut le prince des quêteurs. Il parcourut, mendiant pour les affamés, l'Asie, la Macédoine et la Grèce. On finit par le mettre en prison. Je vous assure que son exemple m'encourage beaucoup. Mais je ne lui conseillerais pas de revenir quêter en Espagne, qui fut un des théâtres de son apostolat; je craindrais qu'encore une fois, selon qu'il

dit aux Corinthiens, il n'eût à rougir de son insuccès. »

Une autre maison de l'ancien royaume de Murcie, celle d'Alicante, Calle Alameda, 35, lui faisait pousser les mêmes cris de détresse : « Vraiment, cet Alicante a une réputation frelatée, comme le vin qu'il produit. Mais enfin il a des pauvres; et il a fallu que nos Sœurs fussent possédées d'un amour éperdu de ces pauvres pour aller se jeter dans ce port de mer ruiné, sur ce rivage aride de la Méditerranée, parmi ces déguenillés. Ce qu'elles souffrent dans le local qu'elles occupent est effroyable, n'ayant conservé pour leur propre usage qu'une seule chambre où elles se réveillent chaque matin étonnées de n'avoir point été asphyxiées pendant la nuit. »

C'était à Henri Bernard qu'il écrivait ainsi, afin de le remercier : « Mon empressement pourra-t-il répondre à la promptitude de ton bienfait? Pauvre Alicante! C'est une maison que j'aime, comme on dit que les parents aiment un enfant rachitique, le chérissant plus que les autres. Et moi qui n'en sais rien, je crois ce que l'on dit ». De même à Georges Plantier, de même à Louis Marest : « Si Dieu ne bâtit cette maison-là, il est tout à fait sûr qu'elle ne se bâtira pas. Il faut que ce soit de ses propres mains, à ses propres frais, par des miracles de charité. Or je crois qu'il veut la bâtir, parce qu'il y a là, plus encore qu'ailleurs, des riches à convertir et des malheureux à secourir ». Ces dernières lettres sont de 1886. On lit encore de belles actions de grâces, adressées aux mêmes, en 1887. Lelièvre quêta pour Alicante jusqu'à la fin de ses jours.

Arrêtons-nous ici. C'est toute la liste des maisons vues en Andalousie et en Murcie par le grand travailleur, pendant ces cinq années, qui a passé sous nos yeux. Nulle part l'Institut des Sœurs n'a disséminé davantage ses asiles, j'allais dire plus témérairement, parmi des lieux qui ne sont ni de grands centres de population, ni de grands foyers de charité. Nulle part aussi les Sœurs n'ont eu plus à souffrir que dans cette ancienne Bétique dont les poètes ont chanté la nature et les merveilles. « Mais nulle part, écrit Lelièvre, elles ne se sont senties plus dans leur vocation que dans ces endroits-là. En-

fin, nulle part aussi — c'est encore Lelièvre qui parle — les pauvres, quoique traités partout très pauvrement, ne se sont montrés plus satisfaits. Nulle part, aucun d'eux ne m'a fait entendre la moindre plainte sur le régime de la maison. C'est partout l'image du vrai bonheur. La gaieté la plus vraie règne parmi ces vieillards, sans que je puisse dire ce qui les rend si contents. Les Petites Sœurs le sont autant qu'eux. On joue de la guitare et de la panderetta, ou bien on va à la chapelle. On ne s'inquiète du lendemain non plus que ces petits des oiseaux à qui Dieu donne la pâture. Cela suffit à ce contentement duquel il est dit qu'il passe richesse. Jamais proverbe n'a rien dit qui soit mieux dit. Simples, dociles, habitués à vivre de peu, ces bonnes gens, qui toute leur vie ont fait de nécessité vertu, se trouvent heureux comme des rois d'avoir le nécessaire. Voilà ce que j'ai vu. »



ERNEST LELIÈVRE

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE 1889, ANNÉE DE SA MORT.

« C'est vrai que je me suis tué pour cette œuvre des Petites
« Sœurs. Mais si c'était à recommencer, je me tuerais un
« peu plus que je n'ai fait. »

CHAPITRE XXIII

L'INFIRMITÉ. — DERNIÈRES MISSIONS. — FÊTES ET ADIEUX

(1885-1888)

Lorsque, entre chacun de ses voyages en Espagne, Lelièvre revenait en France, en Bretagne, dans le Nord, il pouvait se rendre compte de l'effet que produisait sur ses amis ou ses proches la vue de son pauvre corps amaigri, exténué, rongé de douleurs. Il ne s'en inquiétait ni ne s'en plaignait : « Le surprenant, écrivait-il en 1876, est que je n'en sois pas mort. » Quant à sa maigreur, l'auteur responsable en était le desséchant soleil de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Italie, de la Sicile : « En cela du reste je suis comme le Pape, et c'est bien assez d'honneur. »

C'est à l'été de 1885 que Lelièvre faisait remonter les premiers symptômes du mal qui allait le miner lentement, et finalement l'emporter. Il était alors à la Tour, rentrant de sa tournée d'Espagne. « Le jour de la Visitation de la sainte Vierge, 2 juillet, rapporte-t-il, je me sentis frappé au cœur; et, depuis ce temps-là, je ne fis plus que décliner. »

Il faut croire que l'alarme en fut vitement communiquée à sa famille; car, dans la première lettre qui suivit cette crise, 10 juillet, Lelièvre croit devoir rassurer sa sœur : « Ma chère Adrienne, on s'est trop inquiété de moi. Je vais mieux, et je ne ressens plus rien que la fatigue. Celle-ci pourrait tenir à ce que je ne me suis guère reposé depuis trente ans, et qu'avant ces trente années, j'en avais déjà trente autres.

Or tout cela additionné n'est plus la jeunesse. » Le 20, il « se trouvait mieux, il pouvait mieux dormir étant couché, et sa tête entrée en convalescence ne lui refusait plus aussi obstinément ce qu'il attendait d'elle ».

Contrairement aux autres années, il ne donna pas à l'Espagne les mois d'hiver de 1885 à 1886, et il demeura presque l'année entière à La Tour où s'organisaient les fondations australiennes de Sydney et d'Aukland. C'est seulement en septembre 86 qu'il fit le grand effort de reprendre le chemin de la terre de pauvreté où il avait laissé une partie de son cœur. Nous l'y avons suivi.

Il allait y entrer quand, en approchant d'Hendaye, un violent déraillement du train avait gravement menacé ses jours. Un employé du service lui disait : « On va voir des miracles à Lourdes : c'en est un aussi étonnant que vous ayez échappé. » Lelièvre sortit de là « fortement contusionné et boitant affreusement ». Comme ses amis lui reprochaient de jouer son reste de vie : « J'en conviens, répondit-il à celui d'Amiens. Je ne devrais plus voyager. C'est très contraire à mon âge et à ma constitution. Après tout, ma vie est à Dieu. Qu'il en fasse ce qu'il lui plaît; je m'efforce de dire avec un grand voyageur qui ne consultait guère sa commodité : *Non facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum et ministerium verbi.* »

Autre déraillement en novembre, auprès de la station d'Hermanès; d'où six heures de retard en pleine nuit : « On ne peut plus avoir de confiance ici dans les chemins de fer », écrit-il. Et gaiement il conclut : « A la prochaine foire de Barabastro, j'achète un âne, et je retourne en France sur ma monture. »

Aux environs de Pâques, avril 1887, le missionnaire, après une série des retraites prêchées aux Petites Sœurs, se sentit pris de vives douleurs qui le contraignirent de s'arrêter à Madrid et de se soigner. Il lui fallut deux mois pour se remettre sur pied. Durant ces jours, ce lui fut une douceur guérissante que l'entretien du nonce, M[gr] Rampolla, avec tous les souvenirs de la Rome ecclésiastique : « Je poussai hier une pointe jusqu'à son palais. Il m'a dit qu'il était rappelé

à Rome. Je ne doute pas de l'accueil qu'il y recevra. C'est un homme complet, d'une solidité d'esprit supérieure encore à son affabilité et à l'agrément de ses manières. » Lelièvre s'étend sur les regrets, que laisse à l'Espagne, à la ville, au clergé, à la reine régente le départ de l'éminent prélat dont il semble pressentir les hautes destinées.

Enfin, le 2 juin, Lelièvre pouvait écrire : « J'ai pu quitter Madrid. Depuis mon départ, j'ai pris un peu le dessus. Mais je ne voyage qu'à petites journées. » La même lettre annonçait son retour à la Maison Mère pour le milieu du même mois.

Dès le 5 juin, il était à Nantes. Après une visite à Chantenay, il arriva vivement à la Tour, d'où il écrit, le 11 : « La Bretagne m'a accueilli avec toute sa verdure, toutes ses fleurs, tout son soleil, tous ses sourires. Autour de moi tout respire la douceur et la paix. Ce peuple venu des cinq parties du monde, et qui pourrait parler vingt langues diverses, est aussi silencieux que la tanche de nos étangs. On le voit à cette heure occupé à butiner dans les champs ou le long des haies, la rose sauvage, la renoncule et la marguerite, pendant qu'on dresse les reposoirs et que tout se prépare pour la procession de la Fête-Dieu. » Lelièvre semblait renaître.

De toutes les joies et affections de ce monde, il n'y avait plus guère que celles de la famille qui fussent sensibles à ce cœur obstinément fidèle. La main de Dieu ne cessa plus de lui en offrir le rafraîchissement, sur sa croix.

A cette époque Henri Bernard eut l'inspiration d'en réunir tous les membres, dans une assemblée plénière qui fut avant tout une fête religieuse. Il y avait plus de cent ans qu'en 1784, était mort l'ancêtre commun, Claude-Bernard Agache, dont la postérité ne comptait maintenant pas moins de trois cents personnes. C'est pour célébrer le centenaire de cette mort que tous furent convoqués à se rendre le 4 août au château de Santes, près de Lille, domaine des Bernard, et dans l'église du village qui abrite leurs tombes.

Lelièvre n'y pouvait manquer. Le lieu d'abord était cher à ses souvenirs d'enfance : « Mais les cousins qui, avec moi, ébranlaient de leurs jeux cette rotonde de Santes, où sont-ils

aujourd'hui? Pour beaucoup des invités, ne suis-je pas un inconnu? Et même les autres me reconnaîtront-ils, moi si vieilli, si amaigri, si changé! Mais « vous jugez qu'étant de noce, il faut malgré moi que j'engraisse ». Je dis plus exactement : « Il faut malgré moi que je prêche! »

Il devait prêcher, en effet. Il eût préféré se taire et laisser la parole à des cousins plus jeunes, au P. d'Aubigny, jésuite; au P. Charles Bernard, de la Congrégation du Saint-Esprit. Il répondit à Henri Bernard : « Et ton fils Claude? Quel malheur que le cher novice ne soit pas encore en état de me remplacer! Il est temps, mon ami, que les vieux se reposent. Il me semble que j'ai quatre-vingts ans... Enfin on dira ce qu'on pourra! » Et il signait : « Celui qui ne sait rien refuser à ton amitié. »

Ce fut une fête inoubliable que celle du 4 août 1887. Cent soixante personnes, descendant toutes en ligne directe, par le sang ou par l'alliance, de Claude Bernard Agache, se trouvaient réunies à Santes; un nombre à peu près égal avait dû s'excuser. Le temps était à souhait, un vent léger tempérait les ardeurs du soleil d'août. A l'église, au premier rang, dans le chœur, siégeaient Henri Bernard et le vénérable sénateur M. Kolb-Bernard, doyen d'âge de l'assemblée, puis les chefs des autres branches de la famille. On y remarquait aussi M. Jacobs, l'ancien ministre, l'orateur catholique du Parlement belge; puis des magistrats, des officiers supérieurs de l'armée de terre et de mer, des membres du Conseil d'État, du barreau, de l'Université ; ingénieurs, écrivains, orateurs; industriels en grand nombre, tous Bernard par quelque côté, tous chrétiens, agenouillés au pied de cet autel, à côté de leurs femmes, et entourés de leurs enfants qui, dans cette fête du passé, représentaient l'avenir.

On lut la liste des défunts depuis la mort de l'aïeul, 1784 ; elle fut longue. La messe commença. Après l'évangile, on vit monter en chaire un prêtre dont les traits émaciés, la démarche ralentie, attestaient la fatigue de trente ans d'apostolat dans les deux Mondes. Cet aspect parlait déjà dès avant le discours.

L'abbé Lelièvre commenta ce texte des saints Livres :

« Voici les hommes de miséricorde dont les œuvres pieuses ont abondé. Ces biens se sont transmis à toute leur race; et un héritage de sainteté est le partage de leurs arrière-enfants ». A « ses chers parents », il rappela d'abord le jubilé nuptial de son grand-père et de sa grand'mère, que trente-deux ans auparavant, dans la première année de son sacerdoce, il avait célébré à Loos. Aujourd'hui, arrivé au terme de sa carrière, il venait pareillement prêcher à sa famille l'union dans la pratique des vertus héréditaires. Les noms qu'il venait de lire sur les tombes, en traversant le cimetière, il en dit la religieuse signification. Il célébra l'ancêtre, dont le souvenir, gardé par les écrits du temps, était celui d'une magnanime bonté et charité. Il ne loua pas les vivants, mais il bénit les morts. Il releva particulièrement ce qu'Alexandre, Paul et Georges, avaient fait à Santes pour l'éducation des enfants et l'honneur de la religion. Il s'attendrit sur le nom de Louis et sur ses œuvres. Il insista sur l'abbé Bernard, sa vie de sainteté et de souffrance. Cela dit, il avait le droit de demander aux vivants de ne pas laisser se rompre cette chaîne de piété, de sainteté, de charité qui les unissait aux aïeux, et par laquelle le Seigneur les attirerait avec eux dans le ciel.

Il y eut un autre moment d'émotion religieuse, peut-être plus profonde encore. Ce fut celui où, après la messe, Henri Bernard, au milieu des autres chefs de la famille, qui, ainsi que lui, tenaient un cierge allumé, s'avança au pied de l'autel; et là, à genoux, d'une voix que l'émotion faisait légèrement trembler, lut la consécration de toute la famille au Sacré Cœur de Jésus.

L'assistance sortit de l'église, se répandit dans le cimetière qui l'entoure, se groupa par familles devant les tombes dont chacune était parée de fleurs, et pria en silence pour ceux qui y reposaient dans l'espérance de la résurrection.

Dans le souvenir imprimé qu'il consacra à cette fête, le marquis Anatole de Ségur, un témoin, un participant, raconte aussi le banquet dressé sous les ombrages du quinconce, les toasts, celui d'Henri Bernard à Léon XIII, celui de M. Kolb-Bernard, qui touchait à la quatre-vingt-dixième année de sa

grande existence ; d'autres encore tout vibrants de patriotisme et de foi.

On présenta au prêtre les jeunes ménages, en grand nombre, qu'il ne connaissait pas. Les lettres font mention de l'un d'eux qui n'était encore qu'à la veille d'être formé. Les fiancés étaient M[lle] Germaine Bernard, de Santes, fille de Paul Bernard, et M. Paul Feron-Vrau, de Lille, le directeur actuel du journal *La Croix*. Une lettre du saint homme dit qu'il s'en félicite pour l'honneur des deux familles et pour le bien de la religion.

C'est de tout cela que trois mois après, Lelièvre écrivait son remerciement à Henri Bernard : « Ces quelques heures passées dans cette société de frères et de sœurs m'ont paru trop courtes. Puisse Dieu garder longtemps les uns aux autres les convives de ce festin champêtre, et qu'il continue de leur accorder ses grâces de persévérance ! En ce qui regarde l'invitation pour 1897, nous verrons. On a le temps de réfléchir d'ici là... même celui de mourir! »

Presque le lendemain de Santes, Lelièvre, descendant sur Paris, s'arrêta à Versailles où il goûta vivement l'amitié de M. Plantier, qui l'avait tant aidé pour ses fondations d'Espagne. Nous savons par cet ami que le saint prêtre eut avec lui un épanchement de cœur dans lequel il s'ouvrit de ses souffrances secrètes, et que ce lui fut une heure de consolation et de soulagement.

De là se portant vers Angers, il fit savoir à son frère Maurice qu'il désirait l'aller voir près de là, à la Pointe, un village où le jeune peintre venait de s'installer avec les siens, au sein d'un paysage à souhait pour son pinceau. Il s'y était retiré, afin, comme il disait, « d'y préparer son salon », où son succès grandissait à chaque Exposition. « Ne fût-on pas paysagiste, on se plairait en ce lieu », écrivait Ernest.

Ce qui en effet l'attirait bien plus que la belle nature, c'était la compagnie de ce frère, le plus jeune de ses frères, celui qui n'avait que huit ans à la mort de leur père, et qui était de vingt-deux ans plus jeune que lui ; celui qui lui ressemblait le plus, esprit, manières, langage ; celui qui lui rappelait davantage son Albert toujours pleuré. Aussi, à partir du jour qui le

rendit orphelin, s'était-il fait son père, avec un sentiment de prédilection dont témoignent ses lettres, lettres de direction non moins que de délicate tendresse. On ferait un chapitre entier sur cette tutelle du frère, amicale, paternelle et pastorale tout ensemble.

Nous ne rappellerons pas les instructions qu'au moment de sa première communion, il lui adressait de Rome, 1859 : on ne saurait mieux dire. Ni celles qui suivent à Paris l'étudiant en droit par ces voies gluantes et glissantes du quartier latin qu'il lui faisait éviter, les ayant trop connues. « En dehors des leçons, astreins-toi à quatre heures de travail comme minimum ; et dans dix ans, dis-moi si je t'ai donné un bon conseil. Dis-le-moi dans vingt ans, si je vis encore. Amen! » Du fond de l'Amérique, il lui crie que la vie de Paris est « un mardi gras en permanence », et il le conjure de ne pas lui livrer en proie l'enthousiasme sacré de ses vingt ans. « Le poète latin, a qualifié le jeune homme de *cereus*, c'est *ferreus* que je te veux. »

Bientôt après, de Waterford : « Est-ce au peintre que j'écris, est-ce au juriste? » Lelièvre voudrait que, de la licence en droit Maurice passât au doctorat; mais l'art prend le dessus dans ses goûts, dans sa vie. Autour de lui, on en gémit : « Maurice ne peindra jamais mieux avec le pinceau qu'il ne le fait avec la plume », prononce M. Kolb; Ernest le redit. Cependant l'artiste s'est mis à l'école de Harpignies, leur cousin, ou pour mieux dire, à l'école de la nature avec lui : « C'est la vie par les yeux! » écrit le jeune contemplateur. Le prêtre l'avertit d'élever plus haut ses regards : « Si la vie par les yeux est belle, mon cher Maurice, celle par l'âme est plus belle encore. C'est Dieu même qu'elle fait voir. »

Plusieurs fois le grand frère avait appelé son artiste à la Tour : « La Tour est faite pour toi; elle a des hêtres comme à Windsor, des frênes comme nulle part; des rochers et des ruines, une variété d'animaux qui rappelle l'arche de Noé ». Et là encore, faisant mémoire de sa mère, de leur père, il lui disait : « Le ciel à gagner, c'est tout. J'espère que les belles vues qui se fixent sur ta toile ne te font pas oublier cette perspective supérieure. »

Il eût voulu le voir marié, il allait avoir trente ans : « Cher Maurice, l'heure est venue. Si tu recules encore, tu gâtes ta vie. » Il signe sa lettre : « Celui qui t'aime fraternellement. » Le 28 octobre 1878, l'abbé Ernest unissait son frère à M[lle] Marie Liégeard, une des plus honorables familles d'Orléans. Il lui avait écrit : « La famille dans laquelle tu entres est si parfaitement ce que je pouvais souhaiter, que le sentiment d'affection quasi paternelle avec lequel je t'aime, se trouve être satisfait. Je ne vois pas d'ombre au tableau. »

L'année suivante, étant à Rome, janvier 1879, Ernest voit arriver à lui les deux époux : « Ils ont l'air fort contents l'un et l'autre, et je le suis aussi de tous les deux. Maurice marié est toujours le Maurice au grand cœur que nous connaissons. Mais maintenant l'artiste commence à tenir ses comptes : c'est une réforme. Rendons grâces à Dieu ! » Dans ces comptes, une part d'aumônes était réservée au grand frère, qui lui en envoie le récépissé en cette forme : « Je prie Dieu qu'il bénisse tes œuvres, toi qui de ton côté prends part si efficacement aux miennes. »

Ces œuvres d'art commençaient à révéler un maître : « Serait-ce par ce côté que notre famille va faire un pas dans la gloire? » se demande une lettre de l'aîné, dont la plume lui envoie d'Espagne, de Malte, de la Sicile, de Rome, des descriptions à défier le pinceau le plus magique. « Cher ami, j'en suis fâché pour les paysagistes; ils ne feront jamais si bien que le bon Dieu! » En 1886, Maurice fut médaillé par le Jury de l'Exposition. Ce n'était que le commencement. Il le fut encore l'année suivante : « Embrassons-nous sous les ombrages de la Mouillière — c'est la campagne de M. Liégeard, près d'Orléans. — Ton petit triomphe t'en prépare d'autres! » Et puis le prêtre bénissait à deux mains les deux enfants de son frère, « lesquels, écrivait-il, lui avaient donné une vision d'anges ». Voilà ce que Lelièvre retrouvait à la Pointe à son retour de Santes : le bonheur intime éclairé d'un premier rayon de gloire.

La souffrance le reprit avec l'automne du climat de la Tour. L'arthrite enchaînait ses membres. Il lui fut ordonné d'aller hiverner dans le midi dont il visiterait les maisons, où il prê-

cherait des retraites, et où il trouverait, sous un ciel plus clément, quelque adoucissement à ses douleurs. Il partit en novembre 1887, pour ne plus revoir la Tour qu'en juin 1888.

Il fut à Montpellier, 13 novembre. « Je n'y ai vu ni le Peyran, ni le Musée, ni son Mariage de sainte Catherine de Véronèse, ni son Médicis de Raphaël. Mais j'y ai vu de belles âmes. » Mlle Henriette Montsernin, la première hôtesse des Petites Sœurs en 1856, et leur constante bienfaitrice, inspire une belle page de ses lettres. Il fait remonter l'honneur de sa grande charité à un père qui lui en avait été le maître et le modèle. « Avait-il découvert un pauvre quelque part, M. de Montsernin, au lieu de lui faire l'aumône de ses propres mains, y envoyait de préférence un de ses enfants, comme à l'apprentissage de l'art divin de donner. M. Branche, son beau-frère, autre homme de Dieu, fut son émule en toutes choses. Tel aussi un neveu, capitaine du génie, qu'on vient d'envoyer en Algérie. Quant à Mlle Henriette, pour la connaître au juste, il faut se représenter, à un second étage, une petite personne toute bonne, portant sur son visage un grand air de modestie, nullement pétulante à la méridionale, rentrant sous terre si on s'avise de la louer du bien qu'elle fait. Elle est inséparable de sa sœur dans cette vie de bonnes œuvres. Dans la même maison habite un grand chrétien, un grand docteur, l'Hippocrate de la contrée. Voilà ce que je suis venu contempler à Montpellier. »

Ses présentes dispositions d'esprit et de santé lui faisaient chercher dans cette ville le souvenir des derniers jours de son frère Albert. Lelièvre n'y trouvait de survivant que le chanoine Besson, qui l'avait administré. L'abbé Barre, le médecin qui l'avait soigné, n'était plus. Son frère l'avoué, Adrien Barre, était mort récemment, 1886. Il égalait son aîné. « On n'eût pas trouvé dans le Midi un apôtre qui le surpassât dans la défense de la cause de l'Église par la parole, par l'exemple, par l'action d'un zèle qui d'ailleurs ne transigeait, ni ne capitulait jamais. Son nom seul était un drapeau. Catholiques à outrance, les deux frères, ensemble ou tour à tour, l'ont tenu droit et ferme devant le siècle, sans une seule heure de défaillance. Inséparablement unis

autant que semblables, hommes d'un esprit vif et même brillant, ils ont exercé sur toute une génération de leurs concitoyens une inflence qui dure encore. »

A Toulon, la famille se représente de nouveau à Lelièvre dans la personne d'un Bernard attaché comme ingénieur au port de guerre de cette ville. « C'est, écrit-il, un des fils de ce Benjamin avec lequel, à douze ans, je chassais le papillon, et le perdreau à dix-huit. Généreux envers Dieu, Benjamin a donné une de ses filles aux Moniales Bénédictines de Sainte-Cécile de Solesmes; généreux envers les pauvres, il a laissé chez les Petites Sœurs le souvenir de ses libérales aumônes, lors de la fondation de Lille. Il est mort à Vichy, jeune encore, laissant une descendance aujourd'hui partagée entre Lille, Dunkerque et Toulon qui la voit s'accroître régulièrement chaque année ».

Ne dirait-on pas qu'à ce pauvre cœur endolori, qu'à ce pauvre corps brisé, Dieu ménageait à chacune des stations de ses voyages quelque vision de son passé, quelque chère ombre qui lui souriait, à chaque marche qui le faisait descendre vers la tombe, à chaque échelon qui le faisait monter vers son éternité !

Bien que rien dans ces lettres, fond et forme, n'accusât l'infirmité ou le déclin, le mal n'en faisait pas moins son œuvre de destruction. Un jour il se révéla par un éclat sinistre. Le missionnaire s'était rendu de Toulon à Draguignan pour y donner aux Sœurs les exercices de la retraite. « Or, rapporte-t-il lui-même, la veille de Noël, sur le chemin qui mène de l'église à la maison de nos Sœurs, sans aucun avertissement comme sans douleur, mon œil droit se voila et perdit la lumière : un flux de sang s'y était porté qui le couvrit, m'enlevant la vue de ce côté. » Il ne la recouvra plus.

A Nice, un oculiste consulté déclara que le mal avait une cause générale et profonde, c'était le diabète. Un traitement fut prescrit que Lelièvre suivit d'ailleurs consciencieusement et docilement. Il lui fut cependant permis de poursuivre sa tournée quand même, et de remplir son ministère de prédication, à Nice, à Cannes, à Marseille.

Aucune de ses lettres n'exhale ni plainte, ni crainte à ce sujet. Sa correspondance, dans les jours de Noël, n'est qu'un hymne d'allégresse à ce mystère de la divine pauvreté du Sauveur. Il remercie la Providence des douceurs dont, au sein de l'épreuve, elle continue de semer les pas de son serviteur. — Joies de l'amitié : il a rencontré à Cannes, M. le docteur Billon, de Loos, le vieil ami de son père et le sien, « le modèle des maires, comme celui des médecins, comme celui des amis. » Ce lui fut une reviviscence de ses jeunes années. — Joies de la famille encore unies à celles de l'art. A Cannes, près d'Antibes, Henri Harpignies le rencontre, lui ouvre ses bras, lui fait fraternellement les honneurs du Golfe Juan, de la mer d'azur, du château de la Penède, de ses palmiers, de ses pins, de ses chênes-liège et des aquarelles et des toiles où l'artiste a fait revivre cette large et brillante nature. — Joies de l'apôtre. A Marseille, son courrier lui apporte la nouvelle que le vieux don Salvado Coll, le grand bienfaiteur de l'île Majorque, vient, avant de mourir, de donner son cœur et sa foi à ce Dieu qui l'avait attendu miséricordieusement jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans. L'ancien ami de Mazzini et de Garibaldi s'était souvenu, à ses dernières heures, d'un meilleur ami que la charité lui avait procuré à Palma. Lelièvre en pleura de joie.

Si de là il tournait ses regards vers ses meilleurs auxiliaires d'Amiens et de Versailles, il jouissait de les voir dans le désir d'être de plus en plus au service de Jésus-Christ. M. Plantier, qui venait de perdre le vieux et cher père infirme qui seul l'attachait au monde, en eût volontiers pris occasion de quitter le monde pour se consacrer à Dieu. « Mais ne serait-ce pas déserter le champ de ses bonnes œuvres? *Ne festina in tempore obductionis :* Dieu ne veut pas qu'on se hâte sous le coup de l'impression. »

De même pour Louis Marest, qui voudrait bien pouvoir finir chez les pauvres, dans leurs rangs, en se retirant dans sa maison des Petites Sœurs d'Amiens. « Je commencerais, écrit-il, par brûler mes vaisseaux en donnant à ma famille ce que je tiens de ma famille; puis je distribuerais le reste en bonnes œuvres, après quoi je m'en irais, sinon

chercher le bien-être en ce monde, du moins assurer ma félicité pour l'autre? » Lelièvre sourit. Mais qu'il y avait de générosité dans ces rêves! Il y applaudissait comme à des actes d'amour qui montaient jusqu'au cœur de l'Amour éternel.

Une grande consolation pour l'apôtre fut d'apprendre que de tout petites qu'elles étaient les maisons d'Espagne devenaient grandes : tel le Ferrol, tel Alicante qu'il avait laissés au berceau. L'Amérique avait reçu les Sœurs à Providence, à Chicago, ce Chicago dont autrefois « les portes lui avaient été fermées par l'évêque, disait-il, ou pour mieux dire, par l'incendie qui dévora cette ville. » Quand il était à Marseille, un canotier du port lui proposa de le conduire à bord d'un bâtiment à destination de l'Australie. « Voilà mon affaire, se dit-il. Les Sœurs de Melbourne vont être bien surprises! J'irai donner un coup d'œil à Auckland et sa fondation. Si j'avais la bagatelle de 1.500 francs dans ma poche je serais en mer à l'heure qu'il est. — Mais non, pas pour aujourd'hui, répondis-je à la grande sirène en vareuse. Sa voix était séduisante pourtant; la mer l'était aussi. Au lieu de me jeter dans sa barque, je sautai dans le tramway qui passait et qui, pour quatre sous, me rendit à notre maison des Chartreux : c'était l'heure de l'ouverture du mois de saint Joseph. »

Cependant son mal l'épuisait. Le samedi saint 1888, écrivant de Nîmes, il avoua à la Bonne Mère générale que « les voyages le fatiguaient jusqu'à l'excès, qu'il n'osait s'aventurer du côté de Perpignan et de la Catalogne, comme il l'avait désiré, et presque accepté. Un petit repos à Nîmes lui était nécessaire. De là il irait consulter un très bon médecin à Montpellier; puis, après quelques haltes occupées à Toulouse, à Agen, à Bordeaux, il prêcherait une retraite à Blois, une autre en mai à Orléans. Enfin un arrêt à Paris, un autre à Rennes : tel était l'itinéraire à petites journées qu'il soumettait respectueusement au Bon Père, en ajoutant : « Je ne vois aucune raison qui me presse d'arriver à la Tour, où je n'ai absolument rien à faire, quand j'y suis. »

Avignon ne le posséda que le temps d'aller visiter son

ami Bernardi, un camarade d'études qu'il n'avait pas revu depuis vingt-cinq ans et qu'il voulait embrasser une dernière fois. C'était maintenant une tête toute blanche, mais le même cœur qu'autrefois, fils tout dévoué à une vieille et pieuse mère de quatre-vingt-quatre ans, oncle tout dévoué à des neveux demeurés orphelins par la mort de leur père, qui était maire de la ville, chrétien tout dévoué aux pauvres : Lelièvre et les Petites Sœurs le savaient. Dans ce chaud Midi, il se refaisait des amis dans chacun des veillards qui, sur le banc, sous sa tonnelle, lui venait réciter le poème, embelli chaque fois, de son existence. A Marseille, par exemple, Marcellin, un héros, aurait gagné des batailles, s'il ne fût né trop tard, après les grandes guerres, 16 janvier 1815. Propriétaire vigneron vers les gorges d'Olionta, il n'avait pu repousser l'invasion de l'ennemi, le phylloxéra, qui l'avait dépossédé de son petit empire. Et voilà comment l'artilleur manqué était à planter les choux des Petites Sœurs des pauvres : « Jamais vous n'avez vu une plus belle humeur dans l'infortune, ni plus d'ardeur à la culture d'un jardin, dans un homme de soixante-douze ans ».

« Un autre, Marcel, appartient à deux continents et à trois nations. C'est à Tanger qu'il a vu le jour. La peste l'en chassa quand il était encore au berceau. Il passa à Cadix, et de là en France. Son père était Français, sa mère Andalouse, son grand-père paternel Milanais. Tout le cours de sa vie aussi bigarré que le début. Cet Africain-Franco-Espagnol, l'hôte de notre infirmerie, ne laisse pas d'être une manière de protecteur pour nos Sœurs, car il lui reste des amis. Chez nous il emploie son temps à peu près comme Jean La Fontaine, qui s'en fut mangeant son fonds après son revenu. « Deux parts en fait dont il saoule passer — l'une à fumer et l'autre à ne rien faire. » Assez chrétien d'ailleurs pour chercher la consolation là où elle est, en Dieu. » Tels sont les intimes de Lelièvre.

A Toulouse, il avait eu le plaisir d'administrer les derniers sacrements à un bon octogénaire. « Je dis plaisir, écrit-il, parce que mon malade, atteint d'une belle fluxion de poitrine, paraissait enchanté de s'en aller dans l'autre monde. Je n'en ai jamais vu de mieux préparé à mourir. Il communi-

quait sa joie à tous ceux qui l'approchaient. Chaque fois que je le revoyais, je me disais : « Voilà comment Dieu révèle aux petits et aux humbles ce qu'il cache aux savants et aux superbes. Cet homme n'a pas pratiqué de vertus extraordinaires. Il a su son catéchisme sommairement ; il a vécu suivant ce qu'il savait. Il a seulement excellé en une chose : c'est à pardonner à ceux qui lui ont fait tort, et à ne garder aucune rancune dans son cœur. Aujourd'hui les trois vertus théologales remplissent son esprit de lumière et son âme de douceur. Il supporte ses douleurs cruelles non pas avec résignation, mais avec allégresse. La mort qui s'approche ne lui fait aucune peur, elle lui est un gain, comme à saint Paul. Quand il sort de son assoupissement, c'est pour louer Dieu, pour le bénir, en répétant un acte de charité parfaite ! Ces bonnes gens-là dament le pion à Épictète et à toute la philosophie antique. »

Orléans fut pour Lelièvre un rendez-vous de famille. Il y écrivait le 4 mai 1888 : « Voilà ce que c'est que d'habiter une ville où l'on possède une sœur et un beau-frère (M. et Mme Allard), sept neveux et nièces; dix très proches cousins (la famille Daudier-Kolb), et la belle famille de Maurice, etc. On y appela, comme complément nécessaire, M. Georges Plantier, l'ami de tous, l'ami des Sœurs. Cette réunion était pour faire fête à Lelièvre, qui s'en plaignait, mais bien doucement, à la Bonne Mère générale : « Les parents qui m'ont assailli, ma sœur, mes frères, mes cousins, et Jeanne d'Arc (dont la fête est le 8), ne me permettront pas de donner la retraite avant l'Ascension. Le jour de l'Ascension était celui de la première communion d'une de ses nièces, à Valenciennes. La lettre qu'il écrivit à cette enfant est toute brûlante de la charité de Jésus-Christ : « Le beau jour que celui d'après-demain ! Notre-Seigneur montant au ciel; Notre-Seigneur descendant du ciel dans le cœur de sa petite Simone ! » Simone Le Liepvre devait être un jour Petite Sœur des pauvres.

C'est au milieu de ces joies de famille que tomba coup sur coup chez Mmes Daudier un premier télégramme : M. le sénateur Kolb-Bernard, leur père, était mourant ; puis un second : il était mort. Trois ans auparavant, octobre 1884, « Mme Kolb avait

déposé la première le poids de sa mortalité. » Lelièvre pleura son oncle à l'égal de ses filles : « Et pour moi aussi, ce fut un père, écrivit-il à Amiens, et il est resté tel jusqu'à ses quatre-vingt-dix ans accomplis. Il y eut le mois dernier cinquante ans qu'il assistait à ma première communion. Trois ans après, il m'introduisait à la conférence de Saint-Vincent de Paul qu'il venait d'installer à Lille. Il m'initia à toutes ses œuvres de charité. C'est à lui que je dois d'avoir connu les Petites Sœurs des pauvres, etc. »

Lelièvre fut aux obsèques célébrées à Saint-Sulpice. Dès sa rentrée à Orléans, 13 mai, il raconta tout au long à Marest la dernière journée du Juste expirant sous la prévenante bénédiction du Pape. Nous l'avons décrite nous-même dans la Notice que nous avons consacrée à M. Kolb. Lelièvre y ajoute ce trait que nous ne pouvons ni taire ni complètement dégager du voile de l'anonyme : « Dès que M^r X sut cette mort, il accourut à Paris, vint droit à la maison mortuaire, se mit en prières près du corps, resta ainsi de minuit à cinq heures du matin, reprit alors le train pour Lille. Comme quelqu'un de la famille le remerciait, il répondit : « Vous ne devez m'avoir aucune obligation. Je suis venu m'acquitter d'une dette. Au début de mes affaires, je me trouvai gêné. J'avais besoin de 40.000 francs, M. Kolb me les prêta. — Combien d'autres, ajoute Lelièvre, ont été assistés avec la même générosité, et dans le même secret ! » — La lettre précédente disait : « C'était le saint de la famille : Mon oncle n'a pas connu l'ambition des honneurs, et fort peu celle de la fortune. Son christianisme le mettait au-dessus de cela, et semblait ne lui laisser d'autre goût que celui du devoir. Quand ce devoir était un sacrifice, c'était le goût du sacrifice dans le devoir ! »

Peu de temps après, à la demande de sa fille, Mme Masquellier, du Havre, et en vue de la Notice que nous préparions, Lelièvre écrivit une trentaine de pages sur ce sage et ce saint. Toute son âme, esprit et cœur, débordent de ces souvenirs qui sont des peintures vivantes. Il n'a jamais écrit de meilleures pages ; mais il les écrivit au crayon ; sa vue ne revenait pas.

C'est à la Tour qu'alors il était rentré. Il n'en put ni voulut sortir jusqu'à son dernier jour : forcément le grand marcheur avait terminé sa course. Il allait s'y préparer à la mort dans la souffrance et dans le recueillement, sous le regard du divin Maître. « Le train touche au terme du voyage, écrivait-il dans ce temps-là. Les dernières manœuvres peuvent décider de tout. La question d'un bon aiguilleur pour l'arrivée est une question de vie ou de mort. Grâces à Dieu, je suis tranquille à cet égard. Si tant de fois je me suis livré aux employés des lignes françaises et étrangères, et si j'ai ensuite dormi de confiance dans le train, combien plus sur la voie de l'éternité suis-je rassuré par le nom de Celui qui me conduit! Il connaît mieux que personne la voie que lui-même a frayée, et les mains sont sûres et fortes qui tiennent les aiguilles aussi bien que la machine! Lui-même ne vient-il pas à moi aux approches de la bifurcation périlleuse? C'est plus qu'un ange, tel que celui qui conduisit Tobie le long des chemins inconnus et des fleuves infestés de l'Orient, c'est Dieu même dans son sacrement qui vient me prendre par la main. Je ne suis ni conduit, ni traîné, ni contraint pour franchir ce passage. Je suis porté; et Celui qui me porte est celui-là même à qui je veux aller. Toute l'affaire est donc de le laisser faire; et je lui réponds par la belle prière de saint Ignace de Loyola :

In hora exitus mei voca me,
Jube me venire ad Te,
Et pone me juxta Te...
Amen.

CHAPITRE XXIV

RETRAITE ET SOUFFRANCE. — SAINTE MORT

(1888-1889)

C'est dans les premiers jours de juin 1888 que Lelièvre rentra à la Tour pour ne plus la quitter. Il eut la joie de s'y trouver pour la grande procession de la Fête-Dieu. Il aimait cette fête; elle fut belle. Écoutons-le : « A peine quelques légers nuages atténuaient l'éclat du soleil, sans le voiler. Des zéphyrs folâtres s'amusaient à souffler quelques chandelles; les bannières marchaient haut et droit, et la nature entière semblait se recueillir pour rendre hommage à son Créateur. Un beau tapis de ses ouvrages les plus délicats s'étalait sous ses pieds, partout où il passait; il y pouvait reconnaître toutes les fleurs dont il émaille nos prairies. Chacun des reposoirs s'abritait sous un berceau formé par des arbres que nous avons plantés et qui ont grandi librement, etc. » Toute la description a cette grâce religieuse.

Il parle de la santé du Bon Père, de la Bonne Mère générale. « Mais quelle idée de m'interroger sur la mienne! répond-il à son ami. Est-ce un sujet dont on parle ? » Cependant il faut bien qu'à la fin il se confesse : « Savez-vous ce que c'est que les mauvaises digestions? J'en ai. Connaissez-vous les insomnies? J'en ai. Avez-vous senti quelquefois ce que c'est que de vieillir, de n'être plus capable de faire la moitié de ce qu'on faisait, et d'avoir conscience que ce peu qu'on fait, on le fait mal, languissamment, pesamment, et sans

goût? Amoindri par mes défaillances et comme écrasé par elles, je me sens à la veille de capituler. » Quant à son œil, une lettre suivante, 19 juin, en regardait la perte comme bien définitive : « Le trait d'Aster à l'œil droit de Philippe ne fut pas plus prompt. L'œil que j'ai perdu était le meilleur des deux, car le seul qui voit encore est un peu trouble et sujet à pleurer son compagnon. Je le ménage. »

Menacé de cécité complète, Lelièvre se rappela l'exemple que lui avait donné autrefois, à Rome, un saint aveugle, Mgr de Ségur, et il dit : « L'épreuve fut par lui supportée à la Tobie, à la Job, avec un franc *Dominus dedit, Dominus abstulit* prononcé du fond du cœur, à l'instant même, sans hésitation, comme ce fut ensuite sans rétractation. — Mais le même sacrifice, s'il m'était présenté, à mon âge et dans ma position, s'empresse-t-il d'ajouter, ne serait pas du tout un sacrifice qui pût lui être comparé. J'ai vu du monde tout ce que j'ai désiré d'en voir, et au delà. Je n'ai plus à y faire rien pour quoi j'aie besoin de mes yeux. Si j'ai à passer quelques jours de cette vie dans les ténèbres extérieures, cela me vaudra sans doute mieux que de tomber dans celles de l'autre monde. Notre-Seigneur ayant dit qu'il nous est bon d'arriver au ciel avec un œil, plutôt que d'aller avec deux en enfer, la condition n'en est pas pire si ce sont les deux qu'on a perdus. Dieu, au demeurant, fera ce qu'il lui plaît. J'ai souscrit à tout par avance. »

« Il ne lui restait plus, ainsi qu'il nous l'apprend, que le quart de sa puissance antérieure de vision. » Il pouvait encore lire et écrire, bien qu'avec ménagement : « Celui-là seul sait ce que valent les yeux qui en a perdu un. » Il écrit en septembre 1888 : « Pour faire ma retraite, je me suis servi du P. Huby. J'aime la manière ronde et simple avec laquelle ce bon Breton expose les vérités éternelles. Et puis, son livre étant imprimé en gros caractères, je peux le lire à la chandelle. Encore, ces vérités, les ai-je mieux vues des yeux de l'âme que de mes yeux du corps. »

Sa lecture spirituelle de cette époque lui était fournie par la Vie de la mère Julie Billiart, la pauvre infirme de Cuvilly dans la Somme, devenue la fondatrice de cette Congrégation

des Sœurs de Notre-Dame qu'il a vues à l'œuvre à Londres, à Plymouth, à Manchester, à Boston, à Cincinnati. A Marest son presque compatriote, il écrit : « Je ne crois pas pouvoir faire un meilleur usage du reliquat de mes yeux. »

Dans ces journées de la Tour, il vivait beaucoup dans la compagnie des vieux domestiques de la maison, lesquels lui étaient à la fois, par leur condition, un souvenir de ses chers pauvres de partout, et par leur âge et leurs infirmités un rappel de l'approche de son propre départ. Ses lettres parlent au long du frère Julien, le brave garçon qu'il avait vu arriver à Rennes, à la Pelletière, quand lui-même y entrait : « Il amenait là avec lui ses deux bœufs, ses vaches, ses charrettes, ses juments, avec un dévouement qui valait mieux que sa fortune, et qui a entraîné son frère et deux de ses sœurs à sa suite. Aujourd'hui, usé par l'âge et les travaux, il ne tient plus sur ses jambes. » Lelièvre vient s'asseoir près de lui, dans l'écurie ou dans l'étable. Le frère Alexandre lui fait pendant. « Du même âge que Julien, courbé en deux, il est plus malheureux que son confrère, car il est devenu aveugle. » Quand le vieux jardinier va visiter ses arbustes, ses plantes, ses légumes, ses fleurs, il ne se trompe sur aucune. Lelièvre l'y conduit en lui donnant la main.

Un jour, un vieux faucheur, Gérard, après trente et un ans passés au service des Sœurs, a senti soudainement la faulx s'échapper de ses mains; il est tombé foudroyé dans les bras d'un camarade.. Une page de Lelièvre pleure sur lui. Un peu plus tard une autre de ses lettres est l'oraison funèbre du frère Benjamin, cocher de la maison de Rennes. Ancien domestique de la Tour, congédié, puis réintégré, il avait dans l'intervalle passé quatre ans à Paris, en qualité de cocher d'un des omnibus de la ligne de la Madeleine à la Bastille. « Durant ces années, jamais il n'avait trébuché dans sa foi et dans sa vertu. Quand il montait sur son siège, la piété y montait avec lui et lui tenait compagnie. Il était estimé de ses chefs; il aurait pu s'amuser. Hélas! les tentations ne lui en manquèrent pas; elles l'assaillaient de toutes parts et sous toutes les formes. Son cœur resta au milieu de nous. Après avoir subi cette terrible probation, il nous revint. Depuis six

ou sept ans, sa résidence était notre presbytère de Rennes : jardinier, cocher, marmiton, commissionnaire, servant de messe, aujourd'hui charpentier, demain peintre, à toute heure et en toute circonstance, tout ce qu'on voulait. C'était plaisir de lui demander un service, tant il en avait lui-même à obliger. Un peu pied bot, d'une force musculaire herculéenne, il fut emporté jeune encore, en cinq jours, par une fluxion de poitrine. « Je sens que je vais mourir, dit-il au médecin qui, le quatrième jour, le trouvait moins malade; mais je ne tiens pas à la vie. Ne priez pas pour que je guérisse, je me sens bien préparé, je ne le serai jamais mieux. Mourir fait ma consolation et ma joie. » Il demanda les sacrements. La veille de sa mort, il souhaita de recevoir encore une fois la sainte Communion; et, à peine l'eut-il reçue qu'il entra en agonie. » Lelièvre dit de cette fin qu'elle avait été sublime, elle fait l'objet de son envie. C'est le sujet de deux de ses lettres.

La mort des saints prêtres de son amitié lui en était un autre. Dans cette maison de l'avenue de Breteuil que lui-même avait desservie, l'abbé Petit, vicaire général de Paris, ancien otage de la Commune, faisait gracieusement fonction d'aumônier avec une régularité et une ardeur de zèle qui avait son foyer dans un tendre amour du pauvre. Lelièvre, qui l'admirait, l'avait récemment encore rencontré et beaucoup entretenu à Rome, où leurs âmes avaient scellé un pacte dont la charité de Jésus-Christ était le lien. C'est ensuite que ce « dispensateur fidèle et prudent » de l'administration du cardinal Guibert avait entrepris le pèlerinage de la Terre Sainte, en accomplissement d'un vœu fait par lui dans sa prison de Mazas. Il y trouva la mort. Lelièvre le pleura : c'était un prêtre d'or. Mais, « trouver son tombeau au tombeau de Jésus-Christ, écrit-il, c'est une destinée qui de plus en plus me paraît enviable. Nos vieillards de Breteuil en apprenant sa mort l'ont pleuré, comme des enfants pleurent un père. J'ai été consolé en apprenant qu'il avait eu le bonheur de pouvoir faire sa visite au Saint-Sépulcre. Ce fut la dernière visite de sa vie. Le but suprême était atteint. »

Plus enviable encore se dressait devant Lelièvre la mort par le martyre. En novembre, la Tour reçut une relique insigne du Bienheureux Cornay, décapité au Tonkin, et en particulier l'original de la lettre incomparable qu'il écrivait à son père, de sa cage de fer, à la suite d'une première flagellation, dans l'attente d'une seconde, puis du dernier supplice : « Mon cher Père, ne pleurez pas, mais plutôt réjouissez-vous avec moi : j'ai déjà eu le bonheur de verser mon sang pour Jésus-Christ, etc... » — « C'est une lettre qu'un saint Ignace, qu'un saint Polycarpe aurait signée, écrit Lelièvre. Où ces trésors peuvent-ils être mieux placés que chez nous? Ce sang du martyr éveillera l'esprit du martyre dans le noviciat. Cet esprit n'est-il pas celui qu'il faut à nos Sœurs partant pour des terres lointaines? »

La fête de la Toussaint survenant au lendemain de ces spectacles et de ces exemples, tourna plus ardent que jamais le regard de Lelièvre vers le ciel des élus. Entre les longs offices de cette journée, il trouva le temps d'écrire à Louis Marest sur le mystère des Saints, une élévation en quatre pages qui se termine ainsi : « Qu'y a-t-il de plus grand à contempler que le spectacle du firmament par une belle nuit? Comme une étoile diffère d'une étoile en clarté, ainsi là-haut des élus. Mais tous brillent de l'éclat du même soleil rayonnant de l'un à l'autre, à travers l'immensité et pour l'éternité. O beau ciel des esprits bienheureux duquel le firmament n'est qu'une pâle image, tu es plus beau encore que l'imagination ne te saurait rêver. Là point d'autre soleil que Dieu, qui éclaire tout. Là point de temple, car tout est plein de la divinité. Là point de temps qui mesure les heures, car c'est sans fin qu'on le verra. Là point d'impuissance ni de fatigue, c'est sans mesure qu'on l'aimera. Bienheureux ceux qui sont conviés à jouir de cette union que saint Jean appelle des noces. Prions les saints qu'ils nous apprennent comment nous répondrons à l'invitation qui nous doit réunir et à Lui et à eux! »

L'âme montait donc; le corps descendait. Sommé par son beau-frère, le colonel Allard, de lui rendre compte exactement de l'état de sa santé, il répondit laconiquement et

militairement, 10 novembre : « Colonel, vous me commandez, j'obéis. Vous me dites de répondre, je réponds. De répondre tout de suite, je réponds par le premier courrier. — Le diabète a-t-il quitté la place? Non, il s'est retranché fortement, et ne fait pas mine de lever le pied. — L'œil a-t-il repris ses fonctions? Non, je continue à n'y voir que d'un seul. — Est-il vrai que je ne suis plus bon à rien? Oui, pas bon même à dormir. Je ne puis plus prêcher, je ne puis plus voyager; toutes fonctions soit physiques, soit spirituelles me sont de plus en plus pénibles. Je vous embrasse. »

Un mois plus tard, 11 décembre, une consultation de trois médecins, constata la gravité de l'hypertrophie du cœur. Pour surcroît de souffrance chaque nuit apportait au malade la torture d'une sciatique qui lui enlevait tout repos. « C'est un ennemi fantasque avec lequel on n'a jamais le dernier mot, écrit-il. Depuis l'Amérique, je n'ai obtenu de lui que des trêves trop courtes. »

L'hiver était venu. « Sainte-Lucie a blanchi les toits de la maison. Comme on ne me laisse pas sortir, et comme une vestale est chargée d'entretenir mon feu, sous peine d'être enterrée vive s'il meurt, je ne souffre guère de la saison. Je dis la messe dans la chapelle intérieure, j'y fais mes adorations. Cela vaut mieux que d'aller courir, comme l'an passé, de *Seca* en *Moca*. Parlez-moi d'ailleurs d'être content de ce que l'on a, content de voyager, s'il faut voyager; et, si on est consigné, content de garder la chambre. C'est la sagesse de l'Évangile, bien au-dessus de celle de la philosophie. » Puis, baisant la main qui le frappe, Lelièvre ajoute avec le Psalmiste : « Seigneur, la verge, le bâton, dont vous m'avez frappé ont été ma consolation. Bienheureux les affligés! » C'était sa béatitude de chaque jour. Le spectacle en était beau.

Cependant, à Amiens, à Lille, à Orléans, à Valenciennes, l'émotion était grande à la lecture de ces lettres qui sont du ciel plus que de la terre. Le cœur de M. Marest se refusait à croire qu'une correspondance et intimité de trente ans fût menacée du silence éternel, écrivait-il, 14 décembre. « C'est plûtôt moi, septuagénaire qui, vu mon âge et ma débilité, dé-

poserai la plume le premier. Mais je n'aurai pas, comme vous, la grâce de m'endormir près du berceau de la Petite Famille. Après tout, courage! L'apôtre qui, comme saint Paul, a connu toutes les fatigues, tous les périls de terre et de mer, la faim, la soif, le froid, la nudité, et combattu le bon combat, a bien droit à la couronne que le juste Juge semble déjà tenir suspendue sur sa tête. Enveloppez-vous tout entier, comme Paul, dans le manteau de cette confiance! » Ainsi lui criait le vieillard. Il l'appelait résolument « le second fondateur de la famille des Petites Sœurs ». Et il lui insinuait en finissant de recourir pour sa guérison, comme lui-même faisait, à l'intercession céleste de la sainte Mme Ledieu : « Son active amitié répondait si bien à la vôtre! »

D'être comparé à saint Paul fit sourire Lelièvre. « Est-ce par représailles, est-ce par ironie que vous m'infligez cette comparaison? Il faut laisser aux dieux païens le plaisir de la vengeance. Par ailleurs, mon très cher ami, je ne demande pas mieux que de reconnaître Paul pour mon patron et mon modèle. On va loin quand on a été comme lui éperonné à grands coups par la grâce de Jésus-Christ! Puissions-nous seulement, comme il nous y invite, être ses imitateurs, comme lui-même l'a été de Jésus-Christ, et avoir même avec la copie du divin Modèle quelque ressemblance lointaine! »

La vérité est qu'à cette époque, le grand ouvrier des fondations à l'étranger pouvait compter sur le catalogue de la Petite Famille deux cent trente-deux Sœurs ou novices de nationalité étrangère. En Amérique San Francisco, aux Indes Calcutta, dans l'île de Ceylan Colombo, recevaient les Petites Sœurs. Ces deux fondations indiennes étaient encore les filles de Lelièvre, car elles devaient leur origine aux entretiens qu'il avait eus et aux projets qu'il avait formés jadis avec son ami Asphar, dans l'île de Malte. De lui il écrit encore : « Hier, 12 novembre 1888, onze Petites Sœurs montèrent dans le grand omnibus pour Marseille, à destination de Colombo. La Mère Antonie les conduit. Elles n'emportent absolument rien. La Providence a déjà mis en mouvement pour elles un de ses fidèles agents. Asphar se charge de la fondation. Le premier il l'a demandé à l'archevêque, ainsi que celle

de Calcutta. Il a payé à l'avance le loyer de la maison; il a écrit aux supérieurs : « Je ne veux pas que vos Sœurs aient, à « l'arrivée, aucun bagage, ni draps, ni linge de rechange, ni « meuble d'aucune sorte. Quand elles passeront par Marseille, « on leur remettra de ma part tout le nécessaire pour leur « chapelle : vases sacrés, linge d'autel, ostensoir, ornements. « J'ai donné des ordres pour qu'il n'y manque rien. J'en laisse « d'autres à Colombo pour qu'on trouve tout prêt à la mai- « son, en débarquant. Je retourne à Calcutta. Mais on peut « compter sur moi. » Voilà le style d'Asphar. Le style, c'est l'homme! Je l'y ai reconnu tout entier. »

De ne pouvoir plus être de ces expéditions qu'il avait préparées lui était un sujet de résignation humble et tranquille. Il en écrit, le 12 décembre : « Heureux de voir se succéder les départs des fondatrices pour des continents inconnus des anciens, je trouve chose naturelle et bien ordonnée de ne les accompagner pas. Je remercie Dieu qui prend ainsi pitié de ma faiblesse. »

Cependant, fin de novembre, son frère Maurice vint le voir. L'aspect d'Ernest l'effraya; il ne s'en cacha pas au retour. La famille s'en émut : « Maurice a donc semé l'alarme dans tous les camps, écrivit le grand frère. Je ne m'étonne pas qu'il m'ait trouvé l'air d'un homme qui descend la garde. Ce n'est pas la faute d'Hippocrate dont je suis toutes les ordonnances... Ce que je tiens à vous dire, c'est que le Bon Père et la Bonne Mère générale sont pour moi aux petits soins. « Le colonel Allard, à qui s'adressaient ces lignes, lui annonça sa visite, dès qu'elle lui serait permise, se faisant, comme à l'ordinaire, précéder par une aumône : « Vous recevrez du colonel 300 francs pour nos Sœurs, écrit Lelièvre à Amiens. Avouez que c'est un homme charmant. Je suis fâché de n'avoir qu'un beau-frère, le ciel ne m'ayant donné qu'une sœur. Mais cette unique et excellente sœur m'a donné pour sa part sept neveux ou nièces. Je suis donc bien partagé. »

C'était un peu auparavant que la famille Lelièvre avait jugé nécessaire de reprendre l'ancienne orthographe de son nom *Le Liepvre*, usitée trois cents ans auparavant. « Aujourd'hui, explique l'abbé, la confusion était devenue complète.

Mon père n'écrivait pas son nom comme son frère, ni même comme son propre acte de naissance; ni mes frères comme moi; ni eux, ni moi comme nos ancêtres. » En conséquence, à leur requête, un jugement du tribunal civil de Valenciennes était intervenu ordonnant que désormais, dans les actes à venir, le nom patronymique reprît son orthographe première. « Quant à moi, écrivit l'aîné, je garde celle que j'ai toujours suivie, ce qui ne tire pas à conséquence... Je serai bientôt mort, un vieux bonhomme comme moi ne saurait apprendre une nouvelle signature. Seulement j'ai dit aux miens, pour ne pas les chagriner, que dans ma correspondance courante je signerais *Ernest.* » A ses propres yeux, il ne comptait déjà plus.

Son cercle d'existence allait se rétrécissant sur terre, s'élargissant en Dieu : « Le jour de Noël il fit beau temps, écrit-il, on s'est promené; moi, j'ai gardé le logis. La chapelle intérieure est désormais celle qui reçoit toutes mes dévotions. J'y trouve Jésus, la splendeur du Père; et je vous déclare qu'il me suffit! » Il y fit mémoire de la Noël de Rome à Sainte-Marie Majeure. Il avait toujours là un gros morceau de son cœur.

Le jour de l'Épiphanie, les confrères de Rennes vinrent se réunir à ceux de la Tour pour une petite fête de famille. « Les bons Rois nous ont apporté un gâteau à faire regretter la monarchie. Nous étions sept à le partager. » Et cette lettre s'achève par une élévation sur le divin Roi, « roi pauvre qui reçoit les présents des riches, mais roi magnifique qui donne plus qu'il ne reçoit ». Il y a quatre belles pages sur ce thème, et elles débordent.

L'âme montait donc toujours. Cet élan d'un cœur et d'une plume toujours jeunes illusionnait sur son état sa parenté de Lille : « Non, mon cher Ernest, ton départ pour le ciel n'est pas si prochain que tu dis, lui répondait, le 12 janvier 1889, M. Henri Bernard. Ta bonne lettre du jour de l'an a passé ici sous tous les yeux; et ton style toujours alerte nous a paru un indice que ta santé s'améliore. » — « Ce qui l'améliorerait, si c'était possible, répondit-il gracieusement, ce sont les belles étrennes envoyées par vous à nos pauvres. » Et,

dans une lettre à Louis Marest : « Savez-vous qu'Henri Bernard va célébrer ses noces d'or de présidence de la Société de Saint-François Régis? Depuis ces cinquante ans,sa fidélité à son fauteuil lui coûte chaque dimanche toute sa matinée, depuis une première messe, jusqu'à trois heures de l'après-midi qu'il va aux vêpres de sa paroisse. Il est esclave du public. Il est vrai que, pour prix de cette servitude, il a la consolation d'avoir réhabilité, soit à Lille, soit dans la banlieue, trente mille mariages! C'est un succès que, sans doute, il achète chèrement, non seulement donnant son temps, mais rognant, depuis un demi-siècle, sur sa dépense personnelle et sur son budget de ménage pour accroître celui de la charité. D'un autre côté, il en est récompensé dès ce monde, par sa belle vieillesse. Exempte de toute infirmité, elle lui permet de porter encore allègrement le poids de ses affaires, qui sont énormes. »

De Cannes, plusieurs amis, et en particulier le Dr Billon, pressaient le malade de venir y achever l'hiver sous un ciel plus doux. « Non, je n'irai pas. Je vous dis que je n'irai pas », écrit-il le 25 janvier. Aux instances aimables qui m'appellent par là, je réponds en faisant l'éloge mérité de la Bretagne et de son climat exceptionnel de cette année. La quitter serait de l'ingratitude, et je reste. » Le fond de sa pensée est que, menacé d'un coup soudain et mortel, il préférait mourir au foyer de la Petite Famille.

Puis la Tour lui était une belle école du trépas. C'est là que lui arrivait dans ces mêmes premiers mois de 89, l'annonce de la mort sainte de la sœur Cécilia qu'il avait vue à l'œuvre à Annonay, à Dundee, à Boston, à New-York, à Providence, et qu'il appelait « une des pures gloires de la Famille ». Puis ç'avait été la sœur Marie-Claire, une autre âme d'élite. Il les suivait du regard dans cette ascension dont elles lui apprenaient le chemin.

Près de lui, les départs qu'il regardait de préférence étaient ceux des plus humbles entre les humbles. « Sœur Bernardine nous a quittés. Ame candide, ignorante du monde jusqu'à un excès de naïveté parfois amusant, uniquement soucieuse de sa Règle, de son emploi, de sa perfection, elle

s'était usée, pendant trente ans de service, à lessiver, à laver, à tendre et sécher le linge. Chaque fois que je la voyais, je lui disais : « Sœur Bernardine, vous faites votre pur- « gatoire ! » C'était son espérance. Elle communia en Viatique à l'heure des vêpres de la Saint-Joseph. Puis elle s'en fut terminer son quart d'heure d'action de grâces au pays des anges et des bienheureux. »

Et lui-même, comment allait-il finir? Dans cette douce paix, ou dans les angoisses du dernier passage? « Ce m'est, écrit-il à Amiens, un sujet tout actuel sur lequel le désœuvrement de mes longues journées ramène souvent ma pensée. S'agit-il de l'horreur naturelle que tout homme ressent de la mort, et que Notre-Seigneur lui-même daigna ressentir au jardin des Oliviers? Elle est sans doute matière à un plus grand sacrifice, mais de la sentir ou de ne la sentir pas me semble assez indifférent. S'agit-il du débarquement plus que de la traversée ? S'inquiète-t-on surtout de l'accueil qu'on trouvera sur l'autre rive? Ma pensée est qu'il convient de traiter ces sortes de questions avec beaucoup de simplicité et de confiance en Jésus miséricordieux. »

Un prêtre aussi romain qu'était Lelièvre ne pouvait quitter ce monde sans un dernier salut à cette Papauté qu'il avait passionnément admirée et aimée. Sa dernière lettre, en effet, — les suivantes ne sont plus guère que des billets, — sa dernière lettre, 29 mars 1889, est une action de grâces au Ciel pour le bonheur et la fierté qu'il ressent d'avoir vécu dans un siècle qui l'avait vue si haute. « Depuis cent ans l'Église, aux prises avec toutes les épreuves, n'a pas connu un Pape qui ne fût à la hauteur de sa mission ; pas un qui ne fût, même pour les ennemis du Saint-Siège, un sujet d'admiration ; pas un de qui l'on n'ait pensé et dit qu'il l'emportait sur ses prédécesseurs, et qu'on n'en trouverait pas de pareil après lui. Quel contraste entre ces figures et celles des rois et empereurs du même siècle ! Il semble qu'il n'y ait plus qu'eux, dans le monde entier, à défendre, je ne dis pas la religion, mais la morale, la probité, l'honneur. De l'un à l'autre de ces Papes, pas de disparate pour la sagesse, la piété ; et lorsqu'il s'est agi de souffrir, leur courage s'est trouvé être

l'héroïsme le plus invincible. Léon XIII pour moi est un miracle vivant. »

Tel fut son *Nunc dimittis*.

Le 5 avril, veille du dimanche de la Passion, Lelièvre avait dit sa messe avec une extrême fatigue. Ce fut sa dernière messe. Le même jour il avait écrit à Louis Marest une petite lettre pleine de son admiration pour la vie de Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens, de laquelle il s'édifiait chaque jour. La nuit suivante, il éprouva une très forte crise. Lui-même insista pour que les derniers sacrements lui fussent administrés. Dès le matin du dimanche, il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction.

Ce premier coup de cloche était le signal du rappel. Lelièvre voulut prendre congé de son ami de trente années. Le 11 avril, s'armant d'un crayon et d'un petit carré de papier, il écrivit pour M. Marest ces lignes d'une religieuse et émouvante beauté : « Mon bien cher ami, je trace ces lignes pour faire acte de vie, en même temps que d'amitié pour vous, car l'une durera autant que l'autre. Je vous le dis au crayon, parce que je ne tiens plus bien la plume, ma main étant enflée et engourdie. Le reste du corps n'est pas non plus de bonne qualité. Je ne lui connais plus d'aptitudes pour traiter aucune des affaires de ce monde; mais tel qu'il est, il peut encore, par la souffrance, me servir de moyen pour gagner le ciel. Mes trois médecins sont revenus l'un après l'autre me visiter. Ils ne m'abandonnent pas; mais ils n'ont pas la prétention d'arriver à me mettre en état de remplir la première et meilleure fonction du sacerdoce : la célébration du divin sacrifice. Dieu sans doute le peut; et je m'en tiens vis-à-vis de lui à la pratique de saint Paul : *Sive per vitam, sive per mortem honorificetur in me!* Priez à cette intention, comme j'aï coutume de faire à toutes les vôtres. »

La messe qu'il ne pourrait plus célébrer, Lelièvre put l'entendre encore dans une chapelle improvisée, contiguë à la chambre qui lui fut disposée au rez-de-chaussée de l'ancien château, aujourd'hui le secrétariat. Ou couché ou assis, le pieux malade y assistait chaque matin et y recevait son

Sauveur. C'est là qu'il fit sa dernière Pâque, le 21 avril, s'unissant à Celui qui est Résurrection et Vie.

A la nouvelle de son danger, ses frères accoururent, les uns après les autres. Un petit papier au crayon, 12 mai, signale le colonel Allard, Mme Allard, deux neveux, une nièce. On attendait M. Plantier. Paul Lelièvre, en compagnie de son fils André, venait de repartir. Ils furent tous reçus avec joie et attendrissement. Lui aussi, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.

Le cardinal Place vint exprès de Rennes pour voir, entretenir et consoler le prêtre qu'il tenait particulièrement en vénération et admiration. Il avait fondé une grande espérance sur ce sage ministre et saint apôtre de l'œuvre, pour l'avenir de la Congrégation des Sœurs. Il en laissa percer quelque chose dans l'intimité : c'était trop tard. Du moins combla-t-il le malade de faveurs spirituelles et de bénédictions. C'était aux premiers jours de mai.

M. Marest avait compris que le billet du 11 avril était la dernière pièce de leur correspondance. Le dimanche du Bon Pasteur, il y répondit ces lignes douces et fortes :

« Bien cher Père, vous avez lu l'Évangile de ce jour : le Bon Pasteur appelle ses brebis à le suivre jusqu'au bout, même par les voies âpres qu'il a ensanglantées de ses traces. S'il donna sa vie pour elles, elles aussi ne voudront-elles pas faire pour lui le sacrifice de la leur? » C'était lui présenter le calice.

Plus belle, plus chrétienne encore fut la lettre du 26. On y lisait d'abord : « Les choses que j'ai à vous dire ici sont bien petites à côté de la grande situation que le bon Dieu vous fait en ce moment par vos souffrances. Mais dans le cours de la correspondance que vous avez bien voulu entretenir avec moi, depuis tant d'années, mon emploi à moi fut de traiter des petites choses, et le vôtre de parler des grandes. »

C'est arrivé à la quatrième page de cette lettre que l'accent en devient extraordinairement religieux et solennel. L'ami s'agenouille en pensée devant le prêtre mourant; il vient lui demander sa dernière bénédiction : « Votre bénédiction, s'il vous plaît, cher Père, sur cette petite œuvre de la Tirelire qui a plus d'une fois dilaté votre cœur dans l'action de

grâces au bon Dieu. Votre bénédiction sur Mme Ledieu qui l'a fondée et que vous retrouverez bientôt peut-être avec ses généreux auxiliaires, les Paul Le Picard, les Cosserat, leur sœur, et les autres amis qui ont déjà obtenu la couronne. Votre bénédiction enfin sur ceux qui sont encore en ce monde, et particulièrement sur celui que vous avez si largement honoré et consolé de votre amitié, et qui, malgré ses misères et ses défaillances, espère rester éternellement votre ami. — Louis Marest. »

On pouvait d'autant mieux croire que l'heure dernière était venue que, trois jours auparavant, 23 mai, une nouvelle crise avait décidé M. l'abbé Jacquin, son confesseur, à lui renouveler l'Extrême-onction. Ayant reçu le divin Viatique, le malade prononça gravement ces paroles : « En ce moment, qui est peut-être le dernier pour moi, étant encore en pleine connaissance, je tiens à protester qu'en aucune sorte je n'ai travaillé pour mes intérêts propres, ni cherché à gagner les créatures. Jésus-Christ est le seul maître; c'est lui seul qu'on doit servir, lui le roi immortel des âmes! » La nuit fut longue, douloureuse, mais toute sainte et éclairée par la perspective du jour de l'éternité.

Toutefois ce jour suprême devait se faire attendre encore. Nous laissons ici la parole à M. l'abbé Leroy, l'aumônier du noviciat, un témoin, un ami, qui a bien voulu nous adresser le résumé du fidèle journal qu'il tint de la fin de cette vie et de cette précieuse mort :

« Il y eut deux mois, écrit-il, durant lesquels la maladie s'appliqua à toucher à tous les organes du saint martyr, avec un art savant, mystérieux, pour tirer de chacun d'eux son cri de douleur acceptée. Un mal que les médecins ne pouvaient caractériser atteignit successivement le sang, l'œil, le cœur, l'intestin, toutes les parties du corps. Il n'y eut pas jusqu'à cette belle intelligence, si vive, si prime-sautière, si riche de mémoire et de culture, qui ne se voilât par instants sous le poids de la souffrance. Mais, à mesure que s'opérait le travail de destruction, l'âme jetait sa clarté sur les ruines du corps dont elle était maîtresse. Du jour où il sentit qu'il allait mourir, Lelièvre ne s'occupa plus que

de la grande affaire. Nous avons assisté à la mort d'un Juste.

« Condamné à subir des piqûres, des ponctions, de terribles crises nerveuses, le martyr ne demandait rien à Dieu que la patience : « Tout ce que vous voudrez, mon Dieu, et « aussi longtemps que vous voudrez. Je ne vous demande pas « la souffrance : c'est une grâce que je ne mérite pas. Je ne « vous demande pas non plus de ne pas souffrir, je vous de- « mande seulement de bien souffrir. » Un regard sur le crucifix, sur l'image de la Sainte Face le consolait : « Quand on a « devant soi la croix de Notre-Seigneur, on porte plus aisé- « ment la sienne. Je souffre, mais pas tant que vous, Seigneur. « Broyez-moi avec votre croix ! »

« Son délire était un souvenir des missions, des voyages de sa vie d'apôtre dans les deux Mondes. Il s'y croyait encore. Mais toute sa présence d'esprit lui était rendue, pour l'heure de la communion. Alors joignant les mains, faisant le signe de la croix, disposant la nappe de communion, il adorait, il remerciait. Son regard s'éclairait, s'attendrissait, souriait, et on l'entendait qui disait entre ses lèvres : « O Jésus, ô mon « Époux d'amour ! »

« La Bonne Mère générale le visitait assidûment. Les Petites Sœurs l'entouraient des soins de la plus délicate charité. Il aimait à répéter : « Jésus, père des pauvres, ayez pitié moi ! » Jetant un regard sur toute sa vie et particulièrement les dernières années : « J'ai, en mourant, la consolation de pouvoir « dire que je n'ai jamais cherché qu'une chose : procurer la « gloire de Dieu, en travaillant au bien de la Petite Famille « et à sa persévérance dans l'esprit de son origine. » Et encore : « Je meurs n'ayant dans l'âme aucune aigreur, au- « cun ressentiment contre qui que ce soit. Veuillez le dire à « l'occasion. »

« Le lundi, 1er juillet, une pneumonie se déclara : elle allait l'achever. Le mardi ne laissa plus d'espoir. Il put encore communier le lendemain mercredi. Même il se leva un peu dans l'après-midi, et causa avec une complète lucidité d'esprit. Le soir, vers cinq heures et demie, il entra en agonie. Elle ne dura pas dix minutes. Il reçut encore une fois l'absolution, s'unit aux dernières prières, et sans secousse, sans ef-

forts, il exhala son dernier souffle. C'était le 3 juillet 1889. Le P. Lelièvre avait soixante-trois ans d'âge, trente-quatre ans de sacerdoce et de ministère dans l'Institut des Petites Sœurs des pauvres.

« Ainsi mourut leur plus dévoué serviteur, continue l'abbé Leroy. Ses œuvres le louent par elles-mêmes. Qu'on en juge : la famille hospitalière comptait une *trentaine* de maisons quand il s'y associa; elle comptait *deux cent soixante-trois* établissements lorsqu'il mourut. Il avait été l'un des principaux instruments de cette merveille.

« Le lendemain jeudi, on déposa sur un lit funèbre le corps inanimé, revêtu de ses habits sacerdotaux. Sa figure calme, reposée, inspirait la vénération. La mort, en touchant ces traits les avait sculptés. Ce visage amaigri avait quelque chose du saint. C'était d'un bel ascétisme.

« Les obsèques eurent lieu le samedi. Le Père supérieur fit la levée du corps; un vicaire général délégué par le Cardinal célébra le saint sacrifice; six prêtres portèrent le cercueil; une cinquantaine l'entouraient; sa famille était là, ses trois frères, sa sœur, le colonel Allard, et un de leurs fils, M. Gustave Kolb-Bernard, M. Delarue, des cousins. Puis la Maison Mère, le noviciat, les familles du pays, les écoles, les ouvriers, les pauvres des environs : en tout un millier de personnes, dans un ordre et un recueillement qui prêtait une sorte de sérénité à la mort.

L'Angleterre n'était pas là pour le pleurer. C'est en son nom, et aussi au nom de l'Amérique que le cardinal Manning écrivit, peu de jours après : « La mort du cher Père Lelièvre est pour moi un chagrin personnel. Pendant trente-cinq ans nous nous sommes aimés de la plus étroite amitié. La perte est grande pour les Petites Sœurs des pauvres, auxquelles il s'est dévoué avec un zèle si ardent! Son nom, qui sera honoré et chéri partout, ne le sera nulle part plus qu'à Londres et en Amérique. »

L'abbé Lelièvre repose dans le cimetière de la Maison Mère, au pied de la croix, au centre de la famille hospitalière qu'il a servie. Sur une pierre du pays on lit ces simples lignes :

ICI REPOSE
LE CORPS DU PÈRE ERNEST LELIÈVRE
PRÊTRE ATTACHÉ A LA CONGRÉGATION
DES PETITES SOEURS DES PAUVRES
CHANOINE HONORAIRE
DÉCÉDÉ LE 3 JUILLET 1889 A SOIXANTE-TROIS ANS
AYANT TRENTE-CINQ ANS DE MINISTÈRE DANS LA CONGRÉGATION
POUR LAQUELLE IL S'EST DÉPENSÉ AVEC UN ZÈLE INFATIGABLE.
BEATUS QUI INTELLIGIT SUPER PAUPEREM (*Ps. XL*, 2).
REQUIESCAT IN PACE.
AMEN.

Et c'est tout. Pas d'oraison funèbre, pas d'articles de journaux, pas d'images louangeuses; mais des prières partout où il avait passé; des larmes silencieuses aux yeux de ceux qui l'avaient aimé; et chez ses intimes, avec la conviction de sa gloire dans le ciel, ce vœu que je lis dans une lettre récente de M. Georges Plantier au général Allard, gouverneur de la place de Lille, 12 mai 1902 : « J'ai conservé un vrai culte pour ton beau-frère. *Je l'invoque souvent dans mes prières*. De son vivant il m'a montré tant d'affection que je serais bien heureux de le voir glorifié par le récit de sa belle et sainte vie. »

Ce récit d'une vie belle et sainte, il n'y avait qu'à le faire sortir de ses lettres. C'est ce que, Dieu aidant, j'ai essayé de faire dans ce livre, que Dieu bénisse!

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LILLE. — L'ENFANT. — L'ÉCOLIER

(1826-1844)

CHAPITRE II

PARIS. — L'ÉTUDIANT. — LA CRISE

(1844-1851)

CHAPITRE III

ROME. — L'ACADÉMIE. — LES ORDRES

(1852-1854)

CHAPITRE IV

CAMBRAI. — LE SACERDOCE. — VOCATION ET SACRIFICE

(1854-1855)

CHAPITRE V

LES PETITES SŒURS. — INITIATION. — STRASBOURG. LA TOUR SAINT-PERN. — LE GRAND DEUIL

(1855-1856)

CHAPITRE VI

LA FAMILLE. — LES GRANDS ZÉLATEURS. — PARIS ET LE MIDI

(1857-1860)

CHAPITRE VII

ROME. — AFFAIRE DE LONDRES
PREMIÈRES FONDATIONS ANGLAISES ET ÉCOSSAISES

(1860-1863)

CHAPITRE VIII

GRANDE-BRETAGNE. — ACCROISSEMENTS. — ÉPREUVE ET CONFIANCE

(1864-1865).

CHAPITRE IX

DE ROME EN ANGLETERRE

(1866)

CHAPITRE X

FRANCE. — AMIS ET BIENFAITEURS. — LE CENTENAIRE

(1866-1867)

CHAPITRE XI

L'AGITATION PROTESTANTE. — L'IRLANDE

(1867-1868)

CHAPITRE XII

L'AMÉRIQUE. — PREMIÈRES FONDATIONS

(1868-1870)

CHAPITRE XIII

AMÉRIQUE. — GUERRE DE FRANCE

(1870-1872)

CHAPITRE XIV

ÉTATS-UNIS. — SŒURS ET PAUVRES

CHAPITRE XV

LA FRANCE. — LE NORD. — LA BELGIQUE. — LA MAISON MÈRE

(1872-1875)

CHAPITRE XVI

IRLANDE. — ANGLETERRE. — LES BONS PAUVRES

(1873-1876)

CHAPITRE XVII

VISITES ET PRÉDICATIONS. — UN LIVRE

CHAPITRE XVIII

ESPAGNE. — PREMIÈRE CAMPAGNE

(1876-1877)

CHAPITRE XIX

CAMPAGNE D'ITALIE

(1877-1886)

CHAPITRE XX

ESPAGNE SEPTENTRIONALE

(1877-1885)

CHAPITRE XXI

GRANDES AMES. — GRANDS DEUILS

CHAPITRE XXII

ESPAGNE MÉRIDIONALE

(1879-1886)

CHAPITRE XXIII

L'INFIRMITÉ. — DERNIERS TRAVAUX. — FÊTES ET ADIEUX.

(1885-1888)

CHAPITRE XXIV

SOLITUDE SACRÉE. — SOUFFRANCE. — SAINTE MORT

(1888-1889)

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).



